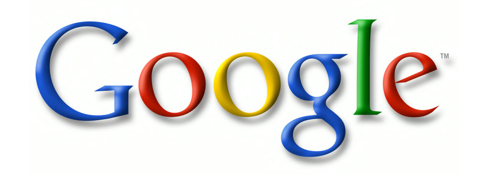
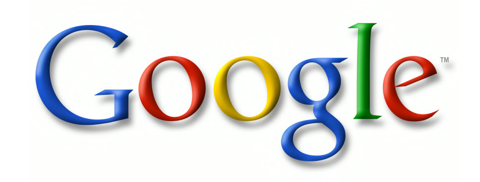



Google


A 823,005



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

LE PRINCE EUGÈNE ET MURAT

1813-1814

OPÉRATIONS MILITAIRES
NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

M. H. WEIL

LE

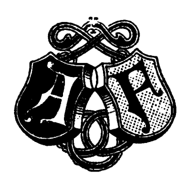
Prince Eugène et Murat

1813-1814

OPÉRATIONS MILITAIRES
NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

TOME QUATRIÈME
Avec Cartes

Ouvrage honoré des souscriptions des Ministères de la Guerre et de l'Instruction Publique



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France et de l'École Normale Supérieure
4, Rue Le Goff

1902

LE PRINCE EUGÈNE ET MURAT

(1813-1814)

« L'Histoire, c'est une résurrection. »
(MICHELET.)

CHAPITRE VII

LA BATAILLE DU MINCIO
LA DÉCLARATION DE GUERRE DU ROI DE NAPLES
(5 FÉVRIER-15 FÉVRIER 1814)

5 FÉVRIER 1819. — **Positions de l'armée d'Italie sur la rive droite du Mincio. — Projets du vice-roi. — Ses instructions à d'Anthouard. — Mouvements et positions de l'armée de Bellegarde. — Préoccupations de Bellegarde causées par l'immobilité des Napolitains. — Sa dépêche à Nugent. — Le général Lechi à Florence. — Civita-Vecchia et Ancône.** — Bien que certains auteurs n'aient pas manqué de prétendre et d'affirmer que le général Steffanini avait remporté dans l'après-midi et la soirée du 4 un avantage signalé à Villafranca, bien qu'ils aient essayé de justifier leurs assertions en déclarant que Bonnemains poussé par cette avant-garde avait dû se replier vivement dans des directions excentriques, d'une part sur Mantoue, de l'autre sur Valeggio, l'état-major et les lieutenants de Bellegarde avaient été assurément bien loin de partager cette manière de voir. L'*Operations Journal* de Bellegarde[1], en rendant compte de l'affaire, se

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 5 février, XIII, 3 ; XIV, 4 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis

borne, en effet, à dire que l'arrière-garde française avait pris position à Villafranca avec 2.000 hommes et 1.000 chevaux, que la canonnade dura jusqu'à la nuit et que les Français évacuèrent Villafranca après minuit. Le feld-maréchal-lieutenant Fenner, dont la division formait l'avant-garde de l'aile droite, écrit à ce sujet le 5 de Pastrengo à son chef, le feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva : « L'arrière-garde française a eu hier soir, un engagement à Villafranca di Verona où elle s'est maintenue. » Mais le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld va plus loin encore. Dans le *Mémoire* qu'il rédigea peu de temps après la bataille du Mincio, il n'hésite pas à dire : « L'avant-garde du feld-maréchal Bellegarde suivit les Français jusqu'à Villafranca où il y eut, le soir, un combat dans lequel les Autrichiens furent battus. » Sans vouloir insister plus que de raison sur ce point, il est hors de doute que Bonnemains, se conformant aux ordres qu'il avait reçus, quitta volontairement Villafranca pendant la nuit et se replia sans être inquiété, non pas dans une direction excentrique, mais sur Goïto. Il y laissa les 2 bataillons qu'on lui avait adjoints momentément pendant la retraite et qui rentrèrent à leur division (division Quesnel), tandis qu'il établissait sa brigade en arrière de Goïto.

Le 5 au matin, l'armée française occupait à peu de chose près les positions indiquées par le vice-roi. Il ne restait plus que quelques mouvements insignifiants à exécuter, tels que celui que devait faire le lendemain la division Marcognet, dont les 2 brigades, rejointes par 3 bataillons des 6e et 101e de ligne et du 36e léger, recevaient, par suite, une nouvelle organisation. Marcognet avait ordre d'établir la brigade Jeanin à cheval sur les deux rives de l'Oglio à Marcaria, San Michele in Bosco et San Martino, la brigade de Conchy sur la droite de ce cours d'eau, tout entière à Bozzolo[1]. On s'était, en outre, contenté de prescrire aux généraux de division de remettre les armes

Sommariva; Pastrengo, 5 février, II, 38. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Bellegarde am* 8ten *Februar*, 1814, XIII, 6.

1. *Archives de la Guerre*. Général Grenier au général Marcognet, Mantoue, 5 février 1814. Nouvelle organisation de la 4e division. Elle comprend la 1re brigade (général Jeanin), 2 bataillons du 102e de ligne, 29e demi-brigade provisoire, 3 bataillons des 6e, 20e et 101e de ligne, 1 batterie d'artillerie, 1 compagnie de sapeurs ; 2e brigade (général de Conchy) : 2 bataillons du 106e de ligne, 31e demi-brigade provisoire : 3 bataillons du 36e léger, du 131e et du 132e de ligne, 1 batterie d'artillerie

en état, de remplir leurs caissons et de compléter sans tarder ce qui pouvait leur manquer. On leur avait interdit de détacher des fractions dans les fermes isolées, et, afin d'être plus sûr de pouvoir rassembler et faire marcher tout le monde au premier signal, Vignolle avait prévenu les généraux que, le prince Eugène pouvant avoir le désir de voir leurs troupes, il fallait que chacune de leurs brigades pût être à tout instant réunie en moins de deux heures [1].

Dès le 5 au matin, l'armée du vice-roi tenait donc sur la rive droite du Mincio une ligne qui, comme l'a dit Napoléon, a, de Peschiera à Mantoue, sept petites lieues. Fortement appuyée à gauche sur Peschiera, à droite sur Mantoue, ayant son centre établi à Goïto et à Borghetto, disposant des deux passages de Goïto et de Monzambano, tous deux couverts par de solides têtes de pont, l'armée du vice-roi occupait, en somme, une excellente position difficile à forcer de haute lutte, avantageuse surtout en vue de l'offensive et qui permettait à son chef de se porter à son choix, aussitôt qu'il jugerait le moment venu, en s'inspirant des circonstances, soit contre Bellegarde, soit contre les Austro-Napolitains de la rive droite du Pô, si Murat et Nugent faisaient mine de déborder sa droite en accentuant leur mouvement sur Plaisance.

Connaissant mieux que personne les avantages et les points faibles de cette ligne du Mincio derrière laquelle il avait dû se résigner à ramener son armée, le vice-roi n'avait jamais songé à s'y immobiliser. Mais, avant de prendre une résolution, il lui importait plus que jamais de voir clair dans le jeu de ses adversaires. Ce ne pouvait, d'ailleurs, être tout au plus qu'une question de quelques jours pendant lesquels la besogne n'allait pas lui manquer.

Sans parler de l'inspection de ses troupes à laquelle il consacra les journées des 5 et 6 février, sans parler des ordres de toutes sortes qu'il fallait préparer en vue de la reprise prochaine et imminente des opérations actives, il s'agissait, avant tout, pour le prince Eugène d'être prêt à porter à tout instant l'effort du gros de son armée contre celui de ses deux adversaires qui lui en fournirait le premier l'occasion. Si, comme il le laissait entendre à la vice-reine en lui donnant à tout hasard le sage conseil de tout préparer pour se rendre à Monza, il craignait encore

1. *Archives de la Guerre*. Général Grenier au général Marcognet ; Mantoue, 5 février 1814.

de ne pouvoir se maintenir que quelques jours sur le Mincio, il n'en était pas moins, d'ores et déjà, bien décidé à agir : « Je rumine en ce moment, lui dit-il[1], le mode de donner sur le nez de l'un de nos adversaires, et j'y réussirai peut-être. » Mais, de la dépêche qu'il adresse presque en même temps à d'Anthouard, à Plaisance[2], il ressort manifestement que la lettre rapportée par un de ses officiers d'ordonnance l'a momentanément quelque peu rassuré sur les intentions immédiates de Murat qui semble encore vouloir gagner du temps avant de prendre un parti définitif. Aussi, tout en évitant de commencer les hostilités, d'Anthouard n'en devra-t-il pas moins se tenir en mesure de repousser toute attaque tant des Napolitains que des Autrichiens « qui pourraient bien prendre les devants pour décider plus aisément leur allié à entrer dans la lice ». Cette dernière éventualité n'inquiète, d'ailleurs, que fort peu le vice-roi, parce qu'il croit d'Anthouard en état d'arrêter Nugent et Starhemberg à Plaisance. Malgré cela, avant de mettre à exécution ses projets contre Bellegarde, il tient à savoir, d'une manière certaine, si, en cas d'attaque, d'Anthouard pourrait tenir à Plaisance pendant trois ou quatre jours[3] en s'y renfermant avec tout son monde. « Cette certitude, ajoute-t-il, me donnerait la faculté nécessaire pour exécuter les desseins que j'aurais formés pour ce côté-ci. » Enfin, pour mieux donner le change à ses adversaires, il prescrit à d'Anthouard de faire courir le bruit

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Mantoue, 5 février 1814.

2. Le vice-roi au général d'Anthouard ; Mantoue, 5 février 1814.

3. Le général Porson prévenait, le jour même, de Turin, le général Vignolle, que le prince Camille venait de donner l'ordre au général Despinoy, commandant d'armes à Alexandrie, de faire partir de cette place pour Plaisance, le 7 février, les hommes du 131e provenant de la conscription de 1808 à 1814, sous la conduite d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers (*Archives de la Guerre*).

Il n'y avait encore que bien peu de troupes franco-italiennes sur le Taro, puisque, le 6 février, Severoli, qui avait mis son quartier général à Borgo San Donnino, mandait à Fontanelli, qu'il avait à Castelguelfo, pour surveiller le Taro, 1 bataillon et 1 escadron, à Borgo San Donnino, 1 petit régiment, 2 escadrons, quelques pièces de canon et 2 compagnies de douaniers. « Voilà, lui disait-il, tout ce que j'ai sous mes ordres comme commandant de la première ligne » (*Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 48. Général Severoli au général Fontanelli ; Borgo San Donnino, 6 février 1814). Mais on avait réussi à répandre le bruit de renforts reçus par les Français, puisque, deux jours auparavant, Carascosa signalait au général Aymé (*Regio Archivio di Stato, Naples, Amministrazione delle marche*, 1056 ; général Carascosa au général Aymé ; Modène, 4 février) l'arrivée à Parme d'une grosse colonne française. Il avait aussitôt pris ses dispositions en conséquence, et ordonné aux généraux Filangieri et Campana d'envoyer tous les matins des reconnaissances et des découvertes sur Parme.

qu'une division de la garde royale va arriver à Plaisance, qu'il ne tardera pas à s'y rendre en personne et, pour donner plus de crédit à ce bruit, il le charge de faire faire dans cette ville son logement et celui de son quartier-général.

Le mouvement de l'armée d'Italie s'était effectué dans de si bonnes conditions que cette dernière précaution aurait pu être à la rigueur tenue pour superflue. Sauf à Villafranca où Bonnemains avait, par ordre, fait tête à Steffanini, les Autrichiens avaient été partout dans l'impossibilité d'atteindre les colonnes françaises.

Par suite, le feld-maréchal ignorait absolument ce qui se passait de l'autre côté du Mincio. C'est ainsi que, d'après l'*Operations Journal* [1], on croyait, le 5, au quartier-général de Bellegarde, que le vice-roi, après avoir détaché une division sur la route de Crémone, se proposait de transférer son quartier-général de Mantoue à Pozzolo, que moins de vingt-quatre heures plus tard le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich [1] n'hésitait pas à annoncer à Bellegarde que ce même quartier-général était établi depuis la veille à Castelluchio à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Mantoue, alors que, la veille au soir, il avait fait savoir que le vice-roi se disposait à se rendre de sa personne d'abord à Crémone, puis à Plaisance [2].

Pendant le cours de cette journée, le gros de l'armée de Bellegarde, dont le quartier-général vint de Soave à Vérone, continua sa marche vers le Mincio, précédé par la brigade Steffanini qui s'étendit de Valeggio le long du Mincio vers sa droite à Salionze, où elle devait se relier avec l'avant-garde de l'aile droite (3.000 hommes sous le général Vlasitz) chargée d'investir Peschiera. Le reste de la division Pflacher avait serré sur cette brigade et était venu s'établir de Pozzolo jusqu'à Villafranca. Les brigades Wattlet et Winzian de la division Mayer von Heldenfeld, chargée plus spécialement du blocus de Mantoue poussèrent de Villafranca sur Roverbella. Dans la matinée, le général Vecsey que Radivojevich avait envoyé par Mozzecane vers Goïto, avait échangé quelques coups de fusil avec les vedettes françaises aux environs de Roverbella et constaté la présence de quelques troupes françaises sur la rive

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 5 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca di Verona, 6 février, onze heures et demie du matin, II, 39.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 5 février, neuf heures du soir, II, 28.

gauche du Mincio, en avant du pont de Goïto. Radivojevich, qui s'était rendu de sa personne à Valeggio pour reconnaître les positions du Mincio, avait pu constater que les Français avaient fait sauter, dans la nuit, le pont de pierre de Borghetto, qu'ils gardaient le cours de la rivière avec deux ou trois bataillons, y compris la garnison de Borghetto et qu'ils avaient mis quelques pièces en batterie sur une hauteur commandant les points sur lesquels on pourrait jeter des ponts de bateaux. Il pensait, d'ailleurs, que, en profitant de la position dominante de Valeggio, on pourrait, néanmoins, établir des ponts malgré la présence des Français « ceux-ci ayant déclaré, disait-il, qu'ils ne tiendraient la ligne du Mincio que pendant peu de jours[1] ».

Plus à gauche, le général Fölseis, dont les avant-postes avaient eu le matin une escarmouche aux environs de Legnago, s'était rapproché de cette place, qu'il était trop faible pour bloquer. Il avait jeté sur la rive droite de l'Adige quelques partis qui avaient constaté la retraite des postes français d'Angiari et de Roverchiarretta qu'on avait fait rentrer à Mantoue.

A sa gauche la brigade Eckhardt, venant de la Polesine, avait atteint Villa Bartolomea, et se portait sur Ostiglia et Serravalle[2].

L'aile droite autrichienne avait marché, cette fois, avec une rapidité inaccoutumée. Son avant-garde (la division Fenner) avait passé dès la veille l'Adige à Dolce; mais, à son arrivée sur le plateau de Rivoli, elle n'y trouva plus trace des Français. Aussi, le 5 au matin, l'avant-garde de cette division s'était-elle étendue, à droite jusqu'à Fossata, d'où elle observait le lac de Garde, au centre, jusque vers Cola, et, à gauche, dans la direction de Castelnuovo di Verona. Fenner avait appris, de la sorte, que, les Français ayant évacué Bussolengo, il était désormais

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 5 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 5 février, II, 31. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Vérone, 5 février, II, 27; Villafranca, 5 février, neuf heures du soir, II, 28, et 6 février, onze heures et demie du matin, II, 39. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 5 février, II, 30, et II, 33, *a*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 5 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 5 février, II, 30. Général-major Fölseis au F.-M.-L. Marschall; Bevilacqua, 5 février, II, 38, *a*. Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Villa Bartolomea, 5 février, sept heures du matin, II, 38, *b*. Par suite de ces mouvements et de la nécessité de bloquer Legnago, Bellegarde avait informé Marschall (Vérone, 5 février, II, 33) de l'affectation de la brigade Fölseis à la division Mayer von Heldenfeld. En revanche, il plaçait la brigade Csivich sous les ordres directs de Marschall.

relié sur sa gauche avec les postes avancés de droite de Radivojevich. D'autre part, d'après les ordres que lui avait fait tenir Sommariva, Fenner devait concentrer ses troupes de façon à pouvoir résister à une sortie éventuelle de la garnison de Peschiera, faire reconnaître le cours du Mincio entre Peschiera et Valeggio en déterminant le point sur lequel on pouvait jeter un pont. Derrière lui, les troupes de deuxième ligne de Sommariva étaient en marche d'Ala et de Vo sur Dolce et Ceraino, d'où elles devaient se rejoindre sur le plateau de Rivoli avec celles venant par la rive droite d'Avio à Incanal et Rivoli. La cavalerie de l'aile droite faisait son mouvement sur la rive gauche de l'Adige et se dirigeait sur Ala, Vo et Borghetto, tandis que Sommariva transportait le soir son quartier-général d'Ala à Affi. Le gros de la division Fenner s'arrêta le soir à Piovezzan et Pastrengo, et son avant-garde s'étendit depuis Pacengo et Cola à droite par Sandra et Castelnuovo di Verona jusqu'à Cavalcaselle (2 kilomètres est de Peschiera) et San-Giorgio (entre Castelnuovo di Verona et Sommacampagna). Le lendemain, un régiment d'infanterie du gros de l'aile droite devait renforcer, à Sandra, Fenner qui se proposait de prendre position devant Peschiera, dont le blocus sur la rive gauche du Mincio devait être assuré, d'après les ordres de Bellegarde, par la brigade Vlasitz, tandis que Sommariva serait venu avec le reste de ses troupes par Castelnuovo di Verona s'établir à Valeggio[1].

Malgré les leçons du passé, on n'avait pu se décider à rompre complètement avec les anciens errements. Bellegarde était, il faut le croire, de l'école d'Alvinzy, puisque, au moment même où il massait toutes ses troupes entre l'Adige et le Mincio, il n'hésita pas à détacher le général Stanissavlevich avec 6 bataillons, 1 escadron et 8 pièces, dans les Giudicaria, en le chargeant d'investir Rocca d'Anfo et d'envoyer de forts partis d'une part, sur Salo, de l'autre par Bagolino sur le Val Trompia, à lui prescrire enfin de chercher à pousser ensuite par le Val Trompia sur Brescia. C'était là, cependant, un détachement d'autant plus inutile qu'on aurait dû sa-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 5 février, XIII, 3; XIII, 4. *Operations Journal Sommariva*, Ala, 5 février, XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Ala, 8 février, II, 34; au général Paumgarten, Ala, 5 février, neuf heures du soir, II, 36; au F.-M. comte Bellegarde, Ala, 5 février, neuf heures du soir, II, 37, et (Feld-Acten Bellegarde) II, 29. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L, marquis Sommariva; Vérone, 5 février, II, 43.

voir, et qu'on savait du reste, qu'il n'y avait, du côté de Brescia, qu'une poignée de conscrits et que, en raison même des forces considérables (près de 24.000 hommes) qu'il avait dû immobiliser devant les places assiégées, les 4.000 hommes de Stanissavlevich auraient rendu à Bellegarde plus de services sur les rives du Mincio que sur les bords des lacs de Garde et d'Idro. Stanissavlevich avait, sans plus tarder, exécuté les ordres du général en chef. Dès le 5, il embarquait à Riva à destination de Piovere et de Gardone un bataillon de Valaques avec ordre de pousser sur Salo encore occupée par les Français, pendant que le reste de ses troupes se mettait en mouvement et se dirigeait sur Storo[1].

Enfin, le détachement du Tonale n'avait pas été oublié par Bellegarde; le feld-maréchal lui donnait l'ordre de se porter d'abord sur Edolo, puis de descendre par le Val Camonica et Lovere (lac d'Iseo) sur Bergame, dès que la Valteline serait évacuée par les Français. La marche de ce détachement était toutefois subordonnée aux progrès de la colonne Stanissavlevich, puisqu'il devait attendre l'arrivée de celle-ci aux environs de Brescia pour commencer à déboucher des montagnes[2].

Comme le vice-roi, Bellegarde se préoccupait de l'attitude et des résolutions du roi de Naples dont l'armée était en colonne sur la route de Bologne à Plaisance et dont la brigade de tête était déjà à Reggio. Le 3 février, Nugent et Murat, qui se trouvaiont à Bologne tous deux, ignoraient encore le mouvement rétrograde de l'armée française. Bellegarde s'était empressé d'en informer Nugent de Soave le 4, dans l'espoir que ce général parviendrait, de la sorte, à décider Murat à pousser sans plus tarder avec lui sur Plaisance et à inquiéter la retraite du viceroi[3] que lui-même presserait de son côté.

En terminant, la dépêche qu'il adressait à l'empereur, en lui disant qu'il avait affecté la brigade Vlasitz au blocus de Peschiera, Bellegarde avait révélé, d'ailleurs, le fond de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K Armee*, 5 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 5 février, II, 43; et F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Affi, 7 février, neuf heures et demie du matin, II, 46.

2. *K. uud. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 5 février, II, 43.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent; Soave, 4 février, II, 24 et F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 5 février, II, 31.

sa pensée à son souverain : « Tout cela, lui écrit-il[1], diminue les forces dont je dispose pour les opérations actives. Mais j'espère de brillants et sérieux résultats de mon mouvement concentrique sur Plaisance. »

La coopération active et immédiate des Napolitains lui paraît tellement essentielle, tellement indispensable à la réussite de ses projets, que, le 5 février au soir, aussitôt après avoir reçu les rapports de Nugent, il lui adresse une nouvelle dépêche, plus caractéristique et plus pressante que les précédentes : *Le vice-roi se retire sur Crémone avec le gros de ses troupes. Il paraît, d'après ce qu'a dit un de ses aides de camp aux habitants de Pozzolo, qu'il veut passer le Pô à Plaisance et attaquer Murat. Informez-en le roi de Naples pour qu'il manœuvre en conséquence*[2].

En attendant, et pendant que Bellegarde espérait peut-être de cette façon mettre un terme aux hésitations du roi de Naples et à l'immobilité de son armée, le général Lechi prenait possession de la Toscane au nom de Murat et se dirigeait sur Florence, où le général Minutolo l'avait précédé[3]. Afin d'observer les mouvements des Napolitains et de couvrir Livourne dans la limite du possible[3], le prince Félix était venu s'établir à Pise avec les quelques mauvaises troupes qui lui restaient.

Se méfiant au moins autant de ses nouveaux alliés que ceux-ci se méfiaient de lui, préférant une possession effective aux promesses qu'on lui avait faites et aux engagements résultant de son traité, dont il attendait toujours la ratification, estimant que, lors du règlement de compte définitif, la coalition s'inclinerait plus facilement devant un fait accompli et hésiterait à le dépouiller de provinces et de territoires depuis quelque temps déjà occupés par ses troupes et sur lesquels il aurait fait acte de suzeraineté, se souciant, d'ailleurs, bien plus de ses propres intérêts que de ceux de la cause qu'il venait d'embrasser, le roi de Naples tenait avant tout à établir son autorité en Toscane, dans les Etats pontificaux et dans les Marches, qu'il considérait presque, d'ores et déjà, comme devant faire partie du grand royaume sur lequel il se flattait d'être appelé à régner. Aussi,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 5 février, II, 31.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent ; Vérone, 5 février, sept heures du soir, II, 32.

3. *Archives de la Guerre.* Princesse Elisa à l'empereur : Lucques, 5 février.

pendant que Lechi entrait à Florence le 5, au matin, en prenait possession au nom de son roi et y lançait une proclamation [1], dans laquelle il promettait aux peuples de Toscane l'indépendance, le bonheur et un gouvernement *italien* répondant à leurs désirs et à leurs vœux [2], Murat pressait-il de nouveau la reddition des places des Etats romains, devant lesquelles étaient immobilisées les troupes de La Vauguyon et de Macdonald.

A Rome, on avait reconnu qu'il fallait renoncer à l'espoir d'amener le général Miollis à accepter une capitulation, quelque avantageuses que pussent en être les conditions. En désespoir de cause, on se rabattit sur le général La Salcette, auquel La Vauguyon écrivit pour lui proposer « de se rendre en France avec sa garnison, par terre ou par mer, en emportant armes et bagages [3] ».

Ces offres n'eurent pas plus de succès à Civita-Vecchia qu'à Rome. Elles ne valurent au général de La Vauguyon que cette fière et belle réponse du général La Salcette :

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier.

« Je suis très décidé à ne suivre que les lois de l'honneur et à mourir, s'il le faut, pour conserver l'estime de l'empereur, mon maître, et même celle de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles [4]. »

A Ancône, rien ne pouvait être décidé avant le retour du capitaine Fourn, aide de camp de Barbou qui, parti de la

1. Voir *Annexe I.*

2. Écrivant, le 11 février, à ce propos, à Metternich, le comte de Mier lui disait : « Toutes les dispositions et arrangements d'administration qui s'exécutent dans les provinces occupées par les troupes napolitaines en général, et principalement en Toscane, démontrent clairement que l'intention du roi était de les garder sous son administration jusqu'à la paix générale. » Mier ajoutait que, pour mettre fin aux rêves ambitieux de Murat, il serait sage de renvoyer au plus vite Ferdinand de Toscane et François de Modène reprendre possession de leurs Etats. La proclamation de Bellegarde aux Italiens avait d'ailleurs clairement révélé les intentions de l'Autriche, bien décidée à rendre les duchés à leurs anciens souverains.

3. *Archives de la Guerre.* Général de La Vauguyon au général La Salcette ; Rome, 5 février.

4. *Archives de la Guerre.* Général La Salcette au général de La Vauguyon ; Civita-Vecchia, 6 février.

place le 2 février, venait précisément d'arriver au quartier-général du vice-roi. Après avoir pris connaissance des pièces apportées par cet officier et de la correspondance de Barbou avec les généraux Macdonald, Aymé et Millet, Vignolle avait remis au capitaine Fourn la réponse du vice-roi. Après lui avoir fait connaître qu'il était peu probable que l'armée d'Italie pût être en mesure d'aller le secourir avant l'époque à laquelle la citadelle d'Ancône aurait consommé ses vivres, Vignolle l'autorisait, lorsqu'il aurait opposé la résistance d'un homme d'honneur et épuisé ses moyens de défense, à chercher à obtenir la capitulation la plus avantageuse possible, en lui recommandant de faire en sorte que les propositions lui soient faites par le général napolitain[1]. Cette réponse ne parvint au général Barbou, à Ancône, que le 10 février, au matin.

6 FÉVRIER 1814. — **Bellegarde concentre son armée autour de Villafranca. — Capitulation du château de Vérone. — Positions, mouvements et nouvel ordre de bataille de l'armée autrichienne. — L'entrevue supposée de Bellegarde et de Murat à Bologne et la lettre de Murat à Bellegarde. — Animosité croissante de Bentinck contre Murat. — Sa dépêche à lord Castlereagh. — Lechi somme Elisa de lui rendre les forts de Livourne et de Florence. — Le vice-roi rapproche la division Marcognet du Mincio.** — Les deux généraux en chef connaissaient trop bien le pays dans lequel ils opéraient pour se faire la moindre illusion sur la situation respective de leurs armées et sur les conséquences inévitables du mouvement auquel le vice-roi avait fini par se résigner. La reprise presque immédiate des hostilités s'imposait maintenant d'autant plus impérieusement à Bellegarde que, malgré la faveur personnelle dont il jouissait auprès de son souverain, malgré l'immunité toute spéciale qu'il devait aux fonctions mêmes qu'il venait de quitter, le feld-maréchal sentait plus que personne que le moment était venu de mettre fin à l'inaction dans laquelle il s'était vu forcé de tenir son armée depuis sa prise de commandement. Les raisons mêmes, qui avaient pu, jusqu'à un certain point, expliquer son attitude expectante, n'existaient plus. Il était évident que le vice-roi n'avait abandonné l'Adige que pour se placer de manière à pouvoir, en partant d'une position centrale plus resserrée, se porter plus

1. *Archives de la Guerre.* Général Vignolle au général Barbou; Mantoue, 5 février.

facilement et plus rapidement contre celui de ses deux adversaires qui lui en fournirait l'occasion. D'autre part, l'entrée de Naples dans la coalition était maintenant un fait accompli. Les troupes de Murat avaient poussé en avant jusqu'au-delà de Reggio. Le roi lui-même avait mis son quartier-général à Bologne et semblait n'attendre, lui aussi, qu'un mouvement en avant de l'armée autrichienne pour prendre l'offensive sur la rive droite du Pô. Au point de vue politique, il y avait pour Bellegarde tout intérêt à compromettre définitivement Murat, à l'obliger à engager ses troupes, à l'empêcher de se préoccuper exclusivement de l'établissement de son autorité en Toscane et dans les Etats romains, de mettre en œuvre des moyens pouvant faciliter la réalisation de ses rêves ambitieux, enfin de préparer à son profit la reconstitution de l'unité italienne. Au point de vue militaire, il eût été imprudent de laisser au vice-roi les bénéfices de l'initiative, le choix du moment où il lui aurait convenu de tenter quelque grande opération sur l'une des rives du Pô. Enfin, Bellegarde savait par expérience, par les difficultés qu'il avait rencontrées depuis son arrivée, que la Vénétie était absolument épuisée par le long séjour de deux armées et il devait à tous égards avoir hâte de chasser le vice-roi du Mincio, de pénétrer à sa suite en Lombardie où, sans parler de l'effet moral produit par la continuation du mouvement de retraite de son adversaire, il avait plus de chances de trouver les ressources nécessaires à son armée.

L'hésitation ne lui était plus permise, et, du jour de son entrée à Vérone, il était bien décidé à manœuvrer de façon à contraindre son adversaire à quitter le Mincio dans le plus bref délai possible. Quelle que pût être l'attitude de l'armée napolitaine, quand bien même Murat aurait plus que jamais persisté dans sa résolution de ne dessiner un mouvement nettement offensif qu'après avoir reçu la ratification du traité du 11 janvier, il fallait avant tout et en tout état de cause se mettre en mesure de forcer le passage du Mincio dans le cas où l'on ne pourrait réussir à provoquer par d'autres moyens le départ du vice-roi.

Bellegarde employa, par suite, la journée du 6 à pousser ses derniers échelons en avant de Vérone, vers la position centrale de Villafranca. Il avait préalablement accordé au commandant du château de Vérone une capitulation aux termes de laquelle cette garnison devait sortir de cette bicoque le

11 février et rentrer en France sous la condition de ne plus servir avant un an[1]. Pendant ce temps, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, qui se tenait à Roverbella, où se trouvait également une partie de la division Marziani, se reliait à droite vers Pozzolo avec la brigade Vecsey et surveillait la route de Goïto à Mantoue.

Le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, qui avait ses trois brigades à Valeggio, s'était déjà préoccupé des dispositions à prendre pour passer le Mincio. Se proposant d'établir des batteries sur le plateau de Valeggio, il voulait jeter, le 7, avant le jour, un pont de bateaux sur le Mincio, et demandait à Bellegarde l'autorisation d'essayer par une attaque brusquée et imprévue de débusquer les Français de Borghetto.

Le feld-maréchal-lieutenant Pflacher, auquel, par le nouvel ordre de bataille, Bellegarde venait de donner le commandement de l'ancienne division Mayer von Heldenfeld, avait sa première brigade (général Quosdanovich) à Villafranca et Custozza, sa deuxième brigade (général de Best), répartie entre Rosegaferro, Quaderni, Pizzoletta et Mozzecane.

Des deux brigades dont se composait la division du feld-maréchal-lieutenant Merville, l'une, celle du général Stutterheim (5 bataillons de grenadiers), était encore à Vérone avec le quartier-général du feld-maréchal, l'autre, la brigade de dragons du général Wrede, à Povegliano (2 kilomètres et demi de Villafranca). En attendant l'heure de plus en plus proche des grandes résolutions, subordonnées encore à l'arrivée des réponses de Murat et à la nature des renseignements des avant-postes, Bellegarde avait, dans le courant de la journée, prescrit à Merville d'envoyer, le lendemain 7, les grenadiers à Somma-Compagna, et d'installer son quartier-général à Villafranca. Il avait, en même temps, ordonné à Quosdanovich d'établir sa brigade tout entière à Custozza[2].

Plus à gauche, le général Eckhardt, après avoir laissé 7 compagnies, 1 batterie et 1 demi-escadron devant Legnago, avait atteint avec le gros de ses troupes Melara, Ostiglia et Serravalle et établi ses avant-postes à Libiola, sur le Pô, et à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Capitulation du château fort de Vérone ; Vérone, 6 février, II, 40.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 6 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Bellegarde aux F.-M.-L. Merville, Pflacher et Radivojevich ; Vérone, 6 février, II, 35 ; II ad 35 ; II, 37 *a* et II, 37 *c*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Bellegarde ; Villafranca, 6 février, II ad 39, et II, 43, et Villafranca, 6 février, onze heures et demie du matin, II, 39.

Ponte del Molino, sur le Tartaro[1]. Il avait, de plus, reçu l'ordre de chercher à se relier avec le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, qu'il savait être à Marmirolo et Rotta.

Ignorant encore complètement quelles étaient les positions et les intentions de son adversaire, sachant seulement, d'après les renseignements fournis de Pozzolo au général Vecsey, qu'une colonne française, qui avait passé le Mincio à Goïto, se composait de 9.000 hommes, 1.000 chevaux et 12 canons, et, par le rapport de ses avant-postes, que le pont établi par les Français à Monzambano, était praticable pour l'artillerie, qu'ils occupaient la tête de ce pont avec 3.000 hommes et 6 canons et qu'ils élevaient une tête de pont à Goïto[2], le feld-maréchal avait cru utile, avant de prendre un parti définitif, de modifier l'ordre de bataille de son armée[3], et de charger le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld de la direction des blocus de Mantoue et de Legnago. Ce général, après avoir remis le commandement de sa division à Villafranca, au feld-maréchal-lieutenant Pflacher, devait avoir sous ses ordres la division du feld-maréchal-lieutenant Chevalier de Gramont (brigades Eckhardt et Spiegel) et la brigade Fölseis, chargée plus spécialement du blocus de Legnago.

Comme une seule division n'aurait pas suffi pour assurer l'investissement même partiel de Mantoue, Bellegarde mettait, en outre, à la disposition de Mayer la division Marziani (brigades Watlet et Winzian). Le feld-maréchal avait néanmoins jugé bon de prescrire à Mayer von Heldenfeld de rester jusqu'à nouvel ordre avec son gros à Roverbella[4]. En conséquence, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld disposa ses avant-postes sur deux lignes, l'une assez rapprochée de Roverbella, s'étendant de Santa-Lucia (4 kilomètres sud-est de Roverbella) jusqu'à Canedole (7 kilomètres est de Roverbella, l'autre partant de Villa-Buona (2 kilomètres et demi de Goïto) et allant par Marengo, Marmirolo et Pero jusqu'à Castelletto

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 6 février, XIII, 3; XIII, 4. Général Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Torre Veneziana, 6 février, II ad 44.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 6 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 6 février, onze heures et demie du matin, II, 39.

3. Voir *Annexe II*.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 6 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich et Mayer von Heldenfeld; Vérone, 6 février, II, 37 *a*, et II, 37 *b*. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld. *Geschichte der Vorrückung der K.K. Armee über die Etsch*, etc., XIII, 6.

Canossa (5 kilomètres sud de Castiglione Mantovano). Les soutiens de ces avant-postes occupaient Rotta, Castelletto dei Cavalli et Castiglione Mantovano.

Complétant les dispositions préparatoires qu'il venait de prendre à son centre et à sa gauche, Bellegarde avait envoyé en même temps à Sommariva l'ordre de charger la brigade Vlasitz du blocus de Peschiera, de pousser la brigade Paumgarten jusqu'à Salionze où elle devait relever les troupes de Radivojevich et de garder à Castelnuovo di Verona les brigades Abele et Suden. Le mouvement de l'aile droite était, d'ailleurs loin d'être achevé. Les troupes de deuxième ligne étaient encore en marche sur Cola et Sandra, la cavalerie n'avait pas dépassé Rivoli et Affi et la réserve d'artillerie était encore à Ala. Aussi était-ce le lendemain seulement que Sommariva comptait transporter son quartier-général d'Affi à Sandra. Sa concentration ne pouvait guère être achevée avant le 8 au matin et pour le moment ses troupes de première ligne, que le feld-maréchal-lieutenant Fenner renforça quelque peu dans l'après-midi du 6, occupaient faiblement une ligne d'avant-postes décrivant autour de Peschiera sur la rive gauche de l'Adige un arc de cercle partant de Ronchi (1 kilomètre et demi est de Peschiera) et passant par Cavalcaselle à l'est du fort Mondella pour aboutir à Ca Malvicina (1 kilomètre et demi de Salionze) [1].

On n'avait pas contremandé le mouvement que Stanissavlevich devait faire sur Brescia, mais on avait à nouveau chargé Sommariva de recommander à ce général de ne s'avancer qu'avec la plus extrême prudence à cause du faible effectif des troupes dont il disposait [2].

La présence du général en chef autrichien à son quartier-général était, on ne saurait le nier, indispensable en pareille circonstance, d'autant plus indispensable qu'il avait reconnu lui-même la nécessité de prendre le plus tôt possible de graves résolutions, et qu'il attendait pour se décider en connaissance de cause et pour envoyer ses ordres de mouvement l'arrivée de ren-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 6 février. XIII, 3 ; XIII, 4. *Operations Journal Sommariva*, Affi, 6 février, XIII, 1. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vérone, 6 février, II, 34 et II, 37. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Affi, 6 février, six heures du soir; II, 42. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Affi, 6 février, soir, II, 48. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Sandra, 6 février, quatre heures et demie du soir, II, 50.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 6 février, II, 34.

seignements et de nouvelles qui devaient lui parvenir à tout instant. Bellegarde était, par conséquent, dans l'impossibilité de s'éloigner de ses troupes, et cependant ce serait précisément ce jour-là que le feld-maréchal aurait choisi, s'il fallait en croire les assertions de certains auteurs, pour se rendre à Bologne et pour y régler dans une entrevue avec Murat les opérations futures des deux armées[1].

Ce fait invraisemblable est contredit par deux pièces qui existent aux *Archives* mêmes *de la guerre*, à Vienne, et qui prouvent péremptoirement que le feld-maréchal n'a jamais songé à s'éloigner de son armée dans un pareil moment. En effet, le jour même où l'on prétend que Bellegarde, aurait conféré avec Murat à Bologne, le roi de Naples lui écrivait la lettre suivante[2] :

« MONSIEUR LE FELD-MARÉCHAL COMTE DE BELLEGARDE,

« Je vous remercie de l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer le feld-maréchal-lieutenant baron de Marschall et *de l'espoir qu'il m'a donné que je pourrais faire bientôt la connaissance personnelle d'un militaire si généralement estimé*.

« Je le désire d'autant plus que je crois indispensable de connaitre le plan de vos opérations, l'époque où vous comptez les faire commencer, la part que je dois y prendre et quelle est positivement la nature des rapports qui doivent exister entre les troupes autrichiennes de la rive droite du Pô et mon armée.

« Cependant je réunis mes troupes afin d'être à même d'agir de concert avec votre armée, aussitôt que le moment en sera arrivé.

« Je désire que vous veuilliez bien me répondre le plus tôt possible. *Je désire surtout que vous soyez persuadé de tout le plaisir que j'aurai de faire cette campagne avec vous.*

« Sur ce je prie Dieu, Monseigneur le feld-maréchal comte Bellegarde, qu'il vous ait en Sa Sainte et digne garde, »

« J. NAPOLÉON. »

1. Cf. Vaudoncourt, *Histoire des Campagnes d'Italie en 1813-1814*, p. 133; — Sporschill, *Feldzug der Oesterreicher in Illyrien und Italien in den Jahren 1813-1814*, p. 103. — *Oesterreichische Militärische Zeitschrift*, 1861, XIII, 163.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Murat, roi de Naples au F.-M. comte Bellegarde; Bologne, 6 février, II, 62 1/2 *a* (en français dans l'original). Voir en outre *Annexe III*, la lettre de Murat à l'empereur d'Autriche, Bologne, 5 février.

C'était, d'ailleurs, cette même lettre que Bellegarde joignait à l'une des dépêches qu'il adressait à l'empereur François le lendemain de la bataille du Mincio[1] :

« Votre Majesté saura par le comte de Mier, écrivait le feld-maréchal, que le roi de Naples a accepté le traité tel qu'il lui a été proposé. Dès l'arrivée de Murat à Bologne, je lui ai envoyé le feld-maréchal-lieutenant Marschall pour le saluer et *lui dire que les mouvements de mon armée m'empêchaient de me rendre près de lui, que sans cela je serais venu à Bologne.* »

Annonçant ensuite à l'empereur qu'avant le retour de Marschall, le roi de Naples lui avait envoyé par un courrier la lettre que l'on vient de lire, le feld-maréchal ajoutait :

« Le feld-maréchal-lieutenant Marschall est revenu aujourd'hui. Il a été très bien reçu par le roi, qui lui a exprimé à nouveau le désir de conférer avec moi. Murat lui a affirmé qu'il était prêt à participer à nos opérations, mais qu'il demandait à connaître mon plan et qu'il désirait être fixé sur les conditions dans lesquelles se trouvaient, par rapport à lui et à ses troupes, celles des troupes de Votre Majesté employées sur la rive droite du Pô. La nécessité de l'unité du commandement, jointe à la conviction que Murat aurait profité de toute autre solution pour ne marcher qu'avec une extrême lenteur, m'a décidé à mettre le général comte Nugent sous ses ordres[2]. J'en avais, du reste, prévenu, depuis quelque temps, Neipperg et Nugent.

« Votre Majesté verra que le roi de Naples n'a plus aucun prétexte pour refuser de soutenir immédiatement les mouvements de Nugent et de participer également à mes opérations. »

Les affirmations platoniques et conditionnelles du roi de Naples n'impliquaient en aucune façon la promesse de cette coopération immédiate, si ardemment désirée par Bellegarde et que de son côté, attendant la ratification de son traité, Murat pouvait avoir, en apparence au moins, de bonnes raisons de refuser. Il y a, d'ailleurs, tout lieu de penser que le roi eût été encore plus réservé dans son entretien avec Marschall,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Valeggio, 9 février, II, 62 1/2.

2. Bellegarde a soin de faire remarquer à ce propos qu'en agissant de la sorte il s'est conformé aux stipulations du traité du 11 janvier.

s'il avait pu connaître la teneur de la dépêche que lord Bentinck, de plus en plus furieux d'avoir dû signer un armistice avec Naples, de plus en plus méfiant et plus décidé que jamais à ne pas se conformer aux instructions de son gouvernement, adressait à lord Castlereagh avant de quitter Naples, le 6, au soir, et qu'il joignait à l'envoi de la convention du 3 février. Dès les premières lignes de cette dépêche, pleine de récriminations [1], Bentinck, reprenant une fois de plus les arguments qu'il a déjà exposés dans sa dépêche du 2 février, ne garde plus aucun ménagement et révèle sans détours le fond de sa pensée à lord Castlereagh. Il a signé l'armistice à regret, contraint et forcé, mais il est bien décidé, pour sa part, à rendre toute autre négociation impossible. Il ne craint pas de dire à lord Castlereagh qu'il a vainement essayé de refuser à apposer sa signature à l'armistice. Il a, d'ailleurs, pris sa revanche immédiatement. Gallo et Neipperg ont eu beau multiplier leurs instances et leurs démarches ; il leur a catégoriquement déclaré qu'il ne consentirait jamais à conclure un traité de paix avec Naples.

« Neipperg, dit-il [1], m'a surtout pressé d'entrer en négociations en m'affirmant que Murat ne se décidera à agir réellement en faveur des alliés qu'après avoir fait la paix avec l'Angleterre. Bien résolu à ne signer aucun traité, je persiste plus que jamais à croire que l'Autriche a eu tort d'accorder de suite des avantages aussi considérables à un homme dans lequel on ne peut avoir confiance et dont le caractère est essentiellement versatile, changeant et perfide. »

L'attitude de lord William Bentinck, pendant le court séjour qu'il fit à Naples, avait d'ailleurs été, s'il faut en croire le *Diario Napoletano* [2], complètement en harmonie avec les sentiments qu'il exprimait si catégoriquement dans sa dépêche à lord Castlereagh.

« On a remarqué, écrit en effet Nicola à la date du 6, que lord Bentinck n'avait pas voulu rendre visite à la reine régente. Il a tenu à ne voir que le ministre des Affaires étrangères qui a signé avec lui, aux lieu et place de la régente, la convention du 4 insérée dans *le Moniteur* de ce matin. Bentinck a visité les appartements royaux, mais sans voir la reine qui s'était

1. *Record Office. Foreign Office, Sicily*, V^e^, 97. Dépêche 4. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Naples, 6 février 1814. Voir *Annexe IV*.
2. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*, manuscrit).

retirée dans les pièces de l'étage supérieur. Bentinck est entré au Palais-Royal à cheval et s'y est promené la cravache à la main. »

Pendant ce temps, le pauvre roi de Naples, toujours hanté par la crainte de se compromettre, n'osait même pas recevoir l'ancien ministre de France à la cour de Naples, arrivé le 6, au soir, à Bologne. Le roi qui dînait, ce soir-là, avec Nugent et le comte de Mier se contenta de faire exprimer à Durand tous ses regrets pour l'affaire de San Giovanni. Parti le lendemain de Bologne pour Reggio, où le général Carascosa avait son quartier-général, Durand atteignit, dans la matinée du 8, les avant-postes français, dont il trouva le premier poste établi entre San Illario d'Enza et Parme. Il arriva le 9 à Alexandrie et le 11 à Turin[1].

Pressentant de plus en plus les difficultés qui ne pouvaient manquer de surgir à propos de la Toscane, tant avec les Autrichiens qu'avec les Anglais, Murat pressait par tous les moyens en son pouvoir l'occupation du grand-duché. Aussitôt après son entrée à Florence, le général Lechi avait expédié à la princesse Elisa, réfugiée à Lucques, un officier porteur d'une dépêche par laquelle il lui demandait d'ordonner que les forts de Livourne et de Florence lui fussent remis. Il l'informait en même temps qu'il avait reçu ordre du roi de lui offrir des troupes pour veiller à sa sûreté et à celle de sa famille. La princesse se borna à faire connaître à Lechi que la défense des forts était confiée à des Français qui feraient leur devoir et elle répondit fièrement au second point en déclarant qu'elle quitterait Lucques, si l'on y envoyait des troupes napolitaines[2]. Mais elle ne se faisait pas pour cela d'illusions sur la situation; elle savait que les quelques troupes ramenées à Pise par le prince Félix étaient hors d'état de tenir tête aux Napolitains. Aussi avait-elle décidé, par suite, que, si Lechi[3] se portait sur Livourne, le prince Félix, pour ne pas courir le risque de compromettre sa retraite, lorsqu'il serait obligé d'évacuer Pise, se replierait dans la direction de Gênes en se concertant avec le vice-roi pour garder les débouchés de la route de Pontremoli à Sarzana.

Quant au vice-roi, il avait profité du répit que lui laissaient

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples; V° 140, p^re^ 49, f° 96. Durand au duc de Vicence ; Alexandrie, 9 février, et Turin, 11 février 1814.

2. *Archives de la Guerre*. La princesse Elisa à l'empereur; Lucques, 8 février 1814.

3. Voir *Annexe V*.

les mouvements de concentration des Autrichiens sur la rive gauche du Mincio pour achever l'inspection de ses divisions. Placé sur le Mincio, comme il l'écrivait au duc de Feltre[1], il comptait s'y arrêter le plus longtemps possible et il avait si peu l'idée de continuer sa retraite sur Crémone, comme on semblait le croire au quartier-général autrichien, que tout en ne voulant pas encore prendre un parti définitif, il avait cependant reconnu la nécessité de modifier sensiblement le dispositif de son armée. Trouvant que la division Marcognet, qu'il avait envoyée à Marcaria, San Michele in Bosco, San Martino dell' Argine et Bozzolo, à cheval sur l'Oglio, était placée trop excentriquement et trop loin du gros de son armée pour pouvoir participer utilement soit à la défense du Mincio, soit à une opération offensive, dont il entrevoyait déjà la probabilité et même l'imminence, il avait ordonné au général Grenier[2] de rapprocher dès le lendemain matin cette division de Mantoue. Laissant à Bozzolo ses équipages sous la garde des malingres (200 hommes tout au plus avec 2 officiers), mais emmenant avec elle son parc de réserve d'artillerie et son ambulance, la 4[e] division devait établir sa première brigade à Gli-Angeli et Castelnuovo (2 kilomètres ouest de Mantoue), et sa 2[e] brigade à Curtatone (un peu plus de 5 kilomètres de cette ville), sur les bords mêmes du lac supérieur de Mantoue.

7 FÉVRIER 1814. — **Le vice-roi annonce à la vice-reine qu'il va se reporter en avant. — Motifs pour lesquels le vice-roi prend la résolution d'opérer d'abord contre Bellegarde. — Le vice-roi réussit à donner à Bellegarde le change sur ses projets. — Motifs qui décident Bellegarde à donner à son armée l'ordre de passer le Mincio, le 8. — Ordres et dispositions du vice-roi pour la bataille du lendemain. — Mouvements des corps autrichiens pendant la journée du 7. — Ordres de Bellegarde pour le passage du Mincio, le 8, au matin. — Positions des deux armées le 7 au soir. — Convention de démarcation de Bologne.** — Comme toujours et plus que jamais, au moment où le vice-roi allait prendre la plus

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 6 février.

2. *Archives de la Guerre.* Général Grenier au général Marcognet; Mantoue, 6 février, et général Marcognet. Ordre du jour, dispositions, et ordre de mouvement pour le 7 février; Bozzolo, 6 février. Cf. *Regio Archivio di Stato, Milan* (*Atti di Governo*, 150).

Complétant encore les mesures qu'il avait prises depuis sa retraite sur la rive droite du Mincio, le vice-roi avait, le 4, nommé le général Zucchi, gouverneur de Mantoue, et, le 6, le général Bertoletti, gouverneur de Peschiera.

grave des résolutions, c'est encore à sa correspondance avec la vice-reine qu'il faut avoir recours si l'on veut se rendre un compte exact de son état d'esprit et des causes qui ont déterminé ses actes.

« Je n'ai pas beaucoup de temps à moi, ma chère Auguste, lui écrit-il[1] le 7, au soir, car j'ai beaucoup d'ordres à donner pour un mouvement que je fais faire, non pas *en arrière*, comme tout le monde le craint, mais *en avant;* j'espère que la fortune me sera favorable et que je pourrai ces jours-ci me venger des Napolitains. »

Ces quelques lignes contiennent à vrai dire tout le programme du vice-roi et expliquent ses intentions, mieux que tous les commentaires, que toutes les suppositions auxquelles on s'est livré. Avant de donner une leçon aux Napolitains, et aussitôt après avoir donné le change à Bellegarde, le vice-roi avait reconnu la nécessité de se retourner d'abord contre le feld-maréchal et d'infliger à l'armée autrichienne un échec qui lui laisserait la possibilité de détacher ensuite une partie de ses forces sur la rive droite du Pô. Politiquement et militairement, le vice-roi avait préparé avec une rare habileté l'exécution du mouvement grâce auquel il espérait porter à l'armée autrichienne un coup inattendu.

Le vice-roi était si bien parvenu à cacher ses véritables projets au feld-maréchal, que, lorsqu'on voulut, plus tard, expliquer et justifier la résolution prise par Bellegarde, ce fut sur l'infortuné Murat qu'on chercha à faire retomber toute la responsabilité.

Les panégyristes de Bellegarde ont, en effet, affirmé que le vice-roi n'avait renoncé à la continuation de son mouvement rétrograde qu'après réception d'une lettre du roi de Naples, qui lui serait parvenue le 6 au soir et dans laquelle Murat lui aurait formellement promis de ne rien tenter contre lui. Bien que malheureusement la correspondance complète de Murat n'ait pas été ni publiée ni même retrouvée, bien qu'on ne puisse par conséquent infirmer de façon péremptoire l'existence de la lettre en question, il nous semble en tout cas que le vice-roi n'avait nullement besoin d'attendre jusqu'au 6 février au soir pour être fixé sur l'attitude de Murat et sur la prolongation de l'immobilité momentanée de l'armée napolitaine. Dès le 5 fé-

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Mantoue, 7 février soir.

vrier, le vice-roi savait exactement à quoi s'en tenir; et c'est précisément pour cette raison que nous avons eu soin d'enregistrer plus haut la dépêche par laquelle il communiquait au général d'Anthouard la lettre du roi de Naples que son officier d'ordonnance, le chef d'escadron Corner, venait de lui rapporter. Les termes mêmes dans lesquels cette lettre est conçue ne laissent subsister aucun doute et sont tellement catégoriques que nous croyons nécessaire d'insister tout au moins sur le passage le plus saillant.

« Il paraît qu'il (le roi de Naples) n'est point encore décidé à prendre le parti de la guerre et qu'il veut encore gagner du temps. *Il me renouvelle aussi la promesse de ne point attaquer sans m'avoir prévenu.* »

De plus le roi de Naples, était si peu sur le point de commencer les opérations qu'au moment même où le vice-roi envoyait ses instructions à d'Anthouard, il y avait à Plaisance, un officier chargé par ce souverain de se rendre à Turin auprès du prince Camille et que d'Anthouard y avait fait rester. Rassuré momentanément sur les intentions de Murat, le vice-roi avait autorisé d'Anthouard à lui laisser continuer sa route « en lui donnant un officier pour l'accompagner, comme pour sa sécurité personnelle ». Et le prince Eugène ajoutait : « C'est ainsi qu'ils en usent avec les nôtres[1]. »

Le vice-roi aurait donc pu, dès ce moment, donner à son armée les ordres qu'il crut bon de ne lui envoyer que quarante-huit heures plus tard. Mais il avait jugé utile d'examiner d'abord la situation sous tous ses aspects avant de se décider à « exécuter les desseins qu'il avait formés pour ce côté-ci », d'autre part, il avait tenu à être à peu près certain que ses prévisions s'étaient réalisées et que les bruits, qu'il avait fait répandre pendant les deux derniers jours, avaient trouvé créance au quartier-général autrichien. C'est là, d'ailleurs, ce que prouvent de façon indéniable les documents des *Archives Impériales et Royales de la Guerre*.

Dans le *Mémoire* rédigé par le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld[2], profondément irrité d'appréciations qu'il consi-

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au général d'Anthouard; Mantoue, 5 février.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld. *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Belle garde am 8ten Februar*, XIII, 6.

dérait comme un déni de justice et dans lequel il cherchait à mettre en lumière le rôle joué le 8 février par les troupes sous ses ordres, le feld-maréchal-lieutenant n'hésite pas à dire :

« On pensa, par suite, que le vice-roi se repliait sur Crémone et Plaisance, que Murat continuerait à s'avancer et que le moment était venu de suivre l'armée du vice-roi... Le vice-roi laissa deux divisions pour observer le Mincio, occupa fortement la tête de pont de Monzambano et Goïto et se porta avec le reste de son armée par Pozzolo et Mantoue sur la route de Crémone où il avait déjà détaché une division chargée de surveiller les mouvements sur la rive droite du Pô. Le vice-roi s'arrêta avec son armée à Pozzolo et Marcaria. Cette marche stratégique et la singulière occupation du château de Vérone, jointes aux nouvelles qu'il faisait répandre et qui, toutes, tendaient à faire croire que, à cause des mouvements de Murat, il allait se porter à marches forcées sur Crémone et Plaisance, enfin la proclamation qu'il avait lancée lors de son départ de Vérone, étaient autant de ruses de guerre qui avaient pour objet de faciliter la réussite du coup qu'il se proposait de porter à l'armée autrichienne, lorsqu'elle passerait le Mincio et qu'il avait préparé déjà depuis plusieurs semaines. »

Et il ajoute un peu plus loin : « Comme on croyait l'armée du vice-roi en marche sur Plaisance, on considérait les troupes françaises postées à Goïto comme de simples détachements tirés de la garnison de Mantoue. »

On pourrait, il est vrai, essayer d'infirmer la valeur de ce document en faisant remarquer d'abord qu'il n'a été écrit que quelques semaines après la bataille, ensuite que son auteur, froissé de voir attribuer à d'autres des éloges qu'il croyait dus aux troupes qui avaient combattu sous ses ordres, a pu pour les besoins de sa cause se laisser entraîner à des appréciations quelque peu suspectes de partialité. Mais les idées émises par le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld dans son *Mémoire* justificatif se retrouvent, entre autres, quoique sous une forme différente dans deux documents, eux aussi absolument incontestables. Avant de les citer, il est bon de rappeler qu'à la suite de l'affaire de Villafranca, le général Bonnemains s'était retiré, dans la nuit du 4 au 5, après avoir brillamment rempli sa mission et sans avoir été chassé de ses positions, enfin qu'il avait passé le Mincio sans être suivi dans sa retraite. De leur côté, comme nous l'avons dit, les Autrichiens s'étaient contentés, pendant les journées des 5 et 6 février, d'établir leur avant-garde sur la

rive gauche du Mincio, sans même essayer de jeter de l'autre côté de ce cours d'eau, en somme insignifiant, des partis de cavalerie, des détachements de troupes légères, qui auraient pu reconnaître et tâter la force et la nature du rideau formé par les postes français de la rive droite pendant que d'autres reconnaissances les auraient éclairés du côté de Mantoue. Aussi, sans insister de nouveau sur le bruit, d'ailleurs assez vraisemblable, du mouvement du vice-roi sur Crémone, nous bornerons-nous à emprunter au *Journal d'opérations* de Bellegarde les renseignements que l'état-major général autrichien possédait le 7 février sur l'armée du vice-roi.

« Il n'y aurait à Mantoue, lit-on dans ce *Journal*[1], que des troupes italiennes. Les troupes françaises ont passé le Mincio à Pozzolo. On prétend que les Français ont 4 à 5 bataillons échelonnés de Goïto à Volta et 3 bataillons italiens à Monzambano. »

Enfin, s'il restait encore l'ombre d'un doute sur les motifs réels des mouvements qui, exécutés par l'armée autrichienne, donnèrent à la bataille du Mincio un caractère peut-être unique dans l'histoire, les premières phrases du rapport que Bellegarde adressait à l'empereur François le lendemain même de la bataille suffiraient pour le dissiper.

« Je résolus, écrit-il[2], d'après les nouvelles que je recevais de tous côtés, m'assurant que le vice-roi continuait et accentuait sa retraite sur Crémone et ne laissait que 2 divisions sur cette rivière, de forcer le 8 le passage du Mincio à Valeggio. »

Momentanément rassuré sur les intentions de Murat par la lettre que Corner lui a apportée le 4, éclairé, d'autre part, par la lenteur et la circonspection qu'on a mises à suivre la retraite de son arrière-garde et par l'inaction des troupes légères autrichiennes depuis l'affaire de Villafranca, le vice-roi avait désormais acquis la conviction que Bellegarde, dont les avant-postes bordaient maintenant le Mincio, massait son armée entre Villafranca et Valeggio et ne pouvait tarder à chercher à passer sur la rive droite de ce cours d'eau, en se contentant de laisser des corps d'observation devant Mantoue et Peschiera. En se repliant derrière le Mincio, tout en ayant l'œil constamment ouvert sur la rive droite du Pô où il n'avait pas plus

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 7 février, XIII, 3; XIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Valeggio, 9 février, II, 63.

7.000 hommes à opposer à 40.000 Austro-Napolitains, le vice-roi avait progressivement modifié la répartition de ses divisions, fait petit à petit ses préparatifs et rapproché habilement et sans bruit toutes ses forces du Mincio. Le 7 au matin, tous ses mouvements préliminaires étaient achevés ; la division Marcognet rappelée de Bozzolo et de Marcaria était arrivée en vue des murs de Mantoue. Tout était prêt pour entreprendre l'opération qui, si elle réussissait aussi complètement que l'espérait le vice-roi, pouvait obliger les Autrichiens à abandonner Vérone et à renoncer à la ligne de l'Adige, mais qui devait dans tous les cas, non seulement lui donner un peu plus d'air, mais suffire pour paralyser l'armée autrichienne et lui assurer la possibilité de faire passer des renforts aux troupes qu'il avait chargées de la garde et de la défense de la rive droite du Pô.

En se portant contre Bellegarde, comme il était désormais décidé à le faire, le vice-roi courait d'autant moins de risques que, même en cas d'échec, il était en tout état de cause sûr de conserver sa ligne de retraite, de pouvoir se replier derrière le Mincio. Une victoire ne suffisait pas à Bellegarde pour faire tomber du coup entre ses mains cette ligne qui, « quoique formée par une rivière peu considérable, guéable même sur divers points, bien que bordée sur ses deux rives par des hauteurs dont plusieurs sont avantageuses à l'ennemi, n'en est pas moins une des meilleures lignes de défense qu'on puisse tenir en Italie. Elle doit cet avantage aux places de Mantoue et de Peschiera qui, en gardant ses extrémités, en diminuent insensiblement l'étendue, et qui, ne pouvant elles-mêmes être tournées à cause de leur appui au Pô et au lac de Garde, peuvent concourir efficacement à la défense de la portion de la ligne qui les avoisine[1]. »

Il importait d'autant plus de profiter du calme qui régnait encore sur la rive droite du Pô que l'éventualité même d'un échec éprouvé du côté de Villafranca ne pouvait pour le moment avoir de graves conséquences pour le vice-roi. En cas d'insuccès, il n'avait qu'à ramener ses troupes sur leurs anciennes positions, tandis que Bellegarde aurait eu une seconde bataille à livrer pour forcer le passage de la rivière. Vainqueur ou vaincu, le vice-roi était par conséquent sûr d'obtenir les résultats

1. *Archives de la Guerre*. Notes sur les rapports de la garnison de Peschiera avec la défense de la ligne du Mincio ; 4 avril 1814.

qu'il avait en vue : gagner du temps et ralentir les progrès de son adversaire.

La concentration de ses troupes s'était effectuée sans encombre, sans bruit, et sans donner l'éveil aux Autrichiens. Aussi, au lieu de franchir le Mincio de front, le vice-roi, désireux d'assaillir son adversaire à l'improviste, résolut-il de marcher sur Villafranca et de faire converger sur cette position l'attaque de trois colonnes, partant, celle de droite de Mantoue, celle du centre, de Goïto, celle de gauche, de Monzambano. Afin de distraire l'attention de Bellegarde et d'augmenter les probabilités de ne trouver devant lui entre Roverbella et Villafranca que la queue ou tout au plus le centre de l'armée autrichienne, deux autres colonnes devaient se porter simultanément, l'une de Mantoue contre le flanc gauche de Bellegarde, l'autre de Peschiera contre les troupes de Sommariva.

La véritable attaque était confiée, par suite, à trois colonnes. Celle de droite sous les ordres du lieutenant général Grenier, composée des divisions Rouyer et Marcognet, (de la 1re lieutenance, 20 bataillons et 24 bouches à feu), de la garde royale[1] (4 bataillons et 1 compagnie de gardes d'honneur et 12 bouches

1. C'est à la bienveillance toute particulière qu'a bien voulu me témoigner le Dr Luigi Ratti, non seulement en m'ouvrant sa magnifique collection, mais en m'autorisant à prendre copie des documents dont il est possesseur, que je dois de pouvoir reproduire ici l'ordre inédit de mouvement de la garde royale :

« *Le vice-roi au général Lechi* (*Mantoue*, 7 *février* 1814)

« Ordre au général Lechi, commandant la garde royale, de sortir de Mantoue demain, 8 février, à six heures et demie du matin par la porte de la citadelle avec toutes les troupes sous ses ordres. La 2e division de l'armée, qui doit sortir de la ville une demi-heure avant lui, prend la route de Roverbella. Le général Lechi prendra, au contraire, la direction de Marmirolo. Il y trouvera l'ennemi, l'en chassera, et se dirigera sur le village de Marengo, où il fera sa jonction avec la 1re division qui sort de Goïto.

« Il doit être tranquille sur son flanc gauche. Il n'aura donc qu'à pousser devant lui les 1.200 hommes que l'ennemi a à Marmirolo et qui doivent tomber dans ses mains, puisque la 1re division débouche d'assez bonne heure de Goïto.

« Le général Lechi fera marcher ses troupes dans l'ordre suivant : avant-garde sous les ordres du colonel Maranesi (les dragons soutenus par un bataillon de chasseurs et 2 pièces d'artillerie légère), puis les 3 autres bataillons de la garde et 4 pièces.

« Une heure après le départ de la Garde, c'est-à-dire après la 4e division qui doit déboucher à sept heures et suivra le mouvement de la 2e division, le général Lechi fera partir les gardes d'honneur escortant la 2e batterie d'artillerie et 2 caissons.

« Le général Lechi tâchera de se procurer quelques voitures qui porteront

à feu) et de la brigade de cavalerie du général Perreymond (7 escadrons) représentant un effectif total de 12 à 13.000 hommes avec 36 bouches à feu, devait déboucher de Mantoue dès les premières heures de la matinée du 8 et se porter par San Brizio sur la route qui conduit de Roverbella à Vérone.

Le vice-roi en personne s'était réservé la colonne du centre qui, après avoir passé le pont de Goïto, devait s'engager sur la route de Roverbella, passer par Villabona et Marengo et venir se souder à la colonne du général Grenier à l'est de ce dernier village. Elle se composait d'une avant-garde formée par le 31e regiment de chasseurs à cheval, 2 bataillons des 1er et 14e régiments d'infanterie légère et de 4 canons sous les ordres du général Bonnemains, et de la division du général Quesnel (2e lieutenance), 8 bataillons et 8 bouches à feu, soit en tout 10 bataillons, 3 escadrons et demi et 12 bouches à feu, représentant un effectif d'environ 7.000 hommes.

A gauche, le général Verdier avait ordre de passer le Mincio à Monzambano avec la division Fressinet (10 bataillons et 8 bouches à feu) et 2 escadrons du 4e chasseurs à cheval italiens, en tout un peu plus de 5.000 hommes, de se porter par les hauteurs de Valeggio sur Villafranca, et d'y former la gauche de la ligne de bataille.

En même temps, le général Zucchi, débouchant de Mantoue avec 8 bataillons de sa division et 6 bouches à feu, avait ordre de pousser, conjointement avec la brigade de cavalerie Rambourg, sur les routes de Castiglione Mantovano et d'Isola della Scala afin d'immobiliser les brigades autrichiennes chargées d'observer Mantoue. L'effectif de cette colonne s'élevait à peine à 3.500 hommes.

Enfin, à l'extrême gauche, une 5e colonne, celle du général Palombini, formant la garnison de Peschiera, devait sortir de

l'avoine pour les chevaux d'artillerie et de cavalerie. Ce convoi prendra la route de Marmirolo.

« Le général Lechi aura soin de régler sa marche de manière à arriver à Marengo au même moment où la tête de la 1re lieutenance attaquera Roverbella.

« Arrivé à Marengo, il y attendra des ordres de ma part et prendra en attendant position sur le Fosso de Pozzolo.

« Je serai probablement de ma personne alors, soit à Massimbona, soit à Roverbella même » (*Collection particulière du Dr Luigi Ratti, Milan*).

D'après les états de situation du *Regio Archivio di Stato* de Milan, l'effectif total de la garde royale s'élevait à ce moment à 2.722 hommes.

cette place, s'avancer par les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze vers Oliosi pour retenir devant Peschiera les troupes de Sommariva et les empêcher de renforcer le centre autrichien à Villafranca. Dans le cas où Bellegarde aurait appelé à lui le gros de son aile droite, Palombini avait ordre de chercher à pousser à sa suite vers Villafranca afin de se rejoindre avec la colonne du général Verdier[1].

Ne laissant, on le voit, que fort peu de monde à Mantoue et à Peschiera, le vice-roi avait décidé d'employer le gros de ses forces, 44 bataillons et demi, 10 escadrons et demi et 44 bouches à feu, soit près de 25.000 hommes à l'attaque qu'il comptait exécuter sur le flanc gauche et le centre de Bellegarde, tandis que les 3.500 hommes de Zucchi et les 5.000 de Palombini lui semblaient devoir suffire pour jouer le rôle secondaire qui leur était attribué et exécuter les démonstrations dont il avait chargé ces deux généraux.

L'abandon de Valeggio par les Français et l'envoi à marches forcées de leur réserve d'artillerie à Crémone, tous les mouvements qui lui avaient été signalés par des renseignements dignes de foi, avaient fait entrer dans l'esprit de Bellegarde la conviction que le vice-roi avait déjà commencé à abandonner la ligne du Mincio. Le feld-maréchal, n'avait jamais pensé que le vice-roi pût avoir la prétention de se maintenir au-delà de trois à quatre jours au plus sur ses positions de la rive droite. De plus en plus persuadé que son adversaire avait déjà considérablement dégarni cette rive et n'avait dû y laisser qu'un rideau chargé de masquer son mouvement de retraite, il avait, par suite, décidé de rapprocher du Mincio, dans la journée du 7, les différentes unités de son armée et transféré son quartier-général de Vérone à Villafranca. Tandis que son gros achevait de se concentrer autour de Villafranca, à son aile droite, Sommariva, avait dirigé sur Salionze la brigade du général Paumgarten[2], tant afin d'être en mesure d'exécuter l'ordre qui lui prescrivait de pousser une partie de ses troupes sur Salionze qu'afin de pouvoir passer le Mincio sur ce point où la rive gauche domine sensiblement la rive opposée. Pendant que Sommariva quittait Affi pour mettre le soir son quartier-général à Sandra, la brigade Suden allait à Castelnuovo et le gros de l'aile droite s'établissait de Castelnuovo à Sandra. Les lignes du général Vlasitz, dont les

1. *Archives de la Guerre*. Ordre de mouvement; Mantoue, 7 février 1814.
2. Voir *Annexe VI*.

troupes observaient Peschiera, décrivaient autour de cette place un arc de cercle qui s'étendant à droite depuis Pacengo et Ronchi et passant par Cavalcaselle, s'appuyait à gauche au Mincio vers Ca Malvicina. Le quartier-général de Vlasitz était à Castelnuovo di Verona, celui de Fenner à San Giorgio, et celui du général major Abele[1], plus à l'est, à Sona. La réserve d'artillerie de l'aile droite était à Rivoli[2].

Dans le courant de la journée du 7, la garnison de Peschiera avait envoyé quelques coups de canon contre les avant-postes de Vlasitz, mais, pour le reste, la tranquillité n'avait pas été troublée, et, vers le soir, une partie des troupes de Fenner arrivées à Salionze y relevaient le bataillon de chasseurs qui avait jusque-là gardé ce point important[3].

Au centre, où Radivojevich avait été rejoint dans l'après-midi par une batterie de campagne et deux batteries de position[4], le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, arrivé à Roverbella, où il avait trouvé le feld-maréchal-lieutenant Marziani[5], avait occupé Marmirolo (6 kilomètres nord de Mantoue et 7 kilomètres et demi sud-est de Goïto) que les Français avaient évacué dans la nuit; mais il avait toutefois prescrit au général Watlet[6] de faire rentrer ce poste dès que les Français feraient mine de déboucher sérieusement de Goïto[7].

Bien que la brigade Watlet se fût reliée par Massimbona (sur le Mincio, à environ 3 kilomètres en aval de Pozzolo) avec

1. Voir *Annexe VII.*

2. *K. u. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 7 février, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 7 février, II, 47 (*Operations Journal Sommariva*). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Affi, 7 février, XIII, 1 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Affi, 7 février, huit heures et demie du matin, II, 46, et II, 65.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 7 février, soir, II, 66. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; San Giorgio, 7 février, sept heures du soir, II, 67.

Notons en passant que, à l'extrême droite, 2 bataillons se portaient sur Storo, afin de renforcer le général Stanissavlevich qui, arrivé de sa personne à Darzo, se disposait à commencer de là son mouvement sur le Val Trompia. *Ibidem.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Affi, 7 février, huit heures et demie matin, II, 46.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 7 février, sept heures et demie du soir, II, 49.

5. Voir *Annexe VIII.*

6. Voir *Annexe IX.*

7. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 7 février, sept heures et demie du soir, II, 49, et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Roverbella, 7 février, II, 50, et II, 51.

la brigade Vecsey postée à Pozzolo[1], bien que, plus au sud, le général Fölseis eût complété l'investissement de Legnago et assuré ses communications sur le canal Naviglio[2], le feld-maréchal ne s'en préoccupait pas moins de la faiblesse des troupes plus spécialement chargées d'observer et de bloquer Mantoue. Les deux brigades Watlet et Winzian ne disposaient guère à ce moment que de 6 bataillons, quelques escadrons et 16 bouches à feu. Aussi était-ce avec une impatience croissante que Bellegarde attendait, d'heure en heure, la nouvelle de l'entrée en ligne des brigades des généraux Eckhardt et Spiegel[3], dont la marche alourdie par leur artillerie avait été sensiblement retardée tant par les chemins défoncés que par les coupures pratiquées dans les digues par ordre du vice-roi[4].

Néanmoins, malgré la contrariété mêlée de quelque inquiétude que lui causait l'inaction de Murat sur la droite du Pô, comme il s'attendait, d'autre part, à trouver seulement un semblant de résistance sur la rive droite du Mincio que, d'après les renseignements qui lui étaient parvenus, le vice-roi devait avoir presque entièrement dégarnie, Bellegarde se décida, lui aussi, à donner l'ordre de passer le Mincio le 8 au matin, et envoya à ses généraux, dans l'après-midi du 7 février, les dispositions suivantes[5] :

« Prenez vos dispositions, prescrivait-il au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, afin d'être en mesure de passer le Mincio, demain 8 février à huit heures du matin, à Valeggio, avec les brigades Steffanini et Bogdan, en laissant seulement un petit détachement à la tête du pont de Monzambano.

« Le feld-maréchal-lieutenant Sommariva a ordre de se porter sur Salionze afin de menacer de là le passage de Monzambano et d'y passer, si faire se peut, la rivière. »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 7 février, XIII, 3; XIII, 4.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Fölseis au F.-M.-L. Marschall; Bevilacqua, 7 février, II, 60 *a*.
3. Voir *Annexe X*.
4. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 7 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Villafranca d Verona, 7 février (Feld-Acten Sommariva), II, 69 et (Feld-Acten Bellegarde), II, 54 *a;* au F.-M.-L. Pflacher, II, 54 *b;* au F.-M.-L. Radivojevich, II, 54, au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, II, 54 *d.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au général-major Watlet; Roverbello, 7 février, soir, II, 56.
5. *Relation über die bei der K. K. Armee von Italien vom* 1ten, *bis* 10ten *Februar* 1814 *vorgefallenen Kriegsereignisse.*

« J'ai envoyé des pontons au général-major Vecsey à Pozzolo afin qu'il y passe la rivière et pousse ensuite sur Cereta (environ 5 kilomètres sud de Volta), Ceresara (6 kilomètres sud-ouest de Cereta), Acquanegra nell'Chiese et Cannetto Sull'Oglio. Le général Vecsey formera, par suite, l'extrême gauche de mon armée.

« Lorsque avec vos deux brigades vous vous serez couvert sur votre droite du côté de Monzambano, vous vous porterez sur Volta, Medole, Castelgoffredo, Asola et Monticello (rive droite de l'Oglio). »

La division du feld-maréchal-lieutenant Pflacher vous suivra et vous servira de soutien ainsi que celle du feld-maréchal-lieutenant Merville.

« Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld servira de réserve spéciale au général Vecsey en s'établissant entre Pozzolo et Roverbella et en s'avançant au fur et à mesure que ce général progressera.

« Le feld-maréchal-lieutenant Sommariva ira de Monzambano par Castiglione delle Stiviere vers la Chiese et se reliera de là avec vos troupes.

« Les avantages qu'on remportera sur l'ennemi, les circonstances mêmes dans lesquelles s'effectuera le passages détermineront les points extrêmes que pourront atteindre les colonnes.

« Vous aurez soin d'informer le général-major Vecsey et le feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva des péripéties de votre passage, des positions que vous occuperez et de vos projets ultérieurs.

« Il importe surtout que votre nombreuse cavalerie[1] pousse le plus loin possible en avant afin d'arriver au plus vite, sur l'Oglio, à Monticello. Elle facilitera, de la sorte, la marche et les progrès du général Vecsey, et, dans le cas où l'ennemi lui résisterait vigoureusement, elle donnera des craintes sérieuses au vice-roi pour la route de Crémone.

« Si les Français quittent ce soir les rives du Mincio, vous les pousserez de concert avec le général Vecsey dans les di-

1. Radivojevich disposait, en effet, en outre des 3 brigades (Steffanini, Bogdan et Vecsey) de 18 escadrons, soit près de la moitié de la cavalerie (37 escadrons), répartis entre les divisions que Bellegarde comptait employer activement ce jour-là, et avec lesquelles il se proposait d'opérer sur la droite du Mincio, à savoir les 4 divisions Fenner, Radivojevich, Pflacher et Merville, puisque la division Mayer von Heldenfeld devait rester devant Mantoue, et la brigade Vlasitz, du corps Sommariva, devant Peschiera.

rections indiquées, à moins toutefois que la direction même que le vice-roi donnerait à ses colonnes ne modifie la situation.

« En tous cas, il est bien entendu que vous poursuivrez vivement et vigoureusement l'ennemi avec vos trois brigades. »

En faisant part à Sommariva, des instructions spéciales qu'il venait de donner à Radivojevich, le feld-maréchal lui renouvelait l'ordre de laisser la brigade Vlasitz devant Peschiera.

« Vous devez, ajoutait-il, réunir tout le reste de votre monde à Salionze et menacer la tête de pont de Monzambano. Si, lorsqu'ils nous auront vu prendre pied sur la rive droite en face de Valeggio, les Français évacuent Monzambano, vous passerez la rivière sur ce point et à Salionze, et, après avoir eu soin de vous couvrir sur votre droite du côté de Peschiera, vous pousserez par Castellaro (4 kilomètres et demi ouest de Monzambano) sur Castiglione delle Stiviere.

« Si les Français se replient le soir, suivez-les immédiatement et vivement. Je serai de ma personne pendant la journée du 8, à Valeggio. »

Quant au feld-maréchal-lieutenant Pflacher[1], dont la division était déjà massée en arrière de Valeggio, il devait faire suivre par une de ses brigades le mouvement de Radivojevich. Il avait gardé, jusqu'à nouvel ordre, l'autre brigade à Valeggio et laissé les bagages et les chevaux de bât en arrière de ce point.

Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, auquel on avait, on le sait, donné pour mission spéciale de bloquer Mantoue sur la rive gauche du Mincio et qui devait, en outre, transmettre au feld-maréchal les rapports des généraux Eckhardt et Fölseis, avait été, de plus, chargé de faire savoir à ce dernier qu'on l'autorisait à réparer le pont de l'Adige à Bonavigo. Après avoir informé Mayer von Heldenfeld de sa résolution de passer le lendemain le Mincio à Valeggio et à Pozzolo, Bellegarde avait en quelques mots déterminé le rôle attribué pendant cette journée au corps de blocus de Mantoue. « Non seulement, écrivait-il à Mayer von Heldenfeld, vous surveillerez la route de Goïto, mais vous y enverrez du monde pour inquiéter l'ennemi. Vous aurez à vous assurer de l'évacuation

1. Voir *Annexe XI*.

de la tête de pont et à me faire connaître au plus vite la direction suivie par l'ennemi en retraite. » Conformément à ces instructions, Mayer von Heldenfeld avait envoyé le 7 au soir au général Watlet l'ordre de pousser, dès le 8 au matin, sur Marengo (à 4 kilomètres et demi est de Goïto) afin d'être plus en mesure de surveiller Goïto.

La réserve formée par la division Merville avait, dans le principe, reçu l'ordre de suivre purement et simplement le mouvement de la division Pflacher. Heureusement pour le feld-maréchal, les patrouilles envoyées vers le soir en reconnaissance lui firent savoir qu'elles avaient aperçu des troupes françaises encore en position sur la rive droite du Mincio. Bellegarde modifia aussitôt la destination primitive donnée à Merville, et dans la nuit du 7 au 8, il lui envoya, à Somma Campagna, un billet par lequel il lui prescrivait, « au lieu de suivre l'armée sur la route de Valeggio, de se porter vers Pozzolo, de prendre position sur une petite hauteur en arrière de ce village et d'y attendre des ordres ultérieurs ».

Ce fut à cette circonstance toute fortuite que l'armée autrichienne dut son salut et que, grâce à la nouvelle destination donnée à Merville, elle échappa à une catastrophe, certaine et inévitable sans cela.

En effet, sans cette modification que Bellegarde apporta à la dernière heure à ses dispositions, sans la présence de la division Merville à Pozzolo, sans la résistance acharnée qu'elle y opposa, le vice-roi aurait réussi à occuper Valeggio le 8, à couper complètement la colonne de Radivojevich du reste de l'armée, à isoler et à menacer si sérieusement l'aile droite, sous Sommariva, et l'aile gauche, sous Mayer von Heldenfeld, que, obligés tous deux de donner à leur retraite une direction absolument excentrique et divergente, ils se seraient vus contraints, le premier à se replier sur le Haut-Adige, le second sur le Bas-Pô. En un mot, la prise de Valeggio, dans la matinée du 8 février, aurait fait perdre du coup à Bellegarde la ligne de l'Adige.

Pour en revenir aux dispositions du feld-maréchal, il est évident qu'il se proposait, en refusant ses ailes, de pousser en avant au centre et d'atteindre la Chiese et l'Oglio en se faisant flanquer à gauche par la brigade Vecsey. Le projet auquel il s'était arrêté et dans lequel ses forces n'étaient appelées à entrer en jeu que successivement ne pouvait, de plus, produire l'effet désiré qu'à la condition que les généraux Mayer von

Heldenfeld et Vlasitz fussent tous deux assez forts pour tenir en respect, rejeter et réduire à l'impuissance les troupes qui sortiraient de Mantoue et de Peschiera. Or, si l'on examine avec tant soit peu d'attention les ordres de Bellegarde, on reconnaît que l'état-major autrichien, intimement convaincu depuis la veille de la retraite des Français, de l'abandon presque complet de la ligne du Mincio, avait, en rédigeant les instructions en question, agi avec quelque légèreté et tenu par trop peu compte d'éventualités qu'il était absolument imprudent et illogique d'écarter avant d'avoir pu constater que les hypothèses, bases de ces dispositions, étaient conformes à la réalité.

Par suite des erreurs primordiales commises par le commandement, Sommariva ne put jouer, à l'aile droite autrichienne, tout comme la division Fressinet, à la gauche des Français, qu'un rôle absolument effacé et secondaire et ne rendit aucun service. Ce fut pour la même raison encore, que Radivojevich vint donner un coup en l'air à Volta après avoir passé le Mincio à Valeggio et que Vecsey opéra dans le vide en se dirigeant vers l'Oglio.

Si on l'envisage à un autre point de vue, la disposition prête encore à la critique. Bellegarde ne disposait, en réalité, que d'un seul point de passage, celui de Valeggio. Il eût été par trop risqué d'essayer de passer à Pozzolo, d'abord parce que ce point était trop rapproché de Goïto et ensuite parce que, en cas d'insuccès et de retraite, il eût été impossible de se tirer de cette espèce de cul-de-sac sans communication sûre et directe avec l'arrière.

A Valeggio même, malgré la force et la valeur intrinsèque de cette position, qui a un fort commandement sur la rive droite, le passage n'était pas sans présenter quelques inconvénients assez sérieux à cause de la proximité des belles positions de Monzambano et de Volta qui, à leur tour, dominent la rive gauche. De plus, un adversaire actif et vigilant pouvait, en s'appuyant sur les têtes de pont de Monzambano et de Goïto, faire partir de ces points, sans le moindre danger pour lui, des attaques dirigées contre la position de Valeggio. Il est donc permis de croire qu'un général aussi méthodique et aussi prudent que Bellegarde, qui, de plus, connaissait à fond ce terrain, n'aurait pas manqué de peser les différentes considérations, de tenir un compte sérieux des dangers auxquels ses ordres pouvaient exposer son armée, s'il n'avait été intimement convaincu, presque absolument certain que

son adversaire n'avait pour ainsi dire plus personne sur la rive droite du Mincio.

En résumé, les deux armées occupaient le 7 février, au soir, les positions suivantes :

Du côté des Autrichiens, le gros de la brigade Vlasitz (6 bataillons, 6 escadrons et 6 bouches à feu) était établi sur les hauteurs de Castelnuovo et couvert par une ligne d'avant-postes, fournie par 4 bataillons répartis comme suit : à droite, 1 bataillon à Ronchi (2 kilomètres nord de Peschiera) ; au centre, 2 bataillons à Cavalcaselle ; à gauche, 1 bataillon à Paradiso (un peu plus de 1 kilomètre au sud de Mondella).

Sommariva, ou plutôt le feld-maréchal-lieutenant Fenner, avait 3 bataillons, 3 escadrons et 16 canons à Salionze et 1 bataillon à la Ca Malvicina et Oliosi. Un seul régiment de cavalerie (les chevau-légers de Hohenzollern) était distribué sur toute la ligne et la brigade Abele était encore en route pour rejoindre.

Autour de Valeggio, campaient les divisions Radivojevich et Pflacher tout entières, moins la brigade Vecsey, établie à Pozzolo.

Le gros du corps de blocus de Mantoue du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld se tenait à hauteur de Roverbella, couvert par des avant-postes allant des bords du Mincio à Massimbona par Marmirolo et Pero à Castiglione Mantovano.

La division Merville était encore assez en arrière, aux environs de Somma Campagna ; enfin le quartier-général de Bellegarde était établi, avec un petit parc, à Villafranca[1].

Du côté du vice-roi, les divisions Rouyer et Zucchi (2e et 6e divisions, 1re lieutenance) étaient avec la garde royale à Mantoue. La division Rouyer avait détaché 2 bataillons à la tête de pont de Borgoforte, où se trouvait également 1 bataillon de la division Zucchi, qui en avait envoyé un autre garder la tête de pont de Governolo.

La division Marcognet (4e division, 1re lieutenance) passait la nuit aux portes de Mantoue sur la rive droite du Mincio.

Des trois divisions de la deuxième lieutenance, l'une, la division Palombini (5e division) occupait Peschiera, surveillait le

1. « Le quartier-général s'est transporté de grand matin à Villafranca. Le maréchal a fait la reconnaissance du pont de Valegio qui est le meilleur pour le passage de fleuve. Il a été décidé de forcer le passage le 8, si l'ennemi ne se retire pas avant .... » (F. Lemmi, *Diario del Barone von Hügel*, cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*.

passage de Salionze et avait envoyé quelques fractions à Monzambano; l'autre, la division Fressinet (3e division), avait son gros à Volta et gardait sur sa gauche Borghetto; tandis que, sur sa droite, elle faisait surveiller les abords de Pozzolo. Son autre division, celle du général Quesnel (1re division), était tout entière à Goïto.

Enfin des trois brigades de cavalerie, dont se composait la division du général Mermet, celle de Perreymond était à Mantoue, celle du général Bonnemains à Goïto, et celle du général Rambourg encore en arrière de Mantoue, à Sarginesco, Rivalta et Castelluchio.

Pendant que les deux généraux en chef se préparaient à passer simultanément le Mincio, qu'une partie du corps de Nugent entrait à Modène [1], on s'était enfin décidé à se conformer aux stipulations contenues dans l'article 8 du traité du 11 janvier et à signer à Bologne « une convention militaire destinée à fixer tout ce qui était relatif aux opérations mêmes, aux besoins et à l'entretien des deux armées ».

Munis des pouvoirs qu'ils avaient reçus, le premier, du roi de Naples, le second, de Bellegarde, les généraux baron de Livron et comte Nugent, s'étaient réunis à Bologne à l'effet d'établir « une ligne militaire » entre les deux armées, « *au moment où elles vont agir de concert* et afin que les ressources des pays déjà occupés ou qui seront occupés par l'une ou par l'autre armée puissent, être employées régulièrement aux besoins de chacune de ces armées [2] ».

« Ne pouvant pas et ne voulant pas discuter dans la présente convention, lit-on encore dans l'exposé des motifs de cet acte, aucun objet politique relativement aux pays déjà occu-

1. Cf. *Storia di Modena*, 664. Arrivée, le 7 février à Modène, de 2 escadrons de hussards qui continuent sur Reggio, et d'un premier échelon d'infanterie autrichienne qu'on loge à l'église San-Pietro et qui est rejoint le lendemain 8, par un deuxième échelon auquel on attribue comme quartier l'église de San Dominico, les Napolitains occupant déjà toutes les casernes.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 140, pe 57, et *Record Office. War Office Sicily*, Ve182. Convention de démarcation signée à Bologne, le 7 février (original en français). Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Parme*, etc.; *Regio Archivio di Stato*, *Naples*; *Sezzione Guerra*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Mier écrivant à Metternich, Bologne, 11 février 1814, a soin de faire remarquer que la ligne de démarcation n'arrive que jusqu'à la Toscane, et qu'il a préalablement communiqué à Nugent les instructions de Metternich « qui peuvent avoir rapport aux arrangements militaires et les remarques relatives aux articles du traité du 11 janvier, ainsi que celles ayant trait à l'article additionnel ».

pés ou à occuper, les généraux comte Nugent et baron de de Livron sont convenus de ne traiter que d'objets forcément militaires, c'est-à-dire de fixer une ligne déterminant les pays qui devront être administrés par chaque armée et dont les produits et revenus devront servir à leur entretien, *mais de manière à ce que les armées alliées en tirent un secours réciproque*, dans les mouvements que nécessiteront les opérations militaires. »

Les deux généraux avaient, en conséquence, revêtu de leur signature les articles suivants :

1° La ligne de démarcation entre l'armée napolitaine et l'armée autrichienne sera déterminée par le cours du Primaro depuis Rosetta près de Bastia jusqu'à Traghetto et de là par le Reno en suivant les confins des territoires de Cento et de Crevalcuore, occupés par l'armée autrichienne jusqu'au Panaro. De là, cette ligne se prolongera par la rive droite du Panaro en remontant jusqu'aux sommets des Apennins.

2° Les pays situés derrière cette ligne seront administrés respectivement par chacune des deux armées afin de pourvoir à leurs besoins. Néanmoins, il est convenu que les troupes des deux armées qui seront obligées par les opérations militaires à dépasser la ligne de démarcation recevront des vivres dans le pays où elles se trouveront, qu'elles y seront logées et qu'on leur procurera les moyens nécessaires pour le transport des subsistances afin d'éviter la pénurie qui pourrait résulter du rassemblement d'un trop grand nombre de troupes sur le même point.

3° La partie des Romagnes conquise antérieurement par les armées austro-britanniques est dans une situation spéciale. La voie Emilia étant indispensable pour les communications de Sa Majesté Napolitaine, cette route et les districts qui en dépendent seront compris dans les lignes napolitaines, et les troupes austro-britanniques occuperont la côte depuis le Primaro jusqu'à Cesenatico... »

Il eût été assurément oiseux de reproduire, comme nous venons de le faire les termes mêmes d'une convention destinée à régler une délimitation momentanée et provisoire, si cet acte n'avait réellement eu qu'un caractère essentiellement militaire, s'il n'avait eu réellement d'autre objet que de déterminer les pays administrés par chacune des deux armées et leurs zones de ravitaillement local. Or, malgré la déclaration de principe

solennellement inscrite dans le préambule de cette convention, aux termes de laquelle « les généraux ne voulaient et ne pouvaient discuter aucun objet politique », il est permis d'affirmer, au contraire, d'après les termes mêmes des dépêches de Mier à Metternich[1], que des ordres formels et qu'une arrière-pensée politique avaient inspiré à Nugent les conditions mêmes que venait de consacrer la signature de la convention de Bologne. Les soupçons qu'il avait conçus sur la sincérité du nouvel allié de l'Autriche peuvent bien lui avoir donné l'idée de profiter des pleins-pouvoirs dont il était momentanément investi, pour s'assurer en tout état de cause la libre disposition des territoires destinés forcément à devenir le théâtre de la guerre sur la rive droite du Pô, et sur lesquels le général autrichien désirait en tout cas pouvoir opérer même sans le concours de plus en plus problématique, au moins quant à la date, de l'armée napolitaine. C'est incontestablement sous l'influence de ces idées que Nugent avait tenu à faire attribuer à l'armée autrichienne les départements du Panaro et du Crostolo, c'est-à-dire la plus grande partie de l'ancien duché de Modène. Prise en elle-même, une semblable stipulation pouvait, il est vrai, s'expliquer jusqu'à un certain point par des considérations purement militaires. Mais on est forcé de lui reconnaître une portée tout autre, de lui découvrir un caractère tout différent, dès qu'on la rapproche d'un autre acte purement et exclusivement politique devant lequel les généraux autrichiens auraient assurément reculé sans la signature de la convention de Bologne. En effet, quarante-huit heures plus tard, presque, aussitôt après son entrée à Modène Nugent n'hésitait pas à prendre possession du duché, au nom de la maison d'Autriche-Este, et à y installer de sa propre autorité une régence provinciale, un gouvernement provisoire qui devait rester en fonctions « jusqu'à ce qu'on ait reçu des ordres de l'archiduc François IV d'Este, légitime souverain de ce pays. »

Si le cabinet de Vienne et le commandant en chef de

1. Cf. Voir à l'appendice la note justificative XIII la dépêche de Mier à Metternich, de Bologne, 11 février 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*). Il ne sera pas inutile d'ajouter qu'en envoyant à Metternich (*ibidem*, P. S. ad 8 ; Bologne, 13 février 1814) copie de cette convention, Mier ne pouvait s'empêcher de faire remarquer que cet acte lui paraissait non seulement incomplet, mais en opposition avec les vues générales des alliés. Dans la même dépêche, Mier conseillait de mettre le grand-duc de Würzburg et l'archiduc François d'Este le plus tôt possible en possession des pays qui leur étaient destinés. « Cela trancherait, disait-il, la question des prétentions de Murat sur la Toscane. »

l'armée autrichienne d'Italie pouvaient à bon droit s'inquiéter de l'attitude expectante du roi de Naples, de l'immobilité prolongée de son armée, il n'est que juste de reconnaître que de semblables manifestations n'étaient guère de nature à ranimer le zèle et l'ardeur de Murat, à mettre un terme à ses hésitations, ni à dissiper ses craintes, ses regrets et plus encore à faire taire ses remords. La reconnaissance des droits de la maison d'Autriche-Este préjugeait, dans un sens diamétralement opposé à ses aspirations, la solution d'une question qui primait toutes les autres dans son esprit, de la question capitale qu'il avait espéré voir trancher en sa faveur à la fin de la campagne. A partir de ce jour, s'il a envisagé la situation avec sang-froid, s'il a pesé la gravité et la portée d'une déclaration, que Nugent ne pouvait risquer de faire sans un ordre formel de la cour de Vienne, Murat a dû comprendre que c'en était fait, non seulement de la réalisation de son rêve, du vaste projet de reconstitution de l'unité italienne[1] qui hantait son cerveau, mais même de la possibilité pour lui de se tailler un grand royaume s'étendant du phare de Messine jusqu'à la rive droite du Pô[2].

8 FÉVRIER 1814. — **Le terrain entre l'Adige et la Chiese. — La bataille du Mincio. — Composition des deux armées. — Passage du Mincio par les Autrichiens à Valeggio et à Pozzolo. — Verdier et Fressinet prennent position à Olfino. — La cavalerie de Vecsey enlève les équipages de la brigade Bonnemains. — Marche de l'aile droite autrichienne sur Salionze. — La division Merville s'établit au Nord de Pozzolo. — Radivojevich attaque les positions de Verdier. — Le vice-roi passe le Mincio à Goïto. — Premiers engagements sur la rive gauche du Mincio. — Enlèvement des postes du corps de blocus et prise de Marengo, de Marmirolo et de Roverbella. — Le vice-roi se décide à continuer son mouvement offensif sur la rive gauche du Mincio et exécute un changement de front vers sa gauche. — Marche des divisions Quesnel et Rouyer sur Pozzolo. — Premiers engagements en avant de Massimbona. — La cavalerie de Perreymond culbutée par la brigade Wrede. — Déploiement des divisions Quesnel et Rouyer. — Attaque et prise de Pozzolo. — La division Merville en retraite sur Foroni. — Entrée en ligne de la brigade Quosdanovich. — Merville réussit grâce à l'arrivée des renforts à se maintenir à**

1. Voir *Annexe XII.*
2. Voir *Annexe XIII.*

Foroni. — Combat de Monzambano. — La sortie de la garnison de Peschiera. — Vecsey et Steffanini reçoivent l'ordre de revenir sur la rive gauche du Mincio. — Physionomie du combat à la droite du vice-roi dans l'après-midi du 8. — Affaires de Pellaloco et de Castiglione Mantovano. — Positions des deux armées le 8 au soir. — Ordres donnés par le vice-roi et par Bellegarde. — Considérations sur la bataille du Mincio. — La situation aux avant-postes napolitains. — La dépêche de Bellegarde à Murat.

— Le terrain, sur lequel les deux armées allaient se rencontrer est si connu, il a été, aux différentes époques de l'histoire, le théâtre de tant de combats que, n'étaient les circonstances toutes particulières dans lesquelles s'est livrée la bataille du 8 février 1814, il serait inutile et superflu d'en esquisser la description. Mais en raison même du caractère, presque unique dans l'histoire militaire, de cette double action qui s'engagea presque au même moment sur deux champs de bataille séparés non seulement par le cours de la rivière, mais par une distance considérable, dans des conditions telles qu'elles déroutèrent deux généraux en chef d'autant plus familiarisés avec ce terrain que l'un avait eu tout le loisir de l'étudier, que l'autre y avait déjà combattu un peu plus de treize ans auparavant (décembre 1800), lorsqu'il avait dû, en fin de compte abandonner le passage à Brune et ramener son armée sous Vérone, il nous paraît indispensable de jeter un coup d'œil rapide et sommaire sur la configuration même des deux rives du Mincio et de leurs environs immédiats.

Le Mincio, qui suit la direction du nord au sud à son sortir du lac de Garde, partage en deux parties sensiblement égales tout le terrain compris entre l'Adige et la Chiese. Pendant les 30 kilomètres qui séparent Peschiera des lacs de Mantoue, sa largeur varie de 40 à 120 mètres. Sa profondeur moyenne dans la partie de son cours entre Salionze et Pozzolo est en général de 5 à 7 pieds. Son courant est assez rapide bien que la rivière soit guéable en plusieurs endroits, entre autres en avant de Borghetto, près de Ca Nuova et à peu de distance de Pozzolo.

Tout en étant par lui-même une assez faible barrière, ce cours d'eau n'en constitue pas moins un obstacle sérieux, une bonne ligne de défense, d'abord en raison des deux places de Peschiera et de Mantoue auxquelles il s'appuie, ensuite par l'alternance du commandement des deux rives. Les hauteurs qui bordent la rivière se prolongent sur la rive gauche

jusqu'un peu en avant de Valeggio, sur la rive droite jusqu'au-dessous de Volta. Au-delà de ces deux points, on ne rencontre plus dans la plaine que quelques légers mouvements de terrain qui viennent mourir contre les bords de la rivière, d'un côté au-dessus de le Grazie, de l'autre aux environs de Marengo et de Roverbella. Les collines de la rive gauche, qui s'élèvent entre l'Adige et le Mincio, et qui sont les derniers contreforts lancés vers le sud par le massif du Monte Baldo, ont à Salionze et à Valeggio un fort commandement sur la droite, tandis que les hauteurs de cette rive qui se détachent de la chaîne des Alpes du Val Trompia et se prolongent entre la Chiese et le Mincio, arrivent jusqu'au Mincio par une ligne ininterrompue de hauteurs d'où émergent les sommets de Castiglione delle Stiviere, Solferino, Cavriana et Volta. Ce dernier point situé à l'extrémité même de la chaîne, domine comme celui de Monzambano, un peu plus en amont, les hauteurs de la rive gauche.

Bien que le caractère général de ces hauteurs soit sensiblement le même sur les deux rives du Mincio, leurs pentes sur la rive droite sont cependant sensiblement plus escarpées que sur l'autre.

En aval de Volta et de Valeggio s'étend des deux côtés de la rivière une vaste plaine qui se prolonge jusqu'au Pô. Parsemée de vignes, de prairies et de champs, dans lesquels se trouvent quelques rares boqueteaux, cette vaste plaine est sillonnée de canaux assez profonds, aux berges verticales, entrecoupée de haies, de murs et de clôtures de toutes sortes. La plaine ne se découvre que dans la partie qui s'étend au nord de la route de Vérone à Mantoue. Sauf dans cette dernière partie, le terrain est si coupé, les vues sont si bornées, qu'il est de toute impossibilité de songer à y combattre autrement que par groupes de tirailleurs soutenus par des réserves. Le nombre des emplacements favorables à l'artillerie y est forcément excessivement restreint et ce n'est guère que sur un petit nombre de points, tels que Valeggio, Volta, Roverbella, et Villafranca, que l'on peut jeter au combat des troupes en ordre serré et d'un effectif quelque peu considérable.

Deux grandes routes partant de Vérone et aboutissant, l'une à Peschiera, l'autre à Mantoue, traversent cette région que parcourent encore quelques chemins en assez bon état menant l'un de Villafranca à Valeggio et un autre allant à Goïto par Mozzecane, Roverbella et Marengo. Sur la rive droite, en dehors

des chaussées de Peschiera à Brescia par Lonato et de Mantoue à Brescia par Castiglione delle Stiviere, on ne trouvait et on ne trouve encore qu'une assez mauvaise route, connue sous le nom de Strada Cavallara, et qui conduit presque en droite ligne de Valeggio à Castiglione delle Stiviere, où elle rejoint la chaussée de Mantoue.

Parallèlement au Mincio, il n'existe, sur la rive gauche, qu'une grande voie de communication qui, quittant la vallée de l'Adige à hauteur de Ponton, va, par Castelnuovo et Valeggio, rejoindre à Roverbella la chaussée de Vérone à Mantoue. Cette route, connue dans le pays sous le nom de Strada Tedesca, est, en raison même de son tracé, d'une grande valeur pour une armée manœuvrant sur la rive gauche du Mincio.

Sur l'autre rive, le chemin de Peschiera à Ponti, Monzambano et Valeggio qui passe à cet endroit sur la rive gauche, court ensuite à l'abri du pli de terrain, qu'on rencontre à l'ouest de Pozzolo, sur Massimbona, Marengo et Marmirolo. Il présente d'autant plus de facilité pour l'exécution des mouvements de troupes entre Peschiera et le Mincio, que, dans toute la partie du cours de la rivière entre Peschiera et Monzambano, il n'existe aucun gué et que, par suite, une troupe établie sur la rive gauche et venant par le chemin de Cavalcaselle à Salionze rencontrerait de grandes difficultés pour essayer de forcer le passage au pied du mamelon de Salionze. Malgré le commandement de ce point sur la rive opposée, elle se verrait vraisemblablement forcée à descendre le cours de la rivière jusqu'à Monzambano et plus probablement même jusqu'à Valeggio.

Mais si, en raison même du nombre considérable de voies de communication et de chemins praticables aux troupes des trois armes, le terrain se prête presque partout aux opérations, il impose aux chefs d'armée l'obligation de redoubler de vigilance et d'attention d'autant plus qu'on trouve presqu'à chaque pas quantité de bonnes positions dont la possession peut être efficacement assurée par des détachements d'un effectif relativement peu considérable, nombre de défilés faciles à défendre et difficiles à attaquer, et qu'il y a enfin dans la plaine toute une série d'accidents et de mouvements de terrain dont il est aisé de tirer parti.

Les points de passage principaux existant sur le Mincio entre Peschiera et Mantoue sont : pour une armée venant de la rive droite, ceux de Peschiera, de Monzambano, des moulins de

Volta, de Goïto et de Mantoue; pour des corps venant de la rive gauche, ceux de Salionze, Valeggio et Pozzolo.

Tant que l'armée borde le Mincio, le plus septentrional de ces points de passage, la place de Peschiera n'a rien à craindre pour elle-même; le fort Mondella, seul ouvrage jeté en avant étant à l'abri d'une attaque de vive force et ses communications avec la place étant bien assurées, on n'a lieu de concevoir aucune inquiétude de ce côté.

Dans toute la partie supérieure du cours du Mincio, comprise entre le lac de Garde et Valeggio, le terrain oppose de grosses difficultés au déploiement des colonnes qui auraient réussi à forcer le passage, d'abord parce qu'il est absolument indispensable de couvrir solidement leurs flancs, ensuite parce que c'est seulement à une certaine distance de la rivière qu'elles peuvent trouver l'espace dont elles ont besoin pour se former en ordre de bataille. Dans toute cette partie, jusqu'à Valeggio, la rive gauche domine presque partout la droite, sauf toutefois à hauteur de Monzambano. Mais si, dans ces parages, Salionze est incontestablement un des points de passage les plus favorables à un corps débouchant de la rive gauche, soit pour effectuer une attaque réelle, soit pour essayer une diversion, il suffit cependant pour arrêter ce mouvement ou tout au moins pour le paralyser, d'occuper les hauteurs en face, celle de San Nicolo entre autres, distantes d'environ 700 mètres de la rivière et couvertes par le ruisseau de Pozzolengo, d'où il serait difficile de débusquer les troupes qu'on y aurait établies.

C'était, du reste, à Salionze, à hauteur des Molini di Mezzo, que le prince Eugène de Savoie, se servant du commandement de la rive gauche, passa plus d'une fois le Mincio pendant ses immortelles campagnes de la guerre de la succession d'Espagne. Les souvenirs historiques et les expériences des guerres passées se rencontrent d'ailleurs à chaque pas sur cette partie du cours du Mincio. Un peu plus en aval, c'est le point de Monzambano que, à la suite d'une reconnaissance faite par Oudinot et par Marmont, Brune avait choisi, en 1800, comme le plus favorable et comme celui où l'établissement et le passage des ponts pouvaient être le plus efficacement protégés par des batteries. A l'avantage d'un fort commandement, ce point joint encore celui d'être situé à un endroit où le Mincio décrit une courbe assez prononcée et s'infléchit vers l'intérieur des terres de la rive gauche. Il a donc bien tout ce qu'il faut pour permettre à des troupes de prendre sans trop de

peine pied sur la rive gauche. Mais le déploiement et les progrès ultérieurs de ces troupes risquent fort d'être contrariés et compromis par un adversaire qui aurait eu le soin d'occuper et de retrancher la belle position de Brentina qui s'élève à moins de 1.000 mètres du Mincio et dont les extrémités nord et Sud sont marquées par les contreforts des hauteurs au pied desquelles commence et finit la boucle du Mincio.

Il est vrai que le 29 mai 1796, Bonaparte avait forcé le passage à Borghetto; mais, pour réussir dans son entreprise, il avait préalablement eu le soin de tromper l'ennemi par une marche de nuit et par divers mouvements qui firent croire qu'il se proposait de passer à Peschiera.

En somme, en raison même de la force naturelle de la position de Valeggio, c'est principalement sur ce point qu'un corps venant de la rive gauche cherchera de préférence à forcer le passage de la rivière, d'autant mieux que Borghetto se trouve si complètement, sous le canon des hauteurs de Valeggio que les défenseurs de la rive droite auraient peine à s'y maintenir. Il convient. toutefois, de remarquer qu'il leur suffira de s'établir un peu plus en arrière sur les hauteurs de Monte Olivetto, Monte delle Pille, Monte di Modena, Monte Piva et Monte dei Frati pour s'opposer sans peine au déploiement et à la marche d'un ennemi même supérieur en nombre.

Bien que les hauteurs viennent mourir sur le Mincio au Sud de Volta et de Valeggio, que la rivière coule désormais à partir de ce point à travers une vaste plaine s'étendant jusqu'à Mantoue et jusqu'au Pô, la rive droite n'en domine pas moins sensiblement la rive gauche à hauteur de Molini della Volta, en face de Pozzolo, sur le point même où le général Dupont traversa la rivière. Le passage de la rive droite sur la rive gauche y est d'autant plus avantageux que le Mincio y décrit entre Molini della Volta et Pozzolo un rentrant entièrement commandé par le plateau de la rive droite. Il suffit par conséquent de débusquer les troupes postées derrière le Fosso di Pozzolo (canal d'environ 16 mètres de largeur et de 7 pieds de profondeur) pour pouvoir progresser dans la plaine et essayer de gagner la route de Villafranca.

Enfin, encore un peu plus en aval, on déboucherait presque aussi facilement de Goïto sur la rive gauche si le terrain y était moins coupé[1].

1. Cf. *Commentaires de Napoléon*, Campagnes d'Italie, chap. I, IV, V et VI; *Correspondance*, I, n°s 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522. *Archives de la*

Si, en raison même de l'alternance du commandement des deux rives du Mincio, de l'existence de points d'appui, tels que Peschiera et Mantoue d'une part, et Vérone de l'autre, la configuration du terrain n'assurait à aucun des deux adversaires un avantage réel et sérieux, il n'en était pas de même de la composition des deux armées qui allaient, pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités, se rencontrer en rase campagne, sur un véritable champ de bataille. Sans revenir à nouveau sur les détails de l'ordre de bataille de Bellegarde, nous nous bornerons à rappeler que, d'après les états de situation d'effectifs dans la période du 1er au 10 février, cette armée se composait en tout de 107 bataillons, 621 compagnies, 73 escadrons avec 194 bouches à feu représentant sur le papier un effectif de 91.622 hommes et 7.884 chevaux[1]. Mais il importe toutefois de défalquer de ces chiffres, d'abord 10 bataillons, 9 escadrons et 30 bouches à feu employés devant les places de Vénétie et en Dalmatie, puis les 22 bataillons, 16 escadrons et 24 canons des généraux Nugent, Starhemberg et Gober qui opéraient sur la rive droite du Pô, ensuite 3 bataillons en garnison sur différents points, et enfin les 142 officiers et les 21.924 sous-officiers et soldats malades qui figurent à l'état de situation. L'effectif maximum de l'armée, dont Bellegarde pouvait disposer sur le Mincio, ne dépassait donc pas 41 à 42.000 hommes. De plus, comme en réalité il convient encore de déduire de ces chiffres la brigade du général-major Stanissavlevich détachée du côté du lac d'Idro (6 bataillons et 1 escadron) et celle du général-major Fölseis chargée d'asurer avec 6 bataillons et 2 escadrons le blocus de Legnago, on sera donc assez près de la vérité en évaluant à 35 ou 36.000 hommes, y compris les non-combattants, le chiffre total des troupes que Bellegarde pouvait amener en ligne dans la journée du 8 février, et faire soutenir par 130 bouches à feu. L'artillerie de réserve de son armée se composait, à elle seule, de 8 batteries (48 pièces).

Les effectifs des différentes unités de l'armée du feld-maréchal ne s'élevaient guère avant la bataille qu'à 500 hommes

Guerre, 4 avril 1814. Notes sur les rapports de la garnison de Peschiera avec la défense de la ligne du Mincio. Mathieu-Dumas, *Précis des événements militaires*, t. V. et *Oesterreichische Militärische Zeitschrift*, 1861, XV.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Situation d'effectifs de l'armée d'Italie du 1er au 10 février, II, 295 L'*Oesterreichische Militärische Zeitschrift*, 1861, XX, 324, donne des effectifs d'un total un peu moins élevé : 84.010 hommes et 8.916 cavaliers, soit 92.926.

au plus par bataillon, et à 90 à 100 chevaux par escadron. Mais ces régiments comprenaient dans leurs rangs une forte proportion de vieux soldats, connaissant leur métier, et d'autant plus susceptibles de supporter les fatigues qu'ils n'en étaient pas à leur première campagne. Sa cavalerie était parfaitement montée en chevaux faits. Les officiers ne laissaient rien à désirer, et, quant aux généraux placés sous les ordres du feld-maréchal, ils avaient tous donné des preuves éclatantes de leur capacité et de leur valeur, puisque quatorze d'entre eux avaient su mériter la croix de l'Ordre de Marie-Thérèse.

L'armée du vice-roi, se composait à cette date de 66 bataillons 18 escadrons et demi, 13 compagnies d'artillerie et 90 bouches à feu, dont 14 de gros calibre constituaient la réserve d'artillerie de l'armée. Son effectif ne présentait qu'un total de 38.304 hommes et 3.250 cavaliers. Si, de ces chiffres, on déduit les garnisons qu'il fallait laisser à Mantoue et à Peschiera, ainsi que les troupes auxquelles il était indispensable de confier la garde des têtes de pont de Monzambano, de Goïto, de Borgoforte et de Governolo, on devra reconnaître qu'il restait à peine au vice-roi 30.000 hommes de troupes d'opérations. Quant à la qualité même de ces troupes, il est notoire qu'elle laissait fortement à désirer. La plus grande partie des soldats du vice-roi étaient des conscrits n'ayant reçu qu'une instruction plus que sommaire ; épuisés par les pertes des dernières campagnes, découragés par les revers essuyés en Russie, en Allemagne et en Espagne, les cadres manquaient d'ardeur, d'entrain, de confiance. Les chevaux de la cavalerie réunis à la hâte et provenant de la réquisition étaient jeunes, faibles et aussi incomplètement dressés que leurs cavaliers. L'armement, l'habillement et l'équipement étaient loin d'être en bon état.

Si l'état sanitaire de l'armée du vice-roi était incontestablement moins aussi mauvais que celui de l'armée de Bellegarde, le moral de ses soldats était, en général, beaucoup plus déprimé : la désertion affaiblissait journellement les rangs de tous ses corps, à l'exception de la garde royale. Enfin, s'il y avait parmi les lieutenants du vice-roi quelques officiers d'une réelle valeur, tels que le général Grenier, par exemple, la plupart de ses généraux étaient, les uns fatigués et découragés, les autres dépourvus d'initiative et de coup d'œil : la plupart d'entre eux n'avaient joué qu'un rôle effacé et secondaire dans cette longue période de guerres ininterrompues.

La nuit du 7 au 8 février se passa, de part et d'autre, dans un calme apparent. Des deux côtés on en employa une bonne partie à exécuter en silence les derniers mouvements préparatoires, à concentrer certains corps, à rapprocher certains autres des points sur lesquels ils devaient passer la rivière.

Tandis que le général Fressinet[1] prenait ses mesures pour presser le rassemblement de sa division sur les hauteurs de Monzambano, tandis qu'on commettait l'imprudence de retirer pendant la nuit les avant-postes établis jusqu'à ce moment le long du Mincio depuis Monzambano jusqu'à Pozzolo et qu'on renonçait, par conséquent, à surveiller les abords de Valeggio, les chasseurs de la brigade Steffanini avaient pu, sans être aperçus et sans rencontrer la moindre résistance, prendre pied entre trois et quatre heures du matin sur la rive droite du Mincio vis-à-vis de Valeggio, et couvrir les travaux d'établissement d'un pont de bateaux à hauteur des moulins, un peu en amont de Valeggio et d'un pont de chevalets à l'endroit même où se trouvait le pont de pierre détruit en partie par les Français et à la réfection sommaire duquel on se mit aussitôt à travailler.

L'avant-garde du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich (le 10e bataillon de chasseurs) profita de cette circonstance favorable pour passer la rivière sans obstacle et s'établir à Borghetto à la pointe du jour, sans que les généraux Verdier et Fressinet aient pu en avoir connaissance. Lorsque le jour se leva, un épais brouillard couvrait toute la vallée du Mincio, et, comme tout était encore absolument calme, les troupes de la division Fressinet continuèrent leur mouvement vers Monzambano sans se douter de la présence des Autrichiens à Borghetto.

La facilité même avec laquelle la brigade Steffanini avait pu passer sur la rive droite du Mincio et l'absence totale d'avant-postes français aux environs de Borghetto avaient fait pénétrer plus avant encore dans l'esprit du feld-maréchal, arrivé à Valeggio de grand matin, la conviction que le vice-roi était en pleine retraite sur Crémone et qu'il avait dû profiter de la nuit pour rappeler à lui son arrière-garde en essayant de lui dérober la direction prise par ses colonnes. Sachant à ce moment déjà que les chasseurs n'avaient rien trouvé devant eux, Bellegarde n'en pressa que plus vivement l'établissement des ponts. La brigade Steffanini ne put cependant s'y engager que vers huit heures du matin.

1. Voir *Annexe XIV*.

Comme les premiers rapports venus de la rive droite semblaient indiquer que les Français avaient évacué pendant la nuit Volta Mantovana et Monzambano, le général Steffanini reçut l'ordre de se porter, avec le gros de sa brigade, sur le Monte dei Frati (1.200 mètres sud-ouest de Borghetto), d'appuyer sa gauche au Mincio vers Bertolini, afin de pouvoir plus facilement se prolonger ensuite vers Volta. Pour mieux couvrir sa droite, on lui avait en outre prescrit de pousser en avant le lieutenant-colonel baron Bretfeld qui devait, avec 2 escadrons de hussards soutenus par quelque infanterie, se diriger vers Olfino et le Monte Olivetto et s'éclairer dans la direction de Monzambano.

Pendant que la brigade Steffanini gagnait du terrain en avant, la brigade Bogdan avait passé, elle aussi, le Mincio et elle était venue s'établir en deuxième ligne comme soutien, en avant de Borghetto.

Entre temps, le brouillard commença à se dissiper au moment où le lieutenant-colonel Bretfeld aperçut et attaqua à peu de distance d'Olfino l'extrême arrière-garde de la division Fressinet. Le général Verdier se disposait précisément à quitter Monzambano pour se porter sur Valeggio. Pendant qu'un bataillon d'infanterie et 2 escadrons du 4e chasseurs à cheval italiens accouraient et rejetaient les hussards de Frimont, Verdier s'était en toute hate porté de sa personne à Olfino. Un rapide examen lui avait suffi pour reconnaître que sa situation était d'autant plus grave que le reste des troupes de Radivojevich, la tête de la division du feld-maréchal-lieutenant Pflacher, venait d'arriver à Valeggio. Il avait en conséquence immédiatement arrêté le mouvement de la division Fressinet et donné à la 6e division (général Palombini) l'ordre de rentrer à Peschiera. Convaincu que, pour le moment du moins, il était absolument impossible de songer à forcer le passage à Valeggio, occupé par un ennemi supérieur en nombre, il prescrivit au général Fressinet d'exécuter un changement de front vers sa droite, d'aller prendre position et de se former en bataille derrière le ruisseau d'Olfino, en étendant sa droite jusqu'au monte Olivetto et en appuyant sa gauche au Mincio[1].

1. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio. — (*Ibidem*). Le vice-roi au duc de Feltre ; Goïto, 9 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche ; Valeggio, 9 février, II, 63. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 8 février II, 63 *v* et II, 63 *w*.

Pendant que les brigades Steffanini et Bogdan passaient sans encombre le Mincio à Valeggio, le général Vecsey en avait fait autant plus en aval, à Pozzolo. Dès quatre heures et demie du matin, à l'aide de quelques bateaux, il avait jeté sur la rive droite quelques sections chargées de protéger et de couvrir l'établissement du pont, tandis qu'un escadron de cavalerie, traversant le Mincio à gué, poussait des reconnaissances du côté de Goïto. De ce côté aussi, tout comme à Borghetto, les Autrichiens, ne trouvant personne devant eux, purent achever rapidement et sans encombre leur pont sur lequel le reste de la brigade Vecsey passa avec une batterie à cheval entre neuf heures et neuf heures et demie du matin.

Après avoir pris pied sur la rive droite vers sept heures du matin, l'avant-garde de cette brigade n'avait pas attendu l'arrivée du gros pour gagner du terrain. Afin d'assurer sa liaison avec la division du feld-maréchal-lieutenant Merville, et pour couvrir ses derrières et sa ligne de retraite, le général Vecsey avait laissé derrière lui, sur la rive gauche du Mincio, le colonel Gorczkowsky avec 3 escadrons de uhlans Archiduc-Charles et une demi-batterie à cheval. Deux de ces escadrons avaient pour mission de garder le pont de Pozzolo jusqu'à l'arrivée de la tête de colonne de Merville, pendant qu'un troisième escadron conduit par le lieutenant-colonel baron Mengen poussait par Massimbona et Villabona vers Goïto avec l'ordre, dans le cas où les Français auraient quitté ce dernier point, d'y passer la rivière et de venir rejoindre le gros de la brigade sur la rive droite du côté de Cereta.

Pendant ce temps, les trois autres escadrons de ce même régiment de uhlans s'étaient répandus vivement dans la plaine entre Cereta et Cerlungo. Tombant à l'improviste sur les équipages de la brigade Bonnemains qui se rendaient sans escorte à Goïto, les uhlans les enlevèrent en un tour de main. Le coup avait été si lestement exécuté que ce fut à peine si quelques conducteurs réussirent à s'enfuir avec leurs voitures et à apporter à Goïto la nouvelle de l'apparition des cavaliers autrichiens en arrière de ce point. Il ne fallut rien moins que le calme, le sang-froid et l'énergie de l'adjudant-commandant Dequerelles pour prévenir la panique qui avait commencé à s'emparer des quelques troupes auxquelles on avait confié la garde de la tête de pont si importante de Goïto.

L'alarme causée par les récits des fuyards avait pris un moment des proportions si graves et si inquiétantes que, si les

uhlans avaient eu l'audace de les poursuivre vivement et de près, ils auraient très probablement réussi à enlever presque sans coup férir le pont même de Goïto sur lequel, une heure auparavant, le vice-roi venait de passer à la tête d'une de ses colonnes[1].

Se conformant aux ordres que Sommariva lui avait expédiés de Sandra à deux heures du matin, le feld-maréchal-lieutenant Fenner était arrivé à Salionze un peu après huit heures du matin avec son avant-garde (3 escadrons, un bataillon de chasseurs, et une batterie). Il avait aussitôt poussé avec une de ses compagnies vers la tête de pont de Monzambano et rendu compte à son chef des difficultés que présenterait le passage dans ces parages où la rivière, dont le fond était de vase, et où la profondeur de l'eau atteignait à ce moment neuf pieds. En attendant l'arrivée du reste de sa division et du feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, Fenner se borna à faire surveiller la tête de pont où ses éclaireurs échangèrent quelques coups de fusil avec les avant-postes français[2].

Pendant ce temps le gros de la brigade Vecsey, qui avait commencé par descendre quelque peu le cours du Mincio, avait opéré, sur l'ordre de son chef, une conversion à droite pour se porter par Cereta et Cerlungo dans la direction de Castel Grimaldo.

Dans l'intervalle, la division du feld-maréchal-lieutenant Merville était partie à quatre heures du matin de Somma-Campagna et de Villafranca, où, comme nous l'avons fait remarquer, elle avait reçu, au dernier moment, l'ordre de venir s'établir en arrière de Pozzolo, afin d'être à même de servir, selon les circonstances, de soutien, soit au général Vecsey, après que sa colonne aurait passé le Mincio, soit au feld-maré-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Valeggio, 9 février, III, 63. Général-major Vecsey au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 10 février, II, 63 *s* et Pozzolo, 8 février, neuf heures du matin, II, 63 *t*. Comme il le manda un peu plus tard de Cereta à une heure et demie de l'après-midi au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, les cavaliers de Vecsey avaient enlevé dans ce coup de main 14 hommes et 20 voitures à bagages. *K. und K. Kriegs-Archiv;* Cereta, 8 février, une heure et demie de l'après-midi, II, 63 *u*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Valeggio, 9 février, II, 63 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. marquis Sommariva. *Operations Journal;* Salionze, 8 février, XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 8 février, deux heures du matin (billet au crayon), II, 69 *b*. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Salionze, huit heures quinze du matin (billet au crayon), II, 70.

chal-lieutenant Mayer von Heldenfeld qui devait pousser sur Mantoue. Elle était venue par Quaderni prendre position, à la pointe du jour, sur une petite éminence au nord de Pozzolo. Le général, qui disposait en tout de 5 bataillons, 10 escadrons et 1 batterie de 8 pièces [1], avait formé ses troupes face au village, sur deux lignes, composées : la première, des grenadiers du général Stutterheim ; la deuxième, des 10 escadrons du général Wrede. Comme tout était absolument tranquille sur les deux rives du Mincio, comme les troupes de Radivojevich venaient seulement de passer la rivière à Borghetto, comme l'on entendait seulement de temps à autre quelques coups de fusil tirés par l'avant-garde de Radivojevich, comme le bruit sans cesse décroissant de cette légère fusillade, semblait n'indiquer qu'une résistance insignifiante et de plus en plus éloignée de la rivière, enfin comme on savait le passage de Pozzolo gardé par l'arrière-garde de Vecsey dont un des escadrons battait les bords de la rive gauche dans la direction de Goïto, Merville avait permis à ses grenadiers de former les faisceaux et à ses dragons de mettre pied à terre [2].

Pendant ce temps, les cavaliers du lieutenant-colonel Bretfeld avaient rendu compte au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich de la nature de la résistance qu'ils venaient de rencontrer du côté d'Olfino, et celui-ci avait donné au général Bogdan l'ordre de s'étendre sur sa droite, au général Steffanini celui de continuer sa marche sur Volta. Le général Bogdan lança immédiatement contre les hauteurs 2 bataillons du régiment Deutschmeister, qui repoussèrent au début l'avant-ligne de Verdier : mais ils ne tardèrent pas à être arrêtés à leur tour, contraints à demander du renfort, et, malgré l'intervention opportune des uhlans du lieutenant-colonel Bretfeld, ils durent se replier sur les deux autres bataillons du régiment, qui vinrent se déployer sur les hauteurs de Colombara (au sud d'Olfino). Le général Bogdan apprit à ce moment par l'in-

1. La division du feld-maréchal-lieutenant Merville se composait de la brigade du général-major Stutterheim (5 bataillons de grenadiers Faber) (Hongrois, 4 compagnies), Chimani (Hongrois, 6 compagnies), Welsperg et de Best (Allemands, à 6 compagnies chacun) et Purcel (Transylvanie, 4 compagnies), de la brigade de cavalerie du général-major baron Wrede, 10 escadrons (6 des dragons de Savoie et 4 des dragons Hohenlohe) et d'une batterie de 6 livres.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). *Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Valeggio, 9 février, II, 63. F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde. Bivouac de La Gherla, 10 février, II, 63 *a*.

terrogatoire des prisonniers qu'il avait devant lui toute la 3e division, sous les ordres du général Fressinet, et une brigade de la 5e division italienne dont l'autre brigade occupait, d'après leur dire, Ponti sul Mincio et Peschiera.

Afin d'avoir plus de chance de se maintenir sur sa position, le général Fressinet songea alors à profiter du léger avantage qu'il venait de remporter pour renforcer sa droite et faire occuper le Monte Olivetto, dont il avait négligé de prendre possession dès le début de l'action. Mais, par suite des dispositions adoptées par le feld-maréchal Bellegarde, il était malheureusement déjà trop tard pour réparer cette omission. A neuf heures du matin, celui-ci avait appris à Valeggio que le général Vécsey avait passé le Mincio sans encombre à Pozzolo, où il avait jeté un pont de bateaux. Vecsey l'informait qu'il continuait à s'avancer, après avoir laissé à Pozzolo un rideau et qu'il n'avait relevé aucune trace des Français sur la rive droite. Bellegarde savait, de plus, que le général Steffanini était sur le point d'arriver à Volta[1]. Il résolut, par conséquent, de faire, sans plus tarder, soutenir Radivojevich et ordonna au général de Best de passer le Mincio avec sa brigade et une batterie de réserve qu'il devait établir sur la chaîne de hauteurs qui s'étend jusqu'au Monte Olivetto. Cette brigade y arriva avant les troupes que Fressinet essayait d'y envoyer, et réussit à se maintenir pendant toute la journée. Le feld-maréchal avait en même temps prescrit à Radivojevich de déloger Verdier de ses positions, et à Sommariva, qui ne devait pas tarder à arriver au moins avec la tête de colonne de sa division à Salionze, de se porter sur la tête de pont de Monzambano, de la canonner et de soutenir de cette façon l'attaque que Radivojevich allait exécuter contre les positions de Verdier. Au mo-

1. Dans le mémoire rédigé par le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, désireux de faire rendre justice à sa division (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 6), on lit qu'« un lieutenant-colonel français fait prisonnier le 8, au matin, et interrogé par le feld-maréchal Bellegarde, qui lui demandait où se trouvait le vice-roi, lui répondit que le vice-roi était à Mantoue. Cette réponse contraria le feld-maréchal qui répliqua que c'était chose absolument impossible, puisqu'il savait de façon positive que le vice-roi était à Crémone. Le lieutenant-colonel se contenta de hausser les épaules, et se renferma à partir de ce moment dans le mutisme le plus absolu. Un autre officier prisonnier, mais qui était Hollandais, fit la même réponse, et comme on lui reprochait son peu de patriotisme, il ajouta : « Pour vous prouver que je suis un vrai patriote, je vous répète que le vice-roi est à Mantoue, et vous le verrez bientôt déboucher de ce côté. » Ce disant, il montrait la direction de Goïto. « Et ce fut en effet de ce côté, ajoute le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, que le combat s'engagea peu de temps après. »

ment où Bellegarde envoyait ces ordres à Radivojevich[1], au moment où il croyait plus que suffisant de ne garder à Valeggio que la seule brigade Quosdanovich, il était assurément bien loin d'entrevoir l'imminence du danger que les mouvements et les progrès de la colonne dirigée par le vice-roi en personne, allaient cependant moins d'une heure plus tard faire courir à ce point même, dont la possession et la conservation étaient si importantes pour lui.

Dès qu'il avait vu les troupes de Radivojevich se déployer en force devant lui, et tout en essayant de s'établir, à droite sur le Monte-Olivetto, le général Verdier avait, avec raison renoncé à l'offensive. Il replia quelque peu la division Fressinet, et lui fit prendre position derrière le ruisseau de Monzambano, le Redone (canal Redone venant du petit lac de Castellaro, passant au pied du Monte Giaccomotti et contournant Monzambano avant de se jeter dans le Mincio, un peu au sud de cette localité, en appuyant sa gauche au village.

Soutenu par la brigade de Best (de la division Pflacher), rejoint et renforcé par 2 bataillons du régiment Deutschmeister qu'il avait dans le principe dirigés sur le prolongement de sa gauche vers Volta, Radivojevich se proposa de profiter de sa supériorité numérique pour déborder la droite de Fressinet, l'obliger à abandonner sa position ou l'acculer au Mincio, et le couper de Peschiera. Le coup d'œil, l'énergie et les mesures intelligentes des généraux Verdier et Fressinet réussirent à déjouer ces projets. Si le lieutenant-colonel baron Welden[2], de l'état-major, parvint à prendre pied sur le Monte-Olivetto avec un régiment d'infanterie (régiment Archiduc-Charles) et une demi-batterie d'artillerie, s'il y prévint les troupes de

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). *Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Valeggio, 9 février, II, 63. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 8 février, II, 63 *v*. Général-major Vecsey au F.-M. comte Bellegarde ; Pozzolo, 8 février matin, II, 63 *t*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Valeggio, 8 février matin. *Billet au crayon* (Feld-Acten Sommariva), II, 69 *a*. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio.

2. Le lieutenant-colonel baron Welden, dont il est question ici, n'est autre, on le sait, que le futur feldzeugmeister, mort le 7 août 1853, quelques jours après avoir achevé le beau travail qu'il avait dédié à ses compagnons d'armes et dans lequel, sous le titre de *Der Krieg der Oesterreicher in Italien gegen die Franzosen in den Jahren* 1813 *und* 1814, il a non seulement résumé, mais critiqué de main de maître les opérations d'une campagne à laquelle il avait pris part, et dans laquelle il s'était distingué par son courage et son intelligence.

Verdier par la rapidité avec laquelle il sut exécuter son mouvement, les retours offensifs des soldats de Fressinet paralysèrent les attaques et les progrès que les 4 bataillons du régiment Deutschmeister, soutenus par 4 bataillons du régiment Kerpen, tentèrent vainement de faire dans la plaine pendant toute la matinée du 8 entre la route de Monzambano et le Mincio. Grâce au concours efficace que lui prêta une batterie, intelligemment placée sur les crêtes du Monte-Giaccomotti (environ 1 kilomètre au sud-ouest de Monzambano), la petite division Fressinet, forte en tout de 10 bataillons, dont il faut déduire les troupes chargées de la garde de la tête de pont de Monzambano, firent échouer les efforts des 11 bataillons, des 8 escadrons et des 3 batteries que Radivojevich employa contre elle. La supériorité du nombre força seule, en fin de compte, le général Verdier, d'abord à renoncer à ses retours offensifs, puis à se borner à se maintenir sur le Redone et enfin à refuser insensiblement sa droite et à se reporter lentement quelque peu en arrière en continuant à disputer le terrain pied à pied [1].

Malgré la belle tenue dont ses troupes ne devaient cesser de faire preuve pendant toute la journée, au cours de la lutte inégale qu'elles soutinrent si brillamment contre un adversaire bien supérieur en nombre, malgré les dispositions aussi énergiques qu'intelligentes prises par les généraux Fressinet et Verdier, ces opérations ont été assez vivement critiquées par quelques-uns des rares auteurs qui se sont occupés de cette campagne, Vacani, dans sa *Bataille du Mincio*, Du Casse, dans ses *Mémoires du prince Eugène*. Ils ont reproché au premier d'avoir éparpillé son monde et d'avoir engagé ses bataillons successivement ; à l'autre, d'avoir manqué de décision. Nous croyons au contraire qu'il était impossible au général Verdier de faire plus qu'il n'a fait, d'autant plus que, même s'il avait pu occuper le mont Olivetto avant l'arrivée de la colonne du lieutenant-colonel Welden, il lui eût été difficile de le conserver et de garder avec un effectif aussi restreint un front aussi étendu. Sa situation aurait pu aisément devenir bien autrement grave et critique sans les fautes inexpli-

1. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Valeggio, 9 février, II, 63. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 8 février, II, 63 *v*.

cables commises de ce côté par Bellegarde et Radivojevich.

On ne saurait, en effet, s'expliquer pour quelle raison les généraux autrichiens s'entêtèrent à laisser toute la journée le général Steffanini avec 2 bataillons et 6 escadrons immobiles sur le Monte Pini, entre Reale et Baruzzo (au nord de Volta) où heureusement pour ce général il ne vit pas la moindre troupe française. Isolé et en l'air comme il l'était, puisque le général Vecsey se trouvait à ce moment à Castel-Grimaldo à plus de 6 kilomètres plus au sud et où il ne rencontra pas, lui non plus, la moindre patrouille française, Steffanini aurait couru de grands risques s'il eût été attaqué quelque peu sérieusement. Il avait dû, tant la concentration des forces autrichiennes avait été incomplètement préparée, laisser sur la rive gauche du Mincio à Cauchiola, entre Salionze et Valeggio, en soutien de la brigade Paumgarten, du corps Sommariva, 2 bataillons du régiment Jellachich qui ne devinrent disponibles qu'assez avant dans la journée, lors de l'entrée en ligne de la brigade Abele. Il n'y eut, en effet, devant la tête de pont de Monzambano pendant toute la matinée du 8 février, qu'un seul bataillon autrichien (le 4ᵉ de chasseurs) qui ne fut rejoint qu'après midi par le régiment Duka de la brigade Suden. Heureusement pour Sommariva, qui disposait, il est vrai, lui aussi, de forces trop peu respectables, le général Verdier se trouva, dès le matin du 8, hors d'état de déboucher par Monzambano. Mais c'était là une éventualité, une considération qui ne devait, qui ne pouvait pas entrer en ligne de compte, lorsque l'état-major du feld-maréchal prit ses dispositions en vue du passage du Mincio et de la bataille qu'on s'attendait à donner.

La résistance énergique que les troupes de Radivojevich avaient rencontrée presque dès leurs premiers pas sur la rive droite du Mincio, jointe aux indications données par les prisonniers, aurait dû suffire pour inquiéter le feld-maréchal et lui démontrer que le vice-roi n'était pas, comme il le croyait, en retraite sur l'Oglio. Un peu après neuf heures du matin, il savait, de façon positive, par les déclarations concordantes des officiers prisonniers que sa droite avait devant elle, de Monzambano à Peschiera, les divisions Fressinet et Palombini. Tout indiquait donc que le vice-roi avait modifié ses dispositions et les projets que lui prêtait le feld-maréchal; car s'il s'était réellement replié sur la Chiese et l'Oglio, il n'aurait assurément jamais commis l'imprudence de laisser sur le Mincio deux divisions.

L'idée en vint assurément à Bellegarde, puisque, bien que jusqu'à ce moment aucun bruit de combat, aucun rapport ne lui eût révélé ou signalé l'approche de l'ennemi, ne lui eût inspiré des inquiétudes pour sa gauche, il n'en crut pas moins utile de faire partir un de ses officiers et chargea à ce moment le lieutenant Kohl de le renseigner en faisant grande diligence sur ce qui se passait du côté de la division du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld. Cet officier, descendant le cours du Mincio arriva près de Pozzolo sur la position occupée par la division Merville, et s'entretint un instant, avant de continuer sa course avec les généraux Merville, Stutterheim et Wrede qui lui indiquèrent le chemin qu'il devait suivre pour se rendre à Marengo. Le lieutenant était à peine parti depuis quelques minutes qu'on entendit sur les derrières de la division quelques coups de fusil qui semblaient venir de la direction des fermes de Malavicina (à l'ouest de la route de Roverbella à Villafranca). Bien que tout fût rentré presque aussitôt dans le silence, Merville n'en fit pas moins partir une patrouille de dragons sous la conduite d'un officier afin de connaître la cause de cette fusillade[1].

En effet, pendant que les brigades de Radivojevich franchissaient le Mincio à Borghetto et à Pozzolo, le vice-roi, ignorant de son côté le mouvement exécuté par la droite de Bellegarde et ne sachant pas que sa gauche était attaquée du côté de Monzambano, avait, lui aussi, pris l'offensive dès le matin.

La gauche autrichienne, le corps de blocus de Mantoue sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, était précisément à ce moment quelque peu disséminée sur un périmètre trop étendu pour son effectif dans la plaine basse qui avoisine cette place ; aussi ses différents postes étaient-ils tellement éloignés les uns des autres qu'ils se trouvaient à proprement parler hors d'état de se soutenir réciproquement.

Non seulement les troupes placées sous les ordres du général major Watlet (3 bataillons, 4 compagnies de chasseurs, 1 escadron et demi de cavalerie et 1 demi-batterie) étaient insuffisantes pour fournir l'avant-ligne devant une place de

1. Cet officier ne rejoignit la division que lorsqu'elle était déjà engagée, et il annonça à son général que « des cavaliers français, qui avaient poussé en avant sur la route de Villafranca, y avaient enlevé des équipages, appartenant à la brigade Vecsey, et qu'on avait parqués de ce côté ».

l'importance de Mantoue ; mais, de plus, conformément aux ordres du feld-maréchal, le général Watlet avait dû, le 8 au matin, exécuter avec un bataillon du régiment Reisky, une demi-batterie et un escadron de dragons Hohenlohe une démonstration de Marengo sur Goïto.

En somme, la ligne d'avant-postes du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, qui allait avoir à soutenir le premier choc des colonnes conduites par le vice-roi, par les généraux Grenier et Zucchi, ne se composait que de 2 bataillons et d'un petit escadron, soutenus par 2 compagnies et un peloton de cavalerie postés à Marmirolo, par 2 compagnies établies à Marengo, par 1 compagnie qui occupait Castiglione Mantovano et fournissait un poste à Canedole, et par quelques faibles détachements qui gardaient Rotta, Castelletto dei Cavalli et Pero. Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld avait gardé auprès de lui en réserve à Roverbella 4 bataillons, 1 demi-escadron et 1 demi-batterie.

Le général Watlet venait à peine d'arriver, un peu après huit heures du matin, environ à mi-chemin de Marengo à Goïto, lorsqu'il aperçut, à peu de distance, une grosse colonne d'infanterie et de cavalerie françaises en marche par la route allant de Goïto à Massimbona. Une deuxième colonne, moins considérable et forte seulement de 3 bataillons et de 150 chevaux, chargée de flanquer le mouvement de la colonne principale et suivant la route de Goïto à Marengo, découvrit presque aussitôt la reconnaissance de Watlet et s'arrêta après lui avoir envoyé quelques coups de canon.

En même temps, les Français sortis de Mantoue attaquaient avec des forces très supérieures en nombre toute la ligne des avant-postes du corps de blocus sur les deux routes qui débouchent de Mantoue.

« Par une de ces combinaisons dont on rencontre peu d'exemples à la guerre », tels sont les termes mêmes dont le vice-roi se sert dans sa *Relation*, pendant que la droite et le gros de Bellegarde avaient passé à Borghetto et à Pozzolo, la colonne du centre de l'armée d'Italie conduite, par le vice-roi, débouchait de Mantoue. Son avant-garde (31e régiment de chasseurs à cheval, 2 bataillons des 1er et 14e régiments d'infanterie légère et 4 canons), sous les ordres du général Bonnemains, franchissait rapidement les canaux et les ponts de Villabuona, se formait sur le plateau et s'étendait vivement dans la plaine, entre Massimbona et Marengo, se prolongeant vers sa

droite pour se relier avec la gauche de la colonne du général Grenier qui poussait par la chaussée de Mantoue à Vérone. Au même moment le général Zucchi, s'engageant sur la chaussée de Castiglione Mantovano, cherchait à atteindre au plus vite le canal Molinella et à déborder la gauche du corps de blocus. En quelques instants, les postes du corps de blocus sont en effet, attaqués sur toute la ligne : ceux de Pero, Soave, San-Brizio, Marmirolo, Santa-Lucia, Castelletto dei Cavalli, tous ceux établis dans les localités à l'ouest du canal et sur la route de Legnago sont enlevés, coupés et cernés, pour la plupart, avant même d'avoir eu le temps de se reconnaître. Les postes de Marmirolo, de Castelletto di Mantua (Castelleto Canossa) et de Canedole tiennent seuls un peu plus longtemps ; mais la prise de Pero (environ 2 kilomètres à l'est de Marmirolo) permet à la cavalerie française d'attaquer à revers les fractions qui défendent ces postes, et qui, malgré tous les efforts qu'elles firent pour se frayer un passage, sont pour la plupart cernées et obligées de mettre bas les armes[1].

En même temps, le général Grenier pousse vivement en avant par Ponte-Vecchio vers la Rotta pour opérer sa jonction avec la colonne du vice-roi qui continue à s'avancer sur Marengo. A neuf heures un quart, tous les avant-postes du corps de de Mayer von Heldenfeld avaient été non seulement attaqués, mais pour la plupart enlevés, bousculés et malmenés[2]. La situation de ce général était d'autant plus critique qu'il était sans nouvelles des généraux Eckhardt et Fölseis et que le général Watlet, débordé de flanc et sur le point d'être pris à revers, avait dû se retirer en toute hâte de Marengo sur Roverbella, où les Français arrivèrent presque en même temps que lui. Pour conserver sa communication, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld dut se résigner à renoncer à Roverbella et à ramener, non sans peine à Mozzecane[3], ce qui lui restait de troupes. Ces premières escarmouches avaient fait tomber entre

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio*, etc., XIII, 6. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 8 février, II, 63 *a* et Mozzecane, 10 février, II, 88.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Roverbella, 8 février, neuf heures quinze matin, II, 63 *f*.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio*, etc., XIII, 6. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au

les mains des Français 12 officiers et plus de 500 hommes[1].

En somme, et comme le *Journal d'opérations* de Bellegarde le constate sans réticences[2], les troupes de la brigade Watlet, encore très disséminées à ce moment et en train de prendre position, trop faibles d'ailleurs pour résister à une attaque aussi vive et aussi imprévue, furent mises en déroute et se retirèrent en désordre sur Roverbella, qu'elles ne purent conserver[2].

Comptant trouver les troupes autrichiennes sur les positions qu'elles occupaient la veille à Roverbella, Villafranca et Valeggio, ne sachant encore rien du mouvement que Bellegarde avait exécuté par Borghetto et Pozzolo, sans nouvelles de sa gauche et ne pouvant rien apercevoir à cause du brouillard épais qui couvrait la plaine et la vallée du Mincio, le vice-roi continuait à pousser en avant le général Bonnemains, chargé d'établir la communication avec Verdier et s'avançait avec son avant-garde dans la direction de Belvedere (un peu plus de 2 kilomètres nord de Roverbella). Sa colonne et celle du général Grenier, communiquant et reliées entre elles, marchaient à égale hauteur, flanquées sur leur droite par la division Zucchi. Aussitôt après avoir dépassé Marengo, la division Quesnel s'était formée sur plusieurs colonnes, pendant que les divisions Rouyer et Marcognet défilaient par Rotta et Castelletto. Le vice-roi pensait toujours trouver le centre autrichien en position vers Villafranca, et il laissait le soin de se porter droit sur ce point au général Grenier, qui s'avançait à cheval sur la chaussée de Vérone. Décidé, du reste, à n'exécuter une attaque générale qu'après l'entrée en ligne de Verdier, mais tenant, d'autre part, à se rapprocher de la direction que la division Fressinet devait suivre après avoir passé le Mincio, il prescrivit à la division Quesnel de prendre plus à gauche sur Quaderni et Belvedere, et à la brigade de cavalerie du général Perreymond de couvrir sa gauche en marchant à cheval sur le chemin de Marengo à Valeggio et en s'étendant vers Pozzolo. En même temps, à l'extrême droite, la division Zucchi débouchait de Castiglione Mantovano et s'avançait sur Pellaloco.

F.-M. comte Bellegarde; Roverbella, 8 février, II, 63 *g* ; Mozzecane, 8 février, 63 *l*, et Mozzecane, 10 février, II, 88.

1. Deux compagnies du régiment Reisky et deux compagnies de chasseurs. Les Français avaient enlevé 300 hommes entre Marengo et Roverbella, et fait 158 prisonniers à Massimbona.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv, Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4.

La situation du corps de blocus du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld devenait d'instant en instant plus critique. Le cavalier qu'il avait fait partir à neuf heures quinze du matin avec la dépêche, par laquelle il informait le feld-maréchal que les Français venaient d'enlever ses postes, n'était pas encore de retour et n'avait même pas pu, du reste, arriver à Valeggio. Le général Watlet venait, malgré tous ses efforts, d'être rejeté de Roverbella sur Belvedere. Non seulement les Français avaient réussi à s'établir sur la route de Goïto à Vérone, mais, après avoir débordé la droite du corps de blocus par Marengo, ils commençaient à menacer sa gauche en se portant de Castiglione Mantovano sur Pellaloco. Bien que pour le moment ils ne fissent pas mine de vouloir déboucher de Roverbella, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld n'en craignait pas moins, dès que la colonne Zucchi aurait réussi à atteindre Pellaloco, de les voir, essayer de percer sur Villafranca, où se trouvaient toute la réserve d'artillerie, tous les caissons du parc, tous les bagages de l'armée, tous les magasins et tous les convois qu'on y avait envoyés de Valeggio.

Aussi profitant du répit momentané qui lui était laissé, Mayer von Heldenfeld s'était-il pour cette raison, décidé à se replier sur Mozzecane, où il recueillit et rallia ce qui lui restait de troupes, et les établit à cheval sur le chemin de Roverbella, des deux côtés de ce village. En même temps il prévenait à nouveau le feld-maréchal des événements qui l'avaient forcé à la retraite et il lui mandait qu'il « ferait tout son possible pour couvrir et conserver la route de Villafranca[1] ».

Le vice-roi venait à peine de sortir de Marengo et de se diriger vers Massimbona, lorsqu'il entendit le canon du côté du Monte Olivetto. Se portant rapidement sur la hauteur qui s'élève au-dessus de Massimbona, il ne tarda pas, dès que le brouillard se fût dissipé, à apercevoir des nuages de fumée et les colonnes autrichiennes qui se dirigeaient de Borghetto sur Monzambano. Il comprit immédiatement ce qui avait eu lieu. Il était

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Bellegarde am 8ten Februar*, XIII, 6. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 8 février, II, 63 *a*; Roverbella, 8 février, neuf heures quinze du matin, II, 63 *f*, et onze heures du matin, II, 63 *g*; Mozzecane, 10 février, II, 88. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio et le vice-roi au duc de Feltre; Goïto, 9 février 1814.

désormais certain pour lui qu'il ne trouverait plus Bellegarde à Villafranca, qu'il lui était désormais impossible de communiquer avec Verdier et que son aile gauche était abandonnée à elle-même. Sans être critique, sa situation n'en était pas moins grave. Il n'avait plus qu'à choisir entre deux partis : ou bien continuer l'offensive qu'il venait de prendre sur la rive gauche du Mincio et tomber vigoureusement sur les forces que Bellegarde y avait laissées, c'est-à-dire se porter droit sur Pozzolo et Valeggio; ou bien se reporter immédiatement en arrière, revenir par Goïto sur la rive droite et forcer les marches pour dégager Verdier en menaçant la gauche de Radivojevich et de Vecsey, à Volta et à Borghetto. De toute façon, les moments étaient précieux, la moindre hésitation pouvait tout compromettre. Il fallait à tout prix se décider sans perdre une minute soit à faire demi-tour, soit à pousser, sans retard, résolument et vivement en avant.

Il était à ce moment un peu plus de dix heures du matin. Des hauteurs de Massimbona, le vice-roi avait pu voir que la plus grande partie de l'armée autrichienne était déjà sur la rive droite du Mincio, et qu'il n'en restait plus que la plus faible partie devant lui. Le danger que courait son aile gauche, obligée de résister avec ses seuls moyens à des forces supérieures en nombre, n'avait pas échappé au vice-roi. Mais il lui aurait fallu de quatre à six heures pour repasser les ponts de Goïto et ce n'eût été guère qu'à la tombée de la nuit qu'il aurait pu avoir, à hauteur de Borghetto, une partie de sa colonne et de celle de Grenier. Pendant ce temps, il aurait laissé le champ libre à Bellegarde qui, en jetant la presque totalité de ses forces sur la rive droite du Mincio, par le chemin le plus court, pouvait briser la résistance de Verdier et le rejeter dans Peschiera. De plus, en se reportant sur Goïto, il aurait complètement découvert la division Zucchi, en marche sur Pellaloco et l'aurait exposée à soutenir une lutte inégale contre le corps de blocus qui, reprenant à son tour l'offensive et débordant sa gauche, aurait essayé de lui couper le chemin de Mantoue.

Heureusement pour le vice-roi, il lui restait un autre moyen de venir, quoique indirectement, en aide à sa gauche. Il lui suffisait pour cela de profiter de sa supériorité numérique sur la rive gauche du Mincio, de se porter sur Valeggio, de battre et d'écraser les divisions que Bellegarde avait laissées de ce côté de la rivière. Il n'hésita pas à donner la préférence

à ce parti, le seul pratique et rationnel, à ce parti qui, sans lui faire courir aucun risque, lui permettait d'espérer que sa gauche reprendrait courage et disputerait ses positions avec une ardeur nouvelle, dès qu'elle entendrait son canon se rapprocher de Valeggio. Cette résolution était d'autant plus sage que, d'après toutes les probabilités, Bellegarde, obligé de conserver à tout prix le pont de Valeggio, n'oserait pas dégarnir sa droite. Dans ces conditions, le vice-roi se croyait des chances sérieuses d'arriver jusqu'à Valeggio. La prise de cette position pouvait avoir pour lui des conséquences incalculables. D'une part, Radivojevich, complètement coupé, aurait été, dès ce moment, placé dans une situation des plus critiques, dans une situation bien plus grave que celle dans laquelle se trouvait Verdier; de l'autre, la position du corps de blocus, déjà sérieusement malmené, aurait été presque désespérée. Enfin, la réussite de cette opération faisait perdre du coup à Bellegarde sa ligne de retraite sur Vérone et l'obligeait à se replier sur Rivoli ou tout au moins sur Bussolengo. En un mot, un succès décisif remporté à Valeggio assurait au vice-roi plus d'avantages que le gain de la bataille qu'il s'était proposé de livrer à Villafranca.

Quelques instants de réflexion, un coup d'œil jeté sur le terrain suffirent au vice-roi pour prendre sa résolution, et il se décida à se porter sur Valeggio en faisant faire à ses colonnes un changement de front vers la gauche. La division Quesnel reçut l'ordre d'exécuter immédiatement un changement de direction en colonne pour se porter sur Pozzolo en même temps que l'avant-garde du général Bonnemains. La division Rouyer devait suivre ce mouvement et venir se former à la droite de la division Quesnel. De plus, comme on avait reconnu, dans ces parages, la présence de la cavalerie autrichienne, dont on n'avait pu évaluer la force, la brigade de cavalerie du général Perreymond, arrivée à Marengo fut chargée de flanquer la gauche de la division Quesnel. La division Marcognet restait du côté de Roverbella afin d'immobiliser et de maintenir les troupes du corps de blocus. Enfin, le vice-roi renvoya la garde royale à Goïto pour y couvrir le pont que les Autrichiens, déjà établis à Volta et à Castel Grimaldo, auraient pu menacer et par lequel ils auraient pu déboucher sur ses derrières.

Il n'y aurait, en somme, rien à reprendre à ces dispositions absolument logiques et correctes, n'étaient l'excès de prudence qui poussa le vice-roi à diriger la garde royale sur Goïto et

l'extension démesurée qu'il donna à son front en laissant les divisions Marcognet et Zucchi continuer à marcher dans la direction qui leur avait été primitivement assignée.

Si la prudence imposait au vice-roi l'obligation de couvrir son flanc droit et de protéger en même temps le pont de Goïto, sa seule ligne de retraite en cas d'échec, nous croyons cependant qu'il aurait pu se contenter de confier la surveillance du corps de blocus à la division Zucchi, échelonner même, à la rigueur, l'une des brigades de Marcognet entre Roverbella et Marengo et adjoindre l'autre à la colonne chargée de se porter sur Pozzolo et Valeggio. La présence de cette brigade sur le théâtre de la lutte aurait pu imprimer un tout autre caractère à la marche du combat et à l'issue de la journée. En laissant au contraire deux divisions du côté de Roverbella et de Pellaloco et toute sa garde à Goïto, soit : 25 bataillons 1/4, le vice-roi ne disposa pour exécuter le mouvement de Pozzolo que de 2 divisions d'infanterie et de 2 brigades de cavalerie, soit 21 bataillons, 10 escadrons et une trentaine de bouches à feu, représentant un effectif total de 12 à 13.000 hommes.

Arrivée à hauteur de Massimbona, la division Quesnel opéra son déploiement ; la brigade de cavalerie Perreymond s'établit sur le chemin de Marengo à Valeggio. L'avant-garde de Bonnemains, rappelée des environs de Belvédère, était venue prendre la droite de la ligne de bataille. La division Rouyer restée en colonne formait la seconde ligne, au centre et derrière la division Quesnel. La formation du combat prise par le vice-roi rappelait, on le voit, les formations employées presque constamment jusqu'à la fin de la Guerre de Sept ans : l'infanterie sur deux lignes, la cavalerie sur les ailes.

Le vice-roi en personne marchant avec la tête de la division Quesnel dirigeait le mouvement de la première ligne dont la gauche bordait la route de Marengo à Valeggio et dont la droite (Bonnemains) se portait vers le groupe de maisons de Remelli (un peu plus de 2 kilomètres nord de Belvedere).

Après le passage du Mincio par la brigade Vecsey, ce général avait, nous l'avons dit, laissé à la garde du pont de Pozzolo le colonel Gorczkowsky avec 3 escadrons des uhlans Archiduc Charles. Vers dix heures, cet officier informa le feld-maréchal-lieutenant Merville qu'nne forte colonne de cavalerie française soutenue par du canon se portait de Goïto dans la direction de Pozzolo et que, conformément aux instructions données par le général Vecsey, il demandait à être soutenu par des fantassins.

Merville se rendit à cette requête et prescrivit à un de ses bataillons de Grenadiers (bataillons Purcell) d'aller s'établir avec une demi-batterie au pont de bateaux de Pozzolo [1]. Il ne restait plus à Merville sur le plateau de Pozzolo que 22 compagnies de grenadiers, 10 escadrons de la brigade de cavalerie Wrede et 1 demi-batterie. Sauf quelques coups de fusil et de canon qu'on avait entendus dans la direction de Roverbella, tout continua à rester calme sur la rive gauche du Mincio, et Bellegarde et Merville avaient d'autant plus lieu de se croire en sûreté que le général Vecsey avait non seulement laissé un escadron sur la rive gauche, mais prescrit au lieutenant-colonel Mengen qui le commandait de s'éclairer sur Goïto. La fusillade qu'on avait entendue à Pozzolo et qui avait marqué la marche des Français sur Roverbella n'avait duré que peu de temps. On n'entendait plus rien dans la direction de Marengo et de Rotta et l'on n'avait, du reste, à cause du grand nombre d'arbres qui se dressent dans la plaine, que des vues peu étendues. Ce fut à ce moment, comme nous l'avons dit, que Bellegarde, inquiet de n'avoir reçu ni nouvelles, ni rapport du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld fit partir le lieutenant Kohl, attaché à son état-major [2] et le chargea de le renseigner sur ce qui se passait à sa gauche. Quand cet officier arriva sur les positions occupées par la division Merville, on s'attendait si peu à une attaque du vice-roi que les grenadiers n'avaient pas encore rompu les faisceaux et que les dragons de la brigade Wrede continuaient à rester pied à terre sur l'ordre de leurs généraux.

Un peu après dix heures, quelques minutes après le départ du lieutenant Kohl auquel Merville, Stutterheim et Wrede avaient conseillé de suivre pour se rendre auprès du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld le chemin qui mène à

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Pozzolo, dix heures du matin, II, 63 *n*.

2. Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld avait, dès que les colonnes françaises dessinèrent leur attaque contre le corps de blocus, envoyé à Bellegarde un cavalier porteur d'une dépêche. Ce cavalier, parti à neuf heures quinze du matin, ne put passer et ne parvint à revenir sur ses pas et à rejoindre le feld-maréchal-lieutenant Mayer qu'avec la plus grande difficulté en prenant par la route de Pozzolo. Il lui annonça qu'il avait à plusieurs reprises failli être pris, et qu'il était impossible d'arriver à Valeggio, « point vers lequel se portaient les masses françaises. » *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio*, etc., XIII, 6. F.-M.-L. Mayer au F.-M. comte Bellegarde; Roverbella, 8 février, II, 63 *g*.

Marengo en passant à l'est et au pied de la colline de Massimbona, le lieutenant Kohl revint au galop et annonça au feld-maréchal-lieutenant Merville qu'il avait découvert à hauteur de Massimbona une grosse masse de troupes françaises s'avançant vers le nord sur plusieurs colonnes. Aussitôt après avoir apporté cette nouvelle à Merville le lieutenant Kohl avait repris le chemin de Valeggio pour prévenir le feld-maréchal, et Merville avait à peine eu le temps de faire rompre les faisceaux et de faire remonter ses dragons à cheval, lorsqu'on vit arriver pêle-mêle avec la cavalerie française l'escadron de uhlans du lieutenant-colonel Mengen[1]. Le lieutenant-colonel avait donné près de Massimbona dans la brigade Perreymond. Il avait essayé de tenir tête à ces forces supérieures, et, bien qu'il eût été soutenu par un demi-escadron que la colonne Gorczkowsky lui avait envoyé à Goïto, il n'en avait pas moins été rompu et culbuté par les cavaliers français qui le poussaient sur Pozzolo en l'entourant de tous côtés.

La poursuite des ulhans du lieutenant-colonel Mengen avait été menée si vivement que les grenadiers de Merville avaient eu à peine le temps de courir aux armes et de prendre position, lorsqu'on vit apparaître les troupes françaises.

Pendant que Merville informait le feld-maréchal de l'attaque à laquelle malgré son infériorité numérique il était décidé à résister de son mieux[2], il ordonnait au général Stutterheim de prendre le bataillon de grenadiers de Best établi à sa gauche, de le pousser immédiatement en avant, de le déployer en potence en lui faisant faire face du côté de Marengo et d'arrêter par un feu bien réglé la marche et les progrès de la cavalerie de Perreymond. Celle-ci hésita un moment dès qu'elle aperçut à peu de distance d'elle une troupe d'infanterie en bon ordre, toute prête à la recevoir et qui salua son apparition par quelques salves bien dirigées. Merville avait immédiatement compris que le vice-roi se proposait de le couper de la route de Villafranca et de sa ligne de retraite. Il profita de ce temps d'arrêt momentané et de la faute commise par le général Mermet qui, au lieu de pousser ses escadrons vigoureusement en avant et de prévenir le choc de la cavalerie autrichienne,

1. Voir *Annexe XIV*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Pozzolo, 8 février, matin, II, 63 *o*. « L'ennemi pousse en force sur la route de Villafranca où je ne peux lui opposer que peu de monde, puisque je garde le pont de Pozzolo. »

préféra l'attendre et le recevoir de pied ferme. Se mettant à la tête du régiment de dragons de Savoie, caché jusque-là par le rideau qui borde le Mincio, il charge de front la cavalerie de Perreymond que Mengen qui avait eu le temps de rallier son monde attaque simultanément de flanc. Le 1[er] régiment de hussards qui formait la tête de colonne de Perreymond était précisément en train de se déployer. Au lieu de continuer à se porter au-devant des Autrichiens, sans s'occuper de la formation dans laquelle se trouvait son régiment, son chef commettant une faute impardonnable et irréparable, surtout avec des escadrons formés de jeunes soldats et de chevaux faibles et incomplètement dressés, préféra recevoir l'attaque de pied ferme. En moins de quelques minutes son régiment est rompu et renversé. Le régiment de dragons de la reine qui suivait de trop près le 1[er] hussards, essaye vainement de le soutenir ; il est, lui aussi, en grande partie entraîné dans la déroute des hussards. La batterie qui marchait avec cette cavalerie n'a même pas le temps de prendre position et d'enlever ses avant-trains. Les dragons de Savoie, culbutant tout ce qui se trouve devant eux, sabrent les artilleurs et les cavaliers français. C'est à grand peine que, après avoir abandonné leur batterie, ils parviennent à se rallier sous la protection de la brigade Forestier que le vice-roi, témoin de la défaite de sa cavalerie, vient de faire former en carrés et sous la protection de laquelle les dragons de la reine réussirent à se reformer. Grisés par leur succès, les dragons de Savoie se laissent entraîner trop loin, et arrivent jusque sous le feu des carrés français qui jettent le désordre dans leurs rangs. Chargés de flanc par les dragons de la reine, qui se portent résolument en avant et que le vice-roi fait appuyer par quelques bataillons de la brigade Forestier, les dragons de Savoie sont rejetés et malmenés à leur tour et ne peuvent se dégager que grâce à l'intervention opportune des dragons de Hohenlohe. Mais, en fin de compte et tout en réussissant à conserver une des 6 pièces dont ils s'étaient emparés quelques instants auparavant, les escadrons de Wrede n'en furent pas moins ramenés sur Pozzolo [1].

De part et d'autre, on avait commis pendant cet engagement de cavalerie, une série de fautes qu'il importe de signaler. Du

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde. Bivouac de La Gherla, 10 février, II, 63 *m. Archives de la Guerre.* Relation de la bataille du Mincio ; 8 février.

côté des Français, le général Mermet était retombé dans la faute assez habituelle à ce moment, qui consistait à attendre une charge de pied ferme au lieu de la prévenir. De plus, et ceci est plus grave encore, ses lignes étaient beaucoup trop rapprochées et placées dans une formation défectueuse. Du côté des Autrichiens, le général Merville avait eu le tort de lancer en avant un seul des deux régiments de la brigade Wrede, sans le faire soutenir et appuyer par l'autre. Qui sait ce qui serait advenu si, au lieu d'intervenir au dernier moment et rien que pour dégager les dragons de Savoie, les dragons de Hohenlohe, suivant de près le mouvement de leurs camarades, avaient été plus à portée et avaient pu tomber sur le flanc, un moment entièrement découvert, de la brigade Forestier, avant qu'elle ait eu le temps de se former en carré.

Quoi qu'il en soit, la brigade Perreymond était désormais hors de combat. Elle ne reparut plus sur le champ de bataille, et le vice-roi se vit contraint à rappeler la cavalerie de sa garde de Goïto où il ne laissa que l'infanterie. Mais la faute commise par les Autrichiens avait laissé à la division Quesnel, qu'il leur eût peut-être été possible de sabrer et de rompre, le temps de se former, de briser l'élan de la charge, et la possibilité, après avoir, comme Merville le reconnaît lui-même, arrêté les progrès de la cavalerie autrichienne, de reprendre un peu plus tard sa marche vers Pozzolo.

Pendant que la cavalerie de Wrede exécutait ces charges et malmenait si fort la brigade Perreymond, le général Stutterheim avait réussi à faire prendre position à sa brigade et à la déployer en bataille à hauteur de Pozzolo, sa gauche s'étendant jusque vers Ramelli, sa droite se reliant à Pozzolo avec le bataillon de grenadiers Purcell chargé de la garde du pont. Afin de pouvoir résister plus facilement aux attaques de la cavalerie, le général Stutterheim établit, en première ligne, sa demi-batterie et 2 de ses bataillons qu'il forma en 6 masses de division. L'artillerie prit position au centre de la ligne entre les intervalles de ces masses, tandis que les 2 autres bataillons de la brigade se formaient, en arrière de cette première ligne, en 5 masses de même composition. La brigade de cavalerie Wrede alla prendre position en 3e ligne, tout en se chargeant en même temps de couvrir la gauche de Stutterheim, tandis que les 3 escadrons de uhlans Archiduc Charles protégeaient son flanc droit et que Merville informait le feld-maréchal du danger que lui faisaient courir les attaques des Fran-

çais sur Pozzolo et l'apparition d'une autre de leurs colonnes qui cherchait à se jeter entre lui et le corps de blocus.

.Le terrain sur lequel Merville venait d'établir ses grenadiers était absolument découvert en avant de son front. Aucun obstacle naturel, aucun fossé ne coupait cette plaine parsemée de loin en loin de quelques rangées d'arbustes. Les ailes de la ligne n'avaient aucun point d'appui ; elles ne pouvaient être protégées que par la cavalerie autrichienne, bien supérieure, il est vrai, en nombre et en qualité, à celle que le vice-roi pouvait lui opposer.

La résistance qu'il venait de rencontrer avait suffi pour démontrer au vice-roi qu'il ne serait pas aussi facile qu'il l'avait cru et espéré, dans le principe, de s'emparer de Pozzolo et de se débarrasser de la division Merville. Non content de rappeler de Goïto la cavalerie de la garde royale, il crut, à bon droit, sage de n'entreprendre une attaque générale et décisive que lorsque toutes ses troupes seraient entrées en ligne et auraient achevé leur déploiement. Le temps d'arrêt forcé qui en résulta, et qui dura près de trois quarts d'heure, n'en servit pas moins les Autrichiens. Comme nous le verrons, malgré les hésitations de Bellegarde et les mesures insignifiantes qu'il prit, il permit aux faibles renforts qu'il envoya à Merville, de rejoindre la division de réserve et de la dégager au moment où elle était sur le point d'être écrasée.

Tout en arrêtant momentanément son offensive sur Pozzolo, le vice-roi n'en continuait pas moins à chercher à déborder la gauche de Merville et à le couper de Valeggio. C'était là la mission qui incombait plus particulièrement à la brigade Bonnemains. En exécutant son changement de direction pour venir prendre la droite de la ligne, cette brigade avait commencé par enlever entre Belvedere et Ramelli les équipages de la brigade Vecsey qui essayaient de filer sur Villafranca[1]. Malgré l'émoi qu'avait causé dans les lignes autrichiennes la nouvelle de ce coup de main, plus décidé que jamais à ne rien

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld). *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio*, etc., XIII, 6. « Pendant cette marche (le feld-maréchal-lieutenant se portait à ce moment vers le point où le chemin de Pellaloco rejoint la route de Roverbella à Villafranca), 3 cantiniers de la brigade Vecsey venant de Pozzolo rejoignirent le F.-M.-L. Mayer et lui annoncèrent que tous les bagages de la brigade Vecsey venaient d'être enlevés, et que les Français marchaient par la route de Valeggio sous les ordres et sous la conduite du vice-roi. Il était alors environ une heure. »

risquer et à attendre l'effet produit par l'apparition de Bonnemains sur la gauche et les derrières de Merville, le vice-roi résolut de refuser momentanément quelque peu sa gauche.

A peu de distance de Ramelli et après avoir enlevé le convoi, Bonnemains ne tarda pas à se trouver en présence de la cavalerie de Wrede, chargée de couvrir la gauche de Stutterheim. Prenant ses dispositions de combat sans perdre une minute, Bonnemains « fit aussitôt former ses deux bataillons d'infanterie légère ayant leurs quatre bouches à feu sur leur front et plaça le 31e régiment de chasseurs à cheval de manière à couvrir sa droite. La canonnade s'engagea aussitôt. La cavalerie autrichienne se porta immédiatement en avant et se disposait à charger la gauche des deux bataillons; mais le 31e chasseurs ayant menacé le flanc de la cavalerie autrichienne par un changement de front à gauche empêcha le mouvement et obligea la cavalerie autrichienne à tourner bride[1] ». Malgré le tir meurtrier et bien dirigé de l'artillerie autrichienne, les deux bataillons de Bonnemains n'en continuèrent pas moins à avancer encore quelque peu sous la protection de leur artillerie. Mais cette avant-garde de Bonnemains souffrit tellement pendant ce mouvement qu'elle ne tarda pas à s'arrêter, et sa position commençait à devenir inquiétante lorsque, heureusement pour elle, la division Rouyer rejoignit la division Quesnel et vint se former derrière elle en deuxième ligne. Flanquées sur leur gauche par la cavalerie de la garde et suivies par la brigade Perreymond qui s'était reformée tant bien que mal, les deux divisions s'avancèrent de front sur l'ordre du vice-roi, la divison Quesnel en première et la division Rouyer en deuxième ligne et se formèrent bientôt à la hauteur de l'avant-garde.

A ce moment le vice-roi avait achevé ses dispositions ; son infanterie s'avançait sur deux lignes sous la protection de toute son artillerie qui, prenant position au centre et sur les ailes de la division Quesnel, fit pleuvoir une grêle de projectiles sur les masses compactes de la division Merville. Pendant que le vice-roi chargeait la brigade Forestier de l'attaque de Pozzolo et que le combat s'engageait sur toute la ligne, le feld-maréchal-lieutenant Merville, tout en reconnaissant qu'il était trop faible pour opposer une résistance prolongée à un ennemi supérieur en nombre et qui l'attaquait de tous côtés, s'était rendu compte

1. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio.

de l'impossibilité de maintenir ses troupes sous le feu terrible qui les accablait. Mais, loin de songer à les replier, il avait au contraire pris la résolution d'exécuter un retour offensif en essayant d'enlever la batterie que le vice-roi avait établie au centre de sa ligne.

S'avançant en bon ordre sous le feu de l'artillerie française, et formés en 3 masses de division, les grenadiers de Welsperg arrivèrent au pas de charge, la baïonnette au canon, sans se laisser arrêter par les pertes qu'ils éprouvèrent dans leur marche et sans tirer un coup de fusil jusqu'à portée de fusil des 2 bataillons des 1er et 14e légers, tandis que les bataillons de grenadiers formés en 2e ligne se prolongeaient sur leur gauche afin de couvrir la gauche de la colonne d'attaque. Chargeant vigoureusement à la baïonnette, les grenadiers autrichiens poussèrent jusqu'à la batterie du général Bonnemains, assommant à coups de crosse ou criblant de coups de baïonnette les servants de ces pièces. Mais cette belle charge devait être inutile. Faute d'attelages, il était impossible, d'emmener les pièces que les grenadiers n'eurent d'ailleurs même pas le temps d'enclouer. Attaqués à leur tour de front par l'infanterie française, de flanc et à revers par un autre bataillon qui se disposait à leur couper la retraite et à les cerner, les grenadiers de Welsperg ne durent leur salut et ne purent se replier que grâce à l'intervention opportune des grenadiers de Chimany. A ce moment toutes les troupes de Merville étaient engagées, le combat devenait de plus en plus vif et le général autrichien dut se décider à ramener sa petite division un peu plus en arrière pour l'abriter derrière une rangée de mûriers qui la dérobaient quelque peu à la vue et au tir de l'artillerie du vice-roi.

Pendant ce temps, continuant à exécuter son mouvement débordant, le général Bonnemains avait contourné les fermes de Ramelli et de Vanoni et il se disposait à déboucher sur le flanc des deux carrés qui formaient l'extrême gauche de la ligne autrichienne. Le 31e chasseurs à cheval, sans attendre les ordres du général, fit sur cette infanterie une charge qui manqua. Le général Stutterheim aperçut à temps le mouvement des chasseurs et fit soutenir sa gauche par quelques compagnies et par une section d'artillerie. Son tir à mitraille fit hésiter les chasseurs qui se retirèrent presque aussitôt sous la protection des 1er et 14e légers. Les grenadiers autrichiens, qui avaient un moment fait mine de vouloir inquiéter sérieusement le 31e chasseurs, ne tardèrent pas à s'arrêter et à revenir sur

leurs anciennes positions dès qu'ils s'aperçurent que l'infanterie française avait profité du mouvement du 31e chasseurs pour s'établir dans les maisons de Ramelli et de Vanoni.

En présence des progrès de Bonnemains, du danger que l'occupation de Ramelli et de Vanoni faisait courir à sa gauche, Merville chargea un de ses bataillons d'attaquer et de reprendre ces fermes. De plus, il donna à la brigade de dragons du général-major Wrede l'ordre d'aller se former immédiatement à la gauche des grenadiers et se contenta de laisser sur sa droite, du côté du Mincio, aux environs de Pozzolo, les 3 escadrons de uhlans Archiduc-Charles. Mais, au lieu de venir se déployer sur la gauche même des grenadiers, les dragons de Wrede poussèrent trop loin vers l'est, laissant de la sorte un grand vide entre leur droite et la gauche des grenadiers. Il est d'ailleurs possible que le général Wrede ait cru que, en s'établissant plus à gauche, il surveillerait plus efficacement les mouvements que le général Grenier faisait dans la direction de Quaderni.

Le vice-roi n'avait pas tardé à s'apercevoir du parti qu'il pourrait tirer de la faute commise par Wrede. Poussant vigoureusement toute sa ligne en avant, il jeta vivement un bataillon sur la gauche de Merville. Le feld-maréchal-lieutenant n'avait plus aucune réserve sous la main ; tous ses bataillons étaient sérieusement engagés. Hors d'état de soutenir sa gauche qui courait le danger d'être débordée, il dut se résigner à abandonner Pozzolo et les positions qu'il avait si vaillamment et si opiniâtrement défendues. Il se replia lentement et en bon ordre sous la protection de sa cavalerie vers une deuxième position située à 2 kilomètres plus au nord-est et formée par les fermes de Mazzi Campagnola et Pasini[1].

La retraite de Merville permettait au vice-roi de détacher une partie de ses forces contre le pont même de Pozzolo vers lequel il poussa les 4 bataillons de la brigade Forestier qui formait la gauche de sa ligne. Il ne lui restait plus dès lors sur la ligne de bataille, que la brigade Campi de la division Quesnel, les deux brigades de la division Rouyer, les deux bataillons de Bonnemains, la cavalerie de la garde et les deux brigades de cavalerie Perreymond et Bonnemains. Il ne disposait, en somme, comme réserve que de la brigade Forestier dont

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Pozzolo, 8 février, deux heures trente soir, II, 63 *p* et II, 63 *q*.

il allait s'éloigner de plus en plus et d'une des brigades de la division Marcognet à laquelle il venait d'envoyer l'ordre de le rejoindre, mais qui n'arriva que le soir.

Il semble, à ce propos, que le vice-roi n'aurait pas eu besoin de détacher, au moins de suite, la brigade Forestier pour s'assurer du pont de Pozzolo. Il lui aurait suffi de faire surveiller ce point par un ou deux bataillons au plus, de se convaincre de la retraite, sur la rive droite du Mincio, du bataillon de grenadiers que Merville y avait envoyé le matin et auquel, au moment où il dut évacuer Pozzolo, il avait fait tenir l'ordre de couper le pont et d'aller s'établir sur la rive opposée avec sa demi-batterie.

Le général Vecsey ignorait, de son côté, les forces dont les Français disposaient, quand il entendit le canon du côté de Pozzolo. Avant même d'avoir reçu l'avis, que lui envoya le commandant du bataillon de grenadiers, de sa retraite sur la rive droite du Mincio, il remarqua que le feu se rapprochait de plus en plus de Valeggio, et ne trouvant, d'ailleurs, rien devant lui, il s'arrêta entre Cereta et Castel Grimaldo. Quelques instants plus tard, afin de rester en liaison avec le général Steffanini qui n'avait pas bougé de Volta, le général Vecsey quitta sa position pour venir s'établir du côté de Morinelli sur une petite hauteur à 2 kilomètres environ à l'est de Volta[1].

Le feld-maréchal-lieutenant Merville se hâta de prendre ses mesures afin d'essayer d'arrêter le plus longtemps possible les efforts du vice-roi. Appuyant sa droite contre les hauteurs, à l'ouest de la route de Valeggio et mettant de son mieux en état de défense les bâtiments de Mazzi qu'il fit occuper par sa gauche, Merville établit sa demi-batterie sur une bonne position à peu de distance de la route de Valeggio.

Le vice-roi ne tarda pas à l'y attaquer. Après un combat acharné, soutenu dans le principe avec des alternatives d'échecs et de succès rien que par les tirailleurs français, le vice-roi, décidé à enlever Mazzi, fit passer en première ligne la division Rouyer qu'il avait ménagée jusque-là, et préparer son attaque par les feux de son artillerie pendant que la brigade Bonnemains, poussant en avant de Quaderni, menaçait la gauche de la brigade Stutterheim.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général-major Steffanini au F.-M.-L. Radivojevich; Volta, 8 février, deux heures du soir, II, 63 *d*, *d*. Général-major Vecsey au F.-M. comte Bellegarde (Relation du combat du 8 février); Valeggio, 10 février, II, 63 *s*. Général-major Bogdan au F.-M.-L. Radivojevich ; 8 février, II, 63 *d*, *d*.

Il était à ce moment près de trois heures, les grenadiers avaient perdu beaucoup de monde, la plupart de leurs officiers étaient hors de combat, les 4 pièces de canon de la brigade étaient démontées et hors de service. La situation devenait de plus en plus grave. Il était évident que le vice-roi allait mettre tout en œuvre pour déborder la gauche de Merville et pour atteindre Valeggio avant les troupes déjà fort éprouvées de la division de réserve engagée seule depuis cinq heures dans un combat inégal. Un peu avant trois heures, Merville donna à ses grenadiers l'ordre de se mettre en retraite sur le groupe de maisons dont se composait le hameau de Foroni (1.250 mètres sud de Valeggio) et d'abandonner au vice-roi les *cassines* de Mazzi, Campagnola et de Pasini[1]. La résistance acharnée et héroïque de ses troupes n'avait pas été inutile. Elle avait sauvé l'armée autrichienne en donnant à Bellegarde le temps de prendre une résolution et permis aux renforts que le feld-maréchal se décida enfin à lui envoyer la possibilité de rejoindre avant que le sort de la journée fût définitivement compromis.

De tout ce qui précède, mais surtout des péripéties du combat de Pozzolo et de Mazzi, il résulte, on ne saurait y contredire, que le feld-maréchal prévenu depuis plusieurs heures déjà de la marche du gros de l'armée du vice-roi sur la rive gauche du Mincio a par trop tardé à prendre une résolution, à se décider à soutenir et à dégager sa division de réserve.

« Les intentions des Français, c'est ainsi que Bellegarde lui-même s'exprime dans la dépêche qu'il adressa le lendemain 9 février de Valeggio à l'empereur François[2], étaient désormais trop claires pour qu'on pût s'y tromper. Mais, comme on croyait que la force de leurs troupes était moins considérable, puisqu'on m'avait affirmé que le vice-roi s'était porté sur Crémone avec une partie de son armée, on pensa que le feld-maréchal-lieutenant Merville serait assez fort pour résister à lui seul à cette attaque et pour dégager le feld-maréchal-lieutenant Mayer. »

Il n'était cependant pas possible de se faire illusion sur le caractère d'extrême gravité de l'action qui s'était engagée un peu après neuf heures du matin sur la rive gauche du Mincio.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde (Relation du combat de Pozzolo). Bivouac de La Gherla, 10 février, II, 63 *m* : « Les Français débordèrent ma gauche que leur artillerie avait écrasée. »

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François (Relation de la bataille du Mincio); Valeggio, 9 février, II, 63.

Non seulement Mayer von Heldenfeld et Merville multipliaient leurs demandes de renforts et envoyaient au feld-maréchal des dépêches plus inquiétantes les unes que les autres[1]; mais de Valeggio, où il avait mis son quartier-général, Bellegarde pouvait suivre toutes les péripeties du combat, voir l'une des colonnes du vice-roi se rapprocher de Pozzolo et de Valeggio, l'autre s'avancer de Roverbella sur Mozzecane, et étendre toutes deux leur front de combat dans la plaine.

Depuis midi, Bellegarde était convaincu, il le reconnaît d'ailleurs dans son *Journal d'opérations*[2], « que son adversaire cherchait à isoler les corps autrichiens et à les cerner successivement », à se saisir de Valeggio et à s'établir entre les deux fractions, désormais complètement séparées l'une de l'autre de l'armée autrichienne. Et cependant, malgré les dépêches de plus en plus pressantes de ses lieutenants, malgré l'impossibilité de conserver l'ombre d'un doute sur les intentions du vice-roi, Bellegarde continue à hésiter et ne se décide qu'à la dernière extrémité à prendre une résolution que les événements lui imposaient. Dès midi, en effet, il aurait pu et dû mettre en mouvement la brigade Quosdanovich, qu'il tenait immobile et massée près de Valeggio. S'il avait pris cette résolution, sinon vers midi, mais au plus tard entre une heure et deux heures, une partie des troupes de la division Fenner, qui restaient l'arme au pied du côté d'Oliosi et de Salionze auraient pu à leur tour entrer en ligne. On comprend d'autant moins les hésitations du feld-maréchal, on a d'autant plus de peine à s'expliquer pourquoi il a tant tardé à donner un ordre aussi simple, aussi rationnel que, en procédant de la sorte, il n'aurait vraisemblable-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Pozzolo, 8 février, deux heures trente du soir, II, 63 *p* et *q*. « Je me replie sur Valeggio, ne pouvant plus tenir ici sans être soutenu »; puis : « Ma division a beaucoup souffert et est très affaiblie. Je ne peux plus interdire à l'ennemi la route de Villafranca. Donnez-moi des ordres. Le général Vecsey, auquel j'ai envoyé l'ordre de couper le pont de Pozzolo et de se rapprocher de moi, est encore invisible. Si je me replie sur Villafranca, Vecsey sera entièrement coupé, et, d'autre part, si je reste ici, l'ennemi enlèvera Villafranca. Ma gauche est très compromise, et, de plus, je manque de munitions. » F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Roverbella, 8 février, un peu après midi, II, 63 *h*. « Le vice-roi dirige l'attaque en personne. Le général Merville est vivement attaqué vers Pozzolo. L'ennemi menace de déborder et de tourner ma droite, et pousse en même temps sur ma gauche dans la direction de Villafranca. Il occupe déjà Pellaloco que je vais essayer de reprendre. »

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4.

ment pas eu besoin de rappeler, comme il le fit tardivement et à son corps défendant, certains de ses régiments employés sur la rive droite du Mincio, qui, comme les 2 bataillons du régiment Deutschmeister, eurent tant de chemin à parcourir qu'ils ne purent entrer en ligne sur la rive gauche que lorsque la journée tirait déjà à sa fin et lorsque tout était déjà décidé.

Dès onze heures du matin, le feld-maréchal savait cependant que le vice-roi avait ramené sur la rive gauche du Mincio le gros de son armée. Il lui fallait donc songer à rompre le combat qu'il venait d'engager sur la rive droite du côté de Monzambano, et s'efforcer de rétablir au plus vite l'équilibre de la lutte inégale que Merville soutenait à Pozzolo. Et, cependant, même au moment où il se décida à renforcer et à dégager les débris de la division Merville, Bellegarde ne crut pas nécessaire de lui envoyer toutes les forces dont il pouvait disposer. Il se contenta de donner à la faible brigade du général Quosdanovich l'ordre d'entrer en ligne avec 4 bataillons appartenant aux régiments d'infanterie Saint-Julien et Cobourg, une batterie de 6 livres et deux batteries de 12 livres de la réserve[1]. En même temps, il est vrai, il prescrivit au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld de tenir jusqu'à la dernière extrémité à S. Zenone in Mezzo (1 kilomètre et demi nord de Mozzecane). Enfin tout en défendant au feld-maréchal-lieutenant Sommariva de faire passer du monde sur la rive droite du Mincio, il lui ordonna de diriger sur Valeggio toute la cavalerie dont il pouvait disposer : *parce que l'aile gauche de son armée est tournée*[2], *que le gros de sa cavalerie a été repoussée à trois reprises et que l'ennemi pousse en forces sur Valeggio*[3].

Malheureusement pour lui, en raison même des dispositions qu'il avait prises, le vice-roi avait dû laisser échapper, sans pouvoir en profiter faute de forces suffisantes, le moment où il lui aurait été assez facile de l'écraser à Pozzolo, s'il lui avait été possible de se porter droit de Goïto ou même de Marengo avec le gros de ses troupes contre la division Merville. Mais le front par trop étendu qu'il avait fait occuper à ses divisions et les directions divergentes qu'il avait données aux deux

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. k. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio*, etc., XIII, 6.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva*, Salionze, 8 février, XIII, 1.

colonnes sorties de Mantoue l'avaient privé de la possibilité de frapper un grand coup, un coup décisif. Au point où en étaient les choses, par suite de l'heure avancée et de la tournure qu'avait prise le combat, il était évident que la prise même de Valeggio ne pouvait plus avoir pour lui la portée, les conséquences qu'elle aurait eues s'il était parvenu à s'établir sur ce point capital trois ou quatre heures plus tôt. Sur sa droite, Zucchi, assez sérieusement engagé lui-même sur la Molinella et du côté de Pellaloco, était absolument hors d'état de soutenir Marcognet, dont une des brigades, après avoir occupé Roverbella, poussait vers Mozzecane, mais était arrêtée devant ce village par les troupes du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld. D'autre part, le vice-roi n'osait pas dégarnir Goïto, dans la crainte de voir Vecsey et Steffanini entreprendre quelque chose de sérieux contre ce point de passage, dont la possession et la conservation lui étaient indispensables. Quant à sa gauche, non seulement elle était absolument coupée du reste de son armée depuis le matin, mais elle aurait, de plus, couru de sérieux dangers si, en présence de la retraite de Merville, le feld-maréchal n'avait pas cru devoir prescrire à Radivojevich de ramener ses troupes sur le Monte-Olivetto, d'y tenir bon jusqu'à la nuit et d'envoyer au plus vite 2 de ses bataillons le rejoindre sur la rive gauche du Mincio[1].

Tout en reconnaissant, quoique trop tardivement, la nécessité de dégager ou de recueillir la division Merville, Bellegarde n'en avait pas moins cru indispensable d'envoyer 2 des bataillons (2 bataillons du régiment Coburg) de la brigade Quosdanovich soutenir, à Mozzecane, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld. Il ne restait plus alors à Quosdanovich, comme nous l'avons dit, que 2 bataillons du régiment Coburg et 2 du régiment Saint-Julien avec la batterie de sa brigade. Cependant, malgré la gravité des circonstances, Bellegarde ne jugea pas à propos d'engager immédiatement les 4 bataillons de Quosdanovich[2]. Il crut pour le moment suffisant de le faire entrer en ligne avec les 2 bataillons du régiment Saint-Julien, la batterie de brigade et 2 batteries tirées de la réserve. Ce faible renfort arriva à hauteur de Foroni, vers trois heures et demie, au moment où le feld-maréchal-lieutenant Merville essayait de tenter un suprême effort et achevait d'organiser la défense de la dernière

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Arme*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4.
2. Voir *Annexe XV*.

position qui couvrait encore Valeggio. L'arrivée des quelques troupes de Quosdanovich releva le moral des grenadiers, auxquels Merville résolut aussitôt de faire exécuter un nouveau retour offensif, qui, s'il était couronné de succès, devait lui permettre d'arracher aux troupes du vice-roi les *cassines* de Pasini et de Mazzi, dont la possession lui était indispensable s'il voulait se maintenir à Foroni. Il prescrivit, en conséquence, aux grenadiers d'attaquer de front ces *cassines*, que Quosdanovich, posté à la gauche des grenadiers, allait chercher à prendre de flanc. Surpris au premier moment par ce retour offensif auquel ils ne s'attendaient plus, menacés sur leur droite par le général Quosdanovich, craignant d'être débordés et coupés, les défenseurs des deux fermes les abandonnèrent et se replièrent en toute hâte et en désordre. Le vice-roi, qui n'avait cessé de diriger en personne le combat, arrêta les fuyards, les rallia autour de lui et les reporta en avant dès qu'il vit déboucher de Quaderni la tête de la brigade du général De Conchy, auquel il envoya l'ordre de se déployer sur sa droite et de prendre pour objectif l'extrême gauche de Merville.

Quelques instants plus tard, un peu avant cinq heures, toute la ligne française reprenait sa marche en avant, enlevait les fermes Mazzi et Pasini et serrait de près la gauche de Quosdanovich. Blessé grièvement à la tête, au moment où il s'efforçait d'électriser ses troupes par son exemple et de les lancer à l'assaut des deux fermes, le général Quosdanovich dut abandonner le champ de bataille. Privées de leur chef et décimées par le feu des Français, ses troupes plièrent aussitôt. Perdant de nouveau le terrain qu'ils venaient de regagner, les Autrichiens, talonnés par les bataillons du vice-roi, se mirent au plus vite en retraite sur Foroni, où la lutte continua avec un nouvel acharnement et où, malgré les pertes effrayantes que l'artillerie française lui faisait subir, Merville opposa néanmoins aux efforts de son adversaire une résistance désespérée. Déjà les tirailleurs français avaient réussi à pénétrer dans les premières maisons de Foroni, déjà la nuit commençait à tomber, lorsque les deux bataillons du régiment Deutschmeister, que Bellegarde avait fait revenir de la rive gauche du Mincio, arrivèrent sur le champ de bataille et parvinrent, avant que les ténèbres eussent mis fin à la lutte, à assurer aux troupes de Merville et de Quosdanovich la possession de Foroni[1].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février,

Entre temps la nuit était venue et le combat avait cessé sur toute la ligne, lorsque de nouveaux renforts, 1 bataillon du régiment Coburg (brigade Quosdanovich), 2 bataillons du régiment Beaulieu (brigade Bogdan) et 2 escadrons des hussards de Stipsich (division Fenner, brigade Paumgarten), arrivèrent à Foroni.

La lutte héroïque et inégale que la division Merville avait soutenue seule pendant cinq grandes heures lui avait coûté cher. La brigade de grenadiers avait eu, à elle seule, 32 officiers et 758 hommes hors de combat; elle ne se composait plus, à la fin de la journée, que de 1.200 hommes à peine. 2 des compagnies du bataillon Faber, dont l'effectif s'élevait, le 8, au matin, à 6 officiers et 183 grenadiers, n'avaient plus, le soir, un seul de leurs officiers et ne comptaient plus que 63 sous-officiers et soldats. La cavalerie avait été non moins sérieusement éprouvée et les dragons de Hohenlohe, par exemple, bien qu'engagés moins longtemps que les dragons de Savoie et les uhlans Archiduc Charles, avaient eu, dans les 3 escadrons qui avaient chargé près de Pozzolo, 2 officiers tués et 11 blessés, parmi lesquels le colonel. Mais ces sacrifices n'avaient pas été inutiles; et, si l'armée autrichienne, si le feld-maréchal Bellegarde échappèrent à un véritable désastre, à une catastrophe dont les conséquences auraient été incalculables, la gloire et le mérite en reviennent uniquement à la ténacité du feld-maréchal-lieutenant Merville et à l'admirable solidité de ses grenadiers.

Pendant que, de part et d'autre, on se disputait pied à pied chaque pouce de terrain entre Pozzolo et Valeggio, on n'avait pas cessé de se battre sur la rive droite du Mincio. La lutte y avait toutefois pris, à partir de dix heures du matin, un caractère bien différent de celui qu'on lui avait imprimé dans les premières heures de la matinée, aussitôt après le passage du Mincio par les têtes de colonne de Radivojevich. En venant s'établir derrière le ruisseau d'Olfino, le général Verdier avait en effet

XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; bivouac de La Gherla, 10 février, II, 63 *m.* : « Je me reportai quelque peu en avant, mais les Français avaient, eux aussi, reçu des renforts, et me reprirent le peu de terrain que j'avais réussi à leur arracher, jusqu'au moment où l'arrivée du régiment Deutschmeister mit fin à la lutte et permit à ma droite de conserver sa position ». *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio, 8 février. *Ibidem*. Le vice-roi au duc de Feltre: Goïto, 9 février. Cf. Francesco Lemmi, *Diario del barone von Hügel* et *Haus, Hof und Staats-Archiv*.

reconnu l'impossibilité de reprendre l'offensive. Aussi, à partir de ce moment, tous ses efforts avaient-ils eu pour unique objet de se maintenir le plus longtemps possible sur sa position.

De son côté, craignant de rencontrer une résistance peut-être insurmontable et de perdre trop de monde dans une attaque de front, d'autant plus difficile à exécuter que le canon de Verdier balayait la petite plaine qui s'étend en avant de Monzambano, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich préféra se prolonger vers sa gauche jusque sur les hauteurs de Meneghelli (au-delà du Redone, à l'ouest de Monzambano, à peu près à égale distance de Monzambano et de Pozzolengo), pendant que sa droite cherchait à se rapprocher de Monzambano en se tenant le plus près possible du cours du Mincio et en profitant des moindres plis de terrain pour couvrir ses mouvements. Jusque vers deux heures et demie, le centre de Radivojevich n'avait guère pu faire de progrès. Arrêtée et ralentie dans sa marche par les difficultés du terrain, sa gauche, dont le feld-maréchal-lieutenant attendait l'entrée en ligne pour tenter une attaque générale, n'avait pu s'avancer qu'avec une extrême lenteur. Malgré cela elle n'en était pas moins sur le point de déborder la droite de Fressinet, dont les troupes défendaient leurs positions avec une opiniâtreté et un courage auxquels les rapports autrichiens eux-mêmes rendent pleinement justice. Bien que renforcée par deux bataillons rappelés de Volta, la droite de Radivojevich n'avait pu, elle aussi, parvenir à gagner que peu de terrain. Elle ne réussit à rejeter les Français dans Monzambano, à leur en arracher même les premières maisons que lorsque le manque de munitions les obligea à cesser le feu. Si Radivojevich avait brusqué l'attaque à ce moment, il est plus que probable que Verdier, obligé de lui abandonner Monzambano, n'aurait plus eu d'autre ressource que de se mettre, par Ponti, en retraite sur Peschiera. Mais il eût fallu pour cela profiter du flottement qui se produisit, pendant quelques instants seulement, dans les rangs des soldats de Fressinet.

« Se voyant au moment de succomber sous la masse des ennemis, le général Verdier fit avancer en hâte le parc de réserve de la 5ᵉ division et les troupes furent de nouveau approvisionnées en cartouches; mais le manque qu'en avaient éprouvé quelques bataillons avait déjà causé un affolement difficile à réparer et la situation devenait de plus en plus critique, lorsque le canon des autres divisions se faisant entendre à la gauche du Mincio, à Pozzolo, ranima le courage

des troupes[1]. » Presque au même moment, du reste, Bellegarde envoyait à Radivojevich l'ordre de rompre le combat, de faire passer quelques renforts sur l'autre rive du Mincio, de ramener ses troupes sur les positions du Monte-Olivetto et d'Olfino et d'occuper solidement ces hauteurs, afin de couvrir les abords du passage de Valeggio, les chemins menant de Monzambano à Valeggio et de protéger la retraite des brigades Bogdan et Vecsey.

L'exécution de cet ordre présentait d'autant plus de difficultés que le général Verdier avait, aussitôt après l'arrivée du parc de réserve de la 5e division, profité de l'élan de ses troupes pour débusquer la droite de Radivojevich des premières maisons de Monzambano et des hauteurs qui dominent le village. S'apercevant, d'autre part, des dispositions adoptées par le général autrichien, remarquant qu'il avait dégarni ses lignes, Verdier avait aussitôt repris l'offensive et essayé de s'emparer de haute lutte des positions d'Olfino et du Monte Olivetto. Un retour offensif de quelques bataillons autrichiens avait fait échouer cette tentative, et la venue de la nuit ne tarda pas à mettre fin, de ce côté aussi, à une lutte qui durait depuis le matin[2].

A l'extrême gauche des lignes du vice-roi, la division Palombini était sortie dans la matinée de Peschiera, afin de se porter par Cavalcaselle vers Salionze. A dix heures du matin, le feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva avait, de son côté, massé 4 bataillons à Salionze et se proposait de faire inquiéter la tête de pont de Monzambano par un bataillon de chasseurs soutenus par 3 escadrons auxquels il avait donné l'ordre de manœuvrer dans la plaine entre Pra Vecchia et le Mincio aux environs du chemin de Salionze à Monzambano. Après une escarmouche aux environs du pont[3], Sommariva, renonçant à l'attaque de ce point, avait porté une partie de

1. *Archives de la Guerre*, Relation de la bataille du Mincio. *Ibidem*. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Goïto, 9 février.

2. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 8 février, II, 63 *o*.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Pra Vecchia, 8 février, onze heures du matin, II, 63 *g* : « L'ennemi avait poussé en avant de la tête de pont; mais il est revenu sur ses pas. Une attaque de front exécutée sur ce point nous coûterait trop de monde. Aussi, je vais canonner sa position. J'essaye de faire un pont de chevalets à Salionze afin d'attirer de ce côté son attention. »

ses troupes sur les hauteurs de Pra Vecchia afin d'empêcher les Français de déboucher de la tête de pont.

Vers midi Sommariva, rejoint par un de ses régiments qu'il déployait entre Salionze et Pra Vecchia, s'était relié sur sa droite avec la brigade de Vlasitz chargée d'observer Peschiera. Un peu plus tard, à une heure et demie, il avait envoyé quelques pelotons de hussards dans la direction de Valeggio[1].

Pendant tout ce temps, l'artillerie française établie sur le plateau de Monzambano n'avait cessé de battre les 2 pièces mises en batterie par Sommariva à Pra Vecchia et d'entretenir un feu assez vif qui se continua sans interruption, mais sans grand effet, pendant trois heures.

Au cours de ce duel d'artillerie, le général Vlasitz avait fait fait savoir à Sommariva, que les Français sortis de Peschiera avec 3 bataillons et 1 escadron venaient de bousculer ses avant-postes. Ces postes avaient, il est vrai, pu être dégagés par une belle charge exécutée par le capitaine Berceseny des hussards de Stipsich. A la tête d'un demi-escadron, cet officier avait réussi à repousser la cavalerie de Palombini et à lui enlever une trentaine d'hommes, mais sans parvenir, toutefois, à reprendre une compagnie cernée par les Français au début de l'affaire. Grâce à l'entrée en ligne de l'infanterie de Vlasitz (régiment de Hohenlohe Bartenstein) on avait cependant réussi d'autant plus facilement à arrêter les progrès de Palombini[2] que ce général, informé par Verdier de la situation critique de la division Fressinet n'osa pas s'engager à fond et qu'il ramena ses troupes sous le canon de la place.

Quant aux brigades des généraux Vecsey et Steffanini, elles étaient restées inactives et n'avaient pas aperçu la moindre troupe française pendant toute la journée. Lorsque Vecsey reçut du côté de Morinelli (à l'est de Volta) l'ordre de revenir sur la

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Pra Vecchia, 8 février, une heure trente du soir, II, 63 *a*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. *Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XII, 4. *Operations Journal Sommariva*, Salionze, 8 février, XIIII, 1 (Feld-Acten Sommariva). Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Cavalcaselle, 8 février, deux heures trente du soir, II, 71, et Castelnuovo, quatre heures trente du soir, II, ad 71. F.-M.-L. marquis Sommariva ; Salionze, 8 février, six heures trente du soir, II, 77 (Feld-Acten Bellegarde). Général-major Vecsey au F. M.-L. Mayer ; Castelnuovo, 5 février, six heures du soir, II, 63 *l*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Salionze, 8 février, six heures trente du soir, II, 63 *b*, *b*. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Valeggio, 9 février, II, 63.

rive gauche du Mincio, il s'était aussitôt mis en marche, avait opéré sa jonction avec Steffanini, et avait rallié en chemin le bataillon de grenadiers que Merville avait, sur sa demande, envoyé dans la matinée à Pozzolo. Toutes ces troupes avaient ensuite repassé le Mincio et, à six heures du soir, la brigade Vecsey arrivait à hauteur de Borghetto[1].

Pendant qu'on se battait avec tant d'acharnement à Pozzolo, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld avaitr éussi, non sans peine, à rallier vers une heure de l'après-midi, à Mozzecane les quelques troupes qui lui restaient, à y opérer sa jonction avec ses réserves et à prendre les dispositions indispensables pour couvrir Villafranca. Ces précautions étaient d'autant plus rationnelles que la brigade Eckhardt, marchant plus à gauche par la route de Legnago, n'était pas encore reliée au corps de blocus et que, jusqu'à ce moment, le général Zucchi continuant à pousser en avant de Pellaloco semblait avoir l'intention de déborder Mozzecane par la gauche, pour s'établir sur la route de Vérone et couper au corps de blocus sa ligne de retraite. Décidé avec raison à mettre tout en œuvre pour défendre les abords de Villafranca et ayant reconnu la nécessité d'arracher tout au moins Pellaloco aux Français, Mayer von Heldenfeld avait profité du court répit que Marcognet lui avait laissé en s'arrêtant pendant quelque temps à Roverbella, pour se poster avec 3 bataillons (du régiment Spleny) au point où le chemin venant de Castiglione Mantovano et de Pellaloco rejoint la route de Roverbella à Villafranca. En même temps, et pendant qu'il achevait de rallier et de reformer ses troupes, il envoyait sur sa droite 2 compagnies de ce régiment avec l'ordre de flanquer sa marche, de se porter sur Pellaloco en longeant le canal de Roverbella, de soutenir et de recueillir ses avant-postes, et de retarder le mouvement des colonnes françaises qui poussaient vers la grande route. En arrière de cette première ligne, il avait fait prendre position en avant de Mozzecane au général Watlet avec 3 bataillons, 2 escadrons et une demi-batterie, tandis que le général Spiegel était en réserve en arrière de ce village avec sa cavalerie.

Intimement convaincu qu'une défensive passive ne pourrait lui permettre de conserver ses positions, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld n'attendait plus qu'une occa

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général-major Vecsey au F.-M. comte Bellegarde (Relation du combat du 8 février) ; Valeggio, 10 février, II, 63 *s*.

sion favorable pour essayer d'améliorer sa position, et de se donner un peu d'air en exécutant vigoureusement quelques retours offensifs. Dès qu'il crut la brigade Eckhardt assez rapprochée de lui pour pouvoir éventuellement menacer la droite de Zucchi, dès qu'il se fut aperçu du départ de la division Rouyer, dès qu'il sut qu'il n'avait plus devant lui que les divisions Marcognet et Zucchi, il résolut d'attaquer et d'enlever Pellaloco, où le général Zucchi n'avait que trois petits bataillons. Pendant qu'un des bataillons du régiment Spleny se portait de front sur ce village, quatre compagnies opérant un mouvement tournant prenaient ses défenseurs de flanc et réussissaient à les en chasser en les rejetant sur Castiglione Mantovano. Non content de cet avantage qui lui assurait désormais la possession de la route de Villafranca, Mayer von Heldenfeld essaya de reprendre également Castiglione Mantovano. « Ce village, dit-il[1], fut jusqu'au soir alternativement pris et reperdu par mes troupes. Mais je parvins cependant à conserver Pellaloco. »

Le général Watlet, de son côté, avait eu d'autant moins de peine à se maintenir en avant de Mozzecane que, à partir du moment où le général Marcognet dut envoyer la brigade Deconchy rejoindre le vice-roi vers Valeggio, il ne tenta plus que des attaques, assez fréquentes, il est vrai, mais assez molles, si bien que Mayer von Heldenfeld, momentanément rassuré, avait cru pouvoir, avant et après la prise de Pellaloco, diriger par Malavicina di Sopra quatre de ses compagnies au secours de Merville, dans le but de rétablir ses communications avec la division de réserve et de donner quelque inquiétude au vice-roi.

Au moment où la nuit commençait à tomber, deux bataillons du régiment Coburg (brigade Quosdanovich) arrivèrent à Mozzecane pour renforcer le corps de blocus. Mais le combat avait déjà cessé.

La journée du 8 avait coûté cher au corps de blocus dont les pertes s'élevaient, d'après le dire même de Mayer von Heldenfeld, à 1.540 hommes[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 8 février, soir, II, 63 *e*. En terminant cette dépêche, Mayer, ignorant ce qui se passait à sa droite, ajoutait : « Si l'ennemi a poussé au-delà de Pozzolo et renouvelle ses attaques sur Valeggio et Villafranca, je prendrai Villafranca pour objectif, afin d'attirer le gros des Français sur moi, et surtout afin de vous permettre de les couper de Mantoue. Si le général Eckhardt n'était pas trop loin, je lui demanderais son concours. »

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Goïto,

Les deux généraux en chef, dès qu'ils eurent établi leurs quartiers-généraux pour la nuit du 8 au 9 février, le vice-roi à Marengo, Bellegarde à Valeggio, s'occupèrent de l'envoi des ordres pour la journée du lendemain. Quant à leurs troupes, elles restèrent de part et d'autre et à peu de chose près sur les positions qu'elles occupaient à la fin de la journée, sur les points mêmes où elles avaient combattu.

Le 8 au soir, l'armée du vice-roi était, par suite, répartie comme suit : à l'aile gauche, la division Palombini était rentrée dans les ouvrages de Peschiera; Fressinet bivouaquait aux environs de Monzambano. A droite Zucchi avait réuni sa division un peu en arrière de Castiglione Mantovano ayant en avant de lui et à sa gauche la division Marcognet à Roverbella. Au centre, la brigade Bonnemains bivouaquait entre Roverbella et Pozzolo, ayant derrière elle les divisions Quesnel et Rouyer établies sur une ligne allant de Roverbella à la Casina Aldegatti et faisant, comme elle, front vers Valeggio. La cavalerie de Perreymond et celle de la garde étaient avec le vice-roi à Marengo et l'infanterie de la garde était restée, comme pendant toute la journée, aux environs de Goïto. Les avant-postes du vice-roi sur la rive gauche du Mincio décrivaient un arc de cercle qui s'étendait de Roverbella jusqu'à Pozzolo.

A l'extrême droite de Bellegarde, après avoir repoussé la sortie de la garnison de Peschiera, Vlasitz était rentré dans ses positions de Cavalcaselle. A sa gauche, Fenner occupait Salionze avec le gros de sa division. Les troupes de Radivojevich étaient, les unes sur la rive droite du Mincio entre Olfino et Borghetto où les brigades Vecsey et Steffanini venant de Volta bivouaquaient le 8 au soir, les autres, que Bellegarde avait, dans l'après-midi du 8, rappelées sur la rive gauche, à Valeggio. La division Pflacher resta, le 8 au soir, à Borghetto et celle de Merville un peu en avant de Valeggio entre Ca Mazzi et Foroni. A gauche,

9 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Bellegarde am 8ten Februar*, XIII, 6 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 8 février, soir, II, 63 *e. Ibidem*, Mozzecane, 10 février, II, 87 et II, 88. *Ibidem*, Mozzecane, 11 février, II, 106. *Ibidem*, Mozzecane, 20 février, II, 63. *Regio Archivio di Stato, Milan.* 48 *Appendice Storia*. Rapport sur les faits d'armes du 3e régiment d'infanterie légère italienne et du 4e chasseurs à cheval italien.

le corps de blocus du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld bivouaquait, à Mozzecane et en arrière de ce village, couvert par une ligne d'avant-postes allant à droite de Remelli par Parisi vers Pellaloco et Castiglione Mantovano.

La fatigue des troupes engagées, depuis le matin, l'heure avancée à laquelle la bataille avait pris fin, avaient empêché les généraux en chef des deux armées de prescrire à leurs troupes des mouvements que leur épuisement les aurait mis dans l'impossibilité d'exécuter et que l'obscurité de la nuit aurait rendus plus pénibles encore. Ils n'en avaient pas moins reconnu tous deux la nécessité de modifier leurs positions respectives au plus tard dès la pointe du jour.

Pour le vice-roi, il importait avant tout de rétablir au plus vite sa communication avec le général Verdier. Il lui fallait pour cela ramener le gros de son armée sur la droite du Mincio en repassant le pont de Goïto et par cela même qu'il n'avait pas remporté des avantages assez décisifs, retourner sur ses anciennes positions, afin de pouvoir, de la sorte, venir en aide à son aile gauche que Bellegarde, maître du pont de Borghetto, pouvait menacer d'une nouvelle attaque et écraser sous la supériorité du nombre. En un mot, tandis que la division Zucchi recevait l'ordre de rentrer à Mantoue, le gros de l'armée, couvert par la brigade Bonnemains chargée de masquer le mouvement jusqu'à Goïto, allait dans la matinée du 9, reprendre la ligne du Mincio[1].

La tâche du feld-maréchal autrichien était moins simple et la résolution qu'il avait à prendre a dû lui coûter un effort considérable dont la trace apparaît bien clairement tant dans son *Journal d'opérations* que dans la teneur même des ordres qu'il expédia à ses principaux lieutenants entre huit heures et onze heures et demie du soir.

« Comme l'ennemi, lit-on dans le *Journal d'opérations*[2], avait l'intention de conserver la ligne du Mincio, qui lui offrait une excellente position appuyée sur les places de Peschiera et de Mantoue et sur laquelle il possédait les deux têtes de pont de Goïto et de Monzambano, le feld-maréchal comte Bellegarde résolut de ramener plus en arrière les troupes postées sur la rive droite du Mincio. » Il jugea même nécessaire

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Goïto, 9 février 1814 et, *Ibidem*, Relation de la bataille du Mincio.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4.

de faire commencer pendant la nuit du 8 au 9 le mouvement de retraite à l'aide duquel il se proposait de concentrer dans la matinée du 9 le gros de son armée sur la ligne Valeggio-La Gherla. »

Dans les dépêches qu'il adressa à ses lieutenants et surtout dans la première de toutes, dans celle qu'il expédia de Valeggio le 8 février à huit heures du soir à Sommariva[1], le feld-maréchal ne peut s'empêcher de lui faire part des inquiétudes que lui laisse le résultat de sa journée.

« A la nuit, lui dit-il, l'ennemi a fini par être repoussé à ma gauche, *mais il peut renouveler ses attaques*. En conséquence, je crois utile de faire repasser le Mincio à nos troupes à l'exception d'un détachement fourni par la brigade Steffanini et qui gardera les hauteurs de Borghetto[2]. »

Ainsi qu'il le lui répètera, du reste, dans une seconde dépêche expédiée à neuf heures et demie du soir en même temps qu'il faisait partir les ordres destinés à Radivojevich, à Merville et à Mayer von Heldenfeld, le feld-maréchal est décidé à s'établir avec les divisions Pflacher et Merville entre Valeggio, La Gherla et Villafranca di Verona. Ainsi posté, il verra « s'il doit attendre l'attaque qu'il pense avoir à soutenir le 9 au matin, ou s'il attaquera lui-même afin de chercher à rejeter les Français dans Mantoue. » Quant à Sommariva, qui devra avoir soin de se relier avec les troupes de Radivojevich, dont la droite occupera le Monte Bianco (au nord de Valeggio), le feld-maréchal lui prescrit de mettre le gros de ses forces à Castelnuovo di Verona, d'occuper solidement les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze, d'empêcher les Français de forcer le passage de Monzambano et de surveiller attentivement Peschiera « d'où ils pourraient bien vouloir déboucher ».

Sommariva modifia, du reste, l'ordre qu'il venait de recevoir.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva), F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Valeggio, 8 février, huit heures soir, II, 75. *Ibidem* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Valeggio, 8 février, neuf heures et demie du soir, II, 63 *d*. On lit encore dans l'*Operations Journal de Sommariva* (Feld-Acten Sommariva), XIII, 1 : « Dans la nuit, le feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, reçut l'ordre de repasser le Mincio avec toutes les troupes qu'il pouvait avoir jetées de l'autre côté de la rivière... et de masser son corps à Castelnuovo di Verona, tout en continuant à tenir les hauteurs de Cavalcaselle et de Salionze, *afin de protéger l'aile droite de l'armée contre une manœuvre du genre de celle qui avait été entreprise par le vice-roi contre l'aile gauche dans la journée du 8.* »

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 février, XIII, 3 ; XIII, 4.

En allant à Castelnuovo di Verona il craignait de trop découvrir le général Vlasitz chargé d'observer Peschiera. Il résolut donc d'établir la division Fenner à Oliosi (un peu plus de 2 kilomètres est de Salionze), et, comme ce général devait être rendu sur ce point avant le jour, il lui prescrivit de décamper de nuit et dans le plus grand silence en ne laissant que peu de monde à Pra Vecchia et Salionze[1].

Aux généraux Radivojevich, Merville et Mayer von Heldenfeld, Bellegarde n'avait pas eu besoin d'exposer aussi complètement les résultats d'une journée dont ils connaissaient les principaux épisodes. Il se bornait par suite à prescrire à Radivojevich de laisser à Valeggio 4 bataillons avec le général Bogdan « et de le charger de recueillir les avant-postes dans le cas où les Français les attaqueraient et les malmèneraient ». La brigade Steffanini allait repasser le Mincio, couper le pont derrière elle et s'établir sur les hauteurs de Valeggio et de Monte Bianco (3 kilomètres nord de Valeggio). La brigade Vecsey et le reste de la brigade Bogdan allaient se masser entre La Gherla et Valeggio, où ces troupes étaient destinées à servir de réserve. Quant à la division du feld-maréchal-lieutenant Pflacher, elle était déjà arrivée à La Gherla, où elle s'était établie en arrière du village à cheval sur la route[2].

Merville restait, comme Mayer von Heldenfeld, sur ses positions. Les troupes du premier de ces généraux étaient tellement épuisées que Bellegarde se borna à prescrire à Merville d'envoyer pendant la nuit quelques patrouilles « afin de voir si les Français se retirent et de les suivre dans ce cas[3] ».

Au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, auquel il annonçait l'envoi à Villafranca d'un régiment de cavalerie, les

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Salionze, 8 février, onze heures du soir, II ad 75.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich ; Valeggio, 8 février, neuf heures et demie du soir, II, 63 *a*. Le mouvement des troupes faisant partie de la division Pflacher s'était exécuté de suite, puisque le feld-maréchal-lieutenant Merville se plaignit, le 8 février de Foroni à onze heures du soir, au feld-maréchal Bellegarde (*K. und K. Kriegs-Archiv*, II, 63 *r*) du départ du régiment de Saint-Julien « qui s'était replié aussitôt après la fin du combat, et avait quitté sa ligne sans le prévenir. » Merville, manquant de monde, avait dû faire reprendre ces postes par les dragons de Savoie. Le régiment de Saint-Julien, dont parle Merville, appartenait à la brigade Quosdanovich de la division Pflacher.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Merville ; Valeggio, 8 février, neuf heures et demie du soir, II, 63 *c*.

dragons de Savoie, et qu'il invitait à le tenir au courant de tout, il ne donnait aucun ordre; mais il lui indiquait sommairement les motifs pour lesquels il s'établissait avec son gros entre Valeggio, La Gherla et Villafranca « afin, disait-il, de pouvoir soutenir ses deux ailes[1] ».

De part et d'autre, comme tel est d'ailleurs presque toujours le cas, on chercha à atténuer le chiffre des pertes subies par chacune des deux armées. D'après les chiffres donnés par Bellegarde, l'armée autrichienne n'aurait eu que 16 officiers et 533 hommes tués, 1 général, 104 officiers et 2.094 hommes blessés et 1.208 hommes[2] disparus ou fait prisonniers, soit un total d'environ 4.000 hommes, tandis que, d'après les évaluations du rapport que le vice-roi adressa au ministre de la Guerre, les pertes totales des Autrichiens auraient été de 2.500 prisonniers et de plus de 5.000 tués ou blessés. Il est vrai que tandis que sa *Relation* n'accuse que 2.500 hommes hors de combat, les Autrichiens prétendent que les pertes de l'armée du vice-roi ont été sensiblement supérieures aux leurs; elles se seraient d'après eux élevées au moins à 6.000 hommes.

La bataille du Mincio a été livrée dans des conditions si extraordinaires, si singulières, si exceptionnelles, qu'après en avoir décrit en détail les multiples péripéties, il est absolument nécessaire de l'examiner dans son ensemble et dans ses conséquences.

Si nos souvenirs sont fidèles, Joseph de Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, fait dire à Souwaroff qu' « une bataille perdue est une bataille que l'on croit avoir perdue ». Cette fois, fait bien rare dans l'histoire des guerres, aucun des deux généraux ne crut, ne prétendit avoir remporté la victoire, parce que tous deux, avec une franchise et une loyauté égale-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Valeggio, 8 février, neuf heures du soir, II, 63 *b*.

2. La brigade de grenadiers du général Stutterheim avait, nous l'avons déjà dit, perdu à elle seule, 32 officiers et 758 hommes. Les 3 escadrons de Hohenlohe avaient eu, rien que dans la seule charge de Pozzolo, 2 officiers tués et 11 blessés. Enfin, d'après un rapport officiel établi le 4 mars (Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*, 4 mars, III, 50), le régiment d'infanterie Archiduc Charles, avait eu 203 hommes mis hors de combat dans la journée du 8.

Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld (Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 6), *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Bellegarde am* 8[ten] *Februar*, évalue à 6.000 hommes les pertes de l'armée autrichienne. Dans son rapport à Bellegarde, de Mozzecane, 10 février (*K. und K. Kriegs-Archiv*, II, 88), le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld rend compte que son corps a perdu à lui seul 1.540 hommes.

ment rares, reconnaissaient, dès le soir du 8 février, ou plus exactement le 9 au matin, que ni l'un ni l'autre n'avait réussi à atteindre le but qu'il s'était proposé.

Aussi, afin de répondre tout d'abord aux assertions de certains panégyristes de Bellegarde et aux détracteurs du vice-roi, avant même de procéder à un examen critique de la conduite et des dispositions des deux généraux en chef, nous croyons utile, indispensable même, de bien établir qu'aucun d'eux n'a jamais, à aucun moment, essayé de prétendre qu'il était sorti victorieux de la lutte sanglante et acharnée dont les deux rives du Mincio venaient d'être le théâtre.

Dans la *Relation über die bei der K. K. Armee von Italien von 1ten bis 10ten Februar 1814 vorgefallenen Kriegsereignisse*, relation officielle qu'on peut comparer à nos *Bulletins* de la Grande Armée et qui, comme eux, était uniquement destinée à agir sur l'opinion publique, le Gouvernement impérial et royal a bien essayé de présenter les résultats de la journée sous un jour plutôt favorable aux armes autrichiennes; mais il n'est que juste de reconnaître que le feld-maréchal comte Bellegarde, rendant compte à son souverain, le 9 au matin, de Valeggio, des événements de la veille, n'a jamais songé à lui parler de victoire. Après lui avoir d'abord exposé ses intentions et ses espérances, après lui avoir retracé sommairement, mais avec une remarquable franchise, les différentes phases de cette journée, après avoir reconnu que, bien que la division de cavalerie du général Mermet eût été rejetée à deux reprises, bien qu'on lui eût enlevé un canon, bien qu'on eût disputé le terrain pied à pied, l'ennemi n'en remporta pas moins certains avantages et vers Villafranca et vers Oliosi, « points d'où il se proposait de nous tourner complètement », après avoir constaté que « la belle tenue de la division Merville permit seule de ralentir ses progrès » et l'obligea après l'entrée en ligne de la brigade Quosdanovich « à renoncer à ses avantages », il se borne à conclure en ces termes bien caractéristiques :

« Le combat a duré depuis neuf heures du matin jusqu'au soir. Comme les Français disposaient d'une nombreuse artillerie, nos pertes ont été très sensibles... *Mon quartier-général reste à Valeggio*. Je vais m'occuper maintenant à compléter le blocus de Mantoue et de Peschiera et *j'attendrai les mouvements du roi de Naples pour reprendre les opérations actives vers le Pô*[1]. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François;

Ainsi donc, dès le lendemain de la bataille du Mincio, le feld-maréchal, loin de songer à chercher des faux-fuyants ou de dissimuler à son souverain les conséquences de la journée, n'hésitait pas à lui déclarer qu'à partir de ce moment il allait en réalité *renoncer à l'offensive et subordonner ses opérations au résultat de celles des Austro-Napolitains sur la rive droite du Pô.*

C'est là un langage si rare dans la bouche d'un général en chef qu'il importait assurément d'insister sur ce point et de rendre la justice qui lui est due, à l'officier général qui n'a pas craint de donner ce bel exemple de franchise, de loyauté et de véritable patriotisme.

L'impression que le feld-maréchal avait ressentie au lendemain de la bataille du 7 n'était pas une de ces impressions passagères que le raisonnement et le temps font disparaître. Elle ne fit, au contraire, que s'ancrer de plus en plus dans son esprit, et lorsque, chargé par lord William Bentinck d'une mission aux quartiers-généraux des armées autrichiennes et napolitaines, le lieutenant-colonel Catinelli rejoignit Bellegarde le 15 février à Villafranca, il le trouva encore dans la même disposition d'esprit :

« J'ai aperçu dans l'âme du maréchal une forte agitation, écrit-il à lord William Bentinck. *La bataille que venait de lui livrer le vice-roi avait fortement agi sur son esprit* » Et un peu plus loin il ajoute : « J'arrivai donc au quartier-général dans un moment où l'on était fort démonté [1]. »

De son côté, le vice-roi n'a pas été moins franc et moins véridique que son adversaire. On lui a reproché, il est vrai, d'avoir écrit, le 9 février, de Goïto à la vice-reine : « Encore une bataille de gagnée [2]. » Mais sa lettre à la vice-reine, de même que la *Relation officielle autrichienne*, était destinée à

Valeggio, 9 février, II, 63 (Relation de la bataille du Mincio). Le *Diario del barone von Hügel* résume en ces termes les résultats de la bataille du Mincio : « ... C'est seulement à la bravoure de nos troupes que nous devons notre conservation. On était mal informé ; on avait même des renseignements absolument faux et au lieu de redresser au plus vite les fautes qui en étaient émanées, on ne pouvait se déterminer à rien et tout se faisait mal, avec précipitation et avec désordre. »

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Lieutenant-colonel Catinelli à lord William Bentinck. Rapport sur sa mission aux quartiers généraux autrichien et napolitain, 11-18 février 1814, annexé à la dépêche de lord William Bentinck à lord Bathurst ; Palerme, 27 février 1814 (original en français).

2. Le vice-roi à la vice-reine ; Goïto, 9 février 1814. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 11 février 1814.

agir sur l'esprit public. Aussi ne peut-on que s'étonner de voir le maréchal Vaillant, examinant et critiquant en 1858 la relation de *Vacani*, attacher à cette lettre une importance qu'elle n'avait jamais eue, et ce n'est pas sans surprise qu'on le voit s'écrier sévèrement : « Non, prince, ce n'a point été une bataille gagnée », alors surtout que rien n'eût été plus simple et plus aisé pour un ministre de la Guerre que de se faire mettre sous les yeux les différents rapports que le vice-roi avait adressés à ce moment à l'empereur et au duc de Feltre, rapports qui se trouvent précisément aux *Archives de la Guerre*.

Le maréchal y aurait vu que, sauf dans cette lettre à la vice-reine, jamais le vice-roi n'a parlé de bataille gagnée. Il n'en est question ni dans la relation qu'il fit rédiger par le général Vignolle, ni dans la dépêche qu'il adressa de Goïto, au duc de Feltre à la même date et dans laquelle il se borna à dire très simplement et avec sa loyauté habituelle :

« L'affaire fut excessivement chaude par l'acharnement qu'on mit de part et d'autre, vu surtout la situation respective des deux armées... Les résultats de cette journée sont des plus satisfaisants[1]. »

Le maréchal n'aurait pas davantage trouvé le mot de « *bataille gagnée* » dans l'ordre du jour que le vice-roi adressa à ses troupes, de Volta, le 9 février[2], ni dans la pièce par laquelle Clarke annonçait à l'empereur l'envoi du rapport qu'il venait de recevoir du vice-roi[2], ni dans la dépêche qu'Eugène confia à Tascher chargé de rendre verbalement compte à l'empereur de tous les détails de cette affaire. Si, cédant à un sentiment de satisfaction bien légitime et de joie fort naturelle après toutes les tristesses qu'il n'a cessé d'éprouver depuis qu'il a été obligé par les événements de battre en retraite depuis l'Isonzo jusqu'au Mincio, le vice-roi ne peut s'empêcher de s'écrier : « Je viens d'avoir le bonheur de remporter un avantage assez marqué sur l'ennemi au moment où il s'apprêtait à passer le Mincio », il se hâte d'ajouter : « Je regrette toutefois que les résultats n'en aient point été assez décisifs pour l'avenir[3]. »

1. *Archives de la Guerre*. Relation de la bataille du Mincio, 8 février 1814. *Ibidem*. Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Goïto, 9 février 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Ordre du jour du vice-roi à l'armée d'Italie ; Volta, 9 février 1814. *Ibidem*. Le ministre de la Guerre à l'empereur ; Paris, 16 février 1814.

3. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Goïto, 9 février 1814.

Enfin il aurait suffi au maréchal Vaillant de relire la réponse de l'empereur, de Nangis, le 18 février[1], au prince Eugène, pour se convaincre que jamais le vice-roi n'avait songé à prétendre qu'il avait gagné la bataille du Mincio, pas plus d'ailleurs que son adversaire.

C'est vraisemblablement à l'insuffisance des renseignements qu'il consulta, qu'il convient, croyons-nous, d'attribuer la sévérité excessive du jugement que porte, sur le résultat de la journée du 8 février, le maréchal Vaillant, plus sévère et plus exigeant que l'empereur lui-même, dont il cite cependant la lettre, de Nangis, le 18 février[1]. Nous ne saurions donc admettre avec lui, ni que le vice-roi a « éprouvé un grave échec, ayant été arrêté dans une entreprise bien conçue et bien commencée que l'espèce de ses troupes et la mollesse de ses généraux ont seules fait avorter », ni « qu'avec plus de vigueur de la part du général Verdier et plus de persistance dans l'attaque des deux ailes le prince aurait pu remporter une superbe victoire[2] ».

Si le maréchal peut à bon droit s'écrier que « Napoléon, et surtout le général Bonaparte, eût exterminé l'armée de Bellegarde », il nous semble que son jugement, basé sur des renseignements incomplets et inexacts, ne saurait être accepté sans réserves. En effet, si le maréchal blâme avec raison l'isolement complet dans lequel l'aile gauche du vice-roi s'est trouvée loin du reste de l'armée, on ne saurait, en revanche, être de son avis, lorsqu'il reproche au prince Eugène « d'avoir laissé des forces trop considérables à son aile gauche près de Peschiera, » puisque c'est précisément contre cette aile, contre la division Fressinet, que Bellegarde porta le gros de ses forces.

Il nous semble également que, s'il eût mieux connu la répartition des corps autrichiens et français sur ce singulier champ de bataille, le maréchal n'aurait jamais songé à dire : « Que serait-il arrivé de cette lutte entre Eugène et Bellegarde, si

1. *Correspondance de Napoléon*, t. 27, n° 21295. L'empereur au prince Eugène, vice-roi d'Italie; Nangis, 18 février 1814 :

« Mon fils, J'ai reçu votre lettre du 9 février, j'ai vu avec plaisir *les avantages* que vous avez obtenus. S'ils avaient été un peu plus décisifs, et que l'ennemi se fût plus compromis, nous aurions pu garder l'Italie. »

2. Lettre du maréchal Vaillant, ministre de la Guerre, en date du 10 mars 1858, à M. Dieudé Defly, agent de France à Milan, en réponse à la relation du feld-maréchal-lieutenant Vacani (Cité par Du Casse, *Mémoires du prince Eugène*, t. X, pes 31-36). Cf. *Annexe XVII*.

l'armée de celui-ci, à moitié passée sur la rive droite, n'ayant encore qu'un pont sur le Mincio, avait été menacée sérieusement quant à sa ligne de retraite sur l'Adige, en même temps qu'elle aurait été pressée comme dans un étau par le corps sorti de Peschiera et par le corps venant de Mantoue. » C'est là chose facile à dire, mais dont l'exécution était impossible, puisque ce fut seulement grâce à une ténacité à laquelle on n'a pas assez rendu justice que Verdier parvint à couvrir et à conserver Monzambano, alors que, d'autre part, le général Vlasitz réussissait à rejeter sur Peschiera les troupes que Palombini en avait fait sortir.

Il nous semble plus juste de reconnaître que l'imprévu, qui a joué un rôle si considérable dans la rencontre des deux armées, a bouleversé de fond en comble les plans de leurs généraux en chef. Tous deux se sont trouvés en présence d'une situation à laquelle ils étaient loin de s'attendre et à laquelle comme nous allons essayer de le démontrer, on ne pouvait remédier que par la promptitude des résolutions. A dix heures du matin, au moment où le brouillard se dissipa, Bellegarde, de Valeggio, le vice-roi, de Belvedere, avaient pu se convaincre que leurs colonnes d'attaque devaient à l'instant même recevoir des ordres appropriés aux circonstances et bien que, en raison même de l'extension démesurée de son front, le vice-roi eût à résoudre un problème presque insoluble, bien qu'il lui fût impossible de soutenir sa gauche déjà vivement pressée par Radivojevich de rappeler à lui la colonne de Zucchi, par trop éloignée de lui, et manœuvrant sur son extrême droite, il fit preuve en ce moment d'un coup d'œil plus prompt et plus sûr que son adversaire en modifiant presque aussitôt son plan d'attaque et en faisant exécuter un changement de front vers sa gauche à la presque totalité des troupes qu'il avait sous la main sur la rive gauche du Mincio. Il n'osa malheureusement pas affecter à l'attaque de Pozzolo, au mouvement sur Valeggio, toutes les ressources dont il aurait pu disposer. Ignorant la force des corps jetés par Bellegarde de l'autre côté du Mincio, ne sachant pas qu'il n'y avait sur la rive droite, aux environs de Goïto, que la faible brigade du général Vecsey (3 bataillons, 6 escadrons et 1 batterie), il se priva, pendant tout le reste de la journée, du concours de la garde royale qu'il immobilisa en pure perte sur ce point. Enfin, tout en se décidant à concentrer ses efforts sur Pozzolo, à diriger le gros de ses troupes vers sa gauche, à renoncer à son objectif primitif, Villafranca, au lieu de porter immédiatement,

et comme il le pouvait, un coup décisif à la division Merville, de l'écraser dès midi sous le poids de ses masses, de confier à la division Zucchi la mission, à laquelle elle suffisait amplement, de paralyser le corps de blocus du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, et de l'empêcher de rien entreprendre contre son flanc droit, ce qui était chose relativement facile, en raison de la dissémination de ce corps, du désordre qui s'était mis dans ses rangs à la suite des premières affaires de la matinée et du temps forcément très long qu'il lui aurait fallu pour se reformer, il n'osa pas rappeler à lui toute la division Marcognet. Lorsqu'il donna à la 2e brigade de cette 4e division l'ordre de le rejoindre, il était déjà trop tard pour s'emparer de Valeggio, ce qui eût été possible trois heures plus tôt. La résistance héroïque et acharnée de Merville avait sauvé l'armée autrichienne et donné à Bellegarde le temps de rétablir une situation compromise par ses propres hésitations.

Il est évident, comme le prouvera une lettre que Bellegarde adressait à Murat de Villafranca, le 8 février au matin, lettre que nous citerons plus loin, que, depuis le moment où il avait passé l'Adige, le feld-maréchal autrichien était bien décidé à reprendre l'offensive. En admettant même que le vice-roi voulût se maintenir pendant quelque temps sur le Mincio, l'occupation de Vérone ne pouvait être que le prélude d'une série d'opérations et de manœuvres tendant à occuper le vice-roi sur son front, pendant qu'on aurait débordé sa gauche par Brescia et menacé sa ligne d'opérations sur la rive droite du Pô. On espérait évidemment l'obliger à se mettre définitivement en retraite et le contraindre à abandonner la Lombardie aux Autrichiens. C'était là évidemment le seul but que pouvait se proposer Bellegarde. Il voulait avoir la libre disposition des ressources de la Lombardie, se rapprocher de la grande armée alliée, s'ouvrir avec elle des communications plus directes par le Simplon et le Saint-Bernard en attendant que la chute des places fortes l'eût rendu réellement et définitivement maître de la Haute-Italie. En un mot, Bellegarde se proposait d'atteindre Milan, de pousser sa gauche, le corps de la rive droite du Pô, sur Plaisance, et de se porter ensuite avec toute son armée formant deux grosses colonnes, d'une part, sur Alexandrie, de l'autre par Casal sur Turin. Tel était le plan qu'avait conçu le feld-maréchal lorsqu'il transféra son quartier-général de Vérone à Villafranca. Afin d'assurer la réalisation de cette idée, il avait, par suite, résolu de ne passer le Mincio que lorsque son adversaire aurait renoncé à cette

ligne pour se replier sur Crémone et de franchir cette rivière simultanément à Borghetto et à Goïto. Au lieu de procéder à une reconnaissance sérieuse de la rivière, de faire tâter la ligne du Mincio à l'aide de démonstrations offensives, d'obliger le vice-roi à démasquer les troupes qui en gardaient la rive droite, l'état-major autrichien avait cru pouvoir s'en rapporter presque exclusivement à des rapports d'émissaires, de déserteurs et de gens du pays. Le hasard seul et l'insuffisance de la cavalerie du vice-roi épargnèrent à Bellegarde les conséquences fatales qu'aurait dû avoir pour lui l'imprudence de son état-major. Les mesures d'exécution du mouvement même laissèrent de plus beaucoup à désirer. Comme, en raison même de sa proximité de Mantoue, Goïto était des deux points de passage celui qui pouvait être le plus facilement menacé par les Français, d'autant plus facilement même, que, d'après les rapports reçus au quartier-général autrichien, on croyait savoir que le vice-roi était le 7 à Marcaria, on aurait dû diriger sur Goïto le gros des forces et en tous cas laisser sur la rive droite de la rivière une forte réserve chargée d'observer Mantoue jusqu'après le passage de l'armée autrichienne.

C'est cependant seulement à la dernière heure, lorsqu'il sut par quelques rapports fournis le 7 au soir par ses reconnaissances que les Français n'avaient personne à Borghetto, que le feld-maréchal prit la mesure qui devait sauver son armée et prescrivit à Merville de venir de Somma Campagna prendre position à Pozzolo, au lieu de suivre, comme il le lui avait ordonné dans le principe, le mouvement de Radivojevich. Incomplètement renseigné sur les positions et les mouvements de l'armée du vice-roi, Bellegarde, on ne saurait en douter, comptait, en jetant le gros de ses forces par Borghetto sur la droite du Mincio, immobiliser l'aile gauche du vice-roi à Peschiera et à Monzambano, l'isoler et la couper du reste des forces françaises qu'il croyait en retraite. Pour assurer plus complètement la réussite de cette opération et faciliter en même temps le passage de sa colonne de gauche qui devait franchir le Mincio à Goïto, Radivojevich avait ordre de détacher une partie de son monde dans la direction de Volta afin de donner la main à la brigade Vecsey chargée de pousser droit devant elle de Pozzolo vers l'Oglio.

Dès les premières heures de la matinée, trois brigades autrichiennes occupaient sans coup férir la grande brèche, que le vice-roi avait dû laisser ouverte entre la Strada, Cavallara,

Volta, Cerlungo, Castelgoffredo et Marcaria, pendant que de son côté il passait le Mincio à Goïto.

Au moment où le brouillard se dissipa, Bellegarde pouvait donc, de son quartier-général sur les hauteurs de Valeggio, se rendre plus facilement que le vice-roi un compte exact de l'ensemble de la situation. Placé au centre du grand arc de cercle que décrivaient autour de Valeggio et de Pozzolo les lignes de l'armée du vice-roi, apercevant et découvrant la vaste trouée qui s'étendait d'Olfino jusqu'aux environs de Goïto, sachant que le vice-roi faisait mine de se porter de Marengo sur Pozzolo et Roverbella, il semble que, s'il avait pris *avant midi* une résolution qui s'imposait d'ailleurs et qui, de plus, ne pouvait en aucune façon compromettre le sort de celles de ses troupes restées sur la rive gauche du Mincio, Bellegarde aurait pu faire payer cher à Verdier et au vice-roi la faute commise en laissant la gauche de l'armée d'Italie seule et abandonnée à ses propres forces sur la rive droite du Mincio, en la chargeant de forcer le passage de Monzambano et de venir par Valeggio opérer sa jonction avec le reste de l'armée à Villafranca.

En donnant immédiatement l'ordre à Fenner et à Sommariva de déboucher de Salionze et de Monzambano, à Radivojevich de rappeler les brigades qui, détachées sur sa gauche, poussèrent inutilement dans la direction de Volta et de Castiglione delle Stiviere, d'écraser sous le poids de ces masses la faible division Fressinet, Bellegarde aurait pu briser la résistance que Verdier et Fressinet lui opposèrent jusqu'au soir, leur infliger un grave échec, qui aurait probablement obligé le vice-roi à renoncer à ses projets et aurait épargné à Merville et à Mayer von Heldenfeld les pertes considérables que leurs corps éprouvèrent dans le cours de l'après-midi.

Le feld-maréchal laissa passer le moment favorable.

Ses hésitations lui firent perdre l'occasion de remporter des avantages signalés, considérables, des avantages qu'il aurait pu s'assurer sans peine, si, entre dix heures et midi, il avait osé se décider à modifier dans ce sens ses instructions de la veille. A une heure de l'après-midi, la situation était déjà tout autre : Merville et Mayer, quoique défendant le terrain pied à pied, pliaient de plus en plus devant les attaques du vice-roi. Les brigades détachées vers Volta et Castiglione delle Stiviere étaient trop loin pour pouvoir être dirigées contre l'aile gauche française. Au lieu de renforcer les troupes qui essayaient vainement de



rejeter Verdier et de lui enlever Monzambano, il fallut, au contraire, se décider à rappeler sur la gauche du Mincio plusieurs des régiments de Radivojevich et les envoyer secourir et dégager Merville et le corps de blocus. Enfin, de même que l'on peut reprocher au vice-roi d'avoir immobilisé la garde royale à Goïto, on doit également constater que, grâce aux ordres du feld-maréchal, la brigade Vecsey ne rendit aucun service et ne tira pour ainsi dire pas un coup de fusil.

On a naturellement essayé de justifier les hésitations et les fautes de Bellegarde, d'expliquer les raisons pour lesquelles le feld-maréchal ne donna pas l'ordre qui aurait eu pour conséquences l'écrasement et l'anéantissement de Verdier. En ne tenant pas compte des trois heures dont il disposait pour en finir avec l'aile gauche française, on a fait valoir pour la défense du feld-maréchal que, en prenant une semblable résolution, il s'exposait à voir la division Merville chassée de Pozzolo et de Valeggio, à perdre la seule ligne de retraite qui permît à Radivojevich de rejoindre le reste de l'armée, enfin à laisser le vice-roi crever sa ligne d'opérations et le couper de sa base. On oublie seulement que, dès dix heures du matin, Bellegarde pouvait donner ses nouveaux ordres à Radivojevich, que c'est vers une heure seulement que le vice-roi a pu commencer à dessiner son attaque sur Pozzolo et qu'à ce moment la défaite de son aile gauche aurait été complète.

Le confident le plus intime de Bellegarde, son homme de confiance, son aide de camp général, le général comte de Ficquelmont, écrivant quinze jours après la bataille à l'archiduc Ferdinand d'Este[1], a d'ailleurs reconnu la nécessité de défendre son chef et de faire retomber sur d'autres la responsabilité des fautes commises.

« Le vice-roi, écrit-il de Villafranca le 22 février 1814[1], avait tendu un piège au Maréchal. Il s'est montré digne de l'école napoléonienne par les moyens insidieux qu'il a mis en jeu... *Son entreprise nous eût été funeste si la réserve n'avait pas été placée à Pozzolo*. Le vice-roi s'en serait bien repenti, si *les commandants de corps eussent pris un parti sur-le-champ sans attendre des ordres pour un cas qui n'était pas calculé d'avance*. Mais une partie des troupes n'a pas pris part

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este ; Villafranca, 22 février 1814, XIII, 94 (en français dans l'original).

à l'action. Le général Mayer n'a eu que ses avant-postes d'engagés. Si, avec son corps, il eût fait de Roverbella un mouvement sur sa droite, il prenait le vice-roi de flanc et à revers. Depuis une heure de l'après-midi il fut de loin spectateur de ce qui se passait à Pozzolo ; car l'ennemi ne laissa que très peu de monde pour l'observer. Le général Vecsey, qui avait passé le Mincio, fut perdu pour la journée ; et cependant ce qu'il voyait devait l'engager à marcher sur Goïto. *C'est surtout dans un pays comme l'Italie, où l'œil du chef ne peut pas tout voir, que les commandants de colonnes doivent agir avec plus d'assurance sans s'en tenir strictement à la lettre d'une disposition.* Merville et tout son corps se sont fait un grand honneur dans la journée du 8... »

En essayant de disculper son chef, Ficquelmont est arrivé, ce nous semble, à un résultat diamétralement opposé. Grâce à son témoignage, il est dûment établi que, comptant sur l'initiative de ses commandants de corps pour prendre un parti sur-le-champ et de leur propre initiative, Bellegarde, comme Ficquelmont le reproche, injustement du reste, à Mayer von Heldenfeld, est resté spectateur de ce qui se passait.

En résumé à la suite de la bataille indécise du Mincio, chacun des correspondants en chef s'était fait une idée absolument fausse des intentions et de la position de son adversaire. Malgré cela, la journée du 8 février, dans laquelle les troupes des deux armées avaient fait preuve d'une bravoure et d'une solidité remarquables, devait être, par ses conséquences, plus favorable au vice-roi qu'à Bellegarde. A partir de ce moment, en effet, et surtout après l'affaire de Borghetto, le feld-maréchal autrichien, comme il l'écrit à l'empereur François, *est décidé à attendre les mouvements du roi de Naples pour reprendre l'offensive.* Grâce à ce nouvel arrêt dans les opérations, le vice-roi va, par conséquent, se trouver en mesure de soutenir momentanément les quelques troupes établies sur la droite du Pô et d'arrêter les progrès de Nugent, pendant qu'il lui sera possible de se porter en personne au secours de son extrême gauche menacée par les mouvements débordants de l'aile droite autrichienne.

Il est évident d'ailleurs que, presque dès le lendemain de la bataille du Mincio, on était au quartier-général de Bellegarde assez peu satisfait de la journée du 8. La trace manifeste de ce mécontentement, on pourrait presque dire de ce décourage-

ment, apparait bien clairement dans la lettre déjà citée du général comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este, lettre à laquelle nous allons faire un nouvel emprunt. Après y avoir critiqué, comme nous l'avons vu, la conduite des généraux Mayer von Heldenfed[1] et Vecsey, c'est surtout sur le roi de de Naples que son auteur cherche à rejeter la responsabilité des conséquences de la bataille du Mincio.

« L'offensive du maréchal était calculée, écrit Ficquelmont[2], sur la coopération active de Murat. S'il avait voulu ou attaquer Plaisance ou passer le Pô, le vice-roi devait se hâter de quitter le Mincio, où il s'exposait aux plus graves des désastres. Mais Murat ne fit ni l'un ni l'autre. L'armée ennemie est revenue sur la position de Volta. Il reste au maréchal, après les blocus et les observations des places, le détachement de Nugent et 27.000 hommes disponibles réunis ici. Le vice-roi en a autant et peut outre cela se servir des garnisons de Mantoue et de Peschiera. Une opération contre lui ne peut se baser que sur la certitude du succès. Car, si on avait un revers sur le Mincio, comment repasserait-on l'Adige où l'ennemi pourrait porter ses garnisons. *Toute la campagne repose donc essentiellement sur ce que fera le roi de Naples*. On ne lui demandait que de forcer le vice-roi à faire des détachements, ce qui l'affaiblissait sur la ligne du Mincio... »

Tout le programme de Bellegarde est, en réalité, contenu dans ces quelques lignes. Il n'en est donc que plus curieux et plus surprenant de voir que, lorsque le général en chef autrichien se décida à passer le Mincio, parce qu'il le croyait abandonné par le vice-roi, il comptât encore sur la coopération active et immédiate du roi de Naples. On ne pouvait cependant ignorer à l'état-major de Bellegarde ce qui se passait depuis quelques jours déjà sur la rive droite du Pô. Trois jours avant de se décider à reprendre l'offensive, Bellegarde s'était préoc-

1. Cet officier général ne tarda pas à protester énergiquement contre les accusations injustes qu'on porta sur sa conduite pendant la journée du 8 février, et ce fut pour se justifier, pour bien établir le rôle joué par le corps de blocus, que le feld-maréchal-lieutenant rédigea la protestation à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts, et qui porte le nom de : *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch, dann des Gefechtes bei dem Uebergang über den Mincio unter dem Oberbefehle des F.-M. Grafen Bellegarde am 8ten Februar. K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), XIII, 6.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este ; Villafranca, 22 février, XIII, 94.

cupé de l'immobilité des Napolitains et il avait invité Nugent à lui faire part de ses projets. D'autre part, il devait avoir eu connaissance des rapports envoyés par Carascosa à Millet depuis le 3 février, des ordres que ce général transmettait à ses avant-postes, des relations de plus en plus tendues entre lui et Nugent et qu'allait à peine améliorer la signature de la convention de délimitation de Bologne.

Dès le 3 février, en présence de l'arrivée constante des troupes autrichiennes à Modène, Carascosa avait prié le général Millet de lui faire connaître les ordres et les volontés du roi, de lui faire savoir s'il entendait maintenir la défense de laisser aucune troupe dépasser la ligne des avant-postes napolitains[1]. Or, comme tout prouve que Murat refusa de modifier ces ordres, il importe en même temps de constater qu'on n'ignorait pas ces faits au quartier-général de Vérone, puisque, le jour même de la bataille du Mincio, Carascosa renouvelait dans les termes les plus formels au général Campana la défense de laisser aucune troupe dépasser les avant-postes de l'Enza : « Gardez cette instruction secrète, ajoutait Carascosa[2], et *ne faites aucun mouvement en contradiction avec cet ordre*. Si quelque troupe voulait faire un mouvement, déclarez à son chef que vous ne pouvez le permettre. » Il complétait encore ces instructions dans un *post-scriptum* : « Faites votre service à part. Si les Autrichiens font des reconnaissances, inutile d'en faire de votre côté. Conservez toujours vos avant-postes sur l'Enza. »

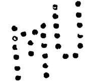
Le même jour, en effet, en même temps qu'il faisait exécuter une reconnaissance en avant de Reggio, Carascosa mandait au général Millet qu'il avait profité de ce mouvement pour charger l'officier qui dirigeait cette opération de faire parvenir au vice-roi une lettre que lui adressait le roi[3].

On se rappelle, du reste, que deux jours avant la bataille du Mincio, Murat, après avoir reçu à Bologne la visite du feld-maréchal-lieutenant Marschall, avait écrit à Bellegarde pour lui demander de lui communiquer son plan d'opérations, et de

1. *Regio Archivio di Stato, Naples. Sezzione di Guerra*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Carascosa au général Millet ; Modène, 3 février 1814 (original en français).

2. *Regio Archivio di Stato, Naples. Sezzione di Guerra*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Carascosa au général Campana, commandant à Reggio ; Modène, 8 février 1814 (original en français).

3. *Regio Archivio di Stato, Naples. Sezzione di guerra*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Le général Carascosa au général Millet ; Modène, 8 février (original en français).



lui faire connaître et l'époque à laquelle le feld-maréchal allait les commencer et la part qu'il devait y prendre. Rien dans cette lettre n'indiquait d'ailleurs l'intention du roi de donner cette coopération active et immédiate que l'on considérait au quartier-général autrichien comme indispensable et comme pouvant seule assurer le succès des opérations que l'on se proposait d'entreprendre. La question paraissait au feld-maréchal si importante, si urgente que, au moment même où ses colonnes s'ébranlaient pour franchir le Mincio, avant de quitter Villafranca, le 8 février au matin, Bellegarde avait adressé au roi de Naples la longue et intéressante lettre qu'il importe, croyons-nous, de reproduire tout entière :

« SIRE[1],

« Je viens de recevoir la gracieuse lettre dont Votre Majesté a daigné m'honorer et je m'empresse de Lui offrir l'hommage de la reconnaissance qu'elle m'inspire. La nécessité indispensable de ma présence à mon armée, au moment où je la mettais en mouvement, a retardé pour moi l'instant où j'aurai le bonheur de pouvoir Lui faire ma cour. En attendant ce moment que je désire avec vivacité, je dois préalablement satisfaire aux demandes que Votre Majesté a bien voulu me diriger.

« Dans le cas où *Elle serait en mesure d'agir avec son armée*, je La prie de disposer du corps de la mienne opérant sur la rive droite du Pô aux ordres du général comte de Nugent. Sous la savante direction de Votre Majesté, ce corps sera d'un poids d'autant plus décisif pour le cours de mes opérations sur la rive gauche.

« Quelques mots suffiront pour Lui en *tracer le plan à l'exécution duquel j'oserai prier Votre Majesté de bien vouloir concourir*.

« Le comte de Nugent aura déjà eu l'honneur de lui exposer *mes vues générales sur la campagne. Mon objet principal est de me porter en Piémont et de me mettre en rapport plus direct avec la Grande Armée*, en ouvrant ma communication avec ses corps détachés, qui occupent le Saint-Bernard, le Simplon et

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Feld-maréchal comte de Bellegarde au roi de Naples; Villafranca, 8 février matin, II, 62 1/2 (original en français).

la vallée d'Aoste. Cela me faciliterait ensuite les moyens de forcer le vice-roi à l'évacuation de toute l'Italie.

« La nature du terrain de la ligne de l'Adige et les mesures défensives qu'avait prises le vice-roi, favorisées par l'incertitude et les difficultés d'une opération de montagne dans cette saison, rendaient l'attaque de front de cette ligne difficile, et je résolus de porter un corps sur la rive droite du Pô dans l'intention de le pousser sur Plaisance et *de forcer ainsi le vice-roi à l'évacuation des deux lignes de l'Adige et du Mincio*, ou au moins à des détachements tels qu'il m'eût été alors plus facile de l'attaquer de front.

« La marche des troupes de Votre Majesté et surtout l'arrivée de sa personne à Bologne a décidé sur-le-champ le vice-roi à la retraite. J'ai passé l'Adige le 5. *Aujourd'hui je passerai le Mincio entre Valeggio et Goïto et demain je compléterai la circonvallation de Mantoue et de Peschiera. Je laisse devant les places et devant Legnago des corps suffisants à leur blocus et je dirige mon mouvement le plus vite possible sur Plaisance et, selon les circonstances, je remonterai le Pô jusqu'à Pavie pour tourner ainsi les positions que le vice-roi pourrait prendre sur la rive droite entre Plaisance et Voghera.*

« J'ai ordonné au comte de Nugent de se porter également le plus *rapidement qu'il le pourra sur Plaisance*[1], en évitant cependant avec soin de se compromettre vis-à-vis des forces supérieures, que le vice-roi, selon les nouvelles que j'avais, portera vraisemblablement sur la rive droite, et, en refusant dans ce cas un engagement, *d'attendre le résultat que produirait la marche de mon armée.*

« Si Votre Majesté approuve ce mouvement et qu'Elle prenne le commandement des troupes du comte de Nugent, Elle pourrait, en y joignant celles de ses troupes qu'Elle a déjà rassemblées, avoir pour objet principal d'empêcher le vice-roi de gagner les Apennins et de se jeter sur Gênes en ne lui laissant ainsi que le seul col de Tende pour sa retraite.

1. Cf. *Regio Archivio di Stato, Reggio* (*Continuazione delle Storia di Reggio del conte Gaetano Rocca, Canonico dell' Insigne Basilica di S. Prospero*). Rocca enregistre l'arrivée à Reggio de 2.000 Autrichiens qui, avec les Napolitains, arrachent le soir les armes de Napoléon. Cf. *Regio Archivio di Stato. Modena* (*Archivio Estense Tassoni*). *Lettere private del Senatore Testi al barone Tassoni, Milan, 13 février*. « Murat est toujours à Bologne, et ses troupes restent immobiles à Modène et à Reggio. »

« J'ai fait inviter hier lord William Bentinck[1] à se porter sur Gênes avec l'expédition qui se trouvait en Sicile. Le débarquement de ses troupes dans la rivière de Gênes compléterait l'opération.

« Si Votre Majesté n'avait pas encore Ses troupes assez réunies pour opérer avec elles, j'oserai cependant La prier *de ne pas suspendre, ni retarder le mouvement du comte de Nugent, parce que les miens sont dirigés dans la supposition du sien, et de vouloir le soutenir avec celles de Ses divisions qui sont le plus à portée de le faire.*

« Je me flatte dans tous les cas que cette marche concentrique sur Plaisance me procurera dans peu l'occasion de me présenter à Votre Majesté et, en lui demandant Ses avis sur mes opérations, d'en régler le cours de la manière la plus conforme à nos intérêts communs et de déterminer tous les autres rapports qui devront être une suite du traité d'alliance que Votre Majesté vient de conclure avec Sa Majesté l'empereur, mon Auguste Maître.

« Je trouve pour moi, en particulier, dans cette transaction politique si utile à la cause de l'Europe, l'inappréciable avantage de faire cette campagne avec vous, Sire, et d'enrichir mon expérience pour la guerre par le modèle des hauts talents militaires qui distinguent si éminemment Votre Majesté.

« Veuillez agréer, Sire, l'hommage de mon profond respect.

« BELLEGARDE, F.-M. »

De la lecture de cette lettre, il résulte manifestement que le feld-maréchal, loin de s'être mis d'accord avec le roi de Naples sur la conduite et la marche des opérations ultérienres, ne fait encore qu'espérer et solliciter le concours de l'armée napolitaine, que rien n'était encore combiné entre eux, enfin que, pour donner à Murat un gage de sa bonne volonté, pour le rassurer au moins momentanément, le général en chef de l'armée autrichienne lui fait part des indications qu'il a don-

1. Par une singulière coïncidence, de retour de Naples, Bentinck débarquait à Palerme, au moment même où Bellegarde paraissait croire encore qu'il l'amènerait à se porter droit sur Gênes. Aussitôt débarqué, Bentinck n'avait rien eu de plus pressé que de se rendre chez le roi Ferdinand IV, avec lequel il entretenait depuis le départ de Marie-Caroline des relations à peu près amicales, puis chez le vicaire général, et de les mettre au courant, non seulement des événements qui s'étaient passés à Naples, mais des intentions de son Gouvernement et, par-dessus tout, de ses propres visées.

nées à lord William Bentinck. Tout est d'ailleurs important dans cette lettre dont tous les termes ont été attentivement pesés, quoiqu'elle ait été écrite au moment où la bataille du Mincio était sur le point de s'engager. Il est donc évident, et c'est là ce qui ressort clairement de l'avant dernier alinéa, que Bellegarde avait connaissance des ordres donnés à Carascosa et à Campana et qu'il ne s'attendait guère à voir les divisions napolitaines échelonnées de Reggio à Bologne soutenir efficacement, au moins immédiatement, le mouvement que Nugent allait exécuter. Sans vouloir revenir une fois de plus sur l'impression produite par le résultat de la bataille du Mincio sur l'esprit du feld-maréchal, nous nous bornerons uniquement à faire remarquer qu'écrite et expédiée vingt-quatre ou même seulement quinze heures plus tard, cette lettre eût été assurément conçue dans des termes tout à fait différents.

9 FÉVRIER 1814. — **Envoi du colonel Tascher de la Pagerie au quartier-général de l'empereur. — L'empereur donne au vice-roi, à Elisa et à Miollis l'ordre d'évacuer l'Italie. — Positions et mouvements des deux armées, le 9 février à midi. — Mouvement de Stanissavlevich sur Brescia. — Coup de main d'une patrouille de hussards autrichiens sur Parme. — Evacuation de Parme. — Le général Carascosa et le maire de Gênes.** — Dès le 9 au matin, comme s'il avait eu le pressentiment des résolutions qu'on prenait à Nogent et à Paris au moment où se livrait la bataille du Mincio, le vice-roi avait fait partir en poste de Goïto son aide de camp le colonel Tascher de la Pagerie, chargé par lui de « remettre à l'empereur les dépêches dont il était porteur » de lui donner de vive voix avec tous les détails sur la bataille qu'on venait de livrer, des renseignements sur la situation de l'Italie, sur l'état d'esprit de l'armée et de lui demander les instructions confidentielles qu'il pourrait juger utile de lui faire tenir[1].

On était au fort de la crise : c'est l'expression même employée par la reine Hortense dans la lettre qu'elle écrivait à Eugène de Paris, le 8 février. Obligé de penser à tout, de parer à tout, à peine remis du coup que lui a donné la perte de la bataille de la Rothière, conservant son calme, sa lucidité et son sang-froid, malgré le péril imminent auquel Paris peut être

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur; Goïto, 9 février 1814. Cf. Tascher de la Pagerie, *le Prince Eugène*, p. 19.

exposé d'un instant à l'autre, malgré les mauvaises nouvelles qu'il reçoit du congrès de Châtillon, essayant de redonner du courage et de l'espoir à ses maréchaux, s'efforçant de remonter les esprits, l'empereur avait cru nécessaire, en effet, de faire connaître ses volontés au vice-roi. De plus en plus mécontent d'Augereau, sérieusement inquiet des conséquences que pouvaient avoir sa mollesse et son inaction, ignorant encore ce qui venait de se passer en Italie, l'empereur, avant d'entreprendre l'immortelle manœuvre de Montmirail et de Champaubert, venait d'envoyer de nouvelles instructions au vice-roi, à Elisa, au général Miollis et à Fouché. Se rappelant l'ordre conditionnel auquel il semblait n'avoir plus songé depuis le 17 janvier, il avait prescrit au duc de Feltre de « réitérer au vice-roi par le télégraphe, par estafette, et en duplicata par un officier, l'ordre de se porter sur les Alpes, aussitôt que le roi de Naples aurait déclaré la guerre à la France[1] ». Eugène devait ne laisser dans les places que des troupes italiennes et venir de sa personne, « avec tout ce qui est Français, sur Turin et Lyon, soit par Fenestrelle, soit par le Mont-Cenis ».

Dans les ordres qu'il faisait expédier en même temps à Elisa et au général Miollis, l'empereur leur prescrivait, « comme le grand-duché de Toscane et Rome n'étaient plus tenables, de les remettre au roi de Naples sous la condition que tous les Français et employés se retireraient librement sur les Alpes, le Mont-Cenis et Briançon avec armes et artillerie ». Le duc d'Otrante devrait, « s'il se trouvait encore en Toscane, aller vers le roi de Naples pour arranger cette convention[2] ».

Afin de donner encore plus de poids à ses instructions, afin de bien marquer au vice-roi l'importance et l'urgence qu'il attachait à ce moment à l'exécution immédiate de cet ordre presque inexécutable, il avait été jusqu'à faire appel à Joséphine,

1. *Correspondance*, t. 27, n° 21.212. L'empereur au duc de Feltre ; Nogent-sur-Seine, 8 février 1814. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au vice-roi ; Paris, 9 février 1814.

2. *Correspondance*, t. 27, n° 21.212. L'empereur au duc de Feltre ; Nogent-sur-Seine, 8 février 1814. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre à la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane, et au général Miollis; Paris, 9 février 1814. Au moment même où l'empereur donnait à Fouché les pleins pouvoirs, grâce auxquels il allait pouvoir faire cadeau de la Toscane à son ancien ami Murat, le roi de Naples avait éprouvé le besoin d'exprimer sa reconnaissance au duc d'Otrante :

« Je ne saurais jamais vous exprimer assez, lui écrit-il le 8 février, combien je sais apprécier vos nobles et généreux procédés. »

à lui adresser une lettre dans laquelle il l'invitait, elle et Hortense « à écrire immédiatement à Eugène ».

Dès le lendemain, 9 février, l'impératrice Joséphine se conformant aux volontés de l'empereur conseillait à Eugène de ne pas perdre un instant, de redoubler d'efforts pour remplir l'ordre que l'empereur venait de lui donner, et elle finissait sa lettre par ces mots : « La France avant tout, la France a besoin de tous ses enfants[1]. »

Vingt-quatre heures plus tard, la reine Hortense, abordant à son tour le même sujet, adressait à son frère une lettre d'autant plus importante, qu'elle établit d'une manière péremptoire et indiscutable, que le premier ordre de l'empereur, cet ordre du 17 janvier, dont les calomniateurs et les ennemis du vice-roi ont cru pouvoir se faire une arme contre lui, était bien subordonné à une déclaration de guerre formelle du roi de Naples :

« Je t'envoie la lettre de l'empereur à l'impératrice et la réponse de notre mère ; je ne comprends rien à tout cela... Ce qui te prouve bien que l'empereur ne comptait pas sur toi pour venir en France, c'est que, d'après sa lettre, il dit ne t'avoir ordonné de quitter l'Italie, que, *quand le roi de Naples lui déclarerait la guerre*, et, *cette guerre, à laquelle il devait bien s'attendre depuis longtemps, je parie qu'il s'est toujours fait illusion et ne l'a pas crue possible*[2]... »

Pendant que l'estafette emportait ces différentes lettres qui allaient causer au vice-roi une douloureuse surprise et une profonde tristesse, son armée exécutait tranquillement, en bon ordre et sans être le moins du monde inquiétée, les mouvements nécessaires pour rétablir la communication avec le général Verdier que les Autrichiens restés maîtres du pont de Borghetto, pouvaient menacer d'une nouvelle attaque. Le 9, au matin, toutes les troupes avaient repris la ligne du Mincio. La 6e division (Zucchi) rentra à Mantoue avec la cavalerie de Rambourg ; la garde royale, la 1re division (général Quesnel) et les brigades de cavalerie de Perreymond et de Bonnemains, occupaient Goïto ayant des postes en face de Pozzolo ; la 4e (général Marcognet) prit position à Volta ; la 2e (général Rouyer) s'établit en réserve à Guidizzolo, et la 3e (général Fressinet) resta à Monzambano.

1. L'impératrice Joséphine au vice-roi ; La Malmaison, 9 février 1814.
2. La reine Hortense au vice-roi ; Paris, 10 février 1814.

Afin d'être plus à portée d'observer les mouvements que les Autrichiens pouvaient faire à la faveur du pont de Borghetto, le vice-roi transporta dans la journée son quartier-général à Volta[1].

Après être resté pendant toute la nuit entre Roverbella et Pozzolo, décidé à établir son armée sur une position qui lui permît à la fois de couvrir les routes de Brescia et de Crémone et d'assurer la défense de la ligne du Mincio, le vice-roi n'avait ramené que, dans la matinée du 9, ses troupes en arrière des positions qu'elles occupaient depuis la fin de la bataille. Le mouvement de retraite sur Mantoue, entre autres, s'exécuta en plein jour, puisque ce fut seulement dans l'après-midi que les dernières troupes de l'armée d'Italie, dont la seule présence avait suffi pour empêcher le corps de blocus de se porter sur Roverbella, évacuèrent Castiglione Mantovano[2].

La concentration en arrière de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Mincio s'était, sur l'ordre de Bellegarde, opérée beaucoup plus rapidement. S'attendant évidemment pour le lendemain à un renouvellement des attaques sur Valeggio, le feld-maréchal avait cru nécessaire d'imposer les fatigues d'une marche de nuit à la plus grande partie des troupes du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich. Comme nous l'avons dit précédemment, Vecsey et Steffanini, qui n'avaient trouvé personne devant eux pendant toute la journée du 8, étaient venus s'établir le 8 au soir, en avant de Borghetto, point sur lequel Radivojevich ramena fort avant dans la soirée les brigades Bogdan et de Best auxquelles il fit quitter de nuit leurs positions du Monte Olivetto. Un peu plus tard, et sur l'ordre formel de Bellegarde, on n'avait laissé à Olfino qu'une petite arrière-garde qui battit elle-même en retraite à trois heures du matin, après avoir eu le soin d'entretenir et d'aviver les feux de bivouac, et qui passa avec le gros des troupes du feld-maréchal-lieutenant sur la rive gauche du Mincio. A quatre heures et demie du matin, tout le corps de Radivojevich, qui avait marché ou avait été tenu en éveil toute la nuit, avait repris pied de l'autre côté du Mincio autour de Valeggio, à l'exception de la brigade Stef-

1. *Archives de la Guerre*. Ordre du jour à l'armée d'Italie; Volta, 9 février 1814. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Goïto, 9 février 1814. Relation de la bataille du Mincio.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 9 février, XIII, 3; XIII, 4.

fanini qui, établie en demi-cercle en avant de Borghetto, appuyait ses flancs au Mincio et se couvrait par une ligne d'avant-postes allant de Ca dei Boschi (en amont de Pozzolo) jusqu'au Monte Piva, par Montalto et Monte dei Frati. Afin de renforcer la valeur défensive de Borghetto, un bataillon de pionniers avait commencé, dès le 8 au matin, à créneler et à retrancher les maisons situées sur la lisière ouest de ce village[1].

A cause de l'extrême fatigue de ses troupes, épuisées par la violence des combats du 8, Bellegarde avait pris la résolution de laisser reposer son armée, dont il avait établi le gros à La Gherla (à peu près à mi-distance entre Valeggio et Villafranca) et de ne plus rien entreprendre avant d'être définitivement fixé sur la nature des mouvements que l'armée de Murat exécuterait sur la rive droite du Pô dans la direction de Plaisance.

Tout était resté absolument tranquille pendant les premières heures de la matinée sur les lignes françaises de la rive droite du Mincio depuis Peschiera jusqu'à Monzambano et Borghetto. Informé vers midi du mouvement du gros de l'armée d'Italie de Goïto sur Volta, le feld-maréchal se contenta de faire observer de loin par quelques patrouilles de découverte la direction suivie dans l'après-midi du 9 par les arrière-gardes françaises qui se repliaient de Marengo sur Rotta et Goïto, et de Castiglione Mantovano sur Mantoue. Aucun de ses corps ne bougea. Radivojevich resta à Valeggio, Merville à Li Foroni, et Mayer von Heldenfeld était encore le 9 au soir à Mozzecane. Le général Eckhardt, auquel Mayer von Heldenfeld avait envoyé l'ordre de laisser à Ostiglia un fort détachement chargé de surveiller les Français postés à Governolo et d'aller s'établir avec le gros de sa brigade à Castel d'Ario[2] sur la route de Legnago

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 9 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 9 février, quatre heures et demie matin, II, 72.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 9 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 9 février, une heure et onze heures quarante-cinq du soir; II, 73 et II, 74. F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Li Foroni, 9 février matin et une heure du soir, II, 77 et II, 78. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 9 février, onze heures du matin et huit heures du soir, II, 79 et II, 80.

On trouve encore la confirmation des faits que nous venons d'exposer dans le *Diario del Barone von Hügel :*

« L'ennemi s'est retiré du champ de bataille. Les déserteurs disent qu'il rentre à Mantoue et à Goïto. Vers midi j'ai parcouru le champ de bataille. Nos vedettes se trouvaient encore là où ils (*sic*) se trouvaient la veille. Il fut or-

à Mantoue, était seul en marche pour se rapprocher du corps de blocus.

A l'aile droite autrichienne, Sommariva, qui avait envoyé de nuit un de ses régiments à Oliosi, avait reçu de Bellegarde l'ordre de redoubler de vigilance du côté de Peschiera et de Monzambano. En prévision d'une sortie possible de la garnison de Peschiera, à laquelle on avait vu faire quelques mouvements sur la rive droite du Mincio, on avait couvert par quelques retranchements les troupes établies à Cavalcaselle et tenu une réserve toute prête à marcher sur Castelnuovo di Verona [1].

En même temps, comme on croyait savoir que le vice-roi avait envoyé des renforts de Peschiera à Brescia, comme il semblait désormais hors de doute à Bellegarde que le vice-roi était fermement résolu à ne pas se laisser déborder sur sa gauche, le feld-maréchal ordonna à Sommariva de recommander au général-major Stanissavlevich d'apporter une extrême prudence à l'exécution de son mouvement sur Brescia. Cet officier général, dont l'avant-garde avait eu le 8 une petite affaire près d'Idro Alto, venait d'arriver à Bagolino d'où, en se couvrant

donné à nos troupes de former un camp à Gerla (*sic*) entre Valeggio et Villafranca... »

Un ordre de bataille, établi par ordre de Bellegarde le 9 février, donne la composition des troupes d'opération dont le maréchal disposait à ce moment (*K. und K. Kriegs-Archiv*, II, ad 65).

F.-M.-L. Radivojevich. — Brigade Bogdan :	4 bataillons,	10 escadrons.
— Vecsey :	4 —	6 —
F.-M.-L. Pflacher. — Brigade Steffanini :	6 —	
— de Best :	7 —	
F.-M.-L. Merville. — Brigade Stutterheim :	5 bataillons de grenadiers.	
— Wrede :		12 escadrons.
F.-M.-L. Fenner. — Brigade Paumgarten :	1 —	9 —
— Suden :	3 —	
— Stanissavlevich :	6 —	1 —
TOTAL..........	36 bataillons	38 escadrons.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Valeggio, 9 février (Feld-Acten Bellegarde), II, 64, et II, 65 (Feld-Acten Sommariva), II, 80, et II, 89. F.-L.-M. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde (Feld-Acten Sommariva); San-Giorgio, 9 février, dix heures matin, II, 79 (Feld-Acten Bellegarde); San-Giorgio, onze heures et demie du matin et onze heures du soir, II, 66, II, 67 et II, 68. Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 9 février (Feld-Acten Sommariva), II, 83, au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, 9 février, six heures et demie du soir (Feld-Acten Bellegarde), II, 81.

par des colonnes opérant sur ses flancs, il comptait pousser le lendemain sur Vestone (Val Sabbia)[1].

Malgré le soin avec lequel le général Campana avait fait exécuter les ordres de Carascosa et Millet lui prescrivant d'empêcher toute troupe autrichienne de dépasser la ligne de l'Enza, il s'était produit ce jour-là un incident des plus curieux. Pendant que, en prévision du mouvement sur Plaisance, Nugent avait décidé d'employer les journées des 9 et 10 février à concentrer autour de Reggio son corps, dont l'effectif s'élevait en nombre rond à 8.000 hommes et à 21 bouches à feu (dont 6 canons et un obusier appartenant à l'artillerie anglaise), sa brigade de tête (Starhemberg) était arrivée sur le point où se trouvait déjà la brigade napolitaine du général prince Campana[2]. Bien que cet officier général eût aussitôt fait connaître au général Starhemberg les ordres formels qu'il avait reçus du quartier-général napolitain, quelques hussards autrichiens n'avaient pas moins réussi non seulement à passer l'Enza, mais à pénétrer jusque dans Parme et à y enlever le général Schreiber, qu'ils emmenèrent prisonnier, mais que les gendarmes délivrèrent lorsqu'il était déjà sur la route de Reggio où les hussards voulaient le conduire. Pour accomplir ce coup d'une extrême audace, pour se rendre pendant quelques instants maître de Parme, il avait suffi d'une petite poignée de cavaliers, si peu nombreux même qu'ils ne purent résister à l'officier de gendarmerie et aux 11 gendarmes qui les rejoignirent sur la route et leur arrachèrent le général Schreiber, qu'ils auraient été si fiers d'amener à Starhemberg[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 9 février, III, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Valeggio, 9 février, II, 69. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San-Giorgio, 11 février, II, 181. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Bagolino, 9 février (Feld-Acten Sommariva), II, 92.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 3, 9, 10 février, XIII, 38. *Regio Archivio di Stato, Parme. Gazetta di Parma*, n° 15. *Regio Archivio di Stato, Reggio*, 9 février 1814. *Storia di Reggio del conte Gaetano Rocca.* Arrivée à Modène du général comte Starhemberg, à la tête de 4.000 hommes. Il y fait afficher une proclamation annonçant que les Etats de Modène et de Reggio seront restitués à Son Altesse Royale l'Archiduc François IV d'Este, duc de Modène, Reggio, Mirandola, etc. et instituant une régence provisoire, composée du comte Giacomo Munarini, du marquis Filippo Molza et du comte Luigi Guicciardi. Cf. *Storia di Modena*, 664, et *Regio Archivio di Stato, Modène (Archivio Estense Tassoni). Lettere private del Senatore Testi al Barone Tassoni;* Milan, 16 février 1814.

3. Voir *Annexe XVIII.*

Ce coup de main n'avait du reste pas été absolument inutile. Dès sa rentrée à Parme, se croyant à la veille d'être attaqué sérieusement, le général Schreiber donna à la gendarmerie et au petit détachement d'infanterie de la division Gratien l'ordre de se rallier le 9 au soir hors de la ville et de se retirer à la nuit sur Castelguelfo (9 kilomètres ouest de Parme, de l'autre côté du Taro)[1].

En somme, la simple apparition d'une patrouille perdue de hussards avait suffi pour s'emparer pendant quelques instants d'une ville telle que Parme et du général qui y commandait et pour décider ce général à l'évacuer le soir même. Comme l'écrit non sans raison le général Montchoisy au ministre de la Guerre : « Il a fallu bien peu de prévoyance ou bien peu d'énergie pour être victime d'un pareil événement. »

En Toscane, le général Lechi, qui, après avoir remplacé le général Minutolo à Florence, avait déjà sommé les forts de Florence de se rendre, n'attendait que l'arrivée de quelques renforts, d'après le dire du prince Félix, pour se porter sur Livourne. Il était de plus en plus impossible de songer à résister sérieusement, à cause de la faiblesse numérique des quelques troupes qu'on avait péniblement ramenées de Florence à Pise (environ 2.000 hommes dont 300 gendarmes à cheval et 280 à pied), à cause du mauvais esprit qui les animait, à cause aussi du peu d'entrain du prince Félix lui-même, qui, moins belliqueux que jamais, était, comme il le mandait à Clarke[2], décidé à « régler le parti qu'il aurait à prendre d'après les forces que l'ennemi emploierait contre lui ».

Si Murat continuait à temporiser, s'il croyait avoir de bonnes raisons pour empêcher les Autrichiens de Nugent de dépasser l'Enza, s'il poursuivait et pressait par tous les moyens possibles l'établissement de son autorité et l'installation de l'administration napolitaine en Toscane, en revanche, il avait pensé que le moment était venu de songer à la préparation d'autres annexions qui lui paraissaient à la fois indis-

1. *Archives de la Guerre.* Rapport du général Schreiber sur les événements survenus dans la journée du 9 février 1814. *Ibid.* Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 12 février. Cf. *Ibidem*, général Montchoisy au ministre de la Guerre; Gênes, 12 février. « Votre Excellence jugera de la faiblesse de l'ennemi en apprenant qu'un officier de gendarmerie à la tête de 11 gendarmes s'est mis à leur poursuite et a ramené le général Schreiber. »

2. *Archives de la Guerre.* Prince Félix au ministre de la Guerre ; Pise, 9 février 1814.

pensables à ses rêves ambitieux et bien dues aux services que sa défection avait rendus à la cause de la Coalition.

Sur son ordre, le général Carascosa venait en effet d'écrire au maire de Gênes pour le prévenir que, « chargé par son roi de prendre possession de Gênes, comme il l'avait fait des Etats romains et de la Toscane, il l'invitait à prendre des dispositions pour être reçu sans opposition, afin de ne pas le mettre dans le cas d'employer la force[1] ».

10 FÉVRIER 1814. — **Le combat de Borghetto. —Positions le 10 février au soir.— Le corps de blocus se rapproche de Mantoue et réoccupe ses anciennes positions. — Le général Campana s'oppose par ordre du roi de Naples à la continuation du mouvement de Starhremberg sur Parme.** — En ramenant ses troupes sur la rive droite du Mincio, en revenant prendre position à Volta, le vice-roi n'avait pas eu uniquement pour but de rétablir la communication, un moment perdue et coupée, entre sa gauche et le gros de son armée. Il lui fallait, en outre, s'assurer la possession incontestée de cette rive, de Goïto à Peschiera, la possibilité d'y manœuvrer à sa guise, la certitude de n'avoir pas à y redouter à tout instant les attaques ou les démonstrations gênantes d'un adversaire resté maître du pont de Borghetto. La ligne du Mincio n'avait de valeur pour le vice-roi qu'à la condition qu'il y fût absolument libre d'entreprendre des mouvements dont l'exécution ultérieure lui semblait indispensable, soit pour protéger sa gauche menacée du côté de Brescia, soit pour renforcer et soutenir les faibles divisions qui, à son extrême droite, gardaient les abords de Plaisance et la ligne du Taro.

Entièrement dominé par les hauteurs de Valeggio qui commandent non seulement le cours de la rivière, mais aussi les collines de la rive droite, entouré encore à cette époque de vieilles murailles, le village de Borghetto constituait une forte tête de pont et couvrait d'autant plus efficacement les abords du pont même que « sa position rendait pour ainsi dire impossible de songer à détruire », que, depuis le 8 au soir, la brigade Steffanini, laissée seule de l'autre côté du Mincio occupait les crêtes qui décrivent un arc de cercle autour de Borghetto. On comprend donc qu'il importait au vice-roi d'obliger Bellegarde à rappeler à lui les dernières troupes qu'il avait maintenues jusqu'à ce jour sur la rive droite. Afin d'être plus sûr

1. *Archives de la Guerre*. Rapport de Gênes, 6 février 1814.

du résultat de cette opération et de diminuer le plus possible ses pertes, le vice-roi résolut d'en chasser les Autrichiens par une attaque enveloppante.

A sa gauche, la division Fressinet devait se masser à Monzambano, faire une démonstration de ce côté, retenir devant elle Sommariva et se porter par le Monte Olivetto contre la droite des positions autrichiennes. Au centre, la division Marcognet venant de Volta, avec les brigades de cavalerie Perreymond et Bonnemains, et se prolongeant sur sa gauche vers le Monte Olivetto avait ordre de déboucher contre le centre et la gauche de l'ennemi, pendant qu'une 3e colonne partie de Goïto devait se souder à la 4e division en remontant le cours du Mincio.

Dès la veille, les patrouilles autrichiennes envoyées de Borghetto avaient signalé la présence d'assez forts détachements de troupes françaises entre Volta et Montalto (3 kilomètres sud-ouest de Borghetto). De Pozzolo on avait reçu au quartier-général l'avis que de gros groupes d'infanterie française avaient commencé à remonter le Mincio. Aussi, avant même d'avoir appris dans la nuit du 9 au 10 que les Français se reportaient sur le Monte Olivetto et se disposaient à se déployer depuis les environs de Monzambano jusque sur les hauteurs de Montalto, avait-on fait serrer la brigade Bogdan sur Borghetto et prescrit au général Steffanini de prendre position avec sa brigade à La Gobbina (1 kilomètre et demi ouest de Borghetto) au point de jonction des chemins de Volta et de Goïto.

Vers dix heures du matin, les Français, dont les mouvements avaient été protégés par un épais brouillard, déployèrent de fortes colonnes débouchant de Montalto et attaquèrent la gauche autrichienne établie sur les hauteurs qui bordent le Mincio au sud de Borghetto, pendant que d'autres colonnes, venant de Monzambano et du Monte Olivetto, prenaient pied sans être aperçues sur le Monte Piva qui domine la Strada Cavallara, et attendaient pour dessiner leur attaque d'avoir opéré leur jonction avec la colonne venant de Volta.

Pendant que trois bataillons français avec de l'artillerie et de la cavalerie poussaient en avant de Montalto, un autre bataillon déployé en tirailleurs attaquait et pressait la gauche de la brigade Steffanini, en même temps que, plus au nord, les troupes de Fressinet débusquaient la droite de ce général de Le Grimelle (au sud de la Strada Cavallara, à un peu plus de 1 kilomètre nord-ouest de Borghetto).

Un peu après midi, après avoir engagé toutes ses troupes que, pour essayer de garder un front par trop étendu, il avait déployées en tirailleurs, Steffanini avait dû quitter la position de la Gobbina et se mettre en retraite sur toute la ligne, sur Borghetto. Renforcé successivement par les troupes de la brigade Bogdan, puis par quelques bataillons envoyés dans le courant de l'après-midi par Radivojevich, soutenu par les feux de l'artillerie en position sur le plateau de Valeggio, Steffanini parvint non sans peine à conserver les dernières maisons de Borghetto.

Afin d'éviter des pertes inutiles, certain, du reste, que Bellegarde ne tarderait pas à se résoudre à évacuer complètement Borghetto, le vice-roi donna un peu avant la nuit l'ordre de cesser le feu et mit fin à un engagement qui n'avait coûté à ses troupes qu'une centaine d'hommes hors de combat. Les pertes de la brigade Steffanini étaient sensiblement plus élevées[1].

Pour se protéger complètement contre un retour offensif des Autrichiens, contre une tentative de déboucher de Borghetto, le vice-roi ordonna en même temps à l'une des brigades de la division Marcognet de mettre en état de défense la corde de l'arc de cercle décrit par le Mincio à Borghetto, et d'y prendre position, pendant que l'autre brigade allait camper plus au sud, à hauteur des moulins de Volta et que le gros de son armée devait continuer à se tenir entre Monzambano et Volta[2].

Du côté de Monzambano, les Français s'étaient contentés de border la rivière jusqu'à hauteur de Salionze tandis que, se conformant aux ordres de Bellegarde, Sommariva avait tenu ses troupes prêtes à marcher et envoyé deux bataillons à Cavalcaselle, afin de pouvoir s'opposer à tout instant aux sorties qu'aurait pu tenter la garnison de Peschiera[3].

1. D'après le *Diario del Barone von Hügel*, les pertes des Autrichiens s'élevèrent à plus de 500 hommes.

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 10 février. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 10 février. Relation de la bataille du Mincio. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich; Valeggio, 10 février, II, 96. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 10 février, dix heures du matin, onze heures quarante-cinq du matin, quatre heures et dix heures du soir, II, 85 *b*, *f*, *g*, *h*. Général-major Bogdan au F.-M. comte Bellegarde ; Borghetto, 10 février, six heures quarante-cinq du matin et trois heures du soir, II, 85 *c* et *d*.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ;

Le 10 au soir, Bellegarde prescrivit à Radivojevich de rester sur la défensive la plus absolue, de ramener sur la rive gauche du Mincio sa cavalerie et son artillerie, d'aller s'établir avec le gros de ses troupes à Campagnola (5 kilomètres sud de Valeggio), de laisser Vecsey sur les hauteurs de Valeggio et d'envoyer la brigade Bogdan s'établir vis-à-vis de Monzambano[1].

Il serait presque impossible de s'expliquer, autrement que par la résolution, désormais bien arrêtée dans son esprit, de renoncer, momentanément du moins, à toute entreprise offensive, de subordonner ses manœuvres ultérieures à l'attitude, aux opérations et aux progrès de Murat et de s'occuper avant tout du blocus des places, la singulière indifférence avec laquelle Bellegarde suivit d'un œil assez distrait les péripéties du combat de Borghetto, l'absence presque totale d'ordres pendant une grande partie de la journée, enfin l'hésitation et le retard qu'il mit à renforcer ses troupes de la rive droite assez malmenées depuis le matin.

Le seul ordre qu'il ait adressé à Radivojevich a trait à des patrouilles, à des reconnaissances, dont l'une a pour mission de savoir si Goïto est encore occupé par les Français, tandis que l'autre doit essayer, en passant sur la rive droite du Mincio, de pousser vers Volta et Cereta afin de se procurer des nouvelles[2].

En revanche, bien qu'il ait déjà mis, dès la veille, la brigade Quosdanovich et 6 escadrons des dragons de Savoie à la disposition du feld-maréchal Mayer von Heldenfeld chargé de resserrer peu à peu le blocus de Mantoue en commençant cette opération par la rive gauche du Mincio sur laquelle il s'établira solidement, avant de le compléter sur la rive droite, Bellegarde, craignant que le corps de blocus ne soit encore trop faible, avait annoncé à Mayer von Heldenfeld, qu'il allait lui envoyer, en outre, le régiment de Vacquant et deux des bataillons des régiments Coburg et Reisky[3].

Valeggio, 10 février, II, 103. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 10 février, quatre heures du soir, II, 85, II, 90, et II, 105. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo di Verona, 10 février, dix heures du soir, II, 102.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 février, XIII, 3; XIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich; Valeggio, 10 février, II, 96.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Valeggio, 10 février, II, 86.

Le corps de blocus se trouvait ainsi porté à un effectif considérable. Il se composait, désormais de la brigade Quosdanovich, des deux brigades Eckhardt et Spiegel et de la division Marziani (brigades Watlett et Winzian). Rien cependant ne motivait un pareil détachement de forces de ce côté, étant donné surtout que la division Zucchi s'était retirée jusqu'à Bancole (3 kilomètres nord de la citadelle de Mantoue) et que le corps de blocus avait pu réoccuper sans coup férir tous les postes dont il avait été chassé le 8 au matin[1].

S'il n'avait pas jugé à propos de contremander la diversion que Stanissavlevich était en train d'exécuter sur Brescia, Bellegarde, après avoir assuré le blocus des places du Mincio, n'en était toutefois que plus décidé à attendre sur ses positions le résultat des opérations des Austro-Napolitains sur la rive droite du Pô. Son intention consistait, plus que jamais, à *pousser vivement* sur Plaisance le corps de Nugent soutenu par l'armée napolitaine, à s'emparer de cette ville, et, si faire se pouvait, des ponts du Pô, afin d'obliger le vice-roi, soit à détacher de ce côté, où il n'y avait sous le commandement supérieur du général d'Anthouard que les faibles unités dont se composaient la division Severoli et la 1re division de l'armée de réserve d'Italie[2], des forces tirées du gros de son armée, soit à battre lui-même en retraite sur Cremone et Alexandrie.

Toujours intimement convaincu que la présence des troupes autrichiennes sur la rive droite du Pô et la marche de Nugent sur Modène avaient puissamment contribué à décider le vice-roi à renoncer à la ligne de l'Adige et à se concentrer sur le Mincio, le feld-maréchal avait, en conséquence, cru nécessaire de renouveler, par une dépêche de Valeggio le 10 février, l'ordre de se porter sur Plaisance, ordre déjà indiqué dans sa dépêche de Vicence du 3 février. La continuation du mouvement du corps Nugent sur cette ville, mouvement prévu dans le plan de campagne de Bellegarde, l'invitation conçue dans cet esprit qu'il avait fait tenir au roi de Naples, au moment où celui-ci rejoignit l'armée et prit le commandement en chef de toutes les forces réunies sur la rive droite du Pô, et par laquelle il le priait de prêter un concours actif et immédiat aux opérations

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee*, etc., XIII, 6.

2. *Archives de la Guerre.* Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 12 février.

projetées, devaient, dans la pensée de Bellegarde, exercer une influence capitale sur l'issue de la campagne, précipiter les événements, contraindre le vice-roi, soit à se replier sur le Piémont, soit, s'il se résignait à perdre ses communications avec la France, à s'enfermer dans Mantoue et Peschiera. Dans chacune de ces deux hypothèses, l'Italie tout entière était conquise, à l'exception de ces deux places, de Legnago, de Venise, de Palmanova et d'Osoppo, et Bellegarde pouvait, à la tête d'une armée encore suffisamment nombreuse, envahir le Midi de la France et faciliter les opérations et les progrès des autres armées de la coalition.

Bien que le traité du 11 janvier n'eût pas encore été ratifié, on croyait que les promesses faites à Murat, que le fait de lui avoir confié le commandement en chef sur la rive droite du Pô, suffiraient pour le décider à agir vigoureusement et à se porter immédiatement en avant. Il ne devait cependant pas en être ainsi. Si, comme on l'a maintes fois prétendu, il est impossible d'établir, d'une façon précise et certaine, que le roi de Naples ait entretenu à ce moment une correspondance des plus suivies avec le vice-roi, que ses émissaires et ses officiers se rendaient, à l'insu de Nugent, presque journellement au quartier-général d'Eugène, toujours est-il que, mécontent du retard apporté à l'envoi des ratifications[1], désappointé par les proclamations faites dans les duchés par les généraux autrichiens, désillusionné, inquiet et plus hésitant que jamais, il semblait pour le moment bien décidé, non seulement à ne donner aucun ordre à ses troupes, mais à retarder la marche du corps de Nugent et à tenir la promesse donnée au vice-roi de ne rien entreprendre contre lui sans l'en avoir préalablement informé.

Nugent, au contraire, se conformant aux ordres du feld-maréchal, n'en avait pas moins commencé sa marche en avant. Le général Starhemberg était arrivé à Reggio avec 5 bataillons, 4 escadrons et 1 batterie à cheval, et il avait détaché sur sa droite 7 compagnies et 1 demi-escadron de hussards qu'il avait établis à Novi di Modena et à Santa-Lucia (au con-

1. Le comte de Mier, écrivant à Metternich, de Vérone, le 11 février, lui disait :

« Il (Murat) est toujours très inquiet et me demande chaque fois qu'il me voit si la lettre autographe de mon Souverain qui doit servir de ratification préliminaire, et que Votre Altesse avait promis de m'envoyer sous peu de jours, ne m'était pas encore parvenue » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

fluent de la Secchia et du Pô) afin de se relier avec les postes que le général Eckhardt devait avoir mis sur l'autre rive du Pô. Tandis que la brigade Gober entrait le 10 à Modène, où se trouvaient déjà les troupes napolitaines des généraux Carascosa et Livron (brigades Rosaroll et Filangieri), Starhemberg, dont l'ardeur s'était encore accrue à la suite de l'heureux coup de main sur Parme exécuté la veille par ses coureurs, avait informé le général Campana, commandant l'avant-garde napolitaine à Reggio, de sa résolution de passer le jour même l'Enza. Se retranchant derrière les ordres formels qu'il avait reçus, devant la défense absolue qui lui avait été faite de laisser les Autrichiens franchir la ligne de l'Enza, le général napolitain s'opposa à l'exécution de ce mouvement et l'avant-garde autrichienne dut s'arrêter à San-Illario d'Enza.

Ce fut seulement le 10 février au soir, après une discussion des plus orageuses et des plus longues, à la suite des récriminations et des observations fort sèches faites par le général major comte Stharemberg, que le général prince Campana lui fit savoir « qu'on venait de l'autoriser à consentir à la continuation du mouvement projeté et au passage de l'Enza[1]. »

Il n'y avait, du reste, plus personne à Parme et les premiers postes de Severoli s'étaient repliés sur les bords du Taro.

Pendant ce temps, Murat avait jugé bon de se rapprocher des points occupés par ses troupes et par celles de Nugent, et de faire, avec toute la pompe dont il aimait à s'entourer, une apparition à Modène. A une heure et quart de l'après-midi, accompagné d'une suite aussi brillante que nombreuse, après avoir passé en revue dans la plaine, à peu de distance de la Porta Bologna, les troupes napolitaines stationnées à Modène, il entrait à cheval dans la ville un peu après trois heures, faisait le tour des remparts, s'arrêtait quelques instants au palais et retournait le soir même à Bologne[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 9-10 février, XIII, 38.

2. *Regio Archivio di Stato Modene*, *Prefettura del Panaro. Archivio Segreto*, 1814. Filza. A. fasc. 6, 7, 11. *Bolletini politici*. Cf. *Ibidem. Archivio Communale. Cronaca Rovatti*, p. 85-88, 115-125. **La suite de Murat se composait ce jour-là du grand-écuyer, du capitaine des gardes, du 1er écuyer, du 1er chambellan, du marquis de Montrone, chambellan, de 2 écuyers, du marquis Giulani, aide de camp de service, de Lecha, secrétaire du roi, de Caracciolo, maréchal des logis, de Calonna, préfet du palais, du prince Zurlo, ministre de l'Intérieur, du duc de Gallo, du comte de Mier, du lieutenant-général Cattaneo, aide de camp du roi, des colonels de Baufremont d'Artincourt et Bonafous, des**

11 FÉVRIER 1814. — **Organisation nouvelle de l'armée d'Italie. — Instructions envoyées par le vice-roi au général d'Anthouard. — Bellegarde expose à l'empereur François et au prince de Schwarzenberg les raisons pour lesquelles il restera sur la défensive. — Reddition du château de Vérone. — Positions du corps de blocus. — Marche de Stanissavlevich sur le val Trompia. — Affaires de Bovegno et de Lavone. — L'avant-garde de Nugent se porte sur Parme. — Arrivée du lieutenant-colonel Catinelli au quartier-général napolitain à Bologne. — Sorties infructueuses de la garnison de Venise. — Reprise des opérations en Dalmatie.** — Tandis que ses généraux exécutaient les ordres qu'il leur avait expédiés la veille au soir, que la division Fressinet retournait à Monzambano, que Marcognet achevait de s'établir la gauche à Borghetto, la droite en face de Pozzolo, et que Rouyer envoyait une brigade à Volta, satisfait du résultat du combat de Borghetto, certain désormais que Bellegarde n'essayerait pas de quelque temps de reprendre pied sur la rive droite du Mincio, le vice-roi avait cru devoir profiter du calme qui, selon toutes les probabilités, devait régner pendant quelques jours sur son front pour prendre certaines mesures que les circonstances rendaient indispensables. Tant en raison de la situation nouvelle qui lui était faite, de l'affaiblissement inquiétant des régiments italiens très éprouvés depuis quelque temps par la recrudescence des désertions, qu'en prévision d'éventualités qui pouvaient l'obliger soit à détacher une partie de son armée sur la rive droite du Pô, soit même à s'éloigner des places du Mincio, le vice-roi jugea que le moment était venu de donner à son armée une organisation nouvelle[1], plus souple et mieux appropriée aux circonstances. Dissolvant les deux divisions italiennes des généraux Palombini et Zucchi, dont les troupes composées presqu'en totalité d'éléments italiens cessèrent dès lors d'être employées en ligne et formèrent les garnisons de Mantoue et de Peschiera, le vice-roi ne conserva dans son armée d'opéra-

princes Torella, d'Alliano, de Cespoli, de Cussano, du duc de Casoli, du marquis Sivello, de Couchi, secrétaire du roi, et de d'Arlan, officier d'ordonnance.

1. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 47. Le général Palombini, écrivant le 13 février, de Volta, au général Fontanelli, lui annonçait que, par ordre du vice-roi, il avait remis au général Bertoletti, à Peschiera, un bataillon du 6e de ligne venant d'Espagne, les 2e et 3e régiments de ligne, une compagnie d'artillerie à pied et une compagnie de sapeurs; au général Fressinet le 3e léger et un bataillon du 6e de ligne, les escadrons des dragons Napoléon et la compagnie d'artillerie à cheval. Il lui faisait, en outre, savoir que le vice-roi lui avait prescrit de rester à sa disposition au quartier-général.

tions que la garde royale et 4 divisions françaises qui continuèrent à former deux lieutenances. Le total de ces troupes, établies sur la rive droite du Mincio (47 bataillons, 22 escadrons et 30 bouches à feu) aurait dû, d'après les états, s'élever à un peu plus de 34.000 hommes; mais, en réalité, le vice-roi ne disposait en tout que de 28.000 hommes présents et capables d'être mis en ligne. En même temps, le vice-roi avait cru utile d'organiser, sous le nom de corps de droite et sous les ordres du général Gratien, les deux petites divisions Gratien et Severoli postées à Plaisance et sur les bords du Taro et qui, composées de 14 bataillons et de 2 escadrons avec 14 canons, ne représentaient guère qu'un effectif total de 6.500 combattants[1].

Le vice-roi était tellement convaincu que le feld-maréchal n'entreprendrait plus rien contre ses positions, que le théâtre de la guerre allait se trouver transporté de l'autre côté du Pô que, envoyant le jour même son officier d'ordonnance La Baume au général d'Anthouard, et le chargeant de reconnaître les routes conduisant à Plaisance, il lui disait que le feld-maréchal allait probablement « presser la marche du contingent que son armée fournit aux Napolitains continuant à garder leur ligne ». Le vice-roi pensait que d'Anthouard serait en mesure d'occuper et de tenir en échec ce corps fort de 8 à 10.000 hommes. Et il ajoutait : « Pendant ce temps je contiendrai ici les principales forces de l'ennemi, et, au premier avis que vous me donneriez par un officier des mouvements qu'une force supérieure ferait sur vous, je me porterais sur Plaisance et nous leur donnerions une nouvelle leçon[2]. »

Le vice-roi avait vu juste et deviné les résolutions auxquelles le feld-maréchal s'était arrêté. Malgré tout son désir de continuer l'offensive et de se relier de l'autre côté des Alpes à la gauche de la grande armée, le feld-maréchal, surtout à la suite du combat de Borghetto, avait pris définitivement le parti de subordonner ses mouvements à ceux du roi de Naples et d'attendre sur ses positions les résultats que devait donner la marche de Nugent et des Napolitains sur Plaisance. Le feld-maréchal a d'ailleurs eu le soin d'expliquer lui-même dans son *Journal d'opérations* les motifs de son inaction, les causes de cet arrêt complet des opérations qui allait durer jusqu'à la fin de la campagne.

1. Voir *Annexes XIX*.
2. Le vice-roi au général d'Anthouard ; Volta, 11 février.

« Les Français, lit-on dans ce *Journal* à la date du 11 février[1], ont renoncé à la ligne de l'Adige pour occuper celle du Mincio afin de raccourcir leur ligne d'opération, tandis que le feld-maréchal Bellegarde, en les suivant jusqu'au Mincio, a dû former les corps de blocus de Legnago, Mantoue et Peschiera et affaiblir par suite son armée fortement éprouvée par les maladies[2]. De plus, les Français possèdent, en dehors de ces places, les têtes de pont de Monzambano et de Goïto. Ils ont donc d'excellents pivots pour leurs opérations offensives et des points d'appui solides en cas de retraite. Tant que le vice-roi restera avec son gros sur le Mincio, on ne pouvait songer à passer cette riviere qu'après avoir laissé devant Mantoue assez de monde pour couvrir les derrières de l'armée contre les sorties de la garnison ; mais alors on affaiblissait tellement l'armée d'opérations qu'*elle se trouvait hors d'état non seulement de battre le vice-roi, mais même de lui tenir tête sur le Mincio.* »

Bellegarde, il faut le reconnaître, ne s'illusionnait pas sur sa situation, dont il s'exagérait, peut-être même, les dangers et la gravité. Il ne se bornait pas, du reste, à consigner ses pensées dans son *Journal d'opérations*. Il poussait la hardiesse et la loyauté plus loin encore et, le même jour, en écrivant à l'empereur François[3], il essayait de rejeter une fois de plus la responsabilité de son insuccès sur le roi de Naples :

« Malgré les difficultés que je m'attendais à rencontrer sur le Mincio, j'avais pris l'offensive *avant d'avoir reçu la réponse de Murat, surtout afin de le décider à se déclarer formellement et à se porter en avant.* »

C'est sur ce sujet qu'il revient encore le même jour dans une

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 février, XIII, 3 ; XIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Situation d'effectifs de l'armée de Bellegarde, du 1er au 10 février, II, 295 : 107 bataillons, 621 compagnies, 73 escadrons, représentant un effectif de 91.622 hommes et 7.884 chevaux, y compris 25.000 hommes et 1.500 chevaux employés devant les places de Vénétie et en Dalmatie. Le nombre des malades et blessés s'élevait à ce moment à 142 officiers et 21.924 hommes.

La situation du 11 au 20 février (*Ibidem*, II, 296) donne les chiffres suivants : 106 bataillons, 619 escadrons et 75 escadrons, représentant un effectif de 85.122 hommes et 8.896 chevaux. Le nombre des malades et blessés a encore augmenté et arrive au chiffre effrayant de 226 officiers et 28.226 hommes.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Somma Campagna, 11 février, II, 108 1/2.

lettre par laquelle il dévoile à Schwarzenberg le fond même de sa pensée :

« Il m'est impossible, lui écrivait-il de Somma-Campagna dans l'après-midi du 11 février[1], de forcer la ligne du Mincio, tant que Murat n'aura pas commencé ses opérations devant Plaisance et que le vice-roi restera sur les bords du Mincio. Tout mouvement en avant serait excessivement dangereux à cause des places de Peschiera et de Mantoue.

« Je resterai donc, en attendant, sur la défensive, parce qu'après avoir détaché des troupes devant ces deux places, j'aurai à peine autant de monde que le vice-roi.

« Un rapport que je viens de recevoir m'annonce que Murat a 18.000 hommes à Reggio et se dispose à marcher sur Plaisance avec Nugent. »

Bellegarde résolut, par suite, de s'établir avec son gros entre Valeggio et Villafranca « afin, disait-il, d'être ainsi à même de soutenir rapidement et efficacement les corps du siège de Mantoue et de Peschiera, et de résister à toute tentative offensive du vice-roi jusqu'au moment où les opérations de Murat auraient exercé une influence réelle sur les projets et la position du vice-roi. »

Comme il s'y était engagé, le commandant du château fort de Vérone en avait ouvert, le 11 au matin, les portes aux Autrichiens, et la petite garnison avait pris le chemin de la France.

Naturellement tout était absolument calme sur toute la ligne du Mincio jusqu'à Goïto. Les avant-postes autrichiens bordaient la rive gauche de la rivière depuis un point situé en face de Monzambano jusqu'à Marengo et Rotta. Les Français n'avaient pas modifié la position de leurs postes et continuaient à travailler à l'établissement d'ouvrages défensifs qui fermaient les débouchés de Borghetto. Quant à Bellegarde, bien décidé à rappeler tout son monde sur la rive gauche, il ne laissa plus sur la rive opposée qu'un bataillon du régiment Beaulieu avec deux canons et il lui donna l'ordre de détacher deux compagnies aux gués du Mincio. Il avait de plus prescrit à Radivojevich

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au feld-maréchal prince de Schwarzenberg; Somma Campagna, 11 février, II, 108.

d'établir la brigade Vecsey en cantonnement sur les hauteurs de Brentina en face de Monzambano, point où la brigade Bogdan allait camper, tandis que la brigade Steffanini restait momentanément sur ses positions, que les bagages revenaient plus en arrière entre San Michele et San Martino, et que le quartier-général de Sommariva quittait Villafranca pour s'établir à Somma Campagna[1].

Les positions du corps de blocus étaient à peu de chose près les mêmes que la veille. La division Marziani avait l'une de ses brigades à Roverbella, l'autre, celle du général Winzian, en soutien à Il Palazzino, à peu près à mi-chemin entre Roverbella et Mozzecane où se trouvait encore la division Mayer von Heldenfeld. La ligne des avant-postes du corps de blocus s'étendait toujours de Castiglione Mantovano à Roverbella, et les quelque reconnaissances d'officiers envoyées à la découverte avaient signalé des mouvements de troupes françaises allant de Mantoue par Marmirolo à Goïto[2].

Quant aux renforts annoncés à Mayer von Heldenfeld, ils étaient encore en route et pour la plupart assez loin. Le général Spiegel seul était sur le point de le rejoindre le lendemain avec deux escadrons, mais le gros de la division du feld-maréchal-lieutenant Gramont venant en grande partie de Transylvanie avait été retardé par le mauvais temps, par les difficultés du passage des rivières, et le déplorable état des routes l'avait tellement éprouvé que son chef avait été obligé de lui donner deux jours de repos à Laibach les 9 et 10 février[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich; Valeggio, 11 février, II, 108. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 11 février, six heures du matin, huit heures du soir, onze heures du soir, II, 97, II, 98, II, 98 1/2. Colonel Brettschneider au général-major Bogdan; Pozzolo, 11 février, huit heures un quart du matin, II, 100.

Hügel constate, lui aussi dans son *Journal*, l'intention bien arrêtée de Bellegarde de rester sur la défensive :

« *Le 11, très beau temps.* — Toute la journée s'est passée à observer l'ennemi des hauteurs de Valeggio et à attendre une attaque. *Nous avons abandonné l'offensive et attendons le succès des opérations du roi de Naples pour régler notre conduite ultérieure.* Le quartier-général s'est rendu le soir à Somma Campagna où nos bagages se trouvaient depuis plusieurs jours. Tout prouve que notre armée est de beaucoup plus faible qu'on avait cru et que celle du vice-roi est plus forte de ce que l'on s'était imaginé. Un corps de renforts est en marche d'Alexandrie » (en français dans l'original).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 fevrier, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, II, 105 et II, 106.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bel-

A l'aile droite, le feld-maréchal-lieutenant Sommariva, resté lui aussi sur ses positions, avait, d'une part, renforcé les troupes dont le général Vlasitz disposait devant Peschiera et, de l'autre, commencé à procéder à l'établissement de tranchées destinées à empêcher les Français de déboucher de la tête de pont de Monzambano[1]. A peu près au même moment le général Palombini avait quitté Peschiera et remis le commandement de cette place au général Bertoletti.

Entre temps, Stanissavlevich avait continué le mouvement que Bellegarde lui avait prescrit d'entreprendre, au moment où il comptait forcer le passage du Mincio. Sans avoir rencontré la moindre résistance, mais en suivant, il est vrai, malgré les rigueurs de la saison un chemin non frayé de montagne dans lequel il s'était engagé en partant de Bagolino, il avait réussi à arriver le 10 à Vestone (Val Sabbia) en passant par Ono Degno et Levrange et l'étroite vallée du torrent Degnone. Laissant un bataillon en observation devant Rocca d'Anfo, il avait repris sa marche se dirigeant par Nozza Casto et Lodrino sur Brozzo (Val Trompia), pendant qu'une autre de ses colonnes, partie de Bagolino et passant par le Passo di Maniva, San Colombano et Collio, débouchait sur Bovegno après avoir rejeté sur ce point le poste français de San Colombano.

Devant les forces supérieures en nombre qui arrivaient sur Bovegno, le chef de bataillon Ferrero avait ramené sur Lavone (Val Trompia) les deux compagnies de Dalmates placées sous ses ordres et envoyé à Brescia la nouvelle de la marche des Autrichiens. Mais, pendant ce temps, Stanissavlevich, laissant à Brozzo trois compagnies, avait remonté le Val Trompia avec la colonne qu'il conduisait en personne et attaqué Ferrero à Lavone. Celui-ci, voyant que les Autrichiens étaient maîtres de sa ligne de retraite, avait essayé de tenir bon. Mais, après un combat, dans lequel ses deux compagnies eurent 12 tués, 2 officiers grièvement blessés et 26 hommes hors de combat, se voyant sur le point d'être pris et cerné, il s'ouvrit le chemin à la

legarde; Mozzecane, 11 février, II, 106, et F.-M.-L. Gramont au F.-M. comte Bellegarde ; Laibach, 10 février, II, 93.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 février, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Sommariva). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Valeggio, 11 février, II, 108. F.-M.-L. marquis Sommariva aux généraux Vlasitz et Stanissavlevich; San Giorgio, 11 février, II, 108 *a* et *b* (Feld-Acten Bellegarde), F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; San Giorgio, 11 février, II, 104.

baïonnette. Se jetant dans la montagne après avoir laissé 1 officier et 47 hommes entre les mains des Autrichiens, il arriva le 13 février à Brescia avec les quelques hommes qui lui restaient[1].

Plus au nord, le détachement autrichien du Tonal avait profité des mouvements de Stanissavlevich pour envoyer un parti dans le Val Camonica[1].

A la suite des événements dont nous avons eu lieu de parler, dès qu'il sut que les difficultés qui s'étaient élevées entre les généraux Starhemberg et Campana étaient, si ce n'est définitivement, du moins momentanément aplanies, Nugent s'empressa de mettre les Napolitains en présence d'un fait accompli et donna à Starhemberg l'ordre de commencer le 11 février le mouvement sur Parme. Forte de 2 escadrons de hussards Radetzky, du 8e bataillon de chasseurs, de 4 compagnies de la légion italienne et de 3 pièces d'artillerie légère sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda, l'avant-garde se porta sur Parme, pendant que le bataillon de Warasdiner Kreuzer, 2 compagnies de chasseurs d'Istrie et 1 demi-escadron de hussards Radetzky allaient occuper non seulement Novi di Modena, et Moglia, mais encore San Benedetto, plus au nord sur la rive gauche de la Secchia, à peu de distance du Pô, avec l'ordre de garder la communication avec la rive gauche et de surveiller la tête de pont de Borgoforte[2].

Ces différents mouvements s'étaient exécutés sans encombre, puisque les premiers avant-postes français se tenaient sur la rive gauche du Taro et étaient d'ailleurs trop faibles pour pouvoir s'opposer au moindre mouvement offensif.

Mais il est juste de reconnaître que les troupes napolitaines continuaient à rester immobiles et que les hésitations de leur

1. *Regio Achivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 47. Le colonel commandant le département du Mella au général Fontanelli ; Brescia, 12 février. *Ibidem* (*Appendice Storia*, 48). Rapport du major Ollivier au général Fontanelli; Brescia, 13 février 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San-Giorgio, 11 février, 14 février, onze heures du soir, et 15 février, II. 101; II, 124, et II, 138 (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva*, San Giorgio, 11 février, XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 13 février, II, 121. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Gardone, 13 février, II, 723.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 11 février, XIII, 38.

roi ne permettaient pas de conclure à la probabilité de leur mise en mouvement.

En Toscane même, il ne s'était rien passé depuis deux jours. Les quelques troupes restées fidèles à la grande-duchesse n'avaient pas encore bougé de Pise qu'elles se disposaient toutefois à évacuer à l'approche des Napolitains. D'autre part, bien que le lieutenant-colonel Catinelli, sur la mission duquel nous reviendrons bientôt en détail, fût arrivé avec le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg au quartier-général napolitain à Bologne, il lui avait été impossible de voir le roi de Naples[1].

A Venise, où la misère, la faim et les maladies augmentaient de jour en jour, où les désertions devenaient de plus en plus nombreuses, le général Seras avait dû essayer d'arrêter, surtout du côté de la face sud de ses lignes de défense, les progrès faits par les Autrichiens qui, bordant maintenant la rive droite de l'Adige jusqu'à son embouchure, s'étaient sensiblement rapprochés du fort de Cavanella et avaient même établi un poste assez considérable plus au nord sur le canal Busola. Bien qu'il eût des vivres encore pour environ trois mois, la situation de Seras était d'autant plus difficile que ses communications étaient interceptées et qu'il manquait même des fonds nécessaires pour payer la solde de la garnison. Il avait, du reste, déjà fallu songer à économiser les vivres, et, malgré la recrudescence de la mortalité et des maladies, on avait dû se décider à ne plus distribuer de la viande fraîche aux soldats qu'une fois par semaine. Afin d'éloigner les Autrichiens de Cavanella et des bouches de l'Adige, le général Dupeyroux, qui commandait le secteur sud, avait reçu l'ordre de tenter des sorties simultanées de Chioggia et de Cavanella.

Le 10 et le 11 février, les Français attaquèrent et bousculèrent au début les postes autrichiens; mais l'entrée en ligne des réserves les obligea chaque fois à renoncer à leurs avantages momentanés et à rentrer dans leurs lignes[2].

En Dalmatie, où les opérations avaient subi un temps d'arrêt

1. *Archives de la Guerre.* Prince Camille Borghèse à l'empereur; Turin, 11 février. *Record Office,. War Office. Sicily*, Rapport du lieutenant-colonel Catinelli sur sa mission aux quartiers-généraux de Bellegarde et du roi de Naples au mois de février 1814 (original en français).

2. *Archives de la Guerre.* Général Seras au vice-roi ; Venise, 9 février. Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 20 février. *Venise. Archivio del Municipio et Museo Civico. Giornale che contiene quanto e accaduto di Militare e politico in Venezia e circondiario durante l'Assedio*, etc. (Ordre du général Seras aux

le conseil aulique de la guerre avait, à la date du 4 février, envoyé au général Tomasich, qui le reçut le 11 février, l'ordre de commencer immédiatement les opérations contre Cattaro. On pressa à cet effet la marche du bataillon du régiment Banal et on annonça en même temps à Tomasich qu'on avait prescrit au général Leithner de lui envoyer au plus vite le 2e bataillon d'Ottokaner[1].

12 FÉVRIER 1814. — **Escarmouche de Monzambano. — Positions du gros de l'armée autrichienne. — Ordres de Bellegarde à Sommariva, Mayer von Heldenfeld et Merville. — Escarmouche de Tavernole. — Mouvement des colonnes de Stanissavlevich sur Gardone, Ponte Zanano et Salo. — Nugent fait occuper Guastalla. — Ordres de mouvement pour la journée du 13 et marche sur Parme. — Bombardement de Palmanova. — Sortie de la garnison d'Ancône. — Convention de libre passage signée à Bologne par les colonels Bataille et Giulani. — Signature de la nouvelle rédaction du traité d'alliance avec l'Autriche. — Caroline Murat prend possession des principautés de Bénévent et de Ponte Corvo.** — Sauf une légère escarmouche du côté de la tête de pont de Monzambano et un échange de quelques coups de fusil de quatre à huit heures du matin, la tranquillité avait été complète sur les rives du Mincio. Bellegarde en profita pour compléter les dispositions qu'il avait prises la veille. Les divisions Pflacher et Merville postées jusqu'à ce jour à La Gherla vinrent s'établir à Quaderni et Rosegaferro. Mais, dans la crainte de voir les Français tenter une forte sortie de Monzambano et de Peschiera, bien qu'il eût fait renforcer le blocus de cette place par un régiment envoyé par Sommariva à Pacengo et Cola (nord de Cavalcaselle), bien qu'il eût indiqué à Vlasitz et à Sommariva les points sur lesquels ils devraient éventuellement battre en retraite (Rivoli pour le premier, Vérone pour le second) le feld-maréchal avait, en outre, prescrit à Mayer von Heldenfeld[2], qu'il

marchands de grain de s'approvisionner pour quatre mois à dater du 1er mars). *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 13 février, II, 103, et 17 février, II, 160.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des Kriegs in Dalmatien*, 11 février, XIII ad IV, 77.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva), 12 février II, 118 *a*. Positions du corps de blocus sous Mantoue : brigade Wattet, Roverbella; avant-garde de droite ; Marengo, Villabona et Rotta; avant-garde de gauche, Pellaloco, Castelletto dei Cavalli, Castiglione Mantovano ; soutien de gauche, Pellaloco; soutien de droite, Roverbella ; réserve, en arrière de Roverbella,

continuait à charger de fournir le blocus de Mantoue sur la rive gauche du Mincio, de masser son gros à Mozzecane, et de mettre à sa droite, à Roverbella une brigade qui se relierait à Massimbona pendant que sa gauche se souderait par Castelbelforte à la brigade Eckhardt. On savait, depuis la veille au soir, que les Français avaient évacué Stradella (6 kilomètres est de Mantoue) et l'on avait appris, le 12 au matin, que le général Eckhardt arrivé à Castel d'Ario, poussait, à droite sur Stradella et Castelbelforte, et se reliait avec le poste que Mayer von Heldenfeld tenait à Gazzo Veronese. Ce général avait occupé à gauche Governolo et correspondait avec les postes établis par Starhemberg sur la rive droite du Pô du côté de Santa-Lucia. Une de ses reconnaissances allant d'Ostiglia par Ponte del Mulino à Nogara avait été cependant enlevée par les Français. En attendant les événements, et pour être plus au centre de son armée, Bellegarde avait résolu de transporter à nouveau le lendemain son quartier-général de Somma Campagna à Villafranca[1].

Du côté du val Trompia et de Brescia, la situation devenait d'autant plus grave et plus inquiétante pour le vice-roi que le général Bonfanti disposait de trop peu de monde pour pouvoir s'opposer sérieusement aux progrès de Stanissavlevich. Après avoir enlevé le village de Tavernole défendu par des Dalmates et par quelques gendarmes, après y avoir fait 34 prisonniers, Stanissavlevich avait occupé Gardone et établi ses avant-postes à Ponte Zanano (sur le Mella) et jusqu'à Noboli (5 à 600 mètres au nord de Sarezzo). Une de ses patrouilles avait même poussé

gros, feld-maréchal-lieutenant Marziani à Mozzecane. Brigade Eckhardt, de Castel d'Ario à Governolo.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 12 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld et Sommariva ; Somma Campagna, 12 février, II, 116, II ad 116, II ad 117, II, 118. F.-M.-L. Merville au F.-M. comte Bellegarde; Rosegaferro, 12 février, II, 111. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 12 février, II, 113. Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Castel d'Ario, 12 février, II, 118 *a*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 12 février, II. 115, et *Operations Journal Sommariva*, 12 février, XIII, 1.

D'après le *Journal du baron von Hügel*, on avait été assez sérieusement inquiet au quartier-général autrichien.

« *Le* 12, *brouillard*. — On a crainte d'être attaqué du (*sic*) vice-roi. Toute la nuit on a travaillé chez le maréchal... Quelques coups de canon nous ont fait aller grand train à Valeggio pour y perdre toute une journée. L'ennemi n'a rien fait. Il paraît que le vice-roi soit (*sic*) parti pour Plaisance. Le général Verdier commande de l'autre côté... Le quartier-général s'est rendu à Villafranca et nos bagages à Sainte-Lucie, à une demi-lieue de Vérone... »

jusqu'aux portes de Brescia, où elle avait jeté l'alarme. Une autre reconnaissance autrichienne, détachée la veille par la colonne venue de Bagolino sur Bovegno, remontait le val Camonica pour se renseigner sur la marche du détachement qui avait reçu l'ordre de déboucher du Tonale, mais qui, arrêté par le major Soldati, posté à Vezza, avait dû revenir à Stadolina. Enfin, comme les Français n'avaient pour ainsi dire personne dans le massif montagneux qui sépare le lac d'Idro du lac de Garde, après avoir chargé six compagnies de bloquer Rocca d'Anfo, Stanissavlevich avait dirigé une autre de ses colonnes sur Salo (lac de Garde).

Trop faible pour pouvoir barrer à la fois le chemin aux deux colonnes de Stanissavlevich, le général Bonfanti se voyant sur le point d'être débordé et pris à revers à Brescia, rassembla en toute hâte une petite colonne forte de 1 bataillon du 35e léger, de 1 bataillon du 6e de ligne italien et de 150 gendarmes avec laquelle il voulait se porter dès le lendemain sur Sarezzo (14 kilomètres nord de Brescia)[1].

Sur la rive droite du Pô, les troupes de Nugent n'avaient pas bougé, à l'exception d'un détachement qu'il envoya sur son extrême droite occuper Guastalla jusqu'à l'arrivée des Napolitains qui s'étaient engagés à le relever le lendemain.

Après s'être mis d'accord avec le général Campana, Nugent avait annoncé à Bellegarde qu'il était décidé à porter, dès le lendemain, le gros de son corps de Reggio à Parme et de pousser en même temps son avant-garde de Parme jusqu'à Borgo San Donnino. En même temps son détachement de droite posté vers Borgoforte et Guastalla devait remonter le Pô, d'abord jusqu'à Colorno, puis jusqu'au confluent du Taro, tandis que les Napolitains se chargeraient de garder le cours du Pô depuis le confluent de la Secchia jusqu'à Guastalla. Se défiant toutefois des Napolitains, Nugent avait cru sage de charger le capitaine anglais Birnstiel, auquel il avait confié le commandement d'un corps franc encore en voie de formation, d'aller s'établir à San

1. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 47. Chef de bataillon Ferrero au général Bonfanti; Sarnico, 12 février, sept heures et demie du soir. Général Bonfanti au général Fontanelli; Brescia, 15 février. Rapport du major Soldati; Vezza (Val Camonica), 15 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Operations Journal Sommariva*, XIII, 1 (Feld-Acten Bellegarde), F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 15 février, II, 138. Général major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Gardone, 13 février (Feld-Acten Sommariva), II, 123.

Benedetto, afin d'assurer les communications avec les postes du général Eckhardt et de surveiller la tête de pont de Borgoforte.

Enfin, afin de couvrir sa gauche, Nugent avait décidé de détacher de Parme une colonne qui avait pour mission de gagner par l'Apennin Pontremoli et de pousser, de là, par Sarzana jusqu'à la mer[1].

Tandis qu'à Palmanova, furieux de n'avoir pu décider le commandant à capituler, le général Csivich, bombardait la place sans aucun résultat pendant toute la journée du 12[2], de graves événements, des événements qui devaient fournir à Murat le prétexte qu'il cherchait vainement depuis quelque temps, s'étaient passés à Ancône.

Pendant tout le temps de l'armistice convenu le 1er février entre les généraux Millet et Barbou, il n'était naturellement rien survenu d'intéressant ou de remarquable à Ancône. Il n'en fut plus de même à partir du 10 au matin, à partir du moment où le capitaine Fourn, aide-de-camp du général Barbou, revenant de Mantoue, rentra à la citadelle et apporta à son chef une lettre écrite par ordre du vice-roi par le général Vignolle.

Après avoir pris connaissance des pièces que Barbou lui avait fait remettre, le vice-roi avait ordonné à Vignolle de faire savoir au général « qu'il n'y avait pas de probabilité que l'armée d'Italie fût en mesure d'aller secourir la citadelle d'Ancône pour l'époque où elle aura consommé ses approvisionnements de bouche. » Il lui prescrivait, par suite, « après avoir opposé « toute la résistance d'un homme d'honneur comme vous l'êtes », de tâcher d'obtenir une capitulation avantageuse et « de faire en sorte que les propositions lui fussent faites par le général napolitain[3] ».

Dès la rentrée du capitaine Fourn, Macdonald avait fait demander à Barbou si l'armistice convenu irait jusqu'au 14 février, en lui annonçant que les ordres du roi de Naples étaient toujours de permettre la sortie de la garnison avec armes et bagages et de la laisser rejoindre l'armée du vice-roi.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 12 février, II, 110.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). Général-major Csivich au F.-M. comte Bellegarde; Crauglio (devant Palmanova), 16 février, II, 159.

3. Le général Vignolle au général Barbou; Mantoue, 5 février.

Barbou s'empressa de répondre au général napolitain que l'armistice, ayant été convenu pour la durée de la mission confiée à l'officier envoyé auprès du vice-roi, devait cesser avec sa rentrée, c'est-à-dire avec la journée du 10 et qu'en conséquence les hostilités pouvaient commencer à son expiration[1].

Le 11, après avoir convoqué le conseil de défense, le général Barbou « détermina une sortie pour le 12 afin de connaître si l'ennemi était en force ».

Le 12 février, à la diane, un détachement de 300 hommes, composé de 150 hommes du 57e, de 50 chasseurs d'Orient et de 100 hommes des 2e et 4e de ligne italiens, sous les ordres du major Mauric du 53e, sortit à cinq heures du matin de la citadelle et se divisa en 2 colonnes. Celle de droite se porta sur Pie della Croce, celle de gauche vers le Monte Pelago, tandis qu'un autre détachement d'une cinquantaine d'hommes opérait une diversion sur la droite du camp retranché. Mais les Napolitains avaient pris les armes dès le lever du soleil et le major Mauric, forcé de s'arrêter après avoir fait replier les postes avancés de Macdonald, ne tarda pas à devoir se replier en bon ordre sur la lunette Saint-Etienne devant un bataillon de sapeurs et un bataillon du 8e de ligne napolitain qui le suivirent jusque sous le canon de la citadelle. Cette sortie avait coûté aux Napolitains 4 morts et 22 blessés, aux défenseurs d'Ancône, d'après le rapport de Barbou, 4 morts et 15 blessés, d'après celui de Macdonald une quarantaine d'hommes hors de combat et une centaine de prisonniers ou de déserteurs[2].

Insignifiante en elle-même et forcément inutile, cette sortie, que Barbou n'avait tentée que pour sauver l'honneur des armes, devait avoir de graves conséquences. Elle fournissait à Murat le prétexte, dont il avait besoin pour justifier à ses propres yeux une résolution qu'il lui était de toute façon impossible d'ajourner plus longtemps. Il allait en profiter pour prétendre et pour proclamer qu'on l'avait forcé à déclarer la guerre à la France en tirant contre ses soldats.

Et cependant, le jour même où le général Barbou sortait de

1. *Naples, Regio Archivio di Stato. Sezzione Guerra*, 1057 (*Amministrazione delle Marche*). Correspondance échangée entre les généraux Barbou et Macdonald.

2. *Archives de la Guerre*. Général Barbou au ministre de la Guerre ; citadelle d'Ancône, 17 février 1814. *Naples, R. Archivio di Stato. Sezzione Guerra*, 1057 (*Amministrazione delle Marche*). Le général Macdonald au général Millet ; Ancône, 12 février.

la citadelle d'Ancône, tandis que Neipperg et Catinelli attendaient vainement depuis la veille que Murat « qui vient d'avoir une attaque subite de fièvre[1], « pût leur donner audience, le colonel Bataille, aide de camp du vice-roi, et le colonel marquis Giulani, aide de camp de roi de Naples, avaient conclu et signé à Bologne même, au quartier-général du roi, une convention accordant « le libre passage par les Etats du roi aux militaires et employés français, venant des îles Ioniennes ou prisonniers des alliés en Italie qui se présenteraient dans les provinces au pouvoir du roi avant le 1er mars, pour se rendre à l'armée du vice-roi ». Le vice-roi, de son côté, s'engageait à laisser passer jusqu'à cette date « les militaires et employés napolitains venant de l'armée du Nord ou d'Espagne pour rejoindre le roi[2] ».

Comme toujours, du reste, tout n'était que contradiction dans la conduite de Murat et de son gouvernement. Le jour même où l'on signait à Bologne cette convention, Mier et Neipperg triomphaient des résistances de Murat et annonçaient à Metternich que le nouveau traité d'alliance avait été signé le 12 au soir. Mais tous deux insistaient à nouveau auprès du chancelier sur l'envoi immédiat de la lettre autographe de l'empereur d'Autriche destinée à servir de ratification provisoire au traité[3].

D'autre part, la reine Caroline n'hésitait pas à jeter complètement le masque, à briser les derniers et bien faibles liens qui unissaient encore Naples à la France. Par un rescrit adressé à ses Ministres, elle leur faisait savoir qu'elle venait d'ordonner

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, Ve 182. Rapport du lieutenant-colonel Catinelli sur sa mission aux quartiers-généraux autrichien et napolitain; février 1814.

2. *Naples*, *Regio Archivio di Stato*. *Sezzione Guerra*, 1057 (*Movimento truppe*). Général Millet au général Pignatelli, ministre de la Guerre et de a Marine; Bologne, 15 février (en français).

3. *Haus*, *Hof und Staats-Archiv*. Neipperg et Mier à Metternich. *Rapport* n° 8; Bologne, 13 février 1814, et Mier à Metternich, P. S. ad *Rapport* n° 8; Bologne, 13 février 1814.

« La non-ratification du traité du 8 janvier et les retards apportés à l'envoi de la lettre autographe de l'empereur qui nous avait été promise sous peu de jours ont rendu le roi encore plus méfiant. Je ne crois pas qu'on puisse l'amener à seconder efficacement nos opérations militaires avant l'arrivée de cette lettre attendue avec tant d'anxiété, et même je ne doute pas qu'il mette beaucoup d'empressement et de bonne volonté à chasser les Français d'Italie si Votre Altesse ne tient pas un langage très ferme au duc de Campochiaro et ne me munit de pièces officielles écrites dans le même sens. »

Et à l'appui de son dire, Mier ajoute :

« La grande duchesse de Toscane s'est retirée à Lucques avec peu de troupes. Le roi veut la laisser en possession de cette principauté... » (En français dans l'original).

« la prise de possession définitive des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, la saisie de tous les bâtiments français de guerre ou de commerce, le renvoi à Corfou ou en France de tous les officiers ou agents du gouvernement français en mission à Otrante ou dans d'autres places, la rupture de toute communication entre le royaume de Naples et l'Empire, et enfin l'apposition des scellés sur toutes les caisses appartenant au même gouvernement. De plus, afin de faire complètement disparaître les doutes qu'on avait pu concevoir, peut-être aussi afin d'obliger le roi à s'engager définitivement dans la voie qui lui était tracée par le traité du 11 janvier, elle avait cru nécessaire de terminer son rescrit par cette phrase que n'aurait jamais dû écrire la propre sœur de Napoléon : *En vous donnant connaissance de ces dispositions, mon désir est que vous me proposiez le complément de toutes les autres mesures qui sont une suite nécessaire de notre état de guerre avec la France*[1].

Caroline, on le voit, feignait d'ignorer que, au moment où elle prenait une aussi grave mesure, au moment où elle apposait sa signature à un pareil rescrit, Murat n'avait pas encore notifié officiellement sa déclaration de guerre au vice-roi. Elle avait, on serait porté à le croire, comme un pressentiment des ordres que, vingt-quatre heures plus tard, à peine arrivé à Château-Thierry, l'empereur allait envoyer à Fouché et à Caulaincourt et elle avait pu se donner la satisfaction de répondre par avance aux mesures que Napoléon jugeait nécessaire de prendre à l'égard du royaume qu'il avait eu la faiblesse, le tort de donner à sa sœur et à son beau-frère.

13 FÉVRIER 1814. — **Rappel de Fouché. — Ordre à Caulaincourt d'envoyer ses passeports au duc de Carignano. — Bombardement de la citadelle d'Ancône. — Bellegarde fait ouvrir les écluses de Salionze. — La colonne de gauche de Stanissavlevich occupe Salo. — Catinelli se rend de Bologne à Vérone et à Villafranca. — L'avant-garde de Nugent à Borgo San Donnino. — Nugent à Parme. — Position de Severoli sur la Nure.** — Si le duc d'Otrante voyait d'un œil indulgent l'entrée de Murat dans la coalition, l'empereur appréciait d'une tout autre façon la conduite de son beau-frère. Après avoir prescrit, de Nogent, le 7 fé-

1. Caroline Murat à ses Ministres; Naples, 12 février 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

vrier, à Fouché, de se rendre à Bologne auprès de Murat[1], en arrivant à Château-Thierry, le 13 février au soir, l'empereur avait modifié du tout au tout les instructions données au duc d'Otrante et pris, trop tard malheureusement, la résolution de mettre fin à sa mission.

« J'ai reçu vos différentes lettres, lui écrivait-il[2]. La conduite du roi de Naples et celle de la reine n'a pas de nom. J'espère vivre encore assez pour venger moi et la France d'un tel outrage et d'une ingratitude aussi affreuse. Rendez-vous à Lyon ou à Marseille selon l'endroit par où vous vous venez et arrivez à Paris. »

En même temps qu'il intimait à Fouché l'ordre de rentrer en France, il faisait savoir à Caulaincourt, à Châtillon-sur-Seine[3], que, « le roi de Naples lui ayant déclaré la guerre », il lui prescrivait de signifier à l'ambassadeur de Naples de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et le territoire de l'empire dans le plus bref délai. Le duc de Vicence devait donner avis de cette déclaration aux Ministres, prescrire au comte d'Hauterive de préparer tous les documents relatifs à cette guerre, rédiger un manifeste destiné à être communiqué au Sénat et à la Nation et charger le grand juge de rappeler tous les Français, soit civils, soit militaires, au service de Naples.

Le 13 au matin, pour répondre à son tour à la sortie que Barbou avait tentée la veille, le général Macdonald avait commencé à bombarder la citadelle d'Ancône qui, malgré l'infériorité de son artillerie, riposta pendant huit heures. Le feu des Napoli-

1. *Archives de la Guerre*. Fouché, duc d'Otrante, au ministre de la Guerre; Lucques, 17 février 1814.

2. *Correspondance*, t. 27, n° 21239. L'empereur à Fouché, duc d'Otrante; Château-Thierry, 13 février 1814.

3. *Correspondance*, t. 27, n° 21240. L'empereur au général Caulaincourt, duc de Vicence, à Châtillon-sur-Seine; Château-Thierry, 13 février. Cf. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 140, p^ce^ 50, f° 101. Cette dépêche n'arriva à Caulaincourt, à Châtillon, que le 17 février au matin, et ce fut ce jour-là seulement, par conséquent quarante-huit heures après le moment où le général Millet notifia officiellement de Bologne au général Vignolle la déclaration de guerre de Murat, que Caulaincourt put se conformer aux ordres de l'empereur, et envoyer ses passeports au duc de Carignano, ambassadeur de Naples à Paris (Cf. *Archives des Affaires étrangères;* Naples, V° 140, p^ces^ 51 et 52, f°s 102 et 103). Le duc de Vicence à l'empereur; Châtillon-sur-Seine, 17 février 1814, et *Archives nationales* A. F., IV, 1684, 718. Voir aux *Pièces justificatives* le mémoire rédigé par Caulaincourt sur la conduite du roi de Naples, et adressé par lui à l'empereur de Châtillon-sur-Seine le 22 février 1814 (*Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p^ce^ 60, f°s 114 et suivants). *Annexe XX.*

tains, interrompu pendant une heure seulement, dura jusqu'à la nuit tombante. Repris dans la nuit à la lueur des incendies allumés à l'intérieur de la citadelle il redoubla d'intensité le 14 au matin. Le bombardement avait démoli les bâtiments servant de logements, les magasins, les fours, l'hôpital, les parapets des batteries ; il avait démonté plusieurs pièces et ouvert des brèches considérables à la lunette Saint-Etienne[1].

Sur la ligne du Mincio, tout avait été absolument calme de part et d'autre. Bellegarde avait toutefois reçu de Vienne l'avis que les bataillons-frontières de nouvelle création (Szluiner, Oguliner, Ottochaner et 2e Banal) étaient destinés à rejoindre l'armée d'Italie. Afin de se mettre plus complètement à l'abri d'un retour offensif des Français et d'une nouvelle tentative de passage du Mincio, le feld-maréchal avait donné au général-major Paumgarten l'ordre d'ouvrir les écluses de Salionze afin d'inonder les abords de la tête de pont de Monzambano, toujours occupée par les Français[2].

Du côté de Brescia, la situation restait toujours grave et inquiétante. Pendant que le général Bonfanti se portait sur Sarezzo avec le peu de monde qu'il avait pu réunir, Stanissavlevich avait, dès la veille, accentué son mouvement sur Salo qu'il avait même attaqué le 12 au soir. Les quelques troupes françaises qui s'y trouvaient avaient réussi à s'y maintenir : mais, à cause de leur infériorité numérique, elles avaient profité de la nuit pour se dérober et se replier sur Brescia. Prévenue le 13 au matin du départ des Français, la colonne de gauche de Stanissavlevich, avait occupé Salo et s'y était établie solidement. Elle avait même poussé un gros parti sur Desenzano[3].

Tandis que, pressé par le temps et obligé de se retrouver à Naples à la date fixée par lord William Bentinck, c'est-à-dire le 20 février, le lieutenant-colonel Catinelli prenait le parti de se rendre au quartier-général autrichien et quittait Bologne le 13 au matin en route pour Vérone et Villafranca[4], le corps au-

1. *Archives de la Guerre*. Général Barbou au ministre de la Guerre ; citadelle d'Ancône, 17 février 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Général Vignolle. Ordre du jour ; Volta, 13 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 13 février, XIII, 3 ; XIII, 4. *Operations Journal Sommariva*, Sandra, 13 février, XIII, 1.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 : XIII, 4. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia*, 47. Général Bonfanti au général Fontanelli ; Brescia, 15 février, et colonel commandant le département du Mella au général Fontanelli ; Brescia, 13 février.

4. *Record Office, War Office, Sicily*. Vo 148. Rapport du lieutenant-colonel

trichien de Nugent s'était mis en mouvement. Relevé, conformément à la promesse faite à Nugent, à San Benedetto et à Guastalla par un escadron du 3e chevau-légers et 4 compagnies du 1er de ligne napolitain[1], le détachement de droite se portait sur Colorno et fournissait des postes le long du Pô depuis le confluent du Crostolo jusqu'à Torricella (à peu de distance du point où le Taro se jette dans le Pô). Le gros du corps de Nugent s'établit à Parme, et l'avant-garde, placée à partir de ce jour sous les ordres du colonel von Prochaska, poussa jusqu'à Borgo San Donnino[2].

Ces mouvements n'avaient pas échappé à la vigilance de Severoli[3], qui expédiait le 15 au général Fontanelli un rapport dans lequel il lui signalait l'augmentation, constante depuis le 12, des forces autrichiennes à Parme, forces qu'il évaluait, du reste fort justement, à 5 à 6.000 hommes. Il l'informait, en même temps, du mouvement rétrograde qu'il avait cru sage et prudent d'exécuter. Severoli faisait remarquer, avec raison, au ministre de la Guerre que, si son infanterie était trop peu nombreuse, il avait, en revanche, trop de cavalerie dont il ne savait guère que faire dans ces parages, « puisque ces escadrons ne pouvaient sortir des grandes routes ». En attendant les renforts dont il avait grand besoin, Severoli avait établi 3 compagnies du 1er chasseurs à Cadeo (4 kilomètres sud-est de Ponte-Nure sur la route de Fiorenzuola d'Arda), 1 escadron de dragons Napoléon à Zena (4 kilomètres sud de Cadeo), le reste du régiment à Ponte-Nure, 4 compagnies du 1er chasseurs à cheval avec le colonel Villatta à Roncaglia (7 kilomètres est de Plaisance sur la rive gauche de la Nure), 3 bataillons et 4 pièces d'artillerie derrière la Nure, mais un peu plus en amont, enfin le reste de l'artillerie avec une compagnie de chasseurs royaux à Plaisance même. Sa situation était d'autant plus grave que le mouvement de retraite sur Plaisance avait eu pour conséquence une recrudes-

Catinelli sur sa mission aux quartiers-généraux autrichien et napolitain au mois de février 1814 (voir plus loin).

1. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056 (*Amministrazione delle Marche*). Général Carascosa au général Millet ; Modène, 14 février.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent, etc.*, 13 février, XIII, 38. Voir *Annexe XXI*.

3. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 47. Le général Severoli au général Fontanelli ; Ponte Nure, 15 février 1814. D'après l'état de situation en date du 15 février (*Ibidem, Situazione*), Severoli disposait de 3 bataillons d'infanterie, de 8 escadrons de cavalerie et de 1 batterie, représentant un effectif total de 2.227 hommes.

cence inquiétante dans le nombre déjà considérable des désertions.

14 FÉVRIER 1814. — **L'arrivée à Bologne du général Pignatelli-Strongoli et les deux dépêches du vice-roi à la vice-reine. — Mise en route de la garde royale sur Salo. — Mouvements de Stanissavlevich. — Fermeture des écluses de Salionze et organisation d'une flottille autrichienne sur le lac de Garde. — Réunion du conseil de défense d'Ancône. — Ouverture des négociations relatives à la capitulation. — Perplexité et réponse du prince Camille Borghese au reçu des ordres relatifs à l'évacuation éventuelle des places du Piémont.** — Si l'immobilité persistante de l'armée napolitaine, les déclarations et les réponses ambiguës de Murat, les allées et venues presque incessantes des officiers se rendant de Bologne aux avant-postes pour communiquer de là avec les avant-postes français avaient inspiré de la méfiance à Nugent et éveillé les soupçons de Bellegarde, cette attitude pour le moins singulière avait toutefois permis au roi de Naples de donner complètement le change au vice-roi sur ses véritables intentions, sur le caractère des résolutions qu'il allait prendre et notifier officiellement vingt-quatre heures plus tard. Sans vouloir aller jusqu'à prétendre que, connaissant la loyauté, la droiture, l'honnêteté natives du vice-roi, Murat ait, intentionnellement et de propos délibéré, tout mis en œuvre pour abuser sa bonne foi, nous croyons plutôt que les graves décisions auxquelles il s'arrêta le lendemain ont été uniquement déterminées par le retour à Bologne, pendant la journée du 14, du prince Pignatelli-Strongoli[1] qui, revenant du quartier-général des Souverains alliés, apporta à son roi la nouvelle de l'échec essuyé par l'empereur à la Rothière.

Jusqu'à ce moment, les ordres donnés à Carascosa en sont d'ailleurs la preuve, Murat, on ne saurait en douter, hésitait encore à prendre une résolution qui coûtait à son cœur de Français. Il espérait qu'une victoire de l'empereur lui fourni-

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv. Rapport* n° 9. Mier à Metternich ; Bologne, 15 février 1814.

« La lettre autographe, dont était porteur le prince Pignatelli, arrivé hier 14 à Bologne, a rassuré le roi et lui a fait reprendre toute sa confiance dans l'Autriche. »

Mier mande, en outre, à Metternich que « les troupes napolitaines sont en marche, qu'elles se portent de Reggio sur Plaisance, que le quartier-général du roi ira le 16 à Modène et le 17 à Reggio, et que le duc de Casoli part pour le quartier-général impérial, porteur d'une lettre autographe de Murat à l'empereur d'Autriche. »

rait l'occasion de modifier son attitude, le moyen de trouver des prétextes pour prolonger sa neutralité, sa passivité, son immobilité. Le sort des batailles, la fatalité, en décidèrent autrement, et enfin, quelques jours plus tard, la mission dont Catinelli était chargé de s'acquitter auprès de lui, ses entretiens avec cet officier à son retour de Villafranca, lui révélèrent la gravité de l'inextricable situation dans laquelle il s'était placé et dont, malgré tous ses efforts, il lui était désormais impossible de se tirer avec avantage. En tous cas, jusqu'au 14 février, et surtout depuis la bataille du Mincio, ignorant encore les mesures prises par l'empereur la veille à Château-Thierry, l'ordre donné par Napoléon d'envoyer ses passeports à son ambassadeur à Paris, hésitant plus que jamais, malgré les événements d'Ancône, à prêter à la coalition le concours effectif qu'il lui avait promis, le roi de Naples avait dû faire faire au vice-roi de nouvelles ouvertures dont on retrouve les traces manifestes dans deux billets adressés le 14 février par le prince Eugène à la vice-reine :

« *Je t'annonce*, lui disait-il, dans le premier de ces billets, *que le roi de Naples, aussitôt qu'il a su que j'avais gagné la bataille du Mincio, m'a envoyé un officier pour me faire quelques ouvertures.* J'y envoie de suite Bataille pour s'entendre. Ce serait un beau résultat pour moi si je pouvais obtenir qu'il se déclarât en notre faveur. »

Quelques heures plus tard, en informant la vice-reine de la mise en route de la garde royale et de son expédition sur Salo, le vice-roi revient encore sur ce sujet qui le préoccupe bien plus que sa marche vers le lac de Garde, et il ne lui cache pas l'impatience avec laquelle il attend « Bataille pour savoir ce que fera le roi de Naples[1] ».

Il est d'autant plus impossible de contester le combat qui se livra à ce moment dans le cœur et dans l'esprit de l'infortuné roi de Naples[2], que Nugent, dans la crainte de ne pas être soutenu, n'osa faire aucun mouvement pendant la journée du 14 et

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Goïto, 14 février 1814.

2. Cet état d'âme de Murat est du reste bien décrit par le passage suivant d'une lettre qu'Elisa écrivait à l'empereur le même jour :

« Je ne dois pas taire à Votre Majesté que j'ai reçu de lui (Murat) plusieurs lettres bien en opposition avec les opérations de ses troupes. Le roi est dans une grande agitation d'esprit. Il s'étonne de ce que le vice-roi s'est retiré de l'Adige et que j'ai quitté la Toscane *avec la pensée qu'il puisse être l'ennemi de Votre Majesté et de la France.* »

que, avant de quitter Modène, il crut nécessaire de demander à Carascosa s'il pouvait compter sur lui dans le cas où il aurait besoin de secours et d'appui. Le général napolitain s'était contenté de lui répondre diplomatiquement qu'il agirait conformément à ses ordres ; mais, aussitôt après, il avait écrit au général Millet pour réclamer des ordres positifs, formels et immédiats [1].

Pendant ce temps, inquiet des « tracasseries » de Stanissavlevich du côté de Brescia, le vice-roi avait donné l'ordre à la garde royale de se porter le soir même d'abord sur Desenzano et de là sur Salo [2]. Il était d'autant plus nécessaire de mettre un terme aux opérations de Stanissavlevich du côté de Brescia et du lac de Garde, que le général Bonfanti n'y disposait que de forces par trop insignifiantes comme nombre et d'une valeur encore plus douteuse comme qualité. Il était d'autant plus indispensable de porter remède à cette situation, que Stanissavlevich, qui s'était porté sur Vestone uniquement dans le but d'appuyer le mouvement du détachement envoyé par le mont Marriva sur le val Trompia, avait, comme nous l'avons dit, fait occuper Salo aussitôt après le départ des quelques troupes françaises qui, trop faibles pour lui résister, s'étaient retirées à son approche. Profitant de sa supériorité numérique et de l'effet moral produit par sa marche et par son apparition dans les vallées du Brescian, le général autrichien avait continué à se rapprocher de Brescia et envoyé des reconnaisances, d'une part, sur Idro Alto, de l'autre, sur Brescia, que Bonfanti essayait de couvrir en dirigeant sur Sarezzo et Gardone les troupes qu'il avait sous la main [3].

A l'exception du mouvement de Stanissavlevich, il ne s'était

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 14 février, XIII, 38. *Regio Archivio di Stato, Naples. Amministrazione delle Marche*, 1056. Général Carascosa au général Millet; Modène, 14 février.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre ; Volta, 18 février. Le vice-roi à la vice-reine ; Goïto, 14 février.

3. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Le général Bonfanti au général Fontanelli; Brescia, 14 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 13 février, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Sommariva). Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Gardone, 14 février, quatre heures et demie du soir, II, 139 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Villafranca, 14 février, II, 130, et F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 14 février, dix heures et demie du soir, II, 137. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche et au *Hof-Kriegs-Rath ;* Villafranca, 14 février, II, 129 et II ad 129.

rien passé à l'aile droite autrichienne où l'ouverture des écluses de Salionze avait produit si peu d'effet sur le niveau des eaux du Mincio et si peu endommagé le pont de Monzambano que le feld-maréchal-lieutenant Fenner prit sur lui de les refermer. Entre temps, Sommariva avait reçu du feld-maréchal l'ordre de presser l'organisation sur le lac de Garde d'une flottille dont les équipages devaient être en attendant fournis par le régiment Hohenlohe[1].

Au centre, et au corps de blocus, rien n'avait troublé le calme qui régnait sur toute la ligne. On avait pu se procurer quelques indications sur la force des troupes françaises de Mantoue qu'on évaluait à 8 à 9.000 hommes. On croyait savoir que le général Zucchi avait 2 bataillons à Borgoforte, 1 bataillon à Governolo, 1 à San Giorgio, 1 autre à Bancole, et que le vice-roi avait laissé 2 bataillons seulement à Goïto. Prévenu de l'arrivée prochaine des généraux Gramont et Quallenberg, Bellegarde leur faisait tenir l'ordre de se rendre droit à Vérone et il informait en même temps le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld de la marche de 3 bataillons de renforts qui devaient rejoindre le corps de blocus, l'un le 16, les deux autres le 21, pendant que 4 escadrons de hussards se rapprochaient de lui en se portant de Bevilacqua sur Castel d'Ario[2].

L'état d'anéantissement dans lequel se trouvait, le 14, dans la matinée, la lunette Saint-Etienne, éventrée par les boulets des pièces napolitaines la destruction presque complète des magasins à poudre et de subsistances, la mise hors de service de la plupart de ses bouches à feu, n'avaient laissé d'autre ressource au général Barbou, qui avait tenu à se rendre par lui-même un compte exact des effets de bombardement, que de convoquer le conseil de défense d'Ancône. Après avoir exposé la situation et pris l'avis de chacun des membres de ce conseil, Barbou dut se résigner à adresser au général Macdonald un parlementaire chargé de demander « l'exécution des proposi-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Villafranca, 14 février, II, 130, et II, 132 1/2. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 15 février, dix heures et demie du soir, II, 137 (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva*, 14 février, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo di Verona, 14 février, II, 125.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 14 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux généraux Gramont et Quallenberg; Villafranca, 14 février, II, 127 *a* et *b*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 14 février, II, 125.

tions que ce général lui avait faites précédemment pour obtenir la remise de la citadelle d'Ancône aux troupes napolitaines. » Ce fut en vain que Barbou chercha à amener Macdonald à le laisser rejoindre l'armée du vice-roi avec armes et bagages. La situation s'était tellement modifiée au cours des trois derniers jours que cette condition, à laquelle Barbou tenait tant, lui fut obstinément et impitoyablement refusée, et que, après avoir encore réfléchi pendant toute la nuit sur la triste position qui lui était faite, il dut se décider, le 15 au matin, à l'arrivée d'un officier supérieur envoyé par Macdonald, à désigner les deux officiers qu'il chargea de conclure une capitulation devenue désormais inévitable[1].

Si le vice-roi n'avait pas encore reçu le 14 les ordres que l'empereur lui avait fait adresser le 9 par le duc de Feltre et qui ne devaient lui parvenir que quarante-huit heures plus tard, ces instructions venaient, en revanche, d'arriver à Turin au prince Camille Borghese. Invité par Clarke[2] « à faire connaître ses dispositions à l'égard des places de Casal, Plaisance, Turin, Alexandrie et Gênes, dans le cas où la marche de l'ennemi obligerait à évacuer le Piémont », tout en déclarant qu'il se conformerait aux intentions de l'empereur », lorsque le moment sera arrivé de le faire, le prince Camille ne pouvait toutefois s'empêcher de présenter au ministre de la Guerre quelques observations trop importantes, malgré la réserve prudente avec laquelle elles sont formulées, pour qu'il soit possible de ne pas les reproduire :

« Vous me dites, écrit-il[3] le jour même, que le prince vice-roi a reçu l'ordre de se retirer sur les Alpes, aussitôt que le roi de Naples aura déclaré la guerre à la France et vous

1. *Archives de la Guerre.* Délibération du Conseil de défense de la citadelle d'Ancône, 14 février. — Général Macdonald au général Barbou; Ancône, 14 février, neuf heures du matin. — Général Barbou au ministre de la Guerre; citadelle d'Ancône, 17 février 1814. Voir *Annexe XXII.*

2. Ecrivant le 14 à l'empereur pour lui répéter que, conformément aux ordres qu'il avait reçus, il avait « prescrit de retirer toutes les troupes françaises des places de l'Italie », Clarke informait Napoléon qu'il avait « cru nécessaire de conserver encore les places de Gênes et de Savone comme les seules qui puissent arrêter l'ennemi s'il voulait pénétrer dans nos départements des Alpes-Maritimes et du Var... » (*Archives de la Guerre.* Le duc de Feltre à l'empereur; Paris, 14 février 1814).

3. *Archives de la Guerre.* Le prince Camille au ministre de la Guerre; Turin, 14 février 1814.

ajoutez que toutes les troupes doivent se réunir à son armée. *Vous me réitérez les ordres que l'empereur m'a donnés sur ces divers objets. Ces dernières paroles me mettent dans le plus grand embarras*, VU QUE JE N'AI POINT REÇU LES ORDRES DONT VOUS ME PARLEZ », et il ajoute : « Ne connaissant en aucune façon quelles sont les intentions de Sa Majesté à l'égard de ma conduite et de ma personne dans le cas dont il s'agit, je serai en peine tant que mon incertitude durera. »

Ainsi donc il est désormais nettement établi que le prince Camille n'avait reçu aucun des ordres que Clarke croyait réitérer. Sa perplexité était bien naturelle, et comme les détracteurs, les calomniateurs et les ennemis du vice-roi ont mené grand bruit autour de sa prétendue désobéissance aux ordres de l'empereur, il était d'autant plus impossible de passer cette lettre sous silence qu'elle fournit une preuve incontestable de la correction, de la loyauté de la conduite du vice-roi. L'empereur, en effet, connaissait trop bien le caractère faible et indécis du prince Camille pour avoir négligé de lui faire tenir dans des circonstances aussi graves des ordres positifs et formels.

S'il ne l'a point fait ce n'est pas par oubli, ni parce que les préoccupations qui l'accablaient l'ont empêché de le faire, c'est uniquement parce qu'il n'a jamais songé sérieusement à la possibilité de rappeler à lui l'armée française d'Italie, et parce qu'il a écrit dans un moment d'impatience, dans un accès de nervosité, la dépêche du 9 février, au duc de Feltre. La mission de Tascher, les ordres qu'il le chargea de donner à Paris, à Turin et à Mantoue en sont d'ailleurs la preuve incontestable.

15 FÉVRIER 1814. — **Le vice-roi prend le commandement de la colonne qui se porte sur Salo. — Combats de Ponte Zanano et de Gardone. — Escarmouche de Villabona. — Modifications à la position du corps de blocus de Mantoue. — Neipperg chargé du commandement de l'avant-garde et Radivojevich de celui de la première ligne. — Signature de la capitulation d'Ancône. — Nugent pousse un détachement sur Pontremoli. — Les Napolitains à Pistoja. — Les Français évacuent Pise. — Lord William Bentinck fixe au 20 février l'embarquement de la 1re division de son corps d'armée. — Composition du corps anglo-sicilien. — La convention de Troyes. — Le général Millet signifie au général Vignolle la déclaration de guerre du roi de Naples.** — Si tout était et paraissait devoir rester calme sur le Mincio, les nouvelles reçues de

Brescia devenaient si inquiétantes que, non content d'avoir fait partir la garde royale qui arriva le 15 avec le général Lechi à Desenzano, le vice-roi crut nécessaire de se rendre lui-même dans ces parages et de prendre en personne la direction des opérations que la garde allait entreprendre sur Salo[1]. Cette résolution si naturelle et que les événements mêmes de la journée du 15 se sont d'ailleurs chargé de justifier, a paru si extraordinaire au feldzeugmeister baron von Welden qu'il a cherché à en donner une explication qui ne résiste pas à un examen quelque peu approfondi. Dans son livre, si remarquable par son impartialité et la justesse de ses observations et de ses critiques, le feldzeugmeister porte, à propos de cette expédition dont il fait retomber la responsabilité sur Murat, un jugement dont la sévérité imméritée, et de plus absolument inexplicable, est d'autant plus faite pour surprendre qu'on la rencontre rarement sous la plume de l'auteur qui se laisse cette fois entraîner par des rancunes que le temps n'avait pas réusssi à chasser de son esprit[2].

Bien que près de quarante ans se fussent écoulés depuis la fin de cette campagne, malgré l'admirable pondération de son esprit et la netteté de son jugement, le feldzeugmeister von Welden avait dû conserver dans toute leur force certaines

1. On trouve dans la belle collection du Dr Luigi Ratti, de Milan, l'ordre suivant que le vice-roi envoya le 15 au soir de Volta au général Lechi. Usant de l'autorisation que M. Ratti a bien voulu me donner, je crois d'autant plus utile de le reproduire, que ce document était inconnu jusqu'à ce jour.

Le vice-roi au général Lechi; Volta, 15 *février, dix heures du soir*

« Ordre de se mettre en mouvement, le 16, à six heures du matin, pour se rendre à Salo. Il faudra qu'il se trouve pour cette heure-là à Desenzano, où je me rendrai moi-même, mon intention étant de faire occuper Salo dans la matinée.

« Pendant que la colonne principale marchera sur la route de Desenzano à Salo, une petite colonne, composée d'une compagnie de chasseurs et de dragons, marchera par la gauche en suivant la petite route qui de Lonato vent sur Gavardo et Salo. Cette petite colonne flanquera la gauche de la colonne principale et tâchera de ne la point perdre de vue.

« Le général Lechi fera trouver à Desenzano mes chevaux de selle. »

(Collection particulière du Dr Luigi Ratti Batti, de Milan)

2. Le livre du feldzeugmeister baron von Welden ne parut qu'après le décès de son auteur. Le général en avait achevé la préface à Graz, en juillet 1853. Le livre ne put être publié que vers la fin de septembre de la même année. Le feldzeugmeister avait donc à peine fini de tracer les dernières lignes de sa préface, lorsque la mort vint le frapper, le 7 août 1853. Voir *Annexe XXIII.*

impressions qu'il avait ressenties à ce moment, et n'avait pu, tout semble le démontrer, s'affranchir complètement des idées qui avaient cours au quartier-général de Bellegarde.

« Comment, se demande-t-il, le vice-roi osait-il prendre une résolution aussi hasardeuse que celle de détacher sa garde à plus de deux jours de marche de son extrême gauche? Il l'osa cependant, et il pouvait l'oser parce qu'il savait de façon certaine et positive que les Napolitains ne bougeraient pas, n'entreprendraient momentanément rien sur ses derrières, ne menaceraient pas Plaisance. »

Quelque grande que soit à tous égards l'autorité du juge impartial, du savant général, qu'était le feldzeugmeister von Welden, il semble toutefois que, en cette circonstance, on ne saurait, en bonne justice, charger l'infortuné roi de Naples des fautes et des péchés d'autrui. Le reproche est d'autant moins fondé que Murat allait précisément le jour même envoyer officiellement au vice-roi « *l'avis* » qu'il s'était engagé à lui donner.

On peut, au contraire, chercher et découvrir moins loin l'explication, la cause de la résolution prise par le vice-roi. Fortement établi sur la ligne du Mincio que dégarnissait à peine la marche de la garde royale, tenue jusque-là en réserve, solidement appuyé sur deux places telles que Mantoue et Peschiera, il avait pu se convaincre par l'attitude que son adversaire avait adoptée depuis le combat de Borghetto (10 février) qu'une reprise de l'offensive était des plus improbables de sa part. Il avait enfin, en cas d'attaque, la possibilité de ramener sa garde assez à temps pour lui permettre de renforcer sa gauche avant que Bellegarde eût pu réussir à forcer le passage du Mincio dans la partie supérieure de son cours.

De toute façon d'ailleurs, une action énergique et immédiate dans le Brescian s'imposait au prince Eugène et comme général en chef et comme vice-roi d'Italie. Il fallait non seulement arrêter les progrès de Stanissavlevich, mais mettre fin à la terreur provoquée par l'approche des colonnes autrichiennes et relever l'esprit public. La présence du vice-roi à la tête de sa garde devait donner aux yeux des populations plus d'importance et plus de relief à une entreprise secondaire en elle-même et que, en d'autres temps il n'aurait pas hésité à se confier à un de ses lieutenants. De plus, pendant que le vice-roi se rendait de Volta à Desenzano, la situation s'était encore aggravée

de ce côté. Les Autrichiens avaient repris l'offensive et semblaient se renforcer, non seulement dans le val Trompia et le val Sabbia, mais plus au nord du côté du Tonal et du val Camonica[1]

D'autre part, la journée du 15 février, qui avait bien commencé pour le détachement organisé à la hâte par le général Bonfanti avait beaucoup moins bien fini. A six heures du matin, la colonne aux ordres du colonel Duché venant de Carcina et remontant le Val Trompia avait surpris et rejeté la compagnie autrichienne postée à Sarezzo. L'attaque avait été si vive et si imprévue que cette compagnie, au lieu de se rejeter dans la montagne, comme on le lui avait prescrit, se retira par la grande route sur Ponte Zanano. L'arrivée subite de cette compagnie qui se repliait en toute hâte et en désordre, jointe à l'obscurité et au brouillard décontenança à tel point la compagnie postée à Ponte Zanano que la colonne du colonel Duché parvint à la débusquer sans trop de peine et à la rejeter de l'autre côté du pont. Soutenus à ce moment par 2 compagnies rentrant de reconnaissance et qui avaient pressé leur marche au bruit du combat, les Autrichiens parvinrent à reprendre le pont qu'une nouvelle attaque du colonel Duché leur enleva définitivement. Le colonel, précédé par une soixantaine de chevaux, les poussa vivement sur Gardone qu'il réussit même à enlever d'assaut. Malheureusement la colonne du commandant Ferrero (2 compagnies de Dalmates et 1 de voltigeurs du 35e) qu'on avait fait marcher par la montagne afin de prendre Gardone à revers ne put arriver à temps. Stanissavlevich, dont la réserve était postée au nord de Gardone, profita de ce concours de circonstances pour se reporter immédiatement en avant, pendant que 2 compagnies filant par les hauteurs des deux côtés de la route tombaient sur les flancs des Français.

Obligé d'abandonner Gardone, le colonel Duché se replia en bon ordre sur Brescia, par ordre du général Gifflenga.

Les pertes avaient été assez sensibles des deux côtés. D'après le général Bonfanti, les Autrichiens auraient perdu environ 300 hommes hors de combat et 70 prisonniers, dont 3 officiers, et ses propres pertes ne se seraient élevées qu'à 120 hommes, tandis que, dans son rapport, après avoir reconnu qu'on lui a pris 4 officiers et 32 hommes, Stanissavlevich rend

1. *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia*, 48. Colonel Neri au général Fontanelli; Sondrio, 15 février. Il signale l'arrivée de renforts autrichiens en avant de Ponte di Legno.

compte à Sommariva que son détachement a eu 22 hommes tués et 52 blessés, et qu'il a enlevé aux troupes de Bonfanti 1 drapeau, 3 officiers et près de 300 hommes[1].

Le vice-roi avait d'ailleurs pris ses précautions avant de s'éloigner momentanément du Mincio. Afin de se mettre à l'abri d'une attaque et de ne pas laisser soupçonner son absence, il n'avait pas seulement prescrit d'imprimer plus d'activité aux travaux du fort Mandella (est de Peschiera), mais il avait de plus fait occuper, couper et fortifier la route en avant de ce fort, du côté de Cavalcaselle[2].

Sur le Mincio, où le gros des Français était toujours établi à Montalto et à Volta, on avait envoyé sur la rive gauche quelques reconnaissances qui, en se portant de Goïto sur Villabona, avaient échangé quelques coups de fusil avec les avant-postes du général Watlet[3].

D'autre part, afin de s'assurer la possession de Castiglione Mantovano, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, avait envoyé à Bagnolo (6 kilomètres est de Castiglione) un bataillon qui, ainsi que celui établi à Pellaloco, fut placé sous les ordres du général-major Spiegel, pendant que le général-major Suden, rappelé de l'aile droite, recevait l'ordre de venir prendre le commandement d'une brigade établie à Quaderni[4].

En même temps qu'il confiait au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich le commandement de la première ligne, composée des troupes réunies autour de Quaderni, Bellegarde s'était empressé de trouver un emploi actif au feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg qui, après avoir achevé sa mission à

1. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Général Bonfanti au général Fontanelli ; Brescia, 15 février. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva*, XIII, 1. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Gardone, 15 février, soir, II, 150 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; San Giorgio, 18 février, onze heures du matin, II, 174.

2. *K. und Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 15 février, XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; San Giorgio, 15 février, II, 140 (Feld-Acten Sommariva), F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Cavalcaselle, 15 février, huit heures du matin, II, 141, et Castelnuovo, 15 février, II, 143.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 15 février, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld. *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch*, etc., XIII, 6. Général-major Watlet au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 15 février, II, ad 143.

4. *K. und. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 15 février, XIII, 3 ; XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde), F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Valeggio, 15 février, II, 145 *g*.

Naples, venait précisément d'arriver au quartier-général. Le feld-maréchal avait fait mettre à l'ordre de l'armée que cet officier général aurait désormais sous ses ordres la division d'avant-garde établie à Valeggio[1].

Pendant qu'on signait, le 15, à une heure de l'après-midi, à Ancône, une capitulation aux termes de laquelle la garnison devait sortir, le 18, de la citadelle et des forts intérieurs, pendant que les troupes napolitaines occupaient le jour même la lunette Saint-Etienne et le réduit du camp retranché[2], Nugent, qu'on venait de charger d'organiser 3 bataillons francs italiens et auquel on avait renouvelé l'ordre de ne rien entreprendre sans s'être assuré le concours des Napolitains, avait dû rester comme la veille immobile sur ses positions. Toutefois, afin de ne pas perdre complètement son temps, de couvrir sa gauche et d'être prêt à parer aux éventualités qui pouvaient se produire en Toscane, il avait fait partir le même jour un détachement qui, fort d'une compagnie d'infanterie et d'un demi-escadron de cavalerie devait être rendu à Pontremoli le 17, battre ensuite l'estrade le long de la côte et le tenir au courant de tout ce qui se passerait dans ces parages et du côté de Gènes. La situation du côté de Plaisance restait par suite momentanément sans changement[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. comte Neipperg, Radivojevich, Pflacher et Merville; Villafranca, 15 février, II, 145, et II, 145 *a*, *b*, *c*, *d*.

Sous prétexte de traiter de l'échange des prisonniers, Radivojevich avait envoyé ce jour-là aux avant-postes français en parlementaire le lieutenant-colonel Hrabowsky qu'il avait chargé d'y montrer un bulletin autrichien annonçant la victoire de la Rothière. Au lieu de refuser d'en prendre connaissance, le commandant de ce poste le lut et s'écria : « Dieu merci, cette victoire des alliés nous fait espérer une paix universelle. Nous la souhaitons autant que l'Europe. » (En français, dans le texte de la dépêche du F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde, *K. und K. Kriegs-Archiv*, Valeggio, 15 février, II, 144.)

Cf. *Journal du baron von Hügel*, 15 février.

« Le feld-maréchal-lieutenant Neipperg est de retour de sa mission près du roi de Naples. Ce dernier est forcé de ne rien faire, la ratification du traité avec lui consistant dans un autographe, n'étant pas encore arrivé quoiqu'on l'attende depuis 22 jours.

« Il paraît que l'on veut ramener la troupe à la discipline et profiter du temps que l'on restera entre l'Adige et le Mincio pour rétablir l'ordre intérieur. Chaque jour prouve combien peu nous savons le métier d'être conquérants. Nous nous faisons haïr pour ne rien faire qui nous puisse être utile. »

2. *Regio Archivio di Stato*, *Naples*, *Amministrazione delle Marche*, 1057.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent;* XIII, 38 (Feld-Acten Bellegarde), F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent ; Villafranca, 15 février, II, 135. *Archives de la Guerre.* Prince Camille à l'empereur; Turin, 15 février.

D'autre part, afin de s'assurer le concours et les sympathies des populations des duchés, Nugent venait, au nom de la régence provisoire de supprimer la conscription et la contribution personnelle et de réduire des deux tiers les impôts de consommation[1].

En Toscane, les Napolitains continuaient à s'avancer, quoique avec une certaine lenteur. Cependant une colonne napolitaine, forte de 1.800 hommes d'infanterie, 400 lanciers et d'une demi-batterie venait d'arriver à Pistoïa. De son côté le prince Félix procédait à l'évacuation de Pise, qui fut entièrement achevée le 16 au matin, et il ramenait sur Lucques les quelques troupes qui lui restaient[2].

Bien qu'une forte attaque de fièvre eût empêché le roi de de Naples de recevoir le lieutenant-colonel Catinelli lors de son arrivée à Bologne le 11, bien que l'envoyé de lord William Bentinck ne fût pas encore revenu de Villafranca, c'était de la Toscane que Murat ne cessait de se préoccuper, bien plus que de la marche sur Plaisance. Il avait d'autant plus de motifs d'en finir avec la prise de possession effective et complète du grand-duché qu'il n'ignorait ni les vues de l'Autriche ni les intentions de lord William Bentinck sur ce pays[3]. Si, dès l'arrivée de Catinelli à Bologne, il avait pu avoir avec cet officier une conférence qui l'aurait définitivement fixé sur les projets de Bentinck, il est plus que probable qu'il aurait pressé la marche de celles de ses troupes qui s'avançaient sur Lucques et sur Livourne, et qu'il aurait peut-être attendu quelques jours de plus avant de prescrire à Millet de notifier au général Vignolle la détermination que, quoiqu'on en dise, il ne tarda pas à regretter.

Le jour même où Murat prenait définitivement la résolution devant laquelle il avait hésité si longtemps, pendant plus d'un mois, lord William Bentinck annonçait de Palerme à

1. *Regio Archivio di Stato Reggio. Continuazione della Storia di Reggio del conte Gaetano Rocca, Canonico dell' Insigne Basilica di S. Prospero*, 15 février 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Le général Pouchain au ministre de la Guerre; Gênes, 25 février (*Carnet historique et littéraire, décembre* 1898). La princesse Elisa au prince Camille; Lucques; 16 février. Voir *Annexe XXIV*.

3. Écrivant quelques jours plus tard à l'archiduc Ferdinand d'Este (*K. und K. Kriegs-Archiv*, Villafranca, 22 février, XIII, 94), le général comte de Ficquelmont, aide de camp général et confident de Bellegarde, lui disait, en lui parlant de la reddition de la citadelle d'Ancône :

« *Ainsi donc la plus grande partie de l'Italie est libre, mais d'une manière qui n'est pas utile à notre cause, vu que je doute qu'il soit dans l'intention de Murat de servir.* » (En français dans le texte.)

lord Bathurst que la 1re division du corps anglo-sicilien s'embarquerait à Palerme le 20 février, et que le 2e échelon la suivrait, dès la rentrée des transports. Il lui mandait, en outre, que lui-même partirait à la même époque pour Naples où il comptait retrouver Catinelli de retour de la mission qu'il était en train de remplir aux quartiers-généraux de Bellegarde et de Murat et qu'il reprendrait la mer pour se rendre à Livourne.

A cette dépêche[1] était annexé l'état suivant qui donne la composition détaillée du corps d'armée anglo-sicilien :

ANGLAIS

1re division sous les ordres de lord William Bentinck

Points d'embarquement : Palerme et Milazzo.

Effectif total :

345 officiers, 53 fonctionnaires et cadets;
568 sous-officiers et tambours, 7.558 soldats;
262 ordonnances et non-combattants;
249 femmes;
624 chevaux et mulets.

Composition de la division :

ANGLAIS

Quartier-général : Etats-majors des brigades des majors-généraux Montrésor et Hornstedt. — Services de l'adjudant général, du quartier-maître général, du commissaire général, du payeur général, du service de santé. — Artillerie royale. — Génie. — *Staff-corps.*

Troupes : 1 bataillon du 21e régiment; 1 bataillon du 63e régiment; 3e, 6e et 8e bataillons de la légion du roi Georges; détachement d'infanterie légère (grecque) du duc d'York; détachement du 1er régiment italien; 3e régiment italien; corps franc calabrais.

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Dépêche n° 4. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Palerme, 15 février, et *Annexe* 1 à la Dépêche n° 4. Composition du corps anglo-sicilien ; Palerme, 16 février.

SICILIENS

Sous les ordres du brigadier Roth

Etat-major. — Artillerie. — Génie et Pionniers. — 1 escadron du 2e régiment de cavalerie. — 2e régiment d'infanterie.

2e *Division, Lieutenant-général Mac-Farlane*

Mêmes points d'embarquement :

Effectif total :

244 officiers, 543 sous-officiers et tambours;
5.347 soldats, 49 ordonnances;
196 femmes;
353 chevaux et mulets.

Etat-major de la division. — Etats-majors des brigades des majors-généraux baron Barnet et Gosselin, de l'adjudant-général.

ANGLAIS

Troupes : 14e régiment; 31e régiment; reste du 8e bataillon de la légion du roi Georges. — 1 section d'artillerie de la levée italienne.

SICILIENS

2 escadrons du 2e régiment de cavalerie. — Grenadiers. — 3e et 4e régiments d'infanterie.

(Effectif moyen des régiments siciliens : environ 1.000 hommes.)

(Effectif moyen des régiments anglais : de 900 à 1.100 hommes.)

Lord William Bentinck indiquait, en outre, dans une deuxième annexe, l'effectif des différentes unités qu'il comptait laisser en Sicile et qui représentait un total de 164 officiers, 180 sous-officiers, 92 tambours et 4.200 hommes, appartenant au 20e dragons légers, à l'artillerie, au génie, au *Staff-corps*, aux 35e et 75e régiments d'infanterie, au 7e bataillon de la

légion du roi Georges, au 1er régiment d'infanterie légère grecque et à la levée italienne.

Lorsque nous rendrons en détail compte de la mission de Catinelli, qui ne put voir le roi de Naples que le 17 février lors de son retour de Villafranca, nous aurons lieu de montrer que la position de Bellegarde, était loin d'être facile. Il avait à ménager Murat parce qu'il tenait à tout prix à voir le roi donner à son armée l'ordre de marcher sur Plaisance et de soutenir les troupes de Nugent. D'autre part, il ne pouvait amener Bentinck à renoncer à ses prétentions sur la Toscane déjà occupée par les Napolitains et le général anglais persistait avec son obstination habituelle à faire de la prise de possession de ce pays la condition *sine quâ non* de sa coopération. Lord William Bentinck n'était pas homme à se contenter de promesses éventuelles, de paroles en l'air. Il venait de prouver une fois de plus que, tout ambassadeur qu'il était, il n'hésitait pas à violer sans le moindre scrupule les règles les plus élémentaires des relations diplomatiques.

En effet, Bentinck n'avait même pas jugé utile de recevoir le capitaine baron Fröhlich que Mier avait envoyé à Palerme pour lui communiquer les pièces venant du quartier-général de Bologne et lui annonçant l'heureux résultat des démarches grâce auxquelles il avait amené Murat à accéder aux changements apportés sur sa demande à lui, Bentinck, à la rédaction du traité d'alliance du 11 janvier. Voulant éviter l'occasion de fournir la moindre explication, même verbale, lord William Bentinck avait cru plus simple et plus expéditif de faire savoir à l'officier autrichien qu'il pouvait considérer sa mission comme terminée. Il l'avait autorisé, invité même, à repartir, sans ajouter ni le moindre remerciement, ni le moindre compliment à l'adresse du comte de Mier. Le singulier diplomate qu'était lord William Bentinck avait de bonnes raisons pour ne pas reculer devant ce que Mier appelait dans sa dépêche du 14 mars à Metternich « un procédé impoli venant à l'appui de la réputation dont il jouit et qu'il paraît grandement mériter ». Sa rudesse lui permettait de mettre Bellegarde et Murat en présence d'un fait accompli, et d'agir de son côté en pleine liberté pendant que Catinelli exposerait ses vues et signifierait ses volontés à Murat et à Bellegarde.

Comme Bellegarde l'écrivait à l'empereur d'Autriche le lendemain 16 février, Neipperg était arrivé le 15, à Villafranca avec le traité signé, en même temps que Catinelli qui venait lui

déclarer que son chef « ne voulait pas être mis en contact avec les Napolitains et entendait occuper la Toscane[1] ». Comme le feld-maréchal le faisait remarquer tristement à son souverain : « C'était là un état de choses peu favorable pour les opérations. » Grâce à son éloignement, malgré les concessions inutiles du roi de Naples, lord William Bentinck, non content de maintenir ses prétentions sur la Toscane, continuait à pousser Ferdinand et le vicaire général à refuser les dédommagements que les souverains alliés voulaient leur offrir en échange de leur renonciation au royaume de Naples. S'il ignorait que le jour même Metternich remettait à lord Castlereagh la note contenant la convention de Troyes[2], il était depuis longtemps au courant des vues et des intentions des Souverains alliés et de son propre gouvernement. Il semble, du reste, que lord Castlereagh eût, lui aussi, commencé à voir clair dans le jeu de Bentinck, et à deviner ses véritables intentions, puisque, le jour même de la signature de la convention de Troyes, il éprouva le besoin de lui faire connaître une fois de plus la façon dont le cabinet de Saint-James entendait prendre fait et cause pour la Maison de Sicile[3].

Pendant que, ignorant encore les ordres que l'empereur lui avait fait envoyer le 9 février[4], le vice-roi rejoignait la garde royale en marche sur Desenzano et Salo, pendant qu'il attendait avec impatience le retour du colonel Bataille « pour savoir ce que fera le roi de Naples[5] », Murat avait pris tout à coup, il convient de le faire remarquer, en lui donnant une forme absolument anormale, l'inévitable résolution à laquelle il avait vainement essayé d'échapper par des atermoiements et des faux-fuyants de toute nature. Profitant du prétexte que lui fournis-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Villafranca, 16 février 1814, II, 144.
2. Voir *Annexe XXV*.
3. Voir *Annexe XXVI*.
4. *Archives de la Guerre*. Le prince Camille à l'empereur; Turin, 15 février 1814.
« Notre position du côté de Plaisance est toujours la même. Sans doute, les succès que le prince vice-roi a obtenus à Roverbella ont arrêté la marche de l'ennemi, car on annonce qu'il est en force de ce côté-là. Je désire que cet état de choses puisse durer jusqu'à ce que j'aie reçu les ordres de Votre Majesté que le ministre de la Guerre suppose m'être parvenus. *Je n'ai pas encore connaissance que le vice-roi ait reçu ceux qui lui prescrivent de se retirer sur les Alpes, aussitôt que le roi de Naples aura déclaré la guerre à la France.* »
5. Le vice-roi à la vice-reine : Goïto, 14 février 1814.

sait l'inutile sortie que Barbou n'avait tentée qu'en désespoir de cause et pour sauvegarder l'honneur du drapeau, se basant sur le fait que les troupes françaises avaient commencé les hostilités en ouvrant le feu sur ses soldats, Murat se décida à donner au général Millet, son chef d'état-major, l'ordre de signifier officiellement au général Vignolle, chef d'état-major du vice-roi, la déclaration formelle de guerre[1], qu'il aurait dû faire remettre par son ministre à Paris au lendemain de la signature du traité du 11 janvier. Le prétexte choisi était si maladroit et si mal choisi qu'il ne pouvait donner le change à personne, surtout pas à ses nouveaux alliés, déjà mis en défiance et par les obstacles de tout genre qu'il avait opposés à la marche de la division Nugent et par l'échange incessant de correspondances et par le va et vient presque continuel d'officiers entre les quartiers-généraux de Bologne et de Volta.

Si l'on veut remonter jusqu'aux causes réelles de cette notification, singulière et bizarre jusque dans sa forme même, de cette évolution subite, de cette résolution en contradiction avec les déclarations mêmes du roi, bien décidé jusque-là à attendre dans le *statu quo* la réception de la ratification du traité conclu avec l'Autriche, on les trouvera d'abord dans l'imminence de la conférence qu'il devait avoir avec l'envoyé de lord William Bentinck, le lieutenant-colonel Catinelli, dans la nécessité de se concilier par des faits et des actes les bonnes grâces de l'Angleterre et de son intraitable représentant, mais surtout dans le retour du général Pignatelli Strongoli, arrivé la veille au soir à Bologne et revenant du quartier-général des Souverains, porteur de la nouvelle officielle de l'échec essuyé par l'empereur à la Rothière.

1. Voici, du reste, en quels termes on annonçait officiellement au comte Giacomo Munarini, l'un des trois membres de la régence que Murat venait d'établir à Modène, cette déclaration de guerre de Naples à la France :

« Les hostilités sont commencées entre l'armée napolitaine et celle du vice-roi. Sa Majesté le roi de Naples arrive aujourd'hui à Modène avec son quartier-général. Une brigade de la 2e division et une partie de la cavalerie de la garde, tout ce qui est dans ce moment à Modène, part aujourd'hui pour Reggio. »

Regio Archivio di Stato. Modène. Ministero di Publica Economia e d'Istruzione, 1814, Filza 1, fasc. 29. Le général de Livron au comte Munarini, 15 février, deux heures du matin (en français dans l'original). Murat n'arriva à Modène que le 17, à six heures trois quarts du soir. Il avait quitté Bologne un peu après midi. Cf. *Ibidem, Ministero di Publica Economia e d'Istruzione*, Filza, 1, fasc. 29 ; *Lettere della Reggenza provisoria degli Stati Estensi alle autorite cittadine* (*Ibidem*) ; *Lettere diverse* (*ibidem*) ; Prefettura del Panaro, *Archivio Segreto*, 1814, Filza, 9, fasc. 6, 7, 11. *Bollettini politici.*

Quarante-huit heures plus tard, lorsque le vice-roi fit tirer le canon à Volta pour célébrer les victoires que l'empereur venait de remporter sur Blücher[1], Murat regretta amèrement de n'avoir pas eu la force de résister trois ou quatre jours de plus aux conseils et aux sollicitations de ceux qui, en lui arrachant cette déclaration venaient de le jeter à corps perdu dans les bras de la coalition dont il allait être la dupe parce qu'il lui était impossible de la servir loyalement. Il lui était d'ailleurs d'autant plus impossible de revenir sur sa déclaration, d'essayer à force de finesses et de négociations plus ou moins louches de modifier son attitude, qu'il lui fallait donner des gages immédiats, qu'on allait lui imposer d'incessantes humiliations, exiger de lui des sacrifices de plus en plus cruels pour son orgueil, et enfin que le rôle qu'on entendait lui faire jouer était loin de ressembler à celui qu'il avait rêvé. A partir de ce moment l'issue de la lutte sourde et acharnée qui allait s'engager entre le roi de Naples et ses puissants alliés était certaine. La déclaration de guerre du 15 février marque la première étape de la route semée de déboires, de désillusions et de catastrophes qui devait, en menant l'infortuné roi de Naples de Tolentino au Pizzo, lui coûter le trône et la vie.

1. Ecrivant à la vice-reine à son retour de Salo le 17 au soir, alors qu'on venait de lui remettre la déclaration de guerre de Murat, le vice-roi lui disait : « Il m'arrive à l'instant de bonnes nouvelles de Paris. Je fais tirer le canon ici, et donne à Fontanelli l'ordre d'en faire autant à Milan. On m'annonce aussi que le roi de Naples va se mettre en mouvement contre nous. *Il prend bien mal son temps !* »

CHAPITRE VIII

LA DERNIÈRE PHASE DE LA CAMPAGNE

LES OPÉRATIONS SUR LA RIVE DROITE DU PÔ

---

16 FÉVRIER 1814. — **La mission du lieutenant-colonel Catinelli aux quartiers-généraux de Bellegarde et de Murat du 11 au 17 février 1814. — Tascher rejoint l'empereur à Guignes. — La réponse du vice-roi à la dépêche du duc de Feltre du 9 février. — L'avant-garde de Nugent à Fiorenzuola. — Coup de main de Casalmaggiore. — Mouvements des divisions Carascosa et d'Ambrosio. — Escarmouche de Pescia. — Fouché, chargé d'une mission auprès de Murat, quitte Lucques. — Ordres de la princesse Elisa au prince Félix. — Ordre de bataille de l'armée de Bellegarde. — Combat de Salo.** — Sans revenir ici sur la forme insolite choisie par Murat pour déclarer officiellement la guerre à la France, il importe cependant de remarquer que la précipitation surprenante et presque inexplicable avec laquelle, après de si longues hésitations, le roi de Naples prit tout à coup une résolution qu'il paraissait jusque-là décidé à subordonner à la réception d'une ratification que la cour de Vienne ne lui avait pas encore fait parvenir, a naturellement obligé tous ceux qui

ont étudié quelque peu attentivement les événements politiques et militaires, dont l'Italie fut le théâtre en 1814, à rechercher les motifs probables de l'acte auquel Joachim venait de se résigner. On a généralement émis l'opinion que la nouvelle de l'échec essuyé par l'empereur à la Rothière, la certitude de la chute, prochaine et inévitable, du régime impérial avaient été les causes déterminantes de l'envoi de la lettre de Millet à Vignolle. Oui, les premiers revers de l'empereur ont pu, ont dû même, exercer sur l'esprit du roi de Naples une impression d'autant plus profonde que son entourage, presque exclusivement composé de personnages hostiles à la France, en profita pour lui faire entrevoir la possibilité d'arriver, malgré les proclamations des généraux autrichiens, à la réalisation de ses rêves, à la création, à la constitution d'une Italie indépendante et unie sous son sceptre. Toutefois, il nous semble qu'il convient d'attribuer à d'autres facteurs la résolution si grave et si inattendue du roi de Naples, cette résolution, d'autant plus singulière qu'il la prit au moment même où la publication des ordres du jour des généraux autrichiens lui enlevait tout crédit dans les Etats pontificaux, en Toscane et dans les duchés, où la résistance de l'Angleterre contrecarrait plus que jamais tous ses projets, où l'absence de toute ratification du traité du 11 janvier pouvait jusqu'à un certain point lui permettre de se délier d'engagements que l'Autriche et la coalition paraissaient peu pressés de garantir. Le doute et l'inquiétude avaient cependant dû grandir de plus en plus dans son esprit déjà hanté par les remords que lui inspirait sa conduite et le torturer d'autant plus profondément que, depuis la Rothière, il n'avait reçu aucune des communications qu'on n'aurait pas manqué de lui faire tenir, si la grande armée alliée avait remporté de nouveaux avantages et avait pu continuer sa marche vers Paris.

C'est donc dans un autre ordre de considérations que, d'après nous, il convient de chercher la cause déterminante de cette manifestation désormais irréparable ; en un mot, la notification faite par ordre du roi de Naples par le général Millet au général Vignolle a été, croyons-nous, presque exclusivement motivée et provoquée par la mission du lieutenant-colonel Catinelli, par l'arrivée à Bologne le 11 février de cet officier que, malade, il n'avait pu recevoir à ce moment, par le départ pour Vérone et Villafranca de ce mandataire de lord William Bentinck, enfin et surtout par l'imminence de son retour.

En raison même de l'importance toute particulière du rôle joué par Catinelli pendant les journées du 11 au 17 février, de l'influence que ses entrevues et ses conférences exercèrent sur le reste de la campagne et sur la destinée même de Murat, avant même de parler de sa mission, il est absolument indispensable de retracer en quelques lignes la vie si bien remplie de cet ardent patriote, de ce fidèle serviteur de son pays qui a fait autant, et peut-être même plus, pour l'Autriche que les Schill et les Lützow pour l'Allemagne, de résumer la carrière de cet officier, plein de talent et d'intelligence, que ses blessures ont seules empêché d'arriver à une haute situation militaire et qui, malgré l'oubli dans lequel on a laissé son nom, joua un rôle prééminent et hors de proportion avec son grade dans les graves événements qui se déroulèrent en Italie pendant l'hiver de 1814.

Quelques historiens ont bien cité son nom; mais, sans même prendre la peine de rechercher d'où venait le personnage que lord William Bentinck chargeait, au moment le plus critique de la campagne de 1814, de le représenter auprès du roi de Naples et du feld-maréchal comte Bellegarde, ils se sont contentés de déclarer, en se basant sur la désinence italienne de son nom qu'il ne pouvait s'agir que d'un officier sarde ou piémontais au service de l'Angleterre.

Le fait même que le nom de Catinelli paraît, à notre connaissance, à deux reprises dans la correspondance de Napoléon, aurait cependant dû suffire pour appeler leur attention, éveiller leur curiosité et peut-être leur épargner cette erreur.

Dès le 21 mars 1797, le jour même de son entrée à Goritz, le général Bonaparte, après avoir décidé (art. 2 de sa proclamation au peuple de la province de Goritz : quartier-général de Goritz, 1er germinal an V; *Correspondance*, t. II, n° 1609) que « les provinces de Goritz et de Gradisca seraient provisoirement administrées par un corps composé de 15 personnes qui portera la dénomination de *gouvernement central* », avait désigné parmi ces 15 personnes un certain Carlo Catinelli, probablement le père du futur chef d'état-major de lord William Bentinck.

Dix ans plus tard, l'empereur écrivant de Saint-Cloud, au vice-roi, le 25 août 1807 (*Mémoires du prince Eugène*, t. III, 392) avait eu l'occasion de reparler une deuxième fois d'un Catinelli : « Donnez-moi, lui dit-il des renseignements sur ce Schepeler et ce *Catinelli* qui me paraissent être de fort mauvais sujets. »

Or, cette fois (tel est du moins l'avis de Son Excellence le feldzeugmeister baron de Catinelli qui me permettra de lui exprimer ici ma profonde et respectueuse reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle il a bien voulu me fournir tous les renseignements relatifs[1] à la carrière et à la vie de son père), il est presque absolument certain qu'il s'agit déjà de l'officier dont l'ardent patriotisme n'a fait que croître après chacune des blessures qu'il reçut en combattant contre nous et qui, obligé de quitter le service actif, n'en consacra pas moins toutes ses forces, toute son activité à la défense de sa patrie, démembrée, humiliée, déchue de son ancienne splendeur et sur le point de disparaître de la liste des nations.

Le colonel Catinelli a été, on ne saurait essayer de le nier, un ennemi acharné, un adversaire irréconciliable de l'hégémonie française, non pas par haine de la France, mais parce qu'il n'y avait place dans son cœur que pour deux sentiments également élevés, la fidélité envers son empereur et l'amour de son pays qu'il voulait revoir grand et puissant. Par une cruelle bizarrerie du sort, l'homme qui avait été un des instruments les plus actifs du rétablissement de la domination autrichienne en Italie devait encore avant la fin d'une vie bien longue et encore mieux remplie, assister à l'effondrement définitif de l'œuvre à laquelle il s'était voué avec tant d'ardeur, à la formation, à la constitution du royaume d'Italie, à la création de l'unité et de l'indépendance italiennes, à ce *risorgimento* qu'il avait déjà vu poindre au commencement de sa carrière.

Charles Catinelli naquit à Goritz, le 30 mars 1780, de parents appartenant à la bourgeoisie de cette ville. Après avoir suivi les cours, d'abord du gymnase de Goritz, puis de l'Université de Vienne, il avait à peine dix-sept ans lorsqu'en 1797 l'empereur François décréta la levée générale. Catinelli fut des premiers à se présenter comme volontaire. Elève à l'Académie du Génie de 1797 à 1799, il en sortit le 1er décembre de cette

1. Les renseignements qui m'avaient été si gracieusement fournis par Son Excellence M. le feldzeugmeister baron de Catinelli, ont été encore complétés, d'abord par Son Excellence le feldzeugmeister L. von Wetzer, alors directeur du *K. u. K. Kriegs-Archiv* de Vienne, auquel je dois la communication des pièces officielles relatives à la carrière militaire du lieutenant-colonel Catinelli, ensuite par mon savant et aimable ami, le Dr von Zwiedineck Südenhorst, l'historien bien connu, professeur de l'Université de Graz, grâce auquel j'ai pu prendre connaissance de l'article nécrologique que la *Wiener Zeitung*, du vendredi 12 novembre 1869, a consacré à la mémoire du colonel Charles, chevalier de Catinelli.

année avec le grade de sous-lieutenant au régiment d'infanterie Archiduc François-Joseph n° 63 (aujourd'hui régiment d'infanterie Baron von Merkl, n° 55). Envoyé à l'armée d'Italie, il prit part successivement au combat de la Gravina (18 mai 1800), puis, le 14 juin 1800, à la bataille de Marengo où il reçut une forte contusion. Sa brillante conduite à Marengo lui valut, deux jours après la bataille du Mincio (24 décembre 1800), d'être nommé, le 26 décembre, lieutenant à l'état-major du quartier-maître général. Quelques jours plus tard il se distinguait encore, les 1er et 2 janvier 1801, aux combats de Madonna della Corona et d'Ala.

Employé à l'établissement et à la confection de la carte d'Italie, nommé capitaine en 1805, Catinelli se couvre de gloire à la bataille de Caldiero (30 et 31 octobre 1805), au point de mériter une mention particulière de l'archiduc Charles dans la relation même que ce prince établit aussitôt après la bataille[1].

D'après un rapport rédigé par le général Nordmann, rapport qui se trouve au *K. und K. Kriegs-Archiv* (1807, H. K. R. 198/6), le capitaine Catinelli s'offrit volontairement, le 30 octobre 1805, pour rétablir le pont du Fibbio coupé par les Français. Le général Nordmann mit à cet effet à sa disposition 50 hommes du régiment des confins militaires de Gradisca (dissous en 1873), à la tête desquels malgré le feu terrible dirigé contre lui et son petit détachement, le jeune capitaine réussit à jeter un pont sur ce cours d'eau.

Le lendemain, 31 octobre 1805, les Français forcèrent le passage de l'Adige à Zevio, chassant devant eux les deux compagnies postées sur ce point. Au bruit de la fusillade, Catinelli, qui était occupé à ce moment à établir une communication du côté de la Chiavica del Cristo accourt au galop. Il trouve les Français en train d'attaquer le pont de Zevio. Les 2 compagnies chargées de la défense du pont (une du régiment des confins militaires de Gradisca, l'autre des grenadiers Archiduc-François-Charles), privées de leurs officiers qui, tous, avaient été mis hors de combat sont sur le point de perdre contenance. Catinelli se met à leur tête, relève leur courage, les reporte en avant et réussit à arrêter les progrès des Français qu'il tient en échec jusqu'à l'entrée en ligne du reste du bataillon de

1. *K. u, K. Kriegs-Archiv*, 1801 Stabsbuch, II, fol. 160. — H. K. R. G. 1 198/6, 1807. Cf. *Wiener Zeitung*, 12 novembre 1869; n° 261.

grenadiers Archiduc François-Charles. Aussitôt après l'arrivée de ce renfort, il reprend l'offensive, oblige les Français d'abord à céder le terrain qu'ils avaient gagné, puis à renoncer définitivement à leur entreprise. Mais malheureusement pour lui le capitaine Catinelli avait été si grièvement blessé à la cuisse que ce jeune officier plein d'avenir et à peine âgé de vingt-cinq ans se vit forcé de se retirer du service.

C'est de cette époque que date la grande intimité qui s'établit entre lui et celui qui n'était alors que le lieutenant-colonel et qui devait devenir plus tard le feld-maréchal Laval, comte de Nugent. En février 1807, Catinelli admis à la retraite comme *Real-Invalid*, et nommé major, était pourvu en même temps d'un emploi aux *Archives de la Guerre*

En 1808, lorsqu'on procéda en Autriche à l'organisation de la *landwehr*, Catinelli, rappelé à l'activité et nommé major à la suite du régiment d'infanterie baron von Reisky (aujourd'hui régiment d'infanterie comte Starhemberg, n° 13), fut attaché à la personne de l'archiduc Maximilien d'Este. Celui-ci, qui avait déjà remarqué le zèle et l'intelligence déployés par Catinelli pendant la période d'organisation de la landwehr, ne put se défendre d'une réelle admiration pour l'officier qu'il vit, en dépit de sa blessure encore mal guérie, faire à ses côtés une partie de la campagne de 1809 et qui, oubliant ses souffrances, trouva encore moyen de se distinguer à Abensberg, à Eckmühl et à Ratisbonne. A bout de forces et terrassé par la douleur, Catinelli dut, encore une fois, demander sa mise à la retraite. Elle lui fut accordée en juillet 1810, mais cette fois avec le caractère de lieutenant-colonel[1].

Après la prise de Vienne, en attendant la liquidation de sa retraite, Catinelli était resté pendant quelques temps encore auprès de l'archiduc Maximilien. Mais, lorsque, à la signature de la paix, sa ville natale eut été cédée à la France, lorsqu'il se vit à la veille d'être contraint de renoncer à sa nationalité, Catinelli, ne voulant à aucun prix porter les armes contre sa patrie, et sachant que les Anglais étaient en train de créer une légion anglo-italienne, prit la résolution d'offrir ses services au gouvernement britannique. Le 30 avril 1812, il résignait sa charge et se rendit avec une caravane, à laquelle s'adjoignit le général-major comte Nugent et qui traversa le territoire turc,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, 1810. II. K. R. G. 1. 37/104.

par Bosna-Seraï à Durazzo où il s'embarqua peu de temps après à bord d'un bâtiment anglais qui le conduisit à Palerme.

Admis dans l'armée anglaise avec le grade qu'il possédait dans l'armée autrichienne, Catinelli, à peine débarqué, fut chargé par lord William Bentinck de l'inspection des ouvrages de défense des côtes de la Sicile.

Placé presque aussitôt à la tête de 2 régiments italiens, il ne tarda pas à passer en Espagne avec le corps d'armée anglo-sicilien sous les ordres de ce général. On le retrouve à ce moment, d'abord à l'attaque de San-Felipe de Balaguer, puis au siège de Tarragone. Après la levée de ce siège, Catinelli revient en Sicile avec son chef. Son retour à Palerme coïncide avec l'arrivée presque incessante de déserteurs, de réfractaires italiens et napolitains qui, tous, affirmaient que le mécontentement était si grand et si général en Italie qu'il suffirait de jeter quelques troupes sur les côtes de Toscane pour provoquer un soulèvement général. Ce fut à ce moment que, cédant aux prières de Catinelli, lord William Bentinck, comme il l'expose dans une de ses dépêches à lord Bathurst en date des premiers jours de novembre 1813, consentit à lui confier un millier d'hommes de la légion italienne et à le laisser s'embarquer à Milazzo. Comme nous avons eu l'occasion de le dire au chapitre VI, bien que le coup de main tenté sur la Toscane ait échoué par suite du manque de concours des populations, bien que Catinelli, après avoir débarqué à Viareggio, après être entré à Lucques et avoir été sur le point de s'emparer de Livourne, ait dû ramener son monde en Sicile, il est bien certain que cet insuccès ne lui nuisit en aucune façon dans l'esprit d'un chef, cependant peu disposé à l'indulgence envers ses subordonnés maladroits ou malheureux.

Revenu à Palerme dans les tout derniers jours de décembre 1813, Catinelli, après avoir rendu franchement et loyalement compte à lord William Bentinck du résultat négatif de son entreprise, loin de tomber en disgrâce et de perdre la confiance du lord capitaine général fut, au contraire, au nombre des rares personnages que celui-ci consulta ou qu'il tint au courant des négociations entamées avec le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg, puisque ce fut précisément de Catinelli que le général anglais fit choix, lorsqu'il crut le moment venu d'envoyer auprès du roi de Naples et du feld-maréchal comte de Bellegarde un officier de confiance chargé bien moins de discuter avec eux le plan de leurs opérations combinées que de

leur faire accepter, en même temps que ses idées, certaines modifications dont il faisait la condition *sine quâ non* de sa coopération

Après avoir rejoint lord William Bentinck à Naples, où il lui avait donné rendez-vous, Catinelli remplit les fonctions de chef d'état-major général du corps anglo-sicilien qui débarqua en Toscane et s'empara de la Spezia et de Gênes[1]. La prise de cette dernière place lui valut le grade de colonel. Au bout de quelques semaines, il dut se rendre à Vienne et s'acquitter, par ordre de Bentinck, d'une nouvelle mission politique auprès du général comte de Ficquelmont, aide de camp général du feld-maréchal comte de Bellegarde[2].

Envoyé à Londres par lord William Bentinck en janvier 1815, Catinelli en revint en toute hâte à la première nouvelle du débarquement de Napoléon en France et fut appelé par ce général, qui l'investit des pleins pouvoirs les plus étendus, à diriger la mise en état de défense de Gênes.

En 1816, lorsqu'on résolut de cesser les travaux, Catinelli quitta le service, définitivement cette fois, et rentra à Goritz où il se maria en 1818. Son repos ne fut cependant pas de longue durée. Moins de trois ans plus tard, en 1821, ce fut à lui qu'on eut recours lorsqu'on voulut organiser l'école militaire de Modène. Anobli par le duc de Modène, il revint, en 1824, se fixer à Goritz, où il consacra ses loisirs à l'étude des questions agricoles.

Les événements de 1848 l'arrachèrent, une fois de plus, à sa tranquillité et à ses fonctions de Président de la Société d'Agriculture. Il commença par accompagner en Vénétie son vieil ami, le feld-maréchal comte Nugent, et il resta auprès de lui jusqu'au moment où il dut se rendre à Vienne pour représenter au *Reichstag* la ville de Goritz.

Le colonel Catinelli, qui avait publié, entre temps, de nombreuses brochures consacrées à l'étude des questions agricoles et écrit, quelque temps après le Congrès de Paris de 1856, un livre intitulé *Studi Sulla Questione Italiana*[3], livre qui, dans

1. Le capitaine baron Sardagna, chargé par Bellegarde de mettre lord William Bentinck au courant des événements, et de lui faire connaître ce qui s'était passé depuis la signature de l'armistice de Schiarino-Rizzino rendant compte un peu plus tard de la prise de Gênes à l'archiduc Ferdinand d'Este, lui annonçait que Catinelli avait pris une part brillante aux opérations de la courte campagne du corps anglo-sicilien (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, V, 5 1/4; Vérone, 2 mai 1814).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten), 1814, XIII, 94.

3. Ce livre du colonel Catinelli, traduit en français par le Dr Henri Schiel, a

le principe, n'était pas destiné à la publicité, mourut à Goritz, entouré de la vénération de ses concitoyens le 27 juillet 1869, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Ce sont les différentes pièces, inconnues jusqu'à ce jour, ces pièces qui retracent jour par jour et presque heure par heure les différentes péripéties de cette importante mission, ces pièces que nous avons eu la bonne fortune de retrouver, les unes au *Record Office*, les autres aux *Archives Impériales et Royales de la guerre*, à Vienne, que nous allons reproduire après avoir retracé, dans les quelques lignes qui précédent, la longue vie du colonel Catinelli.

« Nous arrivâmes, le général comte de Neipperg et moi, écrit Catinelli à Bentinck[1], le 11 février, à Bologne, où était établi le quartier-général de l'armée napolitaine, et où il y avait même le roi de Naples. Je fus chez le duc de Gallo qui me reçut avec beaucoup de distinction et qui me dit que le roi, prévenu que je devais arriver à Bologne, lui avait montré le désir de me voir; qu'ainsi il me ferait savoir l'heure de l'audience. Mais le roi venait d'avoir une petite attaque de fièvre, et il n'y eut pas pour ce jour-là plus question d'audience.

« Je vis en attendant le même jour le comte de Nugent, auquel je parlais de la coopération du corps britannique, de la nécessité de lui donner la main pour venir à terre, de l'occupation exclusive de la Toscane et de la rivière de Gênes, et finalement du détachement britannique qu'il avait sous ses ordres et que lord William Bentinck voulait, une fois débarqué, attirer à lui. Je lui parlai aussi de ce qui paraissait le plus convenable pour nous aider à mettre pied à terre.

« Le comte de Nugent venait de Modène qu'il avait occupé, ainsi que Reggio, au nom de l'archiduc François d'Autriche-Este pour engager le roi à avancer avec ses Napolitains; mais le roi lui fit dire qu'il ne se sentait pas en état de le voir, et il partit le même jour pour Modène après cependant avoir parlé avec le chef d'état-major de l'armée napolitaine.

été publié en 1859 à Bruxelles, sous le titre de : *la Question italienne*, Etudes du comte Charles Catinelli.

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Rapport du lieutenant-colonel Catinelli sur sa mission aux quartiers-généraux autrichien et napolitain au mois de février 1814, joint à la dépêche de lord William Bentinck à lord Bathurst du 27 février (Texte original en français).

Ibidem (*Foreign Office*), *Sicily*, V° 97. Dépêche n° 2.

« Quant au comte de Neipperg, tant lui que le comte de Mier se donnaient auprès du duc de Gallo beaucoup de mouvement pour obtenir du roi les changements au traité de Naples que le prince de Metternich venait de demander et pour obtenir aussi une déclaration séparée que le roi de Naples accédait d'avance aux dispositions que les alliés prendraient pour l'Italie.

« C'était assurément un calice bien amer à présenter au roi, et c'est cette circonstance qui empêcha le comte de Neipperg de faire, comme nous en étions cependant convenus, la moindre mention au duc de Gallo de notre coopération et des conditions sur lesquelles elle se basait et sur l'occupation exclusive de la Toscane et de la rivière de Gênes par les troupes britanniques, occupation qui cependant se ferait pour la Toscane au nom de l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur d'Autriche. J'ai eu beau presser le comte de Neipperg; il s'excusa avec la maladie du roi et me remit au lendemain.

« Le 12 se passa comme le 11 sans rien faire qui eût rapport à la Toscane et à notre coopération. En attendant, le temps passait, et, comme je devais être de retour à Naples le 20, je pris le parti d'aller au quartier-général de l'armée autrichienne et de me remettre dans les mains du maréchal comte de Bellegarde. J'écrivis la minute ci-jointe (Voir plus loin la pièce intitulée : *Minute présentée par le lieutenant-colonel Catinelli au maréchal comte de Bellegarde à Villafranca le* 15 *février et préparée à Bologne le* 12), pour la présenter au maréchal et je partis pour Vérone et Villafranca le 13 au matin.

« J'arrivai à Vérone le 14 au soir. Il faisait fort tard et je m'y arrêtai pour partir le lendemain de grand matin.

« Le 15, avant de quitter Vérone, je vis le comte de Neipperg, qui venait d'arriver de Bologne et qui me dit que le roi avait signé tout, qu'il lui avait aussi parlé de la Toscane, que le roi tenait beaucoup à l'occupation de ce pays mais qu'il ne s'opposait pas à ce que l'escadre anglaise s'arrêtât dans le port de Livourne, qu'il favoriserait nos achats de vivres, etc., etc.

« Je fus, comme de raison, entièrement choqué de tout cela et je ne manquai pas d'observer au comte de Neipperg qu'il s'agissait ici de tout autre chose que d'être souffert par les Napolitains dans la rade de Livourne, et je partis sur cela pour Villafranca où je remis au maréchal comte de Bellegarde la lettre de lord William Bentinck et, de plus, la minute susmentionnée.

« Le maréchal la lut sur-le-champ, et nous commençâmes

tout de suite à la discuter. J'ai aperçu dans l'âme du maréchal une forte agitation. *La bataille que venait de lui livrer le vice-roi avait fortement agi sur son esprit.* Lorsque celui-ci crut apercevoir dans le roi de Naples des intentions hostiles, il abandonna les lignes de l'Adige et se replia sur celle du Mincio. Le maréchal crut que le vice-roi marcherait sur Alexandrie; mais il se trompa. L'ennemi occupa en force Monzambano et s'y retrancha, garda une tête de pont sur la rive gauche du Mincio. Il avait aussi, outre Peschiera, une tête de pont à Goito puis Mantoue où était le gros de son armée et une tête de pont à Borgoforte. Il s'était préparé à attaquer le maréchal, dès que celui-ci aurait passé avec le gros de son armée le Mincio, et à l'attaquer non pas sur la rive droite, mais sur la rive gauche. Le maréchal, malgré sa prudence et sa prévoyance, donna entièrement dans le piège. Il passa avec le gros de son armée le Mincio le 8, repoussa quelques bataillons ennemis qui se présentèrent, et reconnut la position de Monzambano. On prit un capitaine français, qui avertit le général que les Autrichiens feraient bien d'avoir les yeux ouverts sur la route de Mantoue à Villafranca et que le vice-roi s'était préparé à faire une furieuse sortie. Le capitaine avait dit vrai; car, si je ne me trompe, l'ennemi vint, avec deux fortes colonnes, attaquer le tiers de l'armée autrichienne qui, n'ayant pas encore passé le Mincio, avait pris une position perpendiculaire sur cette rivière avec la droite à Pozzolo et la gauche sur Mozzecane. Le combat fut très opiniâtre et décidé par l'héroïsme du corps de réserve qui, se battant contre quatre fois plus de monde qu'il n'était, ne perdit cependant pas un pouce du terrain. L'ennemi fut repoussé avec grande perte. Celle des Autrichiens se monta à 5.000 hommes et dans le nombre on perdit entre tués et blessés un millier de grenadiers. Un bataillon autrichien, qui venait d'arriver à l'armée, et qui n'entrait pas dans l'ordre de bataille, s'égara et vint tomber au milieu de l'armée ennemie. Ne voulant pas se rendre, il fut presque entièrement détruit.

« J'arrivai donc au quartier-général dans un moment où l'on était assez démonté. Sir Robert Wilson me dit que cette campagne d'hiver avait ruiné l'armée; qu'elle avait près de 23.000 hommes à l'hôpital[1] et d'autres personnes me firent une

1. L'état de situation de l'armée de Bellegarde du 11 au 20 février 1814 que nous avons reproduit plus haut (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, II, 296), donne en

peinture affreuse du désordre et du manque de discipline de l'armée. D'après sir Robert Wilson, l'armée autrichienne, si effectivement d'une manière ou d'une autre, le vice-roi se retirait sur Alexandrie, ne pourrait le suivre, après avoir détaché pour bloquer Legnago, Peschiera et Mantoue, sans compter le corps du comte de Nugent, qu'avec 22.000 combattants, sans compter les officiers.

« Le maréchal, après infiniment de protestations, me dit qu'il ne pourrait pas nous donner la main pour venir à terre; que, quand nous serions débarqués, il nous enverrait 400 chevaux ; qu'il manquait d'officiers du génie; qu'il nous enverrait 30 sapeurs; que la coopération de lord William Bentinck était de la plus grande importance, mais qu'elle devrait se faire en débarquant au golfe de la Spezia; que, *quant à l'occupation de la Toscane, les Napolitains l'avaient déjà occupée et qu'il ne pourrait pas se charger d'aucune manière de traiter avec le roi de Naples pour l'engager à remettre le pays aux Anglais;* qu'il espérait bientôt lier notre opération à l'opération de son armée; mais que, en attendant et au commencement, l'opération de lord William Bentinck devait se considérer comme isolée.

« Le maréchal me parla souvent et à différentes reprises de la situation embarrassante et compliquée dans laquelle il se trouvait, m'assurant en même temps que l'arrivée de lord William Bentinck à la Spezia pourrait diminuer de beaucoup l'embarras et les difficultés de la situation.

« Arrivés, en discutant la minute, à la ligne d'opérations sur la rive gauche du Pô, il parla avec chaleur de la différence des circonstances et sur ce que la base de ma remarque (une grande supériorité de forces) (voir la *Minute du projet d'opérations présenté par Catinelli à Bellegarde*) était fausse.

« J'insistai à ce qu'on m'envoyât bientôt une réponse définitive. Le maréchal me dit qu'il devait attendre le comte de Neipperg qui ne manqua pas d'arriver le même matin et l'on vint à une décision.

« Le maréchal resta ferme dans l'idée que l'opération de lord William Bentinck devait d'abord se considérer comme isolée; que lord William Bentinck arrangerait lui-même ses affaires avec le roi de Naples; que lui, le maréchal, il détacherait, dès que lord William Bentinck serait à terre, 400 chevaux et les sapeurs.

effet les chiffres suivants : 106 bataillons, 619 compagnies, 75 escadrons; effectif total, 85.122 hommes et 8.896 chevaux; aux hôpitaux, 226 officiers et 28.224 hommes.

« Le soir, il me fit dire, par le comte de Neipperg qu'*il écrivait au roi de Naples pour le décider à évacuer une partie de la Toscane, mais je protestai en disant que je parlerai moi-même au roi de Naples*[1].

« Sir Robert Wilson me recommanda beaucoup de tâcher, étant à Bologne, de mettre autant que possible au net l'affaire de la Toscane et me lut un passage de la lettre que je lui avais remise de la part de lord William Bentinck, dans lequel on voyait l'importance que lord William mettait à cette affaire et le désir que là-dessus le comte de Neipperg et même moi nous agissions auprès du duc de Gallo et du roi de Naples.

« Le 17 février, j'étais de retour à Bologne. Le comte de Mier me dit que le roi voulait me voir. J'y fus.

« Le roi m'assura que le comte de Neipperg ne lui avait pas parlé de l'arrivée de lord William Bentinck en Toscane ; que les Toscans l'avaient invité et prié à genoux d'occuper le pays ; qu'il avait préservé ce pays de l'anarchie et des horreurs d'une guerre d'insurgents (*sic*) ; que les Toscans étaient très contents de son administration ; qu'il n'avait pas de subsides et que, sans la Toscane, il ne serait pas en état de faire la guerre hors de son royaume ; qu'il nous livrerait Livourne

1. Rien ne saurait mettre plus complètement en lumière l'importance du rôle joué par Catinelli et les conséquences mêmes de son entretien avec Bellegarde que les quelques extraits de la dépêche que le feld-maréchal, après avoir conféré avec l'envoyé de Bentinck, adressa à Metternich de Villafranca, le 16 février 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

Bellegarde se disposait en effet à envoyer au chancelier la convention militaire signée par Nugent et la lettre dans laquelle le roi de Naples exprimait le désir de voir se prolonger la ligne de démarcation depuis le sommet des Apennins, où elle avait été arrêtée, jusqu'à la mer en suivant les confins de la Toscane et de la principauté de Lucques, lorsque le lieutenant-colonel Catinelli arriva à son quartier-général.

« Il me déclara, écrit Bellegarde, que lord William Bentinck, tout en acceptant les bases principales de notre plan de campagne, ne voulait pas agir de manière à se trouver en contact immédiat avec l'armée napolitaine ; que, son armée ne pouvant en cette saison, débarquer sur la côte de Gênes, il fallait lui donner la Toscane pour base, et que la prétention du roi de Naples mettrait un obstacle direct à la coopération des forces anglaises. »

« Je vous avais manifesté, continue Bellegarde, que, *pour ne laisser au roi aucun prétexte pour ne pas agir, je trouvais d'autant moins d'inconvénient à laisser aller sa ligne jusqu'à la mer que le sort de la Toscane était déjà décidé et que j'ordonnais à Nugent de s'entendre sur cet ojet avec le comte de Mier, que j'autorisais à signer l'article additionnel proposé par le roi. L'arrivée du lieutenant-colonel Catinelli a suspendu l'envoi de cette dépêche: Je donne d'autres instructions à Nugent. Quant à cet article additionnel qui n'est plus admissible,* je charge Mier de traiter cet objet au point de vue politique et d'écarter les prétentions du roi sur la Toscane par la double observation que, militairement, le débarquement des Anglais s'y oppose et, politiquement, que la possession de la Toscane est assurée au grand-duc de Toscane... »

dès qu'il l'aurait pris; que, si lord William Bentinck voulait débarquer au golfe de Spezia, il y ferait marcher 5.000 hommes pour lui donner la main.

« Je représentai au roi qu'il nous fallait, pour nous mettre en état de coopérer de la manière qu'on le désirait, une maison où nous puissions être entièrement chez nous. J'insistai sur cette nécessité et aussi sur la dignité et l'honneur des armes britanniques, observant en même temps qu'il ne peut y avoir aucune raison pourquoi les Anglais, seuls de tous les alliés, feraient la guerre en Italie, sans occuper militairement un terrain suffisant à servir de base à leurs opérations, à nourrir les troupes qui débarqueraient et toute la marine qui pourrait seconder leurs opérations; et je finissais toujours par dire qu'une maison, où nous pourrions être parfaitement chez nous, nous est indispensable sous tous les rapports.

« Le roi sur cela me parla d'un arrondissement autour de Livourne : à quoi je répondis que nous étions d'assez grands seigneurs pour avoir droit à toute une maison sans être bornés au rez-de-chaussée ou à l'entresol[1].

« Le roi ne manqua pas de reconnaître la raisonnabilité (*sic*) de la chose et opposa seulement la difficulté pour lui et l'inconvenance (*sic*) de quitter un pays où il avait été appelé et, pour ainsi dire, entraîné, un pays qu'il avait provisoirement organisé et qui était administré par des employés napolitains.

« J'accordai au roi que l'évacuation de la Toscane avait pour lui des inconvénients ; mais je lui observai que si, de son côté, il y avait des inconvénients, du nôtre il y avait une nécessité impérieuse, qu'il nous fallait une maison, et que lord William Bentinck n'en démordrait sûrement pas.

« Le roi me parla ensuite que, n'ayant pas de subsides, le revenu de la Toscane lui était d'autant plus nécessaire que non seulement il remplirait les engagements pris avec l'Autriche, mais qu'il irait au delà et qu'il venait d'ordonner une augmentation de son armée de 20.000 hommes.

1. Il nous a paru utile et curieux de rapprocher de ce point de l'entretien de Murat et de Catinelli, quelques passages d'une dépêche (P. S. 3 ad n° 11, *Haus, Hof und Staats-Archiv*) que Mier adressa plus d'un mois plus tard, de Reggio, le 14 mars 1814, au prince de Metternich : « Neipperg, lui dit-il, a informé Votre Altesse de la signature de l'armistice entre l'Angleterre et le roi de Naples, mais je ne sais s'il lui a parlé d'une convention signée à la même époque avec ledit Lord, en vertu de laquelle les troupes anglaises devaient être mises en possession du grand-duché de Toscane. J'étais à Bologne et n'en ai rien su, pas plus que le cabinet napolitain, jusqu'à l'arrivée du lieutenant-colonel Catinelli au quartier-général du roi de Naples.»

« Tous ces pourparlers se firent avec beaucoup de calme et on y avait l'air de gens qui cherchent à convenir de ce qui est juste et propre. Aussi le roi finit-il par me déclarer qu'il désirait que lord William Bentinck pesât les titres que lui (le roi) avait sur la Toscane et que, du reste, il se remettait à sa décision.

« Je croyais que cette matière était d'une certaine manière finie et arrangée, lorsque le roi, ayant l'air de se ressouvenir d'une chose qui lui était beaucoup à cœur et qu'il avait oubliée, me dit que, dans tous les cas, il attendait de la *galanterie anglaise* (ce sont ses propres termes) que l'on ne troublerait pas sa belle-sœur qui était à Lucques et qu'on la laisserait tranquillement en possession de sa principauté de Lucques; que ce pays n'appartenait pas à la Toscane ; que la princesse était enceinte et ne pourrait voyager ; que lui (le roi) lui avait offert un asile à Naples, mais qu'elle s'y était refusée [1].

« Ma surprise a été extrême et j'ai déclaré au roi que je ne savais absolument que répondre; que je n'y étais pas préparé du tout; que je n'avais là-dessus aucune instruction, que lord William Bentinck et en général tous les alliés seraient extrêmement étonnés d'une demande si entièrement inattendue et que j'avais toutes les raisons de croire qu'on s'y refuserait absolument.

« Le roi me rappela qu'il comptait sur la *galanterie anglaise ;* et moi je répondis que *l'on fait chez nous fort peu profession d'être galant.* Le roi corrigea en disant qu'il aurait dû dire *honnêteté anglaise.*

« J'ai tâché de porter le roi à quelque explication ultérieure; mais il s'y refusa avec adresse. Toutefois, j'ai pu clairement distinguer son envie de ménager sa famille et d'user envers la sœur de Bonaparte d'une manière à se faire un mérite auprès de Bonaparte lui-même et de lui prouver par cet acte que les liens, qui existaient entre eux, n'avaient pas entièrement cessé.

« Le comte de Mier, ministre d'Autriche, était présent à cette audience et essaya quelquefois de se mêler de la conversation ; mais, autant le roi était-il mesuré en parlant avec moi, autant s'échauffait-il sur les remarques et les interlocutions du comte de Mier, et il ne passa rien à celui-ci.

1. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au prince de Metternich, Villafranca, 16 février 1814.

« D'après ce que me dit Neipperg, le roi en réclamant cette ligne (la ligne de démarcation qu'il voulait voir prolonger jusqu'à la mer) veut protéger la princesse Elisa que sa grossesse avancée empêche de s'éloigner de ses Etats. »

« Le comte de Mier m'avait prié qu'étant chez le roi, je tâche d'amener le discours sur les opérations du maréchal de Bellegarde et particulièrement sur la nécessité que le roi fît, en se portant rapidement en avant, une forte diversion en faveur du maréchal. Le roi en parla de lui-même, me montrant sur la carte la position du vice-roi, le pont de Borgoforte et la facilité qu'avait celui-ci de passer rapidement le Pô, de l'attaquer avec des forces très supérieures, de le battre ou, au moins, de l'obliger à une prompte retraite, et puis de se reporter sur Bellegarde.

« Comme ce que disait le roi n'était que trop vrai, et le roi me demandant ce que j'en pensais et me priant de lui dire librement si je croyais que les circonstances lui permettraient de s'avancer plus en avant, j'ai dû, pour ne pas avoir l'air d'un imbécile, ce qui n'aurait servi à rien, j'ai dû convenir qu'il ne pouvait pas avancer, observant toutefois qu'il pourrait avancer dès que l'on conviendrait d'une opération offensive, où chacun sût le rôle qu'il aurait à jouer.

« Il n'y aurait aucun inconvénient pour le maréchal de passer avec toutes ses forces, sans les disséminer par des détachements de bloquade (*sic*) et d'observation et ayant uniquement une garnison à Vérone, de passer le Mincio et de se poster entre Monzambano et Mantoue, divisant et séparant ainsi les deux corps ennemis et de commencer une attaque en règle contre le camp de Monzambano, en ouvrant même des tranchées, s'il le fallait, et y employant toute l'artillerie de siège. Cela occuperait assez le vice-roi, qui devrait se borner à dégager le corps de Monzambano et ne songerait aucunement à une offensive sur la rive droite du Pô. Le vice-roi pourra par des partis inquiéter la communication de l'armée avec Vérone ; mais le maréchal pourra en passant le Mincio avoir pour huit jours de vivres avec soi et pourra facilement se passer de cette communication pendant tout le temps de cette opération.

« *Tenez-moi*, dit le roi, *ce langage et j'avancerai sur-le-champ jusqu'à Alexandrie, s'il le faut ; mais il faut un plan, il faut de l'accord, il faut que les opérations se fassent comme s'il n'y avait qu'un général.*

« Je fis après mention au roi d'une opération sur la rive droite du Pô dans le sens que j'en avais parlé au maréchal. Je racontai aussi au roi l'objection du maréchal que les circonstances étaient bien différentes, qu'alors le pays de Venise était une barrière respectée qui, par sa neutralité, couvrait les opérations

du prince Eugène de Savoie, que lui, le maréchal, risquait de devoir accepter une bataille le front renversé. Le vice-roi tâcherait à toutes jambes de gagner Alexandrie et nous l'aurions bientôt borné à ce coin-là.

« Le roi entra ensuite dans une autre chambre pour chercher une carte et ramener le duc de Gallo. Quelques minutes après, le duc entreprit le comte de Mier et s'éloigna de nous.

« Le roi me mena à une fenêtre et s'entretint bien longtemps avec moi en ayant l'air de s'ouvrir à moi sur ses intérêts et sur l'esprit qui l'animait.

« Je ne sais pas, dit-il, les intentions de l'Angleterre envers moi. J'ai été très étonné des difficultés qu'on a eues de m'accorder un armistice. »

« Je répondis que l'Angleterre était l'alliée naturelle du royaume de Naples ; que les intérêts des deux nations les portaient à se rapprocher ; que les difficultés avaient été causées par des formes auxquelles on tient beaucoup en Angleterre ; qu'une fois que l'armée napolitaine aura bien mérité de la cause commune, on ira en Angleterre au-devant de ses désirs ; que les intérêts de toute l'Europe exigeaient qu'il y eût à Naples un gouvernement fort ; que cette raison l'emporterait bientôt sur les préjugés ; que c'était au gouvernement de Naples à protéger et à servir d'égide à toute l'Italie ; que j'étais un Italien et que pour moi je ne pouvais désirer autre chose, sinon de voir une alliance très étroite entre le roi de Naples et la Grande-Bretagne.

« Le roi me fit sur cela des ouvertures qui m'étonnèrent. Il me prit fortement par le bras et me dit :

« Certainement, j'ai tout à craindre et mon trône est bien
« chancelant aussi longtemps que je serai en guerre avec l'An-
« gleterre. Je tiendrai si l'on m'attaque et j'étonnerai le monde.
« Mais je succomberai, tandis qu'avec l'Angleterre je résisterai
« à toutes les puissances du continent. Je dois beaucoup à mon
« peuple ; il m'aime et m'a porté des sacrifices ; leur bonheur
« m'est sacré. Pour l'Italie, cette nation mériterait certainement
« un meilleur sort que celui que lui prépare l'Autriche. Il n'y
« aurait que l'Angleterre qui pourrait empêcher le mal que cer-
« tainement on y fera. J'aime beaucoup les Italiens. Ils ont été
« la première nation du monde et pourraient encore reprendre
« leur rang. »

« Les derniers mots que me dit le roi roulèrent sur ce qu'on lui avait dit que lord William Bentinck lui faisait un crime

d'avoir fait la campagne de Dresde et de Leipzig. « Mais com« ment, dit-il, aurais-je pu m'y refuser? J'étais à Dresde dans « la persuasion que l'empereur ferait la paix. Je ne pouvais pas « concevoir ce qui l'engagerait à mettre encore une fois l'Europe « sur une carte. Je me suis trompé et il a fallu se battre... Si « lord William Bentinck connaissait à fond ma situation, il ver« rait que je ne pouvais faire autrement. »

« Il dit après des choses dans un sens que je n'ai pas pu débrouiller et qui me firent douter qu'il y avait eu, avant le départ de lord William Bentinck pour l'Espagne[1], des négociations entamées entre lui et le gouvernement anglais. Il dit positivement les mots suivants : « C'est plutôt à moi de me « plaindre de lord William Bentinck. Il aurait certainement « pu m'épargner la dernière campagne[2]. »

« Il me dit aussi, je ne sais plus exactement, que : « Quand « on est sur le trône de Naples, il faut être aveugle pour ne « pas s'apercevoir qu'il est de toute nécessité d'être bien avec « l'Angleterre[3]. »

« Je passai ensuite chez le comte de Mier avec le comte... qui m'y accompagna et j'écrivis au comte de Nugent le résultat de ma conversation avec le roi par rapport à la Toscane, comme aussi la nouvelle histoire de la principauté de Lucques, et je le priai de mettre au fait de tout cela sir Robert Wilson.

« Pendant mon voyage et pendant le séjour que j'ai fait au quartier-général autrichien, à Villafranca, et au quartier-général napolitain, à Bologne, et en passant par Arezzo, Florence, Rome et Naples, je n'ai laissé échapper aucune occasion pour me procurer une idée de l'esprit des armées et des peuples, et je pense avoir pu me procurer des notions assez exactes sur tout cela.

1. Voir *les Négociations de Ponza*.

2. Allusion à son départ causé par le retard apporté à la réponse attendue.

3. Il y a loin du langage réellement tenu par Murat à Catinelli à celui que lui prête le *Wiener-Zeitung* dans l'article nécrologique consacré au colonel. D'après ce journal, Murat, cédant aux observations de Catinelli, lui aurait répondu :

« Eh bien ! soit, je ferai ce que désire lord Bentinck, mais à la condition que l'Angleterre empêchera l'Italie de retomber sous le joug de l'Autriche. L'Italie n'est pas faite pour être dominée par l'Autriche. Non, non, l'Italie ne doit pas devenir autrichienne. Ce serait une honte pour l'Italie, aussi bien que pour l'Autriche. »

On ne trouve pas davantage trace de la dernière phrase que le *Wiener-Zeitung* met dans la bouche de Murat. Après s'être répandu en récriminations contre le vice-roi, il aurait congédié Catinelli en lui disant :

« Vous avez, je le sais, la confiance de mylord Bentinck, dites-lui tout ce que

« Le pays occupé par les Autrichiens est très mal administré ; les impôts et les taxes sont énormes, comme sous les Français, avec beaucoup de désagréments et de violences inconnues même sous les Français.

« L'armée autrichienne gâte autant qu'elle consomme. Il n'y a pas d'ordre, et l'armée est très indisciplinée. Malgré cela, il s'en faut de beaucoup que l'on soit aigri contre les Autrichiens. On leur pardonne tout. On se permet seulement de désirer qu'ils évacuent au plus tôt.

« Le vice-roi a gagné tous les cœurs, et on l'admire généralement. On déteste et on hait les Français, *surtout à cause de la conscription;* mais on fait toujours une exception en faveur du vice-roi.

« Le pays occupé par les Napolitains est supérieurement bien administré; les impôts ont été diminués et le roi de Naples accorde de temps en temps de nouveaux soulagements qui ne manquent pas de le rendre presque populaire. Ce qui diminue la popularité de l'administration napolitaine, c'est que les employés romains et toscans ont été pour la plupart tirés de la classe, dite des Jacobins, et il y eut sur cela, surtout en Toscane, un cri général. Mais le roi a eu le bon esprit de céder aux cris du public, et, par un nouveau règlement publié en Toscane, la plus grande partie des fonctionnaires sera tirée des nationaux mêmes et élue par les communes. On se plaignait en Toscane des ménagements des Napolitains pour les Français et de la suppression de la proclamation du maréchal comte de Bellegarde, par laquelle on promet aux Toscans le retour du grand-duc. Cette proclamation avait été imprimée à Florence et affichée à tous les coins. Mais les Napolitains mirent en prison l'imprimeur et ôtèrent les affiches avec beaucoup de soin.

« On est moins mécontent des Napolitains à Rome qu'à Florence. Il y a beaucoup d'ordre dans les affaires. On a diminué le prix du sel et on a eu le bon esprit de publier les affiches avec les armes du pape. A cette apparition les habitants de Rome devinrent comme fous. Tout le monde courait sur la rue pour voir les affiches et la populace surtout baisait les armes du pape en jetant des cris de joie. On m'a dit qu'on ne pouvait rien s'imaginer de plus touchant. »

je vous ai dit à son égard, à l'égard de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Autriche, et que je veux être l'ami de l'Angleterre, et cela à tout prix. »

Enfin, avant de terminer ce rapport, Catinelli enregistre encore des renseignements qu'il était personnellement intéressé à recueillir :

« En passant par la Toscane, ajoute-t-il, je n'ai pas pu m'empêcher de m'informer sur l'expédition qui débarqua en décembre à Viareggio, puis à Livourne, et j'eus le chagrin d'entendre des horreurs sur mon compte. Il avait, me dit-on, très bien commencé, il mit l'alarme et l'épouvante dans tous les Français qui étaient en Toscane et ils s'occupaient tous de faire leurs paquets. Il mit en déroute les troupes avec lesquelles on s'approcha de lui : mais tout d'un coup il perdit la tête et s'embarqua au moment où la ville de Livourne allait capituler.

« Un maître de poste me dit que le commandant qui fit une si belle chose n'était pas un Anglais, mais un Italien au service britannique. »

La minute, dont Catinelli parle dans le rapport que nous venons de reproduire, présente dans un autre ordre d'idées, au point de vue spécial des opérations, un intérêt capital. Comme le dit le lieutenant-colonel, le mémoire qu'il prépara et rédigea à Bologne le 12 février fut remis par lui au feld-maréchal comte de Bellegarde à Villafranca le 15 février[1]. Son authencité est d'autant plus grande que ce mémoire, véritable exposé des vues et des intentions de lord William Bentinck se retrouve textuellement, mot pour mot, et également rédigé en français au *K. und K. Kriegs-Archiv*[2], mais avec cette seule différence que, daté également de Bologne le 12 février, ce projet d'opérations est adressé cette fois au feld-maréchal autrichien par le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg. On pourrait donc être tenté de vouloir chercher à établir à l'aide de preuves ou d'arguments, quel a été le véritable auteur de ce mémoire. Il nous semble toutefois sans vouloir insister outre mesure sur ce point de détail, que, selon toutes les probabilités, en raison des faits exposés dans ce rapport, et surtout si l'on considère la conversation qu'il eut avec Neipperg le 13 février au matin avant de quitter Vérone pour se rendre à Villafranca, Catinelli

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Rapport joint à la dépêche de lord William Bentinck à lord Bathurst ; Palerme, 27 février 1814 (*Ibidem*).

2. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg au feld-maréchal comte Bellegarde ; Bologne, 12 février 1814, II, 144 1/2 *a* (Plan d'opération, texte original en français).

a dû réellement rédiger la pièce qu'il a remise à Bellegarde. De plus il suffit de connaître quelque peu le caractère violent et entier, l'obstination et la méfiance de Bentinck pour penser que, à la suite des longues et nombreuses discussions qu'il venait d'avoir avec Neipperg, il n'aurait jamais songé à lui confier le soin de rédiger seul et de présenter à Bellegarde le texte même d'un plan d'opérations qui, dans son esprit, avait bien moins pour objet de déterminer le rayon d'action des forces britanniques que de régler la nature des relations qu'il comptait, lui, Bentinck, entretenir avec le roi de Naples pour lequel, il trouvait Neipperg disposé à trop de condescendances et d'égards. L'existence aux *Archives impériales et royales de la Guerre* de ce mémoire signé par Neipperg n'est, par suite, à nos yeux et à notre avis, que la preuve évidente de l'entente qui s'était établie entre le général autrichien et l'officier supérieur, dépositaire de la confiance et des secrètes pensées du lord capitaine général. Elle nous prouve que, à partir de ce moment, Bentinck est bien près d'en arriver à ses fins et de devenir, comme il l'avait toujours voulu et recherché, le maître de la situation, l'arbitre de la destinée de l'infortuné roi de Naples dont il s'était promis de préparer et de consommer la perte.

Toutefois, comme surtout dans cet ordre d'idées, il importe tout particulièrement de chercher à remonter jusqu'aux origines mêmes des choses, pour peu que l'on veuille bien s'en rapporter au *projet de coopération d'un corps d'armée sous les ordres de Son Éminence lord William Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée avec les troupes autrichiennes et napolitaines réunies pour la campagne en Italie*, présenté par Neipperg à Naples, le 2 février, approuvé par Bentinck et transmis par lui avec avis favorable le 6 février de Naples à lord Bathurst, on devra reconnaître que l'idée première de ce plan d'opération appartient, selon toutes les probabilités, à Neipperg et que ce général a par conséquent jusqu'à un certain point le droit de tenir à attacher son nom au projet définitif que son compagnon de voyage allait soumettre au feld-maréchal[1].

1. Le 6 février, Bentinck avait envoyé de Naples au comte Bathurst le projet de coopération qui venait de lui être remis par Neipperg, en déclarant que « le rôle assigné à l'expédition anglaise lui paraissant rationnel à tous égards, il était pour sa part disposé à l'approuver » (*Record Office*, *War Office*, V° 182. Dépêche 3, Naples, 6 février 1814; lord William Bentinck à Earl Bathurst). — A cette dépêche était joint le projet de coopération élaboré par Bentinck qui déterminait à grands traits le rôle ultérieur des trois armées, autrichienne, napolitaine et anglaise.

Lord William Bentinck quittera Palerme le 20, lit-on dans ce Mémoire présenté par Catinelli à Bellegarde[1]. Le transport de ses troupes se fera en deux fois. Il partira d'abord avec 7.000 hommes qu'il débarquera probablement près de Livourne et il enverra aussitôt un nombre suffisant de transports pour prendre encore 3 ou 4.000 hommes qui porteront son corps entre 10 et 11.000 hommes avec quelques centaines de chevaux, quelques batteries de campagne et un petit train de siège.

« Il n'y a pour ce corps, dans tous les cas, que deux points de débarquement : la rade de Livourne et le golfe de la Spezia.

« La saison est extrêmement désavantageuse pour une expédition et la côte sur laquelle on devrait débarquer est la plus exposée et la plus mauvaise de la Méditerranée.

« Lord William Bentinck a entièrement consenti à une coopération dans le sens qui lui a été communiqué par le lieutenant-général comte de Neipperg. Il préfère débarquer près de Livourne, plutôt que dans le golfe de la Spezia, uniquement parce que la rade de Livourne permet le mouillage hors de la portée du canon, ce qui n'est pas le cas pour le golfe de la Spezia. Mais l'ennemi s'est préparé à empêcher un débarquement près de Livourne, et il faut, vu la qualité de la côte, bien peu de chose pour y réussir.

« Cette circonstance mérite, de la part de lord William Bentinck la plus grande considération. On ne peut pas avec une expédition et dans une telle saison et sur une telle côte, faire des navettes. On ne peut pas surveiller quelque part et débarquer ailleurs. Il faudra, par conséquent, y forcer le débarquement, mais ni les vaisseaux de ligne, ni les frégates et pas même les corvettes ne peuvent assez s'approcher de la côte pour protéger le débarquement, et ainsi le problème sera toujours très difficile à résoudre.

« Dès que lord William Bentinck aura débarqué, il attirera à lui les troupes britanniques actuellement sous les ordres du général comte de Nugent. Non seulement le chevalier Graham[2] mais aussi le lieutenant-général comte de Neipperg a fait espé-

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Mémoire présenté par le lieutenant-colonel Catinelli au maréchal comte Bellegarde, le 15 février, préparé à Bologne le 12 février 1814 (original en français). Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde) : feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg au feld-maréchal comte Bellegarde; Bologne, 12 février (plan d'opérations rédigé en français, II, 144 1/2 *a*).

2. Sir Thomas Graham, agent politique de la Grande-Bretagne, envoyé à Naples avec le général sir Robert Thomas Wilson.

rer à lord William Bentinck que Son Excellence le maréchal comte de Bellegarde voudra lui fournir de la cavalerie, de l'infanterie légère et quelques officiers du génie avec des sapeurs et des mineurs.

« Si les troupes destinées à soutenir le corps britannique de lord William Bentinck, dès qu'il aura débarqué, marchaient d'avance à Pise et Livourne pour y nettoyer la côte, l'ennemi serait obligé à se borner à la ville de Livourne et à s'y renfermer. Dès lors, un débarquement près de Livourne ne rencontrerait aucune difficulté et se ferait dès que le vent le permettrait.

« D'après les ordres de son gouvernement lord William Bentinck devrait, de préférence, débarquer au golfe de la Spezia ; mais pour cela il serait nécessaire que les Autrichiens lui prêtassent la main et qu'ils obligeassent l'ennemi à quitter les batteries élevées le long de la côte et à se borner aux forts qui n'empêcheraient cependant pas le mouillage de l'escadre et de ses transports dans le golfe.

« Il serait certainement à désirer que les troupes britanniques débarquassent au golfe de la Spezia plutôt que près de Livourne. Dès leur apparition dans le golfe, elles affecteraient puissamment les opérations du vice-roi.

« Les troupes qu'amènera lord William Bentinck sont de vieilles bandes d'une composition, d'une discipline et d'une tenue qui ne laissent rien à désirer. Dès qu'elles seront débarquées, elles seront aidées par toute la marine anglaise de la Méditerranée et seront probablement bientôt renforcées par une brigade italienne que l'on attend de Catalogne.

« La coopération de toutes ces forces est sans doute un objet de la plus grande importance et peut-être vaudrait-il la peine que l'armée autrichienne fît quelques effort pour accélérer le débarquement de ces troupes et pour amener la possibilité qu'il se fît à la Spezia plutôt qu'à Livourne.

« Si l'armée autrichienne suivait l'ancienne ligne d'opérations, telle qu'elle a été adoptée par le prince Eugène et les généraux autrichiens qui commandaient en Italie pendant la guerre de la Succession d'Espagne, et, par conséquent, si elle passait en force le Pô, le vice-roi n'aurait plus un moment à perdre pour se replier sur la ligne Gênes-Gavi-Alexandrie. Dans ce cas, le général comte de Nugent pourrait, dès lors, marcher par sa gauche de Parme par Pontremoli à la Spezia. Le roi de Naples serait avec ses Napolitains entre Nugent et

l'armée autrichienne et dès lors la campagne pourrait prendre une allure décidée.

« Au bout de peu de jours, le corps du général comte de Nugent serait remplacé par celui de lord William Bentinck et deviendrait entièrement disponible.

« *Quel que soit le plan d'opération que l'on suive, il est également de l'intérêt du roi de Naples et de lord William Bentinck de ne jamais se trouver en contact immédiat.* Le premier risquerait qu'un beau jour la moitié de son armée passât au camp anglais et l'autre se trouverait à tout instant dans des situations embarrassantes. Si le corps du général comte de Nugent formait, selon les circonstances, tantôt l'aile gauche de l'armée napolitaine, tantôt la droite du corps britannique, tout risque de cette espèce serait éloigné. D'après le projet de coopération du lieutenant-général comte de Neipperg, lord William Bentinck aura pour base de ses opérations la Toscane et pour ligne d'opérations la rivière de Gênes, et le *corps britannique, qui occupera ces deux pays exclusivement*, sera séparé de l'armée napolitaine par la chaîne des Apennins, cette dernière ayant sa ligne d'opérations entre ces montagnes et la rive droite du Pô. »

En attendant le roi de Naples adresse aux peuples des départements méridionaux de l'Italie les paroles suivantes :

« *Un Trattato di pace conchiuso con S. M. I. R. l'Imperatore d'Austria e con le Potenze Alliate Continentali mette S. M. Il Re delle due Sicilie nel possesso provisorio degli Stati Romani, della Toscana e dei departementi Italici Meridionali. Un armistizio stipulato con l'Inghilterra, che sera tosto seguito della Pace, aggiunge a questo primo bene la liberta dei mari e le divizie del commercio*[1]. »

« Lord William Bentinck serait certainement bien fâché de faire la guerre dans un pays administré à la française, ou, ce qui revient au même, à la napolitaine. Si, effectivement, le traité de l'Autriche avec le *présent roi de Naples* met celui-ci en possession provisoire de la Toscane, il sera nécessaire que Son Excellence le maréchal comte de Bellegarde indique à lord

1. « Un traité de paix conclu avec Sa Majesté Impériale et Royale l'empereur d'Autriche et avec les Puissances continentales alliées met Sa Majesté le roi des Deux-Siciles en possession provisoire des Etats-Romains, de la Toscane et des départements du Sud de l'Italie. Un armistice stipulé avec l'Angleterre et qui sera bientôt suivi de la paix ajoute à ce premier bienfait la liberté maritime et la prospérité commerciale. »

William Bentinck une autre base et une autre ligne d'opération. »

Avant de pousser plus loin et de passer en revue les quelques documents qui complètent la mission de Catinelli, il convient de remarquer que, si la minute remise à Bellegarde n'est, en réalité, dans son ensemble, que la paraphrase du projet de coopération établi par Neipperg, elle contient cependant une dernière partie, à la fois politique et militaire, d'autant plus intéressante et importante qu'elle seule nous révèlera le fond de la pensée de lord William Bentinck, et les conditions mêmes que le singulier diplomate qui commandait en chef les forces britanniques dans la Méditerranée mettait à l'entrée en ligne de son corps d'armée.

Comme il est d'ailleurs aisé de le constater, Bentinck et Catinelli se sont manifestement inspirés des aperçus que contenait le projet en question. Le lord capitaine général s'est naturellement empressé d'accepter l'offre qui lui était faite d'occuper exclusivement la Toscane et la rivière de Gênes et la proposition d'opérer sur un théâtre spécial séparé de l'armée napolitaine par la chaîne des Apennins. Pareille combinaison répondait si complètement aux désirs et aux visées politiques du lord capitaine général qu'il crut nécessaire d'insister tout particulièrement sur ce point, de façon à bien démontrer à Bellegarde qu'il faisait de la question de l'occupation exclusive de la Toscane une condition *sine quâ non*, qu'il était de l'intérêt du feld-maréchal et de la coalition de faire accepter, bon gré, mal gré, au roi de Naples. Aussi, et il suffit pour cela de relire le rapport même de Catinelli à Bentinck, quoi qu'en dise le comte de Mier dans la dépêche qu'il adressa, le 14 mars, au prince de Metternich, jamais Murat ne tint, lors de l'audience qu'il accorda à Bologne au lieutenant-colonel, les propos que le ministre d'Autriche lui prêta et communiqua au chancelier : « Après une longue discussion à ce sujet, écrira-t-il dans sa dépêche du 14 mars, Sa Majesté dit à Catinelli : « Que lord « Bentinck arrive seulement avec ses troupes à Livourne et « vous verrez que nous nous arrangerons déjà pour le reste [1]. »

Le diplomate autrichien avait pris ses désirs pour des réalités. Il avait peut-être écouté d'une oreille quelque peu distraite

1. Cf. P. S. 3 à la dépêche du 14 mars 1814. Le comte de Mier au prince de Metternich. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* (Citée par Helfert, p. 567, *Königin Karolina von Neapel und Sicilien im Kampfe gegen die französische Weltherrschaft.*)

le long entretien que Murat eut avec Catinelli et, de plus, il ne connaissait guère le caractère de Bentinck. Un mois après, lors de la conférence de Bologne, lorsqu'il se retrouva avec le général anglais à Reggio, Mier fut lui-même obligé de reconnaître qu'il avait été trop vite en besogne, et de constater que lord Bentinck ne voulait « pas se départir de son idée et prétention de prendre possession de toute la Toscane[1] ». Force lui fut également d'informer son gouvernement que le roi de Naples, irrité de la dureté et des menaces de lord Bentinck, qui se refusait même à accepter l'arbitrage de lord Castlereagh, avait déclaré « qu'il aimerait mieux perdre sa couronne que se conformer aux déclarations arbitraires de lord Bentinck ». Le pauvre ministre d'Autriche avait vainement employé « tous les raisonnements possibles auprès du général anglais pour l'engager à se désister de ses prétentions ». Lord Bentinck lui avait répondu que tout lui était égal, qu'il ne céderait en rien à Joachim, que son honneur et la dignité de sa nation y étaient intéressés. « Les choses en sont là, écrivait-il tristement à Metternich[1], et je crains, connaissant le caractère des personnages, les suites les plus fâcheuses de cette mésintelligence. »

Mais, sans anticiper davantage sur des événements que nous aurons lieu d'étudier en détail, il suffit de considérer quelque peu attentivement les dernières lignes de la *Minute* de Catinelli pour voir qu'elles contenaient les germes de cette mésintelligence prévue, provoquée et désirée par lord William Bentinck. Rien ne prouve mieux, en effet que telles étaient bien les véritables intentions du lord capitaine général que le fait, qu'il avait eu le soin de confier à Catinelli une autre mission confidentielle, dont le lieutenant-colonel devait s'acquitter avant de le rejoindre à Naples et que celui-ci relate dans une note spéciale jointe au rapport d'ensemble dont font partie les deux pièces précédemment citées[2].

« J'ai vu, à Bologne, écrit le lieutenant-colonel Catinelli, la plus grande partie de l'armée napolitaine. Elle n'a pas mauvaise mine; mais, à quelques corps près, on voit que c'est une nouvelle levée. On était à Bologne très mécontent des

1. Cf. P. S. ad n° 12. Le comte de Mier au prince de Metternich; Reggio, 20 mars 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

2. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182; 15-20 février 1814, lieutenant-colonel Catinelli, *Note sur l'armée napolitaine et le roi de Naples* (texte original en français).

Napolitains. On les trouvait, sans comparaison, plus insolents que les Français. On m'a raconté, en plusieurs endroits, que les soldats napolitains disent tout haut qu'ils ne se battront pas et qu'on leur a fait quitter le royaume de Naples, non pas pour se battre, mais uniquement pour occuper les Etats du pape et de la Toscane.

« Le roi, de son côté, a trop d'expérience et est trop bon général pour avoir beaucoup de confiance dans sa troupe et cela déjà l'arrêterait, même s'il avait la plus grande envie de se battre. Il devrait nécessairement craindre de se nuire par des échecs qui, en dévoilant la faiblesse et la nullité de ses troupes aux Français aussi bien qu'aux alliés, apprendraient aux uns et aux autres à faire peu de cas de lui et à le traiter en conséquence.

« Le roi est bien attaché à la France et n'est pas sans reconnaissance envers Bonaparte. Ce n'est certainement pas par inclination qu'il a traité avec les alliés. Il m'a parlé avec émotion des reproches que lui ferait la France, et je l'ai vu frémir à cette idée. Il craint beaucoup les Anglais et paraît persuadé qu'il aurait perdu son royaume s'il n'avait pas fait la paix avec l'Autriche. Il paraît aussi persuadé qu'il n'y a pas de salut à espérer pour Bonaparte, qu'il est perdu et que personne au monde ne saurait le sauver. « Ainsi, pense-t-il, j'au-
« rais perdu mon royaume et je n'aurais sauvé ni la France,
« ni Bonaparte. »

« L'alliance du roi de Naples sera certainement de peu de ressources aux alliés, tandis que l'Italie, si on avait voulu y naturaliser la guerre, en aurait offert d'immenses. La conduite que tiendra le roi de Naples est encore un mystère, tandis qu'une guerre nationale italienne aurait depuis longtemps réduit l'armée du vice-roi aux seuls Français et porté les Austro-Italiens au-delà des Alpes, en Savoie et en Dauphiné.

« Si les Alliés sont malheureux en France, *ce qui est assez à craindre*, le roi de Naples tombera probablement sur les Autrichiens et tâchera, par quelques coups du plus grand éclat, de se faire un grand mérite auprès de Bonaparte et de la nation française.

« *La conduite des Alliés envers l'Italie est un péché qui, comme le partage de la Pologne, coûtera bien cher à l'Europe. Il faudra encore une vingtaine d'années d'expiation.*

« Les affaires d'Italie sont aussi mal acheminées que possible. La campagne y est gâtée, et toute la chose mal conçue, mal jugée et mal menée.

« La conduite envers le roi de Naples n'est pas moins blâmable. On fait, défait, refait des traités avec lui. Les Autrichiens font la paix avec lui et signent une alliance. Les Anglais signent à contre-cœur et de très mauvaise grâce un armistice. Ou il fallait faire la guerre au roi de Naples, ou il fallait le gagner entièrement et en faire un confrère dans la grande alliance pour le rétablissement de l'ordre et de la paix en Europe.

« Je pense que l'Angleterre pourrait encore décider le roi de Naples à rompre en visière avec Bonaparte et à décider la campagne d'Italie. Elle pourrait lui dire : « C'est à regret, à contre-« cœur que nous traitons avec vous ; mais les intérêts de l'Eu-« rope, les intérêts généraux, nous décident à vous tendre la « main. Méritez bien de la cause commune. Donnez à la cam-« pagne d'Italie l'impulsion qu'il lui faut. Agissez, et l'Angle-« terre vous reconnaîtra, vous garantira votre royaume, vous « protégera si on vous attaque ou si on se refuse à tenir les « engagements pris avec vous. » Ce langage déciderait le roi, tandis que celui que lui tient l'Angleterre, ne laisse pas de lui faire craindre pour son existence. Il ne sait effectivement que faire, craint d'être la dupe des alliés, et, en devenant un objet d'horreur aux Français, de devenir un objet de ridicule aux alliés. Le roi de Naples a une très haute idée de la franchise de lord William Bentinck et je suis sûr que le seul moyen de lui faire passer le Rubicon, chose désormais indispensable et sans laquelle on risque encore de tout perdre, c'est un rapprochement de la part de lord William.

« La Toscane offre un moyen qui ne pourrait pas être plus à propos. L'occupation de la Toscane par les Anglais ne manquerait pas d'absorber une partie de leurs forces, et cela sans nécessité. Lord William Bentinck pourrait reconnaître les titres du roi de Naples sur la Toscane comme premier occupant. Le roi ne s'y attend d'aucune manière et serait surpris d'un pareil procédé qu'il jugerait grand et généreux. On pourrait avoir en même temps l'air de goûter les ouvertures qu'il m'a faites et d'être prêt à y prêter la main, dès qu'il aurait donné des preuves de son empressement pour la cause des alliés et dès qu'il aurait rompu en visière avec Bonaparte.

« J'ai oublié de dire que le feld-maréchal comte de Bellegarde avait, après la bataille du Mincio, renoncé à toute idée offensive et qu'*il allait, pour faire semblant d'avoir eu le dessus*, assiéger Legnago. Ce siège cependant l'occupera de ma-

nière à rendre disponibles toutes les forces du vice-roi, ce qui paralysera également Nugent et l'armée napolitaine. L'arrivée en Italie de lord William Bentinck remontera l'esprit du maréchal. »

Sans parler même des curieuses révélations contenues dans ce document absolument ignoré jusqu'à ce jour, cette dernière pièce présente, à notre avis du moins, un intérêt tout particulier en raison même du grade relativement peu élevé de son signataire et du caractère bien connu de lord William Bentinck. Il nous semble évident, en effet, que cette pièce permet de se faire une idée de la personnalité de l'homme qui ne craignait pas de tenir un pareil langage à un chef aussi entier que Bentinck. Il est, en tout cas, remarquable de voir précisément l'homme qui connaissait mieux que personne les pensées intimes du lord capitaine général, sa violence et son obstination, l'officier qu'il avait investi d'une pareille mission de confiance, celui-là même qui venait de le représenter aux quartiers-généraux de Bellegarde et de Murat, le rédacteur de la minute, ne pas hésiter, au risque d'encourir la disgrâce de son terrible et tout-puissant patron, à lui dire franchement et ouvertement ce qu'il pense, lui communiquer sans détours, sans périphrases, les impressions qu'il rapporte de sa mission, conclure sans crainte dans un sens diamétralement opposé à celui désiré par Bentinck, lui conseiller en un mot de renoncer à ses prétentions sur la Toscane, et insister sur la nécessité d'un rapprochement avec le roi de Naples, rapprochement dont la Toscane sera le prix. L'homme qui, dans un pareil moment, osait tenir un pareil langage à un tel chef, n'était assurément pas un courtisan.

Après avoir rendu à Catinelli la justice que nous semblait mériter tant de franchise jointe à un véritable sens politique, il ne nous reste plus qu'à reproduire dans l'ordre chronologique les trois dernières pièces qui ont trait à sa mission : la réponse de Bellegarde à lord William Bentinck, la lettre du feld-maréchal autrichien à l'empereur François et enfin la dépêche que lord William Bentinck, en possession des différentes lettres de Catinelli, adressait au comte Bathurst avant de quitter Palerme.

« My lord[1], écrivait Bellegarde à lord William Bentinck de

1. *K. und. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), II, 144 1/2 c, et *Record*

Villafranca le 15 février 1814, quelques instants après la fin de la conférence, le lieutenant-colonel Catinelli m'a remis la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 5 de ce mois.

« Le projet d'opération qui a été présenté à Votre Excellence par le comte de Neipperg est entièrement conforme à mes idées sur la campagne. Je le regarde comme celui qui peut le mieux convenir en particulier à Votre Excellence, comme lui donnant des occasions plus promptes et plus directes de mettre les forces à ses ordres en activité et de concourir d'une manière plus décisive au succès général de nos opérations.

« Dès que Votre Excellence aura effectué son débarquement à Livourne, qui est le point qu'Elle a choisi de préférence, je suis très disposé à lui envoyer un détachement de cavalerie. Je ne pourrais cependant pas le faire monter à plus de 4 à 500 chevaux, la force de ma cavalerie suffisant à peine à remplir les objets si multiples auxquels doit atteindre mon armée. Je ne puis pas non plus l'envoyer en Toscane avant que les troupes britanniques y aient débarqué; car il pourrait s'y trouver compromis, les Français ayant encore en Toscane quelques milliers d'hommes ; mais je ferai d'avance les dispositions nécessaires pour qu'il y joigne sur-le-champ Votre Excellence. Autant que cela me sera possible pour le grand nombre de places que je dois observer et bloquer, je serai de même empressé de lui fournir quelques officiers du génie, des sapeurs et des mineurs.

« Puisqu'il y a dans cette saison de grandes difficultés à un débarquement dans la rivière de Gênes, ce qui fait préférer à Votre Excellence le point de Livourne, Elle sentira l'avantage qu'il y aurait si Elle pouvait au moins se porter rapidement vers Gênes. C'est le point sur lequel ses forces seraient d'un plus grand effet.

« D'après les quelques observations que m'a remises le lieutenant-colonel Catinelli sur le projet de notre campagne, il m'a paru que Votre Excellence inclinait à croire qu'il me serait possible de seconder le débarquement des troupes de Votre Excellence, auquel la saison apporte quelques obstacles, par le détachement d'un corps assez nombreux pour nettoyer la côte

Office, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Le feld-maréchal comte de Bellegarde à lord William Bentinck; Villafranca, 15 février 1814 (texte original en français).

et que le moyen d'atteindre ce résultat serait d'opérer avec mon armée sur la rive droite du Pô, prenant ainsi la ligne d'opérations suivie par le prince Eugène et les armées autrichiennes pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Mais j'observerai qu'alors aucune des places du Vénitien n'était au pouvoir des Français. Ce mouvement, loin de forcer aujourd'hui le vice-roi à la retraite sur Alexandrie et sur Gênes, le mettrait à même de faire lever le blocus de toutes ces places et, en se réussissant à leurs garnisons, d'occuper sur nos communications l'Adige avec une force supérieure à la mienne.

« Les mêmes observations manifestent aussi l'inquiétude de voir le roi de Naples occuper la Toscane. Ce ne serait en tout cas qu'une mesure extrêmement provisoire puisque, *dès que la Toscane sera évacuée par l'ennemi, il est convenu qu'elle sera remise à son ancien maître, Son Altesse Impériale le grand-duc de Toscane.* Mais aucun acte n'a encore autorisé Sa Majesté le roi de Naples à cette occupation provisiore.

« Je joins à Votre Excellence copie de la convention militaire[1] conclue pour déterminer une ligne entre mon armée et l'armée napolitaine. Votre Excellence verra que cette ligne s'arrête au sommet des Apennins et ne touche, par conséquent, en rien à la question de la Toscane.

« Il est vrai que le roi de Naples trouve cette ligne incomplète et a exprimé le désir que, par un article additionnel, elle fût prolongée jusqu'à la mer en suivant les confins de la Toscane et de la principauté de Lucques. C'est un objet que j'ai remis à la médiation de M. le comte de Mier en lui faisant les observations qui rentrent sous ce rapport dans les vues de Votre Excellence.

« Je dois terminer par faire remarquer à Votre Excellence, combien la coopération de ses troupes sera décisive pour le sort de nos armes en Italie et combien il serait intéressant que rien ne mît obstacle à l'activité du roi de Naples.

« Après les détachements que je dois faire pour les blocus d'Osoppo, Palmanova, Venise et Legnago, pour les observations de Mantoue et de Peschiera, il ne me reste qu'une force égale à celle du vice-roi. La position de ce dernier sur le Mincio est si solidement établie par ces deux places que mes forces

1. Il s'agit ici de la convention de démarcation signée à Bologne, le 7 février, par les généraux Livron et Nugent (*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 140, p^ce 57, f° 108. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182 ; et *Regio Archivio di Stato*, *Naples*, *Sezione Guerra*. 1056. *Amministrazione delle Marche*).

ne suffisent pas pour l'en déloger par une attaque de front. Ce n'est qu'un effort combiné du corps du général comte de Nugent, soutenu par les Napolitains, qui peut nous mettre en avantage, et je sollicite Votre Excellence de favoriser cette coopération, autant que cela lui sera possible. De mon côté, il me sera très agréable de seconder ses opérations par les moyens que je pourrai mettre à sa disposition.

« Je La prie d'agréer l'assurance de ma haute considération. »

Il serait assurément tentant et instructif d'analyser presque ligne par ligne cette dépêche, dans laquelle le feld-maréchal expose, en somme, avec une assez grande franchise, à peine dissimulée sous quelques formes diplomatiques, au général anglais qu'il a hâte de voir débarquer à Livourne ou à la Spezia, la véritable situation de son armée. Mais, outre que pareille analyse nous entraînerait à de trop longs développements, elle aurait, d'autre part, l'inconvénient d'être jusqu'à un certain point superflue. Cette dépêche contient, en effet, un aveu qui rend tout commentaire inutile, un aveu qui, échappé au feld-maréchal lui-même, tranche à tout jamais les controverses auxquelles a donné lieu la question de savoir lequel des deux adversaires avait réellement le droit de s'attribuer l'avantage à la suite des résultats quelque peu confus de la bataille du Mincio. Il nous semble que, si le vice-roi n'a assurément pas réussi aussi complètement qu'il l'aurait désiré, si l'insuccès de sa gauche l'a empêché, comme il l'avait peut-être espéré, de rentrer à Vérone et de reprendre la ligne de l'Adige, Bellegarde, de son côté, est obligé d'avouer à lord William Bentinck, huit jours après la bataille, *qu'il n'a pu entamer la position de son adversaire, que le vice-roi est si solidement établi sur cette ligne même du Mincio, qu'il a vainement cherché à forcer, que ses troupes ne suffisent pas pour l'en déloger par une attaque de front, et qu'il ne peut espérer l'amener à l'abandonner que grâce à un mouvement de Nugent et des Napolitains sur la rive droite du Pô.* C'est là, il nous semble, une constatation qu'au milieu des tristesses de cette année néfaste, il est consolant de pouvoir enregistrer, un fait d'autant plus caractéristique qu'il nous est révélé par le général même qui vient de livrer au vice-roi la bataille, pour le moins indécise, du Mincio.

Le rapport que, vingt-quatre heures après avoir répondu à lord William Bentinck, Bellegarde adresse à son souverain au

sujet même des négociations en cours avec le général anglais, va d'ailleurs mettre en pleine lumière certains coins du tableau quelque peu restés dans l'ombre jusqu'ici.

« Lorsque le général comte de Neipperg, écrit-il[1], parla à Naples à lord William Bentinck de l'intérêt qu'il y aurait à la conclusion d'un armistice entre les Anglais et le roi de Naples, il lui fit également part de l'avantage qu'il y aurait à voir les troupes britanniques participer à nos opérations.

« Neipperg, que j'avais mis au courant de mes projets, proposa un plan d'opération qui reçut l'approbation de lord William Bentinck[2].

« Depuis lors, et afin de s'entendre plus complètement avec moi, lord William Bentinck m'a envoyé le lieutenant-colonel Catinelli, attaché à son état-major, qui m'a fait, au nom de lord William, des observations relatives à ce plan d'opération.

« Votre Majesté verra par ma réponse[3] pourquoi j'ai fait cette proposition à lord William Bentinck et pourquoi je lui ai promis de le faire soutenir par quelque cavalerie et enfin pourquoi j'ai tenu à ce qu'aucune considération ne pût servir de prétexte au roi de Naples pour justifier un arrêt dans ses opérations.

« *Lord William Bentinck ne veut pas être mis en contact avec les Napolitains. C'est là un état de choses peu favorable pour nos opérations.*

« J'ai écrit au comte de Mier, qui sait que le roi de Naples tient à occuper la Toscane, afin qu'il l'amène à consentir à laisser la Toscane et la rivière de Gênes comme base d'opérations aux Anglais.

« Le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg est arrivé ici, hier 15 février, avec le traité signé. Je vais de suite le pourvoir d'un commandement. Neipperg m'affirme que Murat a montré beaucoup de bonne volonté. Le roi lui a toutefois déclaré qu'il ne commencerait les opérations qu'après avoir reçu une lettre autographe de Votre Majesté ou la ratification du traité.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), II, 144. Le feld-maréchal comte de Bellegarde à l'empereur François; Villafranca, 16 février 1814.

2. Le feld-maréchal fait ici allusion à la pièce qui, désignée sous le nom de *projet de coopération*, etc., en date de Naples, 2 février 1814, fut complétée par la *Minute* de Catinelli.

3. Bellegarde fait ici allusion à la pièce que nous venons de reproduire ci-dessus.

« Je prie Votre Majesté de rassurer le roi de Naples le plus tôt possible afin qu'on puisse procéder à l'exécution du plan projeté d'opérations. »

L'entente entre les alliés était loin d'être parfaite on le voit; et s'il avait eu connaissance de la dépêche que lord William Bentinck adressa au comte Bathurst, aussitôt après avoir, reçu à Palerme les rapports précédents du lieutenant-colonel Catinelli ainsi que la réponse même du feld-maréchal, Bellegarde n'en aurait eu que plus de motifs pour déclarer à son souverain que c'était là *un état de choses peu favorable aux opérations*, et Murat, pour regretter, comme il le faisait déjà du reste, son entrée dans la coalition.

« Le premier échelon est embarqué, écrit-il[1]. Je pars ce soir sur *la Furieuse* pour Naples. J'y prendrai Catinelli et j'irai droit à Livourne.

« Murat a proposé de nous voir débarquer dans le golfe de la Spezia. Il ne l'a fait que pour nous éloigner de la Toscane. Mais j'ai pour le moment l'intention d'aller droit à Livourne, dont je compte réclamer la possession exclusive. Avec un allié dont la conduite paraît équivoque, il y a lieu de se garder à l'extrême et j'aurai avant tout le soin d'assurer à mes troupes et à mes transports une place qui leur servira de base et d'appui.

« Je crois que l'autorité de Murat sur son armée comme sur son royaume est si fragile, qu'il redoute tellement une rupture avec nous, que je me crois sûr d'arriver facilement à le faire souscrire à tout arrangement qui sera à notre convenance à nous. »

Rien, on le voit donc, n'avait pu, depuis l'ouverture des négociations, parvenir à modifier les idées et les vues de Bentinck. Entier, cassant, opiniâtre, et continuant jusqu'au bout à ne tenir aucun compte des instructions mêmes de son Gouvernement, il était toujours l'homme qui n'acceptait ni conseils, ni leçons, l'homme qui, quelques semaines plus tard et bien qu'on lui eût ordonné de signer un traité d'amitié avec Murat, n'hésitera pas à notifier de sa propre autorité un ultimatum au roi de Naples, à le sommer d'évacuer la Toscane et de la remettre aux Anglais.

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, N° 182, Lord William Bentinck au comte Bathurst; Palerme, 27 février 1814.

Grâce à ces rapports du lieutenant-colonel Catinelli, si curieux et si bourrés de faits, à ces rapports que, malgré leur longueur, nous avons cru nécessaire de reproduire textuellement, grâce aussi aux autres documents qu'il nous a semblé indispensable de leur adjoindre pour les compléter, il sera désormais aisé de se représenter ce qu'ont été les relations de service entre Murat, Bellegarde et Bentinck, les tiraillements perpétuels et de toutes sortes qui se sont produits à tout instant et qui n'ont fait que s'envenimer de plus en plus.

La lumière que ces pièces jettent sur les dessous mêmes de la situation permettra de plus de remonter jusqu'aux causes mêmes de l'inaction forcée de l'armée autrichienne immobilisée sur la rive gauche du Pô, et de s'expliquer comment, malgré tout son tact, son habileté et sa diplomatie, Bellegarde s'est vu dans l'impossibilité d'imposer ses volontés et d'assurer l'unité du commandement, élément essentiel, condition fondamentale de la réussite des opérations militaires.

Par une singulière coïncidence, le jour même où Catinelli discutait avec Murat à Bologne les conditions que son intraitable chef était décidé à lui imposer, le colonel Tascher de la Pagerie, parti du quartier-général de Volta, le 9 février, de Milan, le 10, et arrivé le 16 au matin à Paris, rejoignait le quartier-général impérial à Guignes et était immédiatement introduit auprès de l'empereur. Interrogé par Napoléon anxieux d'avoir des nouvelles de son armée d'Italie, Tascher lui rendit compte de la bataille du Mincio et lui remit les dépêches du vice-roi. L'empereur fut content du récit de Tascher et lui « commanda de lui faire connaître des détails que le prince n'avait pas eu le temps de lui donner sur les circonstances et la portée des succès obtenus par l'armée d'Italie, sur la position du prince et l'esprit des troupes italiennes[1] ».

L'empereur, écrit encore Tascher, parut fort satisfait, me demanda un rapport écrit de tout ce que je venais de lui dire et m'ordonna d'aller me reposer et de ne pas quitter le quartier-général. « Demain ou après, ajouta l'empereur, en le congédiant, nous aurons une belle affaire et tu verras que les soldats de la Grande Armée se battent aussi bien que ceux d'Italie[2]. »

1. Tascher de la Pagerie, *le Prince Eugène. Réfutation des Mémoires du duc de Raguse*, etc., pp. 19-20.
2. Cf. *Annexe XXVII. Rapport du colonel comte Tascher de la Pagerie au vice-roi;* Volta, 25 février 1814.

Deux jours plus tard, le lendemain du brillant combat de Mormant, l'empereur, après avoir renouvelé à Tascher ses questions sur les opérations de l'armée d'Italie, devait, comme nous le verrons, lui prescrire de rejoindre au plus vite le vice-roi et de lui apporter l'ordre, formel cette fois, *de garder l'Italie le plus longtemps qu'il pourra et de s'y défendre*.

Le soir de ce même jour, à peine rentré à Volta, ignorant naturellement le résultat de l'audience accordée à Tascher, ne sachant pas que l'empereur avait annulé ses ordres antérieurs, ses ordres conditionnels relatifs à l'évacuation de l'Italie, n'ayant pas encore connaissance de la notification de la déclaration de guerre envoyée la veille de Bologne à Volta, par Millet à Vignolle, le vice-roi avait répondu en termes catégoriques à la dépêche que le duc de Feltre lui avait expédiée le 9. Il pouvait, en effet, déclarer à ce moment au ministre de la Guerre que, le roi de Naples n'ayant pas encore déclaré la guerre, le cas prévu par l'ordre de l'empereur ne s'était pas présenté, qu'il était d'ailleurs tout prêt à se porter sur les Alpes si l'on jugeait nécessaires en France sa présence et celle de ses troupes, mais que, dans ce cas, il fallait lui en donner l'ordre formel et s'attendre, en raison même de la composition de son armée, à une grande diminution de ses forces[1].

Retardée qu'elle avait été jusqu'à ce moment dans sa marche par l'attitude expectante et douteuse des Napolitains, qui restaient immobiles, tantôt sous le prétexte que les Français allaient passer le Pô à Borgoforte, tantôt parce qu'il leur fallait prendre certaines mesures avant de commencer leurs opérations, la divi-

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 16 février 1814.

« Je reçois à l'instant même votre lettre du 9 de ce mois, dans laquelle vous me faites part des intentions de Sa Majesté à l'égard de l'armée sous mes ordres, dès que le roi de Naples se sera déclaré contre la France. Vos informations sont entièrement conformes à celles que l'empereur m'a adressées, il y a environ quinze jours, par une lettre chiffrée. J'agirai ponctuellement en ce sens.

« Jusqu'à ce moment, les Napolitains ne peuvent entrer en opération, puisque, bien que le roi ait fait un traité avec l'ennemi, il en attend la ratification; et j'ai pris toutes mes mesures pour être prévenu à temps.

« Ainsi donc, mon mouvement rétrograde, qui n'est d'ailleurs que conditionnel, sera le plus lent possible, à moins que, la présence de mon armée étant jugée nécessaire en France, vous ne me fassiez parvenir l'ordre positif de m'y porter.

« Je vous ferai observer que, dans cette hypothèse, vous devez vous attendre à une diminution à peu près des deux tiers de mes forces, puisque vous savez que mes régiments sont, en grande majorité, composés de Piémontais, Génois, Toscans, etc... »

sion Nugent ne fit que peu de chemin pendant la journée du 16. Malgré le changement radical que la déclaration de Murat ne pouvait manquer d'apporter à l'ensemble de la situation, malgré la hâte qu'il avait de pousser jusqu'à Plaisance, avant que le vice-roi n'ait eu le temps et la possibilité d'y envoyer des renforts, Nugent obligé, par la force même des choses, à ne pas s'éloigner davantage des têtes de colonne de l'armée napolitaine, était, en outre, lié par un ordre lui enjoignant de ne rien entreprendre sans la coopération effective des Napolitains.

On considérait, en effet, non sans quelque raison, que le mouvement sur Plaisance pouvait avoir des conséquences dangereuses tant qu'il ne serait pas général, parce que les Français, maîtres des têtes de pont de Borgoforte et de Casalmaggiore, pouvaient sérieusement menacer les derrières et la droite de Nugent, et que leur forte position sur le Mincio leur permettait d'exécuter ce mouvement au moment qui leur conviendrait le mieux, sans que Bellegarde pût s'en apercevoir et s'y opposer. On avait même, au quartier-général de Villafranca, poussé la prudence et la timidité tellement loin qu'on avait invité Nugent à n'entreprendre le détachement sur Pontremoli que lorsque Bentinck aurait débarqué ses Anglo-Siciliens en Toscane[1].

Par suite, l'avant-garde de Nugent avait seule pu gagner un peu de terrain en avant et était arrivée à Fiorenzuola (sur la rive droite de l'Arda[2]), d'où elle s'était fait couvrir à gauche par un détachement sur Salso Maggiore (dans l'Apennin au sud de Borgo San Donnino), à droite sur Busseto (au nord-est de Fiorenzuola, à peu de distance de la rive droite de l'Ongina). Une reconnaissance autrichienne, envoyée de Parme sur le Po, avait réussi à traverser la rivière et était entrée à Casalmaggiore, au moment même où une reconnaissance française y pénétrait. Profitant de la confiance imprudente de cette patrouille, qui, venue de Piadena, où se trouvait une brigade de la division

1. Cf. *Journal du baron von Hügel.* 16 février « ... Wilson est très actif et en relation immédiate avec lord Bentinck. Il faut espérer que ce dernier seconde d'une manière énergique ses opérations... »

2. *Regio Archivio di Stato, Parme* (*Interno, Carte delle Prefetture Francese*). Maire de Fiorenzuola au préfet; Fiorenzuola, 26 février 1814. La ville a été occupée, le 15 février, par les postes du général Severoli. Le 16, l'avant-garde autrichienne, après avoir tiraillé jusqu'à cinq heures du soir, entrait à Fiorenzuola où le général Starhemberg resta jusqu'au 25 au soir. Cf. *Regio Archivio di Stato, Modène* (*Archivio Estense Tassoni*); Lettere private del Senatore Testi al Barone. Giulio Cesare Tassoni.

Rouyer, avait négligé de s'éclairer et de se garder, les Autrichiens tombèrent à l'improviste sur les cavaliers français, les bousculèrent, sans leur laisser le temps de se reconnaître, et leur enlevèrent 6 hommes.

Les Napolitains avaient, d'ailleurs, commencé leur mouvement. Depuis la veille, ils avaient mis un poste de 150 hommes à San Benedetto (sur la rive droite du Pô, en aval de Borgoforte). La division du général Carascosa était à Reggio, suivie, à une journée de marche, par celle du général d'Ambrosio, dont l'un des régiments, le 3e de ligne, formait l'avant-garde à Rubbiera et dont deux autres régiments (2e et 9e de ligne) étaient à Modène. De plus, cédant aux instances de plus en plus pressantes de Nugent, Murat avait consenti à adjoindre à sa division quatre compagnies de voltigeurs et un escadron de hussards qui arrivèrent à Parme pendant la journée du 16[1].

En Toscane, les troupes napolitaines, loin de ralentir leur mouvement, cherchaient, au contraire, à occuper au plus vite Livourne, Pise et Lucques. Après s'être arrêté la veille à Pistoia, le général Minutolo avait repris sa marche et attaqué le 16 au matin à Pescia (environ à mi-chemin entre Pistoia et Lucques) les avant-postes du général Pouchain, qui, trop faibles pour résister à la colonne napolitaine, avaient été délogés après un engagement de peu de durée et obligés de se replier sur Lucques[2].

Les hostilités ne devaient, du reste, pas tarder à cesser en Toscane où la grande-duchesse, réfugiée à Lucques, ne possédait plus guère que Livourne, Pise et Lucques avec quelques

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, **16 février**, XIII, 3-4. — *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 16 février, XIII, 38. — Capitaine Virgilio au commandant des avant-postes autrichiens ; San Benedetto, 16 février, II, 156 *c*. — *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 47. — Vice-préfet du Haut-Pô au Ministre de l'Intérieur; Crémone, 17 février. — *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général d'Ambrosio au général Millet ; Modène, **16 février**.

Regio Archivio di Stato, Reggio, I, XIII (Militare e Guerra, Rub. IX) général Campana au podestat de Reggio ; Reggio, 15 février. Il lui donne avis de « l'arrivée à Reggio, vers les deux heures de l'après-midi, de 6.000 hommes d'infanterie, 1.000 hommes de cavalerie et de 4 généraux, dont 2 de division ». Au même moment le podestat d'Imola faisait savoir au vice-préfet que 2.000 hommes d'infanterie et 700 chevaux venant de Faenza allaient arriver le jour même. D'autre part, 3 bataillons de la garde royale venant de Florence étaient attendus et annoncés à Bologne pour le 16 février (*Regio Archivio di Stato, Bologne*. Tit. 17, Rub. 12). Cf. *Regio Archivio di Stato, Modène*.

2. *Archives de la Guerre*. Général Pouchain au ministre de la Guerre ; Gênes, 25 février. — *Carnet historique et littéraire* (décembre 1898). Princesse Elisa au prince Camille, Lucques ; 16 février.

petits forts en mauvais état, faiblement occupés et à peine armés. On avait fini, d'ailleurs, par se convaincre à Paris de l'impossibilité de s'opposer aux progrès des Napolitains, et, pendant que les troupes de Murat s'avançaient vers Pise et Livourne, Fouché, auquel on avait eu une fois de plus le tort de confier une mission importante, quittait Lucques pour essayer de parvenir jusqu'auprès de Murat à Bologne et de négocier avec lui une convention d'évacuation. En attendant les résultats de cette négociation, en raison même de la marche sur Livourne des troupes napolitaines, qui occupaient déjà Pistoia et Pescia, Elisa avait ordonné au prince Félix de quitter Pise le lendemain et de se rendre avec les quelques troupes restées autour de lui à Gênes, point vers lequel on avait déjà dirigé, depuis quelques jours, un bataillon du 112e[1].

Sur le Mincio, tout continuait à être absolument calme. Seul, le corps de blocus avait échangé quelques coups de fusil avec les avant-postes du général Zucchi. De ce côté, on continuait à se borner à chercher à connaître la force et la répartition des troupes françaises établies sur la rive droite du Mincio; mais les données qu'on réussissait à se procurer étaient forcément assez vagues. On avait seulement pu constater que le vice-roi continuait à faire travailler à la mise en état de défense de la ligne du Mincio et qu'on avait poussé en avant et renforcé le poste qui gardait la tête de pont de Goïto[2]. Enfin, comme Neipperg avait pris le matin même le commandement de la division d'avant-garde, on avait cru d'autant plus nécessaire d'établir un nouvel ordre de bataille que le feld-maréchal-lieutenant Pflacher, quittant le commandement de sa division, avait été, en même temps, pourvu d'un emploi au quartier-général[3].

Après avoir chassé les avant-postes autrichiens de Padenghe (5 kilomètres et demi au nord de Desenzano), le vice-roi avait fait suivre au bataillon de chasseurs de la garde royale, à partir

1. *Archives de la Guerre.* Princesse Elisa au ministre de la Guerre; Lucques, 16 février. Prince Félix au général Dalesme, commandant l'île d'Elbe; Pise, 16 février.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee;* février, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte der Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch*, etc., XIII, 6 et *Journal du baron von Hügel.*

« ...On dit que l'armée ennemie établit des fortifications sur la rive droite du Mincio vis-à-vis de Valeggio. »

3. Voir *Annexe XXVIII. Journal du baron von Hügel.* « Le F.-M.-L. Pflacher est nommé pour signer au lieu du maréchal les affaires courantes. »

de Polpenazze (7 kilomètres de Salo), le chemin qui de Polpenazze rejoint par la montagne, la route de Brescia, et lui avait donné l'ordre d'attaquer Salo par l'ouest, au moment où lui-même commencerait son attaque de front. Le colonel Peraldi, avec le 1er bataillon de chasseurs et 2 canons, marchait en tête de la colonne conduite par le vice-roi en personne, éclairée par un peloton de dragons et couverte par une flanc-garde qui de Padenghe avait pris à gauche par Bedizzole, Carzago et Villa di Salo.

Le major Masberg avait fait occuper en avant de Salo les hauteurs de Santa Catarina, que le vice-roi fit enlever à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil, mais dont les défenseurs se replièrent sur Salo, dont Masberg avait barricadé les portes.

Malgré la résistance énergique opposée par le gros des troupes de Masberg établies à la porte de Desenzano et renforcées par une réserve de 2 compagnies, le vice-roi, après avoir envoyé 2 compagnies de grenadiers en soutien des chasseurs du colonel Peraldi, avait pénétré à leur tête dans la ville et fait poursuivre pendant plusieurs kilomètres les Autrichiens qui se retirèrent sur Maderno, sous le feu des canons de la flottille du commandant Tempié, dont le tir bien dirigé avait puissamment contribué à faciliter la prise de Salo.

A quatre heures, tout était fini. Les chasseurs s'établissaient sur la route de Maderno, les grenadiers sur celle de Brescia, les vélites et les dragons à la porte de Salo du côté de Desenzano. On avait enlevé aux Autrichiens, qui avaient eu 25 tués et 75 blessés, 84 prisonniers dont 2 officiers.

Sachant que le major Masberg se retranchait à Maderno, le vice-roi, obligé de retourner à Volta, où sa présence était plus nécessaire que sur les bords du lac de Garde, prescrivit au général Lechi de confier au colonel Peraldi le soin d'enlever Maderno le lendemain matin[1].

17 FÉVRIER 1814. — **Combat de Maderno. — Retraite du major Masberg sur Gargnano et Tremosine, de Stanissavlevich sur Brozzo et Storo. — Nouvelle des victoires de Champaubert et de Montmirail. —**

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 18 février. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4 (Feld. Acten Bellegarde), F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde, San Giorgio, 17 février, sept heures et demie soir, II, 166 et II, 107 (Feld-Acten Sommariva). Major Masberg au F.-M.-L. marquis Sommariva. Toscolano, 16 février, II, 157. — *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia*, 48. Général Lechi, *Rapport sur les affaires de Salo et de Maderno.* Desenzano, 24 février 1824.

Réorganisation et positions de l'armée du vice-roi. — Escarmouche de Gazzo Veronese. — Projets de Bellegarde relatifs à Vérone. — Combats de Fontana-Fredda et de Cadeo. — Murat arrête le mouvement de Nugent. — Évacuation de Pise. — Intervention de Fouché dans les affaires de Toscane. — Chargé par le vice-roi de mener à bonne fin la petite expédition qui avait eu pour but unique d'assurer la tranquillité de sa gauche et de ses derrières, et de mettre un terme aux coups de main des Autrichiens sur Brescia, le général Lechi se porta le 17 au matin avec les chasseurs et les dragons de la garde royale sur Maderno qu'il attaqua de front, pendant qu'une autre colonne, prenant par la montagne, menaçait la ligne de retraite du major Masberg. Les Autrichiens essayèrent vainement de se maintenir à Maderno; ils ne tardèrent pas à en être débusqués, et durent après un combat assez vif, mais de courte durée, se replier sur Gargnano. Les affaires du 16 et du 17 leur avaient coûté 540 hommes. Le major Masberg ne resta, d'ailleurs, que peu de temps à Gargnano.

L'avant-garde du colonel Peraldi entra le jour même à Toscolano, après avoir fait pendant le second combat 213 prisonniers dont 3 officiers. Les pertes des Français dans ces deux affaires ne s'élevaient qu'à 18 prisonniers, 2 officiers et 62 hommes blessés [1].

La pointe que les Autrichiens venaient de faire sur Salo n'avait plus pour eux de raison d'être depuis qu'on avait acquis au quartier-général de Bellegarde la certitude que le vice-roi ne songeait en aucune façon à quitter la ligne du Mincio. On ne maintint donc le major Masberg à Gargnano que pendant le temps dont Stanissavlevich avait besoin pour ramener en arrière les troupes avec lesquelles il avait poussé jusqu'aux portes de Brescia. Deux jours plus tard le major, évacuant Gargnano, venait occuper plus en arrière la position de Tremosine, qu'il fortifiait, et ne laissait en arrière de ses nouvelles positions que quelques petits postes à hauteur de Tignale.

Informé des mouvements de la garde royale sur Salo, de

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 18 février. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 17 février. — *Regio Archivio di Stato, Milan.* — *Appendice Storia*, 38. Capitaine Tempié au vice-roi, 23 février. — Général Lechi, *Rapport sur les affaires de Salo et de Maderno;* Desenzano, 23 février. — *K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Operations Journal der K. K. Armee*, 17 fevrier, XIII, 3, XIII, 4 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San-Giorgio, 18 février soir, II, 173 (Feld-Acten Sommariva). Major Masberg au F.-M.-L. marquis Sommariva; Gargnano, 17 février, II, 166.

la marche d'une autre colonne de Brescia sur le Val Sabbia, le lac d'Idro et Rocca d'Anfo, se conformant d'ailleurs aux instructions qu'on lui avait données, voulant de plus être à même de soutenir et de faire rentrer ses détachements, craignant enfin pour ses communications, Stanissavlevich s'était, lui aussi, décidé à se replier le 17 sur Brozzo (Val Trompia) en se bornant à occuper faiblement jusqu'au soir Ponte Zanano et Gardone. Le lendemain, 18, il continua sa retraite en remontant le Val Trompia par Lavone jusqu'à Bovegno, où il laissa 2 compagnies, parce que ce point est la clef du Val Trompia. Puis, passant par Collio, par San Colombano et par le mauvais chemin qui va du col de Maniva à Bagolino, où il arriva de nuit, il reprit, le 19 au matin, après avoir laissé un peloton à Bagolino, son mouvement sur Storo, d'où il envoya 4 compagnies s'établir plus au nord à Condino (à l'entrée du Val Giudicaria) et une compagnie à Molina (lac de Ledro) sur la route de Storo à Riva [1].

Quant au vice-roi, à peine rentré à Volta, il avait immédiatement donné ordre de procéder à la nouvelle organisation de son armée désormais composée, par suite de l'affectation des 5e et 6e divisions (italiennes) aux garnisons de Mantoue et de Peschiera, de 2 lieutenances à 2 divisions chacune, d'une division de cavalerie à 3 brigades et de la garde royale. Afin de surveiller de plus près les mouvements de Nugent et des Napolitains, et pour être plus à même de faire passer des troupes sur la rive droite du Pô, il avait placé la division Rouyer à Crémone et à Piadena. Les trois autres divisions étaient restées, la 4e, à Montalto près de Volta, la 1re, en face de Pozzolo et à Goïto, la 5e, à Monzambano, la cavalerie, en deuxième ligne, à Cereta, Foresta et Guidizzolo.

Satisfait de la réussite de son expédition sur Salo, le vice-roi, dès son retour à Volta, avait eu la joie d'y recevoir la nouvelle des victoires de Champaubert et de Montmirail. Les succès de l'empereur venaient à point pour effacer la pénible et douloureuse impression que lui avait causée, à sa rentrée au quartier-général, la communication officielle de la déclaration de guerre de Naples.

« On m'annonce aussi, écrivait-il à ce propos à la vice-reine,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII 3; XIII, 4 (Feld-Acten Sommariva). Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Storo, 19 février, II, 191.

que le roi de Naples va se mettre en mouvement contre nous. Il prend bien mal son temps[1]. »

Pendant qu'on tirait le canon à Volta, à Milan et à Turin pour célébrer les victoires de l'empereur, que Tascher, en attendant des ordres, assistait au combat de Mormant, que Napoléon écrivait, le 17, au duc de Vicence pour lui déclarer que, « les plénipotentiaires coalisés n'ayant encore rien décidé pour la paix, il *reprenait la carte blanche qu'il lui avait donnée pour sauver Paris et qu'il voulait avoir les avantages des chances qui ont tourné pour lui*[2] » ; pendant que le même jour le plénipotentiaire français, se conformant aux instructions qu'il venait de recevoir, répondait au projet de traité présenté par les représentants de la coalition et qui aurait imposé à la France les frontières qu'elle avait en 1792, en réservant les droits successifs du vice-roi au trône d'Italie[3], le duc de Feltre insistait auprès du vice-roi en termes plus pressants encore que dans sa dépêche du 9. Il réclamait l'exécution d'une mesure « commandée, disait-il, par les circonstances, d'une nécessité de jour en jour plus urgente, attendant avec une grande impatience d'apprendre que le vice-roi avait commencé son mouvement vers les Alpes[4]. » Le ministre était loin de se douter à ce moment des instructions formelles et conçues dans un sens diamétralement opposé que l'empereur allait donner le lendemain matin à Tascher.

Du côté de Mantoue, le corps de blocus avait été inquiété par une nouvelle attaque de la garnison. Des deux reconnaissances exécutées par les troupes établies en avant de la place, l'une avait attaqué le poste de Gazzo Veronese (7 kilomètres nord-est du Lago di Mezzo et de la lunette de San Giorgio) et poussé vers le canal Tartagliana, pendant que l'autre, débouchant de Cade (2 kilomètres et demi sud de Gazzo) s'était dirigée sur Garzedole et Barbassolo (près de Roncoferraro). Après avoir débusqué les postes autrichiens, détruit leurs abris et leurs travaux, les Français rentrèrent dans leurs lignes à la tombée de la nuit. Quant à Bellegarde, il était si fermement décidé à ne plus rien entreprendre avant que les affaires aient pris une tournure

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Volta, 17 février 1814.
2. Mémoires du général Montholon, t. II, p° 403.
3. *Ibidem*, p° 444.
4. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au vice-roi ; Paris, 17 février 1814.

décisive sur la rive droite du Pô, que, n'ayant pas de place forte comme point d'appui, il prit, le jour même, la résolution de faire de Vérone un camp retranché [1].

La marche de l'avant-garde de Nugent [2] n'avait pas échappé à l'attention du général Severoli qui, bien que trop faible pour avoir chance d'arrêter les progrès des Autrichiens, était, d'autre part, obligé par les nécessités de la situation à se replier sur Plaisance avec la plus extrême lenteur, et n'avait que bien peu de chances de pouvoir exécuter sa retraite sans être contraint à accepter une lutte inégale.

Momentanément rassuré sur les projets du roi de Naples et croyant, en raison du mouvement exécuté la veille par les divisions Carascosa et d'Ambrosio, qu'il pouvait compter sur le concours et l'appui des Napolitains, Nugent avait, en effet, résolu de continuer à pousser sur Plaisance.

Le 17 au matin, son avant-garde se mit en marche avec l'ordre d'aller s'établir à Ponte-Nure. A peine sorti de Fiorenzuola, l'escadron de hussards Radetzky qui marchait en tête de la colonne s'engagea à hauteur de Fontana Fredda contre les cavaliers de Severoli, qui ne purent résister à la charge impétueuse des hussards. Sérieusement malmenés et mis en complète déroute ils laissèrent une quarantaine des leurs sur le terrain. A 3 kilomètres plus loin, l'arrière-garde de Severoli, obligée de s'arrêter à Cadeo pour recueillir la cavalerie et lui laisser le temps de se rallier, était attaquée, à son tour, et contrainte à se replier sur la rive gauche de la Nure.

Pendant ce temps, le détachement qui flanquait la gauche de Nugent avait continué sa marche et était arrivé, le 17 au soir à San Giorgio (sur la Nure, 6 kilomètres sud-ouest de Ponte Nure), sans avoir rencontré de troupes françaises [3].

A l'aile droite, où les Napolitains avaient relevé les postes autrichiens de San Benedetto et de Guastalla, on n'avait laissé

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 17 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, *Geschichte des Vorrückung der K. K. Armee über die Etsch*, etc., XIII, 6 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Quaderni, 17 février, II, 163, et Valeggio, 17 février, neuf heures du matin, II, 164. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 17 février, II ad 169. Général Richter au F.-M.-L. comte Neipperg; Villafranca, 17 février, II, 175.

2. *Regio Archivio di Stato, Parme.* Nugent avait le jour même, donné l'ordre d'ouvrir des enrôlements volontaires dans les départements du Bas-Pô, du Crostolo et du Taro.

3. Le parti détaché par Nugent sur son extrême gauche dans l'Apenin était arrivé ce jour-là à Pontremoli.

que quelques vedettes le long du Pô à Brescello (nord de Parme), Sacca (nord de Colorno), et plus en amont à Zibello. Quant au détachement autrichien qui avait surveillé jusque-là le Pô, il était venu s'établir à Borgo Novo (rive droite du Taro, à peu de distance de son confluent avec le Pô). Son chef y reçut, le 17 au soir, l'ordre de pousser des partis vers la Nure et de surveiller le Pô vis-à-vis de Crémone.

Le gros de la division avait fait mouvement de Parme à Borgo San Donnino, précédé par le général-major comte Starhemberg que Nugent avait, dès le matin, poussé sur Fiorenzuola avec 2 bataillons et 2 escadrons de hussards et auquel il avait donné pour mission spéciale de soutenir l'avant-garde du colonel Prochaska, à laquelle Starhemberg envoya au plus vite du renfort, dès qu'il la vit engagée avec l'arrière-garde de Severoli[1].

Nugent[2] avait d'autant plus lieu de croire qu'il allait pouvoir compter sur le concours actif des Napolitains que le quartier-général du roi se transportait le jour même de Bologne à Modène. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il apprit, le 17 au soir, que les quatre compagnies de voltigeurs et l'escadron de hussards envoyés la veille à Parme, avaient quitté cette ville au reçu d'un ordre qui les rappelait en arrière!

Quelques instants plus tard, il ne lui restait plus le moindre doute. Une lettre de Millet l'invitait à « retarder de vingt-quatre à quarante-huit heures son mouvement sur Plaisance, parce que le roi de Naples tenait à assister en personne à cette opération[3] ». Nugent allait, par suite, être obligé de

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. Cf. *Mémoires du général de Dedem*, p. 377.

2. « Il y a de l'espérance que le roi de Naples se mette en mouvement sans attendre notre ratification du traité conclu avec lui. Le prince Orelli, officier d'ordonnance du roi, est arrivé... » (*Journal du baron von Hügel*, 17 février.)

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 17 février, XIII, 38 (Feld-Acten Bellegarde). Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Borgo San Donnino, 17 février, soir, II, 179 *b*.

Le général Carascosa, qui avait pris connaissance à Reggio de la lettre de Millet à Nugent, n'avait pu s'empêcher de lui faire savoir qu'il avait reçu des nouvelles de Nugent.

« Il m'écrit, lui mande-t-il, que son mouvement est annoncé au feld-maréchal comte Bellegarde, qu'il ne peut le retarder, et que ses troupes sont en marche. »

Carascosa terminait sa dépêche par ces mots :

« Faites-moi savoir ce que je dois faire. Nugent est séparé de nous, et s'il demande à être soutenu par nous, s'il lui arrive quelque chose, cela peut retomber sur nous » (*Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione*

modifier ses dispositions, de renoncer à son projet de reconnaître Plaisance le lendemain et d'attaquer peut-être même cette ville, si, comme il le pensait, elle n'était que faiblement occupée par des troupes d'une solidité problématique, dont le moral devait être ébranlé par l'échec qu'il venait d'infliger à l'arrière-garde de Severoli et dont la désertion faisait fondre tous les jours les effectifs déjà peu considérables.

Obligé de s'incliner devant un pareil ordre, Nugent aurait encore plus regretté d'être forcé d'obéir, si, bien que sentant qu'on le contraignait à laisser échapper une occasion qu'on avait peu de chance de retrouver, et tout en pressentant que le vice-roi ne pouvait manquer de détacher du monde sur la rive droite du Pô, il avait su que le prince Camille venait précisément de donner au 6e bataillon du 1er régiment d'infanterie légère et au 4e du 42e de ligne, forts de 1.200 hommes, l'ordre de partir le lendemain 18 d'Alexandrie pour se rendre à Plaisance où ils devaient arriver le 27[1].

Or, par une de ces coïncidences si bizarres et si nombreuses au cours de cette campagne, c'était précisément à ce moment que Bellegarde écrivait à Millet une lettre trop importante pour qu'il soit possible de se borner à l'analyser.

« MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL[2],

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 15, par laquelle vous avez la bonté de me faire part de la décision de Sa Majesté le roi de *faire soutenir le mouvement du comte de Nugent par la division Carascosa et de se porter en personne à Modène*, où se rassemble le gros de la division de son armée.

« J'avais suspendu les mouvements de la mienne pour attendre ceux de Sa Majesté le roi, l'accord dans les opérations sur les deux rives du Pô promettant un résultat bien plus décisif.

delle Marche. Général Carascosa au général Millet, chef d'état-major général; Reggio, 17 février 1814). Texte original en français.

On s'attendait si peu au quartier-général de Bellegarde à cet arrêt subit apporté aux opérations sur la rive droite du Pô, qu'on lit la phrase suivante dans le *Journal du baron von Hügel* à la date du 18 février :

« La division napolitaine sous les ordres du général Carascosa a fait sa jonction avec les troupes sous les ordres du général Nugent... »

1. *Archives de la Guerre*. Général Porson au général Vignolle; Turin, 17 février.

2. *Archivio Storico delle Societa Napoletana di Storia Patria*. Dossier Pignatelli-Strongoli, et *Haus, Hof und Staats-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au général Millet; Villafranca, 17 février.

« Le vice-roi occupe encore avec la presque totalité de ses forces les positions de la droite du Mincio et il peut, à son gré, en faire déboucher une partie par Mantoue. Avant donc de passer le Mincio, je vais m'occuper incessamment de resserrer entre l'Adige et le Mincio la place de Mantoue de manière à en fermer les débouchés et à m'emparer de la tête de pont de Goïto. J'exécuterai alors le passage du Mincio dès que ces deux objets préliminaires seront remplis. Il serait utile à mes opérations, comme il serait rassurant pour celles de Sa Majesté le roi, si elle voulait faire menacer et même enlever la tête de pont de Borgoforte.

« *Il m'est infiniment agréable d'apprendre que Sa Majesté le roi se trouve disposé à agir et je La prie surtout de vouloir multiplier ses démonstrations pour me faciliter les moyens de forcer l'ennemi à abandonner la forte ligne du Mincio. Nos opérations deviendront plus faciles dès l'instant que le vice-roi sera détaché de Mantoue.*

« Je me flatte de trouver alors le moment et l'occasion de faire ma cour au roi et je la saisirai avec bien de l'empressement. »

S'il est superflu d'insister sur le nouveau revirement qui s'était produit dans l'esprit du roi de Naples[1] pendant les quarante-huit heures qui suivirent l'envoi de sa déclaration de guerre; il est, en revanche, intéressant de constater que, plus que jamais, Bellegarde était bien décidé à ne rien entreprendre sur le Mincio jusqu'au jour où les progrès des Austro-Napolitains sur la rive droite du Pô auraient contraint le vice-roi à quitter ses positions.

Pour Murat, au contraire, la prise de possession complète de la Toscane et l'établissement de son autorité dans les Etats pontificaux[2] lui tenaient bien plus à cœur que les opérations de son armée, que son entrée en ligne sur la rive droite du Pô.

1. Bien que l'authenticité du fragment de lettre reproduit ci-dessous et cité au t. XI, 2e partie de la *Geschichte der Kriege in Europa seit dem Jahre* 1792, etc., p. 95, note, soit loin d'être prouvée, nous avons cru curieux de la mettre sous les yeux du lecteur.

« Je suis cependant, aurait écrit l'empereur à sa sœur Caroline Murat, le 17 février, plus content de ce qu'il (Murat) me fait dire par vous. S'il est sincèrement affligé, qu'il attende le moment de me prouver qu'il n'a point été aussi ingrat qu'il est pusillanime. »

2. La Vauguyon rendait le même jour compte au général prince Pignatelli-Strongoli de l'envoi au lieutenant-général Gentili d'un projet d'organisation de la gendarmerie des Etats pontificaux approuvé par le roi (*Regio Archivio di Stato, Naples*, 1054. *Personale dello Stato Maggiore;* Rome, 17 février).

De ce côté, ses vœux et ses désirs semblaient d'ailleurs bien près de se réaliser. Malgré le départ imminent de lord William Bentinck et ses prétentions sur la Toscane, ses affaires paraissaient pour le moment prendre une tournure favorable à ses projets. D'après les ordres qui lui avaient été transmis par sa femme la grande-duchesse, le prince Félix se disposait à évacuer Pise et à diriger par la Spezia sur Gênes ses troupes dont il venait de remettre le commandement au général Pouchain.

A la nouvelle de la marche de Pistoïa sur Pise du général Minutolo, Pouchain avait appelé à lui 6 à 700 hommes de la garnison de Livourne, qui arrivèrent dans la nuit du 16 au 17, et pris ses dispositions pour tenir tête aux Napolitains On était sur le point de s'engager lorsque Lucchesini, un des écuyers de la princesse, « vint prévenir le prince que l'empereur avait ordonné d'évacuer la Toscane » et apporta au général Pouchin l'ordre de ramener ses troupes derrière le Serchio, et de se diriger sur Gênes [1].

La journée du 17 avait d'ailleurs été marquée par la rentrée en scène de Fouché et par son intervention, quelque peu énigmatique, dans les affaires de Toscane.

Au reçu de la lettre que le duc de Feltre lui avait écrite le 9, Fouché était immédiatement parti pour rejoindre Murat. Mais, d'après son dire, après avoir éprouvé mille difficultés sur la route, il aurait été arrêté à Florence par le duc de San Arpino qui lui avait signifié « qu'il ne pouvait pas se rendre à Bologne avant d'avoir reçu une permission expresse du roi de Naples » et qui l'avait finalement invité à quitter Florence sur-le-champ et à se retirer à Prato. Craignant pour sa sécurité, mais affectant d'attribuer « son retour à Lucques au souci que lui donnait le bien du service », Fouché avait écrit aussitôt au roi et il attendait sa réponse « pour négocier la convention dont l'empereur l'avait chargé [2] ».

1. *Archives de la Guerre*. Le prince Félix au ministre de la Guerre; Pise, 17 février 1814. Le général Pouchain au ministre de la Guerre; Gênes, 25 février 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Le duc d'Otrante au ministre de la Guerre; Lucques, 17 février 1814. Cf. Lettre du duc d'Otrante à l'empereur; Lucques, 18 février 1814.

« *Fouché, duc d'Otrante, à l'empereur*

Lucques, 18 février 1814.

SIRE,

J'ai reçu la lettre du ministre de la Guerre qui me transmettait les ordres et les instructions de Votre Majesté concernant l'évacuation des Etats romains

Entre temps, sûr du résultat, certain de l'acceptation des propositions avantageuses et presque inespérées qu'il avait faites à Murat, il avait sans plus tarder donné des ordres en conséquence aux troupes et aux garnisons de la Toscane.

18 FÉVRIER 1814. — **Murat explique à Bellegarde les raisons pour lesquelles il a arrêté le mouvement de Nugent sur Plaisance. — Capitulation du fort Saint-Jean-Baptiste. — Minutolo à Livourne. — Remise de la citadelle d'Ancône à Macdonald. — Mécontentement de Nugent. — Sa correspondance avec Millet et Bellegarde. — La division Rouyer commence son mouvement sur Plaisance. — Le vice-roi obligé d'envoyer du monde sur le Simplon. — Rareté des vivres et indiscipline de l'armée de Bellegarde. — Correspondance du vice-roi avec l'empereur, l'impératrice Joséphine et la vice-reine. — L'empereur renvoie en Italie le colonel Tascher porteur de l'ordre au vice-roi de s'y maintenir.** — De plus en plus pressé d'en finir avec la Toscane qu'il avait hâte d'occuper afin de pouvoir opposer les droits résultant d'une possession de fait aux exigences et aux prétentions de lord William Bentinck, de jour en jour plus hésitant, plus inquiet et plus préoccupé de la gravité et de l'instabilité de sa situation politique, qu'aucune ratification officielle n'était encore venue lui garantir, sachant seulement qu'on avait apporté au traité du 11 janvier des modifications qu'il avait dû accepter à son corps défendant, trop engagé et trop compromis maintenant pour pouvoir reculer, comme il en avait indubitablement le désir, en communication presque quotidienne avec le vice-roi, qui venait le jour même de lui envoyer un des officiers attachés

et de la Toscane. Immédiatement après avoir reçu cette lettre, je suis parti pour Bologne, où se trouvait le roi de Naples. Je n'ai éprouvé aucune difficulté jusqu'à Florence; mais à mon arrivée dans cette ville, les nouvelles autorités m'ont signifié que je ne pouvais ni poursuivre ma route, ni séjourner à Florence, que je devais rétrograder jusqu'à Prato pour y attendre la réponse du roi. J'ai expédié un courrier à ce prince et je suis revenu à Lucques où je suis plus en sûreté qu'à Prato qui est insurgé. Je ne sais ce qui sera permis au roi de me répondre. Les ministres autrichiens et anglais lui reprochent d'être Français et d'avoir surtout trop d'attachement à Votre Majesté. Les révolutionnaires qui gouvernent Florence aujourd'hui disent hautement que le roi de Naples s'entend avec les Français, qu'il trahit les Italiens. Ils attribuent à mes conseils l'inaction des troupes napolitaines que les coalisés voulaient faire marcher contre le vice-roi au moment qu'il allait être attaqué par le général de Bellegarde. Le roi est malade de chagrin. Il sent parfaitement aujourd'hui la situation où il s'est placé. Il m'est difficile de lui faire arriver des conseils. S'il avait dans le caractère autant de décision qu'il a de qualités dans le cœur, il serait plus fort en Italie que la coalition. »

à sa personne (Corner) pour savoir « à quoi s'en tenir[1] » après avoir, comme nous l'avons vu, fait tenir, dès la veille, à Nugent l'ordre trop tardif de retarder son mouvement sur Plaisance, Murat avait cru nécessaire de faire exposer à Nugent par son chef d'état-major général, le général Millet[2], les motifs pour lesquels il l'invitait à ne pas pousser plus en avant. Il avait ensuite accusé réception à Bellegarde du plan de campagne que le feld-maréchal venait de lui adresser et lui avait fait connaître les causes pour lesquelles il avait cru prudent, indispensable même, d'arrêter momentanément la marche de Nugent sur Plaisance. Allant au-devant de reproches à peine dissimulés sous des phrases par trop élogieuses il exposait en détail à Bellegarde les raisons pour lesquelles, comme il le fera d'ailleurs également savoir à Nugent, il avait jugé nécessaire de maintenir jusqu'ici son armée échelonnée de Bologne à Modène, Reggio et Parme[3] :

« Monsieur le maréchal comte de Bellegarde,

« Je reçois dans son temps votre lettre par laquelle vous voulûtes bien me faire connaître votre plan de campagne qui justifie si bien la haute opinion que je m'étais faite de vos talents militaires.

1. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 18 février 1814.

2. Cf. Voir plus loin la dépêche du général Millet au général comte Nugent (*K. und K. Kriegs-Archiv*, II, 298 *a*).

Ecrivant le même jour au général Fontanelli, le vice-roi, s'entretenant de l'envoi de Corner au quartier général, lui parlait de ses craintes et des résolutions qu'il serait peut-être, le cas échéant, obligé de prendre, en raison de l'attitude des Napolitains.

Monsieur le ministre de la Guerre du royaume,

« Malgré les avantages que nous obtenons successivement depuis quelques jours, je dois prévoir que je vais être bientôt obligé de quitter la ligne du Mincio. *Ce ne sont pas les Autrichiens qui m'y forceront, mais les Napolitains qui paraissent définitivement vouloir agir contre nous.* Ils se sont avancés sur Reggio et j'ai attendu l'annonce de leur arrivée à Parme pour me mettre moi-même en route sur Plaisance. *J'ai envoyé un officier au roi pour savoir définitivement à quoi m'en tenir :* j'attends son retour demain. Mais, en attendant une réponse positive, il faut nous occuper de faire évacuer sur Alexandrie ce qui doit y être transporté, et principalement, ainsi que je vous l'ai déjà mandé, les papiers et cartes du dépôt de la guerre.

Volta, 18 février 1814. »

Eugène Napoléon.

Cf Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino Italiana*, t. II, LVII, 381.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Murat, roi de Naples au feld-maréchal comte Bellegarde (original en français); Modène, 18 février 1814, II, 215 1/2.

« Dans la persuasion que vous aviez passé le Mincio le 9 et complété la circonvallation de Mantoue et de Peschiera, voulant favoriser, autant qu'il était en mon pouvoir, vos opérations sur le haut Pô, je ne balançai pas de porter la division Carascosa et la division de cavalerie sur l'Enza et de concentrer sur Modène la division d'Ambrosio. Mon quartier-général et mes réserves d'artillerie s'y établirent successivement et M. le général comte Nugent occupa Parme, Borgo San Donnino et Fiorenzuola (d'Arda) par ses avant-postes.

« Il était donc impossible de menacer plus positivement Plaisance et de faire des dispositions plus utiles à la coopération de notre plan. »

Discutant alors les projets de Nugent qui voulait entreprendre une double opération sur Plaisance et la tête de pont de Borgoforte, Murat analyse, à ce propos, le traité qu'il a signé. Il fait valoir qu'il a insisté sur le danger de cette double manœuvre et qu'il a exposé les faits à Nugent et à Neipperg avant le départ de ce dernier. Il croit toujours que deux divisions napolitaines et la division Nugent ne sont pas des forces suffisantes pour agir contre une tête de pont aussi formidable que Plaisance, qu'on s'expose, en outre, à prêter le flanc au vice-roi qui, du Mincio, peut jeter autant de monde qu'il le voudra sur lui par Casalmaggiore et Crémone et le prendre à revers par Borgoforte. Murat croit ne pouvoir parer à ce danger que, en restant massé à Reggio et à Modène, où il lui est impossible de s'affaiblir. D'autre part, s'il marche sur Plaisance le vice-roi peut lui tomber dessus et par Plaisance, et par Borgoforte, d'autant plus sérieusement que Bellegarde n'est pas en mesure de l'en empêcher.

« Je soumets donc la situation à Votre Excellence *en vous déclarant qu'on ne peut atteindre aujourd'hui aucun résultat de notre marche sur Plaisance, à moins d'attaquer avec toutes nos forces.* »

Il affirme ensuite que, en tenant ses forces réunies à Modène, il contient le vice-roi sur Bogoforte et soutient le mouvement de Nugent, dont la marche sur Fiorenzuola (d'Arda) doit avoir produit sur le vice-roi tout l'effet qu'on devait en attendre.

Le but des manœuvres sur la rive droite du Pô est donc rempli et Murat propose à Bellegarde de « *faire une démonstration sérieuse sur Plaisance le jour que le maréchal aura choisi pour attaquer le vice-roi sur le Mincio* ».

« Mais, ajoute-t-il aussitôt : « Il est un autre point, dont je veux vous entretenir et qui, quoique secondaire, peut devenir d'un grand résultat pour le succès de la campagne : *la coopération de lord Bentinck.*

« Vous m'avez dit que vous l'avez invité à débarquer à Gênes et le comte de Mier a dit hier, en ma présence, au lieutenant-colonel anglais Catinelli que les Anglais débarqueront à Livourne. *Par la convention conclue entre lord Bentinck et mon Ministre des Affaires étrangères, il a été convenu, à l'article 4, qu'une convention militaire pour la coopération des Anglais devait être faite entre les chefs des armées autrichienne, napolitaine et anglaise. Je ne pourrai donc regarder comme valable toute convention faite contrairement à cette convention dont le général comte de Neipperg a une copie.*

« De plus, la coopération des Anglais, utile pour Gênes, est inutile en Toscane, à moins que, après avoir débarqué à Livourne, les Anglais n'aillent droit de là sur le Pô. Pour moi, je persiste à croire que les Anglais devraient débarquer entre Gênes et Savone. »

Enfin, avant de terminer, Murat demande à connaître les motifs du changement consenti par Bellegarde :

« Toute la Toscane est en mon pouvoir depuis un engagement qui eut lieu il y a deux jours, à Borgo a Buggiano, près de Pescia, d'où l'ennemi fut chassé. Mes troupes ont dû entrer hier à Livourne et je vous annonce avec plaisir la capitulation d'Ancône qui va me donner un renfort de 3.000 hommes. J'espère apprendre bientôt celle du fort Saint-Ange.

P.-S. L'ennemi occupant Cadeo avec 3.000 hommes et 4 canons en avant de Fiorenzuola, j'envoie à Nugent un escadron de cavalerie qu'il a demandé[1]. J'attends le retour du comte de Mier qui a été trouver Nugent pour déterminer demain mon mouvement sur Parme, si Nugent était pressé par des forces supérieures sur Fiorenzuola ou Borgo San Donnino et si Nugent le demande formellement. »

Envisagées au point de vue exclusivement militaire, les considérations exposées par le roi de Naples étaient absolument

1. Voir plus loin la dépêche de Nugent à Millet, de Borgo San Donnino, 18 février.

rationnelles et logiques; mais son attitude douteuse, sa conduite louche et suspecte, les apparences et plus encore l'animosité sans cesse croissante de lord William Bentinck leur faisaient perdre une bonne partie de leur valeur et de leur force. On voyait d'ores et déjà se manifester, même avant le débarquement du corps anglo-sicilien, tous les inconvénients des coalitions, tous les dangers de la division du commandement, dangers qu'augmentaient encore, dans ce cas, les arrière-pensées de Bentinck, les instructions données à Bellegarde et les aspirations de Murat.

Le sacrifice qu'on demandait à Murat était d'autant plus cruel pour son amour-propre et son ambition que le général Minutolo venait d'entrer à Livourne, que le commandant du fort Saint-Jean-Baptiste à Florence avait accepté la capitulation que lui avait offerte le général Lechi et que son exemple n'allait pas tarder à être suivi par le commandant du fort Belvédère[1].

Presque au même moment, le 18 février, conformément aux stipulations de la capitulation, à neuf heures du matin, la garnison française d'Ancône avait évacué la citadelle que Macdonald avait aussitôt fait occuper, déposé les armes sur les bords du Fiumesino et pris par Pesaro la route de Parme. La désertion s'accrut en route dans de telles proportions que 17 officiers et 524 sous-officiers italiens abandonnèrent le général Barbou, soit pour rentrer dans leurs foyers, soit pour passer dans les rangs ennemis. 65 officiers et 545 sous-officiers et soldats restèrent seuls autour de leur général et traversèrent avec lui le Taro dans la nuit du 1er au 2 mars[2].

Pendant que le général Rouyer Saint-Victor rassemblait en toute hâte quelques troupes pour arrêter les progrès du petit détachement autrichien (2 pelotons de hussards et une compagnie d'infanterie) arrivé depuis la veille à Pontremoli, Nugent rongeait son frein à Borgo San Donnino et donnait à contre-cœur à ses troupes l'ordre de rester immobiles et tranquilles sur leurs positions de la veille. Obligé de se contenir et de dissimuler son mécontement dans la dépêche qu'il adressait à Millet pour lui rendre compte des affaires de la veille et pour réclamer de lui « l'envoi d'un régiment de cavalerie qu'il gardera

1. *Archives de la Guerre*. Le général Lechi au général commandant le fort Belvédère; Florence, 18 février 1814.
2. Bellaire, *Précis de l'invasion des Etats romains par l'armée napolitaine en 1813 et 1814*.

auprès de lui, mais dont l'arrivée lui permettra de pousser en avant tous ses hussards[1] », il ne se croit pas tenu à tant de ménagements dans les dépêches qu'il expédie au général Eckhardt et au feld-maréchal. S'il se borne à prier le premier de transmettre les pièces destinées au général en chef et s'il insiste sur l'envoi immédiat de la cavalerie « parce que les Français en ont et que le terrain sur lequel il opère est essentiellement favorable à cette arme[2] », sa mauvaise humeur et le dépit qu'il éprouve à la pensée de voir l'adversaire qu'il espérait anéantir lui échapper et recevoir des renforts dont l'entrée en ligne augmentera les difficultés d'une tâche qui lui paraissait aisée, n'en percent que plus clairement à chacune des lignes de la dépêche adressée à Bellegarde.

« Je me suis conformé, lui écrit-il[3], aux ordres de Votre Excellence et j'ai poussé sur Plaisance. J'ai fait perdre aux Français 7 à 800 hommes. Mais le roi refuse de s'avancer sur Plaisance tant que les Français pourront déboucher de Borgoforte. Il me trouve trop en l'air et trop isolé à Borgo San Donnino, tant que son gros sera à Reggio et à Modène. Je dois donc laisser mon avant-garde où elle est et porter le reste de la brigade Starhemberg à Borgo San Donnino et la brigade Gober à Parme afin d'être à même d'opérer en une marche forcée ma jonction avec le roi qui enverra à Parme 3 escadrons et 1 bataillon. Il détachera un bataillon sur Guastalla et un autre sur San Benedetto afin de nous relier au général Eckhardt. Pour ne pas rester inactif, je vais faire une démonstration sur Casamalggiore et peut-être y établir un pont, tout en continuant à menacer les Français à Plaisance, afin de les empêcher de rien entreprendre. »

1. *Regio Archivio di Stato, Naples. Amministrazione delle Marche*, 1056. Général comte Nugent au général Millet; Borgo San Donnino, 18 février (original en français).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au général-major Eckhardt; Borgo San Donnino, 18 février, II, 179.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Borgo San-Donnino, 18 février, II, 179 *a. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. Cf. *Regio Archivio di Stato. Modene* (*Archivio Estense Tassoni, Bust*, *n*° 2 . Lettere private del Senatore Testi al Barone Tassoni (Milan, 20 février 1814). *Regio Archivio di Stato*, *Reggio* (*Storia di Reggio del conte Gaetano Rocca*) et *ibidem* (Tit. 23, Rub. 3, filza 1); Reggio, 18 février. Duc de Campochiaro au podestat. Afin de se rapprocher de Nugent, afin de pouvoir mieux le surveiller et l'obliger à se conformer à ses ordres, Murat alla s'établir le 18 février après-midi à Reggio, au palais di Ghiara. Il amenait avec lui le général Millet, le comte de Mier, le duc de Gallo et Zurlo.

Nugent ne s'était décidé à se plaindre à Bellegarde qu'après avoir reçu la dépêche de Millet qui ne lui laissait plus l'ombre d'un doute sur la résolution prise par Murat et l'obligeait à rester jusqu'à nouvel ordre sur ses positions.

« Sa Majesté lui mandait Millet[1], m'a chargé de vous répondre que le colonel Catinelli, venant du quartier-général de Son Excellence le maréchal (qui s'était porté de Valeggio à Villafranca, lui a assuré que l'intention du maréchal n'était pas, quant à présent, d'attaquer le vice-roi, *que même il vous trouvait trop avancé dans la position que vous avez prise.* Ce qui fait présumer à Sa Majesté qu'au moment où vous recevrez cette lettre, vous en aurez déjà reçu une qui vous prescrit de modérer votre mouvement.

« D'après des renseignements positifs, Sa Majesté me charge de vous prévenir qu'elle persiste dans l'opinion de ne pas se porter en avant, tant qu'il pourra lui rester des craintes pour le pont de Borgoforte qu'Elle charge les généraux Livron et Carascosa d'observer avec soin. »

La dernière phrase de cette dépêche, rédigée avec autant d'habileté que de perfidie, avait d'autant plus exaspéré Nugent qu'elle lui imposait l'obligation de se présenter devant le roi et l'empêchait, par suite, de rien combiner, ou tout au moins de rien entreprendre en personne.

« Sa Majesté, lui mandait en effet Millet en terminant, sera ce soir à Reggio et espère qu'il vous sera possible de vous y trouver. »

Les prévisions de Nugent étaient justes, ses craintes étaient fondées, puisque le vice-roi, à la première nouvelle du combat de Cadeo, venait « de faire partir la division Rouyer pour se rapprocher de Plaisance afin de renforcer au besoin la division Gratien qui s'y organisait » et qu'il comptait « y envoyer sous peu le général Grenier pour prendre le commandement supérieur dans cette partie[2] ».

Les soucis de toutes sortes ne faisaient assurément pas défaut au vice-roi. A peine rassuré par la réussite de l'expédition de Salo, il lui avait fallu se préoccuper de couvrir Milan que

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Modène, 18 février, II, 298 *a* (original en français).

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Volta, 18 février 1814.

pouvait menacer le colonel Simbschen, maître du Simplon. Il lui avait fallu renforcer les 2.000 hommes laissés dans la capitale du royaume par l'adjonction de deux des régiments italiens destinés à la garde des forteresses. Deux bataillons devaient aller s'établir à Varese, un troisième à Arona pour surveiller la route du Simplon, pendant qu'un quatrième bataillon se porterait à Colico pour servir de réserve aux troupes qui maintenaient l'ordre et la tranquillité dans la Valteline.

Comme les jours précédents, tout avait été tranquille sur le Mincio. Bellegarde s'était borné à prescrire au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld d'activer les travaux d'établissement d'un pont sur l'Adige, à Bonavigo (en amont de Legnago) et de faire occuper Sacchetta (un peu en aval du confluent du Mincio et du Pô) par des troupes appartenant à la brigade du général-major Eckhardt[1], afin de pouvoir plus aisément correspondre avec les postes napolitaines de San Benedetto (sur la rive gauche du Pô).

La tranquillité qui régnait sur les bords du Mincio venait d'ailleurs à point pour Bellegarde, auquel la situation et l'état moral de son armée n'étaient pas sans causer de sérieuses préoccupations, et qui avait absolument besoin d'un peu de temps tant pour assurer ses subsistances que pour lutter contre certains symptômes d'une réelle gravité.

Il lui fallait, en effet, tenir compte des réclamations de Sommariva. Depuis que l'aile droite était reliée au gros de l'armée, elle avait forcément cessé de s'administrer séparément et d'avoir ses magasins. On avait naturellement pris et affecté à l'armée tout entière les approvisionnements que Sommariva avait réunis pour ses troupes à Bussolengo. Aussi, à partir de ce moment, l'aile droite, dont les distributions avaient jusque-là été absolument régulières, avait-elle eu à endurer les mêmes privations que le reste de l'armée[2].

Mais si l'immobilité allait permettre à Bellegarde de porter dans une certaine mesure, remède à cet état de choses, le feld-maréchal n'en avait pas moins à lutter contre une autre

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 18 février, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 18 février, II, 183. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 18 février, II, 184.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva*, 18 février, XIII, 1.

difficulté, contre un danger autrement sérieux et dont il était moins aisé d'enrayer les progrès.

L'indiscipline, il le constatait lui-même dans une dépêche adressée à Sommariva[1], augmentait d'une façon inquiétante dans les rangs de son armée. Elle se manifestait même parmi les officiers, et le feld-maréchal invitait ses lieutenants à y mettre immédiatement bon ordre, en réprimant, avec la plus grande rigueur, le moindre acte, la moindre vélléité de désobéissance.

Bien qu'il ait éprouvé une grande joie en donnant l'ordre de tirer le canon pour célébrer les victoires de l'empereur, la journée du 18 février n'en avait pas moins été pour le vice-roi une des plus tristes et des plus douloureuses de son existence. Dès le 16, comme nous l'avons vu, Eugène avait reçu la la dépêche du duc de Feltre du 9 février. Il y avait aussitôt répondu dans les termes que l'on sait, se bornant à lui déclarer « qu'il agirait ponctuellement dans le sens indiqué par les instructions de l'empereur ». Il était, on ne saurait le contester, et la dépêche qu'il adressait à Fontanelli en est la preuve manifeste, comme toujours, bien décidé à obéir, même à regret. Mais l'arrivée à Volta des deux lettres de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense lui causèrent un chagrin si vif et si légitime, qu'il éprouva le besoin immédiat de fournir à l'empereur des explications aussi respectueuses dans la forme que nettes et catégoriques dans le fond.

« Sire, lui écrit-il aussitôt de Volta, une lettre que je reçois de l'impératrice Joséphine m'apprend que Votre Majesté me reproche de n'avoir pas mis assez d'empressement à exécuter l'ordre qu'Elle m'a donné par sa lettre en chiffres et qu'Elle m'a fait réitérer le 9 de ce mois par le duc de Feltre.

« Votre Majesté a semblé croire aussi que j'ai besoin d'être excité à me rapprocher de la France dans les circonstances actuelles par d'autres motifs que mon dévouement pour Sa personne et mon amour pour ma patrie.

« Que Votre Majesté me le pardonne, mais je dois lui dire que je n'ai mérité ni Ses reproches, ni le peu de confiance qu'Elle montre dans des sentiments qui seront toujours les plus puissants mobiles de toutes mes actions.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Villafranca, 18 février, II, 173.

« L'ordre de Votre Majesté portait expressément que, dans le cas où le roi de Naples déclarerait la guerre à la France, je devais me retirer sur les Alpes. *Cet ordre n'était que conditionnel;* j'aurais été coupable si je l'eusse exécuté avant que la condition qui devait en motiver l'exécution eût été remplie. Mais cependant je me suis mis aussitôt, par mon mouvement rétrograde sur le Mincio et en m'échelonnant sur Plaisance, en mesure d'exécuter la retraite que Votre Majesté me prescrivait, aussitôt que le roi de Naples, sortant de son indécision, se serait enfin formellement déclaré contre nous. Jusqu'à présent, ses troupes n'ont commis aucune hostilité contre celles de Votre Majesté. Le roi s'est toujours refusé à coopérer activement au mouvement des Autrichiens, et, il y a deux jours encore, il m'a fait dire que *son intention n'était point d'agir contre Votre Majesté* et m'a donné en même temps à entendre qu'il ne faudrait qu'une circonstance heureuse pour qu'il se déclarât en faveur des drapeaux sous lesquels il a toujours combattu. Votre Majesté voit donc clairement qu'il ne m'a point été permis de croire que *le moment d'exécuter son ordre conditionnel fût arrivé.*

« Mais si Votre Majesté veut supposer un instant que j'eusse interprété ses ordres de manière à me retirer aussitôt que je les aurais reçus, qu'en serait-il résulté?

« J'ai une armée de 36.000 hommes, dont 24.000 Français et 12.000 Italiens. Mais, de ces 24.000 Français, plus de la moitié sont nés dans les Etats de Rome et de Gênes, en Toscane et dans le Piémont, et aucun d'eux assurément n'aurait repassé les Alpes. Les hommes qui appartiennent aux départements du Léman et du Mont-Blanc, et qui commencent déjà à déserter, auraient bientôt suivi cet exemple des Italiens, et je me serais trouvé dans les défilés du Mont-Cenis ou de Fénestrelle, comme je m'y trouverai, *aussitôt que Votre Majesté m'en aura donné l'ordre positif*, avec 10.000 hommes à peine et attirant à ma suite sur la France 70.000 Autrichiens et l'armée napolitaine, qui alors, privée de la présence de l'armée française qui lui sert encore plus d'appui que de frein, eût été forcée aussitôt d'agir offensivement contre nous. Il est d'ailleurs impossible de douter que l'évacuation entière de l'Italie aurait jeté dans les rangs des ennemis de Votre Majesté un grand nombre de soldats qui sont aujourd'hui ses sujets.

« Je suis donc convaincu que le mouvement de retraite prescrit par Votre Majesté aurait été très funeste à ses armes et

qu'il est fort heureux que, jusqu'à présent, je n'aie pas dû l'opérer. Mais si l'intention de Votre Majesté était que je dusse le plus promptement possible rentrer en France avec ce que j'aurais pu conserver de son armée, que n'a-t-elle daigné me l'ordonner? Elle doit en être bien persuadée, ses moindres désirs seront toujours des lois suprêmes pour moi; mais Votre Majesté m'a appris que, dans le métier des armes, il n'est pas permis de deviner les intentions et que l'on doit se borner à exécuter les ordres.

« Quoi qu'il en soit, il est impossible que de pareils doutes soient nés dans le cœur de Votre Majesté. Un dévouement aussi parfait que le mien doit avoir excité la jalousie. Puisse-t-elle ne point parvenir à altérer les bontés de Votre Majesté pour moi; elles seront toujours ma plus chère récompense. Le but de toute ma vie sera de les justifier et je ne cesserai jamais de mettre mon bonheur à vous prouver mon attachement et ma gloire à vous servir. »

La lettre que le vice-roi écrit aussitôt après à sa mère est conçue dans le même sens, mais elle est naturellement plus triste encore. Le vice-roi éprouve le besoin d'épancher sa tristesse avec elle, comme il le fera avec sa confidente habituelle, son Egérie, la vice-reine. Trop longue pour qu'on puisse la citer en entier, cette lettre n'est d'ailleurs que la reproduction paraphrasée des explications que le vice-roi vient de fournir à l'empereur. Comme dans celle-ci, Eugène insiste sur le caractère conditionnel de l'ordre qu'il a reçu vers le 1er février et sur l'utilité des relations qu'il a eu soin d'entretenir avec Murat; mais il tient surtout à se défendre puisqu'il est attaqué, à se justifier puisqu'on paraît le soupçonner.

Ce que je puis te jurer, ma bonne mère, s'écrie-t-il, *c'est que dans la conduite de ton fils, quoi qu'on puisse dire, il n'y aura jamais le moindre louche.*

Quoi qu'il en soit, et malgré la profonde tristesse qui l'accable, le vice-roi prend ses dispositions pour quitter l'Italie. De même qu'il vient de donner à Fontanelli l'ordre « de faire évacuer sur Alexandrie ce qui doit y être transporté et principalement les papiers et cartes du dépôt de la guerre », de même il envoie à la vice-reine ses papiers les plus importants qu'il la prie de

lui garder après les avoir lus. Il n'attend plus que le retour de Corner qui n'est pas encore revenu de chez le roi.

« C'est bon signe, ajoute-t-il, et je ne perds pas encore tout espoir. »

Mais, avant qu'il ait achevé sa lettre, Corner est revenu au quartier-général et le vice-roi se hâte d'en rendre compte à la vice-reine.

« Le roi est à Reggio, mais il va retourner à Modene. *Il n'a voulu rien promettre officiellement; mais il paraît ne vouloir point se battre avant que les affaires se soient bien décidées en France.* »

Si rassurante qu'elle soit, au moins pour le moment, cette nouvelle ne suffit pas encore pour chasser la tristesse du vice-roi. Il a ressenti si profondément la douleur que lui ont causée les lettres de Joséphine et d'Hortense que, quoique soulagé par les réponses qu'il a faites à l'empereur et à sa mère, il ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Enfin, patience! il viendra un temps où nous n'aurons à rendre compte qu'à notre conscience. »

La douleur et le chagrin du vice-roi auraient été moins grands s'il avait pu savoir ce qui venait de se passer au quartier-général impérial de Nangis. Avant de rejoindre ses troupes en marche sur Montereau, l'empereur avait de grand matin fait appeler Tascher. Les victoires qu'il venait de remporter avaient modifié du tout du tout sa manière de voir.

« Tu vas partir tout de suite, lui dit-il[1], pour retourner en Italie... *Tu diras à Eugène que je lui donne l'ordre de garder l'Italie le plus longtemps qu'il pourra et de s'y défendre.* »

Avant de congédier Tascher, l'empereur lui avait de plus confié une lettre que le colonel devait remettre au vice-roi et qui contenait la confirmation des instructions verbales que Napoléon venait de donner à son aide de camp :

1. Cf. *Annexe XXVII.*

« Nangis, 18 février 1814[1].

« MON FILS,

« J'ai reçu votre lettre du 9 février. J'ai vu avec plaisir les avantages que vous avez obtenus. S'ils avaient été plus décisifs et que l'ennemi se fût plus compromis, nous aurions pu garder l'Italie. Tascher vous fera connaître l'état des choses ici...

« Il est donc possible si la fortune continue à nous sourire que l'ennemi soit rejeté en grand désordre hors de nos frontières et que nous puissions alors conserver l'Italie. Dans cette supposition, le roi de Naples changerait alors de parti. »

Si ces ordres ne sont pas aussi formels, aussi catégoriques que ceux que Napoléon donnait habituellement, il est du moins impossible de ne pas reconnaître que, loin de parler de l'évacuation immédiate de l'Italie, loin de reprocher au vice-roi une désobéissance que Marmont jugea avec tant de sévérité et de haine, l'empereur exprime, au contraire, le désir de voir Eugène continuer à essayer de conserver le royaume d'Italie. L'arrivée de Tascher et la dépêche que l'empereur rédigea le lendemain après la victoire de Montereau ne devaient pas tarder à mettre fin à la perplexité, au doute qui pouvaient encore subsister dans l'esprit du vice-roi.

19 FÉVRIER 1814. — **Ordres de l'empereur relatifs à la vice-reine. — Lettre de la vice-reine au vice-roi. — Le général Eckhardt envoyé au quartier-général de Murat. — Le général Bonfanti fait réoccuper Vestone. — Les avant-postes de Nugent à San Lazzaro. — Fouché accepte les conditions d'évacuation de la Toscane imposées par le général Lechi.** — La vice-reine, à laquelle par une dépêche en date du 19, l'empereur donnait l'ordre de venir faire ses couches à Paris[2], partageait si complètement les sentiments du vice-roi, qu'avant d'expédier à la reine Hortense une lettre dans laquelle elle demandait fièrement et noblement qu'on rendît justice à Eugène, elle avait éprouvé le besoin de prouver au vice-roi qu'elle prenait sa

1. *Correspondance*, t. 27, n° 21295. L'empereur au vice-roi; Nangis, 18 février 1814.

2. *Correspondance*, t. 27, n° 21317. L'empereur au vice-roi ; château de Surville, 19 février 1814.

part de sa douleur, de son indignation et que, malgré tout, elle était décidée à faire jusqu'au bout tout son devoir à côté de lui.

« Je ne m'attendais pas, lui écrivait-elle, à ce dernier coup qui m'accable. J'éprouve tout ce que tu dois sentir dans ce moment. Je suis dégoûtée de ce monde et des hommes. »

Malgré sa tristesse, mêlée d'une espèce de rage, la noble femme n'hésitait pas à relever le moral du prince et à lui déclarer qu'il leur fallait plus que jamais suivre le chemin de la vertu et de l'honneur jusqu'au dernier moment de leur vie, et, comme si elle eût prévu et deviné les intentions de l'empereur, elle ajoutait :

« J'ai pensé que, si je reste à Monza, on pourrait aussi interpréter mal cette démarche ; aussi je ne demande qu'à pouvoir te suivre, il en arrivera ce qui pourra[1]. »

La méfiance semble d'ailleurs avoir régné partout à ce moment. Odieuse et dénuée de toute espèce de motifs sérieux à l'égard du vice-roi, elle était plus compréhensible, plus justifiée si l'on considère les rapports existant entre les Autrichiens et les Napolitains. Aussi, quoique cet acte, d'ailleurs impolitique et maladroit, eût été soigneusement dissimulé sous des paroles les plus flatteuses, on peut comprendre jusqu'à un certain point que Bellegarde ait cru nécessaire d'attacher ou, pour mieux dire, de déléguer au quartier-général de l'armée napolitaine, un officier général chargé de suivre le roi et de lui rendre compte de ses agissements, de ses projets et surtout des intrigues qu'on craignait le voir ourdir.

La nouvelle destination donnée au général Eckhardt avait forcément donné lieu à quelques mutations et le général Steffanini, remplacé à la tête de sa brigade par le général Suden, avait été appelé au commandement de celle que laissait vacante le départ d'Eckhardt.

1. La vice-reine au vice-roi ; Monza, 19 février 1814. La veille du jour où la vice-reine traçait ces lignes, l'empereur d'Autriche lui avait écrit de Troyes, en réponse à une lettre de Bellegarde, pour lui faire savoir que, approuvant la réponse faite par Bellegarde au vice-roi le 3 février, il venait de donner l'ordre de mettre dans ce cas une garde d'honneur à sa disposition, et l'assurait qu'elle jouirait à Monza de la plus entière liberté. Cette lettre de l'empereur d'Autriche ne devait arriver en Italie que le 3 mars, et la vice-reine avait, on le voit, pris longtemps auparavant la résolution de ne rien devoir à la gracieuseté, à la galanterie de l'empereur François.

Sur le Mincio, il ne s'était comme toujours rien passé. Les Français continuaient leurs travaux de défense en face de Pozzolo, et, bien que la garnison de Peschiera n'eût pas jusqu'à cette date fait mine de vouloir entreprendre la moindre sortie, Sommariva n'en n'avait pas moins demandé à Bellegarde de le mettre en mesure de renforcer les troupes qui bloquaient cette place sur la rive gauche du Mincio.

Sur l'Adige, les Français avaient canonné assez vivement, à Legnago, les travaux d'approche des assiégeants et, à Bonavigo, la tête de pont que le général Fölseis y faisait établir[1].

Stanissavlevich était arrivé sans encombre à Storo, suivi de loin par les troupes de Bonfanti. Afin de se relier aux 2 bataillons de chasseurs de la garde, laissés par le vice-roi à Salo, et pour couvrir les flancs et les derrières de sa position, ce général se disposait à mettre du monde dans le Val Sabbia et à réoccuper le Val Vestino et Vestone où devaient s'établir le jour même et le lendemain un bataillon du 35e léger, un bataillon du 6e de ligne italien, fort de 350 hommes, une compagnie franche de Bersagliers et une vingtaine de gendarmes à cheval.

La retraite de Stanissavlevich sur Storo avait obligé à se replier sur Edolo[2] le détachement qui, dans le Val Camonica s'était avancé jusqu'à Breno.

Sur la rive droite du Pô, Nugent était condamné à une immobilité, qui lui pesait d'autant plus que ses reconnaissances lui avaient fait savoir que Severoli avait ramené tout son monde en arrière sur Plaisance. Il avait dû, à son grand regret, se borner à pousser ses avant-postes jusqu'à San Lazzaro (un peu plus de 2 kilomètres sud-est de Plaisance[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 19 février 1814, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich et Mayer von Heldenfeld ; Villafranca, 18 février, II, 195. F.-M -L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 19 février, II, 186 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, II, 185.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; San Giorgio, 20 février, dix heures du soir, II, ad 209 1/2. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 57 et 58. Général Bonfanti au général Fontanelli; Brescia, 19, 21 et 23 février. Vice-préfet du Breno au ministre de l'Intérieur ; Breno, 21 février.

3. *Regio Archivio di Stato. Parme* Par un arrêté en date du 19 février, Nugent avait aboli la conscription, libéré du service tous les soldats nés dans le duché de Parme qui quitteraient le service de la France, supprimé l'enregistrement, le timbre, les droits réunis, et abaissé le prix du sel.

La journée du 19 aurait été, en somme, absolument insignifiante si elle n'avait pas été marquée par l'arrivée à Lucques du comte de Mosbourg, ministre des Finances du royaume de Naples, et du général Lechi autorisés par Murat à traiter avec Fouché. Etonnée par les nouvelles que lui apportait Mosbourg, «pensant qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour faire opérer l'évacuation des places, et prévenir tant l'attaque des Anglais que les difficultés d'une retraite pour les troupes sortant des forts»[1], retraite qu'on lui disait menacée par l'apparition du parti autrichien qui s'était montré à Pontremoli, Elisa s'était rendue aux représentations de Fouché. Elle avait consenti « à faire dresser de concert avec lui et le comte de Mosbourg la minute de la convention et autorisé le colonel Dupré, commandant d'armes à Livourne, à s'entendre avec le général Minutolo[1] ».

Entre temps le prince Félix avait quitté Pise, pour se rendre à Gênes et mandé à l'empereur qu'il avait laissé Fouché à Lucques auprès d'Elisa.

Pour que l'évacuation de la Toscane fût un fait accompli, pour que tout le grand-duché fût occupé par les Napolitains, il ne restait donc plus qu'à leur remettre le fort Belvedere à Florence, le Monte Argentaro et Sienne, et qu'à attendre la signature de la convention définitive. De semblables formalités n'étaient pas faites pour arrêter Fouché, d'autant plus désireux de se concilier, de mériter les bonnes grâces du roi de Naples, qu'il avait à cœur de se faire payer environ 170.000 francs d'arriéré de traitements de gouverneur général des provinces illyriennes. Pressé d'en finir, fort des pleins pouvoirs dont il était investi, Fouché n'était pas homme à se laisser arrêter par de mesquines considérations, par de vaines questions de forme. Souscrivant, presque sans discussion, aux conditions exorbitantes que tenait à lui imposer le général napolitain, il consentit à laisser imposer aux troupes françaises, à des garnisons qui n'avaient même pas été attaquées, le sort reservé ordinairement à celles qui sont réduites par la force. Loin de se conformer aux règles les plus élémentaires, aux instructions qu'il avait reçues, à celles que le duc de Feltre allait encore

1. *Archives de la Guerre.* Elisa, grande-duchesse de Toscane à l'empereur; Lucques, 20 février. *Regio Archivio di Stato, Naples. Amministrazione delle Marche* 1056. Capitulation de Livourne, 19 février 1814, signée par le général Minutolo et le capitaine du génie Guérin, désigné par le colonel Dupré.

renouveler, mais en vain, dans la dépêche qu'il adressait à la grande-duchesse, le jour même de cette désastreuse conférence[1], le duc d'Otrante stipula sans hésiter que les troupes ne serviraient pas d'un an contre les alliés et qu'elles seraient transportées en France par la mer, qui leur étaient fermée par la flotte anglaise, au lieu de se réunir, comme le voulait Clarke « aux troupes sous les ordres du prince Félix pour revenir en masse sur les Alpes et se rendre par le Mont-Cenis à Briançon » où on se proposait de leur donner la destination que les circonstances exigeraient[1].

20 FÉVRIER 1814. — **Bellegarde invite Murat à attaquer Plaisance. — Remise des forts de Livourne aux Napolitains. — La division Rouyer à Plaisance. — Ordres de Murat. — Positions occupées par Nugent sur la Nure. — Affaire de Gargnano Trebbiense. — Bellegarde décidé à rester sur la défensive fait couvrir ses positions par des retranchements. — Arrivée d'un aide de camp du roi de Bavière aux avant-postes du vice-roi.** — Loin de se rétablir peu à peu grâce à des concessions réciproques, l'entente si nécessaire entre les différents chefs d'une armée composée de troupes appartenant à plusieurs nations, devenait de plus en plus difficile à réaliser. Tout contribuait d'ailleurs à aggraver un désaccord qui n'existait encore qu'à l'état latent. D'une part, en effet, l'ambition, les hésitations, les remords et, si l'on veut même, la duplicité de Murat se heurtaient de plus en plus contre les prétentions et l'obstination irréductible de lord William Bentinck, Et, d'autre part, autant le roi de Naples, dont la défiance croissait, non sans raison de jour en jour, cherchait de tous côtés les prétextes qui lui permettaient d'éviter de se compromettre irrémissiblement et de retarder l'entrée en ligne effective de son armée, autant, en revanche, Bellegarde, condamné sur la rive gauche du Pô à une passivité complète, à une immobilité qui démoralisait son armée et faisait fondre ses effectifs dans des proportions inquiétantes, avait, de son côté, de puissants motifs pour désirer la coopération effective et immédiate des Napolitains. Un mouvement énergique sur Plaisance et l'occupation de cette ville pouvaient seuls, la bataille du 8 l'en avait convaincu, obliger le vice-roi à quitter le Mincio et à se mettre en retraite sur les Alpes.

1. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre à la princesse Elisa; Paris, 19 février 1814. Cf. Convention de Lucques. Voir *Annexe XXIV.*

Malheureusement pour Bellegarde, l'entrevue de Murat et de Catinelli n'avait pas eu les conséquences espérées par le feld-maréchal. En dépit des proclamations de Nugent et des concessions que Murat avait été amené à faire en consentant aux modifications apportées par lord Castlereagh au traité du 11 janvier, la Toscane menaçait plus que jamais de devenir un brandon de discorde, peut-être même une cause de rupture déclarée entre Joachim et lord William Bentinck. Aussi le roi de Naples, fortement ébranlé par la nouvelle des victoires de l'empereur[1], dans des résolutions que, dans son for intérieur, il regrettait d'avoir prises, paraissait moins que jamais pressé de modifier son attitude expectante, de moins en moins disposé à renoncer à un pays entièrement occupé par ses troupes, à un pays dont les revenus lui servaient à faire vivre son armée et à remplir ses caisses. Il fallait cependant en finir, et la situation de Bellegarde était d'autant plus difficile et plus délicate qu'il lui était impossible de donner des ordres à un souverain. Force lui était de se borner à solliciter son concours. Dans la lettre qu'il écrivit à Murat, en réponse à la dépêche du 18, à cette dépêche que nous avons citée et dans laquelle le roi lui avait exposé les motifs pour lesquels il avait prescrit à Nugent de suspendre son mouvement, il lui fallut donc se contenter, après avoir fait une fois encore allusion à la bataille du 8, après être revenu sur la force de la position du vice-roi, de supplier le roi de vouloir bien entreprendre sur Plaisance, non pas une démonstration combinée avec un mouvement de l'armée autrichienne, mais une véritable opération exécutée par l'armée austro-napolitaine. Prévoyant, d'ailleurs, les objections et le refus du roi, et tout en le rendant responsable des conséquences de sa résolution, Bellegarde avait cru sage et prudent de terminer sa dépêche, en lui demandant de lui faire connaître ses intentions. La fin même de la lettre

1. Le vice-roi à l'empereur.

Volta, 20 février 1814.

« SIRE,

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la situation ordinaire de son armée d'Italie à l'époque du 18 de ce mois.

« Le roi de Naples, qui paraissait avoir l'intention de marcher contre nous et de se rendre aux sollicitations des Autrichiens s'est arrêté dès qu'il a connu les dernières victoires de Votre Majesté des 10, 11 et 12. Il n'avait pas encore, avant-hier soir, reçu la ratification de son traité ; j'espère donc encore qu'il n'ajoutera pas aux torts qu'il a déjà envers Votre Majesté celui de tirer le canon contre ses troupes. »

de Bellegarde devait, d'ailleurs, assez mal disposer le roi. Obligé de répondre à la question de Murat relative à la Toscane et au débarquement des Anglo-Siciliens, le feld-maréchal, n'avait pu que lui citer un passage de la réponse faite à Bentinck et lui répéter que le grand-duché, devant être restitué à son ancien maître, ne pouvait devenir un objet de discussion.

S'il n'y avait rien à objecter aux considérations politiques exposées par Bellegarde et qui n'étaient, du reste, que la consécration, la confirmation de décisions devant lesquelles le roi de Naples avait cru opportun de s'incliner, il n'en était pas de même de la première partie de la dépêche de Bellegarde, qui ne réfutait en rien les arguments exposés par le roi de Naples, intimement et justement convaincu qu'une opération sur Plaisance ne pouvait avoir de chances de succès que si elle coïncidait avec une attaque sérieuse des positions occupées par le vice-roi sur la droite du Mincio.

On s'en convaincra encore bien mieux en prenant connaissance du texte même de cette dépêche en date de Villafranca, 20 février.

« Sire[1],

« Je m'empresse de remercier Votre Majesté des gracieuses communications qu'Elle a daigné me faire par sa lettre du 18 et je ne veux pas tarder un moment de répondre aux différents objets de son contenu.

« En date du 8 courant, j'avais eu l'honneur de prévenir Votre Majesté de notre projet de passer le Mincio. Il reposait particulièrement sur le parti que semblait avoir pris le vice-roi de prévenir par sa retraite les coups qu'il pouvait redouter de Votre Majesté. Quelques-unes de ses troupes étaient déjà

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), F.-M. comte Bellegarde au roi de Naples ; Villafranca, 20 février (original en français), II, 215 1/2 *b*. — Cf. *Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria*. Dossier Pignatelli-Strongoli.

Il faut croire, d'après le *Journal du baron von Hügel*, que la lettre de Murat produisit une profonde impression sur l'esprit de Bellegarde, puisqu'il rédigea séance tenante la longue dépêche que nous reproduisons ci-dessus et au sujet de laquelle Hügel s'exprime en ces termes :

« 20 *février*. — Il est arrivé un courrier du roi (M. Bonafou, chef d'escadron, son neveu), qui a apporté au maréchal une longue lettre où une nouvelle question est discutée. Il s'agit de ce que le roi désire occuper et garder la Toscane. Ce nouvel obstacle nous fera rester longtemps ici. Il fait un froid excessif. Les troupes bivouaquent et tombent malades... »

sur l'Oglio et ses dispositions tendaient à confirmer l'abandon de la ligne du Mincio. Le 8, à la pointe du jour, la rive droite du Mincio était libre, et les ponts se jetaient sans obstacles. Le vice-roi n'avait négligé aucun moyen de me persuader de sa retraite et de faire naître de la sécurité. Cependant par une contre-marche rapide, il vint déboucher par Goïto au moment où une autre partie de son armée en faisait autant de Mantoue. Mais il trouva des réserves là où il avait espéré ne trouver personne, et, quoique son entreprise lui eût coûté bien cher, elle lui eût été plus funeste encore si un de ces hasards trop fréquents à la guerre n'avait suspendu pour quelques heures une de nos dispositions.

« Cette journée et les avis subséquents m'ayant cependant donné la preuve que toutes les forces du vice-roi étaient sur le Mincio, je suspendis mon mouvement pour attendre l'effet que la marche de Votre Majesté produirait sur lui[1].

« Je ne vous parlerai pas, Sire de la ligne du Mincio, ni des nombreux avantages d'une armée qui fait d'une place, comme Mantoue, le point d'appui et le pivot de sa défensive. Votre Majesté connaît trop la guerre et plus particulièrement le théâtre de la nôtre pour m'arrêter à en traiter les détails, et je dois céder aux lumières de Votre Majesté en reconnaissant, comme Elle le dit, qu'une simple démonstration sur Plaisance ne peut plus agir sur les déterminations du vice-roi parce qu'il a eu le temps d'y rassembler assez de moyens pour ne plus craindre une simple menace [1].

« Je reconnais l'importance de la considération qui arrête Votre Majesté dans le projet de porter toutes ses forces sur Plaisance et de faire de ce mouvement une véritable opération au lieu d'une démonstration. Elle craint de laisser sur les

1. Ecrivant le même jour à Mier (*Haus, Hof und Staats-Archiv*), Bellegarde lui disait que la reconnaissance du terrain lui avait démontré la force et les avantages de la position occupée par le vice-roi. Il avait de plus acquis la certitude que le vice-roi avait toute son armée sur le Mincio et occupait Volta. Dans ces conditions, il se voyait contraint à ajourner l'exécution de ses projets et à attendre que des mouvements exécutés sur la droite du Pô aient obligé le vice-roi à faire des détachements. Il lui était impossible d'attaquer Goïto sans en faire autant à Volta, et, de plus, il lui fallait encore, dans ce cas, contenir les garnisons de Mantoue et de Peschiera. Tous les avantages restaient donc du côté du vice-roi, tant qu'on ne l'aura pas forcé à s'affaiblir par l'envoi de troupes sur Plaisance. Bellegarde invitait Mier à en parler au roi de Naples et le chargeait de lui dire que « les mouvements de l'armée napolitaine sont les moyens les plus sûrs d'obliger le vice-roi à quitter le Mincio et de faciliter l'attaque qu'exécutera l'armée autrichienne ».

derrières de son armée les passages du Pô qui sont à la disposition du vice-roi. C'est ici *que je me permettrai quelques observations que je livre à l'expérience de Votre Majesté.*

« Dans le cas où Votre Majesté se porterait sur Plaisance avec toutes ses forces, le vice-roi pourrait-il quitter le Mincio pour se porter sur Borgoforte dans l'intention d'y passer le Pô et s'exposer à ce que je le suive? Pourrait-il espérer que je ne l'attaque pas au moment de son passage?

« Que deviendrait-il alors dans une telle situation? Tout le danger serait de son côté. Le seul avantage du vice-roi est de pouvoir agir de concert avec les forces qu'il a dans Mantoue et de se détacher le moins possible de cette place. Le vice-roi n'est fort que sur la ligne du Mincio et n'entreprendra rien de ce qui l'en détacherait.

« C'est donc le Mincio qu'il faut le forcer à quitter. En connaissant les avantages, surtout quand toutes les places du Vénitien sont encore au pouvoir de l'ennemi, j'avais renforcé mon corps de troupes sur la rive droite du Pô espérant de la réunion des forces de Votre Majesté un mouvement assez décisif pour détacher au moins l'ennemi de cette ligne ou au moins pour l'y affaiblir.

« Votre Majesté a la bonté de me proposer une démonstration sérieuse sur Plaisance pour le jour que je déterminerais le passage. Mais, Sire, cette démonstration pourrait-elle alors m'être utile? L'effet, ne s'en faisant pas sentir sur le Mincio le jour de mon attaque, ne la favoriserait pas dans un succès et ne me protègerait pas dans un revers. Je sens d'autant plus combien me manque ici le général comte de Nugent pour une attaque de front, s'il doit rester inutile sur la rive droite du Pô.

« Dans cet état de choses, il ne me reste qu'à supplier Votre Majesté de vouloir bien me communiquer ses intentions et, dans le cas où Elle ne trouve pas une opération sur Plaisance praticable, de quelle manière Elle compte employer ses forces.

« La solution de la campagne tient à la position actuelle du vice-roi. S'il est forcé à la quitter, rien ne s'oppose plus au concert immédiat des mouvements de l'armée de Votre Majesté et de la mienne, et, nos forces réunies, quels moyens existeraient au vice-roi de tenir la campagne?

« Il me reste à répondre à Votre Majesté sur l'article de sa lettre qui concerne l'armée de lord Bentinck. J'ai l'honneur de déclarer à Votre Majesté que *je n'ai cessé d'inviter lord Bentinck*

à diriger son expédition sur la rivière de Gênes. Aucun arrangement n'a été décidé entre lui et moi. J'ai répondu à des demandes qu'il me fit sur mon projet de campagne. Je répétai au lieutenant-colonel Catinelli, porteur de sa dépêche, que la rivière de Gênes était le point le plus avantageux pour nos opérations et, sur ses représentations combien la côte est d'un abord difficile dans cette saison, j'écrivis à lord Bentinck ce passage-ci :

« Puisqu'il y a, dans cette saison, de grandes difficultés à un « débarquement dans la rivière de Gênes, ce qui fait préférer « à Votre Excellence le point de Livourne, Elle sentira l'avan- « tage qu'il y aurait si de là elle pouvait au moins se porter ra- « pidement sur Gênes. C'est le point sur lequel ses forces « seraient d'un plus grand effet. »

« Du reste, il me paraît que la Toscane ne peut devenir sous aucun rapport un objet de discussion, puisque son sort est fixé de l'aveu de Votre Majesté et que, soit ses troupes, soit celles de Sa Majesté Britannique n'y entreront et n'y resteront qu'autant que le grand objet de la campagne le rendra nécessaire.

« Votre Majesté me permettra de lui faire mes compliments sur la prise d'Ancône. Elle peut être bien persuadée de la part que je prends à sa gloire et aux succès de ses armes et il sera heureux pour moi si je peux concourir à en augmenter l'éclat.

« Agréez, Sire, l'hommage de mon profond respect.

« BELLEGARDE. »

La journée du 20 février s'annonçait assez mal pour le roi de Naples. Elle devait lui apporter non seulement cette réponse en somme peu satisfaisante de Bellegarde, mais l'ordre du jour que, au moment même de l'embarquement du corps anglo-sicilien, le vicaire général adressait à ses soldats et qui allait lui prouver que les Bourbons de Sicile, encouragés par lord William Bentinck dans leur résistance aux désirs, d'ailleurs timidement exprimés, des puissances coalisées, étaient loin de songer à renoncer en sa faveur à leurs droits au trône de Naples[1].

La prise de possession des forts de Livourne, le départ de la garnison française et l'ordre donné par Fouché, bien que la convention définitive n'eût pas encore été signée[2], de remettre

1. Voir *Annexe XXX*.

2. Il faut croire que Fouché avait réussi à endoctriner Elisa, puisque, bien que la convention de Lucques ne fût pas encore signée, la grande-duchesse

aux Napolitains l'île de la Gorgone, les ports du littoral, le château de Volterra et le fort Belvedere étaient une maigre compensation pour les désillusions, les déboires qu'il éprouvait à chaque instant.

Dans ces conditions, on comprend que Murat, qui semble, en réalité, avoir eu un moment l'intention de se rendre aux sollicitations de Bellegarde, se soit arrêté et ait contremandé le mouvement de Nugent, dès qu'il eût connaissance des victoires remportées par l'empereur pendant les mémorables journées du 10 au 12 février et dès que son entretien avec Catinelli lui eût démontré la presque impossibilité d'éviter le débarquement des Anglais en Toscane. Peut-on savoir, du reste, ce que contenait la lettre que Fouché lui adressa de Lucques? Tout est si extraordinaire, si inexplicable[2] dans cette intervention soudaine de Fouché, dans sa réapparition subite, que, en raison même des relations intimes qui avaient si longtemps existé entre le roi de Naples et le duc d'Otrante, il est pour le moins permis de supposer que cette dépêche, malheureusement introuvable, pouvait contenir d'autres communications que celles dont Fouché parle dans le rapport que, chassé de Florence et de retour à Lucques, il avait adressé le 17 février à Clarke.

On peut, en effet, se demander comment il se fait que le duc de San Arpino, commissaire général du roi de Naples en Toscane ait empêché Fouché, porteur de pleins pouvoirs qui devaient donner la Toscane à son roi, de continuer son voyage jusqu'à Bologne. On ne peut s'expliquer l'attitude du duc de San Arpino que de deux façons : ou bien on n'avait pas assez de confiance en lui pour le mettre dans la confidence, ou bien, et c'est ce qui paraît plus probable, Murat, craignant d'augmenter la méfiance et les soupçons de ses alliés, avait voulu éviter de la sorte les récriminations auxquelles l'aurait exposé la présence de Fouché à Bologne, dans la ville même où le ministre d'Autriche, le comte de Mier, se trouvait auprès de lui.

Grâce au petit coup de théâtre de Florence, à l'envoi assuré de la lettre du duc d'Otrante au roi, Murat n'évitait pas seulement une

de Toscane avait, le jour même, fait écrire par son secrétaire des commandements au général Dalesme, pour le prévenir que, « d'après les ordres de l'empereur, il a été conclu une convention pour l'évacuation de tous les forts du grand-duché, occupés encore par nos troupes qui se retireront avec armes et bagages sous la seule condition de ne pas servir en Italie avant un an contre le roi de Naples ». Baron A. Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, III, II, 162-163.

foule de questions qui n'auraient pas manqué d'aggraver sa situation, mais il pouvait recevoir et garder pour lui ces communications confidentielles et ne faire part au comte de Mier que des pièces relatives à la Toscane. Tout est, du reste, surprenant et anormal dans ces négociations. Il s'agit du règlement d'une question essentiellement militaire, et, avant de donner au général Lechi l'ordre de discuter avec Fouché les conditions de la convention, ce n'est ni un militaire, ni un diplomate que Murat choisit pour l'envoyer à Lucques ; c'est le comte de Mosbourg, son ministre des Finances.

Délivré par la réussite de son expédition de Salo des craintes que le mouvement de Stanissavlevich lui avait données un moment pour Brescia, sachant Milan à l'abri d'un coup de main grâce à l'envoi de quelques troupes du côté du Simplon, ayant appris par Corner que, sans rien vouloir promettre officiellement, Murat paraissait « ne pas vouloir s'engager avant que les affaires ne soient bien décidés en France », convaincu enfin que Bellegarde ne songeait pas à attaquer ses positions du Mincio, le vice-roi avait jugé que le moment était venu de faire un gros détachement sur la rive droite du Pô et d'obliger les Austro-Napolitains à se reporter plus en arrière.

Dans le courant de la journée du 20, les deux brigades Darnaud et Schmitz de la division Rouyer arrivèrent à Plaisance, pendant que la brigade Jeanin (de la 4ᵉ division, général Marcognet) recevait l'ordre de quitter ses postes sur le Mincio et de venir à Crémone.

Le jour même, pendant que le général comte Starhemberg et le lieutenant-colonel Werklein (de l'état-major du quartier-maître général) faisaient la reconnaissance des ouvrages de Plaisance, Nugent recevait du quartier-général du roi un ordre lui interdisant formellement de rien entreprendre sur Plaisance et lui prescrivant en plus de faire rétrograder les troupes autrichiennes les plus rapprochées de cette place.

L'ordre était conçu dans des termes si catégoriques qu'il était impossible d'y contrevenir. Cependant comme, afin d'interdire la route d'Alexandrie, il avait poussé le lieutenant-colonel Gavenda avec un escadron de hussards Radetzky, avant même de se rendre à Reggio auprès du roi de Naples, Nugent, désireux de retirer néanmoins quelque profit d'une marche qui l'avait amené jusque sous les murs de Plaisance, ne put se ré-

signer à évacuer immédiatement et complètement les abords de cette place. Loin de ramener tout son monde en arrière, il résolut de donner le change à son adversaire en laissant devant la ville un rideau de troupes légères suffisant pour masquer le départ de son gros et faire croire aux généraux français qu'il n'avait nullement renoncé à ses projets.

En procédant de la sorte, Nugent espérait, d'une part, démontrer à Murat qu'il s'était incliné devant ses résolutions, qu'il avait, en somme, fait preuve d'obéissance ; d'autre part, il croyait avoir trouvé le moyen de donner, le cas échéant, suite à un projet qui lui tenait fort à cœur. C'est dans ce sens qu'il rédigea les instructions qu'avant de s'éloigner il envoya au colonel Prochaska et au général-major Starhemberg.

Le colonel Prochaska, qu'il laisse avec son avant-garde sur la Nure, a ordre de couvrir la gauche par un détachement établi à San-Giorgio Piacentino (sud de Pontenure), pendant qu'un autre détachement protègera son flanc droit en se tenant à Monticelli et surveillera le Pô par ses postes de Brescello, Sacca, Zibello et de Castelnuovo Piacentino (est de Monticelli).

Le général-major comte Starhemberg, chargé de servir de soutien à cette avant-garde, doit mettre à Fiorenzuola d'Arda 2 bataillons, 2 escadrons et 1 compagnie de lanciers napolitains. Un bataillon d'infanterie, 1 demi-escadron de hussards et 1 compagnie de lanciers napolitains resteront à Borgo San-Donnino.

Enfin le général Gober, avec le reste de la division et le bataillon d'infanterie anglaise du colonel Robertson, viendra à Parme avec le quartier-général de Nugent et le général prince Campana y arrivera le même jour avec un bataillon d'infanterie napolitaine et un escadron de lanciers.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Gavenda, continuant sa marche dans la direction de Castel San-Giovanni et de Stradella, avait rencontré sur la rive gauche de la Trebbia, à Gragnano Trebbiense, un petit parti composé de 50 gendarmes à cheval et de 30 à pied qu'il avait surpris et dispersé. A cette nouvelle, on avait aussitôt fait sortir de Plaisance un bataillon de la brigade du général Van Dedem chargé de rétablir les communications avec Alexandrie[1].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 20 février, XIII, 3, XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 20 février, XIII, 38 (Feld-Acten Bellegarde). Général comte Nugent

Sur le Mincio et devant Mantoue, la journée avait été encore plus tranquille et plus calme que les précédentes.

Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, qui s'était relié avec les avant-postes du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich, avait fait élever aux environs de Belvedere une redoute destinée à barrer la route de Goïto à Villafranca. Pour compléter ces mesures essentiellement défensives, Bellegarde ordonna à Neipperg de couvrir ses positions par des retranchements. Il était désormais d'autant plus évident que le feld-maréchal ne songeait en aucune façon à reprendre l'offensive qu'il venait également de prescrire à Sommariva de retrancher ses positions de Pra Vecchia et de Salionze[1].

Dans le courant de la journée un aide de camp du roi de Bavière, porteur d'une lettre destinée à la vice-reine était arrivé au quartier-général autrichien et Neipperg l'avait fait immédiatement conduire et remettre aux avant-postes du général de Conchy à Frati (rive droite du Mincio, en aval de Borghetto)[2].

21 FÉVRIER 1814. — **Bellegarde rend compte à l'empereur d'Autriche des ordres de mouvement rétrograde donnés par le roi de Naples à Nugent. — Lettre de l'empereur d'Autriche au roi de Naples. — La dépêche du vice-roi au prince Camille Borghese. — Grenier commandant en chef du corps détaché de droite. — Mouvements de ses troupes sur Plaisance. — Projets de Nugent sur Casalmaggiore. — Bellegarde établit son armée en cantonnements resserrés. — Entretien du vice-roi et du général bavarois Poni aux avant-postes.** — L'orage qui grondait sourdement depuis quelque temps déjà sur la tête de Murat devenait de jour en jour plus menaçant. Emu des plaintes et des réclamations de Nugent, Bellegarde avait cru de son devoir de mettre l'empereur d'Autriche au courant de la situation militaire, des préoc-

au F.-M comte Bellegarde; Parme, 21 février, II, 234, *a*. — *Mémoires du général de Dedem* p. 378.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 20 février, II, 199. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Neipperg; Villafranca, 20 février, II, 203, au F.-M.-L. marquis Sommariva, II, 205 et (Feld-Acten Sommariva), II, 192.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 20 février, II, 202. Cet officier qui s'était fait connaître à Neipperg comme étant le Major comte Elz, aide de camp du roi, était en réalité le général comte Poni. Nous aurons lieu de revenir plus loin sur la teneur de la lettre dont il était porteur et sur la réponse du vice-roi.

D'après le *Journal du baron von Hügel*, le général bavarois, que Hügel appelle Poggi, serait arrivé au quartier-général de Bellegarde le 18 au soir.

cupations, des soucis que lui causaient les ordres donnés à ce général par le roi de Naples et des objections que ce prince opposait à une action énergique et immédiate sur Plaisance. Ignorant toutefois les intentions des souverains, ne sachant que vaguement ce qui se passait au grand quartier-général de Troyes, il s'abstenait prudemment d'émettre une opinion et se contentait d'envoyer à l'empereur d'Autriche avec les deux rapports que Nugent lui avait envoyés de Borgo San Donnino le 18, la dépêche que Murat lui avait expédiée de Modène le même jour et enfin la réponse qu'il lui avait faite la veille de Villafranca[1].

La prudence et la circonspection du feld-maréchal étaient d'autant plus justifiées que le jour même où il avait jugé nécessaire d'édifier son souverain sur l'attitude du roi de Naples, de provoquer des ordres dont il avait plus que jamais besoin pour conformer sa conduite à ses volontés, l'empereur François venait d'accepter la ratification préliminaire donnée par Murat aux modifications apportées au traité du 11 janvier, et de lui écrire pour l'inviter « à regarder le présente lettre comme un engagement de sa part de faire expédier dans le plus bref délai le même traité dans les formes usuelles de la chancellerie[2] ».

Le roi de Naples ne devait, il est vrai, recevoir que le 3 mars à Modène cette lettre autographe, rapportée par son aide de camp le colonel de Bauffremont. Mais, au moment où Bellegarde rendait compte de la situation à son souverain, ses doutes et ses craintes étaient d'autant plus justifiés que le vice-roi qui savait ou qui semblait du moins savoir à quoi s'en tenir sur les intentions immédiates de Murat mandait de Volta, le 21 février[3], au prince Camille Borghèse qui, comme lui, avait reçu de l'empereur et de Clarke des ordres relatifs à l'évacuation conditionnelle de l'Italie :

« ... Je n'ai pas cru jusqu'à présent devoir faire aucun mouvement pour l'exécution de ces ordres, puisque le traité du roi de Naples avec les puissances alliées ne m'a pas été notifié of-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche; Villafranca, 21 février, II, 215. Cf. *Ibidem*, général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Borgo San Donnino, 18 février, II, 199 et II, 202. Le roi de Naples au F.-M. comte Bellegarde; Modène, 18 février, II, 215 1/2 *b* (pièces citées plus haut).

2. *Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria* (Dossier Pignatelli-Strongoli). Cf. *Annexe XXXI.*

3. Le vice-roi au prince Camille Borghese; Volta, 21 février 1814.

ficiellement, qu'il n'a pas encore été ratifié, que jusqu'à ce jour les troupes napolitaines n'ont pas commis d'hostilité contre nous et *que j'ai tout lieu de croire que le roi de Naples ne déclarera pas la guerre à la France*, surtout si les triomphes de l'empereur continuent à rassurer tous les esprit et *à diminuer le nombre des chances favorables que l'on pourrait trouver dans le parti opposé à la France...* »

Les événements semblaient pour l'instant vouloir donner raison au vice-roi. Bellegarde bougeait de moins en moins sur le Mincio et Brescia était à l'abri de tout danger. Le moment était donc bien choisi pour profiter de l'immobilité, des hésitations de Murat et dégager Plaisance. Complétant les mesures qu'il avait prises la veille, rappelant à lui la garde royale laissée jusque-là à Desenzano, se gardant toutefois de dégarnir la ligne du Mincio ou d'affaiblir ses postes, après avoir recommandé à Bonfanti de s'éclairer et de couvrir Brescia par des détachements poussés dans le massif montagneux qui sépare le lac de Garde du lac d'Iseo le vice-roi ne conserva auprès de lui que deux divisions et donna au général Grenier l'ordre de prendre le commandement des troupes de la rive droite du Pô qui prenaient le nom de « corps détaché de droite », et auxquelles il adjoignit la brigade de cavalerie du général Rambourg. La brigade Jeanin de la division Marcognet, arrivée déjà à Crémone, avait continué son mouvement presque sans s'arrêter et le soir elle avait atteint Codogno (8 kilomètres nord de Plaisance)[1].

Les mouvements des troupes françaises n'avaient pas échappé à la vigilance de la cavalerie de Nugent qui signalait au général Millet la marche sur Plaisance de grosses colonnes de troupes françaises. Il lui annonçait en même temps que, après avoir occupé Castel San Giovanni et coupé les communications des Français avec Alexandrie et Gênes, le lieutenant-colonel Gavenda allait se retirer dans la montagne pour ne pas être compromis. Obligé de s'incliner devant les ordres formels du roi de Naples, reconnaissant, d'ailleurs qu'on avait laissé passer l'occasion favorable de débusquer les Français de Plaisance, Nugent proposait à Millet de faire attaquer Borgoforte par les Napolitains, en même temps qu'il se porterait avec sa division

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Volta, 21 février 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Modène* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni. Milan, 23 février 1814.

sur Sacca et Casal Maggiore, et de fixer au 24 février l'exécution de ce mouvement combiné, auquel le vice-roi, après le détachement fait sur Plaisance, ne pourrait opposer que peu de monde « parce qu'il lui faudrait garder auprès de lui le gros de ses forces afin d'être en mesure de résister à une attaque éventuelle de l'armée du feld-maréchal. » Bien décidé, du reste, à ne pas rester inactif, Nugent, sans attendre même la réponse de Millet à ses propositions, commença sur l'heure même à faire prendre à Sacca, les dispositions nécessaires pour préparer le passage qu'il avait résolu de tenter[1] en tout état de cause.

Cédant aux instances de ses généraux qui voyaient leurs effectifs fondre à vue d'œil et le nombre des malades s'accroître d'une façon inquiétante sous l'action du mauvais temps et de la rigueur inaccoutumée de la température, ayant appris par ses avant-postes que les Français avaient quelque peu affaibli leurs postes du Mincio, Bellegarde autorisa Radivojevich et Merville à établir en cantonnements resserrés la moitié de leurs troupes et Mayer von Heldenfeld à cantonner sa réserve dans les villages[2].

Il ne s'était, d'ailleurs, rien passé de remarquable de ce côté. C'est tout au plus s'il vaut la peine de noter en passant qu'on avait achevé de réparer les ponts de Pescantina, qu'on se proposait de procéder à la remise en état du pont provisoire de Borghetto et que Bellegarde avait prescrit au feld-maréchal-lieutenant Marschall d'envoyer à son quartier-général le général-major Rebrovich, auquel le feld-maréchal se proposait de donner une autre destination[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal du K. K. Armee*, 21 février, XIII, 3; XIII, 4 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38). Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde et au général Millet; Parme, 21 février, II, 234 *a* et *b*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Quaderni, 21 février, II, ad 212.

La situation d'effectif de l'armée de Bellegarde du 21 au 28 février, II, 297, donne les chiffres suivants : 157 bataillons, 619 compagnies et 75 escadrons représentant un total de 89.568 hommes et 9.076 chevaux (y compris 25.000 hommes et 1.500 chevaux employés devant les places de Vénétie et en Dalmatie). Le nombre de malades et de blessés aux hôpitaux, qui était, du 10 au 20 février, de 226 officiers et de 28.262 hommes, s'élevait, pour la période du 21 au 28, au chiffre effrayant de 252 officiers et 36.253 hommes.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*, XIII, 1). F.-M.-L. Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 21 février, II, 213. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio,

D'autre part, il convient de faire remarquer que ce fut seulement dans le cours de la journée du 21 que le général bavarois Poni parvint à arriver dans les lignes françaises. Bellegarde avait, en effet, envoyé le matin à Sommariva l'ordre de faire accompagner jusqu'aux avant-postes français l'aide de camp du roi de Bavière se rendant auprès de la vice-reine à Milan en passant par Peschiera. Le vice-roi, de son côté, avait fait savoir, dès le matin, à Poni qu'il serait reçu dès qu'il se présenterait aux avant-postes.

Bien que les ordres eussent été donnés de part et d'autre en temps utile, la soirée était déjà assez avancée, lorsque le général bavarois se rencontra avec le vice-roi qui insista vainement auprès de lui dans l'espoir de le décider à se rendre immédiatement auprès de la vice-reine. Mais, comme Poni tenait à retourner chercher la voiture restée à Vérone, comme, par suite, il ne pouvait arriver à Milan et remettre sa lettre à la vice-reine que le lendemain au soir, le vice-roi profita de cette circonstance pour donner à la celle-ci quelques indications relatives à la conduite qu'elle devait tenir avec l'aide de camp de son père [1]:

« Donne-lui, lui écrivait-il, toutes les lettres que tu voudras « pour le roi, mais je crois qu'il n'y a rien à lui confier verbale- « ment. »

Puis, toujours fidèle à ses convictions, inébranlablement ferme dans la voie qu'il n'a jamais cessé et qu'il ne cessera jamais de suivre, il ajoute cette phrase si simple et si digne de lui, mais dans laquelle il n'a pu s'empêcher de laisser apercevoir sa tristesse et les soucis que lui cause le sort de sa famille :

« Tu pourras dire au roi [2] que nous comptons sur ses bontés « dans le cas très possible où celui qui pourrait tout faire pour « nous nous oublierait. »

21 février, II, 221. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Villafranca, 21 février, II, ad 227.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Villafranca, 21 février, II, 202. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 21 février, trois heures après-midi, et 21 février soir.

2. La lettre que le général Poni devait remettre à la vice-reine ne contenait que l'expression des inquiétudes qu'inspirait à Maximilien-Joseph le sort de sa fille et de ses petits-enfants.

Voilà, du reste, ce petit billet tout plein d'une paternelle sollicitude, bien naturelle à l'approche des catastrophes que le roi de Bavière voit se préparer:

« Je n'en peux plus d'inquiétude, tant sur votre compte, chère Augusta, « que sur celui d'Eugène. Je prends donc le parti de vous envoyer Poni. Il a

22 FÉVRIER 1813. — **Résolutions du vice-roi subordonnées aux ordres qu'apportera Tascher et aux mouvements de Murat. — Jugement porté sur Murat par le général Ficquelmont. — Grenier détache le chef de bataillon Desbeck sur Castel San Giovanni. — Renseignements fournis à Nugent par son détachement de Pontremoli. — Démonstrations du général Bonfanti sur le lac d'Idro et le Val Trompia. — Nouvelles de Dalmatie.** — Bien que l'horizon, si sombre et si menaçant, se fût rasséréné pendant les derniers jours, grâce à l'effet produit sur l'état des esprits par les victoires de l'empereur, bien que l'officier, qui s'était présenté le 21 au matin à la grand'garde pour parlementer au sujet de passage du général Poni, ait assuré que l'armistice avec l'Autriche devait être signé depuis quatre jours, bien que confiant dans le succès des opérations que Grenier allait entreprendre sur la rive droite du Pô, le vice-roi eût conseillé à la vice-reine de différer son départ pour Monza, Eugène n'en attendait pas moins, avec une impatience, fort naturelle et partagée par Melzi, des nouvelles du congrès de Châtillon et le retour de Tascher[1]. Il lui importait d'autant plus d'être fixé sur la marche des négociations et sur les intentions de l'empereur que, dès qu'il eût reçu du duc de Feltre le triplicata des ordres de l'empereur, il lui avait fallu répondre une fois encore au Ministre, en se référant, en somme, à ses réponses antérieures. Il ajoutait, toutefois, que le roi de Naples ne lui semblait pas « disposé à se mettre en état d'agression contre lui parce qu'il attendait la ratification du traité conclu avec l'Autriche ».

Murat, qui avait paru un instant à Reggio, était, en effet, retourné à Modène et le vice-roi répétait à Clarke qu'il s'était mis en communication avec lui en lui envoyant sous les prétextes les plus divers le plus d'officiers qu'il pouvait. Le prince croyait pouvoir affirmer, sur la foi de ces rapports, que Murat n'agirait offensivement contre lui que s'il y était absolument forcé par les Autrichiens dont l'attitude, depuis la bataille de Mincio, devenue

« ordre de me mettre au fait, à son retour, de votre position et de celle de « votre mari, pour que je puisse faire de bonnes affaires pour vous deux et « pour vos enfants. L'armée de l'empereur est faible...

« Pour vous, mes enfants, je ne vous demande qu'un mot sur votre santé; « vous savez comme elle m'est chère. Je crois que le moment va arriver où Eugène pourra se tirer d'affaire sans blesser sa délicatesse; mandez-lui cela de « ma part. Il faut qu'il songe qu'il a femme et enfants. Adieu. Votre bon père « et meilleur ami. »

1. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 21 février 1814, et *Archives particulières de la duchesse Melzi*. Le duc de Lodi au vice-roi; Milan, 21 février.

encore plus passive à la suite des petits succès remportés sur sa gauche, n'annonçait rien qui pût l'inquiéter pour le moment. Le vice-roi ne se tenait pas moins « en mesure de faire tout ce que les circonstances exigeront ».

L'examen attentif de la situation l'a par conséquent amené à reconnaître que le mieux pour lui est d'attendre les événements sur les positions dont il donne le détail au ministre de la Guerre. Avec ses principales forces, il occupe la ligne du Mincio, au centre de laquelle il a placé son quartier-général. Grenier est à Plaisance avec une division d'infanterie et une brigade de cavalerie; il réunit sous son commandement toutes les troupes de la réserve qui s'organisent dans cette place. Une autre division échelonnée sur Plaisance lie ces deux masses, dont l'une tient les Autrichiens en échec sur le Mincio, tandis que l'autre observe les mouvements des Austro-Napolitains en avant de Plaisance et peut même faire un détachement au besoin.

« Aussi longtemps donc, ajoute-il[1] pour conclure, que toutes les opérations du roi vers le Pô se réduiront à des allées et venues, je pense que je pourrai attendre tranquillement ici le résultat des heureux événements qui se développent de vos côtés et *ménager ainsi à l'empereur les avantages attachés pour lui à la conservation de l'Italie.* »

A moins d'ordres positifs, le vice-roi était par suite bien décidé à rester sur ses positions actuelles au moins jusqu'au retour de Tascher, ou jusqu'à ce que le roi de Naples qui, comme il le faisait remarquer à Clarke, lui semblait « loin d'avoir à se louer de s'être jeté dans les bras des Autrichiens » eût pris un parti définitif[2].

Quant au roi de Naples, il était, en somme, devenu pour le moment l'arbitre de la situation[3] et pour s'en bien convaincre, il suffira de constater que l'opinion émise par le vice-roi se re-

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre; Volta, 22 février 1814.

2. Le *Journal du baron von Hügel* est là pour prouver que le vice-roi jugeait sainement la situation. Voici ce qu'on y lit à la date du 22 février :

« Il a été enfin résolu de mettre l'armée en cantonnements et il est impossible de nier que cela soit nécessaire et qu'on aurait dû le faire, il y a huit jours. *Il paraît que le roi de Naples n'est plus enclin à une coopération offensive et vigoureuse. C'est maintenant du débarquement de lord Bentinck que dépend la reprise de l'offensive de notre part... Notre armée est très faible... Dans cet état de choses, il est difficile de prendre une offensive qui était absolument calculée sur la coopération du roi de Naples...* »

3. On se rendait si bien compte de la nécessité d'obtenir l'entrée en ligne immédiate et la coopération active de l'armée napolitaine que, ce même jour, 22 février, après avoir informé Mier, de Troyes, que Bauffremont lui avait re-

trouve tout au long dans les derniers paragraphes de la lettre que le général comte de Ficquelmont adressait le jour même de Villafranca à l'archiduc Ferdinand d'Este.

Après lui avoir annoncé que le premier échelon du corps anglo-sicilien avait pris la mer le 20[1], que les Napolitains étaient entrés à Livourne et occupaient la Toscane, que l'armée autrichienne souffrait terriblement « d'un froid que, de mémoire d'homme, on n'a pas connu », il lui parlait de Murat et de son attitude en des termesqui prouvent que les soupçons augmentaient au quartier-général de Bellegarde et que le moment approchait où le roi de Naples allait être obligé de renoncer à ce jeu de bascule qu'il aurait désiré continuer le plus longtemps possible :

« Murat, dit-il à l'archiduc[2], voudrait voir livrer des combats sanglants qui nous affaiblissent et qui augmentent sa force. *Cependant il devra sous peu de jours se déclarer catégoriquement, et ses vues se dévoileront.* »

En attendant l'achèvement de la concentration de son corps à Plaisance, sachant que Nugent avait envoyé des partis jusqu'à Castel San Giovanni et Stradella pour intercepter la communication avec Alexandrie et le Piémont et soulever les populations, le général Grenier avait décidé d'employer les journées des 23 et 24 à chasser ces partis dans les montagnes et à les rejeter derrière la Nure. Il chargea de cette opération le chef de bataillon Desbeck avec les compagnies du 1er étranger, 4 compagnies de la division Gratien, 200 chevaux du 8e chasseurs à cheval italiens et quelques pelotons des dragons Napo-

mis ses rapports et ses dépêches et que, d'autre part, l'empereur d'Autriche allait charger le colonel d'apporter au roi de Naples une lettre autographe en réponse à celle qui lui avait été confiée, Metternich lui faisait tenir les instructions suivantes :

« Veuillez envoyer le plus tôt possible le nouveau traité signé. J'en ai envoyé, en attendant, une copie à Vienne pour faire dresser l'acte de ratification.

« J'ai d'ordre de Sa Majesté fait communication officielle de notre traité aux souverains et cabinets alliés en les invitant à y accéder de leur côté. Cette façon est la même que celle suivie pour les traités antérieurs avec la Bavière et le Wurtemberg. J'ai prévenu les cabinets alliés que le prince Cariati se trouvait muni de pleins pouvoirs pour traiter et signer tout arrangement relatif à l'alliance et j'ai engagé ce ministre à seconder directement mes démarches. » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*). Cf. *Annexe XXXI*.

1. Cf. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182. Lord William Bentinck à Bathurst; Palerme, 16 février.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Général comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este (original en français); Villafranca, 22 février, XIII, 94.

léon que devaient, en outre, soutenir d'autres troupes de la brigade Darnaud[1].

Pendant ce temps, Nugent qui n'avait en rien modifié la position de ses troupes s'était borné à continuer ses préparatifs de passage. Son détachement de Pontremoli lui avait toutefois fait savoir que les Français se repliaient de Sarzana et de la Spezia sur Sestri et Chiavari, que la princesse de Lucques se disposait à se rendre à Gênes où les désertions augmentaient dans des proportions considérables, qu'un parti napolitain venait d'arriver à San Pellegrino (dans la montagne à l'est de Sarzana), enfin que 400 paysans armés s'étaient réunis aux environs de Cerri et de Rocca avec l'intention de tomber sur les Français et que les populations paraissaient très bien disposées en faveur des Alliés[2].

Sur la gauche du Mincio et devant Mantoue, on avait achevé d'établir les troupes dans leurs cantonnements et on continuait à tracer le plan des travaux défensifs qu'on se proposait d'exécuter pour soulager le service des fractions employées oux avant-postes[3].

Entre temps, Bonfanti avait exécuté les ordres du vice-roi. Une de ses colonnes poussée sur Idro, avait chassé les 2 compagnies de Tyroliens de Mœrna (Val di Vestino) sur Darzo, (nord du lac d'Idro), et obligé à la retraite les troupes qui bloquaient Rocca d'Anfo. Après avoir renforcé et ravitaillé la garnison de cette place et coupé le pont d'Idro (sur le Chiese), cette colonne était retournée à Vestone.

En même temps, le colonel Neri avait débouché de Sondrio (Valteline) et, après une escarmouche insignifiante à Aprica, il avait rejeté les partis autrichiens sur Edolo, pendant qu'un autre

1. *Archives de la Guerre*. Général Grenier au vice-roi, 4 mars 1874.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. F.-M.-L. comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 24 février, II, 248 *b*. *Archives de la Guerre*. Général Dalesme au ministre de la Guerre; Porto Ferrago, 22 février et général Pouchain au ministre de la Guerre; Gênes, 25 février. Le général rend compte que, le prince Félix « lui ayant remis le commandement, il a conduit la troupe à Gênes où il vient d'arriver, excepté le 1er bataillon du 112e régiment qui a été retenu provisoirement à la Spezia, à cause d'un parti autrichien qui occupe Pontremoli ».

3. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 22 février, II, 218. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 22 février, II, 219. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San-Giorgio, 22 février, huit heures du soir, II, 220. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Merville, Mayer von Heldenfeld et Radivojevich: Villafranca, 22 février, II, 223; II, 223 *a* et *b*; II, 224.

détachement français remontait le val Camonica jusqu'au-delà de Breno.

En présence de ces mouvements, Stanissavlevich avait fait rentrer ses postes du val Trompia où il n'occupait plus que Bagolino, et, comme il craignait de voir les Français attaquer Darzo (nord du lac d'Idro), et pousser par le Val di Ledro sur Riva, afin d'y détruire la flottille autrichienne, il lui avait, d'accord avec Sommariva, donné l'ordre d'aller mouiller à Torri del Benaco et Garda, sur la rive orientale du lac. Ses craintes étaient même tellement vives qu'il avait demandé et obtenu l'autorisation de garder provisoirement deux bataillons d'infanterie que Sommariva voulait faire venir à San-Giorgio[1].

Enfin, en Dalmatie, où les généraux autrichiens préparaient leur expédition sur les bouches de Cattaro, le général Milutinovich[2] signalait l'existence de dissentiments assez graves entre les Boccheses (habitants des bouches de Cattaro) et les Monténégrins.

23 FÉVRIER 1814. — **Murat propose à Bellegarde d'enlever Borgoforte avant de rien entreprendre sur Plaisance. — Ordres de Bellegarde à Nugent. — Nugent achève ses préparatifs de passage du Pô à Sacca. — Le duc de Feltre notifie au vice-roi, à Elisa et au prince Camille la déclaration de guerre de Naples. — Ordre au prince Camille d'envoyer une division de 6.000 hommes à Chambéry. — Le vice-roi prescrit au prince Camille d'assurer à tout événement les subsistances de l'armée d'Italie en Piémont.** — A mesure que les rapports se tendaient entre Murat et Bellegarde, que les divergences de vues s'accentuaient, leur correspondance devenait à la fois plus fréquente et plus aigre. Le roi de Naples, plongé dans une effroyable perplexité, et cherchant manifestement à gagner du temps, persistait dans les idées qu'il avait déjà précédemment exposées. A cet effet, il chargeait Millet de rendre compte à Bellegarde des mouvements insignifiants de son armée, espérant l'amener en fin de compte à consentir à

1. *K. und K. Kiegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San-Giorgio, 23 et 25 février, II, 228, et II, 256 (Feld-Acten Sommariva). Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Storo, 23 février, II, 213. *R. Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Colonel Neri au général Fontanelli; Sondrio, 21 février. Colonel commandant le département du Mella au général Fontanelli; Brescia, 22 février.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Tomasich. *Journal des Kriegs in Dalmatien*, 22 février, XIII, ad IV, 78.

une opération sur Borgoforte. Dans l'esprit du roi cette opération devait, non sans quelque raison, précéder l'attaque de Plaisance, attaque qu'il ne voulait d'ailleurs tenter qu'après avoir été rejoint par les troupes devenues disponibles en Toscane.

« Sa Majesté, écrivait sur son ordre le général Millet[1], me charge de vous prévenir des mouvements des 1re et 2e divisions de son armée. Une brigade est à Gualtieri et Guastalla (tout près du Pô), un bataillon à Parme, avec un régiment de chevau-légers. Les chevau-légers de la garde, à Carpi (16 kilomètres environ au nord de Modène), Novi di Modena (14 kilomètres au nord de Carpi) et Gualtieri et envoient des reconnaissances sur Borgoforte et San Benedetto. Les hussards de la garde sont avec le reste de la division Carascosa à Reggio.

« Un bataillon de la 2e division est à Novi di Modena, un autre vers San Benedetto et Borgoforte, se relian aux troupes autrichiennes de San Benedetto et de Revere[2] afin de se lier à la brigade Eckhardt[1]. Le reste de la 2e division est à Modène, où se trouve également le parc d'artillerie de réserve.

« Sa Majesté a fait des démonstrations de passage du Pô sur Casalmaggiore et a donné au général comte Nugent une compagnie de marins de sa garde.

« L'établissement de cette tête de pont devant nécessairement attirer l'attention du vice-roi sur ce point et produire une diversion favorable au mouvement qu'il conviendra d'effectuer contre Plaisance de la part de Sa Majesté et sur le Mincio de votre côté, Sa Majesté propose de faire menacer la tête de pont de Borgoforte.

« Les bataillons, venant de Toscane après les capitulations des forts de Livourne et de Florence qui se sont rendus aux troupes de Sa Majesté, lui donnent le moyen de porter en avant les 1re et 2e divisions avec lesquelles son projet est d'agir sur Plaisance.

« Les capitulations prochaines de Civita-Vecchia et du fort Saint-Ange renforceront encore Sa Majesté.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Le général Millet, chef des gardes du roi, chef d'état-major de l'armée napolitaine du F.-M. comte Bellegarde, Bologne, 23 février, II. 298 *b.* (original en français).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 23 février, II, 232. Le général Steffanini confirmait cette nouvelle en annonçant qu'il s'était relié avec les Napolitains à San Benedetto.

« Sa Majesté se rendra demain 24 à Parme et reconnaîtra le point du passage le plus favorable sur Casalmaggiore ou s'il convient mieux d'attaquer Borgoforte. »

Pendant que le roi se flattait de réussir à convaincre Bellegarde en lui laissant entrevoir qu'il se rallierait au projet de Nugent ou qu'il se déciderait pour une opération sur Borgoforte, la mauvaise humeur et l'irritation de Bellegarde apparaissaient presqu'à chaque ligne dans les instructions qu'il envoyait à Nugent[1] :

« Je ne veux pas que vous avanciez davantage sans être soutenu par les Napolitains, et c'est pour cela que je vous ai recommandé la prudence. Votre position est très étendue, et il en résulte pour vous l'impossibilité d'employer les forces que nécessiterait une expédition sur Casalmaggiore et sur la rive gauche du Pô.

« Ne faites rien tant que Murat ne marchera pas résolument ou tant qu'il ne se chargera pas d'observer Plaisance Alors seulement vous pourrez, en y employant tout votre monde, essayer d'établir une tête de pont sur la rive gauche du Pô.

« *Je ne sais rien de l'envoi d'une des divisions du vice-roi à Crémone, et je crois au contraire, que le vice-roi a encore toutes ses forces devant moi.*

« Un mouvement sur Plaisance ne peut réussir que grâce à la rapidité et à la soudaineté.

« J'approuve l'ordre que vous avez donné au général comte Starhemberg de ne pas se compromettre contre des forces supérieures. »

S'il est assurément étrange de voir qu'à la date du 23 février Bellegarde ignorait encore le mouvement de Grenier sur Plaisance et qu'il croyait avoir encore devant lui toutes les forces du vice-roi, il n'en est plus que vraisemblable de croire que l'ordre tardif envoyé à Nugent, cet ordre qui ne pouvait lui parvenir que lorsqu'il aurait déjà tenté quelque chose sur Casalmaggiore, avait été dicté et inspiré au feld-maréchal par la persistance de l'attitude expectante et presque suspecte de Murat, et surtout par les moyens employés par le roi pour détourner Nugent de son mouvement sur Plaisance, par la crainte, comme il l'écrira

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent; Villafranca, 23 février, II, 234.

lui-même cinq jours plus tard à l'empereur d'Autriche de tomber dans un piège. L'ordre de Bellegarde que nous venons de reproduire, ne ressemble guère, en effet, aux instructions que ce même général Nugent avait reçues de lui le 23 au matin, et qui peuvent se résumer comme suit :

« Sans l'aide et le concours des Napolitains, un mouvement en avant n'amènerait aucun résultat. Il faut donc s'efforcer à décider Murat à se porter vivement en avant sans se préoccuper de Borgoforte d'où on ne peut guère l'inquiéter sérieusement à cause de la présence de l'armée du feld-maréchal. Nugent doit encore, si Murat se refuse à ce mouvement, lui demander de laisser l'armée napolitaine surveiller Plaisance, tandis qu'avec tout son monde il cherchera à passer le Pô, à y établir une tête de pont, jusqu'à ce que Murat se décide à accentuer son mouvement et oblige ainsi les Français à détacher une bonne partie des troupes qu'ils ont sur le Mincio et peut-être même à abandonner cette ligne. »

Comme dans ses ordres antérieurs, Bellegarde mandait une fois de plus à Nugent que si les Français s'affaiblissent réellement devant lui, il ne manquera pas de les attaquer sur le Mincio, afin d'opérer ensuite sa jonction avec les troupes austro-napolitaines de la rive droite du Pô. S'ils se retirent, il les poursuivra et les empêchera de se retourner contre Murat. Il persiste néanmoins, toujours parce qu'il est loin de connaître exactement l'importance des détachements faits par le vice-roi, dans sa résolution d'attendre pour agir d'être fixé sur ce point et sur les intentions du roi de Naples.

Mais, dans l'intervalle, Nugent, dont les préparatifs étaient achevés, avait déjà envoyé à Sacca, 1 bataillon d'infanterie autrichienne, 1 escadron de hussards Radetzky, 1 compagnie d'infanterie napolitaine avec 3 canons et 1 peloton de lanciers napolitains et placé ce détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Mesko.

D'après les nouvelles qu'il avait reçues de la rive gauche du Pô, le moment paraissait favorable. On lui affirmait, en effet, que le pays était complètement dégarni de troupes et qu'il n'y avait à Casalmaggiore que quelques gendarmes. Nugent espérait, par suite, que le détachement, après avoir pris pied à Casalmaggiore, pourrait pousser jusqu'à San Giovanni in Croce (12 kilomètres au nord de Casalmaggiore), peut-être

même si les circonstances s'y prêtaient, jusqu'à Piadena (4 kilomètres et demi plus au nord) et envoyer des patrouilles de cavalerie de San Giovanni par Bozzolo sur Marcaria et Cannetto sull'Oglio, avec mission de couper les ponts et de jeter l'alarme dans le pays.

Afin de couvrir la gauche du détachement, un petit parti de cavalerie devait remonter le Pô en bordant la rive gauche, pendant qu'un autre parti, d'effectif plus considérable se dirigerait de San Giovanni in Croce vers Crémone. Enfin deux autres détachements partant l'un de Brescello, l'autre de Guastalla, avaient ordre de passer le Pô et de battre l'estrade au-delà de Sabbioneta (6 kilomètres à l'est de Casalmaggiore). En alarmant de cette façon la Lombardie, Nugent espérait amener le vice-roi à s'affaiblir sensiblement sur le Mincio. A ce moment, il avait déjà connaissance de l'arrivée depuis la veille à Plaisance d'une colonne de 5.000 hommes ; il savait qu'on y attendait, le jour même, une autre colonne de 8.000 hommes composée également de régiments français pour la plupart, enfin qu'on parlait sérieusement de la venue du vice-roi dans cette ville, dont on poussait la mise en défense avec une activité fébrile[1].

Pendant ce temps, le chef de bataillon d'Esbeck manœuvrait habilement contre Gavenda qu'il cherchait à forcer et à rejeter derrière la Nure et qu'il obligeait pendant la journée du 23 à se replier progressivement devant lui[2].

Sur le Mincio, on avait craint un moment de voir les Français exécuter une reconnaissance offensive en avant de Goïto. Mais on n'avait pas tardé à se rassurer et on avait pu laisser les troupes achever de s'installer dans leurs cantonnements[3].

Sur le lac de Garde, en présence des mouvements des Français en avant de Brescia et dans la montagne, les derniers postes autrichiens s'étaient repliés des environs de Gargnano jusqu'en arrière de Tremosine[4].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38.

2. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier, 23 février au 3 mars 1814. — *K. und K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 24 février, II, 248 *c*.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee;* 23 février, XIII, 3 ; XIII, 4 ; F.-M.-L. comte Neipperg. Radivojevich, Mayer von Heldenfeld et Merville au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 23 février matin, Quaderni, Mozzecane et Rosegaferro, 23 février, II, 226, II, 230, 231, 232.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee ;* 23 février,

Enfin, d'un tout autre côté, devant Venise, qu'on continuait à bloquer, le feld-maréchal-lieutenant Marschall annonçait qu'il venait d'achever l'armement d'une batterie qui allait ouvrir le feu contre la redoute de Cavanella[1].

Pendant que Tascher courait la poste sur la route du Mont-Cenis, le duc de Feltre informait de la part de l'empereur le vice-roi, la grande-duchesse de Toscane et le prince Camille Borghese que le ministre des Relations extérieures venait de lui communiquer la déclaration de guerre du roi de Naples, et il donnait au prince Camille l'ordre de faire filer sur Briançon tous les fusils et sur Chambéry une division de 6.000 hommes avec 12 pièces d'artillerie[2].

A la même date et sur la demande du vice-roi, le prince Camille mandait au duc de Feltre qu'il allait « s'occuper des moyens d'assurer la subsistance de l'armée d'Italie en Piémont et au pied des Alpes pour le cas où les mouvements de cette armée devraient la porter en France », et qu'il pourvoirait à ces besoins par voie de réquisitions. Il faisait remarquer, toutefois, et avec raison, que, comme on procédait en même temps à la levée de 1815 dans les départements de l'ancien Piémont, afin de n'y pas agiter mal à propos les esprits », il faudrait que les bons de denrées fournies fussent acceptables en déduction des contributions extraordinaires de 1814[3].

24 FÉVRIER 1814. — **Passage du Pô et coup de main sur Casalmaggiore. — Grenier se prépare à prendre l'offensive à Plaisance. — Gavenda rejeté sur Podenzano. — Bellegarde cantonne toutes ses troupes à l'exception des avant-postes. — Signature de la convention de Lucques. — Retour de Milan du général Poni. — Le prince Camille se propose d'envoyer des renforts à Plaisance.** — Pendant la nuit du 23 au 24 février, le capitaine baron d'Aspre avait réussi à passer le Pô en barque avec une com-

XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 23 février soir, II, 229.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 23 février, II, 227.

2. *Correspondance*, t. 27, n° 21351. L'empereur au duc de Feltre; Nogent, 22 février; — n° 21356. L'empereur au roi Joseph; Châtres, 23 février, deux heures après-midi. — *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au vice-roi, à la grande-duchesse de Toscane, et au prince Camille Borghèse; Paris, 23 février 1814.

3. *Archives de la guerre.* Le prince Camille au ministre de la Guerre; Turin, 23 février 1814.

pagnie d'infanterie et un peloton de hussards et à surprendre Casalmaggiore où il enleva et fit prisonniers le chef d'escadron Frangipani et une trentaine de gendarmes. Tandis que d'Aspre envoyait ses patrouilles battre le pays aux environs de Casalmaggiore et qu'une partie des troupes venait le soutenir sur la rive gauche, on avait immédiatement commencé les travaux de réparation qu'on avait confiés aux marins de la garde napolitaine, et chargé quelques pionniers autrichiens de procéder à l'érection d'une tête de pont sur la rive gauche. Pour compléter l'organisation de la défense du passage, on s'était, en même temps, mis à construire une batterie sur la rive droite. Le 24, au soir, la batterie était achevée, et les réparations du pont avaient tellement progressé que, dès le lendemain, il était praticable pour l'infanterie[1].

Mais, d'un autre côté, un danger plus sérieux menaçait Nugent. Les dernières troupes de la division Rouyer et la brigade de cavalerie du général Rambourg étaient arrivées à Plaisance depuis la veille au soir, et les avant-postes autrichiens avaient, dès le 24 au matin, remarqué des mouvements qui ne laissaient aucun doute sur les intentions des Français et sur l'imminence d'un mouvement offensif.

En même temps, le lieutenant-colonel Gavenda mandait de Podenzano (3 kilomètres à l'ouest de la rive gauche de la Nure) à Nugent que les Français l'avaient assez vivement pressé depuis la veille. A partir de Castelnuovo (sur la rive gauche du Tidone) il avait été obligé de s'engager à plusieurs reprises sans éprouver cependant des pertes sensibles et il avait été, en fin de compte, forcé de se replier sur Podenzano, d'où il s'était relié avec les postes établis sur la droite de la Nure à San Giorgio.

Ce mouvement rétrograde avait, en somme, contraint Gavenda à revenir s'établir à hauteur de l'avant-garde de Nugent. S'il avait pu rester encore jusqu'à ce moment quelques doutes à celui-ci, il ne lui était désormais plus permis de s'illusionner,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent;* 24 février, XIII, 38. — *Operations Journal der K. K. Armee;* XIII, 3, XIII, 9. — F.-M.-L. comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 24 et 25 février, minuit, II, 248 et 248 *a*, etc. — En annonçant la réussite du coup de main sur Casalmaggiore, Nugent disait à Bellegarde :

« Si le vice-roi prend l'offensive sur la rive droite du Pô, j'espère décider le roi de Naples à accepter le combat. »

Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia, 48. Vice-préfet du Haut-Pô au ministre de l'Intérieur, et préfet du Haut-Pô au général Fontanelli; Crémone, 25 février 1814.

Car, pendant toute la journée, il n'avait cessé de recevoir de tous côtés des nouvelles lui annonçant la présence du général Grenier à Plaisance et l'arrivée sur ce point de renforts considérables[1].

Il est plus que probable que le vice-roi, qui avait reconnu la nécessité de dégager son corps de droite serré de trop près par Nugent, avait été encouragé dans la résolution assez grave qu'il prenait en détachant plus de la moitié de ses forces sur la rive droite du Pô par les déclarations antérieures du roi de Naples, par la certitude presque absolue de n'avoir affaire qu'à la division autrichienne. De toute façon, un heureux concours de circonstances justifiait et sa résolution et le moment qu'il avait choisi pour la mettre à exécution, puisque, en présence des rapports alarmants de ses généraux qui lui signalaient la recrudescence effrayante des maladies et, surtout des maladies de poitrine, parmi ceux de ses soldats qui continuaient à camper, Bellegarde venait précisément de donner l'ordre de cantonner toutes ses troupes à l'exception de celles qui assuraient le service des avant-postes[2].

Le vice-roi pouvait donc concevoir quelques espérances. Le retour de Tascher, qu'il savait en route et qui était en ce moment à Turin, allait le fixer sur les volontés de l'empereur. Il avait de bonnes nouvelles de la Grande Armée, comme il l'avait écrit la veille à la vice-reine, et si Grenier battait, comme tout permettait de le croire, le corps autrichien de la rive droite du Pô, ce succès suffisait pour donner au vice-roi la possibilité de tenir encore quelque temps la ligne de Mincio. « Tout ceci, ajoutait-il, ne peut tarder à être terminé ; ainsi il ne faut plus qu'un peu de patience[3]. »

Le jour même, il est vrai, Fouché apposait sa signature sur la déplorable et honteuse convention de Lucques, dont il

1. *Archives de la guerre.* Rapport du lieutenant général Grenier sur les opérations des corps de troupes sous ses ordres sur la rive droite du Pô, du 23 février au 3 mars 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 24 février, XIII, 38.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee;* 24 février, XIII, 3, XIII, 4. — F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld et Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane et Quaderni, 24 février, II, 236, 237 et 238. — F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. marquis Sommariva, Mayer von Heldenfeld et Radivojevich ; Villafranca, 24 février, II, 239 et 239 *a*. *Regio Archivio di Stato, Modène* (*Archivio Estense Tassoni*, Lettere private del Senatore Tesli al Barone Tassoni).

3. Le vice-roi à la vice-reine, Volta, 23 février 1814.

envoyait aussitôt copie aux généraux La Salcette et Miollis à Civita-Vecchia et au château Saint-Ange[1].

L'entrevue et l'entretien de la vice-reine avec l'aide de camp que son père lui avait envoyé n'avaient pas été de longue durée et ne pouvaient avoir eu des conséquences sérieuses puisque, arrivé à Milan le 22 dans la soirée, le général bavarois accompagné du colonel Bataille était déjà de retour dans la matinée du 24 au quartier-général du vice-roi et que, le soir même, à neuf heures, le feld-maréchal-lieutenant Fenner annonçait à Sommariva que l'aide de camp du roi de Bavière avait passé par ses lignes pour aller coucher à Vérone et se rendre le lendemain auprès de Bellegarde[2].

Enfin, en présence des succès remportés par Augereau, le prince Camille venait de donner l'ordre à quelques détachements appartenant aux bataillons de guerre de l'armée d'Italie de rejoindre leurs corps en passant par Plaisance. Ces détachements se composaient de 541 hommes des 9e et 53e de ligne venant du Mont-Cenis et de la Maurienne, de 338 hommes des 84e et 106e provenant de Fenestrelle, de 146 hommes du 35e, du 4e bataillon (800 hommes), du 7e de ligne partant de Turin le 1er mars, et du 4e bataillon (700 hommes) du 137e qui, quittant Alexandrie le 26 février, devait arriver à Plaisance, le 1er mars. L'ensemble de ces détachements constituait un renfort total de 2.525 hommes[3].

1. Voir, *Annexe XXIX*, le texte même de la convention de Lucques.
Lorsque l'empereur eut connaissance de cette convention qu'il traita de « ridicule », il chargea Clarke (*Correspondance*, t. 27, n° 21468, Soissons, 12 mars) d'exprimer à Fouché le mécontentement que lui causait la stipulation en vertu de laquelle les garnisons de Civita-Vecchia et du château Saint-Ange rentreraient en France par mer (art. 2, 3 et 5). Une semblable clause mettait ces troupes entre les mains des Anglais. Aussi l'empereur, ignorant exactement ce qui se passait en Italie, avait-il envoyé à Clarke l'ordre de les diriger en toute hâte et par terre sur Gênes et d'en aviser Fouché (*Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au duc d'Otrante; Paris, 11 mars 1814). Voir *Annexe XXXII*.

2. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 24 février, après-midi. — *K. und K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) et F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo di Verona, 24 février, dix heures du soir, II, 233.
Cf. *Journal du baron von Hügel*.
« 26 *février*. Le général bavarois est de retour de Milan. Il n'a rien vu et rien observé et nous a dit que le vice-roi est sans animosité contre les alliés mais qu'il veut rester fidèle à Napoléon... »

3. *Archives de la Guerre*. Le général Porson au général Vignolle; Turin, 24 février 1814. Le bataillon du 7e à peine parti de Turin et mis en route pour Alexandrie reçut l'ordre de rétrograder pour se rendre à Chambéry. *Ibidem* : général Porson au général Vignolle; Turin, 2 mars.

Neri, en ce moment à Sondrio, passer également par le Simplon et se joindre à la colonne qui se dirigeait sur Brigue. Il ne lui recommandait pas moins de continuer les préparatifs pour faire sauter, si besoin en était, plusieurs ponts de la route du Simplon. Les ordres de l'empereur avaient fait renaître l'espoir dans son cœur et il ajoutait en *post-scriptum :* « Il est, j'espère, probable que nous n'en serons pas réduit à la dure extrémité de faire d'autres mouvements rétrogrades[1]. »

En même temps, le prince Camille, se conformant, lui aussi, aux instructions apportées par Tascher, informait l'empereur et le vice-roi qu'il faisait « des dispositions pour envoyer à la division de l'armée de réserve qui occupe Plaisance tous les renforts disponibles se montant pour le moment à 4.000 hommes[2]. »

Dans ces conditions, et comme il devait d'ailleurs le consigner dans la dépêche que quelques jours plus tard il adressa de Mantoue au duc de Feltre[3], le vice-roi ne pouvait que se féliciter d'avoir dirigé Grenier sur Plaisance, d'autant plus que, malgré tous ses efforts « pour chercher à ramener Murat », le roi de Naples, sans s'engager à rien de positif, se bornait à lui faire promettre : « que ses troupes n'agiraient point offensivement contre celles « de l'empereur jusqu'à ce que Sa Majesté eût répondu à des « ouvertures qu'il lui avait faites[4]. »

Le vice-roi avait donc sagement agi en profitant de cette espèce d'engagement, de ce semblant de trêve tacite, pour détacher une partie de ses troupes sur la rive droite du Pô, et donner au général Grenier l'ordre de marcher au plus vite l'ennemi et d'attaquer Parme.

Le 25, au matin, le général Grenier, parfaitement renseigné sur la position de son adversaire, sachant que le détachement du chef de bataillon Desbeck arriverait dans la journée même à hauteur de Ponte dell'Olio et de San Giorgio Piacentino,

1. Le vice-roi au général Fontanelli, ministre de la Guerre du royaume; Volta, 25 février (Cité par Zanoli, II, LVIII, p^es 381-382) *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana.*

2. *Archives de la guerre.* Le prince Camille à l'empereur; Turin, 25 février 1814.

3. *Archives de la guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 3 mars 1814.

4. Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« Le 25. — Un officier d'ordonnance du roi de Naples, le prince d'Albano est arrivé de Bologne apportant la nouvelle que l'armée napolitaine s'est mise en marche pour Parme, que Livourne a été pris, que les troupes françaises qui s'y trouvaient avaient été faites prisonnières et que par cet événement et la prise du port d'Ancône, un grand nombre de troupes a été (*sic*) devenue disponible, qui allait rejoindre l'armée le premier jour. »

impardonnables fautes, son ingratitude envers son souverain et son crime envers sa patrie. Elle ne saurait résister à un examen quelque peu approfondi. Planat de la Faye et Tascher se sont victorieusement chargés de défendre et de justifier la mémoire inattaquable du prince Eugène. Aussi ce triste débat nous paraissant définitivement clos par les nombreux documents officiels qu'ils ont produits, nous nous garderons d'insister davantage sur un aussi lamentable sujet.

Sans perdre une minute, aussitôt après avoir pris connaissance des ordres que lui apportait Tascher, le vice-roi s'était mis en mesure de s'y conformer. Répondant immédiatement à une lettre datée de Gênes, le 22 février, par laquelle le prince Félix lui annonçait son arrivée dans cette ville[1], il lui avait aussitôt fait savoir qu'il espérait que, « avant d'avoir mis ses troupes en mouvement pour rétrograder en France, il aurait reçu assez à temps les lettres du prince Camille ». Il lui mandait de plus que : « Depuis les dernières victoires de l'empereur, *l'intention de Sa Majesté est qu'on tienne fortement en Italie*[2]. » Il l'invitait, par suite, à s'occuper sans délai de l'organisation du bataillon du 112e[3] de ligne, et du 35e léger, d'accélérer le plus possible leur instruction, habillement, équipement et armement et de lui dire « sur quoi il peut compter de ces troupes ».

En même temps, comme il venait d'apprendre qu'Augereau avait commencé avec succès ses opérations sur le flanc gauche des armées alliées et se dirigeait sur Genève, afin de seconder le mouvement du duc de Castiglione il avait prescrit à Fontanelli de donner l'ordre à la colonne établie du côté du Simplon de se munir des vivres pour quatre jours, de passer cette montagne, de se poster à Brigue, d'où, après avoir pris position elle devait pousser des partis dans le Valais même, jusqu'à Sion pour précipiter la retraite du colonel Simbschen et avoir des nouvelles. Il exprimait, en outre, le désir de voir la colonne du colonel

1. Le général Pouchain, auquel le prince Félix avait remis le commandement des troupes revenant de Toscane, venait d'arriver avec elles à Gênes après avoir laissé le 1er bataillon du 112e à la Spezia à cause de la présence à Pontremoli d'un détachement autrichien (*Archives de la Guerre*, général Pouchain au ministre de la Guerre; Gênes, 25 février).

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au prince Félix; Volta, 25 février.

3. *Archives de la Guerre*. Le prince Félix au duc de Feltre; Gênes, 2 mars. Après réception de la dépêche du vice-roi, le prince Félix avait fait rétrograder sur Gênes le 4e bataillon du 112e qui n'était plus, le 1er mars, qu'à une marche de cette ville et il avait suspendu le mouvement des troupes sous ses ordres.

Neri, en ce moment à Sondrio, passer également par le Simplon et se joindre à la colonne qui se dirigeait sur Brigue. Il ne lui recommandait pas moins de continuer les préparatifs pour faire sauter, si besoin en était, plusieurs ponts de la route du Simplon. Les ordres de l'empereur avaient fait renaître l'espoir dans son cœur et il ajoutait en *post-scriptum :* « Il est. j'espère, probable que nous n'en serons pas réduit à la dure extrémité de faire d'autres mouvements rétrogrades[1]. »

En même temps, le prince Camille, se conformant, lui aussi, aux instructions apportées par Tascher, informait l'empereur et le vice-roi qu'il faisait « des dispositions pour envoyer à la division de l'armée de réserve qui occupe Plaisance tous les renforts disponibles se montant pour le moment à 4.000 hommes[2]. »

Dans ces conditions, et comme il devait d'ailleurs le consigner dans la dépêche que quelques jours plus tard il adressa de Mantoue au duc de Feltre[3], le vice-roi ne pouvait que se féliciter d'avoir dirigé Grenier sur Plaisance, d'autant plus que, malgré tous ses efforts « pour chercher à ramener Murat », le roi de Naples, sans s'engager à rien de positif, se bornait à lui faire promettre: « que ses troupes n'agiraient point offensivement contre celles « de l'empereur jusqu'à ce que Sa Majesté eût répondu à des « ouvertures qu'il lui avait faites[4]. »

Le vice-roi avait donc sagement agi en profitant de cette espèce d'engagement, de ce semblant de trêve tacite, pour détacher une partie de ses troupes sur la rive droite du Pô, et donner au général Grenier l'ordre de marcher au plus vite l'ennemi et d'attaquer Parme.

Le 25, au matin, le général Grenier, parfaitement renseigné sur la position de son adversaire, sachant que le détachement du chef de bataillon Desbeck arriverait dans la journée même à hauteur de Ponte dell'Olio et de San Giorgio Piacentino,

1. Le vice-roi au général Fontanelli, ministre de la Guerre du royaume: Volta, 25 février (Cité par Zanoli, II, LVIII, p^es 381-382) *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*.

2. *Archives de la guerre*. Le prince Camille à l'empereur; Turin, 25 février 1814.

3. *Archives de la guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 3 mars 1814.

4. Cf. *Journal du baron von Hügel*.

« Le 25. — Un officier d'ordonnance du roi de Naples, le prince d'Albano est arrivé de Bologne apportant la nouvelle que l'armée napolitaine s'est mise en marche pour Parme, que Livourne a été pris, que les troupes françaises qui s'y trouvaient avaient été faites prisonnières et que par cet événement et la prise du port d'Ancône, un grand nombre de troupes a été (*sic*) devenue disponible, qui allait rejoindre l'armée le premier jour. »

avait décidé de commencer son mouvement sur Pontenure.

D'après les renseignements qu'il avait recueillis, il ne devait trouver sur la Nure que la brigade du général comte Starhemberg, établie derrière ce cours d'eau en soutien des troupes détachées plus en avant et appuyées aux montagnes. Il croyait savoir que la brigade du général-major Gober était en deuxième ligne sur le Taro, ainsi qu'un détachement envoyé sur Sacca et qui, soutenu par quelques troupes napolitaines, avait passé le Pô la veille, enfin que le général Nugent se tenait à Parme avec sa troisième ligne, composée de deux bataillons anglais et de quelques bataillons napolitains sous les ordres du général Campana, tandis que la 1re division de l'armée napolitaine était placée en échelons sur l'Enza et jusqu'à Reggio.

Décidé à débusquer, le 25, Starhemberg de Pontenure, le général Grenier se porta en avant sur trois colonnes : la première, sous les ordres des généraux Severoli et Soulier, et composée de 3 petits bataillons italiens et de 4 bataillons de la division Gratien (presque tous des conscrits), représentant un effectif de 16 à 1.700 hommes et ayant avec elle 200 chevaux, se dirigea par San Polo et Podenzano sur San Giorgio. La deuxième colonne, au centre, composée de la division Rouyer et de la presque totalité de la brigade Rambourg devait suivre la grande route pour déboucher sur Pontenure. A la gauche, une troisième colonne, commandée par le général Jeanin, marchait par la route de Plaisance à Crémone et allait sur Roncaglia. Le général Rambourg conduisait la cavalerie et l'avant-garde de la colonne du centre. Grenier espérait arriver, le soir, jusque sur les bords de la Chiavenna-Landi (5 kilomètres à l'est de Pontenure). Il se rendait toutefois compte qu'il serait à peine possible de faire autant de chemin dans le courant de la journée, en raison de l'heure assez tardive (dix heures) à laquelle il avait fixé le commencement du mouvement [1].

Le général Starhemberg, se conformant aux ordres qu'il avait reçus, se replia presque sans combat en présence de la supériorité des forces que Grenier déployait devant lui, jusque sur la rive droite de l'Arda, à hauteur de Fiorenzuola. Le soir, le gros de sa brigade était établi pour la nuit à Alseno (à peu près à mi-chemin entre Fiorenzuola et Borgo

1. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Le général Severoli au général Fontanelli; Plaisance, 25 février, huit heures du matin.

San Donnino) et sa réserve à Borgo San Donnino, pendant que son détachement de droite s'arrêtait à Cortemaggiore, sur l'Arda (7 kilomètres et demi au nord de Fiorenzuola). Starhemberg se proposait encore à ce moment d'essayer, le lendemain, de défendre le passage de l'Ongina, petit cours d'eau sur lequel passe la route de Fiorenzuola à Borgo San Donnino. Il ne restait plus sur la rive gauche de la Nure que les détachements du lieutenant-colonel Gavenda et du major Flette qui, attaqués par la colonne de Severoli à Podenzano et à San Giorgio, s'étaient repliés au-delà de Carpaneto et s'étaient arrêtés entre le Chero et la Chiavenna, pour passer la nuit à environ 7 kilomètres au sud-ouest de Fiorenzuola.

La colonne de Severoli prit position, le 25, au soir, en avant de San Giorgio, occupant Carpaneto par des avant-postes; celle du centre s'arrêta en avant de Cadeo, sur la Chiavenna, ayant ses avant-postes de l'autre côté de ce cours d'eau, à Fontana Fredda (4 kilomètres à l'ouest de Fiorenzuola) et celle de Jeanin à Chiavenna-Landi (un peu plus de 2 kilomètres à l'ouest de Cortemaggiore), poussant des partis à gauche vers le Pô. C'était à peine si on s'était engagé et on n'avait ramassé qu'une cinquantaine de traînards[1].

Pendant que Starhemberg cédait prudemment le terrain aux forces supérieures de Grenier, le capitaine d'Aspre rejoint à Casalmaggiore par le reste du détachement poussait jusqu'à San Giovanni in Croce, envoyait des partis à l'est jusqu'à Bozzolo, au nord jusqu'à Cannetto sur l'Oglio, à l'ouest jusqu'à mi-chemin de Crémone.

Le roi de Naples était venu, dans la matinée du 25, inspecter les travaux de défense en cours d'exécution à Sacca et le pont de Casalmaggiore auquel travaillaient les marins de sa garde et qui devait être le lendemain praticable pour la cavalerie. Il avait ensuite repris le chemin de Reggio non sans avoir informé Nugent qu'il avait prescrit à Carascosa de le soutenir en cas d'attaque sérieuse venant de Plaisance et de se porter aussitôt sur Parme[2].

1. *Archives de la Guerre.* Rapport du lieutenant-général Grenier, du 23 février au 3 mars. — *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. — *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde. Rapport, III, 101 *a*. Général comte Starhemberg au général comte Nugent. Borgo San Donnino, 25 février, neuf heures du soir, II, 281, *b*. — *Relation des combats livrés par l'armée* impériale et royale d'Italie du 1er au 7 mars (rédigée par ordre le 12 mai 1814), XIII, ad 38.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3,

Le même jour, le général Rouyer Saint Victor, commandant le département des Apennins s'était, sur l'ordre du général Fresia, porté sur Pontremoli avec 2 compagnies du 1er régiment de gardes nationales de Toulon, quelques gendarmes et quelques marins, et, après un engagement de peu de durée, en avait débusqué le petit détachement autrichien qui occupait cette ville depuis le 17. Le major Puspöcky, qui commandait ce petit détachement et auquel cette escarmouche avait coûté 42 hommes hors de combat et une soixantaine de prisonniers, se replia sur Berceto d'où il se mit en communication avec le poste de Fornovo di Taro[1].

Eès qu'il avait eu connaissance de la mesure prise par Bellegarde, le vice-roi s'était empressé de suivre son exemple, et, de son côté, il avait cantonné la plus grande partie de ses troupes à Desenzano, Rivoltella, Pozzolengo, Castiglione delle Stiviere, Solferino, Cavriana, Medole et Guidizzolo. De plus, il avait eu le soin d'envoyer aux avant-postes de Neipperg un parlementaire chargé de transmettre au général autrichien l'avis officiel des défaites de Blücher et de la victoire de Montereau.

Quant à Bellegarde, il avait prescrit à ses généraux de veiller à ce que toutes les troupes cantonnées prissent les armes et fussent formées tous les jours avant l'aube sur les points de rassemblement qu'on avait dû leur assigner en cas d'attaque.

Depuis la veille, San Benedetto était occupé par des troupes napolitaines et par des postes autrichiens de la brigade Steffanini[2].

XIII, 4. — *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 25 février et 25 février, minuit, II, 248, et II, 248 *a*.

1. *Regio Archivio di Stato*, *Genes*, et *Gazetta di Genova*, n° 17.

Archives de la guerre. Général Montchoisy au ministre de la Guerre ; Gênes, 27 février. — *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. — Dans sa dépêche de Turin, le 2 mars, au général Vignolle (*Archives de la Guerre*), le général Porson commet une erreur de date en annonçant que le poste autrichien de Pontremoli a été surpris et enlevé le 23 février.

2 *K. und. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 25 février, II, 242, 243, 244. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 25 février, II, 250. — F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld et à tous les généraux ; Villafranca, 25 février, II, 249, *b*, et II, 256.

Enfin le feld-maréchal-lieutenant Marschall mandait à Bellegarde qu'il avait échoué dans ses démarches auprès du général Seras. Il avait en vain tenté de le corrompre et de l'amener à prix d'argent à lui ouvrir les portes de Venise [1].

26 FÉVRIER 1814. — **Retraite de Starhemberg derrière le Taro. — Nugent rappelle le détachement de Casalmaggiore. — Mouvement de Bonnemains sur Marcaria. — Situation critique de Nugent aggravée par la retraite des Napolitains. — Démonstrations du vice-roi sur la ligne du Mincio et en avant de Mantoue. — Sir John Gore remplace le contre-amiral Fremantle à la tête de l'escadre de l'Adriatique. — L'empereur ordonne au roi Joseph d'écrire à Murat et à Caroline et d'envoyer quelqu'un auprès du roi de Naples — Les explications de Fouché sur la convention de Lucques. — Situation militaire de la 28e division militaire.** — Mieux renseigné que Starhemberg sur l'ensemble de la situation, et sachant, depuis quelques jours déjà, que le vice-roi avait, dirigé des renforts considérables sur Plaisance, Nugent avait, pendant la nuit, fait tenir à ce général l'ordre de ne pas s'entêter à la défense de la ligne de l'Ongina et de se replier au contraire, s'il avait affaire à des forces supérieures en nombre, sur la rive gauche du Taro, où il allait réunir le gros de sa division, afin d'être en mesure de le recueillir et de le soutenir au besoin [2].

Le 26 au matin, la première colonne de Grenier, celle de Severoli, reprit son mouvement en avant en marchant sur San Protaso au sud de la grande route et jetant des postes sur sa droite dans la montagne vers Lugagnano et Fornovo di Taro; celle du centre poussa sur Borgo San Donnino, et celle de gauche sur Cortemaggiore. Starhemberg essaya pendant quelque temps de tenir à Alseno; mais, afin d'éviter des pertes inutiles et d'abréger sa résistance, Grenier menaça de déborder sa gauche par Castelnovo di Terzo. Cette manœuvre, grâce à laquelle Grenier se proposait de couper une partie de ses troupes, décida Starhemberg à rompre le combat et à se retirer derrière le Taro,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 25 février, II, 241. Marschall fait connaître que sir Robert Wilson avait demandé qu'on lui ouvrît à cet effet un crédit d'un million de francs.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 26 février, II, 281 *a*.

suivi de près par les Français qui malmenèrent assez sérieusement son arrière-garde[1].

L'aile droite de Starhemberg se replia par San Secondo Parmense sur Tre Casali derrière le Taro. A l'aile gauche, le lieutenant-colonel Gavenda et le major Flette allèrent, le 26, jusqu'à San Pellegrino Parmense et, le 27, à Fornovo di Taro, où se trouvait déjà une compagnie d'infanterie dont les postes bordaient le Taro plus en aval jusqu'à Madregolo.

Le 26, au soir, les troupes de Nugent occupaient les positions suivantes : le colonel Prochaska avec l'avant-garde sur le Taro vis-à-vis de Castelguelfo, près de San Pancrazio Parmense (un peu plus de 4 kilomètres à l'ouest de Parme). Sa gauche occupait Madregolo et se reliait à la compagnie postée à Fornovo, avec mission de surveiller les routes de Pontremoli à Borgotaro et Bardi. A sa droite, 3 compagnies occupaient Tre Casali; 1 compagnie était un peu plus en arrière à Colorno avec un demi-escadron de hussards réparti entre ce point, Sissa (au nord de Tre Casali) et Sacca. Le général-major comte Starhemberg établi à Crocetta (1 kilomètre à l'ouest de Parme) au point de jonction des routes de Crémone et de Plaisance, servait de soutien à son avant-garde. Le général Gober occupait Parme avec sa brigade, tandis que le colonel Robertson avec le bataillon d'infanterie anglaise et les troupes napolitaines du général prince Campana était en réserve en arrière de Parme[2].

L'avant-garde de Grenier avait pris position, de son côté, en avant de Castelguelfo, ayant derrière soi et en échelons la

1. En rendant compte des événements de la journée du 26 dans une courte dépêche qu'il adressait à *Bellegarde, de Parme, le 27 février, à cinq heures du matin* (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, II, 298 *c*), Nugent l'informait que :

« Starhemberg, vivement attaqué le 26, a dû se retirer derrière le Taro, suivi de près par les Français. »

Comme nous avons déjà eu lieu de le faire remarquer à plus d'une reprise, le langage de Nugent sera tout différent lorsque, quelques jours plus tard, il établira un rapport d'ensemble sur les opérations de sa division du 25 février au 2 mars (*Ibidem*, III, 104, *a*). Il ne sera plus question alors d'attaque sérieuse des Français, ni de poursuite vigoureuse de leur part. Il se bornera à dire que l'avant-garde de Grenier s'avança jusqu'à Castelguelfo et à insister sur l'important service qu'il a rendu en attirant sur lui de grosses forces françaises.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. — *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 26 février, XIII, 38. — Général Nugent au F.-M. comte Bellegarde. Rapport sur les opérations du 25 février au 2 mars, III, 101, *a*. — *Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie du 1er au 7 mars* (établie par ordre, le 12 mai 1814, XIII, 38). — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 20 février, et Parme, 27 février, cinq heures au soir, II *a* et II, 298 *e*.

division Rouyer. Les troupes du général Severoli, qui avaient fait une marche très fatigante, très rude, surtout pour de jeunes soldats, resta en réserve à Borgo San Donnino. La brigade Jeanin ne dépassa pas Busseto (13 kilomètres au nord de Borgo San Donnino, à moins de 5 kilomètres du Pô et à 15 kilomètres du Taro). Bien qu'elle n'ait rencontré aucune résistance sur sa route, elle n'avait parcouru, ce jour-là, que fort peu de chemin puisqu'elle s'arrêtait, le soir, à 13 kilomètres de ses positions de la veille[1].

Pendant que le mouvement offensif de Grenier ramenait la brigade Starhemberg derrière le Taro, Nugent avait reconnu l'impossibilité de continuer la démonstration sur Casalmaggiore et envoyé l'ordre au lieutenant-colonel Mesko de se replier sur Parme, au capitaine d'Aspre de repasser sur la rive droite du Pô, de couper derrière lui, mais en partie seulement, le pont du Pô, tout en laissant encore à Sacca les marins de la garde napolitaine, avec une section de pionniers autrichiens et deux canons et de rallier avec le reste de son détachement la division à Parme.

Il n'était que temps, en effet, de faire rentrer la petite colonne du lieutenant-colonel Mesko. A la nouvelle du coup de main de Casalmaggiore, de l'établissement d'un pont sur le Pô et de l'érection des batteries à Sacco, le vice-roi avait donné au général Bonnemains l'ordre de se porter de ce côté avec sa brigade soutenue par un bataillon d'infanterie. Arrivé à Marcaria le 26, Bonnemains avait fait attaquer, le jour même, les cavaliers du capitaine d'Aspre du côté de San-Giovanni, et il les avait obligés à se retirer au plus vite sur Casalmaggiore et à repasser le Pô dans la nuit du 26 au 27[2].

1. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier au vice-roi sur les opérations sur la rive droite du Pô du 23 février au 3 mars. — *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia*, 48. — Général Grenier au général Fontanelli, Borgo San Donnino, 27 février. — Général baron de Dedem, *Mémoires*, p. 378. — *Regio Archivio di Stato, Parme* (*Interno* 222. *Carte delle Prefetture Francese*). Le maire de Fiorenzuola au préfet du Taro ; Fiorenzuola, 26 février. — Général Grenier au baron Dupont-Delporte, préfet du Taro ; Borgo San Donnino, 27 février : « Par suite de mon mouvement, lui écrit-il, les communications de Plaisance à Alexandrie deviennent entièrement libres et l'on peut diriger, par cette route, les convois, détachements, courriers, etc. Profitez du séjour de l'armée sur le Taro pour faire rentrer les approvisionnements nécessaires à Plaisance. »

2. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier au vice-roi. — *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. — Général Grenier au général Fontanelli ; Borgo San Donnino, 27 février. — *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 26 fé-

La position de Nugent, déjà fort difficile en raison de la supériorité numérique des troupes auxquelles son avant-garde avait eu affaire depuis la veille, s'était sensiblement aggravée le soir même. La continuation énergique de l'offensive française s'imposait. Elle seule pouvait permettre d'obtenir des résultats dont la répercussion eût pu être considérable. Malheureusement, soit parce que, comme on a essayé de le prétendre par la suite, Grenier eut été arrêté par une crue subite du Taro, soit pour d'autres raisons qu'il consigna dans son rapport, dans lequel il n'est nullement question de l'obstacle imprévu présenté par le passage du Taro, le lieutenant du vice-roi commit derechef devant Parme la même faute que devant Bassano. Cette fois encore, il laissa échapper une occasion unique et par excès de prudence il ne profita pas du moment où il aurait pu écraser Nugent.

« Je vais chercher, écrivait ce général à Bellegarde de Parme dans la nuit du 26 au 27 février[1], à me maintenir ici, mais je crains fort de ne pouvoir y parvenir parce que je n'ai aucun soutien à espérer des Napolitains, comme le prouvent les lettres ci-jointes.

« Je me trouve très à découvert et très menacé, surtout depuis que les Napolitains ont évacué Guastalla, Gonzaga et San Benedetto. Les Français peuvent, en effet, déboucher à leur aise de Borgoforte et je vais être forcé de laisser du monde de ce côté. »

Les craintes de Nugent étaient fondées. Le roi de Naples, comme le prouvent deux lettres du général Millet, faisait évacuer Guastalla, Carpi et Novi et conseillait à Nugent d'abandonner Parme et de se replier pour le moins sur l'Enza, bien que, d'après lui, ce fût sur la Secchia, ou mieux encore sur le Panaro qu'il convenait, en réalité, d'offrir la bataille à Grenier.

« J'ai soumis, écrivait Millet à Nugent dans la première de ces lettres[2], vos rapports à Sa Majesté qui désire savoir si votre

vrier, XIII, 38. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 27 février, cinq heures du matin, II, 298 *c*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 27 février, cinq heures matin, II, 298 *c*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Reggio, 26 février (original en français), II, 298 *d*.

intention dans la situation actuelle des choses est de livrer bataille sur le Taro, parce que, dans ce cas, elle vous enverrait une de ses divisions. Peut-être penserez-vous que la force de l'ennemi, que vous estimez à 18.000 hommes, et d'un autre côté la présence à Borgoforte d'une division considérable et de l'existence de laquelle Sa Majesté a la plus positive certitude, devraient vous déterminer à vous replier sur l'Enza, d'autant plus que la position de Borgoforte oblige Sa Majesté à conserver une division à Modène, où se trouve son grand parc, pour observer Borgoforte. Je désire avoir promptement votre réponse à cette proposition. Sa Majesté croit, au surplus, que le *vrai champ de bataille, eu égard à la force de l'ennemi, serait véritablement la Secchia et mieux encore le Panaro.*

« J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai donné ordre : au général Carascosa, de se tenir prêt à marcher demain à la pointe du jour avec toute sa division pour se porter sur l'Enza et de faire rentrer le bataillon qui se trouve à Guastalla ; au général d'Ambrosio, de faire rentrer le bataillon de Carpi et de Novi (di Modena) ; au général Livron, de réunir à Reggio les chevau-légers de la garde en ne laissant qu'un poste d'observation au poste de Santa Vittoria (6 kilomètres à l'ouest de Novellara). Il fera également rentrer les marins.

« On laissera un poste d'observation à Carpi qui se reliera par des reconnaissances avec celui que vous avez à San Benedetto. »

Quelques heures plus tard, Millet revenait à la charge pour confirmer à Nugent les dispositions du roi et lui donner à nouveau le conseil d'évacuer Parme et de se replier de suite derrière l'Enza.

« Vous avez reçu à cette heure la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser pour vous prévenir des dispositions de Sa Majesté.

« Je vous donne avis que demain, à la pointe du jour, un bataillon sera placé en position au pont de San Illario (est de Parme) avec 4 pièces de 6 et 2 obusiers où il sera rejoint par le bataillon qui revient de Guastalla. La division d'Ambrosio sera en mesure de faire tous les mouvements ordonnés et les cuirassiers ont ordre de se tenir prêts à marcher.

« *P.-S.* Si vous êtes d'avis que la position de l'Enza soit celle qui puisse convenir, vous trouverez sans doute à propos de faire retirer par Brescello (sur le Pô, nord-est de Parme) et Sor-

bolo (sur l'Enza, 9 kilomètres, nord-est de Parme) une partie de vos troupes de Colorno (nord de Parme) vers Casalmaggiore.

« Je reçois à minuit votre lettre de ce soir, sept heures. Vous devez être instruit maintenant de toutes les dispositions prises. Si vous jugez convenable la position de l'Enza, vous pourrez retirer une partie de vos troupes de la position de Guastalla à Brescello, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander plus haut et Sa Majesté se chargerait de la défense de la grande route en s'étendant à sa gauche du côté de Montecchio (8 kilomètres de la route de Parme et à un peu plus d'un kilomètre de l'Enza). J'attends, Monsieur le général, votre décision sur le parti que je vous ai proposé.

J'ordonne au 6e régiment qui se trouvait à Bologne d'en partir pour Modène[1]. »

En même temps qu'il détachait Bonnemains sur Marcaria, le vice-roi avait résolu d'occuper Bellegarde par des démonstrations exécutées sur la ligne du Mincio et par la garnison de Mantoue. Le 26, à huit heures du matin, une colonne de 800 à 1.000 hommes sortie de Mantoue attaquait le poste de Ghisiola (entre Castel Belforte et Stradella), pendant qu'un autre détachement passait le Naviglio Tartaglione, y forçait un poste et obligeait les troupes de Ghisiola, dont la retraite risquait d'être compromise, à se replier derrière la Molinella où la réserve des avant-postes se contentait de les recueillir. Dans

1. *K. u. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent; Reggio, 26 février (original en français), II, 298 *e.* Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*). On est involontairement tenté de comparer les mesures prises par Murat et les dépêches de Millet à Nugent avec les notes suivantes qu'on lit dans ce *Diario* à la date du 25 février : « La reine, qui paraît de nouveau être de fort bonne humeur, écrit-il, a fait publier le *Bulletin* annonçant une grande victoire remportée par l'empereur Napoléon le 11 de ce mois. On sait qu'elle contrecarre les desseins du roi et qu'elle est hostile à l'alliance. Pour moi, je n'ai jamais cru que Joachim se tournerait contre son beau-frère et, malgré le fait accompli, je persiste à penser qu'il chasse deux lièvres à la fois (*Non lascio di prendere sempre il sentimento che Gioacchino voglia sedere a due staffe*) ». Il est certain, en tout cas, que les victoires remportées contre Blücher avaient produit autant d'effet à la cour de Naples qu'au quartier-général de Reggio. Il est évident, du reste, qu'on s'était repris à espérer, puisque, malgré le faible effectif des troupes qui défendaient le Piémont, le prince Camille avait fait annoncer à la date du 26 février que « les victoires de l'empereur ayant permis que l'on ne fît pas usage, quant à présent, pour le recrutement de l'armée de toutes les ressources ordinaires, ordre était donné de suspendre toutes les opérations préliminaires à la levée de 1815, lorsque celles du tirage auront été exécutées. » (*Regio Archivio di Stato, Gênes. Correspondance militaire*, 26 février 1814.)

l'après-midi du 26, la reconnaissance française rentra à Mantoue, et les Autrichiens réoccupèrent leurs postes.

Une autre colonne française s'était, en même temps, montrée en avant de Goïto, pendant que plusieurs escadrons de cavalerie se dirigeaient vers Massimbona et qu'on exécutait ostensiblement d'assez grands mouvements de troupes sur toute la ligne des avant-postes du vice-roi[1].

En Dalmatie, où l'on attendait l'arrivée des renforts annoncés, on comptait pour faciliter l'expédition projetée sur Cattaro sur le concours d'une division de l'escadre anglaise de l'Adriatique, concours qui avait été, en quelque sorte, promis à Bellegarde et consenti par le vice-amiral Fremantle. Mais, dans l'intervalle, Fremantle, qui avait reçu l'avis de son remplacement par le contre-amiral Sir John Gore, avait cru nécessaire de ne pas engager son successeur et avait, par suite, ajourné la coopération de ses vaisseaux[2].

A la lecture des ordres qu'il envoyait de Troyes, le 26 février, au roi Joseph, il semble que l'empereur eût deviné et prévu la perplexité du roi de Naples :

« Mon frère, lui disait-il[3], il paraît que les Alliés n'ont pas encore ratifié le traité du roi de Naples. Je désire que vous lui expédiiez quelqu'un des vôtres qui se rende en toute diligence auprès du roi ; que vous lui écriviez avec franchise sur l'iniquité de sa conduite en lui offrant d'être son intermédiaire pour le faire revenir ; *qu'il n'a que ce parti à prendre ; que, sans cela, il est perdu, soit par la France, soit par les alliés.*

« Je n'ai pas besoin de rappeler ici tout ce que vous pourrez lui dire. Les Anglais mêmes ne le reconnaissent pas comme roi.

« *Il est encore temps de sauver l'Italie et de replacer le vice-roi sur l'Adige.*

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde, Mozzecane, 26 février, II, 258, 259, 261. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde, Valeggio, 26 février, II, 263, 264, 265. — *Operations Journal der K. K. Armee*, 26 février, XIII, 3; XIII, 4.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Tomasich Journal des Krieges en Dalmatien*, XIII ad IV, 79 et 83. — *Record Office, Admiralty*, V° 48. *Sicily*. Vice-amiral Pellew au contre-amiral Fremantle; Port-Mahon, 31 janvier 1814. Voir *Annexe XXXIII*.

3. *Correspondance*, t. 27, n° 21382. L'empereur au roi Joseph; Troyes, 26 février 1814.

« Ecrivez aussi à la reine sur son ingratitude que rien ne peut justifier et qui révolte même les alliés; écrivez-lui qu'une bataille n'ayant pas eu lieu entre les troupes françaises et napolitaines, tout peut encore s'arranger, mais qu'il n'y a pas un moment à perdre. Comme le sénateur Fouché est encore dans ces contrées, vous pourrez lui écrire de s'entremêler de ces affaires avec le personnage que vous y envoyez. »

Loin de changer d'avis depuis le départ de Tascher, loin de songer à reprendre les ordres dont il l'a chargé, l'empereur a, au contraire, si complètement, si absolument renoncé au projet d'évacuer l'Italie, qu'il ne se contente plus de la défense pied à pied de la ligne du Mincio. Il espère que, grâce à la volte-face à laquelle il voudrait décider Murat, le vice-roi pourra reprendre avant peu ses anciennes positions sur l'Adige.

De son côté, Fouché[1] était trop habile pour n'avoir pas senti le besoin de fournir à l'empereur quelques explications sur les concessions qu'il s'était laissé arracher par Lechi. Tout ce qu'il a fait lui semble non seulement naturel, mais avantageux. Le château Saint-Ange ne pouvait tenir que peu de jours, et c'est grâce à ses efforts que les garnisons de ce fort et de Civita Vecchia pourront conserver leurs armes, alors que les Anglais mêmes en manquent en Italie. Il est vrai qu'elles ne pourront pas en faire usage en Italie; mais l'empereur a donné l'ordre de les diriger sur la France. Enfin s'il a consenti à les y envoyer par mer, c'est uniquement parce que ce transport lui a paru plus prompt, moins fatigant et plus sûr[2]; il oublie naturellement de tenir compte de l'existence des flottes, maîtresses incontestées de la Méditerranée.

Satisfait de son œuvre, Fouché, avant de rentrer en France, avait eu à cœur de faire un crochet jusqu'au quartier-général de Murat, avec lequel il eut encore une entrevue à Modène.

Il faut croire, cependant, d'autre part, que le prince

1. Voir *Annexe XXXIV*, Extrait du *Journal de Florence*, du 3 mars 1814. S'il faut en croire un article de la *Gazette de Florence* du 2 mars, reproduit par la *Gazetta di Parma*, n° 19 du 15 mars, Fouché, venant de Lucques, aurait passé par Florence le 2 mars au matin. Il se proposait de rentrer en France avec sa famille par la route de Bologne et de Parme, et la *Gazette* ajoute : « Il est muni de passeports autrichiens. »

2. *Archives de la Guerre*. Le duc d'Otrante au ministre de la Guerre; Lucques, 26 février 1814.

Félix, arrivé le 22, à Gênes et auquel le prince Camille avait dû, dès le 24, communiquer les ordres de l'empereur rapportés de France par Tascher, avait jugé inutile d'en faire immédiatement part à la princesse Elisa. En effet, ignorant les volontés nouvelles de l'empereur, la grande-duchesse de Toscane écrivait, le 26, de Lucques au duc de Feltre pour lui faire savoir que, connaissant l'importance que l'empereur attachait à avoir à Briançon des troupes provenant de la 29e division militaire, elle avait informé le vice-roi et le prince Camille des ordres formels qu'elle avait donnés dans ce sens à son mari[1].

Enfin, pour en finir avec les événements de cette journée, il nous reste à faire remarquer que le prince Camille[2], répondant à une dépêche en date du 13, par laquelle le vice-roi demandait à connaître la situation exacte des troupes de son Gouvernement, lui faisait savoir que, loin d'avoir de l'excédent en infanterie, il n'avait, en réalité, que 11.522 hommes au lieu des 12.300 que le vice-roi l'autorisait à garder pour le Mont-Cenis, la vallée d'Aoste, Turin, les forts de la rivière de Gênes, Alexandrie, Fenestrelle et Casal. Ce chiffre était, du reste, exagéré, puisqu'on comprenait dans ce total près de 2.000 hommes qui attendaient leur réforme et un nombre considérable de conscrits qui n'étaient même pas habillés. Même en faisant état des quelques troupes (1.800 à 1.900 conscrits), que le prince Félix allait laisser à Gênes, en raison des dangers que l'embarquement en Sicile du corps anglo-sicilien allait faire courir aux côtes de la 28e division militaire, le prince Camille était, si l'on excepte quelques canonniers et quelques sapeurs, dans l'impossibilité absolue de renforcer le vice-roi. Il est juste, d'ailleurs, de reconnaître qu'il venait d'envoyer à Plaisance le 6e bataillon du 1er léger, le 4e bataillon des 42e et 137e de ligne, forts en tout de plus de 2.000 hommes, et les détachements des 9e, 35e, 84e et 106e, formant un total d'environ 1.025 hommes.

27 FÉVRIER 1814. — **Explications fournies à leurs chefs par Nugent et Grenier. — Positions de Grenier et de Nugent. — Bonnemains à Cassalmaggiore. — Le général Rebrovich désigné pour prendre le commandement de l'ancienne brigade Steffanini. —**

1. *Archives de la Guerre.* La princesse Elisa au ministre de la Guerre; Lucques, 26 février 1814.

2. *Archives de la Guerre.* Le prince Camille Borghèse au vice-roi. Turin, 26 février.

Coup de main projeté sur Governolo. — Le vice-roi attend les réponses de Murat. — Bentinck remet au vicaire général la note de lord Castlereagh en date de Châtillon, 4 février. — Il est assez curieux de voir que, dans les rapports qu'ils établirent après la fin des opérations qui allaient obliger la division autrichienne à se replier jusque sous les murs de Modène, Nugent et Grenier ont tous deux éprouvé le besoin de justifier, l'un sa désobéissance aux ordres du roi de Naples, l'autre son inexplicable lenteur et l'hésitation qu'il marqua pendant près de trois jours en présence d'un adversaire battu et sensiblement inférieur en nombre.

Leurs explications sont trop intéressantes et trop typiques pour que nous ne les reproduisions pas.

« La bonne tenue montrée par mes troupes, écrit le général Nugent dans son *Journal*[1], tant lors de l'arrivée des troupes du général Grenier à Fiorenzuola le 25, que le 26 à Castelguelfo, avait tellement étonné le général français qu'il n'osa pas tenter une attaque ouverte et se borna à faire des démonstrations sur ma droite, démonstrations qui durèrent trois jours, tant sur le bas Taro que sur le Pô du côté de Sacca et de Casalmaggiore sans amener aucun résultat palpable, bien que Grenier disposât de deux fois plus de monde que moi. »

Dans son rapport d'ensemble (*K. und K. Kriegs-Archiv*, III, 101 *a*), il renchérit encore à ce sujet.

« J'avais donc réussi, dit-il, à attirer contre moi de grosses forces françaises; mais, pour que l'armée du feld-maréchal comte Bellegarde pût profiter de l'affaiblissement du vice-roi, il importait pour moi de retenir le plus longtemps possible sur la rive droite du Pô les troupes que j'avais devant moi. Toutefois, pour obtenir ce résultat, il me fallait la coopération active et l'appui immédiat des Napolitains. J'occupai le 24, une bonne position sur le Taro et mon attitude, ce jour-là, en imposa tellement à l'ennemi qu'il renonça à continuer son offensive. »

Parlant ensuite des événements de Casalmaggiore, que nous aurons lieu de retracer, il ajoute :

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 27 février, XIII, 38.

« Je résolus, par suite, de chercher à priver, le plus longtemps possible, l'ennemi de cette importante communication (celle de Borgoforte), ainsi que de celle de Guastalla, au moins jusqu'à ce qu'il se fût produit quelque événement décisif. L'importance de ces considérations l'emporta sur les dangers auxquels je m'exposais, mais qui n'étaient pas graves, tant que Guastalla restait en notre pouvoir et qu'on continuait à surveiller la tête de pont de Borgoforte, conditions essentielles pour l'exécution de nos mouvements.

« Le général Millet (Nugent est, on le voit, obligé de le reconnaître lui-même) m'annonça à ce moment que les Napolitains quitteraient Guastalla le 27, mais, sur ma demande, il me promit de faire occuper ce point par le général de Livron et me manda même que c'était chose faite. »

Le but que se propose Nugent, en consignant ces considérations dans sa *Relation*, est aisé à découvrir. En faisant supporter aux Napolitains le poids de ses fautes, en les accusant d'être l'unique, ou, tout au moins, la principale cause des défaites qu'il essuya, il cherche à dégager sa responsabilité et à éviter les reproches auxquels il sent bien qu'il aura peine à échapper.

Quant à Grenier, s'il insiste moins longuement que le général autrichien sur les motifs qui l'ont déterminé à s'arrêter sur la rive gauche du Taro, les raisons qu'il donne de son inaction sont loin d'être convaincantes.

« Je fus informé, le 27, à trois heures du matin, dit-il[1], que mon mouvement sur le Taro avait forcé l'ennemi de repasser le Pô, qu'il réunissait des forces et se pelotonnait à Parme. Je rectifiai dans la journée les positions du corps d'armée. Le 28, je serrai les différentes colonnes sur le Taro, et, croyant par les dispositions de l'ennemi qu'il avait l'intention de disputer le passage de ce torrent, j'ordonnai l'établissement de plusieurs batteries pour protéger mon passage. »

Quoi qu'il en soit, Grenier ne parvint pas à convaincre le vice-roi ; car, si le prince Eugène s'abstint, dans ses rapports à Clarke, de se plaindre des fautes commises par le meilleur de

1. *Archives de la Guerre. Relation du lieutenant-général Grenier*, etc.

ses lieutenants, il ne put toutefois (*Dépêche de Mantoue*, du 2 mars)[1] s'empêcher de dire à la vice-reine :

« J'avais envoyé le général Grenier vers Parme. Il avait 18.000 hommes, mais il marcha si lentement que l'ennemi se retira sans avoir été entamé. »

D'autre part, il est évident, et le fait résulte d'ailleurs de la teneur des deux lettres que le général Millet adressa, le 26, à Nugent, que, jusqu'à ce moment (nuit du 26 au 27), le général autrichien avait toujours eu l'espoir de voir le roi de Naples se décider à prendre une part active aux opérations ; mais, les deux communications du général Millet lui prouvèrent que le roi de Naples ne tenterait rien en avant de l'Enza, puisqu'il rappelait à lui les deux brigades qui surveillaient la tête de pont de Borgoforte et qui occupaient également Guastalla, Carpi, Gonzaga et Moglia (environ 7 kilomètres à l'est de Gonzaga).

Nugent protesta énergiquement contre ces mesures en insistant tout particulièrement sur le danger que faisait courir à sa division le retrait des troupes napolitaines de Guastalla. Il ne tarda pas, d'ailleurs à être momentanément rassuré. Un premier billet du général de Livron lui annonça que Guastalla allait être réoccupé ; un second l'informa même que les Napolitains y étaient rentrés.

Nugent pouvait, dès lors, se croire d'autant plus en mesure de se maintenir sur ses positions que l'on s'attendait à voir Bellegarde rentrer en opérations, reprendre l'offensive et chercher à forcer le passage du Mincio. Dans ce cas, et en vue de cette éventualité il était indispensable de tenir l'ennemi en haleine, de l'obliger à garder une partie de ses forces sur la droite du Mincio, au moins jusqu'à ce que la grande armée alliée et l'armée du feld-maréchal Bellegarde eussent remporté des avantages sérieux.

Pendant que Grenier restait, en somme, immobile sur le Taro, que sa droite et sa gauche faisaient seules un peu de chemin, que, à l'exception de quelques escarmouches insignifiantes, la journée du 27 se passait dans une tranquillité complète sur le Taro, les mouvements que les Français esquissaient sur sa droite avaient amené Nugent à penser que le général Grenier nourrissait le projet de se diriger vers Casalmaggiore ou vers Borgoforte, d'y repasser sur la rive gauche du

1. Cf. Le vice-roi au général Fontanelli ; Volta, 27 février. Dépêche citée plus loin.

Pô pour tomber à l'improviste sur la gauche de Bellegarde, au moment où le feld-maréchal essayerait de franchir le Mincio. Le projet qu'il prêtait à Grenier l'inquiétait d'autant plus qu'il était trop faible pour pouvoir s'y opposer et qu'il avait de bonnes raisons pour croire que Murat n'était nullement disposé à faire entrer en ligne la brigade qu'il avait établie derrière l'Enza.

Dans ces conditions, en attendant les événements et les nouvelles, il se décida à se concentrer derrière le Taro, en avant de Parme, et à faire entièrement couper le pont de Casalmaggiore [1].

Dans la soirée, le roi de Naples vint avec une suite assez nombreuse visiter les lignes des avant-postes de Nugent; mais il se retira presque aussitôt, après avoir essuyé une volée de coups de canon des quelques pièces en batterie aux avant-postes français et dont l'attention avait été attirée par ce gros groupe de cavaliers [2].

Entre temps, le général Bonnemains était arrivé à Casalmaggiore, et en avait chassé sans peine les derniers postes autrichiens. Battant tout le pays en amont de Casalmaggiore, il avait obligé les Autrichiens à ramener sur la rive droite l'artillerie qu'ils avaient établie derrière des épaulements et il avait pris des dispositions pour procéder à l'établissement d'un pont à Casalmaggiore à l'aide de bateaux enlevés aux Autrichiens et qu'il avait fait recueillir.

En portant à la connaissance du général Fontanelli, cette petite affaire, dans laquelle un officier italien, le major San Fermo s'était distingué, en lui faisant sommairement l'exposé de ces faits destinés « à tranquilliser tous ceux qui, disait-il [3], pourraient croire l'ennemi à Crémone », le vice-roi ajoutait qu'il

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 27 février, XIII, 38. — *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 27 février, II, 275.

2. *Archives de la Guerre*. Relation du lieutenant-général Grenier, etc. Cf. Bladinières, *Chacun ses actions, surtout à la guerre*, p. 38.

Au moment même où le général Grenier arrivait sur les bords du Taro, la régence de Modène, afin de mieux se concilier les sympathies des populations, avait aboli, comme nous l'avons dit, par ordre de Nugent, la conscription, l'enregistrement, le timbre, les droits de succession, réduit des deux tiers les droits d'octroi, de moitié ceux sur les sels et supprimé les taxes d'importation et d'exportation. Il est bon d'ajouter, d'ailleurs, que, *dès le 14 avril*, la même régence s'empressa de rétablir toutes ces prestations (Cf. A. Namias, *Storia di Modena*).

3. Le vice-roi au général Fontanelli; Volta, 27 février soir (dépêche citée par Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, II, LIX, 382).

« avait décidé le mouvement du général Bonnemains surtout parce qu'il voyait le général Grenier avancer trop lentement sur Parme par la rive droite ». Le vice-roi était encore à ce moment si intimement convaincu que Grenier pousserait en avant le lendemain, qu'il terminait sa dépêche en ces termes : « Je présume que le général Grenier aura été ce soir sur le Taro et, s'il exécute bien mes ordres, il battra demain l'ennemi à Parme. »

Sur l'autre rive du Pô, les postes du général Fölseis avaient été canonnés dans la matinée par les ouvrages de Legnago, tandis qu'à l'autre extrémité de la ligne on avait remarqué un grand mouvement de voitures entre Desenzano et Peschiera et pu constater que l'on avait fait entrer des bestiaux en assez grand nombre dans la place[1].

Bellegarde avait décidé, le même jour, de confier au général-major Rebrovich le commandement de l'ancienne brigade du général Steffanini (2 bataillons du régiment Saint-Julien, 1 du régiment Vacquant, 2 du régiment Jellachich, 1 escadron de uhlans et 1 batterie). Quant au général Steffanini il venait précisément de faire transmettre au feld-maréchal le projet d'une opération grâce à laquelle il espérait parvenir à chasser sans peine les 3 ou 400 Français qui occupaient Governolo (à moins de 3 kilomètres du confluent du Mincio et du Pô)[2].

Tandis que le vice-roi ignorait encore le résultat des ouvertures qu'il avait fait faire à Murat pour essayer de le ramener et qu'il attendait une réponse qu'il comptait recevoir au plus tard deux jours après[3] Bentinck, sur le point de s'embarquer, avait dû se conformer, à son corps défendant, aux ordres de son gouvernement et donner connaissance au vicaire général de la note de lord Castlereagh datée de Châtillon, 4 février[4]. Mais, cette fois encore, le général anglais avait éprouvé le besoin

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* — F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 28 février, III, ad 2. — Général-major Vlasitz au F.-M.-L. Fenner; Cavalcaselle, 27 février matin, II, 246 *a*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 27 février, XIII, 3, XIII, 4. — F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde. Mozzecane, 27 février, II, 274. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich; Villafranca, 27 février, II, 277, au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, 28 février, II, 282. Dans cette dernière dépêche, Bellegarde autorise Steffanini à attaquer Governolo.

3. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 27 février 1814.

4. Voir *Annexe IV*.

d'agir à sa guise. Avant même de remettre au vicaire général cette note, aux termes de laquelle on informait le roi Ferdinand qu'il paraissait impossible de conserver Naples à la maison royale de Sicile, mais que le gouvernement anglais, décidé à intervenir puissamment en sa faveur, serait heureux de connaître la décision et les désirs du roi, il avait commencé par communiquer de vive voix au vicaire général, les intentions de sa Cour. Il avait d'autant plus tenu à faire cette démarche et à se ménager cet entretien, qu'on lui avait formellement enjoint de demander au prince François, si le roi accepterait la Pologne ou la Saxe, ou quelque autre partie de l'Allemagne, ou la Lombardie, ou la Sardaigne ou la Corse ou les Iles Ioniennes. Bien qu'il connût d'avance le refus certain de Ferdinand qui, par une lettre du 1er mars, approuva la conduite et le langage du vicaire général et déclara que jamais il ne renoncerait à ses droits sacrés et imprescriptibles sur Naples[1], lord William Bentinck avait profité de cette occasion et de l'envoi du rapport du lieutenant-colonel Catinelli qu'il expédia ce jour-là à lord Bathurst pour laisser, comme nous l'avons montré plus haut, libre cours à sa haine et à son animosité contre Murat, pour bien marquer une fois de plus qu'il persistait à croire à la possibilité de l'amener facilement à consentir à tout arrangement qui serait à la convenance de l'Angleterre[2].

28 FÉVRIER 1814. — **Évacuation de San Benedetto par les Napolitains. — Bellegarde renonce à reprendre l'offensive sur le Mincio. — Ses lettres à Nugent et à l'empereur d'Autriche. — Ordres donnés au général Villata. — Situation et état sanitaire de l'aile droite autrichienne. — Lord William Bentinck s'embarque à Palerme.** — Pendant que, en attendant l'entrée en ligne de la brigade du général Soulier et l'arrivée de sa colonne de droite, dont la marche à travers une région difficile avait été ralentie par les neiges fraîchement tombées[3], Grenier serrait ses troupes sur le Taro, le moment était arrivé où soit en soutenant franchement

1. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 97 Le prince héréditaire de Sicile à lord William Bentinck. Palerme, 5 mai. Le prince ajoutait : « Le roi ne réclame que ce qui est à lui. Que les Alliés, s'ils le jugent à propos, récompensent Murat en lui donnant ce qu'on voulait offrir au roi », et *Ibidem*, lord William Bentinck à lord Castlereagh. Dépêche n° 10 ; Vérone, 26 mars.

2. Cf. *Record Office, War Office, Sicily*, V° 182 ; lord William Bentinck à lord Bathurst ; Palerme, 27 février. Dépêche citée plus haut.

3. *Archives de la Guerre*. Relation du lieutenant-général Grenier, etc. Cf. *Mémoires du général de Dedem*, p. 378-379.

Nugent, soit en opérant contre Borgoforte, il s'agissait pour Murat, d'intervenir efficacement et de donner à ses alliés une preuve évidente de la sincérité de ses intentions. Au lieu de se décider à agir, et bien que, après avoir commencé par conseiller à Nugent de se borner à défendre la ligne de la Secchia, ou même, de préférence, celle du Panaro, il eût consenti à faire momentanément réoccuper Guastalla, si grande était sa perplexité, si vif son désir de retarder le moment où il lui faudrait prendre un parti définitif, et se compromettre ouvertement en engageant ses troupes, que, le 28 au matin, le feld-maréchal-lieutenant Gramont mandait au feld-maréchal comte Bellegarde que « les Napolitains avaient de nouveau évacué San Benedetto[1] » (à peu de distance de la rive droite du Pô, un peu plus de 12 kilomètres en aval de Borgoforte).

C'était là un indice grave, qui, s'il était de nature à impressionner vivement Bellegarde en lui faisant comprendre qu'il était désormais impossible de compter sur le concours immédiat des Napolitains, aurait assurément dû amener Nugent à modifier sur l'heure même ses résolutions et le décider à se dérober sans plus tarder en ne laissant sur le Taro qu'un rideau de troupes légères, chargées de masquer le départ de sa division.

L'attitude de plus en plus expectante et douteuse du roi de Naples, son refus tacite, mais toutefois bien marqué, de s'engager et d'opérer sérieusement, auraient donc été, Bellegarde le prétend et l'affirme du moins dans ses lettres[2], les causes déterminantes qui, seules, auraient décidé le feld-maréchal à renoncer à reprendre, comme il se l'était proposé, l'offensive sur le Mincio, et qui, seules, l'auraient contraint à rester l'arme au pied, inactif dans ses cantonnements jusqu'au jour où il aurait fini par acquérir la certitude de la coopération des Napolitains. Mais ce projet de reprise des opérations a-t-il réellement existé dans l'esprit de Bellegarde? Il est d'autant plus permis d'en douter que, d'une part, le feld-maréchal n'avait jusqu'à ce jour manifesté aucune velléité de renoncer à son immobilité, et que, jusqu'au

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Gramont au F.-M. comte Bellegarde; Castel d'Ario, 28 février, II, 289.

2. Cf. *Journal d'opérations du baron von Hügel.*

« *Il n'existe plus de doutes de ce que le maréchal ne fera rien. Notre situation vis-à-vis du roi de Naples est telle qu'elle offrira toujours des raisons en apparence plausibles pour ne pas se hasarder en prenant l'offensive et tant que nous n'attaquerons pas, le roi suivra notre exemple. La méfiance que l'on a envers le roi de Naples et qui ne manquera pas de se manifester encore dans nos écrits gâtera tout.* »

moment où il écrivait à l'empereur et à Nugent pour leur faire part de la nouvelle modification apportée à ses intentions, il n'avait pris aucune mesure, donné aucun ordre indiquant la probabilité ou laissant supposer la préparation d'un mouvement en avant de son armée. D'autre part, il résulte de deux de ses lettres et de la lecture de son *Journal d'opérations* que le feld-maréchal, s'exagérant les dangers d'une reprise de l'offensive sur la rive gauche du Pô, n'était peut-être pas autrement fâché de trouver dans l'attitude de Murat le prétexte dont il avait besoin pour expliquer et essayer de justifier sa propre inaction.

On s'en convaincra aisément, croyons-nous, en prenant connaissance d'abord de ce passage tiré du *Journal d'opérations* de Bellegarde, en date du 28 février, puis des deux dépêches qu'il adressait le même jour à Nugent et à l'empereur François.

« Les Français, lit-on dans le premier de ces documents[1], n'ayant rien à craindre de Murat, disposent par Borgoforte d'une ligne de communications infiniment plus courte que celle dont est obligé de se servir le feld-maréchal et peuvent, par suite, jeter vivement et impunément par Mantoue sur la droite et les derrières de Bellegarde tout ce qu'ils ont actuellement de troupes sur les deux rives du Pô. »

D'autre part, après avoir accusé réception à Nugent de sa dépêche de la veille (*K. und K. Kriegs-Archiv*, II, 281 *a*), par laquelle ce général lui rendait compte de la retraite de son détachement de gauche de Pontremoli sur Berceto et de l'ordre donné à Starhemberg de se replier devant des forces supérieures, Bellegarde lui faisait à son tour part des résolutions dont la responsabilité devait retomber sur Murat[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 28 février, XIII, 3 ; XIII, 4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent; Villafranca, 28 février, II, 281. — Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au comte de Mier; Villafranca, 28 février 1814. Il lui répète qu'il allait attaquer le vice-roi, lorsqu'il reçut la dépêche de Nugent; il le charge de dire au roi de Naples que, réuni à Nugent et disposant de 28.000 hommes, il a plus de monde que son adversaire. Bellegarde critique ensuite vivement les ordres et les dispositions défensives de Murat qui, bien que son traité soit ratifié, a seul forcé Nugent à se retirer. Mier déclarera au roi que c'est par sa faute qu'il renonce à passer le Mincio, et il lui reprochera « durement trois semaines de lenteurs et d'hésitations, et les communications entretenues entre lui et le vice-roi par des officiers passant par Borgoforte ».

« En même temps que vous me signaliez le mouvement sur Plaisance des corps français venus du Mincio, ces nouvelles m'étaient confirmées d'autre part. *J'avais pris toutes mes dispositions pour passer le Mincio demain.* Cette opération aurait assurément réussi avec le concours actif du roi de Naples. Mais ses rapports d'hier et d'aujourd'hui me décident à renoncer à mon projet.

« Au lieu de nous soutenir, le roi de Naples n'a rien fait. De plus, l'évacuation de Guastalla, le fait de vous conseiller de revenir sur la Secchia et même sur le Panaro, l'évacuation de tout le pays du côté de Borgoforte, et des abords de ce point dont le roi se préoccupait tellement et grâce auquel le vice-roi peut employer ses forces à cheval sur le Pô, m'ont donné à réfléchir.

« J'espère encore que vos représentations, celles du général Eckhardt et du comte de Mier décideront le roi de Naples à vous appuyer avec toute son armée. S'il ne fait rien, concentrez vos troupes de manière à pouvoir, tout en vous repliant, tenir le plus possible. »

La dernière phrase de cette dépêche prouve d'ailleurs d'une façon absolument incontestable que Bellegarde s'attendait, en réalité, à voir Nugent quitter de gré ou de force les bords du Taro, puisqu'il ajoutait :

« Vous pourrez communiquer par Revere (rive droite du Pô en face d'Ostiglia) avec le général Steffanini. »

Aussitôt après avoir expédié ces instructions à Nugent, le feld-maréchal avait adressé à l'empereur François une dépêche, dans laquelle, loin d'employer les formes courtoises, réservées et pleines de sa prudence diplomatique habituelle, il dénonçait presque ouvertement à son souverain la duplicité de son nouvel allié.

« J'ai envoyé, le 21, à Votre Majesté[1] copie de la lettre que j'ai écrite au roi de Naples[2]. Je joins au présent rapport la lettre du général Millet, chef d'état-major général du roi de Naples[3], au général Nugent, lettre par laquelle il cherche à

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Villafranca, 28 février, II, 298.
2. Cf. (*K. und K. Kriegs-Archiv*) F.-M. comte Bellegarde au roi de Naples ; Villafranca, 20 février, II, 215 1/2 *b* (citée plus haut).
3. Cf. (*K. und K. Kriegs-Archiv*) général Millet au général Nugent ; Modène, 18 février, II, 298 (citée plus haut), et *Ibidem*, 26, février, II 298 *d* et *e*.

détourner Nugent de son mouvement sur Plaisance, *sous le prétexte que j'aurais déclaré au lieutenant-colonel anglais Catinelli que je n'attaquerai pas le vice-roi et que je trouvais Nugent trop en l'air. Je n'ai rien dit de semblable au lieutenant-colonel et ne l'ai chargé de rien dire de semblable au roi*. Nugent a été, de la sorte, contraint de s'arrêter.

« La lettre que le roi m'a adressée[1] et celles que le général Millet à écrites à Nugent m'ont décidé à recommander la plus extrême prudence à ce général qui a fait tenir le même avis à Starhemberg en observation devant Plaisance. Nugent vint, par suite s'établir sur l'Enza, d'autant plus que le roi lui a envoyé le comte de Mier pour l'inviter à retarder de quelques jours son mouvement en avant parce qu'il se proposait de venir à Parme, afin de conférer avec lui. Nugent est allé à la rencontre du roi qui lui promit d'agir dans trois ou quatre jours. Pendant ce temps, les Français ont reçu des renforts.

« Telle était la situation lorsque je reçus la lettre du général Millet en date du 23 février[2].

« Je me permettrai de faire remarquer à Votre Majesté la différence qui existe entre la teneur de ces lettres et les explications du roi relatives à l'opération sur Plaisance, Rien n'est changé, cependant, et, malgré cela, le roi me parle d'une tout autre façon. D'où peut donc venir ce changement ?

« Ces contradictions nuisent à la confiance que j'ai besoin d'avoir dans le concours du roi de Naples. Or, le vice-roi s'est affaibli sur le Mincio. Grenier débouche de Plaisance et repousse nos troupes. C'était le moment que j'attendais, puisque, les Français avaient divisé leurs forces et que j'avais ainsi la supériorité du nombre sur les deux rives du Pô[3].

« *Je voulais passer le Mincio, attaquer Volta, lorsque je reçus le courrier de Nugent m'anonçant que le roi de Naples allait rester sur la défensive. J'ai pour cette raison conseillé à Nugent de se replier sur le Panaro*. Le roi de Naples le contraignait, du reste, à ce mouvement, en lui refusant son appui.

1. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Le roi de Naples au F.-M. comte Bellegarde ; Modène, 18 février, II, 215 1/2 *a* (citée plus haut).

2. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Général Millet au F.-M. comte Bellegarde ; Bologne, 23 février, II, 298 *b* (citée plus haut).

3. Dès la veille (27 février) Hügel écrivait dans son *Journal* :

« Nous sommes condamnés à ce qu'il paraît à rester sur le Mincio. Il y a deux jours qu'un mouvement en avant était arrêté et voilà 100 coups de canon que les Français nous tirent sans boulets qui arrêtent notre marche.

... *Le Napolitain ne fait rien, mais je trouve cela très naturel parce que nous autres ne faisons rien non plus.* »

« Cette retraite du roi, coïncidant avec les mouvements de Français sur Guastalla et Borgoforte, *le piège qu'on me tendait en voulant me faire pousser du Mincio vers l'Oglio, mouvement que j'aurais entrepris sans l'avis que m'envoya Nugent*, la jonction de ce corps français avec la garnison de Mantoue qui aurait agi sur mes derrières, tout cela aurait gravement compromis mon armée.

« *Je ne peux, du reste, prendre l'offensive que si je suis réellement soutenu par le roi de Naples.* »

S'il est superflu d'insister et sur la gravité de cette lettre et sur l'importance de l'aveu d'impuissance qui n'a pu échapper involontairement à un homme tel que Bellegarde, il est, d'autre part, nécessaire de remarquer qu'il prêtait au vice-roi de vastes projets que le prince Eugène n'avait pas conçus et qu'il ne pouvait d'ailleurs pas concevoir.

Mais, avant d'aborder ce sujet, et afin de remettre plus complètement les choses au point, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur la lettre qu'aussitôt après réception de sa dépêche du 28 février, Mier adressait à Bellegarde, le jour même où le feld-maréchal rédigeait l'espèce de réquisitoire destiné à l'empereur d'Autriche. Passant rapidement en revue les opérations qui venaient d'aboutir à la retraite des Austro-Napolitains derrière le Taro, Mier commençait par rappeler à Bellegarde que Murat avait, formellement et à plusieurs reprises, déclaré qu'il était décidé à ne rien entreprendre avant la ratification du traité. Nugent n'en avait pas moins poussé pour son compte sur Plaisance, et le roi de Naples, qui désapprouvait ce mouvement, avait écrit au feld-maréchal pour lui proposer une attaque combinée exécutée par les deux armées. A la suite du refus de Bellegarde, qui se trouvait trop faible pour tenter une pareille entreprise, le roi avait fait jeter un pont sur le Pô, envoyé des partis en arrière de Mantoue et sur Crémone et renforcé Nugent, pendant que, de son côté, le vice-roi détachait sur Plaisance. Murat a donc fait ce que Bellegarde désirait et Mier pensait, comme lui, que le feld-maréchal allait se décider à attaquer. Aussi Bellegarde peut-il aisément s'imaginer la surprise que leur a causée à tous deux sa dépêche de la veille. Quant au roi, loin de songer à se retirer sur le Panaro, « il a seulement dit que, en cas de retraite forcée, la meilleure position pour livrer une bataille était sur le Panaro et qu'il donnait des ordres pour y faire des retranchements. »

Et Mier ajoute :

Je ne sais comment le général Nugent pourra prouver la vérité du rapport qu'il a fait à Votre Excellence.... Le roi était décidé à agir de suite comme il l'a fait... Si Votre Excellence ajoutant foi en mes rapports avait attaqué le vice-roi, celui-ci serait déjà en retraite sur Alexandrie...

Enfin, pour terminer, il supplie Bellegarde « de mettre fin aux désordres qui règnent ici, et dont le général Eckhardt, en homme d'honneur, a dû l'informer ».

« Que ce soit lui, dit-il encore, qui désormais combine les opérations des deux armées. Tâchons de réparer le mal et le temps perdu. Le roi est très mécontent du général Nugent. Il m'a dit qu'il s'en plaindrait à Votre Excellence [1]. »

Ce langage de Mier n'était guère fait pour plaire à Bellegarde et l'on comprend aisément pour quelle raison Hügel écrivait, le 1er mars, dans son *Journal :*

« Il paraît que l'on est bien peu satisfait des services que nous rend Mier et que le maréchal en est mécontent. »

Après avoir dirigé le général Bonnemains sur Casalmaggiore, dans le but de forcer à la retraite le parti jeté par Nugent sur la gauche du Pô et d'obliger les Autrichiens à replier leur pont, et bien qu'il ne lui restât sur le Mincio que deux petites divisions et la garde royale, afin de faciliter la réussite des opérations de Grenier, le vice-roi n'en venait pas moins de faire envoyer au général Villatta [2] (division Zucchi, garnison de Mantoue) l'ordre de déboucher le lendemain de Borgoforte et de se porter avec une petite colonne sur Guastalla. Il y a loin, on le voit, entre une démonstration de ce genre, dont l'ordre était tout au plus à peine donné au moment où le feld-maréchal écrivait et la vaste combinaison qui inquiétait si sérieusement le commandant de l'armée autrichienne d'Italie. Il aurait dû songer du reste que, s'il se croyait en droit de se défier de son allié, le vice-roi devait avoir encore plus de raisons que lui pour ne pas accorder une confiance illimitée aux promesses de celui qui, peu de jours auparavant, lui

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Ad Rapport 10. Comte de Mier au F.-M. comte Bellegarde;

2. Cf. *Annexe XXXV;* Modène, 1er mars 1814.



avait fait notifier par son chef d'état-major sa déclarations de guerre à la France, sans entreprendre, il est vrai, le moindre mouvement depuis lors. Comme Bellegarde, mais avec plu de raisons que lui, le vice-roi devait, le lendemain même, faire connaître lui-même à l'empereur les raisons pour lesquelles il n'avait jamais conçu, et n'avait pu concevoir les projets que lui prêtait Bellegarde.

« *Si j'avais seulement pu obtenir du roi*, écrit-il le 1er mars[1], *qu'il restât tranquille sur la rive droite du Pô, je me serais cru bien en mesure contre l'armée de Bellegarde et peut-être même aurais-je pu reprendre l'offensive depuis les derniers avantages obtenus ici par votre armée.* »

Et il ajoute justement et tristement : « Mais il sera toujours bien à regretter, Sire, que ces Napolitains aient franchi les Apennins pour venir, par *leur lâche présence*, seconder les entreprises de vos ennemis et corrompre les esprits par des systèmes chimériques. »

Quant aux rapports des généraux autrichiens, loin de signaler des concentrations préparatoires, ils se bornaient à rendre compte à Bellegarde de quelques mouvements sur les routes de Peschiera et de Brescia et de la mise en batterie de quelques pièces dans les tranchées en face de Valeggio[2]. D'autre part, le feld-maréchal aurait dû reconnaître dans son rapport à l'empereur d'Autriche, que l'état sanitaire de son armée était si déplorable qu'il lui eût été, en réalité, fort difficile d'entreprendre avec des effectifs tellement réduits et si rudement éprouvés par la maladie une opération aussi sérieuse qu'un mouvement en avant vers l'Oglio et que le passage de vive force du Mincio. Rien qu'à son aile droite qui n'avait presque pas bougé depuis plus de deux mois et qui se composait de 19 bataillons et de 14 escadrons représentant un effectif de 14.971 hommes et de 1.621 chevaux, le nombre des malades s'élevait précisément à cette date au chiffre effrayant de 63 officiers et 7.297 hommes[3].

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Volta, 1er mars 1814.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. marquis Sommariva ; San Giorgio, 28 février; et F.-M.-L. comte Neipperg ; Valeggio, 28 février matin, au F.-M. comte Bellegarde, II, 285, et II, 286.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal Sommariva*, 28 février, XIII, 1.

Entre temps, après avoir eu soin de faire passer à Murat les nouvelles des succès de l'empereur, après avoir su, comme il le constate dans sa dépêche du 1er mars, que « ses lettres, transmises aux avant-postes, avaient tout au moins produit cet avantage de jeter des soupçons et de la méfiance entre lui (Murat) et les Autrichiens », le vice-roi avait profité d'une circonstance particulière pour tenter une démarche plus active auprès du roi de Naples et pour essayer de « l'arracher à ses illusions ». Le secrétaire de la légation italienne ayant dû quitter son poste par suite des circonstances, et ayant, à son retour, fait au prince Eugène quelques ouvertures vagues de la part du roi, le vice-roi résolut de pousser les choses plus loin et d'obliger Murat à se déclarer. Afin de faciliter la transmission et l'échange des correspondances, le général Zucchi avait, sur l'ordre du vice-roi, établi déjà depuis quelques jours un poste chargé de faire passer les lettres sur la rive droite du Pô.

S'il faut en croire le général Zucchi, qui a consigné dans ses *Mémoires* le récit des événements auxquels il a été mêlé, Murat aurait, lui aussi, émis le désir d'arriver à une conclusion définitive et fait proposer au vice-roi d'envoyer un personnage investi de toute sa confiance à Sailetto (rive droite du Pô, presque en face de Borgoforte) afin d'y avoir une entrevue secrète avec un général napolitain. Muni des instructions et des pouvoirs nécessaires pour conclure une convention, le général Zucchi se rendit au lieu indiqué. Le général Carascosa[1], qui avait commencé par se faire attendre pendant assez

1. Dans un livre publié en 1815, dans le but de prouver par des faits et des documents que Murat n'eut jamais d'autre but que de servir, sous le masque de son alliance avec la coalition, la cause de Napoléon, et intitulé *Memoria sulla Condotta Politica e Militare tenuta da Gioacchino Murat*, on trouve une note tellement curieuse que, sans répondre de son authenticité, nous croyons intéressant de la reproduire.

« On sait, dit l'auteur anonyme, à quel degré d'acuité en était arrivée la rivalité, la jalousie, la défiance entre les officiers français et napolitains de l'armée du roi. Or, le général Carascosa, au moment où il dépassa mystérieusement, et dans l'incognito le plus complet, la ligne des avant-postes pour aller conférer avec le général Zucchi, avait été aperçu et suivi, sans qu'il s'en doutât, par un officier français, par le colonel des cuirassiers de la garde de Murat. Cet officier n'eut rien de plus pressé à faire que de courir aussitôt au quartier-général du roi et d'y dénoncer publiquement Carascosa, qu'il accusait de correspondre secrètement avec l'ennemi. A l'appui de son dire, il indiquait l'endroit où Carascosa s'était concerté avec le général Zucchi. On imposa naturellement silence à l'imprudent et trop zélé colonel; mais il était trop tard. Il avait raconté la chose à ses camarades, aux autres officiers français, avant de se rendre au quartier-général. »

longtemps, se mit, aussitôt après avoir salué Zucchi et sans lui laisser même le temps de lui répondre, à lui dire que quelle que pût être la tournure ultérieure des événements, son roi était absolument sûr de conserver un trône qui lui avait été solennellement garanti par toutes les puissances alliées. Toutefois, le roi, en raison même de l'amour qu'il portait à l'Italie, du prix qu'il mettait à pouvoir assurer son indépendance, n'en était pas moins prêt à tout risquer et proposait par suite au vice-roi de faire cause commune avec lui, afin d'empêcher à tout jamais les étrangers de faire la loi dans la péninsule.

Après avoir déclaré à Carascosa qu'il n'avait jamais douté des sentiments du roi, de la reconnaissance que les peuples italiens ne manqueraient pas de lui vouer, Zucchi lui déclara aussitôt que, pour mener à bonne fin une aussi vaste entreprise, il fallait, avant tout, conclure avec le vice-roi une convention que lui, Zucchi, était autorisé à signer. Il était certain, pour sa part, que Carascosa devait, lui aussi, être muni des pleins pouvoirs indispensables.

Quelle ne fut pas la surprise de Zucchi, lorsque, au lieu de répondre, Carascosa lui demanda, au contraire, si l'empereur avait donné au vice-roi l'autorisation de traiter avec le roi. Zucchi eut beau exposer à Carascosa que le prince Eugène, en sa double qualité de vice-roi d'Italie et de commandant en chef des armées impériales dans la Péninsule, était par cela même autorisé par l'empereur à régler tout ce qui pouvait être utile à la cause et aux armes de l'Empire, sans avoir besoin d'autorisation spéciale, Carascosa n'en persista pas moins à se retrancher derrière des instructions formelles et dont, disait-il, il lui était impossible de s'écarter. Comme Zucchi lui faisait observer qu'il y avait en tout cela quelque chose de mystérieux qu'il ne parvenait pas à deviner et à comprendre, Carascosa, prenant une pose dramatique, lui répondit d'un ton solennel :

« Ce sont parfois les choses les plus obscures qui deviennent les plus claires et les plus intelligibles pour peu qu'on les regarde, qu'on les examine avec quelque attention. Ainsi, par exemple, si l'armée d'Italie et celle du roi de Naples déclaraient qu'elles ne formeraient plus à l'avenir qu'un tout indivisible, une seule famille, tout ne tarderait pas à être définitivement réglé et tranché. Il suffirait, à cet effet, de l'envoi

dans les cantonnements napolitains de deux ou trois régiments de l'armée du vice-roi et de l'entrée simultanée à Mantoue d'un nombre égal de régiments napolitains conduits par Murat en personne. En votre qualité de gouverneur de la place, nul n'est mieux placé que vous pour recommander et faciliter la réalisation d'un semblable projet. »

Affectant de n'avoir pas saisi la portée de cette singulière communication, Zucchi mit fin à la conférence en déclarant à Carascosa qu'il devait bien comprendre l'impossibilité de rien décider, tant qu'on n'aurait pas signé préalablement une convention destinée à réunir les deux armées sous le même drapeau, sous le drapeau sous lequel elles avaient tant de fois combattu côte à côte.

Rentré à Mantoue, Zucchi rendit immédiatement compte de sa mission au vice-roi, en le priant, s'il continuait à correspondre avec Murat de ne pas faire allusion à la singulière proposition de Carascosa, afin de ne pas éveiller la méfiance du roi et d'arriver à voir clair au milieu de ce dédale d'inextricables intrigues.

C'est évidemment à la suite de cette conférence de Sailetto, et des communications rapportées par le secrétaire de la légation italienne à Naples que le vice-roi, sans parler de l'entrevue de Zucchi et de Carascosa, écrivait le lendemain à l'empereur :

« Le roi n'a voulu donner aucune promesse écrite et positive au secrétaire de la légation. Il s'est contenté de lui remettre une note écrite sous sa dictée en le chargeant, en outre, de m'assurer de sa part que jusqu'à ce que Votre Majesté eût daigné s'expliquer sur le contenu de cette note, il n'agirait point hostilement contre les troupes de Votre Majesté qui sont sous mes ordres[1]. »

Le vice-roi ajoutait qu'il avait fait sur-le-champ connaître au roi l'impossibilité pour lui d'envoyer un tel écrit à l'empereur. Comme il le disait encore un peu plus loin dans sa dépêche : « il ne communiquait cette pièce ridicule à l'empereur que pour lui donner une juste idée du délire qui s'est emparé de la tête du roi ».

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur; Volta, 1er mars 1814.

Le vice-roi n'allait pas moins et avec raison, tâcher de tirer parti des dispositions de Murat, « tout en sachant le cas qu'il devait en faire ».

Le petit billet que le prince Eugène faisait tenir en même temps à la vice-reine en dit, d'ailleurs, bien long malgré son laconisme[1].

« Je t'envoie ci-joint une petite note des propositions (il s'agit évidemment ici de celles faites par Carascosa à Zucchi) que le roi de Naples a eu le front de me faire faire, en me proposant, *à ces conditions*, de se déclarer contre les Autrichiens. Il est décidément fou !

« Il m'a pourtant *verbalement* fait promettre de ne point laisser engager ses troupes. J'en profite sans trop m'y fier[2]. »

Pendant que Murat ne parvenait qu'à inspirer de plus en plus de défiance à ses alliés et au vice-roi, son ennemi le plus redoutable, lord William Bentinck, avait compris qu'il était temps de renoncer à se tenir à l'écart, loin du théâtre principal des événements. Il avait senti qu'après le départ de son premier échelon, il n'avait plus de raison de prolonger son

1. Le vice-roi à la vice-reine; Volta, 1er mars 1814. Cf. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* La vice-reine, en communiquant cette note au duc de Lodi, ajoutait :

« Elle ne vous étonnera pas puisqu'elle vient du roi de Naples. »

D'autre part, pendant que Carascosa conférait à Sailetto avec Zucchi, Murat donnait le même jour l'ordre de former dans le département du Reno 6 régiments de garde nationale (dont 2 à Bologne et les 4 autres dans le reste du département) à 4 bataillons de 6 compagnies, et dont devaient faire partie tous les citoyens âgés de dix-sept à cinquante ans. Le même jour, il ordonnait de verser dans chacun des départements occupés par ses troupes tous les fonds dans une seule caisse (Caisse départementale des départements du Tronto, du Musone, du Metaure, du Rubicon et du Reno (*Regio Archivio di Stato. Bologne*, 28 *février* 1814).

2. C'est à titre de curiosité que nous reproduisons ici un passage de la lettre que le baron Durand, de retour à Paris, adressait au duc de Vicence, le 27 février (*Archives des Affaires étrangères; Naples*, V° 140, pce 62, f° 119) :

« ... Je peux assurer à Votre Excellence que les nouveaux liens de la cour de Naples renferment déjà des germes fâcheux qui ne peuvent manquer de se développer rapidement et qu'un silence absolu de la France, un froid dédain de cette trahison, un oubli complet des affaires de Naples sont peut-être le plus sûr moyen de châtier cette cour en la livrant sans contrepoids aux exigences de ses alliés actuels et de faire entrer un remords utile dans le cœur d'un prince que les susceptibilités de son amour-propre, les fumées de son ambition ont enlevé à la France et qu'elles peuvent lui ramener. »

séjour à la fois inutile et inexplicable en Sicile. Aussi venait-il de s'embarquer à Palerme[1] et de mettre à la voile pour Naples où le lieutenant-colonel Catinelli avait ordre de l'attendre et de lui fournir les indications et les renseignements dont il avait besoin pour assurer la réalisation de ses desseins.

1er MARS 1814. — **Grenier achève ses préparatifs de passage du Taro. — Démonstration sur Casal Maggiore. — Affaire de Guastalla. — Ordre éventuel de retraite donné au feld-maréchal-lieutenant Grammont. — Positions de l'armée du vice-roi d'après les renseignements parvenus au quartier général autrichien. — Situation de l'armée du vice-roi au 1er mars. — Ordres de l'empereur au prince Camille Borghèse.** — Après avoir jeté la veille des partis sur Fornovo et forcé ainsi à la retraite les détachements que les Autrichiens avaient faits sur Pontremoli, détachements dont il s'exagérait évidemment la force, Grenier, avait porté ses différents corps en ligne et achevé, avec une sage, mais regrettable lenteur, ses dispositions pour passer le Taro le lendemain à la pointe du jour[2]. De son côté, pensant que son corps détaché de droite allait s'emparer le jour même de Parme[3], le vice-roi, comme nous l'avons fait observer, avait résolu d'appuyer par une diversion l'opération du général Grenier, et de s'assurer l'immobilité du roi de Naples tout en évitant, dans la mesure du possible, de s'engager contre les troupes napolitaines. Grâce à une entreprise qui donnerait des craintes à Nugent pour ses derrières, il se proposait de contenir les divisions napolitaines de Modène et de Reggio[4].

Pendant qu'on détournait l'attention de Nugent en travaillant ostensiblement à Casalmaggiore à l'établissement d'un pont qui était déjà à moitié achevé lorsque 2 pièces de l'artillerie autrichienne ouvrirent le feu à Sacca et empêchèrent les Français de continuer les travaux[5], le vice-roi avait quitté Volta et transféré son quartier-général à Mantoue, alors que Belle-

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Vérone, 26 mars 1814.

2. *Archives de la guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier. *Regio Archivio di Stato*, *Milan*, *Appendice Storia*, 48. Général Severoli au général Fontanelli ; Borgo San Donnino, 1er mars sept heures quinze matin.

3. Cf. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Volta, 1er mars 1814.

4. Cf. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Mantoue, 3 mars 1814.

5. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38 ; — *Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie à Parme et à Reggio du 1er au 7 mars*, XIII, ad 38.

garde, moins bien renseigné que par le passé, surtout depuis que le Mincio séparait les deux armées, le croyait depuis quatre jours du côté de Crémone[1]. Après s'être arrêté quelques instants seulement dans cette ville, il avait pris le chemin de Borgoforte, afin de diriger en personne l'expédition sur Guastalla expédition que le général Villatta, commandant les avant-postes de la rive gauche du Pô, avait reçu l'ordre d'exécuter avec un bataillon d'infanterie (5e de ligne italien), quelques pelotons de cavalerie et une section d'artillerie. A l'approche de la colonne du général Villatta, les Napolitains évacuèrent Guastalla, et n'y laissèrent qu'un détachement de 80 chevaux qui ne tardèrent pas à se replier en abandonnant à eux-mêmes 200 hommes du corps franc-italien et les quelques Autrichiens qui essayèrent de tenir bon. Débusqués de leur poste malgré leur résistance désespérée et mis en déroute, les débris du détachement autrichien et du corps franc attaqués de tous côtés et presque cernés ne purent se faire jour qu'avec la plus grande difficulté et se rejetèrent dans la direction de Reggio après avoir laissé entre les mains du général Villatta 3 officiers et 95 sous-officiers et soldats, et après avoir perdu la moitié de leur effectif[2].

Ce fut seulement le 1er mars au soir, s'il faut en croire le *Journal d'opérations* de Nugent, que le général de Livron annonça à Nugent la perte de Guastalla et lui rendit compte en même temps du mouvement rétrograde exécuté par les Napolitains à l'approche des Français[3].

Bien que l'effectif de la colonne du général Villatta fût trop

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 1er mars, III, 1.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre; Mantoue, 3 mars 1814. — *Archives des Affaires étrangères, Naples,* Ve 140, pce 66, fo 127. — Notes sur la marche du roi de Naples du 16 décembre 1813 au 16 avril 1814, époque de la suspension des hostilités. — *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia,* 48. Ordre du jour du général Vignolle; Mantoue, 2 mars. — *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee,* XIII, 3, XIII, 4. — *Operations Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent,* XIII, 38. — Rapport du général Nugent au F.-M. comte Bellegarde sur les affaires de Parme, III, 101, *a.* — *Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie à Parme et à Reggio du 1er au 7 mars 1814,* XIII, ad 38. — F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 3 mars, III, 29.

3. Il nous semble indispensable et pour le moins curieux de relever à ce propos un passage des *Anmerkungen und Zusätze eines Augenzeugen* (*K. und K. Kriegs-Archiv,* ad XIII, 38), notes émanant d'un témoin oculaire qui n'est autre que le lieutenant-colonel Werklein, de l'état-major du quartier-maître général :

« Les Napolitains, dit-il, qui avaient mis 2 bataillons tant à Guas-

peu considérable pour constituer, à elle seule et dès ce moment, un danger sérieux, il était cependant évident qu'on ne se trouvait pas en présence d'une simple reconnaissance qui, elle aurait repassé sur la gauche du Pô aussitôt après avoir atteint son but. En effet, le fait seul, que le général Villatta était resté en position à Guastalla en s'éclairant du côté de Brescello, de Novellara et de Novi di Modena, était assurément de nature à donner à Nugent des inquiétudes d'autant plus sérieuses que le retrait inopiné des Napolitains de Guastalla, en contradiction formelle avec les promesses écrites du général Millet, suffisait d'autre part pour lui prouver qu'il était désormais illusoire de compter sur l'appui de la division Carascosa.

De grave et sérieuse qu'elle était, la position de Nugent devenait d'autant plus difficile que les démonstrations du vice-roi tant sur Casalmaggiore et Sacca que sur Guastalla avaient forcé ce général à détacher sur sa droite une partie de son monde plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Il lui fallait maintenant non seulement faire rentrer les postes encore établis sur le Taro, mais donner à ses détachements de droite, auxquels il avait précisément prescrit de prendre leur ligne de retraite sur Guastalla le temps et la possibilité de se rallier. Enfin l'arrivée de la garnison française d'Ancône augmentait sensiblement l'embarras de Nugent qui avait reçu l'ordre de remettre ces troupes aux avant-postes français du Taro dans la nuit du 1er au 2 mars. Jointe à la nécessité d'attendre la rentrée des détachements qui ne pouvaient le rallier que le lendemain et

talla même qu'aux environs pour surveiller Borgoforte et la tête de pont occupée par l'ennemi, les retirèrent sans en donner avis aux troupes postées de ce côté et qui durent, par conséquent, renforcer leur front. Les Napolitains ne laissèrent à Guastalla que 80 chevaux. Le major (anglais) Birnstiel, informé de ces faits, envoya à Guastalla 200 hommes du corps franc italien. A la nouvelle de l'approche des Français, la cavalerie napolitaine se replia malgré les prières et les objurgations du commandant, mais en lui promettant toutefois de s'établir en arrière de Guastalla, de manière à pouvoir le recueillir. Dès que cette cavalerie se fut retirée, les Français envoyèrent un parlementaire qui, prenant le commandant du corps franc-italien pour un officier napolitain, le somma de se retirer et de faire place à Guastalla aux troupes du vice-roi. L'officier du corps franc, loin d'éclairer ce parlementaire sur la méprise qu'il commettait, se contenta de lui dire qu'il ne pouvait rien prendre sur lui et que force lui était d'en référer à son supérieur. Le parlementaire quitta Guastalla et revint chercher la réponse au bout d'une demi-heure. Le commandant du corps franc lui demanda alors son nom et lui fit connaitre de son côté son grade et sa qualité. Le parlementaire surpris et décontenancé fit un bond en arrière et lui répondit qu'il n'avait pas affaire à lui. L'ennemi attaqua aussitôt et le corps franc obligé de plier se retira dans la irection où devait se trouver la cavalerie napolitaine qui avait déjà filé. »

auxquels la retraite par la route de Reggio était déjà coupée, cette circonstance mettait Nugent dans l'impossibilité d'évacuer Parme dans la nuit même. Au lieu de chercher à se dérober aux atteintes de son adversaire, force lui était, au contraire, de se préparer à recevoir une attaque dont l'issue ne pouvait être douteuse[1].

Pendant que le général Villatta s'établissait à Guastalla, on avait, par prudence, fait savoir au feld-maréchal-lieutenant Gramont que, en cas d'attaque sérieuse dirigée contre sa gauche par les Français venant de Governolo, il aurait à se replier, de Castel d'Ario sur Nogara (à peu près à mi-chemin entre Mantoue et Legnago)[2], en évitant de marcher par la chaussée de Mantoue à Legnago.

Pour le reste, si l'on ignorait absolument le départ du vice-roi pour Mantoue et Borgoforte, on croyait savoir au quartier-général de Bellegarde que les Français avaient, d'une part, 3 petits bataillons à Salo (lac de Garde), que, tout en continuant à travailler aux ouvrages de Peschiera, ils avaient envoyé de cette place un bataillon à Ponti (un peu plus de 3 kilomètres au sud de Peschiera); qu'ils avaient 3.000 hommes échelonnés de Monzambano à Volta; que le gros de la cavalerie de Mermet était à Guidizzolo, la division Quesnel à Goito et, enfin, que la garde royale italienne était revenue de Desenzano à Volta[3].

Bien que, comme celle de Bellegarde, l'armée du vice-roi n'eût à peine bougé depuis la bataille du Mincio, à l'exception de la garde royale et de la division Rouyer, elle n'était guère dans un état plus brillant. L'effectif total des présents, non compris les troupes détachées sur la rive droite du Pô (divisions Gratien et Severoli), n'était plus, à cette date, que de 1.289 officiers, 31.643 hommes et 6.961 chevaux, tandis que le nombre des malades aux hôpitaux ou en congé s'élevait au chiffre énorme et effrayant de 14.841[4].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. — Rapport du général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde sur l'affaire de Parme, III, 101 *a*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 1er mars, III, 3.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K K. Armee*, 1er mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 1er mars, III, 1. — F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnovo, 1er mars, huit heures du matin (*Feld-Acten Sommariva*), III, 2.

4. Cf. *Archives de la Guerre*. Situation de l'armée d'Italie au 1er mars 1814. Cf. *Annexe XXXVI*.

Aussi le vice-roi se hâtait-il, sans trop s'y fier pour cela, de profiter des promesses *verbales* de Murat[1], et, comme il le disait à l'empereur[2] :

« C'était une raison de plus pour lui d'éviter tout engagement avec les troupes napolitaines, d'abord parce que ces ménagements ne pouvaient les rendre que plus suspects à leurs prétendus alliés, et ensuite parce qu'il y a des circonstances où il est permis de ménager son ennemi. »

La faiblesse des effectifs de son armée était d'autant plus regrettable que d'après les nouveaux ordres que l'empereur envoyait le jour même à Clarke[3], il allait être désormais impos sible de tirer des renforts du Piémont. Réclamant 10.000 fusils au prince Borghese, Napoléon disait au duc de Feltre :

« Je lui ai aussi ordonné d'envoyer une division de 7 à 8.000 hommes à Chambéry... Le prince Borghese a mal compris mon ordre. *Il a cru qu'il devait envoyer la division au vice-roi ; faites-lui connaître mes intentions. C'est à Chambéry qu'il faut envoyer ces forces.* LE VICE-ROI A SUFFISAMMENT DE TROUPES. APRÈS LES SUCCÈS QUE J'AI OBTENUS, LE ROI DE NAPLES NE BOUGERA PLUS. Ordonnez qu'on traite pour la garnison de Rome. Il faut faire venir toutes les garnisons à Chambéry. »

Ces ordres et ces contre-ordres successifs jetaient une incertitude regrettable, mais bien naturelle, dans les dispositions que devait prendre le prince Camille.

C'est ainsi, par exemple, que le prince Félix Bacciochi qui, ayant reçu le 19 février de la princesse Elisa et de Clarke l'ordre de diriger ses troupes sur Briançon, avait déjà mis en route pour Suse un de ses bataillons (le 4e du 112e), et ne sachant plus que décider après avoir trouvé à Gênes une lettre du prince Camille en date du 6 février, s'adressa le jour même à ce prince en demandant « à savoir ce qu'il devait faire en fin de compte[4] ».

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Volta, 1er mars 1814.
2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Volta, 1er mars 1814.
3. *Correspondance*, t. 27, n° 21463. L'empereur à Clarke ; Jouarre, 1er mars 1814.
4. Prince Félix Bacciocchi au prince Camille ; Gênes, 1er mars 1814 (Cf. *Carnet historique et littéraire*, décembre 1898).

2 MARS 1814. — **Bataille de Parme. — Retraite générale des troupes napolitaines dès le commencement de l'affaire. — Nugent se décide à continuer le lendemain la retraite sur la Secchia et sur Modène. — Inquiétudes de Bellegarde. — Envoi d'un parlementaire à Volta.** — Le 2 mars, dès l'aube, le corps de Grenier, formé sur trois colonnes, reprit enfin sa marche en avant et se porta vers le Taro. La brigade Schmitz à la droite effectua son passage entre Noceto et Castelguelfo; la brigade Jeanin à la gauche passa la rivière au gué d'Eja à hauteur de Bianconese a Sera. Ces deux brigades avaient ordre de tourner la position de l'ennemi, de déboucher sur San Pancrazïo (un peu plus de 4 kilomètres à l'ouest de Parme), en même temps que la brigade Darnaud et la cavalerie du général Rambourg, au centre, déboucheraient de Ponte Taro et attaqueraient de front les positions des Autrichiens. Les troupes du général Severoli formaient la réserve et suivaient la colonne du centre.

Les quelques postes d'observation que Nugent avait laissés sur les bords du Taro se replièrent presque sans combat, suivis de près et assez vivement malmenés par le 19e régiment de chasseurs à cheval. Il est plus que probable que sans la perte de Guastalla qui privait son aile droite du temps nécessaire pour se réunir sur la route de Reggio et qui empêchait le général autrichien d'opérer sa retraite en masse et en bon ordre, Nugent se serait simplement contenté d'opposer un semblant de résistance à Parme. L'absence de plusieurs de ses détachements de droite qui n'avaient pu le rallier et qui, ne pouvant plus prendre sur Guastalla, essayaient de se replier sur Parme et Sorbolo, la nécessité de donner, d'autre part, à sa cavalerie et à son artillerie le temps de défiler par la ville, contraignirent Nugent à prolonger la défense de Parme plus que la prudence et la raison ne le conseillaient, à tenir bon dans la ville et à y laisser deux bataillons qui s'établirent aux portes de Plaisance et de Fornovo, ainsi que sur les remparts. Certain que les Français ne pourraient forcer les portes de la ville, qu'il leur faudrait attendre l'arrivée de leur artillerie pour briser ces obstacles, Nugent espérait que ces deux bataillons pourraient se maintenir jusqu'au moment où les 7 compagnies d'infanterie, le demi-escadron de hussards et les 2 canons détachés sur sa droite auraient réussi à le rejoindre.

De son côté, Grenier, prévenu que Nugent se proposait de défendre le Taro, avait pris ses mesures en conséquence. La brigade Schmitz contournait Parme par le sud. Elle avait pour

mission de pousser jusqu'à la route de Fornovo et de s'emparer de la Porta Nuova; la brigade Jeanin avec la majeure partie de la brigade Rambourg devait suivre la route de San Secondo, passer la Parma et forcer la porte Santa Barnaba, tandis que la brigade Darnaud attaquerait de front la porte de Plaisance. Pendant que ces mouvements s'exécutaient, une canonnade assez vive et la fusillade partant des remparts forcèrent Grenier à déployer la brigade Darnaud et à mettre en batterie l'artillerie de la division Rouyer, à laquelle il donna pour soutien le régiment de Dragons Napoléon qui se déploya en bataille à gauche de cette batterie.

Pendant ce temps, le général Schmitz, qui avait formé sa brigade par pelotons, donnait l'ordre à un de ses bataillons[1] et à un peloton du 1er chasseurs à cheval italiens de longer les remparts et de tâcher de pénétrer dans la ville. D'après les relations autrichiennes et les rapports de Nugent, la compagnie de landwehr du régiment archiduc François-Charles de garde à la porte, trompée par le brouillard, ne reconnut que trop tard la cavalerie française, qu'elle avait prise pour des Napolitains jusqu'au moment où ces escadrons avaient déjà dépassé la porte et pénétré dans la ville suivis de près par la tête du bataillon[2].

D'après les rapports de Grenier et du général Schmitz[3], lorsque cette petite colonne fut arrivée à hauteur de la porte San Francesco, quelques voltigeurs avec un sous-lieutenant à leur tête réussirent à escalader les murs, à en chasser l'ennemi, et à s'emparer de la porte qu'ils ouvrirent aux chasseurs à cheval et au bataillon du 92e.

Que ce soit en escaladant les remparts ou en surprenant la porte San Francesco (aujourd'hui Barriera Nino Bixio), que ce soient les voltigeurs du 9e ou les grenadiers du 52e ou les chasseurs à cheval du 1er italien qui parvinrent à pénétrer les premiers dans la ville, c'est là, en somme, chose accessoire

1. Un bataillon du 9e, d'après les rapports de Grenier (*Archives de la Guerre*) et du général Schmitz (*Regio Archivio di Stato Milan*, *Appendice Storia*, 48), un du 52e, au contraire, s'il faut en croire la brochure du commandant Bladinières qui revendique ce fait d'arme pour lui et pour son bataillon.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 2 mars, XIII, 38. — Rapport du général Nugent au F.-M. comte Bellegarde sur l'affaire de Parme, III, 101, *a*. — *Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie à Parme et à Reggio du 1er au 7 mars*, XIII, ad 38.

3. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier. — *Regio Archivio di Stato*, *Milan*, *Appendice Storia*. Général Schmitz commandant la 1re brigade de la 2e division au général Grenier; Pozzolo, 28 mars.

et secondaire. Ce qui est hors de doute, c'est que l'entrée inopinée de la colonne française de droite dans Parme se produisit au moment même où une partie des troupes autrichiennes se trouvaient encore sur la rive gauche de la Parma.

Informé de ce qui venait de se passer, le général Schmitz porta immédiatement en avant un autre bataillon du 9e, pendant que le colonel Broussier, continuant son mouvement, se dirigeait par le pont Caprazucca (le plus en amont des deux ponts de la ville) vers la Porta Nuova et ensuite par le Corso sur la Porta San Michele (aujourd'hui Barriera Vittorio Emanuele).

Pendant ce temps, le général Jeanin avait, de son côté, contourné Parme par le nord et dirigé vers les murs du Jardin impérial (aujourd'hui Giardino Publico) les compagnies d'élite du 102e, qui commençaient déjà à escalader les remparts, lorsqu'un habitant de la ville vint leur ouvrir les portes et facilita à ces compagnies, suivies de près par 3 compagnies de grenadiers, de la division Severoli, leur entrée dans cette partie de la ville.

Entre temps, les 2 compagnies du régiment Archiduc François-Charles n'avaient pas encore passé le pont de la Parma au moment où un bataillon français déboucha sur la place principale de la ville. Tandis que le colonel Broussier, suivi de quelques hommes seulement, s'avançait pour sommer les Autrichiens de se rendre, le lieutenant-colonel Metzko et le major Wittmann donnaient de leur côté l'ordre de charger les Français à la baïonnette. Broussier jeté à bas de son cheval par un coup de baïonnette tombe entre les mains des soldats de Metzko avec une partie des siens surpris par cette attaque imprévue. Heureusement pour lui, les chasseurs à cheval et le reste de la colonne qui, après avoir longé les remparts à l'intérieur de la ville, étaient arrivés jusqu'à la porte San Michele et s'y étaient solidement établis, débouchèrent à ce moment. Dégageant en un instant le colonel et ses hommes, ces renforts obligèrent, après un engagement assez vif, mais de courte durée, le lieutenant-colonel Metzko et ses soldats à cesser une résistance désormais inutile et à déposer les armes. Le bataillon du 52e se porta de là sur la Porta Nuova, et celui du 67e sur la citadelle dont il enfonça les portes, mais où il ne trouva plus qu'un officier et 36 hommes qui, voyant que toute résistance était inutile, se rendirent sans combat[1].

1. Cf. *Journal du baron von Hügel*... Notre perte à l'affaire de Parme consiste en 6 compagnies du régiment François-Charles et en 3 compagnies du

Pendant que ces événements se passaient à l'intérieur de la ville, désormais tout entière au pouvoir des Français[1], le général Jeanin et la brigade de cavalerie du général Rambourg, après avoir passé la Parma, se trouvèrent en présence du détachement du capitaine baron d'Aspre. N'ayant avec lui que 300 fantassins, un peloton de hussards et le demi-escadron de cavalerie napolitaine, avec lesquels on l'avait détaché à l'extrême-droite à Sacca et à Colorno, privé de sa ligne de retraite sur Reggio depuis l'évacuation et la perte de Guastalla, sachant, de plus, que le général Villatta, au cours d'une reconnaissance poussée le matin sur Brescello, avait attaqué et bousculé le poste qui gardait ce point et lui avait enlevé 28 hommes, cet officier essayait de rejoindre Nugent en passant par Parme. Pendant que le général Jeanin attaquait son infanterie, à peu de distance de Parme, et que le général Rambourg faisait charger le 1er chasseurs à cheval, d'Aspre n'en était pas moins parvenu d'abord à reprendre les deux canons qu'on lui avait enlevés, puis à se dégager, lorsque le 3e chasseurs à cheval renouvela l'attaque et réussit à rompre complètement les rangs de ses soldats.

Son infanterie, dispersée et mise en pleine déroute, abandonna définitivement ses canons; lui-même, quoique légèrement blessé d'un coup de sabre, réussit, à grand'peine, à s'échapper avec quelques cavaliers. Poursuivi vivement dans la direction de Colorno, il parvint vers le soir, après s'être jeté dans des chemins de traverse horriblement défoncés, à arriver à Sorbolo où il fut recueilli par les troupes postées sur ce point.

Les 4 compagnies que Nugent et Starhemberg avaient établies sur la droite du Taro, vis-à-vis de Grugno (environ 7 kilomètres en aval de Ponte di Taro), après avoir eu elles aussi à soutenir contre les troupes de Jeanin un combat des plus vifs dans lequel elles furent fort malmenées, parvinrent cependant à échapper à une destruction complète, à revenir en partie sur Sorbolo et à rallier le lendemain la division à Reggio.

8e bataillon de chasseurs. On avait oublié de garder la porte par où on devait se retirer. Les douaniers l'avaient barricadée et nos gens ont été pris comme dans une souricière. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. III, 41 *c*. Le général major Eckhardt mandait, en effet, à deux heures de l'après-midi de Reggio au commandant du poste de San Benedetto :

« Les Français occupent Parme. Nous nous retirons sur Modène. Prévenez de suite de ces événements le général-major Steffanini et le feld-maréchal comte Bellegarde. »

A l'extrême gauche de Nugent, le lieutenant-colonel Gavenda s'était, conformément aux ordres qu'il avait reçus, replié de Fornovo par Collocchio (10 kilomètres du sud-ouest de Parme) sur Montecchio-Emilia (rive droite de l'Enza) et le lendemain, 3 mars, sur Scandiano (11 kilomètres du sud-est de Reggio sur le Torrente Tresmaro, au pied de l'Apennin à 7 kilomètres et demi de la rive droite de la Secchia) sans avoir subi aucune perte et sans avoir eu à s'engager.

Soutenue par les dragons Napoléon, qui, traversant vivement Parme, se chargèrent de la poursuite, rejointe peu après par la cavalerie du général Rambourg, la brigade Schmitz suivit, sans parvenir toutefois à les entamer, les régiments de Starhemberg qui, se repliant en bon ordre et en échelons, prirent un moment position sur la rive droite de l'Enza.

Sur l'ordre de Nugent, Starhemberg continua sa retraite dès qu'il vit que les colonnes françaises se disposaient à passer l'Enza en amont du pont, et il vint s'établir à 2 kilomètres plus loin à San Ilario d'Enza, pendant que le gros de la division arrivait à Reggio, le 2 mars vers le soir.

Maître des deux rives de l'Enza, Grenier arrêta ses troupes et établit ses avant-postes en face de ceux de l'arrière-garde autrichienne de San Ilario d'Enza[1].

Bien que, dans son rapport, le général Grenier n'évalue ses pertes qu'à 230 hommes tués et blessés, l'ordre du jour du

1. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier, etc. Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 3 mars 1814. Ordre du jour de la 2e lieutenance de l'armée d'Italie ; 3 mars 1814. Ordre du jour de l'armée d'Italie; Mantoue, 2 mars 1214 et Mantoue, 3 mars 1214. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Général Schmitz au général Grenier, rapport sur l'affaire de Parme; Pozzolo, 23 mars 1814. Général Severoli au général Fontanelli; Parme, 3 mars 1814. Général Grenier au général Fontana, commandant supérieur à Crémone; Parme, 3 mars 1814. Colonel Charpentier, commandant le régiment de dragons Napoléon au général Fontanelli; Piadena, 17 mars 1814. Chef de bataillon Menesclou du 7e de ligne italien au général Fontanelli; Castelguelfo, 9 mars. *Ibidem*. Rapport historique de la division Severoli pendant la première quinzaine du mois de mars 1814. D'après ce rapport, la division Severoli qui s'était arrêtée le 1er mars sur la ligne Priorato-Parola, commença son mouvement sur Parme dans la nuit du 1er au 2 mars, à trois heures et demie du matin. — *K u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K.K. Armee*, 2 mars, XIII, 3, XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie, à Parme et à Reggio, du 1er au 7 mars 1814 (établie par ordre le 12 mai 1814), XIII ad 38. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde. Rapport sur l'affaire de Parme, III, 101 *a*. Général Eckhardt au commandant du poste de San Benedetto; Reggio, 2 mars, deux heures soir; 2 mars, trois heures soir, III, 41 *c*. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 2 mars, III, 15. Reggio, 9 mars, III, 101 *a*, *b*, *c*. Relation des opérations et combats du 2 au 6 mars.

général Vignolle en date de Mantoue, 3 mars (*Regio Archivio di Stato*, Milan, *Appendice Storia*, 48) annonça à l'armée d'Italie que l'affaire de Parme avait coûté au corps de Grenier 5 à 600 hommes hors de combat. 2 canons avec leurs caissons, 5 voitures du génie et un assez grand nombre de fusils étaient tombés au pouvoir des Français. D'autre part, pendant que, d'après le dire de Grenier, les Autrichiens auraient eu au moins 600 hommes hors de combat et 37 officiers et 1.682 hommes faits prisonniers, Nugent ne donne comme chiffre total de ses pertes pendant sa marche sur Plaisance et sa retraite sur Modène que 41 officiers et 1.072 hommes.

Parmi les prisonniers faits par Grenier se trouvaient une soixantaine de soldats napolitains. Dès que le vice-roi fut informé de ce fait, il ordonna de les renvoyer tout de suite au roi, « étant bien aise, écrit-il à Clarke[1], de lui faire sentir la différence de nos procédés avec ceux dont il venait d'user envers la garnison d'Ancône ».

Il est vrai que, sans juger à propos de le dire à Clarke, le vice-roi poursuivait encore un autre but.

Il n'avait pas encore absolument perdu l'espoir, soit de ramener Murat au parti de la France, soit tout au moins de lui arracher une promesse formelle de neutralité absolue. De toute façon, d'ailleurs, la mise en liberté des soldats napolitains ne pouvait que servir ses projets et fortifier les soupçons que l'attitude du roi de Naples avait fait naître, depuis quelque temps déjà, dans l'esprit de Bellegarde, de son entourage et de Nugent.

Comme Grenier le constate dans son rapport, et comme nous allons l'établir d'une façon encore plus complète et incontestable à l'aide des dépêches qu'on lira plus loin, les troupes napolitaines n'avaient pas pris part au combat qui venait de se livrer.

« Les troupes napolitaines commandées par le général Campana, lit-on dans le rapport de Grenier[2], à l'exception de quelques compagnies d'infanterie et d'un détachement de cavalerie qui

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 3 mars 1814. Cf. Le vice-roi au roi de Naples ; Borgoforte, 3 mars 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier au vice-roi. Le 6 mars, on envoyait de Turin au préfet du Taro à Parme, copie d'un décret rendu par le vice-roi le 3, aux termes duquel, pour punir la ville de Parme de la conduite que ses principaux habitants avaient tenue pendant le séjour de l'ennemi, le vice-roi affectait les contributions de la ville au payement de la solde de l'armée d'Italie. On perçut de ce chef 100.000 francs (*Regio Archivio di Stato*, *Turin. Sezione III*, *Archivio Camerale*. Registre d'ordres du gouverneur général de la 27e division militaire, 6 mars 1814).

se trouvaient avec la colonne rencontrée par le général Jeanin, ainsi que les deux bataillons anglais qui étaient à Parme, évacuèrent cette ville à six heures du matin. La brigade napolitaine, sous les ordres du général Pepe qui était en réserve sur l'Enza, se replia sur Reggio aux premiers coups de canon qu'elle entendit tirer sur Parme. »

Les faits consignés par Grenier sont rigoureusement exacts et confirmés en tous points par les rapports et les dépêches de Nugent et du général Eckhardt, ainsi que par la correspondance des généraux d'Ambrosio et de Livron avec le général Millet[1].

C'est d'abord au général Nugent que nous laisserons la parole.

« Ma ligne de retraite, mande-t-il à Bellegarde[2], était sur Guastalla conformément au désir exprimé par le roi. Je voulais aller sur Guastalla avec une partie de mes troupes. Mais, bien qu'il m'eût promis de tenir Guastalla, le général de Livron m'a annoncé hier soir qu'il avait évacué ce point. J'ai donc dû modifier mes ordres et ordonner à mes troupes de se retirer sur Reggio. L'ennemi m'a attaqué le 2 au matin à Parme et il m'a été d'autant plus impossible de rallier tout mon monde sur la route de Reggio, que plusieurs compagnies de ma droite n'ont pu arriver à Parme et risquent d'être coupées. J'ai dû, par suite, m'entêter trop longtemps à Parme et j'ai perdu beaucoup de monde. »

Le même jour, à trois heures de l'après-midi, le général

1. Il nous a semblé à la fois intéressant et nécessaire d'extraire de la correspondance particulière du sénateur Carlo Testi (*Regio Archivio di Stato, Modène. Archivio Estense Tassoni. Busta*, n° 2), les lignes suivantes que, à la date du 6 mars, croyant encore que l'on allait maintenir Grenier sur la rive droite du Pô, accentuer l'offensive, pousser sur Modène, et mettre fin à la régence provisoire qu'on venait d'y établir, Testi adressait à ce propos à son ami le baron Tassoni :

« Ce qui augmente encore la bizarrerie de la guerre bien étrange que l'on fait en ce moment, c'est la conduite du roi de Naples. Ses troupes ne prennent part à aucun combat et se retirent successivement et prudemment de tous les points où la lutte paraît devoir s'engager. Je t'avoue que je ne comprends plus rien à cette alliance. Nous verrons ce qui arrivera si le général Grenier pousse jusqu'à Bologne, où se trouve établi le quartier-général de Sa Majesté napolitaine. »

Trois jours plus tard, il précise encore son assertion :

« Le roi était à Parme l'avant-veille du combat. Mais ses troupes n'ont pris aucune part à l'action. Elles s'étaient repliées avant le commencement de l'affaire. »

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Reggio, 2 mars, III, 15.

Eckhardt qui, nous l'avons dit, avait déjà une heure plus tôt donné avis au commandant du poste de San Benedetto de la prise de Parme par les Français, et du mouvement de retraite sur Modène, en le chargeant d'informer immédiatement Bellegarde et le général Steffanini, dont la brigade était la plus rapprochée de la rive gauche du Pô, consignait dans une seconde dépêche, adressée au feld-maréchal[1], les événements et les nouvelles des dernières vingt-quatre heures :

« L'ennemi occupe Guastalla et en a chassé 120 hommes de la légion italienne et un demi-esadron de lanciers. Les Français ont de ce côté 2.500 hommes et 4 canons et travaillent à un pont près de Casalmaggiore où l'on tiraille constamment.

« Les troupes du général Nugent ont été attaquées ce matin sur le Taro.

« Murat n'est pas encore revenu de Bologne.

« Je suis allé chez le général Millet qui a fait replier la division Carascosa qui devait servir de soutien à Nugent à Parme et à Guastalla.

« J'ai trouvé deux bataillons napolitains avec 4 canons sur l'Enza dont les travaux de défense sont près d'être terminés.

« Dès le retour du roi qui est attendu à tout instant, je lui communiquerai vos instructions, ainsi que me l'a dit le comte de Mier. J'en ai déjà parlé au général de Livron.

« Le général Nugent a été repoussé sur l'Enza et les Français occupent Parme.

« Les équipages du roi partent d'ici pour Modène où je me rends pour le joindre et d'où j'écrirai à Votre Excellence.

« Les bagages, une partie de la cavalerie napolitaine et de l'artillerie sont déjà en marche sur Modène. »

La dépêche du général Eckhardt contient, on ne saurait le contester, de graves révélations. Il est désormais acquis que, pour n'avoir pas à intervenir, à se prononcer, à répondre aux questions qui lui auraient été posées par Eckhardt, comme aux demandes de renfort de Nugent, Murat s'était rendu à Bologne, après avoir chargé Millet de faire replier la division Carascosa, de faire évacuer Guastalla et revenir sur Modène les troupes en

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckardt au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 2 mars, trois heures soir, III, 20.

position sur l'Enza. Le lieutenant-colonel Werklein, qui a fixé par écrit les remarques et les observations qu'il fit à ce moment[1] et que nous aurons encore plus d'une fois lieu de citer, est donc dans le vrai, lorsqu'il affirme que « les troupes napolitaines de San Ilario et de Reggio, qui devaient, d'après la promesse formelle de Murat, soutenir le mouvement des Autrichiens, se retirèrent, au contraire, sur Reggio, et de là sur Modène, aussitôt après avoir *reçu un ordre confidentiel* ».

A l'appui de cette affirmation, il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur la correspondance des généraux napolitains, ou tout au moins sur les quelques pièces qu'il nous a été possible de retrouver. C'est d'abord le général d'Ambrosio[2] qui a reçu l'ordre d'envoyer un bataillon de Modène à Carpi, pour se relier par Correggio aux postes du général de Livron. En attendant qu'il sache si Nugent s'est replié sur Reggio, d'Ambrosio informe Millet qu'il a mis un bataillon au pont de la Secchia et qu'il enverra le lendemain matin une reconnaissance de cavalerie sur Carpi. Du reste, il compte bien recevoir dans la nuit des nouvelles des mouvements opérés par les généraux Carascosa et Livron.

Ainsi donc, si le général sait par avance que Nugent sera probablement forcé de se retirer sur Reggio, on s'est bien gardé, d'autre part, de lui donner l'ordre de se porter en avant pour le soutenir et le recueillir. On s'est contenté de lui prescrire de se couvrir sur sa droite et d'envoyer un bataillon à Carpi, afin de savoir ce qui se passe de ce côté. On semble s'attendre à voir les Français, dont on connaît la présence à Guastalla, se rapprocher de la basse Secchia et se montrer peut-être même à Novi di Modena et Carpi.

Quelques heures plus tard, c'est Livron, qui de Reggio se chargera de faire à Millet un triste tableau de la situation. Cette description de l'état dans lequel les troupes de Nugent sont arrivées dans cette ville est en contradiction formelle avec les rapports des généraux autrichiens, mais elle pourrait bien être l'expression de la vérité.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv Anmerkungen und Zusätze eines Augenzeugen*, 1er au 7 mars 1814 ad XIII, 38.

2. *Regio Archivio di Stato, Naples. Sezzione Guerra*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet ; Modène, 2 mars 1814 (original en français). Le *post-scriptum* de cette dépêche est également curieux : « L'école militaire de Modène a résisté à toutes les amorces de la séduction. »

« Monsieur le général[1], écrit-il au chef d'état-major de l'armée napolitaine, les Français ont passé l'Enza de vive force et les Autrichiens sont en pleine retraite, tellement qu'ils n'ont qu'une très faible avant-garde à 4 milles en avant de Reggio.

« La route est encombrée de leurs bagages, malades et blessés. *Bref, c'est une confusion qui entraînerait les plus fâcheuses conséquences s'il fallait se battre.* Mais les généraux assemblés ce soir ont décidé que Reggio n'était pas tenable, d'autant plus qu'on a appris que les 1.500 hommes de Guastalla étaient appuyés par 5.000 hommes de Borgoforte et qui certainement déboucheraient demain si nous tenions contre la colonne de Plaisance qui a poussé 14.000 hommes jusqu'à l'Enza.

« En conséquence, le mouvement de retraite sur Modène commence cette nuit et se terminera demain matin, si les ennemis attaquent. »

Sans vouloir rechercher ici les motifs qui ont pu décider le roi de Naples à rappeler en arrière les troupes qu'il avait, d'une part, envoyées à Guastalla pour couvrir la droite de Nugent, de l'autre, établies sur l'Enza pour recueillir ou même soutenir ce général, il importe toutefois de reconnaître que Murat avait manifesté ouvertement et nettement, à plus d'une reprise, l'intention formelle de ne pas pousser sur Plaisance, tant que Bellegarde ne reprendrait pas l'offensive en même temps que lui, tant qu'un mouvement sérieux des Autrichiens sur le Mincio ne le mettrait pas à l'abri d'une opération que pourrait entreprendre, contre sa droite et ses derrières, le vice-roi débouchant de Borgoforte. Il n'est que juste de reconnaître que Nugent, entraîné par son ardeur, convaincu de la nécessité de faire une diversion, n'avait tenu aucun compte des volontés de Murat, et qu'il avait poussé malgré lui au-delà de la Nure, et jusqu'aux portes de Plaisance. Il n'est que juste de se rappeler qu'il se disposait même à attaquer cette place dès le 18 février, lorsque Murat lui ordonna d'abord de s'arrêter, puis de se replier, et qu'il dût, quoiqu'à regret, s'incliner devant les volontés du roi, à la suite de l'entretien qu'il eut à ce moment avec le comte de Mier, envoyé auprès de lui par Murat. A partir de ce moment, il ne restait d'autre ressource à Nugent que d'obéir et de se retirer.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général de Livron au général Millet; Reggio, 2 mars, dix heures soir, III ad 71 (original en français).

Si le roi avait environ 20.000 hommes derrière l'Enza et la Secchia, Nugent ne disposait que de 8.000 hommes tout au plus; c'était là une force suffisante pour venir à bout des conscrits de Gratien et de Severoli, mais absolument incapable de résister à elle seule aux troupes de Grenier. La situation créée par l'entêtement de Nugent, par l'importance qu'il attachait à la ligne du Taro, aurait pu être encore plus fatale pour lui, si Grenier s'était porté résolument en avant et s'il avait profité de sa supériorité numérique pour le mener tambour battant au lieu de rester immobile pendant trois jours sur les bords du Taro. Il y avait là, même avant l'évacuation de Guastalla, une occasion favorable dont Nugent aurait dû se hâter de bénéficier, d'autant plus qu'il savait de façon positive et officielle que Murat était bien décidé à éviter pour le moment tout combat, à rester derrière la Secchia, et à se replier éventuellement derrière le Panaro, dès que les Français s'avanceraient en forces.

L'évacuation de Guastalla arriva à point pour lui donner l'occasion de protester à juste titre contre un inqualifiable manque de foi, mais, en réalité, aussi pour lui permettre de faire oublier l'extrême répugnance qu'il opposait à l'exécution d'ordres de retraite, dont il se refusait à admettre la nécessité, au moins immédiate, et de faire retomber sur le roi de Naples [1] la responsabilité de la défaite qu'il venait d'essuyer, et de l'échec certain auquel il s'était inutilement exposé [2].

1. Faisant à Metternich un tableau de la situation générale des affaires sur la rive droite du Pô et lui rendant compte, entre autre, de la bataille de Parme, Mier fait ressortir que les grosses pertes éprouvées par les Autrichiens sont dues, d'une part, aux mauvaises dispositions qu'on avait prises, de l'autre, au fait que les Napolitains « s'étaient retirés trop de bonne heure ». Mais il ajoute : « Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cela. L'un veut rejeter la chose sur l'autre, comme cela arrive toujours pour les coalisés; mais chacun a mis du sien pour faire aller mal les choses. Il est hors de doute que les Napolitains auraient pu nous soutenir, et, si le roi n'était pas parti la veille pour Bologne, peut-être que tout cela ne serait pas arrivé... » (*Haus, Hof und Staats-Archiv.* Rapport n° 10). Comte de Mier au prince de Metternich. Modène, 6 mars 1814. Cf. Voir *Annexe XXXVII.*

2. Rien ne permettra mieux de se faire une idée exacte de l'état d'esprit de Nugent que les lignes suivantes que nous extrayons de son *Journal d'Opérations* à la date du 2 mars (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, XIII, 38).

« Par les communications faites au général Nugent par le général Millet, chef d'état-major de l'armée napolitaine, dans la période du 14 au 27 février, et relatives aux opérations, on voit manifestement que le roi de Naples cherchait non seulement à ne pas faire de mal à l'ennemi, mais encore à réduire le corps du général Nugent à l'inaction, surtout parce que, malgré la lenteur voulue, et l'hésitation calculée du roi, malgré ses ordres interdisant de rien entreprendre sur Plaisance, cette opération, qui ne pouvait réussir que par la rapi-

Depuis plus de quarante-huit heures, il régnait au quartier-général de Villafranca une espèce d'inquiétude vague et indéfinie causée d'abord par l'absence de tout renseignement à peu près certain sur ce qui se passait sur la rive droite du Mincio, plus encore, par le fait qu'on avait entendu le matin le canon du côté de Casalmaggiore et surtout parce que, après avoir appris que les Napolitains repliaient leurs postes de la rive droite du Pô, on avait pu constater que les communications entre Ostiglia et San Benedetto étaient interrompues[1]. On avait, par suite, commencé par envoyer à Volta un parlementaire, grâce auquel on avait eu vent du départ du vice-roi pour Mantoue. Un peu plus tard, dans le courant de la journée, on avait appris, par une dépêche du feld-maréchal-lieutenant Gramont, que les Français avaient occupé Bagnolo San Vito (6 kilomètres ouest de Governolo) et établi un poste aux écluses du Mincio, en même temps, que, d'un autre côté, on signalait à Goito l'existence d'une concentration de forces assez considérables pour faire croire à la possibilité d'un mouvement offensif des Français contre la droite du corps de blocus pour le lendemain.

Entre temps, les deux bataillons, que Stanissavlevich avait dû renvoyer à Sommariva, faisaient leur mouvement par Ala, et

dité et l'imprévu, aurait été assurément couronnée de succès dans le principe, par suite de la supériorité numérique momentanée des Autrichiens, et aurait donné de grands résultats. Le roi de Naples chercha, il est vrai, à justifier ses hésitations, ses lenteurs, ses ordres, enfin son inaction ultérieure, en disant qu'il avait attaché aux opérations contre la tête de pont de Borgoforte une importance qu'elles étaient loin de posséder à ce moment.

« Il est curieux de voir que le roi de Naples, qui parlait constamment jusqu'au 27 février de la grande importance de la tête de pont de Borgoforte, qui ne cessait d'insister sur la nécessité de l'observer, rappela tout à coup ses troupes et conseilla à Nugent de se retirer derrière la Secchia ou même le Panaro.

« *Si l'on considère l'échange constant des communications entre Murat et le vice-roi, on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'à ce moment il y a eu, de la part de Murat, entente avec l'ennemi et, par suite, trahison. La preuve que les Français ne considéraient pas les Napolitains comme des ennemis résulte du fait même qu'ils mirent en liberté, sans condition, les prisonniers napolitains faits au combat de Parme.* »

1. « On n'a pas encore des nouvelles de Nugent et il paraît que l'on craint beaucoup qu'il n'ait reçu quelque échec, lit-on, à la date du 3 mars, dans le *Journal du baron von Hügel*. Ici tout reste en stagnation. Tantôt c'est un article qui manque, tantôt c'est l'autre. J'ai parlé avec Fleischer sur la marche de la guerre et j'ai tâché de lui persuader qu'il s'agissait aussi de sa réputation. Il n'en a pu disconvenir; mais il a dit qu'il n'y pouvait rien, que l'on ne suivait pas ses conseils, qu'il voulait une opération par les montagnes. En général, il paraît être *affecté de notre situation et du principe d'inertie qui préside à tout. Tout le monde qui pense bien murmure, mais cela ne mènera pas loin.* »

ils devaient arriver le 3 ou le 4 à Dolce, dont le pont était réparé, pour aller de là s'établir à Pravecchia (1 kilomètre et demi au sud de Salionze). Quant à la flottille autrichienne, qu'on avait d'abord rappelée à Riva, elle venait de mettre à la voile se dirigeant sur Maderno [1].

3 MARS 1814. — **Le général Rambourg à Reggio. — Nugent replie son arrière-garde sur Rubbiera et son gros sur Modène. — Les dépêches de Nugent et de Millet à Bellegarde. — Lettre du vice-roi à Murat. — Arrivée à Modène du colonel de Bauffremont porteur de la lettre de l'empereur d'Autriche du 21 février. — Inquiétudes de Bellegarde au sujet de Nugent. — Les Napolitains à Piombino. — Le général Vedel reçoit l'ordre de se porter de Turin sur Chambéry** — Au lieu du faible effort qu'il eût suffi de faire, au lieu d'un mouvement en avant énergiquement et vivement prononcé qui eût amené la retraite immédiate des Austro-Napolitains derrière le Panaro et fait tomber sans combat Modène au pouvoir de ses troupes, le général Grenier, satisfait des résultats obtenus la veille, se contenta de pousser son avant-garde sur Reggio, où la cavalerie du général Rambourg sabra et surprit une soixantaine de hussards qu'on y avait laissés. La division Rouyer prit position sur l'Enza pendant que Severoli recevait l'ordre de se porter sur Reggio, et d'y arriver le lendemain, afin d'être en mesure de soutenir l'avant-garde. Entre temps, pen-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 2 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M-L. Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 2 mars soir, III, 10. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld Mozzecane; 2 mars, III, 11. Général-major Watlet au F.-M.-L. Neipperg; Roverbella, 2 mars soir, III ad 22. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde. San-Giorgio, 2 mars, III, 14. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Capitaine Tempié au général Fontanelli, 2 mars 1814.

On trouve encore à ce propos les indications suivantes dans le *Journal* de Hügel :

« Des rapports nous ont annoncé que nous serons attaqués aujoud'hui (2 mars). En conséquence, on a fait prendre les armes à toute l'armée et même au bataillon de grenadiers qui se trouve au quartier-général. En effet *l'ennemi nous a attaqué avec* 30 *hommes pour nous faire rester dans nos positions*. La rive droite du Mincio est presque dégarnie de troupes. Elle ne le restera pas longtemps.

« Un courrier du général Eckhardt nous annonce que les Napolitains sont en pleine retraite, que le roi ira à Bologne, que l'arrière-garde de Nugent a reçu quelques bonnes tapes et que les rapports qui nous disaient que l'armée du vice-roi défilait sur le Pô n'étaient que trop fondés. »

Puis, parlant de la sauvegarde promise à la vice-reine pour le cas où les Autrichiens occuperaient Milan, Hügel ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Est-ce qu'il est possible de se moquer plus de quelqu'un ? »

dant la nuit du 2 au 3 et pendant la matinée du 3, Nugent avait tranquillement évacué Reggio, continué sa retraite sans être inquiété et fait prendre position à son arrière-garde (général comte Starhemberg) à Rubbiera. Le gros de sa division avait repassé la Secchia et s'était établi avec lui à Modène, où se trouvait déjà la 2e division napolitaine (général d'Ambrosio). La 1re division (général Carascosa) et la cavalerie du général de Livron tenaient à ce moment leurs avant-postes à Carpi, à Rubbiera et sur la Secchia, tandis que le reste des troupes du roi de Naples étaient échelonnées en arrière de Modène, de Castelfranco à Bologne[1].

Le détachement français de Guastalla se contenta ce jour-là d'enlever à Reggiolo (10 kilomètres est de Guastalla et 4 kilomètres sud de Gonzaga) du fourrage et des bestiaux qu'on dirigea sur Gonzaga; mais on ne poussa pas plus avant du côté de Novi et de Carpi, et on ne songea même pas à attaquer le petit poste de San Benedetto où les Autrichiens n'avaient qu'une vingtaine d'hommes et trois cavaliers[2].

Les événements de la veille n'étaient guère de nature à rétablir l'entente entre Murat et Nugent, l'harmonie et la confiance entre le roi et Bellegarde. Dès le 3, au matin, Nugent s'était empressé d'envoyer de Modène au feld-maréchal les rapports rédigés la veille et relatifs à sa retraite de Parme sur Reggio. Sa mauvaise humeur, la rage que lui cause la nécessité de reculer encore et de ramener sa division derrière la Secchia apparaissent à chaque ligne de cette dépêche:

1. *Archives de la Guerre.* Rapport du lieutenant-général Grenier. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Guastalla, 4 mars. Ordre du jour du général Vignolle à l'armée d'Italie; Guastalla, 4 mars. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. *Idem. Regio Archivio di Stato. Naples. Sezzione Guerra. Amministrazione delle Marche*, 1057. Chef d'escadrons de chevau-légers au général Millet; Carpi, 4 mars. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc.; 3 mars, XIII, 38. — Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie, à Parme et à Reggio, du 1er au 7 mars, XIII ad 38. Général comte Nugent au F.-M. comte de Bellegarde; Reggio, 9 mars. Relation des combats livrés et soutenus des 2 au 6 mars, III, 101 *a*, *b*, *c* (*Regio Archivio di Stato, Milan*). Rapport historique sur les opérations de la division Severoli pendant la première quinzaine du mois de mars 1814. *Regio Archivio di Stato; Parme* (*Interno* 291-292. *Carte delle Prefetture Francese*). Général Gratien au préfet du Taro; Plaisance, 4 mars 1841. *Regio Archivio di Stato, Reggio. Storia di Reggio del Conte Gaetano Rocca, Reggio*, 3 mars 1814. *Regio Archivio di Stato, Modène* (*Archivio Estense Tassoni. Busta*, 3). Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni.

2. *Regio Archivio di Stato, Naples. Amministrazione delle Marche*, 1057. Chef d'escadrons de chevau-légers au général Millet; Carpi, 4 mars, dix heures soir.

« Le roi de Naples a vu mes troupes pendant la marche. Il a profité de cette circonstance pour me dire qu'il était pénible de se voir mal jugé et de sentir qu'on doutait de sa sincérité et de ses sentiments. Je lui ai fait remarquer que, s'il ne se décidait pas à prendre immédiatement l'offensive, l'ennemi passerait assurément le Pô à Borgoforte pour attaquer Votre Excellence.

« On croirait, à entendre parler le roi, qu'il a réellement envie de donner son concours; mais, dans ce cas, un mouvement en avant sur la rive droite du Pô serait toujours encore ce qu'il y aurait de mieux à faire pour être utile à Votre Excellence.

« Je me suis posté de façon à pouvoir à tout instant me reporter en avant, dès que le roi de Naples sera décidé à entreprendre quelque chose et je resterai le plus possible relié avec Votre Excellence[1]. »

De son côté, Murat avait compris que ses hésitations, ses retards, les paroles imprudentes qui lui échappaient trop souvent, les allées et venues de ses officiers et de ceux du vice-roi, la fréquence des correspondances échangées entre les deux quartiers-généraux, l'abandon des postes de Guastalla et de San Benedetto et enfin la remise en liberté, par ordre du vice-roi, des soldats napolitains pris à Parme, ne pouvaient manquer de fournir des arguments redoutables à tous ceux qui, tant dans l'entourage de Bellegarde qu'au quartier-général des souverains, n'avaient cessé de prendre plus ou moins ouvertement position contre lui et de profiter de la moindre occasion pour donner à ses actes l'interprétation qui servait le mieux leurs projets ou leur haine. Il lui fallait aller au-devant des accusations qu'on n'allait pas manquer de porter contre lui à propos de l'évacuation de Guastalla; mais, au lieu d'ouvrir à nouveau une discussion oiseuse et stérile, Murat, dédaignant de faire la moindre allusion à ces faits, changea, au contraire, de ton. Loin d'écrire lui-même à Bellegarde, comme il l'avait déjà fait si souvent, c'est à son chef d'état-major qu'il laissa le soin d'adresser au feld-maréchal la copie du rapport du général de Livron en date de la veille, d'entrer ensuite dans le vif du sujet, de formuler ses plaintes, son mécontentement, d'insister sur la surprise que lui causait l'immobilité persistante

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Modène, 3 mars 1814, III, 28. Cf. *Annexe XXXVII.*

de l'armée autrichienne, et de critiquer sans détours et sans phrases la façon dont le général en chef autrichien conduit les opérations.

« Sa Majesté, écrit le général Millet[1], me charge de vous témoigner son étonnement de ce que vous n'ayez pas profité de la diversion faite par l'établissement d'un pont à Casalmaggiore pour attaquer le vice-roi et forcer le Mincio et de vous prévenir que, *si les forces de l'ennemi sont aussi considérables qu'on le dit, Elle se verra dans la nécessité de se retirer.*

« On aurait trompé Votre Excellence si, comme on l'a assuré à Sa Majesté, on lui avait dit qu'Elle n'a pas soutenu le général Nugent. Aussitôt que le mouvement de retraite a dû se commencer, et lorsque le général Nugent s'est porté en avant de Parme, 2 bataillons et 6 canons ont été placés sur le pont de l'Enza. »

C'était là un langage que jusqu'à ce jour Murat n'avait jamais osé tenir à Bellegarde. Il ne songe pas, on le voit, à faire usage de formes diplomatiques, à cacher sa pensée et à dissimuler son irritation et son dépit. Il déclare qu'il a assez fait pour Nugent en faisant garder le pont de l'Enza, et, loin de chercher à se justifier, à expliquer les ordres qu'il a donnés, il n'hésite pas à faire connaître au feld-maréchal que peut-être même il prendra le parti de continuer son mouvement rétrograde.

De son côté, le vice-roi avait cru, lui aussi, le moment venu de tenter une démarche décisive auprès de Murat, et la lettre qu'il lui adressa de Borgoforte n'est rien autre chose qu'une mise en demeure bien nette et bien catégorique. De part et d'autre, on sent que le temps des tergiversations, des vaines promesses est passé; qu'il faut maintenant agir et se prononcer définitivement et irrémissiblement.

« Sire, lui dit-il[2], Votre Majesté est informée des échecs que vient d'éprouver le corps du général Nugent; ils sont considérables.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Général Millet au maréchal comte de Bellegarde; Modène, 3 mars 1814 (original en français), III ad 71.

2. Le vice-roi au roi de Naples; Borgoforte, 3 mars 1814.

« C'est pour moi le moment de désirer, plus vivement que jamais, de connaître les intentions *définitives* de Votre Majesté. Je dois régler mes mouvements en conséquence. Je La supplie donc de me dire ce que j'ai à espérer ou à craindre de Son armée.

« Je ne me permettrai point de lui mettre sous les yeux les motifs qu'Elle a de se déclarer franchement pour la cause de l'empereur; je me borne à la prier de vouloir bien du moins faire prendre à son armée des positions qui ne gênent point ce que j'ai à entreprendre pour les intérêts qui me sont confiés.

« On a trouvé à Parme un certain nombre de troupes appartenant à Votre Majesté. J'ai ordonné qu'on les traitât bien et qu'on les remît en liberté; elles ont dû vous être renvoyées le soir même.

« Les trois divisions, qui opèrent sur la rive droite du Pô, ont l'ordre de se mettre en communication avec moi par Borgoforte. Je me flatte que Votre Majesté voudra bien n'y mettre aucun empêchement.

« *J'espère d'Elle une réponse favorable. J'ose la demander précise.* L'éloignement des Autrichiens doit enfin permettre à Votre Majesté d'écouter son intérêt et son cœur et de se montrer ce que, je n'en doute pas, Elle n'a pas cessé d'être. »

La lettre du vice-roi allait arriver trop tard. La prudence, la lenteur méthodique de Grenier avaient tout compromis, tout perdu. Il n'était désormais plus possible de tirer parti de l'effet qu'auraient pu produire la prise de Parme, la défaite de Nugent, et la présence des troupes françaises sur l'Enza. Pour avoir une chance d'agir sur l'esprit de Murat, il eût fallu, et c'était là chose aisément réalisable, brusquer le mouvement offensif et occuper dès le 22 février les positions sur lesquelles l'avant-garde de Rambourg ne parut que le 3 mars.

Presque au moment même où le vice-roi invitait Murat à lui dire ce qu'il avait à espérer ou à craindre de lui, les événements se chargeaient de chasser de l'esprit de Murat toute idée d'un rapprochement avec la France, et de le décider à maintenir Naples dans la coalition. Les nouvelles reçues du quartier-général des souverains semblaient indiquer que la fortune avait de nouveau cessé de sourire à Napoléon. De plus, et c'était là chose bien autrement grave, le colonel de Bauffremont venait d'arriver à Modène et de remettre à Murat la lettre autographe

du 21 février, par laquelle l'empereur d'Autriche ratifiait le traité d'alliance.

Par le même courrier, le comte de Mier avait reçu une dépêche par laquelle Metternich l'informait que, par ordre de l'empereur, il allait « seconder le prince Cariati dans toutes les démarches qui lui restent à faire pour déterminer l'accession des souverains alliés aux stipulations de ce même traité ».

Le comte de Mier, qui avait à plusieurs reprises fait valoir auprès de Metternich l'importance que Murat attachait à l'envoi de cette lettre autographe destinée à servir de ratification provisoire, qui croyait savoir que le retard mis à l'envoi de cette lettre servait de prétexte à la lenteur que Murat apportait « dans l'accomplissement de ses promesses et engagements[1] », et à l'inaction de son armée, n'avait eu garde de laisser échapper le moment qu'il attendait si impatiemment. Il s'était immédiatement rendu auprès du roi qui, cédant à un premier mouvement d'orgueil et d'ambition satisfaite, après avoir fait valoir en termes pompeux les services qu'il avait rendus depuis la signature du traité du 11 janvier, avait fini par s'écrier : « Maintenant que je suis officiellement votre allié, vous allez être content de moi[2]. »

1. Dans sa dépêche de Modène, 6 mars (*Haus, Hof und Staats-Archiv. Rapport* n° 10, comte de Mier au prince de Metternich), on lit en effet :

« Toutes les fois que je pressais le roi de mettre plus d'activité dans ses préparatifs, il se rabattait sur la non-arrivée de cette lettre et la crainte que le deuxième traité ne soit pas plus ratifié que le premier. Il demandait toujours pourquoi il ne recevait pas cette lettre que Votre Altesse avait promis, lors du départ de M. de Menz, de faire expédier sous peu de jours. *Il disait qu'on allait rétablir les Bourbons en France et qu'on lui enlèverait son royaume.* »

2. (*Haus, Hof und Staats-Archiv*) *Rapport* n° 10. Le comte de Mier à Metternich, 6 mars 1814 (en français dans l'original). Le diplomate autrichien ajoutait encore dans cette dépêche :

« En général, il a régné ici jusqu'à l'arrivée de M. de Bauffremont un tel désordre dans nos opérations militaires et une méfiance si marquée des deux côtés qu'il est surprenant que le vice-roi n'en ait pas profité davantage... Tout ira mieux. Le roi a pris le commandement en chef et tout se fait déjà avec plus d'ordre et d'activité. »

Voici d'ailleurs, toujours d'après le rapport de Mier, la teneur de sa déclaration que Murat lui fit à l'arrivée de Bauffremont :
« Ce n'est qu'à présent que je suis sûr de mon royaume, puisque sa possession m'est garantie par l'Autriche... Un autre que moi n'aurait sûrement pas fait autant que moi. Sans attendre d'être sûr de votre alliance, intimidé par la non-ratification de notre premier traité, etc., je me suis brouillé avec la France, j'ai chassé ses troupes et ses autorités d'une partie de l'Italie, j'ai appuyé les opérations de votre armée pas avec la vigueur dont je suis capable, car je voulais ménager mes troupes. Aussi longtemps que vous ne m'aviez

Comme il aurait pu s'y attendre, s'il avait eu connaissance de ces événements, le vice-roi allait recevoir quelques jours plus tard une lettre de Murat datée du 5 mars[1], lettre dans laquelle, après avoir déclaré qu'il lui était impossible de donner à Eugène la réponse précise qu'il avait espérée, et bien qu'il fût à la veille d'engager les hostilités, le roi n'osait pourtant pas encore se déclarer ouvertement.

Ce fut probablement à la suite de l'arrivée de Bauffremont à Modène et de l'entretien que le comte de Mier eut avec Murat que Nugent annonça le 3 mars, à dix heures du soir, à Bellegarde que Starhemberg, après avoir repoussé une attaque, peu sérieuse du reste, de l'avant-garde française, s'était établi à Rubbiera, qu'il espérait amener le roi à reprendre l'offensive, mais que d'ores et déjà celui-ci lui paraissait décidé à donner la bataille sur la Secchia ou sur le Panaro[2].

A Villafranca l'inquiétude ne faisait que croître. Bellegarde, toujours sans nouvelles de Nugent, et n'ayant pas encore reçu la dépêche par laquelle le feld-maréchal-lieutenant Gramont, prévenu par le commandant du poste de San Benedetto, allait l'informer de la retraite des Austro-Napolitains, venait d'envoyer à cet officier général l'ordre d'occuper solidement San Benedetto et de chercher à savoir ce qui se passait du côté de Governolo en prenant soin de diriger par les chemins les plus sûrs les courriers destinés à Nugent. On était du reste tellement impressionné par l'absence de nouvelles de la rive droite du Pô que le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, ne craignait pas de rendre compte à Bellegarde que, à cause de la trop grande distance qui séparait ses postes de ceux du major Birnstiel (corps franc italien) et des Napolitains il avait cru plus sage de renoncer à l'exécution de tout mouvement dans la direction de Governolo[3].

pas garanti et à mes enfants le royaume de Naples, je n'avais espoir que dans ma petite armée. Je me serais défendu jusqu'à la dernière extrémité contre tout le monde, si vous m'aviez abandonné. *Maintenant que Naples m'est assuré, il m'est égal de perdre toute mon armée en combattant la France.* Car je suis sûr de rentrer toujours dans mon royaume comme roi et d'être reconnu comme tel par toutes les puissances de l'Europe. »

1. Cf. Le vice-roi au roi de Naples; Volta, 7 mars 1214, réponse à la lettre de Murat, 5 mars.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Modène, 3 mars, dix heures soir, III, 36.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte de Bellegarde au F.-M.-L. Gramont;

L'affaiblissement successif des forces françaises sur la droite du Mincio, affaiblissement qu'on croyait avoir remarqué depuis quelques jours, joint aux difficultés rencontrées, d'autre part, par le général Fölseis chargé de l'établissement de la tête de pont de Bonavigo, entretenait ces inquiétudes. On croyait savoir qu'il n'y avait plus que 2.500 hommes à Peschiera, que la petite division du général Fressinet de Monzambano à Volta, qu'un millier d'hommes à Ponti, enfin que, la division Quesnel se concentrait du côté de Goïto et se disposait à attaquer la droite du corps de blocus[1].

En revanche, la flottille autrichienne du lac de Garde était armée et, bien qu'elle eût ses équipages à peu près au complet, on avait décidé de la renforcer à l'aide de cadets de marine et de matelots venant de Trieste. On avait donné de plus à Fölseis l'ordre d'envoyer, d'Udine à Vérone où ils devaient être rendus le 15[2], 4 escadrons de ulhans Merveldt et Archiduc-Charles.

Pendant que le colonel Simbschen mettait sans peine en déroute le bataillon italien qui s'était porté d'Arona vers le Simplon, et qui lâcha pied dès les premiers coups de fusil en abandonnant ses officiers, 7 à 800 Napolitains avaient occupé, sans coup férir, Piombino, dont la petite garnison s'était retirée avec la garde nationale dans le fort. Les Napolitains le bloquèrent aussitôt, et il ne tarda pas à capituler[3].

Au même moment, le général Porson informait le général Vignolle que, en exécution d'ordres réitérés du ministre de la Guerre, le prince Camille venait de prescrire au général Vedel de se porter sur Chambéry avec le 7e bataillon du 20e de ligne le 1er du 62e, le 4e du 7e, le 3e du 156e, une compagnie d'ar-

Villafranca, 3 mars, III, 27. F.-M.-L. Gramont au F.-M. comte Bellegarde; Castel d'Ario, 3 mars, III, 27 *a* et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 3 mars, III, 36 1/4. Cf. *Annexe XXXVII.*

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 3 mars, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 3 mars, dix heures matin, III, 22. Général-major Watlet au F.-M. comte Neipperg; Roverbella, 2 mars, onze heures soir, III, ad 22. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 3 mars, III, 29; III, 30. Général-major Fölseis au F.-M. comte Bellegarde; Bevilacqua, 3 mars, III, ad 39.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Oberlandes Kommissär Roschmann au F.-M. comte Bellegarde; Trieste, 3 mars, III, 31. F.-M. comte Bellegarde à Roschmann; Villafranca, 3 mars, III, 31 *b*, au général-major Fölseis, III, 33.

3. *Archives de la Guerre.* Princesse Elisa au ministre de la Guerre; Lucques, 9 mars 1814.

tillerie du 4e régiment à pied et une compagnie de sapeurs, formant un total de 3.200 hommes au lieu des 8.000 qu'on lui demandait et qu'il n'aurait pu fournir qu'en prenant tout ce qui pouvait être disponible à Gênes et en rappelant les 3 bataillons précédemment envoyés à Plaisance pour renforcer la division Gratien[1].

On n'avait, d'ailleurs pas encore reçu à Paris, pas plus qu'au quartier-général impérial, communication de la convention de Lucques, puisque Clarke ne se bornait pas à inviter Elisa à conclure une convention semblable pour les garnisons des Etats romains qu'on voulait faire revenir par Gênes et Turin à Chambéry, mais qu il lui prescrivait, en outre, « dans le cas où la convention entamée avec le roi de Naples par le duc d'Otrante traînerait en longueur, de s'occuper sans délai des moyens de conclure une convention pour les troupes du château Saint-Ange, de Civita-Vecchia et autres lieux des Etats romains[2] ».

Malgré cela et bien qu'on tînt plus que jamais à faire revenir en France les garnisons de la Toscane et des Etats Romains, l'empereur, comme Clarke le mandait au vice-roi, n'avait pas changé d'idée. Il était toujours décidé « *à laisser l'armée d'Italie dans la position où elle se trouvait* ».

Les succès remportés par Votre Altesse Impériale joints à ceux obtenus par l'empereur, écrivait-il[3], lui procureront les moyens de se maintenir dans sa position et d'attendre les événements. »

4 MARS 1814. — **Le vice-roi à Guastalla. — Positions des deux armées sur la rive droite du Pô. — Conséquences et résultats des opérations di Grenier. — Lettres du roi de Naples à Metternich et à Napoléon.** — La journée du 4 se passa sans que rien vînt troubler le calme absolu qui ne cessa de régner sur la rive droite du Pô comme sur les deux rives du Mincio. Ne sachant pas quel parti on allait faire prendre aux troupes autrichiennes qui s'étaient retirées sur Modène, le vice-roi s'était porté avec 8 bataillons, de l'artillerie et de la cavalerie, le 4 au matin jusqu'à Guastalla, afin de tomber sur le flanc des Austro-Napolitains

1. *Archives de la Guerre.* Le prince Camille au ministre de la Guerre; Turin, 3 mars 1814. Général Porson au général Vignolle; Turin, 3 mars 1814.
2. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre à la grande-duchesse de Toscane; Paris, 3 mars 1814.
3. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au vice-roi; Paris, 3 mars 1814.

dans le cas où Nugent aurait voulu résister au général Grenier. Mais, en arrivant à Guastalla, il avait appris que l'avant-garde de Grenier était entrée à Reggio dans l'après-midi de la veille. Les communications étaient rétablies par ce fait avec Reggio. Satisfait de ce résultat, ne voyant d'ailleurs aucun avantage à forcer le passage de la Secchia et du Panaro, craignant, d'autre part, en prolongeant la durée du détachement d'une partie relativement considérable de ses forces sur la droite du Pô, de voir Bellegarde en profiter pour attaquer ses positions trop étendues pour être sérieusement défendues par le petit nombre de troupes qu'il y avait laissées, le vice-roi résolut dès ce moment de ramener par Borgoforte sur la rive gauche du Pô afin de se trouver en mesure sur le Mincio, la presque totalité des troupes qui se trouvaient détachées sur la droite[1].

Le soir même, à neuf heures, par un temps épouvantable, le vice-roi était de retour à Mantoue; mais il ne s'y arrêtait que juste le temps nécessaire pour prendre quelques heures de repos. Il avait hâte de retourner à Volta où il rentrait dans la nuit même afin, comme il le disait à la vice-reine[2], de se « trouver en mesure, s'il prenait fantaisie à Bellegarde d'attaquer la ligne du Mincio, surtout me croyant absent. »

Sans juger à propos d'occuper même momentanément Novi di Modena et Rolo où les reconnaissances de la cavalerie napolitaine de Livron n'avaient trouvé personne, on s'était contenté de chasser de San-Benedetto le petit poste autrichien qui s'y était établi et qui se retira en toute hâte sur Brede (sur la rive droite du Pô, à 2 kilomètres à l'ouest du confluent de la Secchia). Mais, si les émissaires napolitains envoyés à Guastalla avaient pu signaler la présence du vice-roi sur ce point, on avait eu, le soin de leur cacher son départ, et, de plus on avait réussi

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Guastalla, 4 mars 1814. Ordre du jour de l'armée d'Italie; Guastalla, 4 mars; et *Regio Archivio di Stato. Milan. Appendice Storia*, 48.

2. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 4 mars, neuf heures soir. Cette lettre se termine par cette phrase qui mérite d'être notée.

« La Valette m'écrit, du 26, ces propres paroles : « Il est probable que je vous annoncerai demain un armistice et après-demain la paix. »

Et le vice-roi ajoute :

« N'en parle pourtant pas encore, mais donne cette nouvelle de ma part au duc de Lodi. »

à leur donner le change en accréditant une rumeur qu'ils s'empressèrent de transmettre et d'après laquelle le prince Eugène aurait envoyé à Reggio l'avis de son arrivée probable dans cette ville, le soir même ou le lendemain matin au plus tard[1].

A l'exception de la division du général Severoli, les troupes du général Grenier, restèrent immobiles sur leurs positions de la veille. Seul, le général Severoli, arrivé dans la matinée du 4 à Reggio où il prit position avec 4 bataillons de la division Gratien et 3 de ses bataillons italiens, poussa son avant-garde (1er régiment de chasseurs à cheval italiens et 2 compagnies de voltigeurs), au-delà du Rodano jusqu'à Masone, à peu près à mi-chemin entre Reggio et Rubbiera[2]. De l'autre côté de la Secchia et à Rubbiera, où tout était calme, Nugent employa sa journée à achever de remettre de l'ordre dans ses régiments et à se préparer à une reprise des opérations offensives. Il savait qu'on avait reçu de meilleurs nouvelles des opérations de la grande armée de Schwarzenberg, que Bauffremont venait de remettre à Murat la ratification si longtemps attendue, et il en concluait que, grâce à cet ensemble de faits nouveaux, il allait être possible de décider le roi de Naples à se donner au moins l'air de vouloir entreprendre quelque chose et à sortir de son inaction[3].

Au moment où les trois brigades de Grenier allaient recevoir l'ordre de repasser le Pô, où les opérations sur la rive droite du Pô allaient forcément changer de caractère et d'aspect, il importe, avant tout, de constater que la diversion tentée par le vice-roi avait entièrement réussi. Favorisé, il est vrai, par la passivité de Murat, par le mouvement rétrograde des quelques troupes napolitaines en position sur le Pô ou encore en marche vers les bords de ce fleuve, malgré la lenteur regrettable de sa marche, Grenier était parvenu, en ne perdant que fort peu

1. *Regio Archivio di Stato, Naples. Sezzione Guerra. Amministrazione delle Marche*, 1057. Chef d'escadron de chevau-légers au général Millet; Carpi, 4 mars, dix heures soir. — *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 4 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. Gramont au F.-M. comte Bellegarde; Castel d'Ario, 4 mars; et rapports des avant-postes de Governolo et de San Benedetto, 4 mars matin. III, 41, et III, 41, *a* et *b*.

2. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant général Grenier au vice-roi; Parme, 4 mars. *Regio Archivio di Stato Milan*. Division Severoli, 1re quinzaine de mars. Rapport historique.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 4 mars, XIII, 38.

de monde à dégager Plaisance, à faire reculer Nugent d'environ 120 kilomètres : des bords de l'Arda jusque derrière la Secchia, des portes de Plaisance jusqu'à Modène.

C'était là un résultat appréciable, un résultat qui eût pu être bien plus considérable encore si Grenier, marchant moins lentement, avait mis à profit l'entêtement de Nugent, l'isolement et l'abandon de sa division pour l'écraser ou, tout au moins, l'entamer plus sérieusement. On s'est parfois étonné de la direction donnée par le vice-roi aux colonnes de Grenier lors de leur départ du Mincio et de leur envoi sur la rive droite du Pô. On s'est demandé pourquoi, afin de dégager Plaisance, il l'avait fait passer par Crémone, au lieu de le pousser droit sur Parme et sur les derrières de Nugent, soit par Casalmaggiore où l'on aurait pu jeter un pont, soit un peu plus à l'est, en se servant du pont de Borgoforte pour déboucher sur Guastalla et Reggio. Ce serait faire injure au vice-roi que de croire qu'il n'avait pas reconnu les avantages incontestables, évidents d'un pareil mouvement, auquel en toute autre circonstance il n'aurait pas hésité à donner la préférence. Mais, à côté des considérations purement et exclusivement militaires, il lui fallait tenir largement compte de la situation politique. Il importe donc de considérer qu'il avait reçu l'ordre de correspondre, de négocier avec le roi de Naples, de ne lui fournir aucun prétexte qui pût justifier une rupture ouverte et d'éviter, par conséquent, de s'engager avec ses troupes. En se portant par Casalmaggiore ou par Borgoforte sur la rive droite du Pô, le vice-roi savait que les troupes de Grenier se heurteraient contre les postes napolitains, et c'était là, on ne saurait trop le faire remarquer, une raison plus que suffisante pour le décider à renoncer à cette ligne de marche et à faire passer par Crémone les colonnes qu'il détacha sur la rive droite du Pô.

Malgré tout le soin que le vice-roi avait mis à sauvegarder les apparences, à éviter des mouvements qui auraient pu compromettre directement Murat en l'obligeant à lever le masque d'une façon ou d'une autre, l'Autriche ne pardonna jamais au roi de Naples ni les ordres de retraite donnés à ses avant-postes de Guastalla à l'approche de la colonne du général Villatta, ni l'abandon dans lequel il laissa Nugent après avoir promis de le faire soutenir par Carascosa.

Sans parler ici de la correspondance qu'il avait échangée avec Bellegarde et dans laquelle il exposait au feld-maréchal les motifs pour lesquels, après avoir blâmé la marche de Nugent

sur Plaisance il lui avait envoyé l'ordre de s'arrêter et de se replier et les raisons pour lesquelles il jugeait, non sans raison, imprudent et dangereux de pousser en avant sur la rive droite du Pô, tant que le gros de l'armée autrichienne resterait immobile autour de Villafranca, Murat avait si bien senti la gravité du grief auquel avait donné naissance son attitude pendant les journées du 25 février au 4 mars que, dans une pièce intitulée[1] : *Mémoire historique sur la conduite politique et militaire de Sa Majesté le roi de Naples depuis la bataille de Leipzig jusqu'à la paix de Paris* (30 *mai* 1814), et rédigée sur ses ordres en français, il crût devoir insister sur cette période et s'efforcer à nouveau de prouver que ses opérations militaires avaient répondu à ses promesses et qu'il n'avait jamais cessé d'agir conformément aux stipulations faites avec l'Autriche et aux vues des autres puissances. Les arguments invoqués et les raisons fournies par Murat avaient si peu réussi à dissiper les soupçons et la mauvaise impression que l'on trouve encore aujourd'hui au *K. und K. Kriegs-Archiv* (XIII, 5) une réponse rédigée à cette époque par le général Nugent[2] à l'effet de réfuter point par point le mémoire du roi de Naples. C'est à ces observations que nous empruntons les passages suivants qui permettent de se faire une idée du peu de confiance qu'inspirait le roi de Naples, du peu de cas qu'on faisait des services, très réels et incontestables cependant, que la seule présence de ses troupes sur les bords du Pô avait rendus à la coalition et surtout à l'armée de Bellegarde :

« Le mouvement du général Grenier sur Plaisance fut amené par la marche du général Nugent contre cette ville, comme les dates le prouvent. En se rappelant que Murat voulut empêcher cette marche, on sera étonné qu'il s'attribue le mérite du résultat et d'avoir diminué les forces devant le maréchal.

« Nous voyons que, jusqu'à présent, aux entraves près, c'est à peu près comme si Murat n'était pas encore arrivé. Mais le moment était venu qu'il devait agir ou trahir ses engagements.

« Le général Grenier avait sur la rive droite du Pô environ 20.000 hommes. La division Nugent avec les forces napolitaines faisait au moins le même nombre. Certes, ce n'était pas trop exiger que de vouloir que l'on occupe constamment une

1. On trouvera cette pièce reproduite *in extenso* parmi les *Pièces justificatives* qui figurent à l'*Appendice* à la fin de ce volume. Voir *Annexe L.*
2. *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 5 (original en français).

portion de l'ennemi égale à sa propre force. Le roi Murat croit, au contraire, que c'est assez d'occuper pendant quelques jours une force égale et qu'à l'approche de cette force on doit se retirer pour que le maréchal ait de nouveau l'armée sur ses bras (24 février-3 mars). Car, en se retirant sur la Secchia ou le Panaro, comme c'était l'intention du roi, le pont de Borgoforte devenait libre et le général Grenier pouvait rejoindre le vice-roi. Cette conduite du roi Murat était d'autant plus pernicieuse que la position du maréchal était entre quatre forteresses qui exigeaient, pour les bloquer, le double de leurs garnisons. Au premier pas en avant, le rapport des forces devait se changer au désavantage du maréchal et si, après quelques jours, pendant que le vice-roi évitait le combat, le général Grenier revenait, la situation du maréchal devenait pire que jamais. Du moment que le mouvement du général Grenier était décidé, il n'y avait plus de risque d'un détachement considérable par Borgoforte. Murat pouvait donc se joindre au général Nugent et battre Grenier. Il pouvait alors passer le Pô à Sacca, et le vice-roi, séparé de Grenier et pris en dos, aurait été perdu. Par la retraite, on perdait tous ces avantages, on perdait le pont sur le Pô, on ouvrait Borgoforte à l'ennemi et on le mettait à son aise.

« Voilà pourquoi le général Nugent *s'obstinait* à ne pas se retirer et il eût été heureux si le roi Murat avait eu un peu de son obstination. Le général Nugent ne demanda que la réunion de la division Carascosa pour livrer bataille. Murat le promit, mais ensuite il ne permit pas à cette division de marcher malgré l'envie des troupes.

« En attendant, l'ennemi avança sur Parme. Le général Nugent résolut de ne se retirer qu'à la dernière extrémité, espérant que Murat finirait par agir et ne voudrait pas se mettre dans le tort de perdre une position qui offrait des combinaisons si avantageuses. Nugent ne risquait d'ailleurs rien, pouvant se retirer par Guastalla. Cette ligne de retraite lui était indiquée par Murat lui-même et il avait donné les ordres en conséquence au major d'Aspre et aux détachements du bas Taro, leur indiquant de longer le Pô sur Guastalla. Il résolut enfin d'y marcher lui-même, lorsqu'il apprit avec étonnement qu'un couple de 1.000 hommes débouchés de Borgoforte s'était emparé de Guastalla, que les Napolitains avaient abandonné. Voilà la manière dont Murat assura le flanc droit des Autrichiens. Tandis que le général Nugent avait en tête contre lui 20.000 hommes, le roi avec toute son armée ne pouvait pas en contenir 3.000.

« Il est facile de concevoir les idées que cette conduite, pour le moins peu honorable, devait faire naître chez les Autrichiens. La première conséquence fut que le général Nugent dut prendre sa ligne de marche vers Reggio et envoya l'ordre aux détachements sur le Pô de faire de même en marchant par leur gauche sur Parme, la seule route qui restait. Pour leur donner le temps de faire cette marche, il fut forcé de se tenir dans les environs de Parme (2 mars), ce qui donna lieu à un combat meurtrier contre une force plus que quadruple et qui fait certainement moins honneur à la *prudence* du roi Murat qu'à l'*obstination* du général Nugent. Le premier avait à cette époque toutes ses forces à Reggio et à Modène, à une marche de Guastalla : ainsi toute cette transaction ne peut être expliquée *militairement*. Le général Nugent se retira sur Reggio et le jour après, moitié sur Rubbiera, moitié sur Modène. Il est faux que les deux premières divisions napolitaines arrêtèrent l'ennemi. Elles ne le virent pas seulement, et l'arrière-garde du général Nugent resta en présence de l'ennemi.

« L'intention de Murat était d'aller derrière le Panaro, si l'ennemi s'était avancé. Mais celui-ci ne porta son gros que jusqu'à Reggio, d'où deux divisions marchèrent par Guastalla et Borgoforte joindre l'armée du vice-roi (4 mars). Il ne resta qu'une division de 8.000 hommes à Reggio sous le général Severoli. »

A cette espèce de réquisitoire plein de passion et de partialité, et dont il paraît inutile de relever les inexactitudes et les exagérations, d'ailleurs voulues, il convient d'opposer une lettre anonyme, il est vrai, mais émanant assurément d'un des officiers de l'état-major de l'armée autrichienne d'Italie, lettre que son auteur adressa, le 4 mars, de Vérone à l'empereur François [1] et qui, jetant un jour tout différent sur la situation, prouve qu'il y avait dans l'entourage du feld-maréchal des officiers qui approuvaient et comprenaient les raisons que Murat avait vainement essayé de faire valoir.

« L'armée n'a rien gagné au changement du commandant en chef en Italie. Les opérations sont désastreuses. Le maréchal a peut-être des talents militaires; mais il manque entièrement d'énergie et de décision. Il n'en a, du reste, jamais eu. Il n'arri-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Lettre anonyme adressée à l'empereur François ; Vérone, 4 mars 1814, III, 42 1/2.

vera jamais à se faire aimer de l'armée qui n'a pas confiance en lui et ne se souvient que trop des échecs éprouvés jadis par le maréchal. Les opérations actuelles de l'armée d'Italie caractérisent Bellegarde. Partout où l'ennemi ne se retire pas de bonne grâce, on le laisse entièrement tranquille et l'on perd ainsi un temps précieux à ne rien faire.

« Les maladies déciment l'armée avant qu'elle n'ait pu obtenir le moindre avantage.

« L'ennemi connaît la faiblesse morale du maréchal. Il en profite et manœuvre de tous côtés sans rien risquer. L'indécision et l'inaction du maréchal nous joueront un mauvais tour et nous couvriront de honte. Notre armée a devant elle un ennemi peu nombreux, faible, énervé, et cependant on a peur de l'attaquer et même de le faire harceler par des partis qui lui causeraient beaucoup de mal. L'armée manque de vivres alors qu'elle pourrait vivre grassement en Lombardie. Il n'y a pas ici de fourrages pour les chevaux, et la cavalerie se détruit sur place. On plaint Neipperg qui commande l'avant-garde et dont on annihile l'activité. Neipperg supplie le maréchal de marcher de l'avant, surtout maintenant que le vice-roi a détaché pas mal de monde sur Plaisance. L'armée s'aperçoit de cette inaction et se démoralise.

« Mais, à côté d'un général en chef indécis, il y a, en outre, un chef d'état-major endormi et peu capable. Le feldzeugmeister Hiller a, du moins, fait quelque chose : il a occupé ou conquis la Vénétie. Le maréchal, lui, ne fait rien et on peut craindre de le voir quitter le Mincio pour se replier *sur* ou *derrière* l'Adige. C'est là ce qu'on dit aujourd'hui au quartier-général. *Le maréchal prend Murat pour excuse; mais il a tort. Car, si Murat voyait notre armée faire quelque chose à Valeggio, non seulement il soutiendrait Nugent*[1], *mais il prendrait l'offensive avec lui.* Murat s'est rendu compte de l'inaction et de l'assoupissement du maréchal. Il ne veut pas

1. Il est curieux de noter en passant, que, dans le mémoire rédigé par le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 6), mémoire dans lequel il réclame contre les injustices dont ses troupes auraient eu à souffrir, contre le parti pris avec lequel on aurait refusé de récompenser les services qu'elles avaient rendus à la bataille du Mincio, le général écrit précisément à propos de Nugent, les phrases qu'on va lire :

« L'envoi de Nugent sur la rive droite du Pô, alors qu'on était loin d'avoir fini de tout régler avec Murat qui a, dit-on, des entrevues avec le vice-roi, est chose inouïe. On prétend du reste que Nugent est à la solde de l'Angleterre, et qu'il subit tantôt l'influence anglaise, tantôt l'influence autrichienne. »

en être dupe en aventurant ses troupes, surtout au moment où le vice-roi lui oppose le gros de ses forces.

« Si le maréchal ne reçoit pas l'ordre formel de se porter en avant dans les vingt-quatre heures, c'est une honte et l'armée se désagrégera. Les maladies qui augmentent et le manque de vivres l'obligeront à se replier sur ou derrière l'Adige. »

Le roi de Naples se doutait si bien de tout ce qui se tramait plus ou moins dans l'ombre, tant au quartier-général de Villafranca que plus près de lui, dans l'état-major même de Nugent, et plus loin dans l'entourage de l'empereur, qu'il avait profité de la réception de la lettre autographe de François Ier pour essayer d'expliquer sa conduite passée à Metternich, pour lui exposer ses idées sur l'avenir de l'Europe en général et de l'Italie en particulier, enfin pour lui parler de la situation militaire au-delà des Alpes, de l'état de l'armée autrichienne et pour y glisser quelques critiques à l'adresse de Bellegarde :

Modène, le 4 mars 1814.

« MONSIEUR LE PRINCE DE METTERNICH[1],

« Sa Majesté l'empereur d'Autriche ayant ratifié, par une lettre autographe du 20 février, mon traité d'alliance avec Elle et m'ayant annoncé l'accession de toutes les puissances alliées à ce même traité, j'éprouve le besoin de vous exprimer ma gratitude pour vos soins et vos bons offices dans la négociation qui vient d'obtenir une si heureuse issue: je veux aussi vous prier d'accélérer par votre influence et avec votre obligeance accoutumée les conclusions des traités que mes ministres devront négocier avec ceux des souverains coalisés.

« Allié de l'Autriche, je me livre sans réserve à la confiance que doit inspirer la loyauté de ses princes et surtout celle du souverain qui règne aujourd'hui. Membre de la coalition européenne, j'ai plus qu'aucun autre souverain un grand intérêt à l'accomplissement du système d'équilibre et de paix qui doit affermir tous les gouvernements et donner enfin le repos à tous les peuples. *Après avoir solennellement séparé ma cause de celle de l'empereur Napoléon, je ne dois plus espérer de retrou-*

1. Le roi de Naples au prince de Metternich; Modène, 4 mars 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*, *Naples*. N. F. 3), et baron A. Lumbroso, *Revue de Paris*, 15 octobre 1898

ver jamais en lui les sentiments d'une véritable amitié, et jamais ma politique ne devra cesser d'être en garde contre la France.

« *Ce n'est pas qu'au fond de mon cœur je puisse nourrir de l'animosité contre l'empereur des Français. J'aime et j'aimerai toujours la France, toujours je souhaiterai qu'elle soit heureuse et puissante;* mais je ne pense pas que sa puissance et son bonheur doivent se fonder sur une immense étendue de conquêtes, dont l'acquisition est une cause d'affaiblissement et dont la perte peut entraîner tant de désastres. *J'aime l'empereur Napoléon et je lui conserve une grande reconnaissance; mais je dois être et je suis l'irréconciliable ennemi de son système de domination universelle qui a coûté tant de trésors et tant de sang à la France, qui a versé sur l'Europe tant d'affreuses calamités.*

« J'ai combattu ce système depuis que je suis sur le trône, par une opposition personnelle et constante aux entreprises de l'empereur contre les droits de ma couronne ; je l'ai combattu par mes représentations les plus pressantes au nom de la France et de l'humanité ; je me suis efforcé de l'arrêter depuis deux ans en sollicitant la paix après chaque victoire et après chaque revers. Pendant l'armistice qui précéda la déclaration de l'Autriche contre la France, j'avais déjà senti la nécessité de séparer mes armes de celles de l'empereur Napoléon, dont les succès venaient d'exalter les prétentions ; mais l'espérance de le déterminer à la paix me conduisit à Dresde. J'y arrivai trop tard ; je me trouvai sur le théâtre de la guerre et je combattis. Mais, en exposant chaque jour ma vie pour l'empereur, je voulus épargner le sang de mes soldats, et les plus fortes instances ne purent me déterminer à faire marcher mon armée. Je la conservais, fermement résolu à l'employer pour concourir à contraindre l'empereur à la paix, si elle n'était pas le résultat de la campagne que je faisais avec lui.

« Mes efforts et même, je puis dire, mes succès ne sauvèrent point l'armée française des malheurs qui la forcèrent à passer le Rhin. Alors encore et longtemps je priai, je suppliai l'empereur de faire la paix, sachant qu'on lui proposait des conditions acceptables. Si je balançai à me décider contre lui, ce fut d'abord parce que je trouvais doublement pénible de me montrer au rang de ses ennemis, lorsqu'il était dans le malheur ; ce fut ensuite parce qu'il parut accepter les préliminaires qui lui avaient été proposés. Mais, lorsque je crus reconnaître qu'il

ne voulait que des délais, lorsque je fus informé qu'il avait pris la résolution de dissoudre le corps législatif, parce qu'on y proposait de déclarer que la France ne combattait que pour son territoire, lorsque je vis les armées françaises combattre encore pour l'Espagne et pour l'Italie, pendant que les armées alliées étaient au cœur de la France, je sentis qu'il fallait prendre un parti décisif, et je traitai avec votre Cour. Les premiers succès de l'empereur Napoléon dans la campagne actuelle, loin de me détourner de mes négociations furent pour moi un motif nouveau de les presser et de les terminer : aujourd'hui que ces succès sont devenus plus décisifs, je sens davantage encore la nécessité d'une confédération universelle, s'il ne consent pas, après avoir rétabli l'honneur de ses armes, à une paix qui concilie la gloire et la puissance de la France avec la sécurité des autres nations de l'Europe.

« J'ai prouvé que je n'avais aucune vue d'ambition en acceptant, uniquement parce qu'elle m'a été proposée, une indemnité qui n'a aucune proportion avec les renonciations auxquelles j'ai consenti, ni avec la coopération d'une armée de 30.000 hommes que je commande en personne. Je ne combattrai donc que pour concourir avec les puissances alliées au rétablissement de la paix, et je souhaite seulement que, dans sa réorganisation, l'Europe soit tellement constituée que la paix y repose sur des bases durables. J'emploierai tous mes efforts pour un objet si digne de la magnanimité des souverains qui composent la coalition. Un moyen puissant de l'atteindre serait d'agir sur l'opinion de la France qui sent déjà si vivement le besoin d'une paix. On y parviendrait, je pense, en déterminant et en publiant des conditions de paix tellement précises qu'elles puissent être jugées par tout homme de sens. L'effet d'une semblable publication pourrait être tel que l'empereur Napoléon serait dans la nécessité d'y céder ou de mécontenter la nation entière en résistant au vœu public ou très général qui se ferait entendre.

« En attendant, puisque nous avons les armes à la main, il faut les employer avec succès [1]. Pour cela, il serait à désirer que l'armée du maréchal Bellegarde reçût quelques renforts. Elle est si inférieure à celle du vice-roi que, si je n'avais pas mes troupes sur la rive droite du Pô, il lui serait impossible de tenir, même derrière l'Adige. On m'avait dit, jusqu'au moment

1. Cf. Voir plus loin les dépêches de Metternich au comte de Mier, en date de Chaumont le 8 mars 1814.

où il aurait fallu agir, qu'elle était beaucoup plus nombreuse. Il faudrait aussi plus de rapidité et de facilité dans les communications et la direction des deux armées autrichienne et napolitaine. J'aurais besoin de 25 à 30.000 fusils que je payerais comptant. Les bons offices de Sa Majesté l'empereur pourraient les obtenir pour moi de l'Angleterre. On m'assure qu'il y en a 40.000 en Sicile destinés pour l'Autriche. Ne serait-il pas possible qu'on m'en cédât la moitié? J'aurais bientôt autant d'hommes de plus sous les armes. Enfin il serait nécessaire de ne pas laisser sans emploi les moyens de force que l'on pourrait trouver dans les pays que nous avons occupés. Il serait facile d'y organiser des troupes, mais pour cela il faut éviter avec soin d'agiter l'opinion en annonçant des changements trop prochains. La paix fixera le sort de chaque pays; jusqu'à cette grande époque, on devrait partout se borner à faire sentir aux peuples qu'on les a délivrés d'un gouvernement qu'ils n'aimaient pas et qu'ils devraient s'armer pour en prévenir le retour. J'aurais pu déjà faire ainsi des levées dans les Etats romains et dans la Toscane. J'ai suspendu cette mesure pour ne rien faire qui ne soit concerté d'avance avec Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Je la crois indispensable et je vais la préparer afin d'abréger les lenteurs, si elle doit s'exécuter.

« On a parlé de proclamer dans chaque pays de nouveaux souverains. Indépendamment de ce que de tels actes ne peuvent être que l'effet des stipulations de la paix, ils auraient le double inconvénient de nous priver de toutes les ressources que l'on trouve dans ces pays et de rendre odieuse l'administration des nouveaux princes en la créant au milieu des immenses besoins de la guerre. Les pays, que l'on serait en droit de traiter comme conquis, trouvent très modérées des demandes qui leur paraîtraient oppressives et qui les soulèveraient, si elles étaient faites par un gouvernement constitué et permanent.

« En vous entretenant directement de tant d'objets importants, j'ai cru vous donner, Monsieur le prince, la preuve la plus complète de ma considération et de la profonde estime que m'inspirent votre caractère et vos talents. Je ne doute pas que vous n'aimiez à faire usage de tout ce que je viens de vous dire, lorsque l'occasion s'en présentera, pour le plus grand avantage des intérêts de la coalition. Je me suis extrêmement attaché à cette cause : c'est celle des souverains et des peuples. J'en poursuivrai les succès avec ardeur. Les princes alliés réunissent trop de puissance,

trop de résolution, trop de désintéressement et trop de loyauté dans les vues qui les unissent pour ne pas les faire triompher.

« Si ma lettre, Monsieur le Prince, s'écarte un peu des formes usitées, c'est pour se rapprocher davantage de celles de la confiance et de l'attachement ; je fais depuis longtemps profession de ces deux sentiments pour vous.

« Sur ce, Monsieur le prince, je prie Dieu pour qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

J. NAPOLÉON. »

Que dire, que penser de l'état d'âme du prince, comment croire à la parole du roi qui allait ainsi, de son plein gré et sans y être sollicité au-devant des difficultés qu'il redoute, qu'il pressent, qu'il se sait incapable de trancher? Après avoir adressé à un homme tel que Metternich des déclarations aussi formelles et aussi compromettantes, après lui avoir exposé tout un programme, après avoir été jusqu'à hasarder des conseils, après avoir solennellement affirmé qu'allié de l'Autriche il se livre sans réserve à la confiance que lui inspire la loyauté de son souverain, que, membre de la coalition européenne, il avait plus qu'aucun autre un grand intérêt à l'accomplissement de son œuvre et qu'il a à tout jamais séparé sa cause de celle de Napoléon, oubliant tout ce que la France et l'empereur ont le droit de lui reprocher, tout le mal qu'il a fait à sa patrie et à son bienfaiteur, cédant aux remords qui empoisonnent sa triste existence, il ne craindra pas quelques jours plus tard, d'écrire à ce même Napoléon la lettre déchirante et inexplicable, qu'on va lire, de laisser échapper un cri tardif, mais inutile, de désespoir et de repentir[1].

« Sire, Votre Majesté court des dangers. La France est menacée jusque dans sa capitale, et je ne puis mourir pour vous, et l'ami le plus affectionné de Votre Majesté est en apparence son ennemi !

« Sire, dites un mot, et je sacrifie ma famille, mes sujets ; je me perdrai ; mais je vous aurai servi, je vous aurai prouvé que toujours je fus votre meilleur ami. Je ne demande pour le

1. Le roi de Naples à l'empereur Napoléon. Sans date. C'est bien probablement à cette lettre «fort extraordinaire» que l'empereur faisait allusion dans la dépêche qu'il adressait au vice-roi de Soissons, le 12 mars (Cf. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. II, 318).

Voir *Annexe XXXVIII*.

moment autre chose pourvu que le vice-roi vous fasse connaître ma conduite....

« Les larmes qui remplissent mes yeux m'empêchent de continuer. Je suis ici seul au milieu d'étrangers. Je dois cacher jusqu'à mes larmes. Cette lettre vous rend entièrement, Sire, le maître de mon sort. Ma vie est à vous; aussi bien avais-je fait le serment de mourir pour Votre Majesté. Si vous me voyiez et si vous pouviez vous faire une idée de ce que je souffre depuis deux mois, vous auriez pitié de moi. Aimez-moi toujours. Jamais je ne fus plus digne de votre tendresse. Jusqu'à la mort, votre ami. »

Assurément, et le ton de cette lettre le prouve surabondamment, le pauvre roi de Naples était de bonne foi, ses larmes étaient vraies au moment où il traçait ses lignes. Au milieu de ses rêves d'ambition déçue, de ses illusions évanouies, il entrevoyait l'avenir dans toute son horreur, il mesurait et déplorait la faute irréparable qu'on l'avait poussé à commettre. Mais rien ne l'excuse, rien ne le justifie. Hélas! C'est, tout au plus s'il est permis de le plaindre et d'avoir pitié de lui.

Pendant ce temps, à cause de la rigueur anormale de la température et de la persistance des pluies qui avaient obligé de suspendre, d'arrêter complètement les travaux des tranchées qu'on ouvrait devant Peschiera et la mise en état de défense de Vérone, on avait, sur la rive gauche du Mincio, abrité toutes les troupes dans les maisons et diminué le nombre des hommes affectés au service des avant-postes. Bien qu'on eût connaissance de l'envoi d'une partie de l'armée du vice-roi sur la rive droite du Pô, il avait cependant suffi de quelques mouvements insignifiants du côté de Goïto, pour que, dans le courant de la matinée, Bellegarde ait cru un moment à une attaque et qu'il ait donné l'ordre de prendre les dispositions nécessaires pour s'y opposer. L'alerte fut, d'ailleurs, de peu de durée et la journée se passa sans le moindre incident, sans l'échange du moindre coup de fusil[1].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Sommariva, Mayer von Heldenfeld et Neipperg; Villafranca, 4 mars, III, 47, 48, 50. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 4 mars, III, 43 et 44. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 4 mars, III, 34. Général majort Wallet au colonel Bretschneider; Roverbella, 4 mars, III, 42. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 4 mars, midi, III, 27. Cf. Extrait du *Journal du baron von Hügel* cité plus haut *annexe XXXVII*.

5 MARS 1819. — **Marche des trois brigades du général Grenier sur Borgoforte. — Positions des divisions Gratien et Severoli. — Murat se décide à prendre l'offensive. — Positions et mouvements de ses troupes et de celles de Nugent. — Reconnaissance en avant de Governolo. — Escarmouches de Borghetto et de Monzambano. — Ordres de Bellegarde motivées par la fréquence des désertions dans sa cavalerie. — Réponse de Bellegarde à la lettre du général Millet du 3 mars.** — Vingt-quatre heures avaient suffi pour modifier du tout au tout la situation des affaires sur la rive droite du Pô, pour amener un revirement complet dans l'esprit et les résolutions de Murat. Il n'est plus question de rester sur la défensive, de se replier derrière le Panaro, ou d'attendre une attaque derrière la Secchia. Pendant la nuit, on a décidé au quartier-général du roi la reprise d'une offensive qui présentait d'autant moins de dangers que le général Grenier venait de diriger sur Borgoforte la division Rouyer et la brigade Jeanin, et que les Austro-Napolitains n'avaient plus devant eux que la petite division du général Severoli et celle du général Gratien, dont les 4 derniers bataillons prirent dans la matinée position sur l'Enza [1].

Une activité fébrile avait régné pendant toute la soirée du 4 et pendant toute la nuit du 4 au 5 au quartier-général, jusque-là si calme, si tranquille, du roi de Naples. Dès minuit on expédie les ordres du mouvement.

A tout événement, le général d'Ambrosio va faire procéder à la reconnaissance de la ligne du Panaro. La 1re division napolitaine et la cavalerie de Livron restent pour le moment entre Rubbiera et Modène; mais les réserves échelonnées jusque-là de Castelfranco d'Emilia à Bologne reçoivent l'ordre de se porter en avant et d'arriver le lendemain à Modène, où viendra également se concentrer le reste des troupes napolitaines.

Le général Gober [2], s'établira à Carpi avec 3 bataillons, 1 escadron et demi et 1 demi-batterie; il formera l'avant-garde de l'aile droite, et enverra des reconnaissances de Correggio sur Ca del Bosco di Sotto (à peu de distance du Crostolo), sur la route de Reggio à Guastalla, ainsi que sur Novi di Modena et Campagnola Emilia (12 kilomètres nord-ouest de Carpi et 2 kilomètres est de Novellara).

1. *Archives de la Guerre*. Rapport du lieutenant-général Grenier au vice-roi, 4 mars 1814. Cf. *Mémoires du général baron de Dedem*, p^e 379.
2. Voir *Annexe XXXIX*.

Le général-major comte Starhemberg, formant avec 3 bataillons, 4 escadrons et demi et 1 demi-batterie l'avant-garde du centre, reste en position sur la rive gauche de la Secchia à Rubbiera. Il a reçu l'ordre « de s'assurer pendant la nuit même du 4 au 5 si l'ennemi occupe en force, ce qu'il pourra juger par les feux, les avant-postes sur la grande route de Rubbiera à Reggio. Il lui sera facile de s'en assurer encore par le retour de l'officier d'état-major qui doit accompagner le duc d'Otrante jusqu'aux premiers postes ennemis[1]. »

Le colonel Gavenda (avant-garde de l'aile gauche) est à Sassuolo (rive droite de la Secchia, 15 kilomètres sud-ouest de Modène, au pied de l'Apennin) avec 1 compagnie et 1 escadron. Il a pour mission d'envoyer des reconnaissances sur Scandiano (10 kilomètres nord-ouest de Sassuolo) Albinea (9 kilomètres sud de Reggio sur les derniers contreforts de l'Apennin) et sur Reggio.

Avec 3 compagnies postées à Campo-Galliano (4 kilomètres et demi nord-est de Rubbiera), le capitaine Ogumann assure la liaison entre les troupes de Starhemberg et celles de Gober. Les Anglais du colonel Robertson, auxquels on adjoint 3 pelotons de cavalerie, seront en réserve derrière la division Carascosa. Le bataillon franc-italien se tiendra sur la Secchia, du côté de Sorbara (12 kilomètres nord de Modène). Enfin Nugent restera avec le gros de sa division à Modène, pendant que le 8e bataillon de chasseurs, qui a énormément souffert à la bataille de Parme, quittera Nonantola (9 kilomètres est de Modène) pour aller se réorganiser à Ferrare[2].

Les rapports envoyés pendant le cours de la journée par les reconnaissances n'avaient rien révélé de bien saillant. On savait cependant que les avant-postes français se tenaient au centre, sur la grande route de Modène à Reggio, vis-à-vis de ceux de Starhemberg, dont les cavaliers n'avaient rien aperçu sur leur droite, du côté de San Faustino et de Fontana (3 kilomètres nord de Rubbiera). Du reste, afin de mieux couvrir

1. *K. und K. Kriegs Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Modène, 5 mars, minuit, III, 70 *b* (en français dans l'original). Le général Millet avait aussitôt donné copie de cette lettre au général Eckhardt ; Modène, 5 mars, minuit, III, 70 *a*.

2. *K. und K. KriegsArchiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 5 mars, XIII, 38. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Modène, 5 mars, III, 53. Général Millet au général comte Nugent ; Modène, 5 mars, minuit, III, 70 *b*.

sa gauche, Starhemberg avait, dès le 4 au soir, envoyé 2 de ses escadrons à Scandiano et chargé, dans la matinée du 5, sur l'ordre même du roi, un de ses officiers, qui n'était pas encore rentré, de reconnaître tous les chemins allant de Sassuolo vers Reggio. Dans l'après-midi, un parlementaire, porteur d'une lettre destinée à Nugent, s'était présenté aux avant-postes de Rubbiera[1].

A l'ordre qu'il adressait à Nugent, Millet ajoutait :

« Le roi croit, tant d'après votre rapport que d'après les rapports qui lui sont parvenus, que le général Grenier, qui avait quitté le Mincio et débouché par Plaisance, s'est retiré sur la rive gauche par Borgoforte. Il serait nécessaire d'en prévenir le feld-maréchal comte de Bellegarde et de lui dire que le vice-roi pourrait bien, après avoir opéré de ce côté du Pô contre vous, repasser le fleuve à Borgoforte pour agir contre le maréchal sur la rive gauche, ce qui doit l'obliger à se tenir sur ses gardes. Si le vice-roi a fait ce mouvement et que la position ordonnée au général Gober sur Correggio et Carpi lui soit connue, elle devra lui donner beaucoup d'inquiétude, et si nous acquérons la certitude dudit mouvement, il nous sera possible de le poursuivre vigoureusement et avec succès dans sa retraite sur Guastalla[2]. »

Les prévisions du roi de Naples étaient, quoiqu'en partie seulement, absolument fondées ; mais, malgré l'empressement qu'il mettait à prévenir Bellegarde, le vice-roi devait se charger de le devancer. Bien qu'il eût tout lieu de penser que les opérations sur la rive droite du Pô dussent lui assurer pendant quelque temps au moins la tranquillité de ce côté, bien qu'il fût loin de prévoir la résolution inopinée de Murat, le vice-roi avait ordonné au général Zucchi de charger le général Paolucci d'exécuter une reconnaissance en avant de Governolo, tant afin de faciliter la marche sur Borgoforte des 3 brigades de Grenier qu'afin de menacer les communications de Bellegarde et Nugent et de faire craindre au feld-maréchal un mouvement

1. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Le général d'Ambrosio au général Millet; Modène, 5 mars. *Ibidem*, 1052. *Situazioni Generale*. Général comte Starhemberg au général de Livron ; Rubbiera, 5 mars 1814 (en français).

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Général Millet au général comte Nugent ; Modène, 4 mars, minuit, III, 70 *b*.

de flanc dans la direction de Castel d'Ario et de Legnago. Cette petite expédition, à laquelle on affecta 600 hommes du 2e italien, formés sur deux colonnes, commença son attaque dès trois heures et demie du matin. Elle détruisit les travaux que des Autrichiens avaient commencés à Casale (rive gauche du Mincio), rejeta leurs postes jusqu'à Ostiglia et rentra à la nuit à Governolo en ramenant 1 officier et 56 soldats prisonniers[1].

Il semble, du reste, que le feld-maréchal Bellegarde et le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld s'attendaient à cette démonstration. Dès le 5 au matin, en effet, Bellegarde avait envoyé au feld-maréchal-lieutenant Mayer des instructions en prévision d'un mouvement des Français par la rive gauche du Pô. La gauche du feld-maréchal-lieutenant Gramont devait éventuellement se retirer de Sustinente et de Serravalle sur Ostiglia, après avoir fait rentrer le poste de San Benedetto. La même pensée était venue à Mayer von Heldenfeld, qui avait envoyé à Gramont l'ordre de refuser sa gauche et de conserver à tout prix la route de Mantoue à Legnago, afin d'empêcher les Français de couper ses communications avec Nugent et qui avait pris ses mesures pour soutenir, en cas de besoin, les troupes de Gramont par Santa Lucia et Castelbelforte[2].

Sur le Mincio, le calme des journées précédentes avait été troublé par quelques petites escarmouches du côté de Borghetto et de Monzambano[3]. Mais si l'on avait reçu de meilleures nouvelles du Tonale que les Autrichiens avaient réoccupé après avoir enlevé un convoi à Breno (val Camonica) et une patrouille française du côté d'Aprica (ouest d'Edolo, dans la

1. *Archives de la Guerre. Regio Archivio di Stato-Milan, Appendice Storia*, 48. Ordre du jour de l'armée d'Italie; Volta, 6 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 5 mars, III, 56.

Dans les rapports que le F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld, III, 62, et le commandant des avant-postes, III, 62 *a* établirent le lendemain, 6, ils reconnaissent que les Français se sont emparés de Casale et de Sacchetta, et qu'ils y ont pris presque entièrement une compagnie autrichienne.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 2 mars, III, 57. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld a F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 5 mars, III, 56.

3. *K. und K Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, XIII, 4. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva (Feld-Acten Sommriva); Castelnuovo, 5 mars, dix heures du matin, III, 34. F.-M.-L. con Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 5 mars (Feld-Acten Bellegard III, 51. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzeca 5 mars, III, 63. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Giorgio, 5 mars, III, 54.

Valteline), les désertions devenaient si fréquentes, si nombreuses dans la cavalerie et surtout parmi les uhlans, que Bellegarde avait dû, quoiqu'à contre-cœur, décider, que, jusqu'à nouvel ordre, sa cavalerie ne fournirait plus de vedettes et se bornerait à faire des patrouilles[1].

S'il était encore permis, après la lettre que le général Millet avait adressée à Bellegarde, le 3 mars, de douter de l'extrême tension des rapports existant entre les deux quartiers-généraux de Modène et de Villafranca, ou pour mieux dire entre Murat et Bellegarde, il suffira de lire la réponse que le feld-maréchal fit adresser à Millet aussitôt après la réception de la dépêche dans laquelle le roi se plaignait, non sans raison, de l'immobilité de l'armée autrichienne, pour voir que l'harmonie était loin de régner entre eux et que la résolution prise par le roi le 5, au matin, ne pouvait tout au plus, et en admettant qu'elle fût franche et définitive, servir qu'à rétablir momentanément une entente plus apparente que réelle. Si Millet, en parlant au nom du vice-roi, a quelque peu élevé la voix en critiquant l'inaction et l'immobilité de l'armée de Bellegarde, le feld-maréchal, de son côté, le prend de plus haut encore. Il sait peut-être qu'il pourrait avoir le dessous en se laissant aller à la discussion des avantages qu'auraient pu lui procurer l'offensive et une action combinée sur les deux rives du Pô, tandis que le roi aura, au contraire, de la peine à lui répondre s'il se borne, comme il va le faire, à opposer ses paroles, ses lettres, ses promesses à ses actes. C'est tout au plus si, après avoir insisté sur ces inexplicables contradictions, il daignera dire deux mots des motifs pour lesquels il n'a pas bougé, en ayant le soin d'insister sur les ordres donnés à Nugent et en affectant d'avoir fait tout ce que le roi pouvait espérer ou désirer de lui.

« J'ai bien reçu[2] votre courrier de Modène du 3. Quant à ce qui est de l'étonnement du roi, je lui ai fait connaître le 28 février par le comte de Mier les raisons qui ont suspendu mon mouvement et je vais vous les répéter, puisqu'on ne les a pas prises en considération. Dans votre dépêche du 23 février[3]

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde. Ordre général ; Valeggio, 5 mars, III, 58.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général Millet ; Villafranca, 5 mars 1814 (en français), III, ad 71.

3. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au F.-M. comte Bellegarde ; Bologne, 23 février, II, 298 *b*.

vous m'avez annoncé que le roi observerait le Pô en occupant Carpi, Novi, Gualtieri, Guastalla, qu'il ferait, en outre, des démonstrations de passage du Pô sur Casalmaggiore pour distraire le vice-roi et faciliter ses propres mouvements sur Plaisance et mes mouvements sur le Mincio. Le général Carascosa était à Reggio, et le général d'Ambrosio à Modène.

« Le 25 *février*, je répondais en faisant connaître que je comptais profiter de l'*effet* produit par les mouvements du roi.

« Le 28 *février*[1], croyant que le vice-roi avait détaché Grenier sur Plaisance et une division sur le Pô, j'allais attaquer le vice-roi le 1er mars, quand l'arrivée d'une dépêche que Nugent m'avait adressée à la date du 27 février[2], me montre que vos lettres du 26 au général Nugent[3], diffèrent essentiellement de celle que vous m'avez écrite le 23. L'une parle d'observation vers le Pô et d'offensive sur Plaisance ; les autres disent que vos troupes quittent le Pô, Guastalla, Carpi et Novi, et conseillent au général comte Nugent la retraite sur le Panaro. Pourquoi ce changement ?

« L'ennemi paraît dès lors lier ses forces de la droite du Pô, avec celles de Mantoue, et déboucher par cette place, alors que sa faiblesse sur le Mincio m'invitait à l'y attaquer pour le pousser à l'Oglio.

« J'avais et j'ai encore un triomphe facile à remporter sur les divisions qui sont au Mincio, qui s'en iront quand je les attaquerai ou seront culbutées. Mais puis-je, je le répète, laisser Mantoue derrière moi en communication avec le gros des forces de l'ennemi ? Par prudence, j'ai donné au général Nugent[4] l'ordre de ne pas s'engager. Je lui avais renouvelé cet ordre en lui prescrivant de subordonner ses mouvements à ceux du roi, quand votre dépêche du 27 m'a fait connaître les nouvelles dispositions. Je vous prie, en conséquence, de communiquer cet exposé au roi de Naples.

« Ma conduite est simple. Le principe en est d'unir nos mouvements à ceux du roi et de mettre de l'accord dans nos opérations, parce que c'est le seul moyen d'atteindre un résultat. Si

1. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent ; Villafranca, 28 février, II, 281.
2. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 27 février, cinq heures du matin, II, 298 *c*.
3. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Reggio, 26 février, II, 298 *d* et *e*.
4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent ; Villafranca, 28 février, II, 281.

Sa Majesté ne s'est pas encore trouvée en mesure d'agir, comme Elle me l'avait fait espérer, je me flatte que les renforts qu'Elle a reçus, le temps qu'elle a gagné pour rassembler toutes ses forces, l'ont déjà mise à même d'opérer de concert pour le but déterminé de nos opérations communes, et j'attends la communication de ses déterminations. »

6 MARS 1814. — **Plaintes de Bellegarde à l'empereur d'Autriche. — Accusations portées contre Murat. — Combat de Masone. — Bellegarde fait prendre les armes à ses troupes à deux heures du matin. — Le feld-maréchal-lieutenant Gramont, adjoint au feld-maréchal-lieutenant Marschall cède son commandement au général Steffanini. — Signature de la convention relative à la remise du château Saint-Ange et de Civita-Vecchia aux Napolitains.** — Bellegarde ne s'était pas contenté de la dépêche qu'il venait d'adresser à Millet. Obligé par respect pour la personne d'un roi, par respect de la discipline de mesurer les termes qu'il lui fallait employer en parlant au chef d'état-major de l'armée napolitaine, il avait éprouvé le besoin de laisser libre cours à son dépit, et de faire part à l'empereur d'Autriche des soupçons que lui inspirait la conduite de Murat. La dépêche qu'il fait partir de Villafranca, le 6 mars au matin, n'est que la suite et le complément de sa lettre du 28 février[1] dans laquelle, on s'en souvient, il avait déjà signalé à son souverain l'inaction, inexplicable à ses yeux, de Murat et avait déjà laissé entendre que le roi de Naples lui semblait décidé à ne rien faire, à ne rien entreprendre. Revenant cette fois encore sur ce sujet, il faisait en quelques lignes le procès du roi :

« Après être venu sur le Taro, disait-il[2], reconnaître la position des Français, après avoir vu qu'ils allaient pousser en avant en masse, le roi de Naples n'a rien eu de plus pressé à faire que de se replier sur Modène et Bologne. Non seulement les Napolitains n'ont pas soutenu Nugent, non seulement ils ont découvert sa droite et ses derrières, mais le général Millet[3], par sa lettre du 26 février, a de plus donné la ligne de retraite sur

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche ; Villafranca, 28 février, II, 298. Citée plus haut.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche ; Villafranca, 6 mars, III, 71 et III ad 71.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent; Reggio, 26 février, II, 298 *d* et *e* (citées plus haut).

Guastalla, c'est-à-dire précisément celle que Murat allait abandonner. »

Le maréchal s'indigne et s'irrite de voir le roi de Naples, « après s'être conduit d'une manière aussi suspecte », oser lui reprocher de n'avoir pas profité de sa diversion pour attaquer le vice-roi sur le Mincio.

Quelque sûr que soit Bellegarde de posséder la confiance de son souverain, il n'en reconnaît pas moins la nécessité de lui expliquer sa propre inaction et d'essayer de la justifier. Il invoque à ce propos sa correspondance avec les généraux Millet et Nugent, il a surtout soin d'insister à nouveau sur la déclaration faite par Murat à Nugent, le 3 mars, à Modène, sur l'intention manifestée par le roi de se battre sur la Secchia et sur le Panaro.

Malgré son dépit, son mécontentement et ses soupçons, Bellegarde ne se départit pourtant pas d'une certaine prudence. Il est trop habile, trop fin diplomate pour brûler ses vaisseaux, surtout tant qu'il n'est pas absolument sûr du lendemain. Il se défie d'autant plus, il réserve d'autant plus son jugement qu'il connaît bien la versatilité de Murat et qu'il s'attend de sa part aux résolutions les plus contradictoires et les plus inattendues.

« Maintenant que la lettre de Votre Majesté, qui sert de ratification au traité, ajoute-t-il en terminant, a été remise au roi par le colonel de Bauffremont, le roi n'a plus qu'à nous prouver de suite s'il veut mériter la confiance de Votre Majesté, ou s'il est dans ses projets de persévérer dans cette attitude douteuse, dans cette conduite hésitante et équivoque. »

Murat avait d'ailleurs reconnu lui-même l'impossibilité pour lui de continuer, pour le moment du moins, à régler sa conduite sur la tournure que les affaires prendraient en France. Dès la veille, il a résolu de donner un caractère nettement offensif aux opérations qu'il se propose d'entreprendre, et, après avoir conféré avec Nugent, après s'être mis d'accord avec lui, il se décide à attaquer pendant la journée même du 6 les positions occupées par l'avant-garde française en avant de Reggio. Comme l'écrivait le général Eckhardt à Bellegarde[1],

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckardt au F.-M. comte Bellegarde; Modène, 6 mars, III, 70.

On trouve encore dans cette lettre un passage intéressant, un détail peu connu, relatif à Fouché.

« Le duc d'Otrante, arrivé hier ici, venant de Naples (?) va être envoyé aux

le roi, tout disposé à prendre l'offensive, et désireux de prévenir toutes les difficultés qui pouvaient se produire, avait résolu de diriger lui-même les opérations et de mettre son quartier-général à Reggio, dès que les Français n'occuperaient plus Guastalla.

Murat n'en persistait pas moins dans les idées qu'il n'avait cessé de préconiser, et ce fut même pour cette raison qu'il chargea une fois de plus Eckhardt d'inviter en son nom Bellegarde à établir un pont fixe sur le Pô entre Ostiglia et Rovere.

Pendant que Grenier repassait sur la rive gauche à Borgoforte et rejoignait l'armée du vice-roi derrière le Mincio, pendant que, conformément au plan d'opérations arrêté entre le roi et Nugent, la brigade Gober, qu'on avait renforcée par l'adjonction d'une brigade napolitaine, restait à Carpi, le général Starhemberg, suivi par Carascosa, se portait dans l'après-midi du 6 de Rubbiera vers Reggio. Entre trois et quatre heures du soir, il se heurtait à hauteur de Masone contre l'avant-garde de Severoli, forte de 2 compagnies de voltigeurs et du 3e chasseurs à cheval italien, et trop éloignée du corps principal pour pouvoir être soutenue à temps. Chargés par un escadron de hussards Radetzky, sous les ordres du capitaine comte Esterhazy, les chasseurs à cheval mis en déroute abandonnèrent les voltigeurs, après avoir laissé 40 des leurs entre les mains des hussards. L'infanterie, au contraire, forma le carré, arrêta cette charge sur ses baïonnettes et tint bon jusqu'au moment où décimés par les feux de l'artillerie et des fantassins de Starhemberg, et entourés de toute part, les débris de ces deux héroïques compagnies durent mettre bas les armes. Les cavaliers d'Esterhazy poursuivirent jusqu'à San-Maurizio (environ de 2 kilomètres est de Reggio et 4 kilomètres ouest de Masone), les chasseurs à cheval et les quelques voltigeurs qui avaient réussi à s'échapper pendant que, plus au sud, le colonel Gavenda, longeant le pied de l'Apennin, s'avançait de Sassuolo jusqu'à Scandiano, sans rien rencontrer devant lui. D'après les rapports français le combat de Masone aurait coûté une centaine

avant-postes français. J'ai vu le duc chez le roi de Naples. Il portait la *croix de l'Ordre de Léopold*, et j'ai pu avoir un entretien avec lui seul. Le duc m'a beaucoup parlé de l'amitié que Murat porte à Napoléon. Il désire voir la guerre cesser le plus tôt possible. Il en a assez des voyages continuels qu'il a eu à faire depuis qu'il a quitté l'Illyrie. »

d'hommes à la division Severoli, tandis que, d'après le général Eckhardt, la brigade Starhemberg aurait fait près de 300 prisonniers[1].

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre ; Mantoue, 9 mars 1814. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Chef de bataillon Menesclou au général Fontanelli ; Castelguelfo, 9 mars, et colonel Porro (1er de ligne italien) au général Fontanelli ; Plaisance, 19 mars. Cf. *Mémoires du général baron de Dedem*, p. 379-380, *Gazetta di Trento*, 15 mars, et *Allgemeine Zeitung* du 22 mars 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 6 mars, XIII, 38. Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie à Parme et à Reggio du 1er au 7 mars 1814, XIII ad 38. Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde ; Modène, 6 mars, III, 70.

Eckhardt dit à propos du combat de Masone :

« Le roi a donné tous les ordres en ma présence... Starhemberg sera ce soir à Reggio, et on poussera demain sur Parme », et il ajoute :

« *Si la ratification du traité était arrivée ici deux ou trois jours plus tôt, l'affaire du Taro n'aurait pas eu lieu. Car, depuis cette ratification, tout a changé d'aspect ici, et on est arrivé aisément à s'entendre sur tous les points.* »

Enfin, il termine en disant que les officiers français faits prisonniers parlent d'un armistice qui aurait été conclu, que les Napolitains ont bien fait leur devoir dans ce combat, et que les prisonniers affirment que le général Grenier est retourné du côté de Mantoue avec une forte division.

Cf. *Journal du baron von Hügel. Le 6 mars*, « il paraît que nous allons prendre enfin l'offensive. Le roi de Naples se porte de nouveau en avant et le maréchal devra le seconder. En effet, tout est en mouvement.

« Oh ! le traître ! Voilà un aide de camp du vice-roi qui arrive, qui nous dit que l'on fait un armistice en France (Châtillon), adieu le projet d'aller en avant.

« Le rôle que nous jouons ici est indigne ; nous faisons du tort à tout le monde, excepté à l'ennemi. 100 bataillons et 77 escadrons que l'on a mis à la disposition du maréchal ne lui suffisent donc pas pour tenter seulement quelque chose : c'est pour se damner ! Nous sommes plus misérables dans notre grandeur que nous l'étions dans l'adversité. Il est sûr qu'il y a bien peu d'honneur de s'être trouvé à cette armée-ci. »

Voir, en outre, le *Journal de Nugent*, XIII, 38, et les notes du lieutenant-colonel Werklein (*Ibidem*, ad XIII, 38) :

« Murat, lit-on dans ces deux pièces, voulut faire prévenir Severoli de l'offensive que les circonstances l'obligeaient à prendre. Mais, comme les Autrichiens occupaient la ligne des avant-postes, son émissaire dut faire un grand détour et ne put arriver à temps. Severoli, ignorant la gravité de ce qui se passait, resta par suite à Reggio au lieu de se replier, comme il avait ordre de le faire dans le cas d'un mouvement sérieux des Austro-Napolitains. »

Le lieutenant-colonel Werklein ajoute encore :

« Je tiens ces faits de la bouche même d'officiers napolitains et français qui me les ont confiés plus tard. J'ai appris alors que Murat avait promis aux Français de rien entreprendre de sérieux contre eux sans les avoir préalablement prévenus. Le général français devait se replier dès qu'il recevrait un pareil avis. Il est donc évident que Murat ne voulait pas faire de mal à l'ennemi et tenait à lui laisser le temps d'opérer sa retraite. C'est pour cette raison aussi qu'on engagea le combat le 6 mars si tardivement qu'il fut impossible de poursuivre énergiquement l'ennemi. »

Regio Archivio di Stato, Milan. Division Severoli, première quinzaine de mars. *Rapport historique.*

« Dès le 5, le général Rambourg conseilla en vain au général Severoli de

Sur la rive droite du Mincio, l'affaire de Governolo avait à un tel point augmenté les inquiétudes, on s'attendait si fort à une attaque partant à la fois de Mantoue et de Goïto, que Bellegarde avait donné à toutes ses troupes l'ordre d'être prêtes à prendre les armes à deux heures du matin. Puis, comme sauf quelques légères escarmouches du côté de Monzambano, il ne s'était absolument rien passé, en présence de l'immobilité des Français, le feld-maréchal annula son ordre. Mais, non content de faire pousser plus activement que jamais les travaux de défense de Vérone, il avait, en outre, prescrit à Radivojevich et à Mayer von Heldenfeld de masser leur monde, le premier à Quaderni, le second à Belvedere, afin d'être prêt à parer en tout état de cause aux éventualités qu'il craignait de voir se produire le lendemain[1].

Le feld-maréchal avait, en même temps, décidé d'adjoindre le feld-maréchal-lieutenant Gramont au feld-maréchal-lieutenant Marschall chargé du blocus des places de la Vénétie et de confier le commandement de ses troupes établies sur la rive gauche du Pô entre Mantoue et Legnago au général-major Steffanini[2].

Obligé, à son grand regret, de se conformer aux stipulations de la convention de Lucques, le général Miollis, « accablé de chagrin », avait attendu, pour commencer les négociations avec le lieutenant-général de La Vauguyon, l'arrivée des ordres que Clarke lui transmit au nom de l'empereur, et la réception d'une lettre de Fouché jointe à la copie de cette convention.

Conformément aux termes de l'article 4 qui avait réservé et prévu l'établissement d'une convention particulière ayant pour objet de régler certains points essentiels, tels que les mouvements des troupes de la 30e division militaire, Miollis dut désigner deux commissaires chargés d'établir avec les commissaires

se reporter plus en arrière. Le général Severoli refusa de se rendre à ses instances, et établit ses troupes sur deux lignes. Dans l'après-midi du 6, l'ennemi poussa une forte reconnaissance, s'engagea avec les troupes de tête, et deux compagnies de voltigeurs du 1er de ligne italien souffrirent beaucoup dans cette affaire. La division se retira le soir derrière le Rodano. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Valeggio, 6 mars, III, 59. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Neipperg, Radivojevich et Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 6 mars, III, 60, 60 *a* et 60 *b*. Bellegarde annula cet ordre dans la soirée du 6.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Mayer von Heldenfel et Marschall; Villafranca, 6 mars, III, 61 et III ad 61.

napolitains le nouvel acte destiné à sauvegarder les intérêts des deux garnisons et à prévenir toutes difficultés. Après une conférence de courte durée, l'accord se fit sur tous les points, et l'on signa, le jour même, la convention définitive aux termes de laquelle la garnison française s'engageait à sortir du château Saint-Ange, le 10 mars à la pointe du jour, avec ses armes et ses bagages, ses caisses militaires et tous les honneurs de la guerre, pour se rendre, en passant par Palo, à Civita-Vecchia et y attendre, avec la garnison de cette place, le moment de leur départ pour la France par la voie de mer ou, en cas d'insuffisance de bâtiments, par la voie de terre indiquée à l'article 6 de la convention de Lucques, mais en marchant dans ce dernier cas par colonnes de 4 à 600 hommes se suivant à deux jours d'intervalle[1].

Mais, pendant que les Napolitains se disposaient à prendre possession des deux seuls points encore occupés par les Français dans les Etats Romains, on avait reçu, au quartier-général de Modène, avis de l'arrivée du pape Pie VII à Savone[2]. Aussi, connaissant « le caractère entier et entêté du Saint-Père, craignant de faire quelque démarche qui ne répondît pas aux vues des alliés », Mier s'empressa-t-il de demander à Metternich des instructions sur la conduite qu'il devait « tenir si le pape se présente pour rentrer dans ses Etats ». Par le même courrier, il insistait également sur la nécessité du prompt retour du grand-duc en Toscane, sur le fait que « Murat, administrant ce pays, en retirait tous les revenus pour son compte et commençait même à y lever des troupes ». La Toscane allait, d'après lui, être ruinée pour longtemps, si on la laissait entre les mains des Napolitains, et, si le grand-duc ne pouvait y rentrer de suite, il lui semblait urgent d'envoyer quelqu'un en prendre possession en son nom.

1. *Archives de la Guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 6 et 9 mars 1814. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Le général de la Vauguyon au roi de Naples; Rome, 6 mars 1814. Les Napolitains n'ayant pu trouver à Civita-Vecchia les bâtiments nécessaires pour le transport des troupes françaises du château Saint-Ange et de Civita-Vecchia, elles furent dirigées sur Viterbe où le général Miollis les rejoignit. Elles se rendirent de là par Sienne, Florence, Bologne, Reggio et Guastalla à l'armée du vice-roi, qu'elles trouvèrent à Borgoforte, et dont elles suivirent les mouvements jusqu'à leur rentrée en France (Cf. Bellaire, *Précis historique de l'occupation des départements romains*.

2. *Archives nationales*, A. F. IV, 1695. Rapport journalier du prince Camille à l'empereur; Toscane, 27 février 1814. Pie VII, comme nous avons déjà eu lieu de le dire, était à Savone depuis le 13 février.

Le roi, ajoutait-il, *joue le souverain dans toutes les provinces italiennes qu'il a fait occuper par ses troupes... On y publie décret sur décret au nom du roi des Deux-Siciles*[1] ».

7 MARS 1814. — **Le combat de Reggio, d'après les rapports des généraux autrichiens et napolitains. — Le roi de Naples arrête le combat et accorde au général Rambourg une heure pour évacuer Reggio. — Retraite de Rambourg derrière le Crostolo. — Le général Suden remplace le général Steffanini malade. — Combat naval sur le lac de Garde. — Le quartier-général du vice-roi à Mantoue. — Positions de l'armée du vice-roi. — La lettre de Neipperg à l'archiduc Ferdinand d'Este.**— Les rapports des généraux autrichiens et napolitains, les notes rédigées par certains officiers supérieurs qui ont pris part au combat de Reggio se contredisent tellement entre eux, les faits qu'on y trouve énoncés sont tellement graves et tellement importants, que, au lieu de décrire purement et simplement les différentes phases de l'engagement, il nous a paru préférable de faire passer ces documents tous officiels, authentiques et peu connus, sous les yeux du lecteur, de le mettre de la sorte en mesure d'apprécier les événements en pleine connaissance de cause et de le laisser libre de se former une opinion.

Sans vouloir insister plus que de raison sur l'erreur, peut-être voulue, commise par Nugent et par ses officiers en évaluant à 6.000 hommes les troupes du général Severoli, il importe avant tout de bien établir que le général Severoli[2] ne disposait en réalité à Reggio que des 4 bataillons français du général Soulier, qu'il laissa dans la ville même et de 3 bataillons italiens en position, depuis la veille au soir, à San Maurizio et soutenus un peu en arrière par les deux régiments de cavalerie du général Rambourg. Après les pertes éprouvées la veille à Masone, après les rudes marches exécutées par ces bataillons presque entièrement composés de jeunes soldats, et dont la désertion et les maladies éclaircissaient journellement les rangs, l'effectif total de ces troupes s'élevait tout au plus chiffre au total de 3.000 hommes.

Malgré l'infériorité de ses forces, et la distance considérable qui le séparait du 2e échelon du corps de droite, dont les têtes de colonne n'avaient pas dépassé l'Enza, n'écoutant que

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* P. S. 1 et 2 ad Rap. n° 10. Le comte de Mier au prince de Metternich ; Modène, 6 mars 1814.
2. Voir *Annexe XL.*

son brillant courage, et ignorant peut-être encore que tout le corps austro-napolitain se portait contre lui, le général Severoli, résolut de tenir bon.

Le 7, au matin, ses trois bataillons de première ligne prenaient leur position de combat à San Maurizio, couverts sur leur front par le Rodano dont ils avaient barricadé le pont, après avoir détaché une compagnie en aval et une autre en amont du point où la grande route de Modène à Reggio, la *Via Emilia*, franchit ce petit ruisseau, profond et encaissé, et dont les eaux grossies par les pluies constituaient un véritable obstacle[1]. C'était contre cette poignée d'hommes qu'allaient venir se briser pendant cinq heures tous les efforts du corps austro-napolitain, puisque ce fut seulement, un peu après deux heures de l'après-midi, après que le général Severoli, mis hors de combat, eut remis le commandement au général Rambourg, que les restes de ces faibles bataillons abandonnèrent, sur l'ordre du général Soulier, la position de San Lazaro (1 kilomètre ouest de San Maurizio, et 2 kilomètres est de Reggio) pour se mettre en retraite sur Reggio[1].

« Le 7 mars au matin, c'est par ces mots que commence la relation de Nugent[2], le général comte Nugent reçut du roi de Naples un ordre, expédié de Modène, lui enjoignant de « *retar-* « *der son mouvement et son attaque sur Reggio, parce que le* « *roi se proposait de reconnaître la position en personne vers* « *midi* ». Cet ordre semblait cacher une arrière-pensée du roi, qui voulait de la sorte donner au général Severoli le temps d'exécuter sa retraite sans être molesté. Mais, comme les colonnes d'ailes qui flanquaient le gros de Nugent avaient déjà reçu l'ordre de se porter en avant, on ne put ni attendre l'arrivée du roi, ni retarder l'attaque qui commença à huit heures du matin.

« Dès la veille au soir Nugent avait, en effet, envoyé aux commandants de ses différentes colonnes les dispositions suivantes :

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre ; Mantoue, 9 mars 1814. *Mémoires du général de Dedem*, p[ces] 379-380. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 48. Balbi au général Fontanelli ; Plaisance, 8 mars. Chef de bataillon Menesclou (du 7[e] de ligne italien) au général Fontanelli ; Castelguelfo, 9 mars.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 7 mars 1814, XIII, 38.

« Le général Gober se portera de Carpi sur Correggio, sur-
« veillera de là les chemins de Ca del Bosco di Sotto, Santa « Vittoria (à peu près à mi-chemin entre Guastalla et Ca del « Bosco) et Guastalla, afin de couvrir la droite de la colonne « du centre marchant sur la grande route.

« A gauche, le colonel Gavenda se dirigera de Scandiano sur « Reggio.

« Au centre, le général Starhemberg soutenu par la division « Carascosa et la division de cavalerie de Livron poussera droit « devant lui par la grande route. »

« Le général Severoli occupait avec 7.000 hommes (?) une excellente position sur la rive gauche du Rodano, à San Maurizio. Il avait augmenté la valeur défensive de cette position en fermant par des abatis les chemins qui y conduisaient et en barricadant solidement le pont du Rodano. »

« Le général Starhemberg chargea de l'attaque de front de la position un bataillon du régiment Benjowsky qui, malgré la résistance opiniâtre des bataillons italiens, réussit à s'ouvrir le passage sur la grande route, pendant que le 2e régiment d'infanterie légère napolitaine, conduit par le général Pepe[1], enlevait les abatis. L'ennemi, bien qu'il défendît le terrain pied à pied, n'en fut pas moins rejeté dans Reggio.

« A gauche, le colonel Gavenda avait, lui aussi, exécuté son mouvement et gagné du terrain en avant.

« Aussitôt après avoir délogé l'ennemi de San Maurizio, le général Nugent avait donné au capitaine comte Esterhazy l'ordre de s'élever avec son escadron sur sa droite, de déborder Severoli et de gagner la route de Reggio à Parme. Un régiment d'infanterie napolitaine sous les ordres du général Majo appuyait son mouvement. Cette colonne, guidée par le capitaine baron d'Aspre, avait pour mission de couper la retraite à l'ennemi. »

« En même temps Nugent avait poussé sur sa gauche le lieutenant-colonel Werklein avec une colonne chargée de se relier avec celle du colonel Gavenda qui s'avançait à l'extrême-gauche sur Ponte Castello.

« Ces colonnes, dont la mission consistait à contourner Reggio, devaient exécuter ce mouvement enveloppant et déboucher

1. Cf. *Memorie del Generale Guglielmo Pepe*

en arrière de la ville des deux côtés de la route de Parme, pendant que la colonne principale occuperait l'ennemi sur son front et l'obligerait à rester sur ses positions. Vers midi les deux colonnes d'aile étaient arrivées à peu de distance des objectifs qu'on leur avait assignés. On avait tout lieu de croire qu'on allait atteindre le but qu'on s'était proposé et réussir à couper la retraite à l'ennemi.

« Mais le roi de Naples était, lui aussi, arrivé vers midi sur le lieu du combat. Au moment où l'on prenait les dernières dispositions pour débusquer l'ennemi chassé de ses positions successives et acculé dans Reggio, le roi de Naples chargea un officier napolitain de se rendre en parlementaire auprès du général Severoli et de lui proposer de sortir de Reggio sans être inquiété.

« On venait précisément de recevoir la nouvelle que la tête de la colonne de droite avait atteint la route de Parme et par suite on avait virtuellement coupé la retraite à l'ennemi. Le roi de Naples affecta de ne pas ajouter foi à ce rapport. Il déclara qu'il voulait à tout prix « arrêter l'effusion du sang » et les négociations s'engagèrent. C'en était fait des défenseurs de Reggio si Murat n'avait pas fait offrir au général Rambourg qui remplaçait le général Severoli grièvement blessé et qui s'empressa d'accepter une proposition aussi inespérée, d'évacuer Reggio. Murat s'était de plus engagé non seulement à le laisser sortir de la ville, mais à arrêter la poursuite jusqu'au lendemain et à empêcher le général Nugent de passer le Crostolo avant le 8 mars à huit heures du matin[1].

1. On lit dans Schoell, *Recueil des pièces officielles*, t. VI, p° 408, sous la rubrique : *Observations faites par le général comte Nugent.* »

« Le roi finit par le (l'ennemi) laisser sortir; et on ne nous permit pas de le poursuivre, de sorte qu'il fit sa retraite sans danger, quoique nous fussions trois fois plus forts que lui. Les troupes étaient enragées de le voir échapper et attribuèrent sa retraite à des raisons qui n'étaient pas très honorables pour le roi. »

Il ne sera pas inutile de mettre en regard des relations des généraux Nugent, Eckhardt et Carascosa et des notes du lieutenant-colonel Werklein la version donnée sur le combat de Reggio par le *Rapport historique* de la division Severoli pendant la première quinzaine de mars 1814 (*Regio Archivio di Stato, Milan*).

« L'ennemi commença l'attaque à neuf heures du matin. 2 bataillons du 1er de ligne italien et un du 7e avec deux canons formaient notre première ligne. La cavalerie était établie un peu en arrière, entre eux et la ville qu'oc-

« Les troupes autrichiennes arrivées sur la route de Parme durent s'ouvrir en quelque sorte devant un adversaire qu'elles avaient cerné et laisser défiler tranquillement 5.000 Français qui sans cela auraient dû mettre bas les armes.

« L'humanité est assurément un sentiment noble et élevé. Mais la générosité du roi était assurément excessive et déplacée surtout en un pareil moment.

cupait la brigade Soulier (4 bataillons) gardant sur notre gauche la route de Correggio et de San Martino in Rio, sur notre droite celle de Scandiano.

« L'ennemi, après s'être déployé devant notre centre (sur la route de Reggio à Modène) s'étendit le long du Rodano, afin de nous déborder. En présence de ce mouvement, le général Severoli dut se résigner à prendre position plus en arrière. L'ennemi mit aussitôt 4 pièces en batterie sur le pont du Rodano que nous avions dû lui abandonner. A ce moment, le général Severoli qui s'était mis à la tête des troupes, eut la jambe brisée par un boulet, et remit le commandement au général Rambourg en le chargeant de défendre le terrain pied à pied.

« Se conformant à ces ordres, le général Rambourg se replia lentement, et en faisant bonne contenance, sur Reggio. Apres avoir fait prendre position sur la route même à une section d'artillerie, il fit aussitôt occuper les remparts et les maisons les plus voisines. Quelques instants plus tard, l'ennemi attaquait vivement la porte du château en débouchant par la route de Scandiano. Mais une charge vigoureuse d'un escadron du 19[e] chasseurs, soutenu par un bataillon d'infanterie l'obligea à renoncer à ses tentatives.

« Le feu cessa à ce moment, non seulement de ce côté, mais à la porte de Modène. Surpris de ce fait, le général Rambourg qui s'était rendu de suite à la porte de Modène y trouva un parlementaire envoyé par le roi de Naples et chargé de lui proposer d'évacuer la ville. Le général refusa de souscrire à cette proposition et lui répondit qu'il n'évacuerait Reggio qu'à six heures. Le parlementaire s'éloigna.

« Peu de temps après, le général de Livron se présentait à son tour, et annonçait au général que Murat acceptait cet arrangement, mais qu'il le priait toutefois d'avancer l'heure de son départ, afin de pouvoir éviter tout désordre et loger ses troupes avant la nuit. Le général Rambourg consentit à le faire, mais à la condition que les alliés ne passeraient pas le Crostolo avant vingt-quatre heures.

« Le mouvement convenu s'exécuta aussitôt, et quand toutes ses troupes eurent défilé sur la route de Parme, le général Rambourg fit savoir aux piquets ennemis qu'ils pouvaient entrer à Reggio, où il avait laissé des sauvegardes au général Severoli et à la mère du général Zucchi. Le général Rambourg continua sa marche jusqu'à l'Enza où il prit position, et rejoignit le général Gratien. »

La situation établie à ce moment donnait pour la brigade Rambourg (2 bataillons du 1[er] de ligne italien, 1 du 7[e], 4 escadrons du 1[er] chasseurs à cheval 2 du 3[e], 1 compagnie d'artillerie, 1 compagnie du train d'artillerie), un effectif total de 98 officiers et 1.214 hommes.

Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Reggio;* Rocca, *Storia di Reggio*, 7 mars 1814. *Ibidem*, t. XIII, *filza* 6. Rubr. IX. *Allogio*,

Le général Severoli avait été transporté dans la maison Guicciardi. *Regio Archivio di Stato*, *Modène* (*Archivio Estense Tassoni*). Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Tassoni; Milan, 13 mars 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Modène.* Prefettura del Panaro. *Archivio Segretto* 1814, *filza* 9, fasc. 11. *Bolletini politici* et (*ibidem*) *Archivio Camerale*. *Cronaca Rovatti*, p[es] 172-174.

« Grâce à cette convention, le général Rambourg put se retirer tout à son aise sur la rive gauche du Crostolo et continuer ensuite sa retraite jusque de l'autre côté de l'Enza.

« Les Français ont perdu dans cette affaire 1.500 hommes tués, blessés ou prisonniers. Leur chef, le général Severoli, qui avait eu la jambe emportée, a été fait prisonnier avec un colonel et 2 chefs de bataillon. Nos pertes sont insignifiantes[1].

« *Dans la nuit du 7 au 8 des dépêches interceptées des généraux Grenier et Zucchi fournirent la preuve des intelligences que le roi de Naples entretenait avec le vice-roi.* »

Avant de laisser la parole au général Carascosa et de reproduire ensuite la dépêche que le général Eckhardt adressa à Bellegarde le lendemain du combat, il nous faut encore extraire les passages suivants des *Notes* du lieutenant-colonel Werklein. S'ils ne font que confirmer, en grande partie, les faits enregistrés par Nugent, ils nous fournissent, d'autre part, des détails que le général n'a pas consignés dans son rapport.

« Murat, dit le lieutenant-colonel Werklein[2], arriva à midi au moment où l'ennemi, chassé de ses positions, était rejeté sur Reggio, au moment où l'on préparait l'attaque finale et décisive. Le roi de Naples résolut aussitôt d'envoyer un parlementaire proposer à l'ennemi d'évacuer Reggio, bien qu'il sût que cet ennemi fût tourné, cerné et dans l'impossibilité de se frayer le chemin. Le roi de Naples déclara qu'il voulait arrêter l'effusion du sang. Il demanda à cet effet un officier qui sût parler le français et ne put parvenir à trouver dans les rangs des troupes autrichiennes, qui seules étaient en première ligne, quelqu'un qui consentît dans de pareilles circonstances à se charger de transmettre de telles propositions. Force lui fut

1. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Relation des combats livrés par l'armée impériale et royale d'Italie à Parme et à Reggio du 1er au 7 mars 1814 (établie par ordre le 12 mai 1814), XIII, ad 38.

D'après les rapports des généraux français, les pertes de la division Severoli n'auraient été que de 420 hommes. Le vice-roi, dans sa dépêche du 9 ne parle même que de 250 hommes, chiffre évidemment trop faible, puisque dans la *Storia di Modena*, p. 668, il est fait mention de l'arrivée à Modène, le 8, de 193 prisonniers italiens, parmi lesquels se trouvaient le général Severoli, grièvement blessé et le colonel Porro (du 1er de ligne italien) également blessé, mais qui, plus légèrement atteint, fut échangé peu après.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Lieutenant-colonel Werklein. *Anmerkungen und Zusätze eines Augenzeugen* (1er au 7 mars), XIII, ad 38.

d'avoir recours à un officier napolitain. Sur ces entrefaites, le capitaine Roditzky avait apporté la nouvelle de l'arrivée de la colonne de droite sur la route de Parme. Le roi affecta de n'ajouter aucune créance à l'exactitude de ce renseignement. Non seulement il laissa l'ennemi se retirer librement, mais il s'engagea de plus à ne pas reprendre la poursuite avant le lendemain matin. L'humanité du roi de Naples conserva à l'ennemi 7.000 hommes qui auraient dû déposer les armes si Murat n'avait pas fait passer la philanthropie et l'amour du prochain avant l'intérêt général.

« Les troupes autrichiennes déjà établies sur la route de Parme durent la quitter, la mort dans l'âme, la rage au cœur, pour livrer passage à l'ennemi. »

Si, dans les rapports autrichiens, il n'est qu'incidemment question du rôle effacé qu'auraient joué les troupes napolitaines, de la part insignifiante qu'elles auraient prises au combat, il suffit de lire le rapport du général Carascosa pour voir, au contraire, que le concours des Napolitains a rendu à Nugent des services réels, des services qui méritaient tout au moins d'être mentionnés. Les termes mêmes dans lesquels est conçu ce rapport, la simplicité avec laquelle le général napolitain rend compte des phases du combat, ont un tel caractère de véracité qu'on est tout naturellement disposé à croire que les choses se sont bien passées ainsi :

« Selon les ordres, hier 7 mars à sept heures du matin[1], 4 compagnies du régiment Benjowsky et 2 escadrons se portèrent vers l'ennemi en partant de Masone où ils avaient passé la nuit. 4 compagnies et un peloton de cavalerie allèrent droit sur Gavassa (1 kilomètre et demi au nord de San Maurizio). A huit heures du matin, le reste des troupes d'avant-garde s'engagea sur la route de Reggio.

« Le roi ordonna à la 2e brigade de la 1re division de se déployer en avant de Rubbiera en soutien.

« A neuf heures et quart, le combat s'engagea avec le poste de San Maurizio et sur la grande route. L'envoi sur les flancs d'un bataillon du 2e léger força l'ennemi à se replier derrière le Rodano, dont les eaux étaient très hautes. L'ennemi qui occupait une posi-

1. *Regio Archivio di Stato*, *Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Carascosa au général Millet ; Reggio, 8 mars 1814.

tion forte, défendue par 6.000 hommes (?) et 4 canons, avait barricadé le pont. Son artillerie qui enfilait la grande route suivie par mes troupes avait fait taire mon artillerie. En raison des grandes difficultés que j'aurais eues à forcer le pont, je déployai en première ligne 3 bataillons de la brigade Pepe soutenus par 2 de nos pièces et je fis avancer 4 bataillons de la brigade Majo que je formai en 2e ligne.

« Dès que mes ordres furent exécutés, j'envoyai sur ma gauche un bataillon du 1er de ligne pris dans la brigade Pepe et je prescrivis à ce général de filer avec deux autres bataillons (un du 2e léger et un du 1er de ligne) à 3/4 de mille sur ma droite et d'y passer le Rodano, coûte que coûte, afin de tomber sur le flanc de l'ennemi.

« Pepe exécuta ce mouvement, passa le Rodano malgré le feu des Français et les força à se retirer. Le pont était désormais à nous. Mais, au lieu de suivre l'ennemi, j'arrêtai la brigade Pepe, d'abord parce qu'elle était très fatiguée, ensuite parce que je tenais à la reformer. Je poussai en avant la 2e brigade, et, comme l'ennemi tenait encore bon à Reggio, je dirigeai le général Majo avec le 3e de ligne sur la porte de San Nicolo, afin de tourner les Français. Deux compagnies du 2e de ligne avaient, d'autre part, pris position devant la porte de Modène, lorsque le 3e de ligne arriva devant la porte San Nicolo et que l'ennemi demanda une heure pour évacuer la ville. Le feu cessa après sept heures de combat.

« L'ennemi a perdu beaucoup de monde. Le général Severoli, que nous avons trouvé à Reggio, a la jambe emportée.

Les pertes de ma division s'élèvent à 38 hommes tués, à 2 officiers et 83 hommes blessés. »

Il y a, on le voit, entre les deux rapports de Carascosa et de Nugent, des différences assez sensibles pour qu'elles nous aient paru dignes d'être signalées, différences d'autant plus intéressantes que, au moment où il rendait compte au général Millet, le général napolitain ignorait forcément la teneur du rapport de Nugent. Mais, de toutes les pièces relatives au combat de Reggio, la plus curieuse et la plus importante de toutes, tant en raison des faits qu'elle nous fait connaître que de la situation toute particulière de l'officier général qui l'a rédigée, est sans contredit la dépêche que le général-major

Eckhardt adressa à ce propos au feld-maréchal comte de Bellegarde[1] :

« J'ai vu le roi qui m'a dit : Dites au maréchal[2] que je suis « extrêmement sensible, que le maréchal, que j'estime tant et « qui mérite l'estime de tout le monde, ne me juge pas comme « je désire l'être par un militaire tel que lui. Ecrivez-lui que *je « suis prêt à tout faire, qu'il me donne le plan d'opérations « combiné avec son armée et je lui réponds qu'il sera content « de moi.* Mais surtout, il faut que ayons un point de communi- « cation sur le Pô afin de pouvoir nous secourir réciproquement. »

Après avoir fait connaître à Bellegarde les sentiments et les désirs du roi de Naples, Eckhardt en vient à lui parler de la part prise par Murat et les Napolitains au combat de Reggio, à lui donner même une explication, favorable à Murat, de l'espèce de convention conclue avec le général Rambourg :

« Le roi de Naples, dit-il, était à l'avant-garde pendant le mouvement sur Reggio et les Napolitains ont eu, dans cette affaire sur Reggio, 2 officiers tués, 2 blessés et 63 hommes hors de combat. Il y a eu, du reste, un combat des plus vifs aux portes de cette ville. Afin d'éviter des pertes plus considérables, le roi y a envoyé un parlementaire. Les Français ont demandé trois heures pour évacuer la ville. Le roi ne leur en accorda qu'une et les Français acceptèrent cette condition. On a réussi ainsi à sauver Reggio du pillage. Le roi est retourné à Modène après avoir donné tous les ordres nécessaires pour continuer le mouvement sur l'Enza. »

Et il ajoute encore :

« Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence, du 5. La réception de la lettre de Sa Majesté, ratifiant le traité, a produit un excellent effet sur le roi et sur les généraux napolitains. *Tout est en marche. Le roi dirige le mouvement et est toujours à la tête de ses troupes.* Le roi et ses généraux demandent qu'il soit fait et publié un bulletin spécialement consacré au combat de Reggio. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte de Bellegarde ; Modène, 8 mars 1814, III, 101 *d.*
2. Ces phrases sont en français dans la dépêche d'Eckhardt.

La dépêche d'Eckhardt produisit une si profonde impression au quartier-général de Bellegarde qu'elle servit seule de base aux indications relatives au combat de Reggio enregistrées dans le *Journal d'opérations* de l'armée. Après avoir exposé sommairement les faits, après avoir parlé des négociations pour l'évacuation de la ville, on se contenta d'ajouter[1] :

« On ne put poursuivre les Français, d'abord à cause de la nuit, puis afin d'empêcher le pillage de la ville. Les avant-postes sont poussés jusqu'au Crostolo et, le 8 au matin, jusqu'à l'Enza. »

Si, au premier moment, Murat avait réussi à donner le change à Eckhardt, à faire accepter, grâce à la dépêche de ce général, la singulière explication qu'il fournissait d'une aussi inexplicable négociation, il n'allait pas en être de même par la suite.

La convention de Reggio devait plus tard, et Murat eut soin d'insister sur ce point, lorsque, sentant le terrain manquer sous ses pieds, il fit publier le *Mémoire historique sur la conduite politique et militaire de Sa Majesté le roi de Naples, depuis la bataille de Leipzig jusqu'à la paix de Paris du 30 mai* 1814, fournir à ses adversaires un des plus graves griefs qu'on formula contre lui et permettre à Nugent de revenir à nouveau sur ces faits dans les virulentes observations par lesquelles il essaya de démolir point par point les arguments que le roi de Naples essayait de faire valoir pour expliquer et justifier sa conduite[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars 1814, XIII, 3, XIII, 4. Cf. pour la position des avant-postes, le 7 au soir. *Regio Archivio di Stato, Naples* 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général Carascosa au général Millet ; Reggio, 7 mars 1815.

Mier tenait de son côté à peu près le même langage dans la dépêche qu'il adressa quelques jours plus tard à Metternich (*Haus, Hof und Staats-Archiv*, p[ce] 3, 2 ad *Rapport* n° 11 (en français dans l'original); Reggio, 11 mars 1814).

Après avoir rendu compte du combat, expliqué et approuvé l'envoi du parlementaire et la signature de la convention, « parce que, dit-il, la prise de Reggio de vive force aurait coûté trop de monde », il ajoute :

« C'est le roi en personne qui dirigea les mouvements de l'armée. Les Napolitains se battirent avec beaucoup de bravoure, eurent une centaine d'hommes hors de combat et plusieurs officiers. Le but de cette attaque a eu un succès complet. Nous reprîmes notre ancienne position, et le vice-roi n'osa pas attaquer le feld-maréchal, comme il en avait le projet, qui nonobstant cela, jugea prudent de se retirer et d'établir son quartier-général à Vérone. Maintenant, le roi se met en mesure pour l'exécution d'un plan d'opérations combiné entre les deux armées que le feld-maréchal lui a soumis, et auquel le roi a accédé sans aucune restriction. »

2. Cf. *Annexe L : Mémoire historique sur la conduite politique et militaire*

Quelles ont été les raisons qui ont pu décider Murat à laisser échapper des troupes acculées dans Reggio, dans cette ville dont toutes les issues leur étaient fermées, quels mobiles ont pu le pousser à se compromettre ouvertement quarante-huit heures à peine après avoir pris l'offensive, c'est là ce que nous n'avons pu découvrir dans les documents des différentes archives. Depuis qu'il était rentré en opérations, le roi de Naples n'avait reçu aucune communication importante venant de l'extérieur. La lettre même que Bellegarde avait écrite à Millet le 5 mars, cette lettre qui aurait pu froisser son amour-propre, ne devait parvenir à son chef d'état-major que le lendemain. Il nous semble cependant qu'on pourrait répondre à ceux qui prétendent qu'en agissant ainsi, il avait, une fois de plus, en vue de se ménager un retour en grâce auprès de Napoléon que cette singulière attitude, cette manifestation si dangereuse pour lui a été la conséquence d'une impression soudaine, d'un accès irrésistible de repentir et de regrets, de désespoir et de remords qui s'empara de lui, lorsque, pour la première fois, il vit ses troupes s'engager contre ses anciens frères d'armes, et sur le point de s'emparer d'une place sur les murs de laquelle flottait encore le drapeau français, le drapeau sous les plis duquel il avait toujours combattu, ce drapeau auquel il devait sa gloire et sa couronne.

Il avait agi si inconsciemment, il avait si peu prévu et combiné ce dangereux, cet audacieux coup de tête, que, le lendemain encore, la lettre d'Eckhardt nous le prouve, il déclarait à Bellegarde qu'il était prêt à tout faire et qu'on serait content de lui. Il n'avait donné d'autre part aucune espérance nouvelle au vice-roi, puisque le prince écrivant, ce jour-là, à la vice-reine lui disait :

« Il n'y a que ce maudit roi de Naples qui me donnera toujours des inquiétudes, aussi je vais me fixer à Mantoue pour quelques jours pour être plus au centre[1]. »

Il avait si peu l'intention de se livrer à quelque évolution nouvelle qu'il avait, au contraire, écrit le 5 mars au vice-roi pour lui laisser tout au moins entrevoir, autant qu'on peut en

de Sa Majesté le roi de Naples, depuis la bataille de Leipzig jusqu'à la paix de Paris du 30 *mai* 1814, et Observations du général comte Nugent sur la pièce intitulée : *Mémoire historique*, etc. — *K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 5.

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Volta, 3 mars 1814.

juger par la réponse même du prince Eugène, qu'il allait « se déclarer et commencer les hostilités[1] ».

Si la convention inopinée et imprévue de Reggio avait été autre chose qu'un acte spontané et irréfléchi, si elle avait correspondu à quelque combinaison nouvelle, le vice-roi n'aurait pas eu besoin d'écrire à Murat en lui demandant de « consentir à accorder une ligne que l'on ne pourrait pas passer sans se prévenir quatre ou cinq jours d'avance ». Il n'aurait pas eu besoin d'ajouter :

« Cette condescendance de la part de Votre Majesté est d'autant plus facile qu'elle ne change en rien l'état de guerre dans lequel Votre Majesté veut absolument se mettre avec nous. »

En agissant comme il le fit, Murat n'a songé à rien, n'a envisagé aucune des conséquences de sa résolution. Il n'avait rien prémédité, comme Nugent essaye de faire croire. Aussi, tout en reconnaissant le bien-fondé des récriminations des Autrichiens, serait-il souverainement injuste de prêter au roi de Naples des desseins qu'il ne songeait pas à concevoir à ce moment.

Son action toute spontanée ne peut s'expliquer que par son état d'âme, par l'horreur bien naturelle qui lui causa la vue de l'abîme dans lequel son ambition allait engloutir son honneur. Au dernier moment, il a encore, on peut bien le dire à son excuse, essayé de reculer devant la trahison, devant le crime de lèse-patrie.

Il n'a plus eu qu'un souci, qu'une pensée : ne pas verser, ne pas voir couler le sang de ses frères d'armes.

Si la position du corps détaché de droite était absolument défectueuse, si l'on ne peut que regretter la résolution prise par le général Severoli, résolution qui devait lui coûter si cher, l'obstination qu'il mit à défendre avec une poignée d'hommes une position aussi aventurée, aussi en l'air, aussi isolée, que celle de San Maurizio et de Reggio, si le combat de Reggio a ajouté une page tristement glorieuse aux fastes de l'armée française d'Italie, on ne saurait cependant trop critiquer la faute commise par le général Gratien qui, depuis le départ des troupes de Grenier, ne songea ni à soutenir son avant-garde, ni à la rapprocher de lui. Que dire, que penser de généraux qui ne craignent pas d'écrire les lignes suivantes, que nous lisons dans les *Mémoires du général de Dedem?*

1. Le vice-roi au roi de Naples; Volta, 7 mars 1814.

« Nos troupes évacuèrent Reggio après une espèce de capitulation, et on se donna des otages pour ne pas s'attaquer jusqu'au lendemain. Aussitôt que le général Gratien et moi, nous eûmes été informés *indirectement de l'attaque, nous nous étions portés sur l'Enza et les troupes avaient pris les armes. Nous ne fûmes bien informés de ce qui s'était passé qu'à l'arrivée des généraux Rambourg et Soulier qui avaient été présents à l'affaire...* »

Pendant qu'on se battait à Reggio, on restait de plus en plus immobile autour de Mantoue[1]. On s'était contenté d'occuper San Benedetto et Ostiglia et, comme le général Steffanini était tombé sérieusement malade à la suite du long service qu'il avait fait aux avant-postes, au point même de devoir demander l'autorisation de quitter l'armée pour aller se faire soigner plus en arrière, on avait confié au général Suden le commandement des troupes qu'on venait de placer la veille sous ses ordres du premier de ces généraux.

Il y avait eu toutefois une petite affaire sur le lac de Garde. La flottille françaie du lac de Garde, croisant du côté de Torri del Benaco et de San Vigilio, avait couru sus à la flottille autrichienne, avait enlevé 2 bateaux chargés de céréales, coulé une des chaloupes autrichiennes et gravement endommagé une autre embarcation qu'on ramena à grand'peine à Torri del Benaco, tandis que le capitaine Tempié retournait avec ses prises à Salo[2].

Le même jour, pendant que le vice-roi transférait son quartier général de Volta à Mantoue, pour les raisons que nous avons exposées plus haut, son armée occupait sur son ordre, les positions suivantes :

La division Fressinet devant Borghetto et à Monzambano, la division Quesnel depuis Montalto jusqu'à Pozzolo, la division Mar-

1. Cf. *Journal du baron von Hügel :* « Notre armée de malades vaaugmenter encore : le temps est affreux. Des rapports d'espions ont fait monter à cheval le maréchal à huit heures du matin et se promener dans la pluie jusqu'à neuf heures. Pas un coup de fusil n'a été tiré ».

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich et Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 7 mars, III, 75 et 75 *a*. — Général Steffanini au F.-M. comte de Bellegarde; Castel d'Ario, 7 mars, III, 77. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 7 mars, III, 78. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Mozzecane, 7 mars, III, 74.

cognet à Goïto et Cerlungo, la division Rouyer à Mantoue, d'où elle passa le 9 à Marcaria et Bozzolo, la garde royale à Mantoue, la cavalerie en 2e ligne vers Cereta et Foresto. Enfin, le major San Fermo fut envoyé à Viadana et Pomponesco avec quelques détachements d'infanterie pour observer le Pô depuis Guastalla jusqu à Casalmaggiore et Sacca.

Bien que n'ayant qu'un rapport lointain avec les événements du moment, la lettre qu'écrivait ce jour-là à l'archiduc Ferdinand d'Este le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg, jette un jour si curieux sur le rôle joué par Neipperg pendant les derniers mois, sur les missions qu'il a remplies et sur l'ensemble de la situation, qu'il convient d'en citer au moins les passages les plus caractéristiques et les plus importants[1] :

« Envoyé, dit-il dans cette lettre écrite en français, des avant-postes sur le Rhin entre Mayence et Mannheim, appelé à Francfort pour aller de là à Naples et y conclure un traité d'alliance, j'ai vu l'archiduc Maximilien à Comacchio chez Nugent... Je regrette que Votre Altesse n'ait pas de commandement.

« J'ai enfin, *peut-être contre ma façon de penser*, conclu le traité d'alliance. Il fallait en passer par-là... *Cela ne nous procurera pas de grands avantages de coopération. La chose est déjà visible maintenant. Aussi je n'y ai jamais compté, pas plus que sur le caractère de cette Majesté; mais au moins il ne nous sera pas nuisible.*

« Nous sommes paralysés sur le Mincio, où je commande l'avant-garde, par la quantité de forteresses qu'il nous faut bloquer ou assiéger, ce qui nous enlève une quantité de monde de même que les hôpitaux.

« Le maréchal veut baser ses opérations ; *surtout dans un pays que* l'on veut garder, cela ralentit beaucoup les opérations...

« *En bon Autrichien et voyant la tournure que prennent les affaires, je désire sincèrement qu'on ne néglige pas le vrai moment de conclure la paix. La délivrance de l'Europe était belle*, mais il n'en est pas de même *de beaucoup de sentiments confus* qui agissent maintenant sur les alliés et qui font craindre que l'on perde le fruit de tant de travaux glorieux. »

1. *K. u. K. Kriegs Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg à l'archiduc Ferdinand d'Este; Valeggio, 7 mars, III, 80 1/4 (en français dans l'original).

De semblables appréciations se passent de tout commentaire, dans la bouche, sous la plume d'un homme tel que Neipperg.

8 MARS 1814. — **Bellegarde transfère son quartier-général à Vérone. — Nouvelles positions et ordre de bataille de son armée. — Ordre éventuel de Bellegarde en cas d'attaque. — Tentative infructueuse des Autrichiens sur la redoute de Cavanella d'Adige. — L'amiral Fremantle refuse de coopérer à l'expédition sur Cattaro. — Gratien évacue Parme et s'établit derrière le Taro. — Positions et mouvements de l'avant-garde austro-napolitaine. — Arrivée de lord William Bentinck à Livourne. — Lettre du roi de Naples à Bellegarde. — Les dépêches de Metternich à Mier. —** Depuis quelque temps déjà, il régnait non seulement dans l'entourage de Bellegarde, mais dans les rangs de son armée immobilisée et paralysée sur les bords du Mincio, un malaise indéfinissable, dont les premiers symptômes apparents avaient, coïncidé par une bizarre anomalie avec le détachement de Grenier sur la rive droite du Pô, et dont la lettre de Neipperg à l'archiduc Ferdinand d'Este suffirait seule pour démontrer l'existence et la gravité. Bien que l'on sût pertinemment que le vice-roi n'avait pas reçu de renforts et que l'envoi de Grenier à Plaisance avait dû sensiblement affaiblir sa petite armée, on n'avait pu se décider à rien entreprendre contre lui. Depuis la bataille du Mincio l'état-major de Bellegarde, pas plus que le général en chef, n'avait pu se ressaisir et envisager la situation sous son véritable jour. Il se bornait à faire de Murat le bouc émissaire des fautes qu'on commettait journellement à Villafranca et se contentait de trouver toutes sortes de raisons plus spécieuses les unes que les autres pour justifier une inaction encore plus inexplicable que celle de l'armée napolitaine. On ne songeait qu'à presser les travaux de Vérone[1], auxquels on affectait un nombre considérable de travailleurs, tout comme si l'on se croyait à la veille d'y soutenir un siège. Le moindre incident, le moindre mouvement des Français sur la ligne de leurs avant-postes augmentaient les inquiétudes, causaient de réelles alarmes. Des opérations dénuées de toute importance, de simples démonstrations, telles que la pointe sur Guastalla, le coup de main sur Casalmaggiore, ou la reconnaissance poussée par Paolucci de Governolo sur Ostiglia,

1. Cf. *Journal du baron von Hügel* : « Le 10 mars... on travaille à des fortifications qui seront faites quand cela sera trop tard et dont nous ne ferons pas usage... »

suffisaient pour qu'on redoutât une attaque générale et pour qu'on prêtât au vice-roi des projets qu'il lui était d'autant plus impossible de concevoir que le roi de Naples venait de prendre l'offensive sur la droite du Pô.

Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger indéfiniment, et il ne restait à Bellegarde que le choix entre deux partis : Tenter une attaque contre le vice-roi et essayer de secouer sa propre torpeur, de combattre le découragement de ses troupes, en prenant résolument l'offensive et en combinant ses opérations avec celles de Murat, ou bien, au contraire, ramener son armée en arrière sous un prétexte quelconque et se rapprocher de Vérone.

En raison même du courant d'idées qui régnait dans son état-major, de la résolution de plus en plus arrêtée de ne rien entreprendre avant que les Austro-Napolitains fussent maîtres de Plaisance, c'était naturellement à ce dernier parti qu'on devait donner la préférence. Comme il est aisé de le penser, c'était encore et toujours Murat qu'on devait rendre responsable de cette nouvelle faute, du mouvement rétrograde auquel on avait dû se résoudre, dont l'exécution commença aussitôt, et qui fut entièrement achevé le lendemain.

Qui sait si la nouvelle de l'arrivée à Mantoue de 4 bataillons, si la présence à Goïto de 9 bataillons, si la marche d'une colonne française de 2.000 hommes, revenant du Pô et se dirigeant de Goïto sur Valeggio, qui sait si ces nouvelles transmises le 8 au matin à Bellegarde par Neipperg et Mayer von Heldenfeld[1], n'ont pas coupé court aux dernières hésitations du feld-maréchal et n'ont pas été, en fin de compte, les causes déterminantes de l'envoi de cet ordre, de l'exécution de ce mouvement ?

On songeait si peu à attaquer Bellegarde que, précisément le jour même, dans un ordre du jour adressé à sa division[2],

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 mars, III, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Mozzecane, 8 mars, III, 96. F.-M. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Valeggio, 8 mars, III ad 85. Dans une deuxième dépêche de Valeggio, huit heures soir, III, 86, Neipperg informait, il est vrai, Bellegarde que le mouvement des Français n'avait eu d'autres raisons que la relève de leurs avant-postes.

« Le quartier-général, écrit à ce propos le baron von Hügel dans son *Journal*, à la date du 8 mars, envoie ses bagages demain de grand matin à Vérone. La réserve est en mouvement, ainsi que le train. Il paraît qu'il nous est arrivé la nouvelle que le vice-roi va nous attaquer, ce qui n'est pas vraisemblable. Il paraît que nous allons faire quelques faux pas, ou au moins une démarche qui ne nous fera pas beaucoup d'honneur aux yeux de notre nouvel allié... »

2. *Archives de la Guerre*. Général Marcognet ; Goïto, 8 mars 1814. Ordre de la division.

Marcognet prescrivait à chacun de rester à son poste, la division pouvant être d'un moment à l'autre dans le cas de faire un mouvement ou de repousser une attaque », et il répartissait entre ses régiments le service des avant-postes aux environs de Goïto.

Les motifs invoqués par Bellegarde, pour expliquer à ses troupes et à ses généraux la raison d'être du mouvement rétrograde dont il venait de décider l'exécution, sont tellement extraordinaires qu'on ne saurait les passer sous silence :

« Le feld-maréchal Bellegarde, lit-on dans le *Journal d'opérations*[1], afin d'*attirer sur lui le gros des forces de l'ennemi et de faciliter les opérations sur la rive droite du Pô*, mais surtout afin de mieux assurer les subsistances et le cantonnement de ses troupes[2], se décide, en conséquence, à concentrer ses troupes plus près de Vérone et à offrir à l'ennemi la bataille sur les nouvelles positions que l'armée va occuper. »

D'après les dispositions du nouvel ordre de bataille[3], le feld-maréchal de Bellegarde ne laissait, en somme, à proximité du Mincio, que l'une des brigades de Neipperg (la brigade Bogdan) et il rapprochait sensiblement de Vérone toutes ses troupes, y compris celles qui, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, et postées à sa gauche, formaient le corps de blocus de Mantoue.

Soit en prévision d'une attaque, soit parce qu'il avait cru nécessaire d'essayer de faire partager ses idées à ses lieutenants, le feld-maréchal avait, en outre, décidé que, en cas d'attaque, on tirerait trois coups de canon d'alarme, sur les hauteurs de Custozza, à Sona, à Villafranca ou enfin à Santa-Lucia (3 kilomètres ouest de Vérone), et qu'à ce signal les troupes prendraient immédiatement les armes.

D'après les prévisions de son état-major, il aurait pu disposer en cas d'attaque se produisant entre Villafranca et Vérone,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 mars, XIII, 3, XIII, 4. Nouvel ordre de bataille. *Annexe* 23 à XIII, 3, XIII, 4.

Ibidem. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.L. Neipperg, Radivojevich, Merville, Mayer von Heldenfeld, Gramont et Sommariva ; Villafranca, 8 mars, III, 81 et 81 *a* à *o*.

2. La pénurie des vivres et l'insuffisance des cantonnements paraissent avoir été en grande partie les causes de ce mouvement. Le matin même, Neipperg avait écrit de Valeggio à Bellegarde (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, III, 85) pour se plaindre du manque de vivre pour ses hommes et de fourrages pour ses chevaux.

3. Ordre de bataille de l'armée de Bellegarde. Voir *Annexe XLI*.

de la brigade Abele appartenant à son aile droite (6 bataillons et 8 pièces), de toute son avant-garde (11 bataillons, 24 escadrons, 22 bouches à feu) de sa première ligne (13 bataillons, 8 escadrons et 12 canons), de sa réserve (9 bataillons, 12 escadrons et 84 bouches à feu dont 68 de la réserve d'artillerie), et enfin de 11 bataillons, 4 escadrons et 14 canons fournis par son aile gauche. Il aurait donc pu mettre en ligne 50 bataillons, 48 escadrons et 140 bouches à feu.

L'ordre éventuel envoyé au feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg contenait, entre autres, les indications suivantes :

« J'ai, disait le feld-maréchal, l'intention de livrer bataille sous Vérone à l'ennemi qui paraît devoir déboucher de Goïto et de Mantoue. La brigade Bogdan se massera dans ce cas à Valeggio, coupera le pont de Borghetto, se repliera sur la Gherla et s'établira à hauteur du reste de l'avant-garde. Le gros de cette avant-garde tiendra bon à Villafranca jusqu'au moment où l'armée aura occupé ses positions de combat. »

Dans les instructions adressées à Sommariva[1], Bellegarde prévoyait en outre le cas où le vice-roi passerait « le Mincio à Peschiera et à Monzambano avec ses meilleures troupes ». Il prescrivait de l'attaquer dès qu'il dessinerait son mouvement, « ne serait-ce que pour donner à la brigade Bogdan le temps de se masser, de détruire le pont de Borghetto et de se replier ». Dans le cas où la brigade Paumgarten ne pourrait s'opposer au passage du Mincio, elle avait ordre de se replier sur Salionze et, si elle en était débusquée, de prendre sa retraite sur Oliosi afin de se rapprocher de la brigade Abele.

Cette dernière devait, dès le commencement du combat, laisser un régiment à Castelnuovo et se porter immédiatement en avant vers Salionze. Enfin, si l'attaque des Français prenait des proportions plus sérieuses, et si les troupes du vice-roi forçaient les positions successives de l'aile droite, Sommariva avait ordre de masser ces deux brigades à Castelnuovo et de s'y maintenir à tout prix. En cas d'échec, il devait, en défendant le terrain pied à pied, prendre sa ligne de retraite par Sandra sur Rivoli.

Le feld-maréchal ne s'en était pas tenu là. Son état-major

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). *Operations Journal Sommariva;* Sandra, 8 mars, XIII, 1.

avait tout prévu, puisque l'on avait prescrit à Vlasitz de rester immobile devant Peschiera, et de ne se mettre en retraite que lorsque sa brigade serait sérieusement menacée sur sa gauche, tandis que à l'aile gauche, la brigade Suden, établie sur le Tartaro à Nogara, avait ordre de se retirer par Erbe (environ 11 kilomètres nord de Nogara) avec les brigades Watlet (Buttapietra et Isola della Scala) et Spiegel (Mozzecane) et devait en cas d'attaque et d'échec prendre sa retraite sur Bonavigo, en coupant derrière elle le pont de l'Adige.

Une partie des mouvements prescrits put s'exécuter le jour même, d'autant plus facilement que l'aile droite occupait à peu de choses près les positions que lui assignait le nouvel ordre de bataille. Le 8 au soir, les deux brigades Spiegel et Vecsey étaient déjà dans leurs nouveaux cantonnements de Mozzecane et de Villafranca, tandis que la brigade Bogdan modifiait l'emplacement des avant-postes de Valeggio, et que la brigade Watlet s'était repliée de Roverbella sur Mozzecane [1].

A Venise, où l'on poussait, en somme, assez mollement les travaux du siège, mais où la mortalité et le découragement augmentaient à mesure que la population avait plus à souffrir de la rareté et de la cherté des vivres [2], la garnison seule ayant encore des vivres pour trois mois [3], les Autrichiens avaient tenté contre la redoute de Canavella d'Adige une attaque qui avait été repoussée par la garnison [4].

Il semble, d'ailleurs, que Bellegarde ait éprouvé ce jour-là le besoin de détourner son attention des mouvements qu'il faisait exécuter sur le Mincio. Informé par une lettre du feld-maréchal-lieutenant Lespine, en date de Trieste le 3 mars, du

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg aux généraux Bogdan, Spiegel et Watlet; Valeggio, 8 mars, III, 92 *a* et 92 *c*. Colonel Bretschneider au général Bogdan; Pozzolo, 8 mars, III, 84 *b*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; San Giorgio, 8 mars, III, 82.

2. D'après *le Giornale che contiene quanto e accaduto de Militare e politico in Venezia e circumdario durante l'assedio* (*Archives du Museo Civico*), il y avait à cette date 47.578 indigents absolument sans ressource. On manquait de pain; on ne trouvait plus de charbon. La farine valait 14 soldi la livre, les haricots blancs 16 soldi, le bœuf 4 francs et les pommes de terre 12 soldi. La mortalité avait été, pour la période du 6 au 12 mars, de 50 militaires et de 171 civils.

3. *Archives de la Guerre.* Le général Seras au vice-roi; Venise, 2 mars (reçue à Volta, le 7 mars) et le vice-roi au duc de Feltre; Volta, 7 mars.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 13 mars, III, 168. Commandant de la Cavanella au général Dupeyroux, 8 mars (communication du professeur Roberti de Turin, entre les mains duquel se trouvent une partie des papiers du général Seras).

refus opposé par l'amiral Fremantle, en dépit de ses promesses antérieures, d'envoyer aux Bouches de Cattaro un bâtiment de sa division navale qui aurait facilité le mouvement projeté du général Milutinovich sur cette place, Bellegarde s'était empressé de lui faire tenir ses instructions. Bien que cet officier général eût fait savoir au général Tomasich qu'il venait d'envoyer à Raguse un petit bâtiment de la marine autrichienne, la *Nina*, Bellegarde avait aussitôt recommandé à Lespine de profiter de l'arrivée de sir John Gore, qui allait remplacer Fremantle, pour renouveler sa demande de coopération. Il avait même pris la chose tellement à cœur qu'il avait immédiatement fait appeler sir Robert Wilson, le général anglais attaché à son quartier-général, et qu'il l'avait invité à écrire dans ce sens à sir John Gore [1].

Du côté de Reggio, les généraux Rambourg et Soulier, se conformant aux instructions du vice-roi avaient, continué leur mouvement de retraite, et les troupes françaises, qui s'étaient repliées le 7 au soir derrière l'Enza, évacuèrent Parme dans la matinée du 8. Elles vinrent prendre position sur la rive gauche du Taro, afin de couvrir Plaisance et d'éviter de se compromettre de nouveau dans une lutte inégale, et dont l'issue défavorable ne pouvait être douteuse. L'avant-garde (brigade Soulier) s'établit en avant de Castelguelfo, le gros (brigade Van Dedem), en arrière de ce point, à Sanguinara (4 kilomètres ouest de Castelguelfo au passage de la Fossazza), et un détachement, plus en aval de Castelguelfo, à Grugno [2].

L'avant-garde de Nugent (brigade Starhemberg) et la brigade napolitaine du général Majo, défilant par Reggio, s'étaient en même temps avancées jusqu'à San-Illario d'Enza. A leur gauche, la colonne du colonel Gavenda avait poussé jusqu'à Montecchio (1 kilomètre est de l'Enza et 6 kilomètres sud de San-Illario) ; à leur droite, le détachement du capitaine Ogumann s'arrêtait à Castelnuovo di Sotto (11 kilomètres nord-est de San-Illario). Derrière lui, le général Gober, arrivé à Ca del

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Lespine au F.-M. comte de Bellegarde; Trieste, 3 mars, III, 34. F.-M. comte de Bellegarde au F.-M.-L. Lespine; Villafranca 8 mars (en français), III, 89. Général Tomasich. *Journal des Kriegs in Dalmatien*, 10 mars, III ad IV, 83.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 9 et 10 mars, et *Mémoires du général baron de Dedem*, p^ce 880. *Storia di Modena*, p^ce 668. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 9 mars, III, 101.

Bosco di Sotto (4 kilomètres et demi est de Castelnuovo, sur la rive droite du Crostolo), avait envoyé des partis sur Santa-Vittoria (5 kilomètres nord de Ca del Bosco di Sotto sur la route de Reggio à Guastalla [1]).

Pendant que le général Lechi annonçait à Murat que les Français avaient 500 gendarmes à Sarzana et qu'ils occupaient Pontremoli avec 2.000 hommes et 6 canons[2], lord William Bentinck, parti de Palerme, le 28 février, avait débarqué à Naples le 2 mars. Il y avait retrouvé le lieutenant-colonel Catinelli qui lui rendit compte de sa mission. Obligé par la persistance des vents contraires à prendre la voie de terre, il venait d'arriver à Livourne, précédant de peu sa première division embarquée sur 45 transports escortés par 2 vaisseaux de ligne et quelques frégates[3]. Le voyage et le temps, la réflexion et les impressions qu'aurait pu lui laisser son séjour à Naples, enfin et, par-dessus tout, les communications qu'il avait reçues de son gouvernement n'avaient pu ni modifier les sentiments qui animaient Bentinck à l'égard de Murat, ni le décider à renoncer à ses prétentions sur la Toscane. Moins que jamais disposé à ménager le roi de Naples et à lui faire la moindre concession, il arrivait, comme Mier devait l'écrire douze jours plus tard à Metternich, avec la ferme volonté de tout embrouiller et de perdre le roi de Naples.

Bien qu'il s'attendît depuis quelque temps déjà à l'entrée en scène de Bentinck, bien qu'il lui fût impossible de se leurrer lui-même sur des sentiments que celui-ci ne prenait même pas la peine de dissimuler, Murat, heureusement pour lui, ignorait encore cette nouvelle au moment où le général Millet lui communiqua la réponse que Bellegarde venait de faire à sa lettre du 3 mars[4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. Cf. *Regio Archivio di Stato, Reggio* (*Continuazione della Storia di Reggio del Conte Gaetano Rocca*, etc.), 8 mars 1814. Murat arriva le 8 mars au matin à Reggio où il resta jusqu'au 25.

2. *Regio Archivio di Stato.* Naples, 103, *b. Amministrazione delle Marche.* Le général Lechi au roi de Naples; Livourne, 8 mars 1814.

3. *Record-Office. Foreign-Office*, V° 97, *Sicily.* Dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars. Cf. *Diario Napoletano di Nicola. Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria.* En enregistrant dans son *Journal* le départ de Bentinck « parti par terre pour Livourne ». Nicola ajoute ces mots : « Que diable a-t-il pu venir faire ici ? »

4. Cf. Général Millet au F.-M. comte Bellegarde; Modène, 3 mars, et F.-M. comte Bellegarde au général Millet; Villafranca, 5 mars, citées plus haut (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, III, 71).

Déjà aigri par la méfiance qu'on lui témoignait, irrité par les reproches et les critiques qu'on ne lui ménageait pas, froissé dans son amour-propre, déçu dans ses espérances et ses rêves d'ambition, au lieu de réprimer sa colère, au lieu d'essayer encore une fois de discuter avec le feld-maréchal, il se serait probablement laissé aller à un éclat, s'il s'était douté des nouvelles difficultés que ne pouvaient manquer de lui créer la présence et l'animosité certaine de lord William Bentinck.

L'union et l'harmonie, la communauté de vues si nécessaires aux opérations et aux succès d'armées coalisées n'avaient jamais existé ni entre Bellegarde et Murat, ni entre ce dernier et son subordonné direct, le général Nugent. Elles étaient moins que jamais à la veille de s'établir. Aussi, malgré les efforts qu'il fait pour rester calme, pour se tenir sur le terrain de la discussion stratégique de ses actes, Murat ne peut-il s'empêcher de laisser deviner dans plus d'un des passages de son long plaidoyer *pro domo sua*, son dépit, son découragement, et jusqu'à ses regrets.

Modène, le 8 mars 1814.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL COMTE DE BELLEGARDE [1],

« M. le lieutenant-général Millet, mon chef d'état-major vient de me communiquer votre lettre du 5 mars de Villafranca. Je ne puis vous dissimuler toute la peine qu'elle m'a causée par l'idée qu'elle a pu me donner qu'on pouvait vouloir jeter sur mon armée l'échec de M. le comte de Nugent et les motifs que vous me faites valoir de ne pas avoir passé le Mincio.

« Quant au premier article, ma lettre du 18 février et les événements ont plus que justifié le danger que j'avais prévu en se portant trop imprudemment sur Plaisance. *Je répéterai ici et je le répéterai à tous les militaires qu'il est impossible de passer l'Enza pour agir sur Plaisance sans laisser sur Reggio et Modène des forces suffisantes pour observer le pont de Borgoforte, tant que la ligne du Mincio ne sera pas franchie*, et je vous dois la justice que vous avez approuvé vous-même ces

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Le roi de Naples au feld-maréchal comte de Bellegarde; Modène, 8 mars 1814. Murat partit le même jour à six heures du soir de Modène pour aller s'établir à Reggio (*Regio Archivio di Stato, Modène. Prefettura del Panaro. Archivio Segreto*, 1814. Filza 9, fasc. 11. *Bollettini Politici (Ibidem). Archivio Camerale. Cronaca Rovatti*, p. 178-182.

considérations qui m'avaient empêché de marcher avec toutes mes forces sur Plaisance.

« *Quant aux motifs que vous donnez de ne pas avoir attaqué le Mincio, vous me permettrez de ne pas partager votre opinion.* Le vice-roi commença dès le 23 février à en détacher des troupes pour les réunir sur Plaisance avec 8.000 hommes. qui s'y trouvaient. Cette force fut portée, suivant les renseignements que nous avons pu recueillir, jusqu'à 18.000 hommes. Vous fûtes soigneusement instruit par M. le lieutenant-général Millet, mon chef d'état-major général, des dispositions que j'avais cru devoir ordonner, soit pour appuyer le mouvement du comte Nugent sur Plaisance, soit pour l'établissement d'un pont sur Sacca au-dessus de Casalmaggiore, et MM. les comtes de Mier et Nugent et M. le général Eckhardt eurent soin depuis de vous tenir au courant tant de nos mouvements que de ceux de l'ennemi. Ils voulurent bien surtout vous faire connaître les résultats obtenus par nos mouvements sur Plaisance et sur l'Oglio par le pont de Sacca.

« *J'avais dû espérer qu'informé assez à temps vous auriez profité de l'affaiblissement du vice-roi sur le Mincio pour passer ce fleuve et forcer le prince à la retraite.*

« Lorsque j'appris que le comte de Nugent était ramené sur le Taro, je crus devoir rappeler les troupes que j'avais détachées à Carpi et à Guastalla pour les réunir sur Modène et sur Reggio. De Reggio, je soutenais le comte de Nugent, et, de Modène, je contenais tout ce qui aurait pu déboucher de Borgoforte sur Guastalla, et je pouvais réunir, en un jour, toute mon armée pour livrer bataille à l'ennemi. Celles de mes troupes que j'avais mises à la disposition de M. le comte de Nugent prirent part à toutes ces affaires, et, informé à Bologne à sept heures du soir que le comte de Nugent était attaqué sur le Taro, je partis en poste pour me rendre à Reggio à l'effet de conserver ce point. Mais, arrivé à Modène, j'appris que le comte Nugent avait repassé la Secchia avec la majeure partie de ses troupes et que la division que j'avais à Reggio était sous Rubbiera. Cependant le général comte Starhemberg restant en position sur Reggio, je me portai de ma personne à Rubbiera et je fis connaître l'intention où j'étais de m'y défendre.

« Cependant, Monsieur le maréchal, vous avez été soigneusement informé de tous ces détails et vous aviez annoncé par votre lettre du 25 que vous aviez fait toutes vos dispositions pour passer le Mincio le 1er, mais que vous en aviez été empêché,

parce qu'on vous a fait connaître que je pouvais avoir le projet de ne livrer bataille que sur le Panaro.

« *Permettez-moi de vous faire observer que je ne conçois pas l'influence que pouvait avoir ma détermination sur la vôtre. Il vous suffisait, ce me semble, d'avoir acquis la certitude que le vice-roi avait affaibli sa ligne d'au moins* 12.000 *hommes pour vous déterminer à l'attaquer franchement et à le rejeter sur la rive droite de l'Oglio. Qu'auriez-vous eu à craindre alors de laisser derrière vous Mantoue, puisque, le Mincio passé, le pont de Borgoforte tombait* et que vous n'auriez plus eu à craindre les communications de cette place avec le gros de l'armée qui eût été sur la droite? *Il me semble que vous auriez dû faire, lorsque vous apprîtes que le comte Nugent était attaqué par des forces supérieures, ce que je fis avant-hier et hier, lorsque je dus soupçonner que le vice-roi, après avoir poussé le comte Nugent, avait pu rappeler le général Grenier sur le Mincio pour vous attaquer et vous forcer à repasser l'Adige.* Les attaques de ces deux journées et la reprise de Reggio ont dû faire échouer ce projet qu'on devait lui supposer.

« *Lorsque le comte de Nugent était attaqué sur Fiorenzuola, si vous eussiez attaqué le Mincio, l'ennemi n'eût jamais passé le Taro, comme il n'est plus aujourd'hui en mesure d'attaquer le Mincio.* Lorsque le général Grenier passa le Taro, le vice-roi en personne passa à Borgoforte avec une division et se porta sur Guastalla. *Ce double mouvenent ne confirma que trop l'opinion que je vous avais manifestée dans ma lettre du* 18 *février sur les dangers qu'il y avait de me porter avec toutes mes forces au-delà de l'Enza.*

« Permettez-moi, Monsieur le maréchal comte de Bellegarde, de relever l'observation que vous me faites dans votre lettre du 20 février et qui vous faisait différer de mon opinion relativement à une attaque sur Plaisance, le même jour que vous auriez attaqué le Mincio. Vous y dites que l'effet ne s'en serait pas fait ressentir le même jour sur ce fleuve et qu'en cas d'échec ou de revers, vous n'auriez pu être secouru par moi. *Monsieur le maréchal, cette observation ne me paraît pas juste*, puisqu'il n'existe aucun pont sur le Pô et, par conséquent, aucun moyen de vous porter secours dans le cas dont vous parlez.

« Je vous prie, Monsieur le maréchal, d'être persuadé de toute la peine que j'éprouve de me voir forcé à entrer dans tous ces détails avec un général que j'ai appris à connaître par ses exploits militaires et par tant d'autres belles qualités qui le

distinguent; *mais je dois justifier les mouvements de mon armée relativement aux vôtres.*

« Monsieur le maréchal, *je vais me résumer en peu de mots. Vous m'annoncez que votre conduite est simple et que le principe en est d'unir vos mouvements aux miens et de mettre de l'accord dans nos opérations. Mon système est le même. Je vous déclare donc que je suis prêt à me porter sur le Taro et sur Plaisance,* LE JOUR QUE VOUS AUREZ PASSÉ LE MINCIO, *parce qu'alors je n'aurai plus rien à craindre de Borgoforte en laissant l'armée du vice-roi sur le Mincio et que, de l'Enza que j'occupe et* DU TARO QUE JE PUIS OCCUPER DEMAIN, *j'ai assez d'avance pour arriver à Plaisance avant le vice-roi, que vous forcerez de quitter le Mincio. Rien ne s'oppose donc plus à ce que vous l'attaquiez. Je vous prie seulement de m'en faire connaître le jour afin que je puisse moi-même commencer mes opérations.* »

Après avoir résumé en quelques mots les résultats des combats de Masone et de Reggio, dont Eckhardt s'est chargé de fournir les détails à Bellegarde, après avoir fait l'éloge de Starhemberg, des capitaines d'Aspre et Esterhazy, rendu hommage à la bravoure de la division Nugent, il ajoute encore :

« Toute mon armée manœuvrait sur la grand'route. Mes troupes ont constamment donné à côté des vôtres. J'ai lieu aussi d'en être satisfait. *Vous voyez, Monsieur le Maréchal, que je suis très en mesure et je me flatte que vous aurez vu avec plaisir mon mouvement offensif sur Reggio, parce qu'il a dû paralyser le projet que le vice-roi aurait pu former contre vous.* »

Malgré les formes courtoises que Murat affectait d'employer la leçon était dure et sévère. Elle devait d'autant plus contrarier et froisser Bellegarde, que, si le feld-maréchal était plus que jamais décidé à rester immobile autour de Vérone dont il venait de se rapprocher, Murat, de son côté, lui faisait connaître les conditions qu'il persistait à mettre à sa marche sur Plaisance. On en restait donc toujours au même point que près d'un mois auparavant avec cette différence toutefois, que la tension croissante des rapports menaçait non seulement de compromettre le succès des opérations, mais de porter un coup fatal à la solidité de l'alliance et d'amener une rupture définitive entre les nouveaux alliés.

La journée du 8 mars ménageait au roi de Naples une autre surprise, aussi peu agréable pour lui que l'arrivée de lord William Bentinck à Livourne. Soupçonné par Bellegarde, exposé de plus en plus aux insinuations perfides de Bentinck, il allait lui falloir lutter plus énergiquement que jamais, contre les idées qui, d'après les dépêches de Metternich[1], semblaient désormais prévaloir dans les conseils des ministres de la coalition.

La première de ces dépêches « expédiée de Chaumont dans la nuit du 8 mars par M. le comte de Schönfeld sous cachet volant à M. le maréchal comte de Bellegarde et adressée à Mier » n'était, en effet, de nature ni à améliorer les relations entre Bellegarde et Murat, ni à rassurer le roi de Naples sur l'avenir qui lui était réservé.

« Les rapports du comte de Bellegarde nous prouvent que l'armée napolitaine se trouve toujours dans la plus complète inaction et que ce maréchal vous a adressé une dépêche qu'il nous a communiquée en copie et que l'empereur approuve dans toute son étendue.

« Nous ne nous permettrons pas encore de *préjuger les véritables intentions du roi jusqu'à l'époque où il aura reçu les ratifications du traité;* il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons que regretter sous une infinité de rapports les lenteurs que met Sa Majesté à sa coopération active.

« Il est superflu, Monsieur le comte, de vous rendre attentif à tous les inconvénients qui résultent de cette marche. *Le roi nous a gênés jusqu'à présent plus que s'il s'était prononcé ouvertement contre nous.* Nous connaissons la disposition de ses peuples, la haine que l'on porte en Italie à la cause française, l'impossibilité dans laquelle eût été l'armée napolitaine de quitter ses foyers si le royaume avait été menacé et attaqué du côté de la mer. L'empereur est en droit d'attendre des secours actifs du roi et, si *sa coopération devait se borner à ce qu'il ne tombât pas sur nous, autant vaudrait-il avoir en lui un ennemi direct.*

« L'intérêt que l'empereur a prouvé jusqu'à présent au roi ne peut pas être mis en doute par lui. Ce même sentiment porte

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Dépêches du prince de Metternich au comte de Mier; Chaumont, 8 mars 1814. La deuxième de ces dépêches est confidentielle. Cf. Voir plus loin la dépêche du comte de Mier au prince de Metternich, en date de Reggio, 20 mars 1814.

Sa Majesté à *attendre l'arrivée du prochain courrier avant de se permettre l'expression d'un autre regret que celui de la perte du temps qui résulte déjà des lenteurs apportées dans les opérations de l'armée napolitaine.* Vous êtes chargé, cependant, de ne pas cacher ces regrets au roi et vous aurez à nuancer votre langage d'après la position des choses dans le moment de l'arrivée de la présente expédition.

« La marche vacillante du roi produit le plus mauvais effet sur les alliés. MM. le duc de Campochiaro et le prince Cariati ne pourront que rendre justice à la manière dont les alliés ont reçu les propositions d'accession à notre traité. Les traités seraient signés sans ces incidents fâcheux. L'empereur Alexandre vient de prendre le parti d'envoyer le général Balachoff au quartier-général napolitain. Il se trouvera muni de pleins pouvoirs et il signera avec M. le duc de Gallo *le traité d'accession dans le cas que le roi opère activement en suite de l'arrivée de la ratification du traité entre lui et l'Autriche.* Nous ne pouvons qu'applaudir à cette détermination, et je vous prie de soutenir le général Balachoff[1] dans toutes ses démarches. »

Cette première dépêche, qui n'était qu'une mise en demeure, qu'une sommation, à peine atténuée par les formes en usage dans la diplomatie, était cependant bien moins inquiétante, bien

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv* (*Annexe* 6 aux pièces remises en septembre 1814 par le duc de Campochiaro au prince de Metternich).

Le général Balachoff était porteur de la lettre suivante du tzar au roi de Naples.

« Chaumont, 25 février 1814.

« MONSIEUR MON FRÈRE,

« La lettre du cabinet de Votre Majesté, en date de Naples 10/22 janvier, Nous est parvenue en même temps que Nous a été faite, de la part de Sa Majesté l'empereur d'Autriche la demande d'accéder au traité conclu le 11 janvier.

« Nous attachons trop de prix au système que Votre Majesté a déployé pour la cause de l'Europe et à Sa coopération pour ne pas l'assurer du plaisir avec lequel Nous reprendrons avec Sa couronne toutes les relations d'amitié qui nous unissent avec la Sienne.

« Nous avons en conséquence chargé Notre aide de camp général, le lieutenant-général de Balachoff de devenir près de Votre Majesté l'organe de Nos sentiments.

« Nous l'avons, en même temps, muni des pleins pouvoirs nécessaires pour négocier et signer pour Nous un traité basé sur les principes adoptés.

« Recevez, etc., etc.

ALEXANDRE. »

moins menaçante que la seconde, jointe au même courrier, mais *réservée* et destinée au seul comte de Mier.

« Je vous prie, lui disait Metternich, de mettre dans vos explications avec le duc de Gallo et avec le roi toute la fermeté possible. J'ai suivi la même ligne vis-à-vis des envoyés napolitains et je n'ai qu'à me louer d'eux.

« Il serait désirable que vous exprimassiez *au roi combien sa conduite nous paraît suspecte. A quoi peut-il viser en se plaçant dans une attitude passive? Se fie-t-il à des caresses de Napoléon ? Les puissances tiennent son sort entre leurs mains.* Nous ne souffrirons jamais que, à l'époque de la pacification, le bas de l'Italie reste en proie à la guerre avec l'Angleterre. *Si le roi ne nous sert pas, il nous forcera de fait à épouser les intérêts de la Sicile, et nous devons voir clair le plus tôt possible dans ces importantes questions.*

« Vous vous tiendrez dans les rapports les plus directs avec M. le Maréchal de Bellegarde. Vous ne négligerez rien pour éclaircir nos rapports avec la cour de Naples. Les intentions des puissances alliées sont justes et éclairées : leur marche est loyale et ronde. Elles ne peuvent souffrir que des opérations, aussi importantes que le sont celles des armées en Italie, restent en stagnation. *Le roi de Naples sert par son attitude l'empereur des Français mieux que s'il avait essayé de prendre un parti prononcé contre nous.*

« Vous avez acquis le droit de parler net au Cabinet Napolitain et je vous invite à le faire en toute occasion. »

Telles étaient les dispositions du Chancelier d'Autriche, cinq jours après l'arrivée de Bauffremont à Modène aprèsl a remise, de la lettre autographe de l'empereur d'Autriche. On peut donc affirmer qu'à partir de ce moment le sort de Murat n'était plus douteux. Quelle qu'ait pu être par la suite son attitude, quelque signalés qu'eussent été les services qu'il aurait pu rendre à la coalition, sa condamnation était désormais à peu près certaine et la question de son abandon, sans être encore définitivement résolue, paraissait désormais bien près d'être irrévocablement résolue.

9 MARS 1814. — **L'avant-garde de Nugent à Parme. — Le corps de lord William Bentinck, en rade de Livourne, commence son débarquement. — Le général Maucune chargé du commandement**

des troupes de la rive droite du Pô. — Nugent envoie le lieutenant-colonel Werklein à Bellegarde. — Projets d'opérations du vice-roi. — La division Rouyer à Marcaria et Bozzolo. — L'armée autrichienne achève son mouvement rétrograde sur Vérone. — Préparatifs de Bellegarde. — Premiers ordres du vice-roi pour la reconnaissance du lendemain 10 mars. — Le 9 au matin, pendant que les transports anglais mouillaient en rade de Livourne et que le premier échelon du corps de lord William Bentinck commençait son débarquement[1], la brigade Starhemberg rentrait à Parme[2]. A sa gauche, le colonel Gavenda occupait Montecchio tandis qu'à droite le détachement du capitaine Ogumann arrivait à Sorbolo et que le général Gober s'établissait avec sa brigade à Guastalla. Un peu plus en arrière, un bataillon napolitain avait pris position à Novellara (sud-est de Guastalla) et le corps franc italien avait réoccupé San Benedetto[3].

Bien que les Austro-Napolitains eussent suivi d'assez loin les Français pendant leur retraite derrière le Taro, que, « tout en levant enfin le masque[4] », le roi de Naples ne parût pas disposé à pousser plus loin son offensive, à dépasser Reggio et Parme, le vice-roi surveillait d'autant plus attentivement ce qui se passait de ce côté que, aussitôt arrivé à Guastalla Gober avait immédiatement fait ramasser et réunir toutes les barques qu'on avait pu trouver[5] et que les Français n'avaient pas encore eu le temps de faire filer sur Casalmaggiore.

Aussi, avant de se décider à faire faire à son armée le mouvement qu'il projetait, le vice-roi avait cru nécessaire de confier le commandement de ses troupes de la rive droite du Pô à un général plus jeune, plus actif, que le général Gratien, usé et

1. *Record Office, War Office, Sicily*, Vᵒ 182. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Vérone, 26 mars 1814. Il lui rend compte que la 1ʳᵉ division a achevé son débarquement le 12 au matin, et que les transports sont repartis le 12 et le 13 pour aller prendre à Palerme les troupes du 2ᵉ échelon. Voir *Annexe XLII.*

2. *Regio Archivio di Stato, Parme* et *Gazetta di Parma*, nᵒ 19, sur la rentrée des Autrichiens à Parme, le 9 mars. *Regio Archivio di Stato, Modène* (*Archivio Estense Tassoni. Busta*, 2). *Lettere private del Senatore Testi al Barone Tassoni.*

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 9 mars, XIII, 38.

4. Expressions dont le vice-roi se sert dans sa lettre de Mantoue, 9 mars, à la vice-reine.

5. *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia*, 48. Le préfet du Haut-Pô au général Fontanelli; Crémone, 10 mars. Envoi d'un rapport du vice-préfet de Casalmaggiore, du 9 mars, dix heures matin, et *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 9 mars, III, 101.

malade, qu'il envoya comme commandant supérieur à Plaisance et de le remplacer par le général Maucune[1] qui prit, le jour même, possession du commandement du corps détaché de droite.

Le combat de Reggio et la marche sur le Taro n'avaient d'ailleurs pas suffi pour dissiper les soupçons et la défiance de Nugent. La convention grâce à laquelle le général Rambourg avait pu sauver ses troupes renfermées à Reggio, la lenteur de la marche, la mollesse de la poursuite, jointes aux intentions qu'on prêtait à Murat, à ce qu'on savait de sa résolution de ne pas passer le Taro avant que Bellegarde eût franchi le Mincio, avaient à nouveau détruit le semblant d'entente et d'harmonie qui avait paru se rétablir un moment. La méfiance et l'indignation de Nugent avaient atteint de telles proportions que, avant d'aller s'établir à Parme, afin d'éclairer plus complètement Bellegarde sur la situation, il s'était décidé à expédier à Vérone son confident le plus intime, le dépositaire de toutes ses pensées, le lieutenant-colonel Werklein, chargé de rendre compte de vive voix au feld-maréchal « de la nature de ses rapports avec le roi de Naples[2] ».

Bien qu'il ne pût plus conserver « aucun doute sur la conduite ultérieure de Murat », le vice-roi avait d'autant plus hâte d'être définitivement fixé sur les intentions du roi de Naples, sur la manière dont il allait conduire ses opérations, que, d'une part, la nouvelle de la défaite et de la blessure de Severoli avait produit une impression déplorable sur l'état des esprits à Milan[3], et que, d'autre part, « dans le cas où Murat aurait passé le Taro et commis la faute de s'engager trop sur Plaisance », le prince Eugène était, d'ores et déjà décidé « à s'y porter en trois marches, pendant que 6 à 8 bataillons de la garnison de Mantoue déboucheraient par Borgoforte sur ses derrières[4] ». Il lui importait, toutefois, de n'entreprendre cette manœuvre qu'après avoir pu acquérir la certitude que Bellegarde ne profiterait pas de son absence pour l'attaquer et que, à la suite des mouvements exécutés depuis la veille par l'armée autrichienne, le feld-maréchal était fermement décidé à rester sur la défensive. Il y avait

1. Cf. *Annexe XLIII.*
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 9 mars, III, 101.
3. Cf. Mantovani, *Diario Politico e Ecclesiastico* (manuscrit). Bibliothèque Ambroisienne, M. S. N. S., tome V, 1811 à 1815.
4. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 9 et 10 mars.

pour lui un intérêt d'autant plus grand à savoir à quoi s'en tenir que, par précaution, et afin de parer plus sûrement à ce qui pourrait se produire sur la rive droite du Pô, il venait de diriger la division Rouyer de Mantoue sur Marcaria et Bozzolo, et que, depuis qu'il avait quitté Volta pour mettre son quartier-général à Mantoue, ses lieutenants avaient recommencé à s'inquiéter.

« Le général ***, que j'ai laissé sur le Mincio, écrit-il à la vice-reine, a une peur de tous les diables depuis que je n'y suis plus. »

Si certains lieutenants du vice-roi s'alarmaient ainsi sans raison, on n'était, il convient de le faire remarquer, guère plus rassuré sur l'autre rive du Mincio.

L'armée de Bellegarde y avait achevé les mouvements de concentration sur Vérone prescrits par le feld-maréchal[1]. Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld s'était établi à Buttapietra. Le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich avait 4 bataillons à Santa Agatha, 4 à Lugagnano et 2 autres bataillons à Sommacampagna. Dans la matinée, il avait annoncé au feld-maréchal que toutes ses mesures étaient prises pour recueillir éventuellement l'aile droite; mais ce mouvement rétrograde avait produit un déplorable effet sur l'esprit des troupes, dont le moral laissait déjà beaucoup à désirer. On s'inquiétait des moindres incidents. C'est ainsi qu'à trois heures et demie de l'après-midi, voyant que les Français avaient remarqué et surveillé les mouvements exécutés par sa brigade, le général Bogdan prêtait déjà une intention offensive à ce simple fait que la ligne d'avant-postes opposée à sa gauche s'était quelque peu rapprochée de la sienne du côté de Pozzolo. Bellegarde ne s'était pas contenté d'ailleurs de prévenir ses généraux de la probabilité d'une attaque générale pour le lendemain et de prescrire à son état-major d'établir des ordres en conséquence. Il avait, de plus, fait savoir à nouveau à Sommariva que, en cas

1. « Nous avons démarré de Villafranca, écrit à ce propos le baron von Hügel dans son *Journal* (9 mars), et nous sommes allés à *Vérone, où nous avons été reçus comme un chien dans un jeu de quilles.* On nous croyait ici en pleine retraite et on ne peut pas s'expliquer autrement nos mouvements. Du reste, ce mouvement a été assez mal exécuté. On a beaucoup marché de nuit et les colonnes se croisaient. Dieu sait ce qui a été cause de cette escapade à Vérone. »

d'attaque sérieuse, il aurait à se replier sur Sandra et à masser une partie de ses forces sur la route de Vérone, afin de laisser au gros de l'armée le temps de prendre position et de se déployer en obligeant le vice-roi à détacher du monde de ce côté. Il lui avait enfin, bien que tout fût encore absolument calme, prescrit d'envoyer sur-le-champ ses bagages à Ala[1].

Dans l'intervalle, le vice-roi avait, de son côté, pris une résolution. A neuf heures du soir, après avoir communiqué au prince Eugène différents rapports qui lui étaient parvenus dans le courant de la journée, Grenier prescrivait à Marcognet, sur l'ordre du vice-roi, d'exécuter, dès le lendemain matin, « une forte reconnaissance (4 à 500 hommes d'infanterie et 50 chevaux) pour savoir où est l'ennemi. Cette reconnaissance, conduite par un des généraux de brigade de la 4ᵉ division, devra être échelonnée par un bataillon. »

On avait également envoyé au général Verdier l'ordre de pousser « des reconnaissances sur Borgoforte et par Monzambano[2] ».

10 MARS 1814. — **Reconnaissance générale des positions de Bellegarde. — Ordre au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld de jeter un pont sur le Pô, à Massa-Superiore. — Positions et mouvements des troupes de Nugent. — La correspondance de Bellegarde avec le roi de Naples, le général Eckhardt et l'empereur d'Autriche.** — A la pointe du jour, les colonnes désignées pour exécuter la reconnaissance générale des positions autrichiennes étaient formées et commençaient presque simultanément leur mouvement dans la direction de Castelnuovo, de Valeggio, de Roverbella, de Castellaro et d'Ostiglia. Le vice-roi avait atteint le but qu'il s'était proposé en faisant répandre depuis plusieurs jours le bruit qu'il allait attaquer Bellegarde. Après s'être rapproché de Vérone sous le prétexte de mieux assurer les subsistances de ses troupes, mais en réalité afin d'établir son armée sur une ligne moins étendue et plus facile à défendre, le feld-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 9 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à ses généraux; Vérone, 9 mars, III, 107, et III, 109. Général-major Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; 9 mars, trois heures et demie soir, III, 102 *a*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Caselle, 9 mars, III, 106. F.-M.-L. marquis Sommariva, *Operations Journal*, Sandra, 9 mars, XIII, 1.

2. *Archives de la Guerre*. Le général Grenier au général Marcognet; Mantoue, 9 mars, neuf heures soir.

maréchal avait fait parvenir à Neipperg des instructions réglant la conduite que ce général aurait à tenir si les Français débouchaient de Pozzolo, indiqué à Mayer von Heldenfeld et à Radivojevich comment ils devraient manœuvrer, dans le cas où les Français rejetteraient leurs avant-postes et enfin poussé la précaution jusqu'à charger Radivojevich d'assurer la retraite de la deuxième ligne sur Vérone en reconnaissant à l'avance les routes entre Valeggio, La Gherla et Sona et entre La Gherla et Custozza[1]. Pendant ce temps, l'artillerie de réserve avait été envoyée à Pastrengo et Affi, et les bagages de l'aile droite filaient d'Affi sur Ala[2].

A la gauche des lignes du vice-roi, la sortie faite par la garnison de Peschiera, conduite par les généraux Palombini et Bertoletti, avait rapidement gagné du terrain et ramené les avant-postes autrichiens jusque sur les hauteurs de Pacengo et de Cavalcaselle. Il ne fallut pas moins que l'entrée en ligne d'un régiment d'infanterie (Hohenlohe Bartenstein), renforcé quelque temps après par 3 autres bataillons et par 2 escadrons de cavalerie, pour arrêter ses progrès et décider, dans l'après-midi, les généraux italiens à faire rentrer leurs troupes sur les positions qu'elles occupaient le matin[3].

A dix heures du matin, 3 des bataillons de la division Fressinet avaient, eux aussi, débouché de la tête de pont de Monzambano. Deux de ces bataillons se déployèrent immédiatement en tirailleurs. Après avoir enlevé aux Autrichiens Pra Vecchia et le poste de la Brentina (près de Forneletti, au pied du Monte-Bianco) ils commencèrent à gravir les pentes du Monte-Bianco. Arrêtés par les feux bien dirigés des chasseurs autrichiens qui garnissaient les tranchées, par les troupes envoyées en soutien par le général Bogdan et par le tir de la batterie établie sur le Monte-Bianco, les généraux Fressinet et Pégot ne se décidèrent à se mettre en retraite que dans l'après-midi, lors de l'entrée en ligne du régiment Duka (de la brigade Paumgarten), et lorsque les généraux autrichiens, débouchant à la fois

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Neipperg, Mayer von Heldenfeld et Radivojevich; Vérone, 10 mars, III, 120 et 121, et F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Caselle, 10 mars, III, 128.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 10 mars (Feld-Acten Sommariva), III, 65.

3. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 10 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 12 mars, III, ad 153.

de Salionze et de Valeggio, se portèrent en avant et essayèrent de déborder les flancs de la reconnaissance[1].

Dans la nuit du 9 au 10, les avant-postes avaient déjà signalé à Neipperg la présence de troupes françaises à Pozzolo, et, dès le matin, le général Jeanin sortait de Goïto à la tête de 2 bataillons des 20e et 101e régiments, et d'un escadron du 4e chasseurs à cheval italien, soutenus par un bataillon du 6e de ligne, qui s'établissait d'abord à la tête du pont. Pendant que le général Jeanin se portait par Marengo dans la direction de Roverbella, le bataillon laissé à la garde du pont de Goïto détachait sur sa droite, du côté de Marmirolo, 3 de ses compagnies, auxquelles on avait adjoint un peloton de chasseurs. Pendant ce temps, le général Jeanin chassait devant lui les postes de Rotta et de Marengo, enlevait Roverbella, et poursuivait vivement les troupes qu'il venait d'en débusquer. Il était même sur le point de les cerner et de les obliger à mettre bas les armes, lorsque le général-major Spiegel fit entrer en ligne sa réserve, et parvint à reprendre Roverbella après une charge brillamment exécutée par les uhlans de Merveldt. Le général Jeanin, ayant atteint le but que s'était proposé le vice-roi, se rapprocha de Goïto, maintint jusqu'au soir ses avant-postes jusqu'en vue de Roverbella, conserva Marengo et rentra le soir dans ses lignes, ramenant avec lui 67 prisonniers, dont 4 officiers[2].

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 10 mars 1841. *Operations Journal der K. K. Armee*, 10 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva, *Operations Journal*, Sandra, 10 mars, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 10 mars, midi et trois heures et demie soir, III, 71, et III, ad 71. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 12 mars, III, ad 153. Général-major Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio, 10 mars, neuf heures quarante-cinq matin, III, 122, *o*. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 10 mars, III, 122. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Général Vignolle. Ordre du jour; Mantoue, 11 mars.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 10 mars 1814. Général Marcognet au général Jeanin; Goïto, 10 mars. Rapports des généraux Marcognet et Jeanin; Goïto, 10 mars. Ordre du jour de la 1re lieutenance, 12 mars 1814. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Général Vignolle. Ordre du jour; Mantoue, 11 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M.-L. marquis Sommariva; Villafranca, 10 mars, III, 70, au F.-M. comte Bellegarde; III, 122 et 123. Général-major Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; 10 mars, dix heures matin, III, 122 *d*. Général-major Bogdan au général-major Baumgarten; Valeggio, 10 mars, III, 72.

Cf. *Journal du baron von Hügel*, « Le 10... Mayer a trouvé moyen de perdre encore une compagnie de chasseurs et le village de Roverbel'a. Nous avons parlé de la fatalité qui tient au vendredi. Le maréchal est parti de Vienne un

Des deux reconnaissances sorties de Mantoue, l'une, composée de 2 bataillons du 3e léger et dirigée par le général Galimberti, suivit la route de Castiglione Mantovano, chassa les postes autrichiens de Santa Lucia, et les ramena vivement sur Castiglione Mantovano, dont le château était défendu par 3 compagnies d'Ottokaner, sous les ordres du lieutenant-colonel Rukavina. Après trois assauts infructueux, qui coûtèrent aux bataillons du 3e léger 3 officiers et 160 hommes hors de combat et 40 prisonniers, aux Autrichiens 1 officier et une centaine d'hommes, Galimberti rompit le combat et évacua vers le soir Castiglione Mantovano et Santa Lucia.

En même temps, le général Zucchi avait fait sortir de Mantoue, au point du jour, le colonel Ceccopierri avec une deuxième colonne qui, forte de 3 bataillons du 4e de ligne et de 2 canons, s'engagea sur la grande route de Castel d'Ario et de Legnago, poussa sur Gazzo, rétablit le passage coupé par les Autrichiens, enleva, après un engagement de peu de durée, Susano et se dirigea de là sur Castel d'Ario, en détruisant en chemin une redoute qu'il avait obligé les Autrichiens à lui abandonner. A trois heures, le général-major Suden, poussant sur Castel d'Ario les renforts qu'il a réunis s'engageait avec les Français au pont de la Molinella (à la sortie est de Castel d'Ario) que les Français enlevèrent à deux reprises, mais dont le général Suden réussit à rester maître, après avoir eu deux chevaux tués sous lui. Un dernier retour offensif des Français était déjà sur le point de réussir et de leur permettre de déboucher du pont, lorsque l'artillerie de Suden, qui avait, en même temps, jeté des détachements à droite et à gauche du pont, les obligea à renoncer à leurs tentatives. Le feu ne cessa, de ce côté, que fort avant dans la soirée, et ce fut à minuit seulement que les Français quittèrent Castel d'Ario et reprirent le chemin de Mantoue, où ils rentrèrent le 11 au matin, après avoir laissé des postes à Gazzo et à Stradella. L'affaire de Castel d'Ario avait coûté à Suden 22 tués et 1 officier et 75 hommes blessés[1].

vendredi contre le conseil de beaucoup de personnes et, pour surcroit de malheur, il est parti de Vicence un vendredi pour commencer sa campagne... »

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 10 mars. Ordre du jour de la 1re lieutenance signé Bazin de Fontenelles; Mantoue, 12 mars. *Regio Archivio di Stato, Milan*. Appendice Storia, 48. Général Vignolle. Ordre de l'armée; Mantoue, 11 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 10 mars, III, 122. F.-M.-L. Mayer von

Enfin, plus au sud, sur les bords mêmes du Pô, le général Villatta avait fait sortir de Governolo, sous les ordres du général Paolucci, une reconnaissance qui avait repoussé les postes autrichiens jusqu'à Ostiglia[1].

La reconnaissance générale exécutée sur toute la ligne, cette reconnaissance que le vice-roi avait entreprise uniquement pour tâter et reconnaître les nouvelles positions de Bellegarde, avait donc, quoiqu'en dise l'*Opérations Journal*, entièrement réussi. Le vice-roi savait désormais que Bellegarde avait fait opérer à son armée un changement de front en arrière sur sa droite, dans l'espoir de l'amener à lui livrer bataille dans une position avantageuse, appuyée aux montagnes. Le vice-roi n'avait jamais songé à pousser à ce moment sur Vérone. Le souvenir de la défaite essuyée par Schérer, le 5 avril 1799, sur le même terrain, et dans des conditions bien moins désavantageuses que celles dans lesquelles se trouvait son armée, exposée à se voir obligée à combattre simultanément sur les deux rives du Pô, aurait suffi à le détourner d'un pareil projet. Il avait atteint le but qu'il s'était proposé. Il avait si bien réussi à entretenir les inquiétudes de Bellegarde que l'on peut considérer jusqu'à un certain point la reconnaissance du 10 mars comme la dernière opération quelque peu sérieuse de la campagne sur la rive gauche du Pô. Il serait d'ailleurs souverainement injuste de rendre Bellegarde personnellement responsable de l'inaction complète dans laquelle il tint son armée jusqu'à la fin de la campagne. Si, loin de prendre, l'initiative de l'offensive, comme Murat ne cessa de le lui demander, le feld-maréchal resta constamment dans l'immobilité la plus absolue, on aurait tort de lui reprocher une attitude qui lui fut imposée par les visées politiques du cabinet de Vienne.

En attendant, et peut-être pour donner un semblant de satisfaction aux réclamations de plus en plus pressantes et catégoriques de Murat, afin, disait-il, d'établir les communications avec le roi de Naples, Bellegarde venait de donner à Mayer von Heldenfeld l'ordre de se préparer à jeter un pont

Heldenfeld au F.-M.-L. comte Neipperg; Buttapietra, 10 mars, III, 125, au F.-M. comte Bellegarde; 11 mars, III, 137.

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre; Mantoue, 10 mars. Ordre du jour de la 1re Lieutenance; Mantoue, 12 mars. *Regio Archivio di Stato. Milan. Appendice Storia*, 48. Général Vignolle. Ordre de l'armée; Mantoue, 11 mars.

sur le Pô, à hauteur de Massa-Superiore, en face de Sermide (15 kilomètres à vol d'oiseau en aval d'Ostiglia)[1].

Sur la rive droite du Pô, on s'était borné à l'aile gauche à faire occuper Fornovo di Taro, afin de surveiller les routes de Bardi, Borgo Taro et Pontremoli, pendant que, à l'aile droite, le détachement qui s'était arrêté la veille à Sorbolo s'avançait jusqu'à Colorno (sur la Parma) et fournissait des postes le long du Pô, en aval jusqu'à Brescello et le long du bas Taro[2].

Au moment où les Napolitains prenaient possession du château Saint-Ange, dont la garnison se dirigeait dans un morne silence[3] sur Civita-Vecchia, où l'on continuait à travailler les esprits en Toscane, et à provoquer un mouvement en faveur des Napolitains[4], les Anglo-Siciliens achevaient à Livourne leurs derniers préparatifs de débarquement[5].

Bien qu'il fût décidé ou, pour mieux dire, contraint à rester désormais sur ses positions du Mincio, Bellegarde n'en avait pas moins reconnu la nécessité de ménager le roi de Naples. La longue lettre, que le roi lui avait adressée le 8, avait, apparemment du moins, produit son effet, et Bellegarde avait singulièrement baissé le ton dans la réponse qu'il lui faisait tenir et dans laquelle il cherchait, à son tour, à justifier et à excuser sa conduite.

« SIRE[6],

« L'objet principal de la lettre, dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer en date de Modène du 8 mars, repose sur la

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 10 mars, III, 116 *b*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 10 mars, XIII, 38.

3. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 16 mars. Voir *Annexe XLIV*.

4. Le général Lechi envoyait le même jour au roi un mémoire du colonel Federighi, commandant le bataillon des vétérans toscans, qui demandait à passer, avec son corps, à la solde de Murat (*Regio Archivio di Stato. Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Lechi au roi de Naples; Livourne, 10 mai).

5. *Record Office, War Office, Sicily*, V° 182. Lord William Bentinck à lord Bathurst; dépêche 10, Vérone, 26 mars 1814.

6. Le maréchal comte de Bellegarde au roi de Naples; Vérone, 10 mars (*Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria.* Dossier Pignatelli-Strongoli) (en français).

supposition que, par la mienne, du 5, à son chef d'état-major, M. le général Millet, je voulais rejeter sur l'armée de Votre Majesté l'échec du général Nugent. Cette pensée était si loin de moi que, au contraire, j'y déclarais que le général Nugent avait agi contre mes ordres, qui étaient de ne pas s'engager contre un ennemi supérieur à lui, ce qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'issue du combat, et de subordonner ses mouvements à ceux de Votre Majesté; que je ne voulais prendre l'offensive qu'au moment où j'obtiendrais la certitude que Votre Majesté se trouvait en mesure de le faire de son côté; car des efforts isolés ne promettaient pas des résultats aussi avantageux que ceux qui seront produits par le concert des opérations de Votre Majesté et des miennes.

« Veuillez prendre en considération, Sire, que je bloque Osoppo, Palmanova, Venise et Legnago, et que, dès le moment que je passe le Mincio, je dois laisser des corps considérables au blocus de Peschiera et de Mantoue. J'arrive donc à l'Oglio avec des forces inférieures à celles du vice-roi, s'il conservait la liberté de réunir vis-à-vis de moi tout ce qu'il a de disponible. C'est ce qui me fait désirer d'être en communication prompte et directe avec l'armée de Votre Majesté, dès le moment que j'aurai effectué le passage du Mincio, et je *regarde la prise de la tête de pont de Borgoforte* comme l'opération qui nous pourrait mener le plus directement à ce but. Mes deux dernières dépêches au général Eckhardt contiennent sur cet objet et sur la concentration de mon armée des détails que je lui ai ordonné de communiquer à M. le général Millet, afin qu'ils soient portés à la connaissance de Votre Majesté.

« Le général Grenier venait d'amener à Mantoue une partie des forces qu'il avait sur la rive droite du Pô; ces renforts et des mouvements de l'ennemi sur la ligne du Mincio semblaient annoncer dans le vice-roi le dessein de m'attaquer; je concentrai donc mes forces dans la double intention de lui disputer les débouchés s'il voulait m'attaquer et de lui livrer bataille entre l'Adige et le Mincio, dans un terrain qui est plus à mon avantage. Je me promettais un plus grand succès de cette opération que de celle qui exige que j'attaque le vice-roi dans la position forte qu'il occupe. »

Le feld-maréchal qui termine sa lettre en complimentant Murat, « sur le brillant combat, par lequel Sa Majesté a ouvert ses opérations », sur l'ardeur des troupes napolitaines, en le

et de fatiguer ses troupes par quelques démonstrations, de l'obliger finalement à abandonner le dernier poste qu'il tenait encore sur la rive droite du Mincio et d'assurer plus complètement sa tranquillité en le contraignant à couper le pont à Borghetto.

Dès six heures du matin, le canon s'était fait entendre de nouveau sur toute la ligne.

A droite, le général Bertoletti[1] qui commandait à Peschiera faisait sortir de la place une petite colonne qui, sous les ordres du colonel Dubois, du 2e régiment d'infanterie légère italienne, repoussait les postes autrichiens et s'emparait même des premières maisons de Ronchi (sur les hauteurs à 2 kilomètres nord de Peschiera). Protégée par le canon de la place qui tira jusque vers midi contre la redoute autrichienne de Castelnuovo, la reconnaissance du colonel Dubois rentra sans encombre à Peschiera. Mais elle avait eu pour effet d'obliger Sommariva à renforcer ses postes d'extrême droite et à prendre ses mesures pour éviter le renouvellement de semblables coups de main[2].

Presque au même moment, une autre colonne française, forte de 1.500 hommes (4 petits bataillons, 2 escadrons et 5 canons) était sortie de la tête de pont de Monzambano. 2 compagnies poussant droit devant elles chassèrent le poste autrichien établi au sud de Brentina, pendant qu'un bataillon gravissait les hauteurs, qu'un autre s'engageait dans les ravins et que tous deux réunis forçaient les troupes de première ligne des généraux Paumgarten et Bogdan à évacuer Brentina, et à se replier sur la 2e ligne où elles furent recueillies par les réserves accourues au bruit de l'engagement. Le but de la reconnaissance étant atteint, la colonne française se replia lentement sur Monzambano, suivie d'assez loin par quelques pelotons de cavalerie autrichienne qui n'osèrent pas l'inquiéter et la laissèrent rentrer tranquillement sur ses positions de la rive droite un peu après neuf heures du matin.

On n'en avait pas moins craint un instant de voir la reconnaissance prendre pied sur le Monte Bianco et obliger, par suite, les généraux Paumgarten et Bogdan à évacuer leurs positions

1. Voir *Annexe XLV*.

2. *Regio Archivio di Stato, Milan, Appendice Storia.* Général Vignolle. Ordre du jour. Mantoue, 13 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva. *Operations Journal*, XIII, 1, F.-M.-L. marquis Sommariva; Sandra, 11 mars, III, 141. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 11 mars huit heures trente matin, III, 79 *b* et onze heures quarante-cinq matin, III, 79 *c*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 11 mars, III, 85.

même du Mincio que lorsque les événements de la rive droite du Pô auront obligé le vice-roi à l'abandonner. Revenant sur le même sujet dans la lettre qu'il écrit à l'empereur, et lui faisant part de son plan éventuel d'opérations, il semble cependant avoir modifié dans l'intervalle, en partie ses idées, en ce qui avait trait, du moins, au passage du Pô par les troupes austro-napolitaines. L'idée de prendre pied sur la rive droite du Mincio sans avoir à s'engager avec le vice-roi prime toutes les autres combinaisons dans son esprit, et, bien que que l'avant-garde des Austro-Napolitains vienne à peine d'arriver sur le Taro, ce n'est déjà plus ni à Borgoforte, ni à Guastalla qu'il espère et désire voir déboucher sur la rive gauche du Pô les troupes qui obligeront son adversaire à lui céder le terrain sans combat.

« J'ai proposé au roi de Naples[1] de jeter un pont sur le Pô, *non pas à Guastalla, mais à Casalmaggiore ou Crémone*, et de prendre avec son gros une position qui inquiète le vice-roi.

« Je lui ai proposé, en même temps, de faire enlever la tête de pont de Borgoforte et d'empêcher la sortie des Français de Mantoue, quand je passerai le Mincio.

« Pour faciliter les mouvements du roi de Naples, je lui ai annoncé que je laisserai mon avant-garde sur le Mincio, mais que je quitterai ma position pour me rapprocher de Vérone et me concentrer à Villafranca afin d'attirer le vice-roi sur moi et que je me disposais à le recevoir énergiquement s'il m'attaquait.

« Si le vice-roi, au lieu de se porter sur moi, fait de gros détachements sur le Pô, je passerai le Mincio et je compte que Murat fera alors non plus une démonstration, mais une vraie attaque sur Casalmaggiore. »

11 MARS 1814. — **Affaires de Ronchi, de Mozambano et de Borghetto. — Les Autrichiens abandonnent Borghetto et détruisent le pont. Sorties de la garnison de Legnago. — La question des ponts du Pô. — Rétablissement momentané de l'entente entre Nugent et Murat. — L'entrevue de Lechi et de Lord William Bentinck. — Remise de Civita-Vecchia aux Napolitains.** — Quoique pleinement satisfait du résultat obtenu par la reconnaissance générale exécutée la veille, le vice-roi avait cru qu'il ne serait pas inutile de donner une fois de plus quelques inquiétudes à Bellegarde, d'alarmer

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche; Vérone, 10 mars, III, 115 *a*.

et de fatiguer ses troupes par quelques démonstrations, de l'obliger finalement à abandonner le dernier poste qu'il tenait encore sur la rive droite du Mincio et d'assurer plus complètement sa tranquillité en le contraignant à couper le pont à Borghetto.

Dès six heures du matin, le canon s'était fait entendre de nouveau sur toute la ligne.

A droite, le général Bertoletti[1] qui commandait à Peschiera faisait sortir de la place une petite colonne qui, sous les ordres du colonel Dubois, du 2e régiment d'infanterie légère italienne, repoussait les postes autrichiens et s'emparait même des premières maisons de Ronchi (sur les hauteurs à 2 kilomètres nord de Peschiera). Protégée par le canon de la place qui tira jusque vers midi contre la redoute autrichienne de Castelnuovo, la reconnaissance du colonel Dubois rentra sans encombre à Peschiera. Mais elle avait eu pour effet d'obliger Sommariva à renforcer ses postes d'extrême droite et à prendre ses mesures pour éviter le renouvellement de semblables coups de main[2].

Presque au même moment, une autre colonne française, forte de 1.500 hommes (4 petits bataillons, 2 escadrons et 5 canons) était sortie de la tête de pont de Monzambano. 2 compagnies poussant droit devant elles chassèrent le poste autrichien établi au sud de Brentina, pendant qu'un bataillon gravissait les hauteurs, qu'un autre s'engageait dans les ravins et que tous deux réunis forçaient les troupes de première ligne des généraux Paumgarten et Bogdan à évacuer Brentina, et à se replier sur la 2e ligne où elles furent recueillies par les réserves accourues au bruit de l'engagement. Le but de la reconnaissance étant atteint, la colonne française se replia lentement sur Monzambano, suivie d'assez loin par quelques pelotons de cavalerie autrichienne qui n'osèrent pas l'inquiéter et la laissèrent rentrer tranquillement sur ses positions de la rive droite un peu après neuf heures du matin.

On n'en avait pas moins craint un instant de voir la reconnaissance prendre pied sur le Monte Bianco et obliger, par suite, les généraux Paumgarten et Bogdan à évacuer leurs positions

1. Voir *Annexe XLV*.

2. *Regio Archivio di Stato, Milan*, *Appendice Storia*. Général Vignolle. Ordre du jour. Mantoue, 13 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva. *Operations Journal*, XIII, 1, F.-M.-L. marquis Sommariva; Sandra, 11 mars, III, 141. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 11 mars huit heures trente matin, III, 79 *b* et onze heures quarante-cinq matin, III, 79 *c*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 11 mars, III, 85.

et à abandonner le blocus de Peschiera. Afin de parer à ce danger et de laisser au général Paumgarten la libre disposition de toute sa réserve, Sommariva avait résolu d'envoyer, dès le lendemain, un bataillon s'établir à Oliosi (2 kilomètres est de Salionzi). Cette mesure n'avait pas paru suffisante à Bellegarde, qui prescrivit, en outre, à Sommariva de faire reconnaître l'emplacement d'une forte batterie destinée à battre et à démolir la tête de pont de Monzambano, et qui envoya de plus un régiment tout entier (le régiment Saint-Vincent) sur les hauteurs de Fontanella, afin de pouvoir soutenir plus efficacement en cas d'attaque les brigades Paumgarten et Bogdan établies à Pra Vecchia et sur le Monte Bianco[1].

A Borghetto, les Français, sans essayer de prendre pied sur la rive gauche du Mincio, s'étaient contentés d'enlever le poste de Borghetto et de s'y installer si solidement que Neipperg se décida à renoncer à ce point, et donna même l'ordre, exécuté aussitôt, de détruire le pont qu'on y avait établi[2].

Plus au sud, sur la route de Roverbella, le vice-roi s'était borné à faire exécuter sur Marengo une simple démonstration, destinée uniquement à occuper l'ennemi et à le tenir en éveil sur toute la ligne[3].

Du côté de Mantoue où tout était resté tranquille, informé que la garnison de Legnago avait fait plusieurs sorties dans la nuit du 10 au 11, Bellegarde avait donné à Mayer von Heldenfeld l'ordre de faire rétablir le pont de Bonavigo[4].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars, XIII, 3, XIII, 4. — F.-M.-L. marquis Sommariva. *Operations Journal*, XIII, 1, F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 11 mars, huit heures matin, III, 135 et 135 *c*. Général-major Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio, 11 mars, huit heures trente-cinq matin, III, 135 *e*. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 11 mars, onze heures quarante-cinq matin, III, 79 *c*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. comte Bellegarde et au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 11 mars, III, 79 *a*, et III, ad 97. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 11 mars, III, 80, III, ad 131, III, 135.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Paumgarten; Oliosi, 11 mars, six heures matin, III, 79 *a*. Général-major Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio, 11 mars, sept heures matin, III, 135 *b*, et F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 11 mars, huit heures matin, III, 135.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars, XIII, 3, XIII, 4. Général-major Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; Roverbella, 11 mars, huit heures et demie matin, III, 135 *d*, et F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 11 mars, huit heures matin, III, 135.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 mars,

Sur la rive droite du Pô, où Nugent avait envoyé à la compagnie de landwehr d'Istrie, laissée jusque-là à Ferrare, l'ordre de venir se poster à Revere (sur la rive droite du Pô en face d'Ostiglia), le général Gober avait réussi à enlever à Guastalla cinquante-huit voitures, dont trente chargées de matériel de pont. C'était là une prise d'autant plus précieuse qu'on s'occupait précisément de déterminer l'endroit le plus favorable pour jeter un pont sur le Pô[1].

Du reste, malgré le temps d'arrêt que subissaient de nouveau les opérations sur la rive droite du Pô, l'entente paraissait, contre toute attente, s'être momentanément rétablie entre Murat et Nugent. Ce dernier, après avoir pris connaissance du plan d'opérations contenu dans la dernière dépêche de Bellegarde, avait conféré avec le roi de Naples chez lequel il avait trouvé le général Eckhardt. Le roi avait paru consentir au passage du Pô, mais en faisant toutefois, en ce qui avait trait à une opération sur Borgoforte, des réserves si rationnelles et si justes que, par extraordinaire, Nugent lui-même n'avait pu que s'incliner devant leur réelle valeur. Il avait reconnu, en effet, que Murat était dans le vrai en faisant observer que, non seulement la tête de pont était très forte, mais que le vice-roi était à même d'y envoyer des renforts, avant que Bellegarde eût pu profiter de ce mouvement. Il avait également dû reconnaître que le Pô était trop large à Guastalla, que les abords du fleuve y présentaient de sérieuses difficultés, et que, si le terrain était favorable à Sacca, il convenait, cependant, de renoncer à y tenter l'établissement d'un passage, parce que les Français établis à Casalmaggiore tenaient Sacca sous le feu de leurs batteries. Il s'était rallié, par suite, à l'opinion de Murat qui proposait de jeter un pont à Santa-Croce (en aval de Brescello, entre Brescello et Boretto)[2].

Répondant aux dépêches de Bellegarde des 7 et 9 mars qui lui prescrivaient de se rendre tout de suite chez le roi de Naples afin de savoir ce que le roi pensait du nouveau plan d'opérations soumis à son approbation, le général Eckhardt a eu heu-

XIII; 3, XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 11 mars, III, 140. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 11 mars, III, 131.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 11 mars, XIII, 38.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 11 mars, III, ad 146.

reusement pour nous, le soin d'enregistrer les réponses de Murat[1].

D'après lui, Murat aurait manifesté à ce moment l'intention de pousser sur Bozzolo et vers l'Oglio dès que le pont sur le Pô serait établi et de ne laisser sur la rive droite que les forces nécessaires pour observer Borgoforte et garder la route de Plaisance. Murat avait eu, cette fois, l'habileté de flatter l'amour-propre de Nugent en le chargeant de se rendre à Brescello pour y étudier la question sur place et en mettant à sa disposition les marins de la garde royale. Il est, d'ailleurs, absolument hors de doute que Murat avait raison, lorsqu'il représentait la prise de Borgoforte comme une opération difficile devant coûter beaucoup de monde, comme une opération inutile même, puisque Bellegarde se proposait d'établir un pont fixe sur le Pô, et lorsque, dans ces conditions, il conseillait de se borner à canonner et à détruire la tête de pont.

Mais, comme toujours, il y avait quelque ombre à ce tableau. Murat avait, en effet, réussi à diviser les troupes placées sous le commandement de Nugent, dont l'une des brigades, celle de Starhemberg, était à Parme et l'autre, celle de Gober, était à Guastalla. En même temps, et pour être plus sûr de disposer plus complètement de ces troupes, il avait fait soutenir la première par la brigade Majo, la deuxième par la brigade Macdonald. Tout en regrettant naturellement ces dispositions, Nugent avait d'autant moins osé protester que le roi lui avait fermé la bouche en lui prouvant, d'après l'expérience faite lors du combat de Reggio, que l'emploi simultané de troupes de nationalités différentes avait donné d'excellents résultats. Il aurait d'ailleurs été fort à court d'arguments pour protester efficacement contre cette mesure, puisque les Napolitains s'étaient fort bien battus, comme il avait été le premier à le reconnaître, et que lui-même n'avait pu s'empêcher de rendre compte « du bon esprit qui animait les troupes et les généraux du roi ».

Il semble, d'autre part, que la réponse de Bellegarde ait momentanément satisfait Murat et lui ait permis d'espérer, non seulement qu'il arriverait à faire triompher sa manière de voir, mais qu'il parviendrait, en outre, à s'entendre avec lord William Bentinck et à lui faire adopter ses idées. Aussi, pour mieux disposer Bellegarde en sa faveur, et bien qu'il continuât comme

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde ; Reggio, 12 mars, dix heures, III, 146.

par le passé à correspondre avec le vice-roi, il avait cru de bonne politique de faire à Eckhardt certaines confidences que celui-ci s'empressa de transmettre, comme il le voulait, à Bellegarde :

« Le roi m'a dit qu'il avait reçu une lettre du vice-roi, lui annonçant qu'on avait conclu un armistice en France et l'invitant à passer une convention avec lui. Le roi lui a répondu qu'il ne savait rien sur ce fait et que, de toute façon, le vice-roi devait s'adresser à Votre Excellence. »

En agissant de la sorte, Murat ne faisait que prévenir les questions embarrassantes qu'on aurait pu lui poser au sujet de la lettre en date du 7 par laquelle le vice-roi répondait à celle qu'il lui avait écrite le 5 mars; mais, en revanche, il se gardait bien de parler de celle qu'il avait adressée à Eugène après le combat de Reggio, postérieure par conséquent au 7 mars, et dont le vice-roi envoya copie à l'empereur le 13 mars.

Ce qui préoccupait, en réalité, le roi de Naples, bien plus que le choix du point sur lequel il serait avantageux de jeter un pont sur le Mincio, c'était l'arrivée de Bentinck à Livourne.

Il avait tellement hâte de connaître les intentions du général anglais, tellement à cœur de le gagner à sa cause que, comme le mandait Nugent à Bellegarde, il lui faisait offrir « d'adjoindre à son corps le 1er régiment de chevau-légers actuellement en Toscane » et qu'Eckhardt mandait au feld-maréchal que « le roi avait invité lord William Bentinck à opérer sa jonction avec lui et espérait le voir le rejoindre dans une huitaine ».

Tandis que les Anglo-Siciliens achevaient de débarquer à Livourne, que les transports qui les avaient amenés se préparaient à appareiller le lendemain et le surlendemain pour aller chercher à Palerme la 2e division, le général Lechi avait, conformément aux instructions de Murat, préparé à Livourne tout ce qu'il fallait pour recevoir les troupes de Bentinck, et donné aux autorités napolitaines l'ordre de subvenir à tous leurs besoins, Ces prévenances du roi de Naples n'avaient produit qu'un effet négatif sur l'esprit de Bentinck, bien que Murat eût poussé l'oubli des injures jusqu'à lui envoyer le général Filangieri, sous le prétexte de le complimenter de sa part, mais en réalité afin de conférer avec lui. La seule réponse de William Bentinck à toutes ces marques de déférence fut aussi simple que

brutale. Il se borna à déclarer à Lechi qu'il refusait de se compromettre. Bien plus, et comme il le dira lui-même dans sa dépêche de Vérone, 26 mars, à lord Castlereagh, il protesta pour la forme contre l'opportunité de l'intervention napolitaine entre les troupes anglaises et la Toscane, tout en déclarant néanmoins qu'il consentait à cet arrangement en attendant qu'il ait pu discuter la question dans une entrevue avec Murat[1].

Si le premier résultat obtenu par le général Lechi n'était guère satisfaisant, l'entrevue que Filangieri eut le lendemain avec le général anglais n'amena aucun changement à une attitude que lord William Bentinck s'obstinait plus que jamais à ne pas modifier sans raison, sans gage positif.

Entre temps, Civita-Vecchia venait le matin même d'ouvrir ses portes aux Napolitains; mais, comme Miollis n'y avait trouvé que 3 bâtiments destinés à transporter ses troupes à Marseille, il n'avait embarqué que le 2e étranger, fort de 800 hommes, « à cause, disait-il[2], de la désertion qui s'y est manifestée », et les hommes hors d'état de marcher. A la tête de tout ce qui pouvait entreprendre la route, il allait se diriger par la voie de terre vers la France en suivant l'itinéraire qui avait été convenu et il avait fixé la date du 20 mars pour commencer son mouvement.

12 MARS 1814. — **Positions de l'armée de Bellegarde. — Sorties de la garnison de Legnago. — Filangieri chez Lord William Bentinck. — L'empereur ordonne au vice-roi de traiter secrètement avec Murat. — Ordre de faire partir le pape et de le remettre aux avant-postes napolitains.** — Les reconnaissances exécutées par l'armée du vice-roi avaient d'autant plus complètement réussi qu'elles avaient causé au quartier-général de Bellegarde une émotion qu'on avait vainement essayé de cacher, mais dont le contre-coup se traduisit par une série de mesures prises, tant dans l'après-midi du 12 que pendant la journée du lendemain et dont on retrouve les traces évidentes et indubitables dans les rapports des généraux autrichiens et dans certains ordres du feld-maréchal.

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182, dépêche 10, Lord William Bentinck à lord Bathurst; Vérone, 26 mars et (*ibidem*) *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, dépêche 12, lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars 1814.

2. *Archives de la guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 18 mars 1814.

De toutes parts, on rend compte à Bellegarde de la répartition des troupes chargées de la garde de la position de Vérone. A l'aile droite, le général Vlasitz surveille tout le terrain depuis la Ca Malvicina, en passant par Cavalcaselle jusqu'à Pacengo avec 5 bataillons et 2 escadrons. Paumgarten est à la tête de pont de Monzambano et à Salionze avec 3 bataillons et 3 escadrons, sans compter les troupes postées par Bellegarde sur les hauteurs de Fontanella qu'il considère comme la clef des positions de Monzambano et de Valeggio. La brigade Abele (6 bataillons) est à Cola, Castelnuovo, Sandra et San Giorgio. Ces 3 brigades forment une division sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Fenner[1].

Mais Sommariva était toutefois obligé de faire connaître à Bellegarde que, s'il se croyait assez fort pour tenir ses positions, il lui était impossible, d'autre part, de détruire les ponts français de Monzambano[2] avec une seule batterie de 12 livres.

Un peu plus au sud, on avait reconnu la nécessité d'établir des tranchées sur le Monte-Bianco, et, si la brigade Spiegel s'était reliée avec les brigades Suden et Watlet, bien que les Français fussent naturellement restés immobiles dans leurs lignes, on avait dû constater pendant une reconnaissance faite par ordre du général Neipperg dans la direction de Marengo et de Villabona qu'ils retranchaient leurs postes établis à Marengo et sur la route de Roverbella[3].

Ignorant absolument ce qui se passait de l'autre côté du Mincio, et désirant savoir surtout ce que son adversaire avait laissé de monde depuis Massimbona jusqu'à Goïto, Bellegarde avait prescrit à Neipperg d'envoyer un parlementaire chargé de lettres pour le vice-roi et de le faire passer par Massimbona. Ce par

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 12 mars, III, 152.

De plus, Stanissavlevich a 1 bataillon devant Rocca d'Anfo, 5 à Riva et Torbole, 2 dans le Val di Ledro et à Moerna, 1 au Tonale (bataillon revenu du Val Camonica et d'Edolo). La flottille autrichienne du lac de Garde, composée de 6 grands bateaux et 2 petits, est montée par 100 marins.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 12 mars, III, 154.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio, 12 mars, neuf heures matin, III, 149 *e*. Général Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; Mozzecane, 12 mars, III ad 150. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 12 mars, III, 151. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 12 mars, neuf heures soir, III, 148 *a* et colonel Brettschneider au F.-M.-L. comte Neipperg; Remelli, 12 mars, III, 148 *b*.

lementaire devait essayer d'arriver par Massimbona jusqu'à Goïto, chercher à connaître l'espèce et le nombre des troupes postées de ce côté, en relevant, si faire se pouvait, le numéro des régiments. Plusieurs circonstances allaient d'ailleurs s'opposer à l'exécution de ce projet. Neipperg, absent de Villafranca, lorsque cet ordre lui parvint, n'y rentra que dans la soirée. De plus, on avait pratiqué au pont de Massimbona une coupure dont la réparation demandait deux à trois heures. Enfin, dans l'intervalle, un piquet du 4e chasseurs à cheval italiens (un maréchal des logis, le comte Porcia et 5 chasseurs) envoyé en reconnaissance par le général Marcognet du côté de Marmirolo et de Palazzina, avait déserté et fourni à Neipperg, qui envoya le maréchal des logis à Bellegarde, quelques données sur les positions occupées par les troupes du vice-roi[1].

A Legnago, la garnison avait tenu en éveil les assiégeants en exécutant trois sorties pendant la soirée du 11 et la nuit du 12[2].

Sur la rive droite du Pô, où tout allait rester dans le calme le plus complet, dans l'immobilité la plus absolue, depuis le lendemain 13 jusqu'au 17 mars, le bataillon anglais du colonel Robertson, ainsi que 2 bataillons et 2 escadrons de la brigade Filangieri, avaient seuls bougé et étaient arrivés à Parme[3].

Le général Filangieri n'avait pas mieux réussi que Lechi auprès de Bentinck. Comme lui, il ne put obtenir de réponse du général anglais qui, il le dit lui-même dans ses dépêches, évita de rien dire à l'envoyé de Murat :

« J'étais sur le point de partir pour le quartier-général et je trouvai inutile de répondre de suite. »

Voilà où l'on en était avec Bentinck trois mois après le jour

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. comte Neipperg; Vérone, 12 mars, III, 148. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 12 mars neuf heures soir, XIII, 148 *a* et III, 149 et 149 *b*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 12 mars, XIII, 3; XIII, 4, et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 13 mars, III, 165.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 12 mars, XIII, 38.

où son gouvernement lui avait donné l'ordre de signer immédiatement un traité avec Murat[1] !

S'il paraît inutile de mentionner ici les lettres que l'empereur adressa aussitôt après la reprise de Soissons à la vice-reine et au vice-roi[2] pour insister à nouveau sur la nécessité d'envoyer la princesse faire ses couches à Paris, il est impossible de passer sous silence la dépêche en date du même jour[3] dans laquelle il condamnait de la façon la plus sévère la conduite de Fouché et la faiblesse coupable dont celui-ci avait fait preuve en consentant à apposer sa signature sur la convention de Lucques.

Pendant que le vice-roi, tranquillisé par les dépêches de Melzi sur l'état des esprits à Milan[4], profitait de son côté du calme absolu de la journée du 12 mars pour rassurer la vice-reine sur la situation du moment et pour lui dire qu'il aurait déjà marché contre Murat, si le temps n'avait pas été si mauvais et les routes aussi impraticables[5], l'empereur, qui venait de recevoir dans le courrier du vice-roi le projet de traité proposé par le roi de Naples, ne tardait pas une minute à lui faire tenir ses instructions. A la dépêche chiffrée qu'il expédia de Soissons le 12 mars, l'empereur avait joint la copie de la lettre « extraordinaire, insensée, folle » que Murat lui avait fait parvenir et que nous avons citée plus haut.

1. Cf. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97. Lord Aberdeen à lord William Bentinck; Francfort-sur-le-Mein, 12 décembre 1813.

Au moment où Bentinck recevait aussi cavalièrement le général Filangieri, le vicaire-général François, prince héréditaire des Deux-Siciles, envoyait (de Palerme, 12 mars) à son représentant à Vienne, le commandeur Rufo, de nouvelles instructions plus catégoriques encore que ses notes antérieures, et dans lesquelles il lui ordonnait de réclamer non seulement la restitution des possessions qui appartenaient à la Maison des Deux-Siciles avant le traité de Florence et la guerre de 1806, mais encore une indemnité en rapport avec le préjudice causé à la Maison Royale de Naples (Cf. Bianchi, *Storia Documentata della Diplomazia Europea in Italia*, I, 335-336).

2. *Correspondance*, I, 27, n°s 21472 et 21473. L'empereur au vice-roi et à la vice-reine; Soissons, 12 mars.

3. Cf. *Correspondance*, I, 27, n° 21468. L'empereur au duc de Feltre; Soissons, 12 mars.

« La convention du duc d'Otrante est ridicule en ce qu'elle fait revenir nos garnisons par mer, c'est-à-dire en les mettant entre les mains des Anglais. Ecrivez pour qu'elles reviennent en toute hâte et par terre sur Gênes. »

4. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril*. Le duc de Lodi faisait connaître au vice-roi en date de Milan, 11 mars, que « l'esprit public était quelque peu rassuré par les nouvelles reçues de Chatillon et se remettait de l'émotion causée par la marche de Murat sur Parme. »

5. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 12 mars 1814.

Les nécessités de la situation obligeaient cependant l'empereur à un sacrifice qui lui coûtait, à des concessions dont il est non sans raison bien décidé à ne pas tenir compte si le succès favorisait ses armes, si la victoire lui rend son prestige et sa puissance, et c'est évidemment la rage au cœur qu'il dicta les instructions qui vont régler la conduite du vice-roi et ses rapports avec Murat :

« MON FILS[1],

Je vous envoie copie d'une lettre fort extraordinaire que je reçois du roi de Naples.

« Lorsqu'on m'assassine, moi et la France, de pareils sentiments sont vraiment une chose inconcevable.

« Je reçois également la lettre que vous m'écrivez et le projet de traité que le roi vous a envoyé. *Vous sentez que cette idée est une folie*. Cependant envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire et *faites un traité avec lui en mon nom*. Ne touchez ni au Piémont ni à Gênes et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes. Que ce traité reste secret jusqu'à ce qu'on ait chassé les Autrichiens du pays et que vingt-quatre heures après sa signature le roi se déclare et tombe sur les Autrichiens. Vous pouvez tout faire dans ce sens : rien ne doit être épargné dans la situation actuelle pour ajouter à nos efforts les efforts des Napolitains. *On fera ensuite ce qu'on voudra; car, après une pareille ingratitude et dans de telles circonstances, rien ne lie*[2].

« Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le Pape fût envoyé par Plaisance et Parme aux avant-postes[2]. J'ai fait écrire au Pape, qu'ayant demandé, *comme évêque de Rome*, à retourner dans son diocèse, je le lui ai permis. Ayez donc soin de ne vous engager à rien relativement au Pape, soit à le reconnaître, comme à ne pas le reconnaître.

« Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

L'empereur n'avait jamais l'habitude de retarder l'exécution de ce qu'il avait décidé ; mais cette fois l'indignation que lui

1. Cf. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon*, n° 1143, et Planat de la Faye, *Le Prince Eugène Napoléon en 1814*, p^ces 49-50,
2. Voir *Annexe XLVI*,

avaient causée la conduite et les propositions de Murat, la rage qui s'empara de lui à la pensée que, malgré sa répugnance, il lui fallait traiter avec lui, l'avaient amené à donner, de Chavignon, le jour même de la bataille de Soissons, à Savary un ordre qu'il devait transmettre sur l'heure même à l'officier de gendarmerie placé auprès du Pape, l'ordre de se mettre immédiatement en route et de remettre Pie VII aux avant-postes napolitains[1].

13 MARS 1814. — **Le vice-roi rompt les communications avec Murat. — Renseignements sur la position de l'armée française. — Nouvelle tentative infructueuse contre Cavanella. — Murat semble disposé à passer le Pô à Brescello. — Lord William Bentinck se rend de Livourne à Reggio. — Commencement du mouvement de ses troupes vers Pise et Lucques. — La proclamation de Bentinck aux Italiens.** — Le vice-roi avait d'autant plus grand besoin de recevoir des ordres de l'empereur que, en l'absence d'instructions et après la réception de la lettre de Murat postérieure au combat de Reggio, il avait cru sage de rompre « jusqu'à de nouvelles circonstances les communications » qu'il avait continué d'avoir avec lui « dans l'espoir qu'elles seraient utiles aux intérêts de Votre Majesté ». Bien convaincu pour sa part, que, comme il le disait à l'empereur[2], ce ne serait pas une guerre de plume qu'on aurait désormais à faire avec lui, il avait laissé cette lettre sans réponse.

Se conformant aux ordres de Bellegarde et de Neipperg, le colonel Brettschneider avait fait porter le 13, au matin, par un officier envoyé de Massimbona à Goïto les lettres adressées par Bellegarde à Tascher de la Pagerie. Mais cet officier n'avait pu rapporter que des renseignements assez insignifiants. Il avait été arrêté au premier poste français établi en avant d'un petit bois près de Villabona et n'avait pu voir que des officiers du 20e de ligne français[3]. D'autre part, cependant, on avait appris que, comme on aurait d'ailleurs pu s'y attendre, les Fran-

1. *Correspondance*, t. 27, n° 21459. L'empereur au général Savary, duc de Rovigo, ministre de la Police; Chavignon, 10 mars 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato, Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). *Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni* (*passim*).

Pie VII était depuis longtemps déjà en route. Il avait quitté Fontainebleau par ordre de l'empereur le 23 janvier, comme nous l'avons dit plus haut.

2. Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 14 mars 1814.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Colonel Brettschneider au F.-M.-L. comte Neipperg; Ramelli, 15 mars, III, 161 *a*.

çais avaient évacué Villabona le 12 au soir, et qu'ils avaient à Monzambano le 1er et 6e d'infanterie légère, à Borghetto le 53e et près de Villabona le 20e [1].

Pendant que le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld faisait démolir les retranchements établis entre Legnago et Vérone et activait les travaux de défense sur les bords du Pô entre Ostiglia et Serravalle, pendant que Neipperg l'invitait à se relier à lui par Nogarole (6 kilomètres et demi au sud-est de Villafranca), Sommariva avait pu recueillir quelques données sur les forces dont les Français disposaient sur le lac de Garde et autour de Volta. On lui avait affirmé qu'ils avaient laissé un poste de 300 hommes à Salo, retiré ceux de Desenzano, Rivoltella et Lonato, qu'ils tenaient 400 chevaux à Castiglione delle Stiviere, 50 à Pozzolengo, 5 à 600 hommes à Solferino, autant à Cavriana et des forces plus considérables à Volta, où, d'après le dire des émissaires autrichiens, se serait encore trouvé le quartier-général que le vice-roi avait cependant transféré à Mantoue depuis le 7 [2].

Devant Venise, l'arrivée du feld-maréchal-lieutenant de Gramont à Padoue avait coïncidé avec une nouvelle tentative contre la redoute de Cavanella qui n'avait du reste pas eu plus de succès que celle exécutée cinq jours auparavant [3].

Sur la rive droite du Pô, les pluies s'étaient chargées de fournir à Murat un argument dont il aurait pu au besoin se servir pour justifier son inaction. Les eaux du Taro avaient éprouvé une crue si rapide et si considérable que l'infanterie aurait été hors d'état de passer cette rivière autrement que sur les bacs existant sur le bas Taro. Pour le moment, l'accord le plus parfait continuait encore à régner entre lui et Nugent. Le général autrichien avait profité de son séjour à Parme pour envoyer des émissaires de tous côtés. Il avait pu savoir ainsi et faire savoir au général Millet que les Français

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Bogdan au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio, 13 mars, sept heures soir, III, 161 *c*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 13 mars, III, 165. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M.-L Mayer von Heldenfeld; Villafranca, 13 mars, huit heures et demie matin, III, 162. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 13 mars. III, 163 et 164. et Sommariva, *Operations Journal*, XIII, 1.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 11 mars, III, 168.

disposaient de 20 barques à Casalmaggiore, qu'ils avaient à peine 9.000 hommes sur la droite du Pô et 900 hommes et 50 chevaux à Borgotaro. Il avait eu, de plus, connaissance de la marche d'une colonne de 2.000 hommes allant par Piadena sur Crémone et, comme il savait, d'autre part, que les Français redoublaient de vigilance sur le Pô, il avait chargé un de ses émissaires de vérifier le fait et de suivre cette colonne.

Plusieurs circonstances faisaient croire en même temps à Nugent que les Français préparaient des moyens qui les auraient mis en mesure de déboucher par Borgoforte, au moment où les Austro-Napolitains tenteraient de passer le Pô à Brescello. Il n'en attachait par suite que plus d'importance aux positions occupées par les généraux Gober et Macdonald du côté de Guastalla et allait même jusqu'à exprimer le désir de voir Macdonald « se mettre plus en ligne avec le général Gober, en se fortifiant sur le canal Bentivoglio[1] ». En attendant la décision de Murat, il avait donné au général Gober « l'ordre de fortifier le pont de Gualtieri ainsi que les deux ponts sur le Naviglio, qui couvrent la route de Guastalla à Reggio », et il s'était prononcé, en outre, pour l'établissement d'une réserve à Santa Vittoria (point central à 9 kilomètres sud de Guastalla, à 6 kilomètres de Gualtieri[1]).

Entre temps, le roi de Naples avait reçu, par l'entremise du général Eckhardt, la réponse de Bellegarde [2]. Le roi en avait été tellement satisfait qu'il avait chargé Eckhardt de la lire en présence du duc de Gallo, du comte de Mier et du général Millet et qu'il avait donné à ce dernier l'ordre d'en envoyer copie à Nugent, en invitant celui-ci à « lui faire connaître le point et le moment du rassemblement de toutes les barques, afin de déterminer positivement le jour du passage[3] ».

Il s'agissait donc, comme Eckhardt allait le dire dans la dépêche adressée à Bellegarde le lendemain[4], « d'amener à

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au général Millet ; Parme, 13 mars, III, 172 *b* (en français). Se servant dans cette dépêche d'un ton qu'il n'aurait pas songé à employer quelques jours plus tôt, il ajoutait :

« Je fais ces observations parce qu'elles me paraissent tout à fait dans les intentions du roi qui a d'abord remarqué que notre ligne pour masquer la tête du pont était le canal Bentivoglio. »

2. Cf. Lettre de Bellegarde au roi de Naples ; Vérone, 10 mars, citée plus haut.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Reggio, 13 mars, III, 172 *a*.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde ; Reggio, 14 mars, III, 172.

Brescello les bateaux qui se trouvaient à l'embouchure du Crostolo et à Guastalla. »

Dans l'espèce de conseil tenu à Reggio lors de la réception de la lettre de Bellegarde, Eckhardt l'affirme du moins, le roi de Naples avait de plus, déclaré formellement qu'il se conformerait aux dispositions du feld-maréchal, et qu'il lui faciliterait le passage du Mincio en faisant une vigoureuse démonstration sur Plaisance et un mouvement offensif vers l'Oglio.

Toujours pour plaire à Bellegarde, il se montrait disposé à envoyer, en outre, les troupes de Nugent sur Guastalla et Borgoforte, tout en faisant remarquer toutefois que la présence des troupes autrichiennes était fort utile, presque indispensable même à son avant-garde. Il est vrai que, avant de rien décider, il avait fait dire à Nugent de se rendre à Reggio « pour régler avec lui tous les détails du mouvement qu'il veut exécuter très prochainement[1] ».

Tout semblait sourire à Murat. Bellegarde et Nugent avaient changé de ton et d'attitude à son égard. A Vérone comme à Parme, on paraissait s'être rendu à la justesse de ses observations. Quelques jours avaient suffi pour amener un revirement complet dans sa situation. Le roi de Naples aurait donc eu lieu de se féliciter des résultats obtenus si l'arrivée de Bentinck et l'accueil fait par le général anglais à Lechi et à Filangieri n'avaient suffi à lui faire pressentir de nouvelles difficultés, de nouvelles luttes, bien autrement sérieuses et graves que celles dont il venait de se tirer à si bon compte.

Lord William Bentinck venait, en effet, de quitter Livourne le 13 au soir[2] pour se rendre à Reggio où il allait arriver quarante-huit heures plus tard. Mais, avant de quitter Livourne, et pendant qu'il donnait à ses troupes l'ordre de commencer leur mouvement sur Pise et Lucques, il avait lancé une proclamation[3] qui ne pouvait laisser aucun doute au roi sur les sentiments du général qu'il avait espéré amener à opérer de concert avec lui, et dont il tenait tant à se ménager le concours et l'appui.

1. Dans cette même dépêche, Eckhardt enregistrait les plaintes reçues de tous côtés contre le corps franc-italien (appelé *Armata Christiana*) sous les ordres du major Birnstiel, au service de l'Angleterre. Cet officier reconnaissait lui-même que ses soldats s'étaient fort mal conduits et que son corps renfermait beaucoup de condamnés et d'hommes qui s'étaient échappés des prisons. Aussi Eckhardt ajoutait : « Le roi demande qu'on l'en débarrasse. »

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily.* V° 97, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Vérone, 26 mars.

3. Cf. *Annexe XLVII.* — Cf. *Regio Archivio di Stato, Modene.*

Le jour même, Elisa, après avoir confié le pays aux membres d'un conseil de régence, était partie de Lucques sous la protection d'un détachement du 112e de ligne.

Si l'or anglais facilitait le recrutement des volontaires qui venaient s'enrôler sous le drapeau « dont la victoire devait donner l'indépendance à l'Italie », Bentinck n'hésitait pas à l'affirmer, cet or avait, en même temps, servi à renseigner le commandement en chef des Anglo-Siciliens sur la faible résistance qu'allait rencontrer la marche de son corps par la rivière de Gênes, ainsi que le général Porson l'écrivait à ce moment à Vignolle[1]. En effet, et, c'était là ce que lord Bentinck savait aussi bien que personne, il n'y avait, dans tout le département des Apennins que 1.800 hommes pour défendre le littoral et les divers passages des montagnes. Si, au lieu de débarquer à Livourne uniquement afin de contrecarrer les vues de Murat sur la Toscane, Bentinck avait consenti à choisir un point quelconque entre Gênes et la Spezia, non seulement il aurait coupé la retraite à cette poignée d'hommes, mais, en poussant droit sur Gênes dont la garnison était absolument insuffisante et hors d'état de sortir des murs de la place, il aurait pu se rendre maître de cette ville presque sans coup férir, menacer Alexandrie et Turin, obliger le vice-roi à abandonner au plus vite le Mincio et le contraindre à se replier sans plus tarder sur les Alpes.

14 ET 15 MARS. — **Combat naval sur le lac de Garde. — État sanitaire de l'aile droite de Bellegarde. — Ordre à la flottille autrichienne du Pô de se concentrer à Ostiglia. — Canonnade de Brescello. — Renforts napolitains envoyés de Rome à Bologne. — Lettre**

1. *Archives de la Guerre.* Général Porson au général Vignolle; Gênes, 13 mars 1814 et (*Archivio Estense Tassoni, Busta*, n° 27). *Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni.* Milan, 23 mars 1814 (Marche des Anglais sur Pise, départ d'Elisa pour Gênes, proclamation de Bentinck). Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

Parlant, à la date du 22 mars, de la publication faite la veille (21 mars) du texte du traité d'alliance entre l'Autriche et Naples, insistant sur le fait qu'on a garanti à Murat les Etats qu'il possède en Italie, sur la promesse de l'Autriche d'intervenir à cet effet auprès des alliés, Nicola se demande quelles seront les conséquences de ces belles promesses, et il ajoute :

« Pour moi je doute fort que l'Angleterre y accède. Je persiste de plus en plus dans mes idées. L'Angleterre est toujours encore pour moi la puissance qui fait agir la coalition et elle n'a jamais cessé de soutenir la cause de Ferdinand IV. Il suffit, du reste, pour s'en convaincre, de lire la proclamation que lord William Bentinck vient de lancer de Livourne... » (Voir *Annexe XLVII.*)

de Clarke au vice-roi et remise du contre-projet de Caulaincourt aux plénipotentiaires alliés de Châtillon. — Lord William Bentinck et Nugent à Reggio. — S'il n'y avait pas eu sur le lac de Garde à hauteur et presque en vue de Torri del Benaco une affaire assez vive entre la flottille italienne du capitaine Tempié et la flottille autrichienne du capitaine Accurti, affaire dans laquelle les Autrichiens perdirent une de leurs barques et parvinrent à grand-peine à se réfugier à Malcesine, mais à la suite de laquelle et à cause de la grave blessure du commandement Tempié, la flottille française retourna à Bogliaco (entre Gargnano et Toscolano)[1], la journée du 14 mars se serait passée sans le moindre incident.

La journée du lendemain ne devait guère être beaucoup plus intéressante sous le rapport des opérations. Sommariva, auquel un artilleur déserteur avait apporté quelques renseignements sur l'armement des ouvrages de Peschiera et sur la flottille du lac de Garde, avait réquisitionné sur ce lac 25 bateaux qu'il comptait employer à l'établissement d'un pont sur l'Adige, soit à Ponton, soit plus en aval à Bussolengo. Il avait, de plus, demandé et obtenu l'autorisation de faire relever par 2 bataillons du régiment Liechtenstein les bataillons du régiment Hohenlohe-Bartenstein, très éprouvés par leur service aux avant-postes et décimés par les maladies. Ces deux bataillons, qui étaient entrés en ligne avec un effectif de 2.189 hommes, ne comptaient pas moins de 1.162 hommes aux hôpitaux. Il restait donc, comme Sommariva le mandait à Bellegarde, un effectif total de 1.027 hommes qui fondait à vue d'œil et qui, en raison de certains détachements se réduisait, en réalité, au chiffre dérisoire de 996 hommes pour les 2 bataillons[2].

Pendant que la garnison de Legnago faisait une nouvelle sortie, uniquement afin de ramasser du bois de chauffage dont elle manquait absolument, pendant qu'on se préparait à jeter un pont sur l'Adige à Bonavigo, on donnait à la flottille autrichienne du Pô l'ordre de remonter ce fleuve et de venir se concentrer à Ostiglia, où le feld-maréchal-lieutenant Mayer von

1. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Le commandant du département du Mella au général Fontanelli; Brescia, 17 mars 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 15 mars, III, 181.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Sommariva (*Journal d'opérations*), XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 15 mars, III, 178 et 179. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 15 mars, III, ad 179.

Heldenfeld faisait travailler activement à l'établissement d'un pont[1].

Enfin, pendant que les Français canonnaient depuis près d'une heure, avec 2 pièces de 8 livres, les bateaux rassemblés par Nugent à Brescello sans obtenir d'autre résultat que d'en endommager un[2]; pendant que le lieutenant-général de La Vauguyon donnait aux bataillons du 4e léger napolitain l'ordre de quitter, le 16, Rome, où leur présence n'était plus nécessaire depuis la capitulation du château Saint-Ange, et de rejoindre l'armée du roi[3]; pendant que Clarke écrivait au vice-roi pour le remercier de la confiance qu'il lui avait témoignée en lui faisant parvenir copie de sa lettre à l'empereur en date du 18 février et rendait hommage « à la justesse des raisonnements, à la noble loyauté des sentiments dont le vice-roi n'avait cessé de donner des preuves dans toutes les circonstances[4] » ; pendant que, dans le contre-projet que Caulaincourt remettait, le 15 mars, à Châtillon, aux plénipotentiaires alliés, il exigeait la ligne des Alpes et du Rhin et réclamait en Italie un établissement pour le prince Eugène et un autre pour la princesse Elisa[5], de graves événements se préparaient à Reggio.

Lord William Bentinck, parti de Livourne, le 13 au soir, était sur le point d'arriver le 15 au soir à Reggio pour conférer avec Murat. La conférence qui allait s'y tenir devait être d'autant plus importante que, de son côté le général comte Nugent venant de Parme, s'était rendu lui aussi au quartier-général napolitain, à l'effet de s'entendre avec le roi de Naples et avec le général anglais sur la nature et la direction de leurs opérations ultérieures[6].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 15 mars, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Büttapietra, 15 mars, III, 176. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 15 mars, III, 183 et III, 186.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc.. 15 mars, XIII, 38.

3. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Lieutenant-général de la Vauguyon au roi de Naples; Rome, 14 mars 1814.

4. Le duc de Feltre au vice-roi; Paris, 15 mars 1814. Il s'agit ici de la longue lettre dans laquelle le vice-roi donnait à l'empereur une explication motivée de sa conduite.

5. Talleyrand, *Mémoires*, note 1, p. 149.

6. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, Ve 97, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars. — *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 15 mars, XIII, 38.

16-21 MARS 1814. — **Les conférences de Regio.** — Si, comme toujours, la politique avait jusqu'à ce moment entravé les progrès de la coalition en Italie, le caractère des commandants en chef des deux armées qui opéraient chacune pour leur compte sur les deux rives du Pô, et les buts qu'ils poursuivaient n'avaient pas peu contribué, d'autre part, à créer une situation qui, malgré le rapprochement apparent, survenu pendant les derniers jours, n'en restait pas moins pleine de difficultés et de dangers. Bellegarde, rien ne le prouve mieux que les projets d'opérations qu'il venait de faire communiquer au roi de Naples, persistait à vouloir des succès achetés sans effusion de sang, des conquêtes sans combat, et à interprêter à la lettre et dans le sens le plus étroit les instructions de son gouvernement. Murat, de son côté, déplorant de plus en plus sa défection, en envisageait les conséquences avec épouvante. Hésitant, indécis, inquiet, il était par moments tout prêt à se déclarer contre ceux auxquels il venait de s'allier et semblait n'attendre pour se retourner contre eux que des nouvelles de France, que la continuation de la série des succès que l'empereur avait remportés contre Blücher le mois précédent. L'arrivée et l'entrée en scène de lord William Bentinck n'étaient pas faites pour faciliter l'établissement d'une entente, cependant plus nécessaire que jamais. Elles faillirent même, bien que Murat sentît plus que jamais la nécessité de subordonner sa conduite et ses résolutions à la tournure des affaires de France, amener un coup de théâtre et aboutir à une rupture recherchée, provoquée, et ardemment désirée par le commandant en chef des forces britanniques. Mais, cette fois, il importe de le proclamer bien haut, les torts étaient si peu du côté du roi de Naples que Bellegarde lui-même ne trouva rien à reprendre à sa conduite et que, quelques jours plus tard, à Vérone, il ne put, comme nous le verrons, s'empêcher de rappeler poliment, mais fermement, à Bentinck les instructions du cabinet de Saint-James, instructions dont le général anglais s'entêtait à ne tenir aucun compte et qu'il considérait comme lettre morte.

C'est d'ailleurs à la dépêche même que Bentinck adressa dix jours plus tard au vicomte Castlereagh[1] que nous empruntons les détails relatifs aux orageuses conférences qu'il eut à Reggio avec celui qu'il traita avec une arrogance qui frisait presque l'insolence, qu'il se refusait à appeler Sire et qu'il

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Vérone, 26 mars 1814.

ne désignait jamais autrement dans ses dépêches que comme le général ou le maréchal Murat et plus souvent même Murat tout court.

Dès le lendemain de son arrivée à Reggio, Bentinck, reçu le 16 au matin par le roi de Naples, avait aussitôt abordé avec lui la question de la Toscane. Il lui avait exposé d'un ton sec et cassant les trois raisons pour lesquelles il était obligé d'occuper le grand-duché. La sécurité de son armée, la nécessité d'assurer ses subsistances et de sauvegarder la dignité du gouvernement anglais rendaient à ses yeux cette occupation indispensable. Il n'était pas juste que Murat seul possédât toute l'Italie du Sud, tandis que l'Angleterre, qui agissait de concert avec lui et s'imposait tant de sacrifices pour le succès de la coalition, aurait « l'air d'être traitée sans considération et serait forcée de demander l'aumône à Murat[1] » pour nourrir son armée. D'ailleurs, pourquoi les troupes anglaises n'auraient-elles pas les mêmes droits que les troupes napolitaines sur un pays évacué par l'ennemi ?

En présence de ces prétentions, le roi de Naples n'hésita pas à faire valoir le droit que lui donnait sur la Toscane le fait, d'abord de l'avoir conquise, puis d'en avoir été le premier occupant. Non seulement il avait été appelé dans ce pays par les vœux de la population, mais il n'y était entré qu'avec le consentement et à la demande de l'Autriche. Il y avait établi une administration civile et son honneur et sa dignité ne lui permettaient pas de céder.

A ces déclarations du roi, Bentinck opposa d'abord les réponses que Neipperg lui aurait faites à Naples, puis une lettre de Bellegarde. Le premier lui avait affirmé que Murat n'aurait rien à voir avec la Toscane, et le second lui aurait écrit pour lui faire savoir que le roi de Naples n'était pas autorisé à prendre possession de la Toscane. Enfin le grand-duché n'avait pas été conquis par les Napolitains, puisque les Français l'avaient évacué sans opposer la moindre résistance.

Il semble, d'ailleurs, que lord William Bentinck regrettait déjà d'avoir été trop modéré dans sa réponse puisqu'il écrit à ce propos à Castlereagh :

« J'aurais pu lui dire que sa conduite, au sujet de la Toscane, était plus que suspecte, que, loin d'avoir conquis ce pays, il l'avait

1. En français dans le texte même de la dépêche.

occupé à la suite de ses négociations avec Fouché, que pendant ce temps et même depuis lors, il avait traité en amis et nullement en ennemis les officiers et les fonctionnaires français, enfin, qu'on n'avait jamais publié la convention passée entre lui et Fouché. »

Mais, s'il n'avait pas formulé ces remarques au cours de son entretien avec Murat, il lui avait fait observer que ce n'était pas son honneur, mais son intérêt seul, qui était engagé en Toscane et que, précisément, son intérêt lui faisait un devoir de s'entendre à ce sujet avec l'Angleterre. Enfin, non content de rappeler à Murat que l'alliance entre Naples et l'Autriche avait été conclue uniquement en vue d'une action commune, énergique et immédiate contre l'ennemi, que c'étaient ces mêmes considérations qui l'avaient amené, lui Bentinck, à consentir à l'armistice, de plus en plus nerveux, et irrité de l'inutilité de son argumentation, le général anglais avait ajouté que sa résolution était irrévocable et qu'il ne se déciderait à agir que du jour où l'on aurait accordé à son armée, non pas un port, mais une base réelle d'opérations et une vaste étendue de territoire affecté exclusivement à ses subsistances.

Quelque pénible, quelque cruel que ce sacrifice dût paraître à son orgueil et à sa fierté, ne voulant à aucun prix entrer en lutte directe avec Bentinck, dès le premier entretien et renoncer aux avantages qu'il comptait encore tirer de l'alliance anglaise, Murat essaya d'arriver à un *modus vivendi* avec lui en lui proposant de lui laisser le commandement militaire en Toscane et de s'en remettre pour le règlement définitif de la question à la décision de lord Castlereagh[1].

Bentinck n'en rejeta pas moins les propositions de Murat dont les concessions lui paraissaient insuffisantes et inadmissibles, à tous égards. Accepter la combinaison proposée par le roi en prenant dans ces conditions le commandement des troupes stationnées en Toscane, c'eût été, à ses yeux, consentir à devenir le lieutenant de Murat, abaisser le prestige et le nom de l'Angleterre en tolérant, en laissant subsister en Toscane l'administration civile des Napolitains.

La deuxième proposition lui semblait encore plus inacceptable.

« Murat, écrit-il à Castlereagh, voulait tout bonnement ga-

1. Cf. Dépêche du comte de Mier au prince de Metternich, de Reggio, 20 mars 1814, citée plus loin.

gner du temps. Je voulais, et il me fallait, une solution immédiate. Je refusai donc en disant que Votre Excellence allait se rendre en Angleterre. »

Sans plus insister sur une question qu'il croyait d'autant plus inutile de discuter qu'il était fermement résolu à ne rien céder de ses prétentions, lord Bentinck passa sans transition à l'examen du plan d'opérations et, comme dans la première partie de la conférence, c'est à peine si, de loin en loin, il daigna laisser la parole à Murat. Les observations, les remarques du roi sont d'ailleurs inutiles. Il ne saurait être question d'une jonction des forces napolitaines et britanniques, jonction dont Bellegarde lui-même reconnaît les inconvénients et qui n'a, du reste, été proposée que pour la forme. Le corps d'armée de Bentinck ne saurait d'ailleurs s'éloigner à ce point de sa flotte et risquer de compromettre sa communication avec Livourne, en s'exposant à être coupé par le rassemblement français de Gênes et de la rivière. Enfin, Murat ne saurait sérieusement songer à commettre une pareille imprudence dont les conséquences seraient déplorables pour lui, et à mettre en contact ses troupes avec les Napolitains qui servent dans le corps d'armée britannique. Et Bentinck ajoute :

« J'ai essayé de convaincre Murat de la loyauté de l'Angleterre. Je crains fort de n'y être pas parvenu. »

Comme il est aisé de le voir par ce qui précède, et comme Bentinck le constate lui-même :

« L'entretien cessa sans qu'on fût arrivé à s'entendre. »

Avant de quitter Murat, lord William Bentinck se contenta de lui dire en partant qu'il « emportait néanmoins l'espoir d'une solution amicale ». Mais, ce qui est plus extraordinaire encore que ces paroles, c'est qu'il n'hésita pas à écrire à Castlereagh que : « malgré toutes les bonnes dispositions dont il a fait preuve, il « est obligé de reconnaître que Murat a été peu aimable envers « lui et que, si cela continue ainsi, il ne pourra s'empêcher de « croire que Murat lui en veut. »

En sortant de chez le roi, lord William Bentinck s'était rendu chez le comte de Mier pour lui demander d'intervenir, et d'user de son influence sur le roi afin de l'amener à plus de condescendance. Dans les différents entretiens qu'il eut avec le ministre d'Autriche et que ce diplomate a résumés dans la dépêche que nous allons reproduire ici, avant d'emprunter aux documents du *Record Office* le récit fait par Bentinck lui-

même des incidents qui marquèrent son séjour à Reggio, Bentinck n'avait cessé de déclarer à Mier qu'il lui fallait « toute la Toscane à cause des ressources qu'il comptait trouver dans ce pays, qu'il serait insensé, criminel de laisser le grand-duché entre les mains d'un personnage qui pouvait à tout instant se tourner contre la coalition ».

Il prétend, il est vrai, dans sa dépêche à Castlereagh, qu'il aurait fait part à Mier de son intention d'en rabattre quelque peu de ses exigences si ce dernier jugeait quelques concessions indispensables pour arriver à une entente; mais, s'il ajoute aussitôt que Mier eut de fréquents entretiens avec Murat et avec le duc de Gallo, sans pouvoir rien obtenir d'eux, il résulte, au contraire, de la dépêche de Mier que ce fut en réalité Bentinck qui continua à se montrer intraitable.

« Mon prince[1],

« Lord Bentinck est ici depuis plusieurs jours. *Il ne veut pas se désister de son idée et prétention de prendre possession de toute la Toscane.* J'ai fait l'impossible pour arranger cette affaire, sans avoir pu jusqu'à présent y réussir.

« Le roi a proposé des modifications à cette volonté déterminée de s'emparer d'un pays qu'il a occupé militairement, où il a établi une administration provisoire et pris les places fortes par capitulation.

« Il a offert de fournir tout ce dont les troupes anglaises auront besoin pour l'établissement de leurs magasins, de leurs dépôts, pour leurs subsistances et leurs transports, etc. Il a proposé que lord Bentinck prenne le commandement militaire du grand-duché et des troupes napolitaines qui s'y trouvent, de les faire marcher avec les Anglais pour occuper le pays le long de la côte jusqu'à Gênes, voulant seulement garder l'administration civile de la Toscane et tirer les revenus qui lui sont indispensablement nécessaires pour le payement de son armée, ayant refusé les subsides que le comte de Neipperg lui avait promis de lui faire obtenir de l'Angleterre, à condition qu'on lui laisserait les revenus des pays occupés par son armée.

« Lord Bentinck ayant refusé toutes ces modifications, le roi en dernier lieu lui proposa de remettre l'arrangement de cette

1. Le comte de Mier à Metternich; Reggio, 20 mars 1814. P. S. ad Rapport n° 12. *Haus, Hof und Staats-Archiv.*

affaire à l'arbitrage de lord Castlereagh qui sûrement la déciderait en faveur de lord Bentinck, Sa Majesté voulant par là sauver les apparences de sa dignité et ne pas avoir l'air de céder uniquement à la volonté de lord Bentinck.

« Ce dernier s'y est encore refusé, disant que le roi ne voulait par là que gagner du temps et déclara que, s'il n'était pas mis d'abord en possession de la Toscane, *il en chasserait les Napolitains, révolutionnerait le pays, se rembarquerait avec ses troupes pour les débarquer dans le royaume de Naples et y proclamer le roi Ferdinand.*

« Ces déclarations et autres semblables faites avec dureté, propres à inquiéter et exciter le caractère méfiant et emporté du roi, le rendirent furieux et il déclara à son tour qu'il préférait perdre sa couronne que se déshonorer aux yeux de son armée et du monde entier en se conformant aux décisions arbitraires de lord Bentinck.

« *J'ai employé tous les raisonnements possibles auprès du général anglais pour l'engager de se désister de ces prétentions.* Je lui dis que son obstination embrouillerait les affaires en Italie; qu'elle paralyserait les moyens et les forces qui devraient être employés pour la délivrance; que c'était le moment d'agir et non de discuter; que j'étais plus que sûr que son gouvernement l'avait envoyé en Italie pour combattre l'ennemi commun, et non pour entamer des discussions sur le partage futur de ce pays; que, dans des affaires de cette nature, il fallait mettre toute personnalité de côté; que son gouvernement et tout le monde lui donneraient tort dans cette affaire, etc...

« A tous ces raisonnements et beaucoup d'autres semblables, il me répondit que tout cela lui était égal et qu'il ne céderait en rien à Joachim; que son honneur et la dignité de sa nation y étaient intéressés.

« Les choses en sont là, et je crains, connaissant le caractère des personnages, les suites les plus fâcheuses de cette mésintelligence. »

Après avoir joint à cette dépêche les proclamations du vicaire-général et de lord Bentinck distribuées à Livourne lors de l'arrivée de ce dernier, Mier ajoutait :

« Celle adressée aux troupes siciliennes est vraiment de nature à donner au roi les plus grands soupçons sur la bonne foi des Anglais. Les difficultés que font la Russie et la Prusse d'ac-

céder à notre traité d'alliance avec le roi de Naples, les déclarations à cet égard de l'Angleterre, les rapports que le roi reçoit de tous côtés des intrigues de la reine Caroline (Marie-Caroline, femme de Ferdinand), pour intéresser en sa faveur les impératrices et les personnes qui ont de l'influence, les prétentions de lord Bentinck et sa conduite à Livourne, tout cela travaille l'esprit méfiant du roi qui se croit déjà sacrifié, et, dans cette position des choses, on doit difficilement compter sur une coopération active. Il faut le délivrer de ses frayeurs non sans fondement, et alors je suis sûr qu'il agira franchement et avec vigueur[1]. »

Bien que la dépêche si précise, si nette, du comte de Mier suffise à elle seule pour faire complètement la lumière sur les résultats négatifs des premières entrevues de Murat et de Bentinck, les quelques détails qui suivent permettront mieux encore de se faire une idée exacte du caractère du plus extraordinaire des diplomates anglais, de la ténacité, de l'obstination de cet homme à la volonté de fer, que rien ne peut faire plier, qui ne craint pas de désobéir aux ordres de son gouvernement, au risque de se faire désavouer, au risque de se voir dépossédé d'une situation d'autant plus brillante qu'il n'a alors que trente-huit ans, de cet homme dont l'entêtement n'a d'égal que sa réelle valeur et son insatiable ambition.

Le 19, Bentinck était encore à Reggio. Mais, ne voulant plus se retrouver en présence de Murat, il eut un long entretien avec le duc de Gallo, non point comme on pourrait le croire, pour lui laisser entrevoir la possibilité d'obtenir de lui quelques concessions que son orgueil et son amour-propre l'auraient empêché de faire au roi, mais, au contraire, pour exiger une réponse formelle, positive et catégorique, aux conditions qu'il avait posées à Joachim.

Loin de se montrer plus conciliant, Bentinck se montra au contraire, plus cassant et plus intraitable que jamais. Si Murat refuse d'accéder à ce qu'il réclame, à ce qu'il exige, Bentinck, comme il ne craint pas de le déclarer bien nettement à Gallo[2], proclamera le grand-duc et formera un gouvernement provisoire en Toscane. Il ajoute qu'il lui est impossible de perdre son temps

1. Voir *Annexe XLVIII*.
2. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 97, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars 1814. — Cf. Comte de Mier au prince de Metternich 6 avril 1814. Cf. *Annexe XLIX*.

à attendre une réponse; il la lui faut au plus tard, quelle qu'elle soit, le 21 au matin. Et le 21, en effet, sachant par le comte de Mier que Murat ne veut rien céder, il part pour Vérone, où il va soumettre la question à Bellegarde[1].

Mais comme toujours, toutes les fois que, au cours de cette campagne et de ses négociations, il s'est trouvé en présence de réelles difficultés, il ne néglige aucun moyen d'arriver à ses fins et de faire triompher ses idées en préparant le terrain sur lequel il prévoit qu'il va avoir à soutenir de nouvelles luttes. Cette fois encore, aussitôt après l'entretien qu'il a eu avec Gallo, il reconnaît la nécessité de faire sonder à l'avance les dispositions du feld-maréchal, et il lui envoie de nouveau le colonel Catinelli.

« Lord William Bentinck, écrit à ce propos Bellegarde à l'empereur d'Autriche[1], s'est rendu à Reggio au quartier-général du roi de Naples, afin de s'entendre avec lui au sujet de ses opérations, et c'est de Reggio que, dans le même but, il m'a envoyé le colonel Catinelli. Le colonel, ayant quitté Reggio avant la fin des conférences n'a pu par conséquent me faire part que de ses suppositions. »

Tenant à bien disposer Bellegarde en sa faveur, à réveiller des soupçons encore mal éteints, auxquels la lenteur et l'inaction de Murat avaient donné naissance, Bentinck, dans les instructions qu'il a données à Catinelli, a eu naturellement bien soin de lui préciser la nature des communications qu'il est chargé de faire au feld-maréchal. Catinelli se gardera naturellement de lui faire connaître, et les causes réelles de la situation créée par ses prétentions, et les vrais motifs d'une mésintelligence qu'il a volontairement et sciemment provoquée. Catinelli devra se borner à parler des projets d'opérations de lord William Bentinck, et s'appliquer à rejeter sur Murat la responsabilité du nouveau temps d'arrêt apporté à la continuation et à la reprise de l'offensive.

« D'après le dire du colonel, ajoute en effet Bellegarde, il m'a semblé que lord William Bentinck voudrait attendre l'arrivée de son deuxième échelon et qu'*il ne tenait en aucune façon*

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 20 mars, III, 230 1/3. Voir *Annexe XLIX*.

à lier ses opérations avec celles du roi de Naples, qui, de son côté, profite de ce fait pour retarder les opérations que je projetais, et qui, depuis le 16 de ce mois, n'a pas encore pu me fixer le jour que je lui avais demandé. »

La mission spéciale donnée à Catinelli était achevée, et, comme il l'avait fait lors de sa première mission, le lieutenant-colonel était reparti sans plus tarder, le 20, pour Reggio, afin de rendre compte à son chef et de le renseigner avant son arrivée à Vérone.

Bellegarde avait cependant réussi à deviner ce qui se passait ; et les explications du colonel Catinelli avaient dû lui paraître insuffisantes et incomplètes, puisque sa dépêche à l'empereur se termine par ces deux phrases bien significatives :

« Je saurai d'ailleurs bientôt ce qui s'est passé à Reggio et j'en connaîtrai également l'effet par les déclarations du comte de Mier[1]. J'ai fourni à Metternich toutes les explications relatives aux différends qui ont surgi entre les Anglais et le roi de Naples au sujet de la Toscane. »

Obligé de rester du 19 au 21 au matin à Reggio, lord William Bentinck n'y était pas demeuré inactif et n'y avait pas perdu son temps. Il avait mis son séjour à profit pour se renseigner sur les projets et les visées de Murat. Il avait trouvé moyen de voir un certain nombre de personnages de l'entourage du roi, et réussi à leur arracher des confidences en affectant de leur parler sans réserve.

« Il y a, écrira-t-il peu de jours après à lord Castlereagh[2], deux partis à la Cour comme à l'armée : le parti français et le parti napolitain. Les Napolitains, exaspérés d'avoir partagé honneurs et dignités avec les Français, sont partisans de l'alliance anglaise battue en brèche par le parti français. Le parti napolitain excuse et justifie l'inaction, dans laquelle Murat a tenu son armée jusqu'à ce jour. On se défiait de l'Autriche et l'on ne voulait rien faire avant la ratification du traité. Les Napoli-

1. Bellegarde fait allusion ici aux instructions contenues dans les deux dépêches de Metternich à Mier ; Chaumont, 8 mars 1814, citées plus haut.
2. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 97, dépêche 12. Lord Willima Bentinck à lord Castlereagh ; Vérone, 26 mars 1814.

litains eux-mêmes comprennent combien il doit être cruel pour Murat de combattre contre ses compatriotes. Ils m'ont prié d'aider et d'encourager leur roi. »

Et il ajoute encore, probablement sous l'impression que lui ont laissée ses entrevues avec le roi de Naples :

« Faible et indécis de caractère, Murat subit toutes les influences. Sa conduite ne peut donc être que bizarre et changeante. *Du reste, les deux partis sont d'accord pour déclarer qu'il faut augmenter la puissance de Murat et créer l'unité de l'Italie réunie tout entière sous ses drapeaux.* »

L'unanimité des deux partis sur ce dernier point n'était pas faite pour plaire à Bentinck ; aussi ne manque-t-il, après en avoir fait part à lord Castlereagh, de revenir à la charge. On commettrait à son avis une faute, qui aurait bien des chances d'être irréparable, en se laissant aller « à augmenter la puissance d'un allié dont la fidélité est douteuse pendant la guerre, celle d'un prince français dont, pendant la paix, les intérêts seront contraires à ceux de l'Angleterre. Il faut, au contraire, opposer une barrière à son ambition et lui imposer comme limites extrêmes les avantages déjà trop considérables que vaut à Murat son traité avec l'Autriche. »

16 ET 17 MARS 1814. — **Détente dans les relations entre Bellegarde et Murat. — Augmentation des désertions dans l'armée de Bellegarde. — La flottille autrichienne à Riva. — Sortie de la garnison française de Rocca d'Anfo. — Mesures de précaution prises dans la 28e division militaire. — Tentative infructueuse du général Milutinovich sur Castelnuovo.** — Par une singulière bizarrerie l'arrivée de Bentinck à Reggio avait non seulement coïncidé avec une période de calme absolu, mais sa première entrevue avec le roi de Naples avait eu lieu au moment même où, presque entièrement délivré des soupçons qu'il avait pu concevoir sur la sincérité des dispositions du roi, se félicitant du rétablissement d'une entente complète et comptant sur l'effet, certain à ses yeux, des communications que Mier devait faire par ordre de Metternich au duc de Gallo, Bellegarde annonçait à l'empereur d'Autriche que Murat avait accepté le plan d'opérations qu'il avait soumis à son approbation.

Le feld-maréchal n'attendait plus, disait-il, que « la fixation

de la date du commencement des opérations pour attaquer, le vice-roi[1] ».

En réalité le feld-maréchal n'était pas aussi pressé de reprendre l'offensive qu'il voulait en avoir l'air. La continuation du repos complet dont jouissait son armée ne pouvait que lui être profitable. Les Français ne paraissaient pas disposés à l'inquiéter de nouveau, puisque devant Mantoue ils avaient ramené leurs avant-postes derrière le Tartaglione. Enfin, si l'on avait achevé les préparatifs d'établissement des ponts de Bonavigo sur l'Adige et d'Ostiglia sur le Pô, il allait falloir encore un peu de temps pour les jeter, et, grâce au repos dont on jouissait, le feld-maréchal espérait arriver sans trop de peine à mettre fin aux désertions qui, causées par les privations et la mauvaise nourriture, devenaient de jour en jour plus fréquentes[2].

Assez sérieusement malmenée dans le dernier engagement qu'elle avait eu deux jours auparavant, la flottille autrichienne avait pu quitter Malcesine et regagner Riva où l'on allait réparer ses avaries, et la sortie faite par la garnison française de Rocca d'Anfo avait donné d'autant moins d'inquiétude qu'il n'y avait plus de troupes françaises ni dans le Val Camonica, ni dans le Val Trompia, ni même dans le Val Sabbia[3].

D'autre part, le débarquement des Anglais à Livourne avait

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche; Vérone, 16 mars, III, 186 1/2.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 16-17 mars. XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au général Eckhardt; Vérone, 16 mars. III, 192. F.-M.-L. Neipperg; Villafranca, 16 mars, huit heures matin et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Buttapietra, 16 mars, au F.-M. comte Bellegarde, III, 187 et III, 191. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 17 mars, III, 195, et III, 196.

Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« *Le 16... Le maréchal paraît s'être déclaré qu'il veut attendre la paix à Vérone.* En attendant, on s'amuse à faire une mauvaise ligne de fortifications autour de cette ville. Ses murs valent beaucoup mieux, mais on trouve leur circonférence trop grande pour en tirer parti, et on établit pour cela des fortifications qui sont du double plus grandes et beaucoup moins tenables. Le maréchal est aveugle. Comme tel il n'est pas fait pour avoir un commandement et c'est peut-être pour cela qu'il évite tant tout combat. Il ne veut pas avoir d'entrevue avec le roi de Naples, ne pouvant quitter un instant son armée!...

« *Le 17...* Le maréchal a répondu lorsque le lieutenant-colonel Boehm, qui lui était envoyé du quartier-général de Bar-sur-Aube, a insisté sur la nécessité d'avoir une entrevue avec le roi de Naples : « Quoi ! Voulez-vous donc que je quitte mon armée! Qu'est-ce qui se fera si le vice-roi profite de ce moment?... »

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 17 mars, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 17 et 19 mars, III, 197, et III, 219.

fait renaître les alarmes à peine calmées des populations de la Lombardie, alarmes d'autant plus justifiées que, si le prince Camille et le général Fresia avaient prescrit de redoubler de surveillance sur les côtes de la rivière de Gênes, s'ils avaient placé des postes en avant de Sarzana et quelques faibles détachements à Aulla (16 kilomètres nord de Sarzana, 21 kilomètres sud de Pontremoli) et à Pontremoli même, les quelques troupes stationnées dans la 28e division militaire étaient d'autant plus insuffisantes pour s'opposer à la marche des Anglais que l'on craignait d'y voir éclater à leur approche une insurrection générale[1].

Du côté de la Dalmatie et de l'Albanie, on était, il est vrai, arrivé à s'entendre avec sir John Gore qui, tout en déclarant qu'il était disposé à envoyer un de ses bâtiments à Cattaro, voulait cependant en référer d'abord à son gouvernement et y être autorisé, soit par lord Aberdeen et lord Castlereagh, soit, afin d'attendre moins longtemps la réponse, par le général sir Robert Wilson[2]. Il avait donc fallu se décider à agir avant l'arrivée de cette réponse.

L'anarchie n'avait fait que croître en Albanie depuis l'arrêt complet des opérations. Les catholiques et les partisans de l'Autriche, exaspérés par les sévices et les mauvais traitements des Grecs et des Monténégrins, avaient profité de la présence du major Dabovich et du comte Vizcovich pour faire savoir au général Milutinovich que, dès son entrée dans la province, 2.000 d'entre eux le rejoindraient en armes. 200 des leurs étaient prêts, disaient-ils, à se soulever à Cattaro même, où les Monténégrins n'avaient plus que peu de monde. L'apparition du général Milutinovich devait suffire, d'après leurs affirmations, pour pacifier et conquérir les Bouches. Les officiers et les émissaires envoyés par Milutinovich revinrent en lui apportant la confirmation de ces dispositions. Bien qu'il n'ajoutât aux promesses faites à ses émissaires qu'une confiance qui était loin d'être absolue, bien qu'il eût précisément reçu à ce moment l'avis d'une vaste conspiration ourdie par

1. *Archives de la Guerre*. Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 17 mars. Cf. Princesse Elisa au prince Camille; Gênes, 16 mars (Cf. *Carnet historique et littéraire*, décembre 1898).
2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Lespine au F.-M. comte Bellegarde, Trieste, 12 mars, III, 159 et *Operations Journal des Kriegs in Dalmatien*, XIII ad IV, 83, 10 mars, et XIII ad IV, 86, 16 mars.

les patriciens de Raguse qui s'étaient mis en relations avec les troupes que les Turcs avaient sans motifs réunies sur la frontière; bien qu'il eût préféré attendre les deux compagnies et demie du régiment Banal, le bataillon Banderial et les quelques canons dont on lui avait annoncé l'envoi, le général Milutinovich se décida pourtant à se rendre à l'appel de ceux qui lui avaient juré de le rejoindre, le 16 mars, à Castelnuovo. Après avoir assuré la garde de Raguse où il laissa six compagnies et celle de Stagno qu'il confia à une compagnie, il s'embarqua à Raguse sur de mauvaises petites barques et arriva, le 16 au matin, devant Castelnuovo avec un bataillon de Liccaner et deux compagnies de Szluiner. Mais, au lieu du concours qui lui avait été promis, et qu'il attendait pour pousser sur Castelnuovo, ce fut, au contraire, un millier de Monténégrins, qui, sous les ordres du colonel Nitkitz et bien décidés à lui barrer le chemin, vinrent se former en avant de Castelnuovo après avoir déployé le drapeau russe, pendant que d'autres groupes de Bocchèses occupaient les hauteurs au-dessus de Castelnuovo. Le souvenir de l'échec éprouvé sur ce point en 1805 et 1806 par Marmont, les conséquences que pouvaient avoir la prolongation de son absence et les fausses nouvelles qu'on n'aurait pas manqué de répandre à Raguse décidèrent le général autrichien à renoncer à ce coup manqué et à se rembarquer le jour même, afin d'éviter une collision, qu'un seul coup de feu aurait pu rendre inévitable et dont l'issue aurait probablement été désastreuse pour sa petite colonne [1].

18 ET 19 MARS 1814. — **Effet produit sur Murat par les exigences de Bentinck. — Ses lettres au vice-roi et à Fouché. — Epuisement presque total des ressources du trésor italien. — Appréhensions d'un nouveau mouvement offensif des Français sur le Mincio. — Sommations adressées aux commandants de Legnago et de Venise. — Sortie de Treporti. — Le général Fresia concentre les troupes du général Rouyer Saint-Victor à Rapallo.** — L'arrogance avec laquelle lord William Bentinck avait repoussé les propositions de Murat, jointe à la distribution faite à Livourne de la proclamation dans laquelle le vicaire-général déclarait que les troupes anglo-siciliennes étaient destinées à revendiquer les

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des Kriegs in Dalmatien.* Général Milutinovich au général Tomasich; Raguse, 17 mars, XIII, ad IV, 85. — Major Tursky. *Skizze des Feldzuges in Dalmatien*, XIII, 2.

droits des Bourbons sur le royaume de Naples[1], avait tout remis en question et modifié une fois de plus les idées du roi de Naples en faisant renaître dans son esprit des craintes qu'il pouvait cette fois concevoir à bon droit. Il lui semblait, non sans quelque apparence de raison, que si, dès son arrivée, dès le premier entretien qu'il avait eu avec lui, lord William Bentinck n'éprouvait aucun scrupule à fouler aux pieds les stipulations du traité, les garanties que l'Autriche lui avait données, et les droits qu'elle lui avait reconnus, son intérêt et la prudence même lui commandaient de garder les territoires occupés par ses troupes. Dans l'état d'esprit où se trouvait le roi, son caractère méfiant et emporté ne pouvait manquer de le pousser à quelque coup de tête, à quelque imprudence[2].

Et, en effet, sans même attendre que Bentinck fût parti de Reggio, sans patienter jusqu'au moment où il aurait eu connaissance de l'accueil fait par Bellegarde aux prétentions du général anglais, le roi de Naples, furieux et profondément blessé dans son orgueil et sa dignité, n'hésita pas à chercher les moyens de se rapprocher de la France, à renouer avec le vice-roi une correspondance à laquelle le prince Eugène avait mis fin, cinq jours auparavant, aussitôt après avoir reçu la lettre que Murat lui avait adressée après le combat de Reggio.

Sans se laisser arrêter par la gravité de l'acte qu'il allait commettre, sans même envisager les conséquences que pouvait avoir la reprise des communications avec le vice-roi, dès le 18, il profitait d'un prétexte absolument futile pour écrire à Eugène.

« Mon Cher Neveu[3],

« Je vous adresse des lettres de la reine. J'espère que vous serez assez bon pour les faire parvenir à leur adresse.

1. Cf. le mémoire remis au vicomte Castlereagh le 6 septembre 1814 par le duc de Campochiaro et le prince Cariati (art. 23). Nugent ne répondit pas à l'article de ce mémoire dans lequel il est question de cette proclamation, et Bentinck, dans sa lettre à lord Castlereagh de Florence, le 7 janvier 1815, glissa sur ce point en disant simplement que, n'ayant pas ses papiers avec lui, il ne saurait élucider ce point (Voir *Annexe L*).

2. Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« Lord Bentinck fait des prétentions que le roi de Naples n'accordera jamais. Le point principal sera l'occupation de la Toscane. Pourquoi le grand duc n'y vient-il pas pour couper court à toute espèce de discussion qui pourra s'élever à ce sujet? *Personne ne veut plus payer de sa personne pour son bien-être individuel; chacun s'en remet aux autres.* »

3. *Archives des Affaires étrangères. Naples*, V° 140, p[ce] 63, f° 121. Le roi de Naples au vice-roi; Reggio, 18 mars 1814.

« Je suis fâché, mon cher Eugène, *que vous me teniez rancune et que vous ne m'envoyiez plus de journaux.*

« Je vous avais prié aussi de me donner des nouvelles de l'empereur et de la santé de la vice-reine. *Vous me boudez et, certes, vous n'en avez pas motif.* Personne ne vous est plus sincèrement attaché et ne désire plus que moi vous en donner des preuves.

« Adieu, mon cher neveu, croyez à toute mon amitié.

« Votre très affectionné ami,

« J. NAPOLÉON. »

Au moment où il écrivait ces lignes, Murat était, il est vrai, loin de se douter des instructions que le vice-roi avait reçues dans l'intervalle et des propositions qu'il était chargé de lui faire par ordre de l'empereur.

« SIRE[1],

« J'ai reçu la lettre de Votre Majesté d'hier 18 mars.

« Je m'empresse de l'assurer que toutes les lettres qu'Elle m'a envoyées parviendront exactement à leur adresse.

« Je reçois à l'instant une lettre de Sa Majesté l'empereur du 12 courant. *J'ai enfin obtenu l'autorisation de m'arranger avec Votre Majesté. Je La prie de vouloir bien désigner quelqu'un de confiance à cet effet. Tout sera très promptement terminé. Je La prie de suspendre toute opération jusqu'à ce moment. Je Lui demande le plus grand secret.*

« Je prie Votre Majesté d'agréer, etc. »

En réalité, le vice-roi était loin de croire aux succès des négociations qu'il allait entamer par ordre. La confiance dont il faisait étalage dans sa réponse au roi de Naples n'était qu'apparente, puisque, écrivant le jour même à la vice-reine et lui faisant part confidentiellement des instructions contenues dans la dépêche chiffrée de l'empereur, il lui disait tristement :

« Cela est trop tard. Il y a trois mois que je le demande,

1. *Archives des Affaires étrangères. Naples*, V° 140, p^{ce} 64, f° 122. Le vice-roi au roi de Naples; Mantoue, 19 mars 1814. Le vice-roi rendit immédiatement compte à l'empereur de la réponse qu'il venait de faire et lui envoya une copie de cette réponse et de la lettre de Murat (*Ibidem*, p^{ce} 65, f° 123, Mantoue, 19 mars).

mais enfin j'essayerai. Ne parle de cela à personne, car le traité doit être secret[1]. »

Rien ne prouve mieux la précipitation, l'espèce de rage avec laquelle Murat s'était décidé à écrire au vice-roi qu'une lettre adressée par lui au même moment à Fouché, lettre, dont le porteur fut arrêté quelques jours après aux avant-postes français[2], « qui ne contenait rien de bien intéressant » et dans laquelle le roi ne dit pas un mot des avances qu'il venait cependant de faire, ou plus probablement qu'il allait faire, au prince Eugène.

« Mon cher duc[3], j'ai reçu le 13 votre lettre du 7 mars. Quel bonheur elle m'a fait éprouver! Vous le concevrez, vous qui vîtes mon âme si brisée de douleur. L'espérance renaît dans mon cœur. Puissé-je bientôt pouvoir paraître ce que je suis, ce que je serai toujours.

« J'attends avec la dernière impatience la personne que vous m'avez annoncée. Je vous adresse des passeports pour elle. Je tiendrai un officier aux avant-postes. Qu'elle n'ait aucune inquiétude!

« Toutes les puissances ont fait des proclamations à l'indépendance de l'Italie, toutes ont insulté aux braves Italiens, puisque toutes veulent rétablir les anciennes dynasties. Moi seul, je n'ai encore rien dit. *Sans doute, je voudrais réellement cette union et cette indépendance. Moi seul, je puis être entendu des Italiens. Je voudrais donc une proclamation à l'indépendance de cette Italie que l'empereur lui-même doit vouloir sauver! Cette proclamation me servirait de prétexte pour rompre avec les*

1. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 19 mars 1814.

2 Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 22 mars 1814 :

« Sire, Il a été arrêté à nos avant-postes un agent du roi de Naples se disant chargé d'une mission du roi.

« Il m'a été envoyé et j'ai vérifié que sa mission avait pour objet d'aller au devant d'un autre agent secret *envoyé par Votre Majesté au roi de Naples* et de lui remettre un sauf-conduit pour se rendre au quartier-général du roi. Mais l'agent de Votre Majesté, qu'il s'agissait de recevoir et qui n'était autre que M. Laporetti, s'était déjà dirigé par un autre point.

« L'agent du roi de Naples était, en outre, chargé de remettre une lettre au duc d'Otrante. Mais je n'ai pas jugé convenable de le laisser pénétrer pour ce seul objet à l'intérieur, d'autant que j'étais moi-même incertain du point où il pourrait atteindre le duc.

« Je lui ai donc fait repasser la ligne en ne gardant que la lettre adressée au duc d'Otrante.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté cette lettre qui ne contient, du reste, rien de bien intéressant. »

3. Le roi de Naples au duc d'Otrante; Reggio, 18 mars 1814

Autrichiens. Je voudrais donc qu'une phrase dît positivement, que *mon armée s'unira sincèrement à celle des puissances qui voudra l'indépendance de l'Italie et la sauvera du retour des anciennes dynasties.*

« Mon armée fera des prodiges. Elle demande à grands cris à sauver l'Italie. La proclamation des Anglais, celle du prince héréditaire à Palerme qui dit « que son père n'a jamais renoncé « à Naples » doit aussi me servir de prétexte.

« *Nous nous sommes entendus avec le vice-roi. Après avoir repris nos postes, je lui ai fait dire qu'il n'avait rien à craindre de moi.*

« Répondez-moi de suite. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Puis venait en *post-scriptum*, et de la main même de Murat : « Il est impossible que l'empereur ne rende pas justice à mon cœur et à ma conduite. »

Quoi qu'en ait dit le vice-roi dans sa lettre d'envoi, la missive en question était loin d'être dénuée d'importance. S'il est impossible avec un caractère aussi changeant, aussi versatile que celui de Murat de croire à la sincérité de ses intentions et surtout de se fier à la stabilité de ses projets, il est toutefois hors de doute que le roi de Naples songeait sérieusement à ce moment à rompre les liens qui l'unissaient à la coalition et qu'il cherchait un prétexte pour se dégager. Mais, d'autre part, malgré la profonde et cuisante blessure qu'avait faite à son amour-propre le ton autoritaire et cassant de lord Bentinck, on ne saurait se dissimuler que l'arrangement désiré par l'empereur avait peu de chances de se conclure. Murat n'indique à Fouché qu'une partie de son programme et il se garde de faire allusion aux conditions qu'il mettra à l'exécution de cette nouvelle évolution, à ces conditions qui lui étaient d'ailleurs imposées et par le mouvement qu'il avait provoqué dans l'opinion publique et par les idées que ses généraux avaient émises à plusieurs reprises devant lui. Il veut et il désire assurément l'indépendance, l'unité de l'Italie, mais d'une Italie dont lui seul sera le maître depuis les Alpes jusqu'au phare de Messine.

Dès lors, rien qu'en se tenant aux termes mêmes de la dépêche chiffrée de l'empereur, aux réserves qu'il faisait pour le Piémont et pour Gênes, et à sa volonté formellement exprimée

de partager le reste l'Italie en deux royaumes, il était presque certain, que les négociations qu'on allait engager en vue d'un arrangement, n'avaient que bien peu de chances d'aboutir par cela même qu'elles ne pouvaient guère satisfaire les espérances et l'ambition de Joachim.

En attendant, le vice-roi, qui s'était rendu à Peschiera et à Monzambano pendant la journée du 18 et qui y avait passé ses troupes en revue[1], se préoccupait des moyens d'assurer la solde de son armée et de remplir les caisses déplorablement vides du Trésor, afin de parer aux besoins les plus urgents. La détresse avait pris de telles proportions qu'il avait dû avoir recours une fois de plus au prince Camille pour se procurer quelques fonds. Sur la demande du vice-roi, le prince avait dû donner l'ordre « à l'intendant du trésor impérial dans son gouvernement de réaliser 200.000 francs en bonnes espèces et de les mettre à la disposition du payeur de l'armée d'Italie pour la solde des troupes[2]. »

Bien que, d'après les rapports des reconnaissances, on ait cru, au quartier-général de Vérone, que le vice-roi, détachant à nouveau du monde vers le Pô, dégarnissait ses postes le long du Mincio, on n'en avait pas moins redouté une nouvelle attaque venant de Goïto et de Monzambano, on l'avait même cru tellement imminente que Neipperg avait jugé sinon nécessaire, tout au moins prudent, de donner ordre à ses brigadiers de se tenir prêts à parer à toute éventualité[3].

En même temps, soit parce qu'il croyait la garnison de Legnago à bout de ressources, soit parce que l'on avait hâte d'être débarrassé des quelques soucis causés par ses dernières sorties, Bellegarde avait prescrit à Mayer von Heldenfeld d'envoyer une sommation au commandant de cette petite place[4].

Même ordre avait été envoyé en même temps au feld-maré-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 18 mars, neuf heures soir, et 19 mars, III, 138, et III, 143. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 19 mars, III, 219.

2. *Regio Archivio di Stato. Turin. Archivio Camerale*, 96, 10. Le prince Camille Borghese au vice-roi et à l'intendant du Trésor impérial; Turin, 22 mars 1814.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 19 mars, XIII, 3; XIII, 4. Généraux Bogdan et Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; Valeggio et Mozzecane, 18 mars, III, 205 *a* et *b*. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 19 mars, III, 213 et 214.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 19 mars 1814, III, ad 209.

Quatre jours plus tard Mayer von Heldenfeld mandait à Bellegarde (Butta-

chal-lieutenant Marschall, qui, lui aussi, devait sommer le général Seras de capituler. On savait, en effet, que la détresse était grande à Venise, dont les habitants manquaient presque complètement de viande, où le poisson même était rare, où, depuis quelques jours, la population mangeait les chats qui se vendaient 34 soldi la livre et où l'on venait de décréter la levée d'une nouvelle contribution d'un million et demi de lires. Sans parler même de l'intérêt capital qu'on attachait à la reddition de cette grande ville devant laquelle des forces relativement considérables étaient immobilisées depuis plus de 4 mois, Bellegarde et Marschall s'inquiétaient de la fatigue et de la démoralisation des troupes chargées d'assurer l'investissement et que les sorties, assez fréquentes dans les derniers temps, obligeaient à redoubler de vigilance. Mais le moment était mal choisi, puisque, après avoir réussi à repousser les deux attaques tentées, le 8 et le 13, contre la redoute de Cavanella d'Adige, la garnison de Treporti venait de faire une sortie couronnée de succès (nuit du 18 au 19) et de repousser, en longeant le canal de Cordelo, les avant-postes des assiégeants jusqu'à hauteur de Cavallino[1].

La réponse du général Seras ne devait pas se faire attendre. Dans une lettre en date du 21 mars, dans laquelle il traitait d'abord avec Marschall d'une autorisation à donner à des marchands qui désiraient échanger de l'avoine contre du blé de Turquie, le gouverneur de Venise avait abordé la question de la capitulation de façon à ne laisser aucune espérance aux assiégeants d'en avoir bientôt fini avec lui :

« Quant à l'autre proposition que vous me faites, un homme d'honneur n'y répond qu'à la dernière extrémité et je vous prie de croire que je suis fort éloigné d'être arrivé à ce point[2]. »

Malgré cette réponse, Bellegarde attachait un tel prix à la prompte reddition de Venise qu'il ne tarda pas à revenir à la charge.

A l'extrémité occidentale du théâtre de la guerre, on se préoccupait de plus en plus sérieusement des conséquences du

pietra, 23 mars, III, 243) que le commandant de Legnago avait répondu par un refus catégorique à sa sommation.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Vérone, 18 mars, III, 212. *Archivio del Museo Civico. Venise. Giornale che contione quanto e accaduto di militare e politico in Venezia e circondario durante l'Assedio.*

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Seras au F.-M.-L. Marschall; Venise, 21 mars, III, 231 *b* (en français).

mouvement déjà ébauché des troupes de Bentinck. Craignant une tentative de leur part sur le golfe de Rapallo (environ 30 kilomètres sud-est de Gênes), le général Fresia ne proposait rien moins que d'évacuer d'ores et déjà la Spezia dans la crainte de voir la retraite coupée aux troupes qui occupaient ce point ainsi qu'à celles qui gardaient la route de Pise à Sarzana.

Le prince Camille[1] n'avait pas osé prendre sur lui la responsabilité de contremander ce mouvement. Redoutant, toutefois, les conséquences qu'aurait eues la prise de possession sans coup férir de tout le département des Apennins par les Anglais, il avait ordonné à Fresia d'y laisser quelques détachements commandés par un officier énergique, d'enlever de la Spezia la presque totalité de l'artillerie et les munitions, et de réunir à Rapallo la majeure partie des troupes sous les ordres du général Rouyer Saint-Victor pour en former une réserve prête à se porter sur le vrai point d'attaque et à servir d'appui aux détachements d'avant-postes placés sur les parties de la côte qui offraient des accès faciles.

20 MARS 1814. — **Bellegarde veut essayer de corrompre le général Seras. — Nouvelle attaque infructueuse de Cavanella. — Etats de situation de l'armée de Bellegarde. — Désertions et maladies. — Revue de la garnison de Mantoue. — Marche de l'avant-garde anglaise sur Sarzana.** — Bellegarde avait si grande hâte d'en finir avec Venise, de pouvoir se faire rejoindre par la majeure partie des forces retenues depuis si longtemps devant cette place, que, sans même attendre la réponse du général Seras à la sommation de Marschall, il avait, dès le 20 mars au matin, demandé à l'empereur d'Autriche l'autorisation d'essayer d'obtenir à prix d'or la remise de cette ville. Ajoutant foi, sans même se donner le temps de contrôler l'exactitude d'un fait aussi grave, aux propos tenus par un confident de Seras lors d'une entrevue que cet émissaire avait eue avec Marschall, Bellegarde proposait à l'empereur d'offrir un *million* au général Seras et, dans le cas où le gouverneur de Venise consentirait à lui livrer à ce prix la place et la flotte qui s'y trouvait, d'autoriser la garnison à rentrer librement en France[2].

1. *Archives de la Guerre*. Le général Porson au ministre de la Guerre et au général Vignolle; Turin, 19 mars 1814.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche; Vérone, 20 mars 1814, III, 221.

Cf. *Journal du baron von Hügel*.

« *Le 22*... Des négociations secrètes ont été entamées avec Seras pour la

Entre temps, et bien qu'on lui eût affirmé que Seras n'attendait pour s'aboucher avec Marschall que le moment où l'on aurait muni cet officier général des pleins pouvoirs nécessaires, on n'en avait pas moins tenté contre la petite redoute de Cavanella, une nouvelle attaque qui n'avait pas eu plus de succès que les précédentes.

L'impatience de Bellegarde avait d'ailleurs sa raison d'être.

Quoique rien ne pût lui faire prêter au vice-roi l'intention de reprendre l'offensive sur le Mincio, quoique sir John Gore lui eût offert de faciliter le blocus de Mantoue en mettant à sa disposition des canonnières détachées de son escadre, quoique, sur toute l'étendue de sa ligne, il n'y eût eu rien d'autre à signaler que quelques escarmouches absolument insignifiantes, sur son extrême gauche, à Legnago, et sur son extrême droite, devant Rocca d'Anfo, le feld-maréchal s'inquiétait de plus en plus de l'état de son armée, dont les effectifs fondaient à vue d'œil par la maladie, mais plus encore par la recrudescence des désertions. Il croyait ne pouvoir porter remède à une situation dont il s'exagérait la gravité que grâce à l'arrivée à Vérone des troupes employées au blocus de Venise[1]. Il est, d'ailleurs, juste de reconnaître que les chiffres donnés par les états de situation du 1er au 20 mars et du 21 au 31 mars étaient de nature à justifier les alarmes de Bellegarde. Du 1er au 20 mars l'armée autrichienne d'Italie forte, de 111 bataillons et 77 escadrons comptait 252 officiers et 32.289 hommes aux hôpitaux sur un effectif de 84.149 hommes. Ces chiffres allaient s'augmenter encore pendant la dernière décade de mars et s'élever pour les soldats traités dans les hôpitaux au total effrayant de 35.520 hommes[2].

Malgré le calme absolu qui n'avait cessé de régner pendant les derniers jours sur les deux rives du Pô, aussitôt après avoir achevé l'inspection, forcément fort rapide de ses troupes

remise de Venise : outre des conditions honorables, il demande un million. Wilson a déclaré de faire avoir cet argent. Toute l'affaire a été soumise à l'empereur. Seras demande de voir une autorisation de ce dernier pour être sûr que les stipulations d'un traité avec lui seront observées... »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg ; Villafranca, 20 mars, III, 222. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld ; Buttapietra, 20 mars, III, 223. F.-M.-L. Lespine ; Trieste, 26 mars, III, 214, au F.-M. comte Bellegarde et F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Sandra, 22 mars, III, 237.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Etats de situation de l'armée impériale et royale d'Italie du 1er au 20 mars et du 21 au 31 mars, III, 8 *a*, et III, 8 *d*.

de la rive droite du Mincio, le vice-roi était revenu immédiatement à Mantoue, apparemment pour y passer la garnison en revue[1], mais en réalité afin d'être présent à son quartier-général où il s'attendait d'heure en heure à recevoir des communications importantes de Murat.

« Le roi de Naples est très mal avec les Anglais, pas très bien avec les Autrichiens, écrivait-il, ce jour-là à la vice-reine. Cela ne peut durer ainsi.

L'embarras, la perplexité, la situation pénible et difficile du roi lui fournissaient d'ailleurs l'occasion d'ajouter, non sans quelque malice :

« On dit qu'il ne dort plus. La différence qu'il y a avec moi, c'est que je dors très bien[2]. »

Et cependant les sujets de préoccupation ne manquaient pas au vice-roi. Si, pour le moment, il n'avait pas lieu de redouter une reprise immédiate des opérations sur la rive droite du Pô, il n'en était malheureusement pas de même sur la rivière de Gênes. L'avant-garde anglaise se portait vers Sarzana et la Magra. Fresia, qui n'avait pas assez de monde à Gênes pour résister sérieusement et qui redoutait de plus en plus une attaque simultanée à la Spezia et dans les environs de Gênes, réclamait à grands cris quelques bataillons de renfort au prince Camille et au vice-roi, tous deux dans l'impossibilité de satisfaire à ses demandes[3]. Le moindre mouvement exécuté par les Anglais devait donc fatalement aboutir à la perte de la Ligurie, et le danger, auquel on ne pouvait parer faute de troupes disponibles, était d'autant plus imminent que lord William Bentinck, il n'était pas permis d'en douter, n'avait pu, dès son arrivée à Livourne, manquer de porter toute son attention sur un état de choses si favorable à ses projets.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 21 mars, huit heures soir, III, 226.
2. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 20 mars 1814.
3. Cf. *Archives de la Guerre.* Le prince Camille au ministre de la Guerre; Turin, 20 mars 1814.

21 MARS 1814. — **Lord William Bentinck et le général Balachoff à Vérone. — Mesures de précaution prises par Lechi à Livourne. — Protestations de Montrésor contre l'itinéraire donné aux garnisons de Rome et de Civita-Vecchia. — Nouveaux désaccords entre Murat et Nugent.** — « Lord William Bentinck et le roi de Naples n'ont pu arriver à s'entendre au sujet de la Toscane », telle est la première phrase de la lettre par laquelle Bellegarde informait l'empereur d'Autriche[1] et Metternich de l'arrivée simultanée à Vérone, de Bentinck, du général Balachoff, « chargé par le tzar de signer un traité avec le roi de Naples », et du comte de Mier qui, désireux d'aplanir les difficultés, avait rejoint Bentinck au quartier-général du feld-maréchal.

Si, surtout depuis la bataille du Mincio, la position de Bellegarde était devenue assez difficile, au point de vue purement militaire, sa situation politique n'était guère plus favorable. Comme l'a fait très justement remarquer l'auteur d'un livre à peu près oublié aujourd'hui[2], Bellegarde avait devant lui, un ennemi solidement établi dans une position protégée par de bonnes forteresses, un lac profond et un grand fleuve qui n'offrait que peu de points de passages, sur sa gauche, une grande ville maritime bien défendue par sa garnison, sur ses derrières et dans les provinces occupées par son armée, des maladies contagieuses et épidémiques qui affaiblissaient et démoralisaient ses troupes.

La politique lui avait, il est vrai, promis deux alliés. Mais l'un était de plus en plus déçu dans ses espérances et voyait reculer et ajourner de jour en jour l'exécution des promesses qui l'avaient attiré dans la coalition. Et cependant il n'aurait pas été, et il n'était pas encore aussi difficile que l'autre à amener à une concordance complète de vues et d'opérations avec le commandant en chef de l'armée autrichienne. L'autre, autoritaire, cassant, n'acceptant ni conseils, ni observations, intimement convaincu qu'il avait le droit de parler haut et d'imposer ses volontés, parce que son gouvernement, auquel il ne se faisait d'ailleurs aucun scrupule de désobéir, fournissait des subsides à la coalition, subordonnait une coopération tardive, mais dont Bellegarde reconnaissait l'importance, à la satisfaction préalable d'exigences démesurées.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Feld-Maréchal comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche ; Vérone, 21 mars 1814, III ad 230 1/3.

2. *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre au 1er janvier* 1816, etc., par M. de Montvéran.

Le roi de Naples et lord William Bentinck n'étaient et ne pouvaient même pas être d'accord, et, sous ce rapport, sans parler même de l'incompatibilité des deux caractères, les torts n'étaient pas du côté de Murat. On lui avait promis un traité de paix avec l'Angleterre et il n'avait encore pour tout instrument officiel qu'un armistice mal conçu et intentionnellement mal défini, un armistice tellement vague que la moindre mésintelligence pouvait servir de prétexte pour le dénoncer ou le violer. Par la faute de Bentinck, la première rencontre de Murat et de Bentinck, loin d'amener une détente dans leurs rapports, avait été bien près d'amener une rupture.

A leur mésintelligence, sourde et latente jusqu'ici, avait succédé depuis l'entrevue de Reggio un antagonisme nettement déclaré, et que Bellegarde, malgré la venue du colonel Catinelli à Vérone, se refusait encore à croire aussi profond et aussi dangereux qu'il l'était en réalité. Malgré cela, le feld-maréchal avait trop l'habitude des hommes et trop de perspicacité pour n'avoir pas deviné, au milieu des communications forcément incomplètes que Catinelli avait été chargé de lui faire, l'existence de divergences sérieuses entre ses deux alliés. Il se dissimulait si peu les difficultés qu'il allait rencontrer dans la conférence fixée au lendemain, il était tellement convaincu de l'impossibilité d'arriver à arracher à Bentinck les concessions nécessaires pour satisfaire Murat et, par suite, de l'inutilité de ses efforts, qu'avant même de s'être entretenu avec le général anglais, il avait cru sage de mettre l'empereur au courant de la situation. Il est vrai que, loin de parler à son souverain de l'opiniâtreté irréductible de lord William Bentinck, c'est encore le roi de Naples qu'il incrimine à nouveau, et c'est à Murat qu'il reproche une fois de plus sa duplicité et son inaction.

« Le résultat de notre conférence va dépendre entièrement de l'entrevue que nous aurons à Reggio avec le roi de Naples afin de mettre un terme à sa conduite douteuse et de donner à la guerre en Italie cette sûreté dans les opérations qui seule peut conduire au succès. »

Il aurait cependant été d'autant plus urgent de régler immédiatement et définitivement la situation que la tension des rapports menaçait de plus en plus de donner naissance à des conflits. D'une part, en effet, Murat songeait si peu à céder Livourne

aux Anglais que Lechi rendait compte au roi des ordres donnés et des mesures prises par lui pour mettre les forts de cette ville à l'abri d'un coup de main ; et que, d'autre part, le général anglais Montrésor, ayant fait connaître à Lechi qu'il ne tolérerait pas le passage des garnisons françaises se rendant de Rome et de Civita-Vecchia, à Gênes, le général napolitain avait aussitôt écrit au lieutenant-général de la Vauguyon pour lui conseiller de suspendre leur mise en route et en tout cas de modifier leur itinéraire[1].

Ce n'était pas, d'ailleurs, presque au lendemain d'une entrevue aussi orageuse que celle de Reggio qu'il fallait s'attendre à voir le roi de Naples, oubliant ses anciens et ses nouveaux griefs, imprimer à ses opérations une impulsion qu'il ne s'était guère soucié de leur donner jusque-là. On ne saurait donc s'étonner de voir Nugent constater, dans sa dépêche à Bellegarde[2], qu'il n'y a rien de changé à la situation depuis l'expédition de son dernier rapport.

La présence de l'artillerie autrichienne et napolitaine à Croce di Boretto (environ 3 kilomètres est de Brescello) avait cependant fait supposer aux Français qu'on pourrait avoir l'intention de passer le Pô sur ce point. Aussi, après avoir canonné le 17 les bateaux qu'on avait négligé de bien garer, ils avaient, depuis cette époque, travaillé à se retrancher de ce côté, renforcé leurs postes de Casalmaggiore jusqu'à l'Oglio et établi des batteries à Casalmaggiore et à Viadana.

Dans ces conditions, Nugent en était venu à concevoir de nouveaux soupçons, basés d'une part sur le peu de chances de succès que présentait désormais le passage du Pô sur un point où l'ennemi était en éveil, de l'autre sur le fait que Casalmaggiore lui semblait trop près du Mincio pour permettre à Bellegarde de profiter du détachement que le vice-roi pourrait être amené à faire de ce côté. Une fois de plus, Nugent était de nouveau en désaccord avec Murat. Il avait même tenu à faire connaître sa manière de voir au feld-maréchal, en déclarant au général Eckhardt « que le roi de Naples se trompait et se trompait même peut-être bien volontairement ».

Nugent pensait, en effet, que, même dans le cas où le vice-roi enverrait des troupes, non seulement à Marcaria, mais

1. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Lechi au roi de Naples ; Livourne, 21 mars et Florence, 22 mars 1814.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Reggio, 21 mars III, 230.

jusque sur les rives du Pô, rien ne l'empêcherait de ramener ces troupes en une seule marche sur leurs anciennes positions, dès que Bellegarde ferait mine de reprendre l'offensive sur le Mincio.

Nugent allait même bien plus loin : pour lui « Murat n'avait *jamais sérieusement songé à passer le Pô à Brescello* » ; et il motivait son appréciation par le fait qu'un passage de rivière est généralement condamné à échouer dès qu'on a révélé à l'adversaire le point sur lequel on se propose de l'exécuter. Il fallait donc renoncer, à son avis, à cette opération et en entreprendre une autre qui aurait facilité la marche en avant des Anglais. Tout semble indiquer, tout permet de croire et d'affirmer que Nugent s'était laissé séduire par les déclarations de Bentinck et que, depuis la conférence de Reggio, il avait à nouveau caressé l'espoir et entrevu la possibilité de se séparer de Murat, pour opérer de concert avec les Anglo-Siciliens. Les deux dernières phrases de sa dépêche autorisent tout au moins à le supposer :

« Votre Excellence doit, d'ailleurs, avoir été mise par le colonel Catinelli au courant des plans et des projets de lord William Bentinck. En exécutant un mouvement sur Borgotaro et par la montagne sur Bobbio (sur la rive droite de la Trebbia, 42 kilomètres sud-ouest de Plaisance), en envoyant en même temps de forts détachements sur Alexandrie, on obligerait les Français à abandonner la ligne du Taro et à se replier sur Plaisance. »

Soit qu'il eût prévu et deviné les résultats de l'entrevue de Bentinck et de Nugent, soit qu'Eckhardt lui eût fait part des remarques et des objections de ce dernier, toujours est-il que Murat avait cru nécessaire de prouver au général autrichien placé sous ses ordres qu'il avait toujours l'intention de passer le Pô à Brescello. En effet, Nugent venait à peine d'expédier sa dépêche, qu'il recevait du général Millet[1] l'ordre de faire travailler au pont du Pô et l'avis que le roi mettait à sa disposition la compagnie des marins de sa garde. Le roi sachant, de plus, par le général Eckhardt, que Bellegarde lui avait donné l'ordre de faire remonter sa flottille vers le pont de Bor-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général comte Nugent ; Reggio, 21 mars 1814, III, 230 1/2 *b* (en français).

goforte et d'essayer de le détruire ou tout au moins de l'endommager, avait, de plus, chargé Millet de lui réitérer cet ordre.

Malgré cela, Nugent, qui se rendit le soir même de Reggio à Parme, afin d'inspecter le lendemain les postes du Pô, persistait à croire à l'impossibilité de jeter un pont et de forcer le passage. « On a fait, trop de bruit autour de cette entreprise répétait-il dans une deuxième dépêche[1]. » Quant à l'ordre que venait de lui donner le général Millet, il en attribuait l'envoi aux représentations faites par le général Eckhardt, qui avait dû essayer de convaincre le roi de la nécessité de reprendre sans plus tarder les opérations actives. Comme on n'en voulait rien faire, on s'était estimé heureux de se rejeter à corps perdu « sur l'établissement du pont et de s'en servir comme d'un prétexte, afin de se donner à tout prix l'air de vouloir entreprendre quelque chose. »

22-27 MARS 1814. — **Bellegarde et Bentinck. — Les conférences de Vérone.** — En dehors même de l'importance capitale des questions qu'on y discuta, les deux premières entrevues que lord William Bentinck eut à Vérone avec Bellegarde, en présence de sir Robert Wilson, chargé d'en rédiger le procès-verbal, et à la seconde desquelles assista le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg, font si bien ressortir le caractère et les visées des personnages, que, malgré la longueur de ces différents documents, nous avons cru indispensable de reproduire *in extenso* la note que lord William Bentinck établit à la demande du feld-maréchal et celle par laquelle ce dernier chercha vainement, en insistant sur la nécessité de subordonner les intérêts particuliers aux intérêts généraux de l'Europe et de la coalition, à aplanir les difficultés à l'aide d'un arrangement qu'il allait faire proposer au roi de Naples.

Afin qu'il soit toutefois possible de mieux apprécier l'ensemble de la situation, il nous a semblé utile d'emprunter au préalable quelques lignes à la dépêche que Bentinck adressa à lord Castlereagh, aussitôt après avoir reçu la réponse du feld-maréchal à la note qu'il lui avait envoyée. Les entrevues qu'il vient d'avoir avec ce personnage lui ont suffi pour concevoir une assez triste idée du commandant en chef de l'armée autrichienne. Il s'en faut de peu qu'il n'aille jusqu'à déclarer à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Reggio, 21 mars, III, 230 1/2 *a.*

lord Castlereagh qu'il est tombé de Charybde en Scylla. En tout cas, il traite et juge Bellegarde à peu près aussi durement qu'il n'a cessé et qu'il ne cessera jamais de traiter le roi de Naples.

Comme Murat, Bellegarde est, lui aussi, un fourbe qui s'acharne à lui faire croire ce qu'il sait être faux. C'est un homme indécis, hésitant, qui compte sur le temps et sur les événements qui se chargeront, eux, de fournir les solutions auxquelles il ne veut pas se résoudre. « Il fuit les difficultés de peur de se compromettre. » Et, s'il faut croire à la lettre tout ce que dit Bentinck, ce serait lui qui aurait eu l'idée d'échanger des notes écrites, qui aurait tenu à lui écrire pour lui exposer ses idées.

Nugent lui-même, auquel il a cependant fait des avances intéressées lors de leur rencontre à Reggio, n'est guère mieux traité. Ses troupes sont un ramassis de mercenaires croates et de maraudeurs qui pillent, volent et saccagent tout, pendant que leur chef fait luire aux yeux des Italiens la chimère de l'indépendance de l'Italie et de l'abolition de la conscription.

Enfin, après avoir, une fois de plus, donné libre cours à sa haine contre Murat, « dont l'avidité était aussi grande que la fausseté et qui se refuse uniquement à évacuer la Toscane, parce qu'il n'a pas encore eu le temps d'en tirer ce qu'il voulait », Bentinck n'avait pas manqué d'enregistrer avec un soin tout particulier certains propos que Bellegarde aurait tenus au cours de leur conversation [1].

Bien que la réponse que l'on lira plus loin permette de conclure dans un sens absolument opposé, « le feld-maréchal aurait, disait-il à Castlereagh [1], reconnu le bien-fondé de ses réclamations, déclaré qu'il était impossible d'avoir confiance en Murat, affirmé que Joachim était en correspondance avec le vice-roi et ajouté que, en fin de compte, Murat se rangerait du côté du plus fort. »

Parlant ensuite incidemment de l'arrivée à Vérone du général russe Balachoff, de l'espèce de conseil de guerre tenu en présence de Balachoff, de Mier et de Neipperg, conseil auquel il avait assisté avec sir Robert Wilson, lord William Bentinck, se contentait de mander à Castlereagh que l'on y avait

1. *Record Office. Foreign Office, Sicily*, V• 97. Dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars 1814.

décidé de charger Balachoff et Mier de reprendre avec Murat les négociations relatives à la Toscane.

En somme, et c'était là la cause réelle de sa mauvaise humeur, c'était là ce qu'il ne voulait ni s'avouer à lui-même, ni communiquer à Castlereagh, il était obligé de reconnaître qu'il n'avait pu obtenir le résultat qu'il avait désiré. Il avait espéré en venant à Vérone conférer avec Bellegarde, amener le feld-maréchal à rompre définitivement et ouvertement avec Murat. Au fond, il lui fallait bien reconnaître par devers lui qu'il avait complètement échoué et que Bellegarde, ne se croyant pas en mesure de tenir tête au vice-roi et à l'armée napolitaine, était d'autant plus décidé à tout mettre en œuvre pour retenir Murat dans la coalition, pour s'assurer sa confiance et son concours, que Mier, arrivé de Reggio presque en même temps que lui, partageait entièrement la manière de voir du feld-maréchal.

Après ce préambule, nous laisserons maintenant la parole à lord William Bentinck[1].

« Votre Excellence est au fait de ce qui s'est passé entre Murat et moi relativement à l'occupation de la Toscane et que dans ma dernière entrevue avec le duc de Gallo, j'ai demandé une réponse définitive à la question préliminaire : « Si Murat voudrait me céder une portion de la Toscane », m'expliquant que, « quant à la portion même qu'il voudrait céder, cela deviendrait le sujet d'une deuxième question ».

« Votre Excellence sait également :

« 1° Que, dans toute expédition venant par mer, on demande avant tout un port où les bâtiments de transport, les magasins, les munitions et les malades puissent être comme dans une place de sûreté ; principe qui a été suivi en Espagne, où cependant on n'a jamais douté de la loyauté, de la bonne foi et de la fidélité du gouvernement, non plus que de l'affection de ses habitants, et où néanmoins des places de sûreté ont été demandées et obtenues ;

« 2° Qu'une force qui, sans compter les officiers et sous-officiers, monte déjà à présent à 14.000 soldats présents sous les armes et qui, dans la suite, recevra probablement une grosse

1. *Record Office. Foreign Office, Sicily*. V° 97 (*Annexe* 2 à **dépêche** 12) Lord William Bentinck au F.-M. comte de Bellegarde; Vérone, 25 **mars 1814** (en français).

augmentation, ne pourra pas, puisqu'elle doit agir dans la rivière de Gênes, vivre du pays où elle agira, comme c'est le cas des autres armées en Italie; que, par conséquent, elle sera obligée de tirer ses vivres de loin;

« 3° Que la limitation (*sic*) des moyens de transport exige impérieusement qu'on aille chercher les provisions nécessaires aux troupes débarquées dans les contrées les plus proches.

« Mais, si l'on considère que le total de la force que Murat devrait mettre en campagne monte seulement à 30.000 hommes, qu'il n'en a pas même 20.000 en deçà des Apennins et finalement que Murat a à sa disposition pour la subsistance de son armée *tout le sud de l'Italie, pays dont le droit d'occupation n'a pas encore été reconnu par la Grande-Bretagne*, j'ose espérer qu'on ne mettra pas en doute la justice, la modération et la nécessité de ma prétention.

« Cependant l'active coopération de Murat ayant paru à l'Autriche indispensable au succès de ses armes en Italie, et la Grande-Bretagne s'étant prêtée à cet arrangement, je crois de mon devoir de subordonner entièrement mes sentiments à la décision de Votre Excellence, sur quirepo sent la responsabilité et la tâche principale de la guerre en Italie. En conséquence, je prends la liberté de déclarer à Votre Excellence que je suis prêt à abandonner mes prétentions sur la Toscane, dès qu'Elle les croirait un obstacle au concours de Murat; mais je dois, en même temps, lui annoncer que, manquant de la sûreté et du pays nécessaire à la subsistance de ma troupe, *je dois la ramener et m'en aller*. En même temps que j'agis ainsi, croyant par là me conformer aux vues du gouvernement britannique, je crois devoir, et comme ministre de Sa Majesté Britannique et comme commandant de ses forces dans la Méditerranée présenter à Votre Excellence mon opinion sur le présent état de nos relations politiques.

« Votre Excellence sait que *je n'ai jamais bien auguré d'une alliance avec Murat*. J'ai dit au général comte de Neipperg que je craignais que, Murat étant resté jusqu'au dernier moment avec Bonaparte, celui-ci pourrait très bien avoir tenu à l'autre à peu près les paroles suivantes :

« Mes affairés paraissent désespérées. Ici vous ne pou-
« vez m'être d'aucune utilité. Partez; tâchez de sauver votre
« royaume par une alliance avec l'Autriche; occupez le plus
« d'Italie que vous pourrez; faites-nous le moins de mal pos-
« sible et attendons des jours plus favorables. »

Que ces propos aient été tenus ou non, il est indubitable que toute la conduite de Murat les rend bien probables.

« J'ai soutenu aussi que, même en admettant la possibilité que Murat fût sincère, on pouvait néanmoins avec beaucoup de probabilité prévoir qu'il serait toujours un mauvais allié ; que, étant récompensé d'avance et n'ayant aucune perspective d'un avantage additionnel, il ne serait que bien peu ou rien, ou que, guidé par une vanité et une ambition sans bornes, il tâcherait d'augmenter sa puissance et son influence, peut-être même qu'il tendrait à la suprématie de l'Italie entière, qu'il finirait par devenir un très dangereux allié et qu'il serait en tout cas un voisin plus dangereux encore.

« Considérons à présent quelle a été la conduite de Murat :

« 1° A-t-il rempli ce traité avec l'Autriche, dont l'objet, *l'unique objet*, était *sa coopération immédiate ?*

« 2° N'était-elle pas, cette coopération, dans le cas qu'il eût été sincère, également nécessaire à son propre salut qu'elle pouvait l'être à la cause commune?

« 3° N'a-t-il pas plutôt agi comme si ses craintes venaient des alliés, et non de Bonaparte?

« 4° Quels pouvaient être le sentiment naturel et la politique d'un homme qui déserte la cause de Bonaparte, sinon de se jeter de tout son poids dans la balance de ses ennemis et de prendre le devant dans cette lutte? Quel espoir pouvait-il avoir d'échapper à la vengeance de Bonaparte, si celui-ci remportait à la fin la victoire?

« 5° De quelle manière n'a-t-il pas occupé les différentes parties de l'Italie évacuées par les Français ? Cette occupation n'a-t-elle pas plutôt l'air d'une occupation permanente que temporaire ?

« 6° Et le langage de tous ses officiers et de lui-même n'est-il pas qu'il faut réunir toute l'Italie et que c'est à lui d'être le chef de l'indépendance italienne?

« 7° Ce langage ne s'accorde-t-il pas exactement à celui de Bonaparte ?

« 8° Comment expliquer la peine qu'il se donne pour retenir à son service les officiers français, quand il sait fort bien qu'ils ne serviront jamais contre leurs concitoyens?

« 9° *Comment expliquer ses fréquentes et presque continuelles communications avec des autorités et des employés français, avec Fouché, avec l'avant-garde ennemie, et dernièrement, avec plus d'activité que jamais avec le quartier-géné-*

ral du vice-roi? Et tout cela, sans la connaissance du ministre autrichien, sans l'en prévenir et sans lui en dire la moindre chose?

« 10° Finalement, y a-t-il un seul homme en Italie, un seul homme, un seul officier dans le corps autrichien qui opère sur la rive droite du Pô, qui *aurait de la confiance dans la sincérité de Murat? Est-ce que Votre Excellence ou moi en a la moindre?* L'opinion n'est-elle pas générale que l'objet de cet homme n'est que de gagner du temps, qu'il profite et profitera de tout prétexte pour ne rien faire, attendre la fin de la lutte et alors se ranger du côté le plus fort?

« Avec de pareilles circonstances, je pense qu'il vaut beaucoup mieux attaquer le danger de front et y porter remède, tandis qu'on a encore le temps. Je voudrais mettre la sincérité de Murat à l'épreuve. La question de la Toscane, dès que ma demande est jugée raisonnable, fournit une meilleure occasion que toute opération militaire où un acte d'infidélité pourrait exposer le salut de toute l'armée.

« Mon idée serait que Votre Excellence lui déclarât: qu'Elle reconnait la *raisonnabilité* (*sic*) de ma proposition et qu'Elle y consentît. Il faudrait en même temps que le ministre d'Autriche et le général Balachoff présentassent au duc de Gallo une note écrite avec force et tendant au même but, déclarant Murat responsable de toutes les conséquences qui suivraient une négative de sa part.

« Quant à la portion de la Toscane que les troupes britanniques devront occuper, j'ai l'honneur de déclarer que je m'en remettrai entièrement à la décision du comte de Mier et du général Balachoff. Mais on me permettra en même temps de donner là-dessus mon *opinion* que, *considérant le caractère plus qu'équivoque de la conduite de Murat*, il serait bien plus *conductive* (*sic*) à notre sûreté future que *toute la Toscane se trouvât dans les mains des troupes britanniques ou dans celles du grand-duc*, afin que les ressources de cette province puissent être employées à sa propre protection et à la formation d'une force militaire capable de balancer la force bien suspecte de cet allié.

« Si Murat persiste encore à refuser cet arrangement, ce sera alors à Votre Excellence à décider sur la proposition que j'ai eu l'honneur de lui soumettre dans la précédente partie de cet écrit, c'est-à-dire *de choisir entre une coopération britannique ou une coopération napolitaine*. Je prendrai seulement la liberté de protester contre toute demi-mesure et tout délai qui

ne peut conduire qu'à nous rendre plus faibles et à rendre l'ennemi plus fort. Mon opinion de l'*insincérité* (*sic*) de Murat est claire et décidée. Son refus à cet arrangement, qui seul peut rendre l'assistance britannique efficace, et *une assistance avec laquelle*, comme il s'est souvent exprimé, *il défierait le monde entier*, est selon moi la preuve la plus claire. *Ou il ne souhaite pas cette assistance, ou il doit être prêt à tout sacrifice pour l'obtenir. Ne la souhaitant pas, il est clair qu'il joue un faux rôle.*

« Je pense que la question ne peut pas être portée trop tôt à une décision. Cela peut se faire de deux manières :

« Ou Votre Excellence se refusera à s'y entremettre, laissant que la question s'arrange entre moi et Murat.

« Ou bien, si sa conduite prend une direction hostile, comme on a tout le motif de le croire, Votre Excellence pourra ordonner au général Nugent de me joindre par Pontremoli avec le corps qu'il a sous ses ordres. Renforcé par lui, je n'ai pas le moindre doute que je pourrai empêcher un des ennemis de la coalition d'agir contre elle et de plus que je pourrai activer les ressources des provinces italiennes au-delà des Apennins en faveur de la cause commune. »

S'il eut mieux connu le feld-maréchal, Bentinck se serait vraisemblablement épargné la peine absolument inutile qu'avait dû, malgré les inépuisables ressources de son esprit, lui coûter la rédaction d'une note dont on ne peut se défendre d'admirer à la fois la remarquable habileté et la prodigieuse perfidie. Bellegarde n'était pas homme à tomber dans le piège que le général anglais voulait lui tendre. Si Bentinck avait peut-être espéré que le généralissime de l'armée autrichienne d'Italie consentirait à assumer une responsabilité devant laquelle, malgré son audace et sa ténacité, il essayait de se dérober, et à envoyer au roi de Naples cette mise en demeure, cette espèce d'ultimatum dont il l'avait menacé, il allait d'autant moins tarder à être fixé sur ce point que, dès le lendemain, Bellegarde lui faisait remettre une réponse claire et nette, et dans laquelle le diplomate le plus méticuleux aurait peine à trouver un mot à reprendre.

« MYLORD[1],

« Dans la note que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me

1. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 97 (*Annexe* 3 à la dépêche 12),

remettre hier, Elle me fait part que, dans sa dernière entrevue avec le duc de Gallo, Elle a demandé une réponse définitive à la question : « Si le roi de Naples voudrait céder à Votre Excellence une portion de la Toscane », la portion qu'il voudrait céder devant devenir l'objet d'une deuxième question.

« Votre Excellence remarquera que, l'active coopération du roi de Naples ayant paru à l'Autriche décisive pour le succès de ses armes en Italie, et la Grande-Bretagne s'étant prêtée à cet arrangement, Votre Excellence est décidée à diriger sa conduite d'après ce point de vue. Votre Excellence déclare, en conséquence, qu'Elle est prête à abandonner ses prétentions sur la Toscane, dès que je les croirai un obstacle à la coopération du roi de Naples; mais elle déclare aussi que, dans ce cas, manquant de la sûreté et des moyens de subsistances pour ses troupes, Elle se trouverait dans la nécessité de se rembarquer et *qu'ainsi j'aurais à choisir entre une coopération napolitaine ou britannique*.

« Le principe qui a guidé la conduite des alliés dans cette guerre, a été de chercher à réunir contre la prépondérance de l'empereur Napoléon le plus de forces possible. Tel a été le but du traité particulier de l'Autriche avec Naples. Ce principe, le *seul qui puisse garantir des succès définitifs aux alliés*, devant aussi me diriger dans la conduite que j'ai à tenir en Italie, loin de me permettre de m'arrêter à l'idée de l'alternative que Votre Excellence me propose, me commande, au contraire, de l'éloigner comme dangereux à nos intérêts communs et m'engage à solliciter la coopération de Votre Excellence, comme une des choses les plus intéressantes pour la guerre en Italie, en même temps que je réclame de Sa Majesté le roi de Naples tous les effets du traité qu'il a signé et des engagements qu'il a pris.

« Dans cette situation, il est donc devenu un de mes devoirs de chercher à aplanir les difficultés que trouve Votre Excellence à la coopération des forces sous ses ordres, comme de prier Votre Excellence d'éviter tout ce qui pourrait mettre un obstacle à celle du roi de Naples et paralyserait ainsi les efforts qui doivent se faire en Italie en faveur de la cause de l'Europe.

« L'occupation de la Toscane est l'objet de la discussion qui

F.-M. comte Bellegarde à lord William Bentinck. Vérone, 26 mars 1814 (en français).

s'est élevée entre le roi de Naples et Votre Excellence. Avant de traiter les détails de cette question, il est nécessaire d'en bien déterminer la nature

« Parmi les déterminations des hautes puissances alliées relatives à l'état futur de l'Italie, il a été stipulé que Son Altesse Impériale le grand-duc de Würzburg serait mis en possession de la Toscane et que son gouvernement y serait établi, dès que l'empereur Napoléon aurait été forcé de l'évacuer.

« Il résulte de ce principe que ni les troupes britanniques ni les troupes napolitaines ne peuvent former des prétentions à l'occupation de la Toscane, qu'autant qu'elle reste nécessaire à la sûreté des opérations générales de la guerre. C'est donc sous ce seul point de vue qu'il faut considérer la question.

« Soit que Votre Excellence agisse dans la rivière de Gênes, soit qu'elle se porte en deçà des Apennins vers le Pô, je reconnais qu'il est également indispensable pour Elle qu'Elle soit en possession d'un port et d'une étendue de pays qui puisse servir de base à ses opérations et aider à la subsistance de ses troupes. Mais cette nécessité entraîne-t-elle celle de l'occupation de toute la Toscane? Je ne crois pas que ce soit l'opinion de Votre Excellence. Il ne s'agit donc pour la satisfaire que de déterminer une ligne qui désigne la partie dont l'occupation est nécessaire à la sûreté de ses mouvements ultérieurs.

« Le roi de Naples a besoin d'une communication directe avec ses Etats. Cette route de communication traverse la Toscane. Ainsi donc la question relative à ce pays pourrait se résoudre de la manière suivante :

« Le grand-duc y serait proclamé et installé. Toute autorité étrangère devrait y cesser et toutes les mesures que nécessiterait l'état intérieur de pays ou le soin de sa propre défense ne pourraient être prises que de concert avec ce gouvernement, duquel seul émaneraient les ordres.

« L'armée napolitaine occuperait une portion qui lui servirait de ligne de communication. Une convention particulière déterminerait les lignes nécessaires à cette démarcation.

« Votre Excellence a trop exprimé le désir de contribuer de tout son pouvoir à la délivrance de l'Italie, pour que je ne me flatte pas que cet arrangement lui convienne.

« Je profite, en conséquence, de l'arrivée de Son Excellence le général Balachoff, chargé par Sa Majesté l'empereur de Russie de traiter avec le roi de Naples, pour l'inviter d'aider M. le

comte de Mier[1] de ses bons offices et de se se réunir à lui pour la négociation de l'arrangement que j'ai l'honneur de vous proposer.

« Il est tellement une conséquence du traité que nous avons conclu avec le roi de Naples que je ne puis pas douter que le roi y souscrive. Cependant, dans tous les cas, *quels que soient les doutes qu'ait Votre Excellence sur la sincérité du roi de Naples*, je dois solliciter Votre Excellence de se maintenir vis-à-vis du roi dans des rapports tels qu'ils ne puissent pas devenir un obstacle à sa coopération et que surtout nous ne soyons pas privés de celle de Votre Excellence. Elle sentira combien il est urgent d'écarter toute question qui retarde le premier but que nous devons remplir.

« Toutes les difficultés seront faciles à traiter quand le grand objet de la guerre sera atteint. »

Ce n'était assurément pas là la réponse que Bentinck avait espérée. Et, avec son caractère entier, hautain et despotique, la leçon et les conseils qu'on lui donnait ne pouvaient manquer de l'exaspérer et d'accroître encore la vivacité de ses rancunes et de sa haine contre Murat.

A-t-il, comme on l'a prétendu, cédé à un mouvement de colère qu'il aurait été impuissant à réfréner. S'est-il jugé offensé par les observations de Bellegarde et de Neipperg qui lui rappelaient les ordres qu'il avait reçus du gouvernement anglais ? A-t-il réellement rompu brutalement avec eux en leur tournant le dos? C'est là chose absolument secondaire et relativement insignifiante. Pour notre part, nous sommes plutôt portés à en douter, non que lord William Bentinck en fût incapable, mais parce qu'il y aurait fait allusion dans les quelques lignes écrites après la réception de la note de Bellegarde et par lesquelles se termine la longue dépêche qu'il adressa le jour même au vicomte Castlereagh.

Après avoir joint à cette dépêche la réponse de Bellegarde, Bentinck se contente en effet de poser à Castlereagh une série de questions. Que doit-il faire si Murat persiste dans ses refus? Doit-il quitter l'Italie avec son armée, comme il l'a fait craindre à Bellegarde lequel lui a conseillé, il le reconnaît lui-

1. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 13. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril 1814. — Relativement à l'envoi à Bologne de Mier et de sir Robert Wilson, chargés de négocier avec Murat.

même, d'éviter tout acte qui retarde la coopération de Murat?

Ne pouvant pas prendre sur lui de revoir Murat, Bentinck, décidé à quitter Vérone le lendemain, croit plus prudent de se faire représenter par sir Robert Wilson et d'aller attendre pendant quarante-huit heures, à Bologne, la conclusion de l'arrangement. Et c'est pour cette raison que, en terminant sa dépêche, il fait part à Castlereagh de la ligne de conduite qu'il a l'intention de tenir :

« Si rien ne se fait, si l'on ne peut arriver à s'entendre et à prendre possession de Livourne, si la décision prise m'est défavorable, je me considèrerai comme dégagé de l'obligation d'agir de concert avec les Autrichiens et les Napolitains. De toute façon, je me porterai au plus vite contre l'ennemi; mais, quoi qu'il arrive, je réclame l'envoi immédiat d'ordres formels[1]. »

Les instructions que, le lendemain matin, il donna à sir Robert Wilson diffèrent cependant déjà assez sensiblement des idées qu'il vient d'exposer à Castlereagh. La nuit, il faut croire, lui avait porté conseil. Bien qu'il ait cru devoir demander des instructions à lord Castlereagh, on le retrouve, dès le 27, moins disposé que jamais à se prêter à des tentatives de conciliation. Une fois de plus, il foule aux pieds les instructions de son gouvernement qui, loin de lui prescrire de chercher querelle à Murat, lui avait, au contraire, ordonné de signer la paix. Outrepassant sans hésiter les pouvoirs qu'on lui a accordés, tenant avant tout à rendre toute négociation impossible, ne s'arrêtant pas même un seul instant devant le fait qu'il n'avait pas qualité pour prendre une résolution aussi grave, il ne craint pas de charger Wilson de signifier son *ultimatum* à Murat :

« Dans les négociations[2] que M. le comte de Mier et le général Balachoff vont entreprendre pour amener Murat à céder aux troupes britanniques une base d'opérations et une zone leur permettant d'assurer leurs subsistances en Toscane, vous serez chargé de me représenter et de défendre les intérêts anglais.

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97. Dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Vérone, 26 mars 1814.

2. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*. V° 97 (*Annexe* 4 à la dépêche 12). Lord William Bentinck au major général sir Robert Wilson; Vérone, 27 mars 1814.

« Vous sentez que, *politiquement* et *militairement*, il est très important qu'on cède aux troupes britanniques la plus grande portion possible de la Toscane et que Murat cherchera naturellement à s'y opposer. »

Insistant ensuite sur les expressions employées par Bellegarde, *base d'opérations* pour les Anglais, et *ligne d'opérations ou de communication* pour les Napolitains, il en conclut queMurat refusera de se contenter d'un simple passage à travers la Toscane et qu'au contraire il en réclamera pour lui la presque totalité.

« J'ai offert, ajoute Bentinck, de me conformer sur ce point aux décisions du comte de Mier et du général Balachoff. Insistez donc auprès d'eux pour que notre part soit suffisamment étendue. Je ne veux pas d'une administration mixte; cela ne peut que faire perdre du temps et amener des malentendus ou des conflits. Je préfère l'arrangement proposé par le feld-maréchal impliquant une ligne de démarcation, et une séparation complète de l'administration. »

Enfin, il termine par quelques phrases typiques qui le dépeignent tout entier et qui revèlent à son mandataire le fond de sa pensée :

« Je n'admets aucune intervention, aucune ingérence des Napolitains chez nous (*I will not hear of any interference*). Rappelez-vous bien que Murat est en possession de la Toscane, et qu'il fera tout au monde pour *retarder tout arrangement* qui le forcera à céder. Une *décision immédiate est la condition sine quâ non* que je mets au maintien et à la présence du corps expéditionnaire britannique. (*An immediate decision must be the sine quâ non of my remaining with the British Expedition*).

Bentinck ne se contentait pas, d'ailleurs, de provoquer la rupture qu'il voulait à tout prix; il y croyait si fermement, elle lui paraissait tellement certaine, qu'il avait décidé de n'attendre que quarante-huit heures à Bologne les nouvelles que sir Robert Wilson devait lui donner de l'accueil fait par Murat à cette nouvelle proposition.

Bellegarde, n'avait pas eu la bonne fortune de plaire à Ben-

tinck ; il avait, lui aussi, réussi à s'attirer, momentanément du moins, l'inimitié de l'irascible général anglais, et le jugement que celui-ci porte sur le commandant en chef de l'armée autrichienne d'Italie vaut assurément la peine d'être enregistré :

« J'ai été absolument et tristement désappointé, écrit-il à Castlereagh[1] avant de partir de Vérone, par l'état dans lequel j'ai trouvé les affaires ici, et je crois, du reste, que mon sentiment est celui de toute l'armée. Il y a quinze ans que je connais le maréchal de Bellegarde. Il est absolument dépourvu d'énergie et l'*échec qu'il a subi l'autre jour l'a tota lement démonté*. Rien ne se fera, j'en ai la conviction, et cependant on devrait, on pourrait faire beaucoup. Mais Bellegarde et Murat jouent absolument le même jeu. Chacun d'eux veut gagner du temps, dans l'espoir que la solution finale résultera des événements. Chacun d'eux rejette la responsabilité sur l'autre. Si la guerre continue, il faut absolument qu'on donne un autre chef à cette armée, un chef plus capable et ayant plus d'autorité.

« L'armée ne m'a pas paru être très bonne ; elle est très inférieure à ce qu'elle a été jadis, et c'est encore pour cela qu'il lui faudrait un chef qui sût lui donner plus de vie.

« J'ai entendu dire que l'archiduc Charles, si toutefois on se décidait à employer encore des archiducs, serait l'homme qu'il faudrait.

« Le prestige et le rang personnel font beaucoup d'effet en Italie. Il serait nécessaire de contrebalancer la pompe, le luxe, l'éclat et même l'autorité de Murat... Il est absolument honteux de voir que le vice-roi parvient à se maintenir, à conserver ses positions, bien qu'il n'ait sous ses ordres qu'une armée inférieure en nombre et en qualité. Murat a été un grand embarras pour nous. S'il y avait un homme décidé à la tête de l'armée autrichienne, la conduite ambiguë, pour ne pas dire la défection de Murat, aurait été chose relativement insignifiante. On aurait pu toujours arriver à en prévenir les effets. Mais, loin de là, on lui laisse accroître son pouvoir, et, en fin de compte, ce sera sur nous que tout cela retombera[2]. »

22 MARS 1814. — **L'entrevue de Carascosa et de Zucchi à San**

1. Lord Castlereagh. *Correspondence, Despatches and other Papers IX*, p. 400 et 401. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Vérone, 27 mars 1814.
2. Cf. *Annexe LII.*

Giacomo di Pô. — Lettres du vice-roi à l'empereur et à Murat. — Bellegarde donne l'ordre d'occuper San Benedetto. — Les Autrichiens s'emparent de la redoute de Cavanella. — Ce n'était pas seulement à Vérone que la politique et les négociations avaient absorbé toute l'attention des généraux en chef.

Se conformant aux ordres formels de l'empereur contenus dans la dépêche chiffrée du 12 mars, le vice-roi avait, depuis le 19, repris avec Murat, comme nous l'avons vu, la correspondance, un moment interrompue.

A la lettre par laquelle le vice-roi l'informait qu'il avait reçu l'autorisation de traiter avec lui, le roi de Naples avait répondu, presque sans perdre un instant, qu'il confierait cette fois encore cette mission de confiance au général Carascosa. Celui-ci, accompagné du secrétaire du duc de Gallo, se rendit, non pas à Borgoforte, comme le dit le vice-roi[1], mais à San Giacomo di Pô, aux portes mêmes de Guastalla, où le vice-roi envoya, de son côté, le général Zucchi.

Carascosa commença par trouver insuffisants les pleins pouvoirs donnés par le vice-roi à Zucchi; il voulait en avoir qui fussent signés de l'empereur. Cependant, après une longue discussion sur la validité de ces titres, les représentants de Murat se décidèrent à aborder la discussion des bases sur lesquelles on pourrait s'entendre avec eux. Lié par les instructions formelles qu'il avait reçues, Zucchi proposa, sans parler ni de Gênes ni du Piémont, la division de l'Italie en deux royaumes, séparés entre eux par les Apennins et par une ligne à déterminer dans la Romagne. Les Napolitains, au contraire, prétendaient poser comme premier article que le royaume d'Italie méridionale devait avoir pour limites le Pô et le Taro, et encore ils mettaient comme condition à l'établissement du royaume septentrional le renvoi au-delà des Alpes de l'armée française, et ils ne consentaient à attribuer à ce royaume Gênes et le Piémont, que si l'on s'engageait à faire sauter les routes nouvellement pratiquées dans les Alpes afin d'en fermer les passages aux Français : « Le roi de Naples, disait son plénipotentiaire, se réunira alors au vice-roi pour chasser les Autrichiens. »

C'étaient là des propositions encore plus inadmissibles que celles que Bentinck avait essayé de faire accepter à Murat. Zucchi n'avait d'ailleurs pas qualité pour les discuter, et les

1. Cf. Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 23 mars 1814 et *Memorie del Generale Carlo Zucchi*, p. 75.

envoyés de Murat et du vice-roi se séparèrent sans rien conclure, Zucchi pour retourner à Mantoue, où il arriva « tout enflammé de colère de ce qu'il avait entendu [1] », Carascosa pour rentrer à son quartier-général, tandis que le secrétaire de Gallo allait rendre compte au roi de Naples de tout ce qui s'était passé.

Le vice-roi partageait l'indignation de Zucchi. Il était évident pour lui qu'on ne pouvait compter ni sur les protestations d'amitié et d'attachement de Murat, ni sur ses promesses [2]. Sa situation présentait, à ce moment, plus d'une analogie avec celle de Bellegarde.

« Si j'avais 10 à 12.000 hommes de plus, écrivait-il à l'empereur [3], je ne craindrais pas d'attaquer en même temps les Autrichiens et les Napolitains. »

Mais en attendant l'occasion qu'il espérait trouver et saisir « pour faire payer cher une pareille conduite à ceux qui la tiennent », ne pensant qu'à l'intérêt qu'il y avait à gagner du temps, il avait néanmoins dû écrire au roi de Naples une nouvelle lettre, dont il envoyait copie à l'empereur [4].

Prenant habilement pour prétexte le désir exprimé par les commissaires napolitains qui demandaient que les pleins pouvoirs dont avait été investi le général Zucchi fussent signés par l'empereur, « il avait, disait-il, pris de suite les ordres de Sa Majesté. » En conséquence, et jusqu'à l'arrivée de cette réponse, il proposait à Murat de suspendre tacitement de part et d'autre toute opération. Se défiant toutefois de plus en plus de Murat, il prévenait le roi qu'il attendrait sa réponse avant de donner aucun ordre ; mais il n'avait pu terminer sa lettre, sans parler de l'impression pénible qu'il avait éprouvée en voyant la différence si grande, qui existait « entre les propositions des commissaires et les assurances que le roi se plaisait à donner à l'empereur de son attachement à sa personne ».

Par suite d'une singulière coïncidence, au moment où Zucchi et Carascosa se rencontraient à San Giacomo di Pô, le feld-

1. S'il faut en croire les *Memorie del Generale Zucchi*, au moment où Zucchi se préparait à lever la séance, Carascosa aurait, cette fois encore, essayé de revenir à la charge sur la proposition qu'il lui avait déjà faite à Sailetto et lui aurait à nouveau demandé d'ouvrir les portes de Mantoue aux troupes du roi de Naples.
2. Cf. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 23 mars 1814.
3. Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 23 mars 1814.
4. Le vice-roi au roi de Naples ; Mantoue, 23 mars 1814.

maréchal Bellegarde s'inquiétait des allées et venues qu'on lui avait signalées, et il donnait à Mayer von Heldenfeld l'ordre d'établir, si faire se pouvait, un poste à San Benedetto où d'après ses renseignements, les Français auraient des entrevues et des conférences avec les Napolitains[1].

Les attaques presque incessantes que le général Pulsky avaient dirigées depuis quinze jours contre Cavanella avaient fait prévoir au général Seras qu'on ne tarderait pas à porter contre ce petit ouvrage détaché, trop éloigné de Brondolo et de Chioggia pour pouvoir être soutenu à temps, des forces plus considérables, auxquelles la faible garnison qui le défendait si bien serait dans l'impossibilité de tenir tête. En prévision d'un événement qu'il considérait comme inévitable, aussitôt après la dernière attaque des Autrichiens, il avait fait rentrer à Chioggia l'artillerie et les munitions de Cavanella qu'il se disposait d'ailleurs à donner l'ordre d'évacuer. Mais, le 22 au matin, les Autrichiens de Pulsky débouchant de la tour de Bebbe, puis de l'embouchure de l'Adige, et passant vivement le fleuve et le canal de la Cavanella, enlevèrent le petit ouvrage de Santa Anna, dont les défenseurs, cernés de toute part, durent mettre bas les armes, après avoir opposé une vive résistance qui donna à la garnison de Cavanella, le temps d'évacuer la redoute et de se frayer le passage jusqu'à Brondolo.

Maître désormais de tout le terrain entre les bouches de l'Adige et de la Brenta, Pulsky poussa ses postes jusque dans l'île de Fossone en face de Brondolo[2].

Les désertions étaient d'ailleurs si nombreuses surtout, à Brondolo, que le général Dupeyroux n'avait pas osé se porter trop en avant, pour recueillir la garnison de Cavanella. Malgré les précautions qu'il avait fait prendre et le soin mis à ne pas s'éloigner de Brondolo, une bonne partie des hommes qu'on en avait fait sortir, profitèrent de cette occasion pour passer à l'ennemi.

23 MARS 1814. — **Les Anglo-Siciliens à Sarzana et sur la Magra. — Le pape Pie VII à Plaisance. — Bruit d'une retraite prochaine du vice-roi sur l'Oglio. — Plaintes et réclamations du**

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Vérone, 22 mars 1814, III, 235.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 22 mars, III, 321 *a* et 25 mars, III, 256. *Venise, Museo Civico. Giornale che contiene quanto e accaduto di militare e politico in Venezia e circondiario durante l'Assedio.*

général d'Ambrosio. — Bien que, à cause de l'importance qu'il mettait à régler avant tout la question capitale à ses yeux, de l'occupation de la Toscane, lord William Bentinck n'eût fait que toucher barre à Livourne[1], il s'était bien gardé néanmoins d'immobiliser ses troupes pendant toute la durée de son absence. Dès le lendemain de son départ de Livourne, le 13 mars, la tête de colonne du corps anglo-sicilien avait pris la route de Pise et de Lucques, et continué de là sa marche en se rapprochant de la côte pour se porter sur Massa et Sarzana. Le mouvement en avant des troupes anglaises était d'autant plus opportun, et pouvait d'autant mieux s'exécuter, même en l'absence de leur commandant en chef, que, avant d'entreprendre sa grande tournée politique, lord Bentinck avait pu acquérir la conviction que les Français étaient hors d'état de lui opposer une résistance quelque peu sérieuse, et qu'il y avait pour lui tout avantage à entamer les opérations sans plus tarder. S'il ignorait peut-être encore que le général Fresia avait dû se décider à faire enlever la plus grande partie des pièces et des munitions, qui se trouvaient dans les ouvrages de la Spezia, il savait, du moins, que le manque de fonds avait singulièrement ralenti les quelques travaux entrepris dans les forts et les redoutes, et qu'en réalité aucun d'eux ne se trouvait à l'abri d'un coup de main exécuté avec quelque vigueur, et qu'on ne rencontrerait aucun obstacle, aucun semblant de résistance, avant d'avoir atteint les bords de la Magra.

Malgré cela, les Anglais s'étaient avancés avec une si inexplicable circonspection, avec une telle lenteur qu'ils avaient mis près de dix jours pour franchir 80 kilomètres, et qu'ils atteignirent seulement le 23 mars au soir Sarzana et la rive gauche de la Magra, dont quelques faibles avant-postes français gardaient la rive opposée.

On s'attendait depuis quelque temps à Turin à cette nouvelle complication, et les circonstances seules, la nécessité d'envoyer des renforts à Augereau, avaient empêché le prince Camille Borghese d'avoir égard aux réclamations, aux demandes de

1. Arrivé le 8 mars au soir, Bentinck, après une première nuit passée à l'auberge de l'Aquila Nera, s'était installé à la préfecture pendant le temps nécessaire au débarquement de ses troupes. Après les avoir passées en revue sur la place d'armes, il avait quitté Livourne, le 12 au soir, pour se rendre, en passant par Florence et Bologne, au quartier-général du roi de Naples (Cf. Comandini, *L'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX*. Dispensa 12, 1813-1814.

troupes du général Fresia. Il s'illusionnait si peu sur la gravité d'une situation à laquelle il lui était malheureusement impossible de porter remède que, écrivant au vice-roi[1] le jour même où les Anglais bordaient la Magra, et lui rendant compte qu'il avait au plus 3.000 hommes dans la rivière de Gênes, il n'avait pu s'empêcher d'ajouter que « la mauvaise disposition des esprits dans la rivière du Levant et l'incertitude sur les projets de l'ennemi, aussi bien que sur le parti à prendre en cas d'une attaque sérieuse de sa part, lui font regarder comme insuffisantes les forces qu'il a sur le littoral ».

Entre temps, le pape, qui avait quitté Fontainebleau le 23 janvier, sous l'escorte du colonel Lagorse et accompagné seulement de Mgr Bertazzoli, de son médecin, le Dr Porta et de deux domestiques, était rentré en Italie, et, après avoir été dirigé à petites journées, de Savone sur Acqui et Tortone, après avoir traversé les départements de Montenotte et de Marengo, il allait arriver le soir même à Plaisance et être remis moins de quarante-huit heures plus tard aux avant-postes des Austro-Napolitains[2].

En dehors de ces deux événements, il ne s'était guère rien passé de remarquable. Une reconnaissance française s'était cependant montrée dans l'après-midi sur la rive gauche du Mincio à hauteur de Pozzolo et avait poussé quelques patrouilles sur Marengo, tandis que, d'autre part, sur le lac de Garde, où la flottille autrichienne avait achevé de réparer ses avaries, on s'était remis à redouter, d'après les mouvements de la flottille italienne, un débarquement de troupes françaises du côté de Torri del Benaco. Enfin, d'après les rapports des émissaires confirmés par les dires du syndic de Marmirolo, le vice-roi aurait fait commencer des préparatifs de mouvement rétrograde et semblait disposé à abandonner le Mincio pour aller prendre position sur l'Oglio, puis sur l'Adda[3].

1. *Regio Archivio di Stato Turin*, Sez. III. *Archivio Camerale* (*Registro e Lettere del Governatore generale della 27e divisione militare dal 4 Marzo al 27 Aprile. Materie Militare*). Prince Camille au vice-roi; Turin, 23 mars 1814.

2. *Regio Archivio di Stato Turin*, Sez. III. *Archivio Camerale* (*Ibidem*). Prince Camille au ministre de la Police et au colonel Lagorse (à Savone); Turin, 18 mars, aux préfets des départements de Montenotte et de Marengo; Turin, 25 mars 1814.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3,

Malgré l'arrêt complet des opérations, malgré le calme qui règnait sur la rive droite du Pô depuis près de quinze jours, l'armée napolitaine n'était guère dans un état plus brillant que les divisions de Bellegarde, s'il faut en juger par les plaintes et les réclamations du général d'Ambrosio. Le général napolitain se plaignait de ce que « sa première brigade, qui devait n'y rester que vingt-quatre heures, fût depuis plus de sept jours embourbée entre Bagno (3 kilomètres ouest de Rubbiera) et Masone.

Les soldats n'avaient plus de chaussures, et le service médical était si mal organisé que le général, n'ayant plus de moyens d'arrêter les progrès de la gale, priait Millet d'exposer sa situation au roi[1].

24 MARS 1814. — **Prise de la redoute de Santa Croce. — Pie VII à Plaisance et à Borgo San Donnino. — La flotille du Pô mise à la disposition de Nugent. — Le vice-roi autorise la vice-reine à venir le rejoindre à Mantoue.** — Une impardonnable incurie, une négligence qui ne s'explique que par l'inexpérience et la jeunesse des soldats du général Rouyer Saint-Victor, allait permettre aux Anglais du général Montrésor de prendre pied, dès le 24, sur la rive droite de la Magra. Le général Montrésor comptait si peu sur ce concours de circonstances, si heureux pour lui, qu'il avait, la veille au soir, donné à ses avant-postes l'ordre de se retrancher sur la rive gauche.

« Par une maladresse dont il y a peu d'exemples, tels sont les termes dont se sert le général Porson dans son rapport au général Vignolle[2], nos troupes ont laissé enlever quelques barques qui étaient amarrées sur la rive droite », et le général Montrésor, qui venait précisément d'envoyer au-delà de la Magra une reconnaissance du 5e régiment (*German Rifles*), en profita pour pousser immédiatement sur la batterie de Santa-Croce qui défend l'embouchure de la Magra. Aidé dans son entreprise par quelques embarcations de l'*Edimburg* et du *Swallow*, il réussit à s'en emparer d'autant plus facilement que les canon-

XIII, 1. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 23 mars, III, 240 et 242.

1. *Regio Archivio di Stato Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Modène, 23 mars 1814 (en français).

2. *Archives de la Guerre.* Général Porson au général Vignolle; Turin, 28 mars 1814.

niers garde côtes abandonnèrent à son approche non seulement Santa Croce, mais les redoutes de Maralungo, de Cerici et de Santa Teresa, dont ils enclouèrent la plupart des pièces avant de s'enfuir. La reconnaissance de Montrésor se replia après avoir enlevé les 3 canons laissés dans la redoute et après avoir fait sauter l'ouvrage [1].

« Sa Sainteté a dit la messe à Plaisance, écrit le général de Dedem au général Clément de la Roncière ; l'affluence était telle qu'on a eu de la peine à le faire sortir de l'église. Le peuple a dételé les chevaux de sa voiture lors de son arrivée. »

Continuant dans le cours de la journée son voyage jusqu'à Borgo San Donnino, et reçu par le général Maucune qui avait été à sa rencontre, le Saint-Père dut coucher à la sous-préfecture à cause de la réception à une heure trop avancée de la réponse du général Starhemberg, que le parlementaire français n'avait prévenu qu'à cinq heures de l'après-midi [2] de la présence de Pie VII à Borgo San Donnino.

Tandis que Bellegarde mettait la flottille du Pô à la disposition et sous les ordres de Nugent, le vice-roi, préoccupé de ce qui se passait du côté du Simplon, avait dû prescrire à Fontanelli de reprendre au général Maucune ce qui restait du 7e de ligne italien, d'y incorporer à Milan les isolés, les détachements provenant d'Ancône, et quelques hommes de la garde départementale, et de diriger ensuite cette apparence de bataillon sur Domo d'Ossola, avec l'ordre de repousser les troupes de Simbschen jusqu'au-delà des galeries [3].

Après avoir, la veille, transmis au feld-maréchal le bruit d'une retraite prochaine du vice-roi du Mincio sur l'Oglio, Neipperg s'était empressé de porter à la connaissance de Bellegarde des faits qui démontraient l'inanité de cette rumeur inventée par des émissaires à court de nouvelles. Les Français continuaient,

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, Vº 182. *Annexe I* à la Dépêche 12. Major-général Montrésor à lord William Bentinck; Spezia, 26 mars 1814. *Archives de la Guerre*. Duval, préfet des Apennins au ministre de la Guerre; Chiavari, 26 mars 1814.

2. Cf. Commandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX;* et Rinieri, *Il Congresso di Vienna e la Santa Sede*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent ; Vérone, 24 mars, III, 253. — Le vice-roi au général Fontanelli; Mantoue, 24 mars 1814.

au contraire, à retrancher la rive droite du Mincio. Ils avaient solidement barricadé Borghetto, crénelé les murs des maisons et en avaient fait autant sur le plateau de Mozzecane[1]. En revanche, s'il était prématuré de dire que le vice-roi avait passé par Pozzolo pour aller à la rencontre de la vice-reine[2], le fait en lui-même était exact, puisque, se rendant au désir exprimé par la princesse Augusta, le vice-roi venait la veille seulement de lui écrire pour lui annoncer qu'il se rangeait à l'idée sublime qu'elle lui avait communiquée, et qu'il approuvait son projet de venir à Mantoue pour y faire ses couches[3].

La courageuse résolution prise par la vice-reine était la plus belle réponse qu'elle pût opposer au désir singulier exprimé par l'empereur dans sa dépêche du 12 mars, ainsi qu'aux bruits aussi mensongers que malveillants qui attribuaient à la vice-reine l'intention de quitter Milan pour se rendre en Bavière.

25 MARS 1814. — **Les Anglais passent la Magra et la Vara et débarquent du monde à Lérici. — Rouyer Saint-Victor évacue la Spezia et se replie sur Sestri. — Pie VII à Parme. — Murat à Bologne. — Canonnade en avant de Peschiera. — Le général Steffanini rétabli reprend le commandement d'une brigade. — La flottille anglaise du Pô.** — Le 25 au matin, n'osant forcer le passage de la Magra, parce que l'ennemi y montrait trop de forces, c'est du moins ce qu'il consigne dans son rapport, le général Montrésor avait prescrit au lieutenant-colonel Travers de se porter avec l'avant-garde de Sarzana vers San Stefano di Magra (7 kilomètres nord-ouest de Sarzana) afin de voir s'il pourrait tourner la gauche de la position française en passant dans ces parages la Magra et la Vara, pendant que le gros de la colonne mettrait son artillerie en batterie et ferait une démonstration vers Sarzana. Il est plus que probable que le mouvement du lieutenant-colonel Travers sur San Stefano aurait seul suffi pour décider Rouyer Saint-Victor, menacé d'être débordé sur sa gauche et coupé de sa ligne de retraite, à évacuer la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 24 mars, III, 245.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 24 mars, III, 246.

3. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 23 mars 1814. C'est intentionnellement et parce que les deux dépêches de l'empereur au vice-roi et à la vicereine de Soissons, 12 mars, n'avaient trait qu'à des affaires de famille que nous avons jugé inutile d'en parler.

Spezia. L'arrivée devant Lerici (à l'entrée même du golfe de la Spezia) d'une escadrille composée de l'*America*, de l'*Edinburgh*, de la *Furieuse*, du *Swallow*, du *Cephalus* et de la corvette sicilienne l'*Aurora*, le bombardement des batteries de côte et enfin le débarquement de quelques troupes que sir J. Rowley avait à bord de sa division, achevèrent de convaincre Rouyer Saint-Victor de l'inutilité et des dangers d'une plus longue résistance. Après avoir vainement essayé de chasser du château de Lerici les compagnies de débarquement que le capitaine Dundas y avait établies, après avoir mis à Pitelli (4 kilomètres nord de Lerici) une arrière-garde chargée d'empêcher les Anglais de déboucher de Lerici, Rouyer Saint Victor avait dû se déterminer à abandonner le golfe de la Spezia en laissant seulement une petite garnison dans le fort de Santa Maria (à l'extrémité sud du golfe, au-dessus de Porto-Venere) et à se replier avec ses 800 hommes sur Sestri Levante (45 kilomètres nord-ouest de la Spezia), sa droite à la mer, sa gauche aux Apennins. Il allait y recevoir l'ordre de défendre le terrain pied à pied, de multiplier les obstacles en détruisant les chemins et les ponts sur lesquels les Anglo-Siciliens étaient obligés de passer, et de garder les défilés des Apennins en y couvrant ses troupes par de bons retranchements ou tout au moins par des abatis[1].

« J'ai fait remettre le pape hier matin aux avant-postes de Parme, écrivait le 26 le vice-roi à la vice-reine, et c'est ce qui n'aura pas amusé le plus le roi de Naples. Cela dérange ses projets. Son ambition était d'avoir pour lui toute l'Italie[2]. »

Accompagné jusqu'à Castelguelfo par les généraux Maucune, Rambourg et Van Dedem, par le préfet et le sous-préfet du département du Taro, le pape avait été remis à neuf heures du

1. *Archives de la Guerre*. Duval, préfet des Apennins au ministre de la Guerre; Chiavari, 36 mars 1814. Général Porson au général Vignolle; Turin, 28 et 30 mars 1814. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 82. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Livourne, 6 avril. Major-général Montrésor à lord William Bentinck; Spezia, 26 mars (*Annexe* 1, à la dépêche 2) (*Ibidem*), *Admiralty*, *Sicily*, V° 149. Sir J. Rowley au vice-amiral Pellew, à bord de l'*America*: Golfe de la Spezia, 31 mars 1814.

2. Le vice-roi à la vice-reine; Mantoue, 26 mars 1814. *Regio Archivio di Stato Milan*. Rapports et journal de marche de la division Severoli, du 16 mars au 1er avril 1814.

matin au général Starhemberg par les généraux Rambourg et Van Dedem et par le colonel Lagorse.

Tant qu'il s'était trouvé sur les territoires appartenant à la France, on ne lui avait pas rendu d'honneurs militaires, il n'en fut plus de même dès qu'il fut arrivé de l'autre côté du Taro. Les troupes autrichiennes en grande tenue bordaient la route jusqu'à Parme où Pie VII fit son entrée à onze heures du matin. Descendu au palais ducal, il y recevait d'abord les généraux Nugent et Starhemberg, se montrait ensuite au balcon pour donner sa bénédiction au peuple et accordait enfin une audience au général Filangieri qui, n'osant se tenir seul à l'écart, avait dû se résoudre à venir lui présenter ses devoirs.

La présence du pape en Italie était, pour nous servir des termes employés par le vice-roi, d'autant moins faite pour « amuser le roi de Naples » que son retour allait forcément remettre sur le tapis des questions dont Joachim avait intérêt à retarder le plus possible la solution. Malgré son aveuglement, Murat entrevoyait en effet les difficultés de tout ordre que ne pouvaient manquer de faire naître et d'accroître les prévenances voulues dont Nugent et Bentinck allaient à l'envi combler le Saint-Père.

Dès le 25 au soir, à l'instigation, si ce n'est sur l'ordre même de Nugent, la ville de Parme avait illuminé en son honneur[1].

Le lendemain 26, malgré son vif désir de continuer son voyage, Pie VII n'en fut pas moins obligé de rester à Parme, d'y donner de nombreuses audiences, de se montrer à plusieurs reprises aux fenêtres du palais pour bénir le peuple.

Le 27 mars à neuf heures du matin, il poursuivit sa route,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 28 mars, III, 270 1/2. Cf. *Mémoires du général Van Dedem*, notes, pges 389-390. Lettre au général Clément de la Roncière, et Commandini, *L'Italia nei Cento Anni del Secolo* XIX, *Dispensa*, 12. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Modène* (*Archivio Estense Tassoni*). Ecrivant le 27 décembre à Tassoni, Testi lui dit, à propos de la remise de Pie VII aux avant-postes Austro-Napolitains : « Ira-t-il directement à Rome ou bien, comme on le dit, à Imola? »

Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Duc de Gallo au comte de Mier; Bologne, 26 mars. Dépêche relative à la présence du pape à Parme, à l'arrivée à Bologne de l'archevêque Monzo(?) chargé par le Saint-Père de présenter ses compliments au roi, et à l'envoi du premier chambellan du roi au-devant de Pie VII. (*Ibidem*) *P. S.* 2 *ad* 13, Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril 1814. Il rend compte de la misison de Gallo envoyé par Murat auprès du Pape pour connaître ses intentions et lui proposer un arrangement et du refus du Pape qui déclare ne vouloir entendre parler de rien avant d'avoir repris possession de Rome.

Voir *Annexes LIII* et *LIV*.

après avoir accordé une audience au duc di Campomele, premier chambellan de Murat [1], chargé d'une nouvelle communication du roi. Après s'être arrêté quelques instants à Reggio et malgré les efforts faits par Murat pour l'empêcher de continuer son voyage, il arriva le jour même à Modène où l'attendait déjà le duc de Gallo, qui, obligé d'être de retour à Bologne dès le lendemain, eut avec le Saint-Père un long entretien dont le résultat n'était guère de nature à calmer les inquiétudes de Murat et à lui faire entrevoir la possibilité d'un accord.

A toutes les ouvertures, à toutes les propositions que Gallo lui avait faites, Pie VII s'était contenté de répondre :

« Qu'il n'avait pour le moment qu'une seule idée, qu'un seul désir : rentrer dans ses Etats et en reprendre possession. Quant à un accord, à un arrangement quel qu'il fût, ce serait plus tard, à Rome seulement, lorsqu'il serait entouré de ses cardinaux, qu'on pourrait, mais alors seulement, y songer et en parler. »

Soit qu'il voulût s'étourdir, soit qu'il cherchât à contrebalancer l'effet produit par le retour du pape et par l'éclat de la réception qui lui avait été préparée, Murat, revenu le 25 de Reggio à Modène [2] où il ne s'arrêta que quelques heures, y avait fait célébrer en grande pompe l'anniversaire de sa naissance.

De plus en plus mécontent de ce qui se tramait autour de lui, Murat avait, entre temps, profité de toutes les occasions pour correspondre avec le vice-roi. C'est ainsi que, avant de quitter Modène et Reggio, le 25 mars, pour retourner s'installer à Bologne, la correspondance particulière d'un homme bien placé pour savoir ce qui se passait en fait foi, il avait reçu en audience particulière, lors de son passage à Reggio, Brunetti, le chargé d'affaires d'Italie à Naples, qui, au lieu de se rendre directement à Milan, comme il en avait l'intention, dut, par ordre du roi de Naples, commencer par s'acquitter d'une mission confidentielle dont Joachim l'avait chargé pour le vice-roi.

1. D'après Pistolesi (*Vita di Pio VII*), le premier chambellan de Murat aurait été le duc de Camdomelo.

2. Cf. Commandini, *L'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX. Dispensa* 12 et A. N., *Storia di Modena*. Notons en passant que Modène et les faubourgs de la ville logèrent en 1814 (en y comprenant les passages), en fait de Napolitains, d'Anglais et d'Autrichiens, 12.754 généraux et officiers, 201.967 sous-officiers et soldats et 30.957 chevaux. Cf. *Regio Archivio di Stato, Reggio. Rocca Storia di Reggio. Ibidem.* Titre 23, Rub. 3, Filza 101 (*R. Archivio di Stato, Bologne*) Grassi, Podestat de Bologne, aux Bolognais; Bologne, 24 mars 1814.

Cf. *Regio Archivio di Stato, Modène. Prefettura del Panaro. Archivio Segreto.* Filza 9, fasc. 11. *Bolletini Politici;* Modène, 25 mars. Signale, de plus, l'arrivée de Gallo à Modène (*Ibidem*). *Archivio Camerale. Cronaca Rovatti.*

« Il te serait agréable de savoir ce dont il s'agit, écrit à ce propos Testi à Tassoni[1]. Je ne puis malheureusement satisfaire ta légitime curiosité. Il te faudra attendre que je puisse te le dire de vive voix. Je crains que mes lettres ne t'arrivent qu'après avoir été lues par d'autres que par toi. »

Sur le Mincio, la tranquillité n'avait été troublée que par la canonnade assez vive que le fort Mandella avait dirigée sur les positions autrichiennes en avant de Cavalcaselle et par une petite escarmouche du côté des avant-postes du général Bogdan à hauteur de Monzambano.

La flottille autrichienne avait fait sur le lac de Garde une démonstration insignifiante sur San Vigilio (3 kilomètres sud de Torri del Benaco), et le général Steffanini rétabli allait reprendre le 28 le commandement d'une brigade dans la composition de laquelle Bellegarde prescrivait de faire entrer le régiment Deutschmeister.

Enfin le feld-maréchal avait accepté la proposition faite, comme nous l'avons dit, par sir John Gore qui offrait de faire participer au blocus de Mantoue[2] une flottille de canonnières anglaises.

26 ET 27 MARS. — **Canonnade de Castel-Maffei. — Démonstrations des flottilles sur les lacs de Garde et d'Idro. — Escarmouches en avant de Monzambano et de Mantoue. — Conversation du colonel Tascher avec le capitaine Thurn. — Montrésor occupe la Spezia et investit le fort Santa Maria. — Mise en route du 1er échelon de la 2e division du corps anglo-sicilien.** — Les journées des 26 et 27 mars ne différèrent guère des précédentes. Comme la veille, le fort Mandella continua à tirer contre les postes autrichiens de Castel-Maffei en avant de Cavalcaselle, et la flottille autrichienne, après avoir croisé, pendant quelque temps, sur le lac

1. *Regio Archivio di Stato. Modène* (*Archivio Estense Tassoni. Busta*, 27. *Lettere private del Senatore Carlo Testi incaricato della divisione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera*, Milan, 3 avril 1814.
Voir *Annexes LIII* et *LIV*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 26 mars, XIII, 267. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 25 mars, III, 255. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld et Lespine; Vérone, 25 mars, III, 258 et 259. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva (Feld-Acten Sommariva); Castelnuovo, 25 mars, III, 166 et 168 *a*.

de Garde, sans se décider à attaquer la flottille française, rentra avant le soir à Bardolino.

Pour la première fois des barques françaises s'étaient montrées sur le lac d'Idro et avaient ouvert le feu contre les positions autrichiennes.

Sur le Mincio, le vice-roi avait mis du canon dans les ouvrages élevés à Monzambano.

Une petite reconnaissance française partie de Monzambano, le 26 au soir, s'était glissée dans les lignes autrichiennes et y avait causé quelque alarme, tandis que le lendemain, à cinq heures du soir, les Autrichiens avaient vainement essayé de déloger un des postes fournis par le 3e léger italien en avant de Mantoue. D'autre part, afin de mieux se relier avec les Napolitains, le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld avait établi sur la rive droite du Pô, à Quistello, un poste de correspondance fourni par sa cavalerie[1].

Il s'était cependant produit pendant la journée du 27 un incident assez marquant, dont Neipperg avait immédiatement rendu compte à Bellegarde. Chargé de faire parvenir à Mantoue des lettres destinées à la vice-reine, Neipperg avait envoyé le capitaine Thurn en parlementaire à Bancole (4 kilomètres nord de Mantoue). L'officier autrichien auquel Neipperg avait eu le soin de faire la leçon, s'y était rencontré avec le colonel Tascher, et n'avait pas manqué d'essayer de savoir quelles nouvelles de France on avait au quartier-général de Mantoue.

Tascher n'avait pas caché au parlementaire autrichien que, d'après les lettres particulières qu'il avait reçues et les dépêches parvenues au vice-roi, on était décidé à défendre Paris. Puis il s'était écrié : « Ici nous faisons la belle guerre et loyalement on se dit au moins les uns aux autres : on ne se battra pas jusqu'à telle ou telle époque ou jusqu'à telle ou telle circonstance. »

Thurn n'avait rien répondu, et Tascher avait alors ajouté : « Que dites-vous de la fidélité du roi de Naples[2]? »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 26 et 27 mars, III, 178, 180 et 182. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 26 mars, III, 262. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 26 mars, III, 263. *Regio Archivio di Stato. Milan, Appendice Storia*, 48. Colonel Bianchi (du 3e léger italien) au général Zucchi; Mantoue, 28 mars 1814.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 27 mars, III, 268.

Le 26 au matin, une députation d'habitants de la Spezia se présenta à bord de l'*America* et annonça au commodore Rowley que les Français avaient évacué la Spezia. On avait en même temps prévenu Montrésor, et, dans la matinée du 26, les Anglo-Siciliens occupèrent la ville, dans laquelle ils trouvèrent des munitions en quantités considérables.

Pendant qu'un détachement s'engageait à la suite de Rouyer Saint-Victor sur la route de Gênes, Montrésor laissait le brigadier Roth à la Spezia et poussait avec le reste de son monde et son artillerie sur le fort de Santa Maria. Après avoir envoyé au commandant de Santa Maria une sommation, que celui-ci refusa d'accepter, Montrésor investit aussitôt le fort et le canonna avec ses pièces de campagne. Comme leur tir ne produisait aucun effet, force fut de demander à l'escadre des canons de plus gros calibre.

Dans l'intervalle, Rowley s'était rapproché de la côte avec son escadrille. Il était venu mouiller entre la ville de la Spezia et le fort et sans plus tarder, sans attendre la demande de Montrésor, il avait commencé à jeter du monde à terre et donné au capitaine Dundas l'ordre de débarquer six pièces de 18 de l'*Edinburgh* pour armer la batterie qu'il voulait établir sur les hauteurs[1].

Le 28, au matin, Rouyer Saint-Victor avait achevé son mouvement et il venait prendre position à Sestri di Levante pour protéger les batteries du golfe de Rapallo et couvrir Chiavari. Sa retraite était d'autant plus nécessaire qu'on pouvait craindre, non sans raison, de voir l'escadre anglaise débarquer du monde, soit à Chiavari, soit à Rapallo, soit à Recco (20 à 21 kilomètres est de Gênes), et qu'il importait de s'assurer la possibilité de revenir sur Gênes, dont la garnison était déjà insuffisante. Le prince Camille n'avait pu y envoyer pour tout renfort qu'une compagnie d'artillerie à pied, 200 hommes du 1[er] régiment d'infanterie légère et 50 sapeurs retirés d'Alexandrie.

Bien que Rouyer Saint-Victor eût fait également occuper les hauteurs de San Pietro di Vara, afin de couvrir la rentrée des

1. *Record Office, War Office, Sicily*, V° 182, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Livourne, 6 avril 1814. Major-général Montrésor à lord William Bentinck; Spezia, 26 mars (*Annexe I* à la dépêche 12). *Ibidem, Admiralty. Sicily*, V° 48, p[ce] 149. Sir J. Rowley au vice-amiral Pellew, à bord de l'*America*, golfe de la Spezia, 31 mars. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.

détachements envoyés vers Pontremoli et Borgotaro, les Anglo-Siciliens, maîtres de la Spezia et de la vallée de la Magra, étaient désormais à même de menacer la droite de la ligne du Taro et dé se relier avec les troupes de Nugent[1].

Enfin, la situation était d'autant plus sérieuse que le premier échelon de la 2e division du corps anglo-sicilien, 4.000 hommes sous les ordres du lieutenant-général Mac-Farlane, venait précisément de quitter la Sicile.

28-29 MARS 1814. — **Arrivée de la vice-reine à Mantoue. — Sorties infructueuses de la garnison de Venise. — Bombardement du fort de Santa Maria. — Murat reçoit à Bologne les généraux Balachoff et Wilson. — Les troupes de Miollis arrêtées à hauteur de Sienne par ordre de Murat.** — Devant Mantoue, il n'y eut pendant les journées des 28 et 29 mars qu'une escarmouche des plus insignifiantes du côté de Castelbelforte. Peschiera continua à envoyer de temps à autre quelques boulets sur les positions en avant de Cavalcaselle, et pendant que, d'après le dire des déserteurs, la 4e division (général Marcognet) avait reçu l'ordre de se replier du Mincio vers le Piémont[2], la vice-reine, dont le départ de Milan avait causé une affliction générale dans cette ville, arrivait accompagnée de ses enfants, à une heure et demie de l'après-midi, à Mantoue[3].

A Venise, la situation continuait à s'aggraver de jour en jour. Les vivres devenaient de plus en plus rares, de plus en plus chers; la misère et la mortalité augmentaient dans des propor-

1. *Archives de la Guerre.* Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 30 mars.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva; Sandra, 28 mars. F.-M.-L. comte Neipperg; Villafranca, 29 mars, et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Buttapietra, 29 mars, au F.-M. comte Bellegarde; III, 272, 274 et 277. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 28 et 29 mars (Feld-Acten Sommariva), III, 186 et 192.

Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« *Le* 29... Notre situation est bien la plus sotte qui existe. Voilà près de deux mois que nous avons passé l'Adige, mais il paraît que nous en resterons là. Le moindre mouvement forcerait le vice-roi de retourner vers ses forteresses de la seconde ligne. *Plus nous faisons la guerre, plus nous la désapprenons.* Pourquoi choisir dans ces circonstances un homme qui n'a que de la prudence et manque de sentiment? Le maréchal est allé passer en revue la division de Neipperg et inspecter notre position depuis Pozzolo jusqu'à Monzambano. Neipperg a fait un dernier effort pour le faire aller de l'avant... »

3. *Giornale Italiano*, Milan, 29 mars. Cf. Comandini, l'*Italia nei Cento Anni del Secolo XIX. Dispensa* 12.

tions effrayantes. Depuis la prise de la Cavanella et depuis le commencement du bombardement de Brondolo et de Chioggia (25 mars) on avait dû barrer la lagune dans ces parages. Enfin, le 29, pour essayer de se donner un peu plus d'air, on avait tenté des sorties également infructueuses à Tre-Porti, à Mestre et à Brondolo[1].

Sur la rivière de Gênes, on avait hâte d'en finir avec la résistance inattendue qu'opposait le fort de Santa Maria et qui seule empêchait Montrésor de poursuivre aussi vivement qu'il l'aurait voulu la poignée d'hommes que Rouyer Saint Victor avait postés à Sestri. L'avant-garde de sa colonne n'avait suivi que mollement les Français et n'avait pas dépassé Bracco (10 kilomètres est de Sestri). Les éclaireurs étaient seuls venus jusqu'à Trigozzo (3 kilomètres est de Sestri), et s'étaient contentés de reconnaître de loin les positions françaises. Les généraux anglais étaient cependant d'autant plus pressés de continuer leur marche sur Gênes que, à la seule nouvelle du passage de la Magra et de leur entrée à la Spezia, il s'était formé, « autour de Gênes des rassemblements de brigands ». Faute de troupes en nombre suffisant, et obligé de maintenir une nombreuse population que la misère aigrissait chaque jour davantage, le général Fresia se trouvait dans l'impossibilité de disperser ces bandes[2].

On avait, par suite, redoublé d'efforts devant Santa Maria. A côté de la 1re batterie établie sur les hauteurs par le capitaine Dundas, on en avait armé une autre, pendant la journée du 28. On y avait placé un canon de 36, un de 24, deux mortiers de 13 pouces, et à côté de cette batterie on avait encore fait prendre position à deux canons de 36 couverts par des épaulements. Ces travaux avaient pris toute la journée du 28 et une partie de celle du 29, et ce fut seulement le 29, entre quatre et cinq heures du soir, que, en présence du rejet d'une nouvelle sommation, on ouvrit contre ce petit fortin un feu terrible qui dura jusqu'au 30 au matin et ne cessa que lorsque les assiégeants eurent réduit au silence l'artillerie de la défense[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 5 avril, IV, 33, *a*. Cf. Archives du *Museo Civico*, Venise. *Giornale che contiene quanto e accaduto di militare e politico in Venezia e Circon diario durante l'Assedio*.

2. *Archives de la Guerre*. Général Porson au général Vignolles; Gênes, 28 mars 1814.

3. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182, dépêche 12. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Livourne, 6 avril 1814. Lieutenant-colonel Travers

Pendant ce temps, Murat, de retour à Bologne, y retrouvait en même temps que le général Balachoff, et le major-général sir Robert Wilson, le comte Mier et le général-major Eckhardt qui avaient été invités à dîner le 28 au soir par le duc de Gallo, et qu'il reçut, le lendemain 29 mars, en grande cérémonie[1].

Au même moment, le général Miollis, qui suivait la route de Sienne, Pise et Gênes avec le général La Salcette, l'état-major de la division et une partie de ses troupes, était arrêté en chemin, par ordre du roi de Naples et pour les motifs que nous avons exposés plus haut[2], à une marche au-delà de Sienne, pendant que sa deuxième colonne était obligée de stationner dans cette ville et la troisième dans le gîte d'étape précédent.

30 MARS 1814. — **La mission du général de Livron à Mantoue. — Son entrevue avec le vice-roi. — Première conférence du duc de Gallo et de sir Robert Wilson à Bologne. — Nugent se replie par Borgotaro avec la droite des Anglo-Siciliens. — Capitulation de Santa-Maria. — Proclamation de l'état de siège à Gênes.** — On n'avait pas été sans avoir connaissance, à Vérone comme à Bologne, des démarches que Murat avait faites dans les derniers temps auprès du vice-roi. Malgré les précautions qu'on avait prises et le mystère dont on l'avait entourée, on avait eu

à lord William Bentinck et au brigadier Roth (*Annexe* 2 à dépêche 12); Livourne, 31 mars (*Ibidem*), *Admiralty*, *Sicily*, V° 48, p^ce 149. Sir J. Rowley au vice-amiral Pellew, à bord de l'*America*, golfe de la Spezia, 31 mars 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.

1. Cf. Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX. Dispensa* 19.

2. *Archives de la Guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre; Poggibenzi, 30 mars. Cf. Voir ci-dessus, 21 mars. Réclamations du général Montrésor.

L'incident relatif à la marche des troupes du général Miollis ne devait être tranché que le 10 avril. La garnison du château Saint-Ange, forte de 832 hommes, était en effet arrivée à Bologne le 8 avril. Malgré les démarches du comte de Mier, Bentinck avait persisté dans son refus de la laisser passer, bien que Murat eût déclaré que, dans ce cas, il se verrait obligé de restituer aux généraux français les places qu'on lui avait cédées aux termes d'une capitulation dont on le mettait dans l'impossibilité de respecter les stipulations. Aussi, tout en protestant contre le fait que cette garnison, prisonnière de guerre, traversait les provinces occupées par les Austro-Napolitains, Mier se rallia aux propositions que Millet avait été chargé de lui transmettre. Au lieu de diriger les troupes de Miollis sur Parme, on décida, par suite, de les faire. passer par San-Benedetto, « pour s'en débarrasser au plus vite ». Et Mier se chargea d'en informer Bellegarde, qu'il invita « à prendre les mesures nécessaires pour éviter tout événement désagréable » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*. Général Millet au comte de Mier et comte de Mier au général Millet; Bologne, 8 avril 1814, et comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 10 avril 1814).

vent de la mission confiée par le roi de Naples au général de Livron. S'il ne nous a été malheureusement pas possible d'arriver à fixer exactement la date de l'entrevue que ce général eut à *Mantoue* même avec le vice-roi, il résulte toutefois de deux pièces officielles qu'elle n'a pu avoir lieu, ni avant le 25, ni après le 29 mars au plus tard. Il importe, en effet, de constater avant tout que ce fut le 22 que les généraux Carascosa et Zucchi se rencontrèrent à San Giacomo di Pô, que, à son retour à Mantoue, Zucchi pria le vice-roi de vouloir bien à l'avenir le dispenser de semblable mission, enfin que ce fut, le 23 mars, que le vice-roi rendit compte à l'empereur du résultat négatif de cette entrevue et qu'il écrivit à Murat une lettre qui laissait au roi de Naples la possibilité de contitinuer les négociations et à laquelle ce dernier ne pouvait se dispenser de répondre.

A défaut de cette réponse même que nous n'avons pu retrouver, il n'en est pas moins certain que le roi de Naples n'en resta pas là. On lit, en effet, dans le journal du corps détaché sous les ordres du général comte Nugent (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 38) à la date du 25 au 30 mars :

« Le roi de Naples continuait à correspondre d'une manière suivie avec le vice-roi, et les généraux Carascosa et Livron étaient employés à cette correspondance. Il paraît qu'il s'agissait de partager l'Italie entre Murat et le vice-roi et d'en chasser à la fois les Autrichiens et les Français[1]. »

Or, si l'on peut n'accepter que sous réserve la dernière de ces phrases, il est, toutefois absolument incontestable que nul n'était mieux placé que Nugent pour constater les allées et venues qui avaient lieu entre les deux quartiers-généraux, pour être tenu au courant de l'échange des correspondances et du passage des officiers français et napolitains. Si, grâce à son journal, nous savons déjà que la mission de Livron doit avoir pris place au cours d'une des journées qui se sont écoulées du 25 au 30 mars, il est de plus absolument établi par la dépêche de sir Robert Wilson à lord William Bentinck en date du 1er avril (*Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, Ve 97, *Annexe* B à la *Dépêche* 15; Bologne, 1er avril 1814), que le général anglais conféra à Bologne avec le général de Livron le 31 mars dans l'après-midi et s'entretint avec lui, comme nous aurons lieu de

1. Cf. comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril 1814 (citée plus loin).

le montrer un peu plus loin, de l'entrevue que, par ordre de son roi, le général napolitain avait eue avec le vice-roi.

D'autre part, le *Journal du baron von Hügel* fournit, lui aussi, une preuve incontestable de ces tentatives d'accord. On y lit à la date du 2 avril :

« Il paraît que nos relations avec les Napolitains s'embrouillent davantage de jour en jour. Des lettres interceptées nous prouvent qu'ils sont en communication directe avec le vice-roi. Ses généraux vont à Mantoue; ses émissaires courent toute l'Italie. Il vaudrait mieux avoir un ennemi facile à combattre qu'un qui nous empêche de faire une guerre dont les résultats doivent nous indemniser de 20 ans de malheurs. Avec tout cela, le roi de Naples joue un mauvais jeu. Il serait très aisé de l'en faire repentir. Quatre déclarations, une des puissances alliées, une de nous, l'autre de l'Angleterre et la dernière du prince régent de Sicile feraient presque la conquête du royaume de Naples et feraient déserter la moitié de son armée. »

Enfin, et bien que, dans ses *Mémoires* publiés en juin 1861 par Nicomède Blanchi, il n'eût pas indiqué la date de sa conversation avec Livron, le général Zucchi s'est chargé, lui aussi, de fournir à l'histoire quelques détails intéressants, quelques faits qui suffiraient à eux seuls pour démontrer que cette entrevue a eu réellement lieu et que Livron s'est rendu à Mantoue, au moment où le pape remis en liberté était déjà dans les lignes austro-napolitaines, au moment où Bentinck conférait à Vérone avec Bellegarde.

« Sur l'ordre du vice-roi, j'allai dans ma voiture chercher à quelque distance de Mantoue le général Livron, lit-on dans les *Memorie del Generale Carlo Zucchi*, pages 77 et 78. Pendant le trajet nous n'avions parlé que d'une façon vague et superficielle de l'ensemble de la situation; mais, au moment de descendre de voiture, Livron me glissa dans la main un billet ainsi conçu : « Général, ne serait-il pas possible d'arriver à « nous entendre? Vous pouvez faire beaucoup! » L'entretien du vice-roi et de Livron dura deux heures. Mais, comme il était aisé de le prévoir, on se sépara sans avoir pu arriver à trouver un terrain d'entente. »

Tout allait de mal en pis pour Murat depuis quelque temps.

Aux difficultés provoquées par l'arrivée si inopportune pour lui de Pie VII[1], arrivée qui avait été la cause déterminante de son départ pour Bologne, étaient venus s'ajouter les préoccupations, les soucis que lui donnaient les conférences de Gallo avec sir Robert Wilson, et son désir bien naturel de s'entendre avec le général Balachoff.

La première entrevue de son ministre des Affaires étrangères avec le délégué de Bentinck, il convient de le reconnaître, n'était guère de nature à dissiper ses alarmes. Après avoir examiné rapidement la situation générale des affaires des alliés en Italie, sir Robert Wilson avait carrément mis la question de la Toscane sur le tapis, et Gallo lui avait catégoriquement répondu que le roi de Naples avait l'intention d'occuper ce pays pendant toute la durée de la guerre, uniquement à cause des ressources de tout genre qu'il y trouvait.

« C'était, disait-il à Wilson, une mesure d'ordre purement économique. » Le roi avait besoin de cette occupation pour se procurer l'argent nécessaire à ses dépenses militaires « puisque, seule de toutes les puissances coalisés, Naples ne recevait aucun subside de l'Angleterre ». Gallo fit observer, de plus, que la convention passée entre Nugent et Carascosa avait tranché la question et attribué, *pendente lite*, les ressources de la Toscane au roi en raison de la nécessité pour lui d'entretenir son armée.

Sir Robert Wilson n'avait pu répondre à ce dernier argument qu'en déclarant que Bellegarde, le comte de Mier et le général Eckhardt, ne partageaient pas cette manière de voir, puisque la Toscane devait être rendue au grand-duc de Würzburg, auquel on avait envoyé un courrier pour l'inviter à rentrer dans ses Etats.

Cette communication aurait produit une impression des plus désagréables sur Gallo, s'il faut en croire Wilson. Aussi, affectant de n'y attacher aucune importance, celui-ci avait-il aussitôt abordé un autre côté de la question et essayé de savoir si Murat n'avait sur la Toscane que des vues purement économiques. Il demanda, à cet effet, et à brûle-pourpoint, à Gallo, si

1. Continuant sa route à petites journées, Pie VII était arrivé le 27 au soir à Modène, où il séjourna pendant les journées des 28, 29 et 30 mars, et qu'il quitta le 31, à sept heures du matin, pour se rendre à Bologne. *Regio Archivio di Stato*, *Modène*. *Prefettura del Panaro*. *Archivio Segreto*, 1814, Filza, 9, fasc. 11. *Bolletini politici* (*Ibidem*). *Ministero di Publica Economia e d'Istruzione*, 1814, Filza 3, fasc. 29. *Lettere del Comandante Militare Austriaco alla Reggenza provisoria degli Stati Estensi e di questa al Podesta*, Modène, 27 mars (*Ibidem*). *Archivio Camerale*. *Cronaca Rovatti*, *ad annum*, p. 230, 250, 255, 256.

l'on consentirait à céder aux troupes britanniques Livourne et un territoire suffisant à leurs subsistances, moyennant le payement d'une indemnité égale au revenu de cette partie du grand-duché.

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Gallo lui déclara qu'une semblable proposition méritait d'être examinée de plus près. Il s'engagea à la soumettre au roi, en faisant remarquer que, tout en sachant que Joachim était hostile à l'idée d'un partage de la Toscane, à l'idée d'une occupation mixte, il espérait cependant l'amener à accepter cette combinaison. En revanche, Gallo demanda que cette occupation ne fût que temporaire, et il insista beaucoup sur la translation, dans un délai aussi rapproché que possible, de cette base à la Spezia, dans le cas où les circonstances ne permettraient pas de le faire tout de suite.

Les observations et les réserves de Gallo avaient suffi pour éveiller les soupçons de Wilson. Sans vouloir répondre aux ouvertures de Gallo, sans se donner la peine de discuter la question que le ministre napolitain venait de soulever, il lui déclara qu'il n'était que temps de renoncer à vouloir faire une politique mystérieuse, d'autant plus dangereuse qu'on se méfiait de Murat, *surtout depuis que l'on avait la preuve de l'envoi de Carascosa et de Livron au quartier-général du vice-roi et de négociations dont le feld-maréchal avait été informé presque aussitôt.*

Entièrement déconcerté par cette dernière communication, Gallo se borna à promettre de faire tous ses efforts auprès du roi pour le décider à accepter les propositions qu'il allait lui transmettre. N'osant pas contester l'authenticité de l'envoi des généraux napolitains auprès du vice-roi, il se borna à dire à Wilson que « le roi, mis en défiance par certaines attitudes des alliés, avait pu penser qu'ils étaient en train de s'entendre avec l'ennemi[1] ». Puis, levant la séance, il se rendit chez Murat.

Malgré toute l'habileté déployée par Bentinck pour n'en rien laisser paraître dans sa correspondance avec Castlereagh, il y avait, une différence sensible entre le langage et les propositions de sir Robert Wilson et le ton et les exigences de Bentinck lors de son entrevue avec Murat à Reggio. Son amour-propre l'empêche d'en convenir même vis-à-vis de Castlereagh, qui connaît cependant mieux que personne au monde la cause réelle de cette évolution à laquelle Bentinck a dû, bon gré mal

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, *Annexe A* à la dépêche 13. Sir Robert Wilson à lord William Bentinck ; Bologne, 30 mars 1814.

gré, faire mine de consentir. Il aura beau dire à Castlereagh, dans l'une de ses dépêches ultérieures « qu'il a cru sage et utile de faire agir sir Robert Wilson et de ne pas intervenir directement et personnellement dans les négociations de Bologne[1] », lord Castlereagh n'en connaît pas moins, et il est par suite indispensable de faire connaître les causes réelles de son abstention.

Bien avant l'arrivée de la dépêche du 20 mars expédiée par Mier au lendemain des conférences de Reggio, on avait été au quartier-général des souverains aussi désagréablement impressionné par le ton par trop cassant et l'attitude par trop intransigeante de Bentinck que par les prétentions et les exigences irréductibles de la cour de Palerme. Castlereagh avait, par suite, invité Bentinck à faire connaître au cabinet de Naples les motifs pour lesquels, bien qu'en approuvant entièrement le traité conclu avec l'Autriche, la Grande-Bretagne s'était refusée jusqu'ici à signer un traité *in limine*.

Obligé de se conformer à son corps défendant à ces ordres, Bentinck avait joint à la communication officielle des volontés de son gouvernement des considérations personnelles formulées dans un ton tel qu'elles enlevaient toute valeur à la note qui les précédait. Castlereagh lui avait de plus prescrit de signifier à la cour de Palerme les décisions du cabinet anglais.

« La Grande-Bretagne, ne pouvant empêcher Ferdinand de proclamer ses droits à la couronne de Naples, croyait devoir lui faire connaître qu'il aurait à faire valoir à l'aide de ses seuls moyens les revendications qu'il jugerait à propos d'exercer et à signer ensuite pour son compte particulier un traité avec le roi Joachim. »

Enfin, et c'était là chose à laquelle Bentinck ne pouvait surtout pas se résigner et se décider, Castlereagh[2] avait terminé sa dépêche en lui ordonnant, d'accord avec Metternich, de ne rien ménager pour inspirer tout au moins de la confiance à Murat, et d'employer tous ses efforts pour obtenir la restauration du roi de Sardaigne et du grand-duc de Toscane, en lui disant

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, dépêche 15. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Bologne, 2 avril 1814.

2. Castlereagh, *Correspondence*, IX. Castlereagh était loin d'être satisfait de l'attitude de Bentinck. Rien ne le démontrera plus catégoriquement que les différentes dépêches qu'il lui adressa le 30 mars et les jours suivants de Dijon, dépêches que l'on trouvera réunies à l'*Annexe LV*.

« *que rien n'était mieux de nature à assurer et à faciliter la réalisation de ce programme* », *que la jonction de ses troupes avec celle de Murat et leur action commune sur la rive droite du Pô.*

Qu'il le voulût ou non, il fallait donc que, pour le moins, Bentinck fît mine de changer de ton à l'égard de Murat, et c'est pour se donner l'air d'obéir qu'il s'était rendu à Bologne, qu'il s'était fait représenter par sir Robert Wilson, et qu'il l'avait chargé de faire à Gallo des propositions que, dans son for intérieur, il comptait voir rejeter par le roi de Naples. Ce n'était déjà plus de l'*ultimatum*, ni de la *conditio sine quâ non* qu'il s'agissait; mais, en raison même de la manière dont la question avait été posée, de la façon dont les négociations avaient été entamées, des appréciations d'une extrême arrogance, des considérations inconvenantes dont il était bien décidé à émailler ses notes, il n'en conservait pas moins l'espoir d'arriver à la rupture qu'il poursuivait depuis si longtemps.

Entre temps, on avait reçu à Parme une dépêche de Livourne, par laquelle le général Roth annonçait qu'il avait occupé la Spezia avec l'avant-garde de la 1re division du corps d'armée anglo-sicilien. Cette nouvelle décida Nugent à se relier sans plus tarder avec les troupes anglaises et à envoyer à cet effet à Borgotaro le capitaine Zuccheri avec 150 hommes et 12 hussards auxquel il avait donné l'ordre de battre le pays du côté de Bobbio (sur la Trebbia, à peu près à mi-chemin entre Plaisance et Gênes) et de couvrir l'aile droite des Anglais.

En même temps, le bataillon anglais du colonel Robertson se porta, à la demande de lord William Bentinck, sur Pontremoli où il devait arriver le 2 avril[1].

Le bombardement du fort Santa-Maria avait causé de si grands dégâts que la résistance y était devenue impossible. On la prolongea cependant jusqu'à la dernière extrémité, et ce fut seulement le 30 à onze heures du matin, au moment où les Anglais se préparaient à donner l'assaut, alors que la brêche était praticable, alors que l'ouvrage tout entier n'était plus guère qu'un monceau de ruines et de décombres que le commandant du fortin hissa le drapeau blanc et consentit à capituler. La garnison de Santa Maria se composait, d'après les chiffres mêmes don-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 30 mars, XIII, 38.

nés par le lieutenant-colonel Travers, de 78 hommes, dont 3 officiers[1]. Cette poignée d'hommes avait réussi à arrêter pendant près de quatre jours les progrès de la division Montrésor.

L'occupation de la Spezia par les Anglais et la retraite de Rouyer Saint-Victor sur Sestri et Chiavari avaient exercé un contre-coup immédiat sur Gênes et obligé le général Fresia à déclarer la ville en état de siège. Malgré tous les inconvénients qu'elle présentait dans une ville qui renfermait à ce moment 80.000 habitants, parmi lesquels 10 à 12.000 ouvriers et plusieurs milliers de mendiants, et dont la garnison, qu'on devait porter à 3.000 hommes en faisant entrer dans la place les troupes du département des Apennins, était à peine de 1.400 hommes, cette mesure était d'autant plus indispensable et urgente que, comme le général Fresia le mandait au ministre de la Guerre, « le brigandage était organisé autour de la ville et que ces « brigands contre lesquels le général n'avait aucun moyen de « répression, étaient en intelligence avec les Anglais qu'ils se« condaient de tout leur pouvoir et de toutes les façons, et « qu'il importait encore de surveiller les intelligences que les « Anglais s'étaient ménagées dans la place, et d'en finir avec « les signaux à l'aide desquels on rendait compte aux vaisseaux « anglais de la situation du pays et des mouvements de troupes « depuis Rapallo jusqu'à Savone[2]. »

31 MARS 1814.— **Lord William Bentinck et Pie VII.— Le Pape à Bologne.— Son entrevue avec Murat. — Deuxième conférence de sir Robert Wilson avec le duc de Gallo. — Entrevue de sir Robert Wilson et du général de Livron. — Soulèvement des Carbonari dans la province de Teramo. — Coup de main du général Villata sur Suzzara et Gonzaga. — Escarmouches de Castelbelforte et de Ferri. — Mesures prises contre les désertions.— État inquiétant de l'opinion publique en Lombardie.** — En Italie, les difficultés auxquelles avait donné naissance le retour du pape, les complications qui

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182, dépêche 12: Lord William Bentinck à lord Bathurst; Livourne, 6 avril 1814. Lieutenant-colonel Travers à lord William Bentinck; devant Santa-Maria, 30 mars. Brigadier Roth à lord William Bentinck; Spezia, 30 mars. Major-général Montrésor à lord William Bentinck; Livourne, 31 mars. *Ibidem*, *Admiralty*, V° 48, p° 149. Sir Josias Rowley au vice-amiral Pellew à bord de l'*America*, golfe de la Spezia, 31 mars 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Général Fresia au ministre de la Guerre; Gênes, 2 avril 1814. Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 5 avril 1814.

en étaient la conséquence forcée, ces complications au milieu desquelles Murat se débattait sans parvenir à prendre un parti et sans trouver une issue, n'avaient pas échappé à un esprit aussi vif et perspicace que celui de lord William Bentinck. Il avait immédiatement aperçu tous les avantages que pouvait lui valoir cette occasion inespérée. Le pape allait, il y comptait du moins, être un atout de plus dans la partie qu'envers et contre tous il était décidé à jouer contre Murat. Dès son retour de Vérone, informé de la présence du Saint-Père à Modène, il l'avait fait aussitôt saluer par un de ses officiers, porteur d'une lettre par laquelle il sollicitait la faveur d'une audience. Elle lui fut immédiatement accordée et fixée au lendemain 30 au matin.

Bentinck s'y rendit avec d'autant plus d'empressement qu'il ne se souciait guère de rester à Bologne pendant toute la durée des conférences de Gallo et de Wilson.

Rien mieux que la réponse du pape ne servait ses projets et sa haine puisqu'elle l'obligeait à s'absenter au moment qui lui convenait le mieux, et que, de plus, il comptait bien profiter de son entretien venant après celui que Pie VII avait eu avec Gallo d'abord pour se renseigner sur ce qui s'était passé dans cette entrevue, ensuite et surtout pour encourager le pape par ses insinuations, son obséquiosité et ses offres de service, à poursuivre son voyage, à retourner à Rome, et à refuser les moindres concessions à Murat. Il savait d'ailleurs, avant de se rendre à Modène, que Gallo avait absolument échoué dans sa mission. C'était en vain que celui-ci avait essayé de faire triompher les désirs de Murat, de démontrer à Pie VII qu'il lui fallait différer sa rentrée à Rome où il ne pouvait se réinstaller que lorsqu'on connaîtrait les volontés et les décisions des souverains alliés. Le pape s'était montré inébranlable; il avait fait la sourde oreille aux propositions de Gallo, se contentant de répondre que c'était à Rome seulement que sa dignité lui permettait de prendre connaissance des communications qu'on lui adresserait.

Le terrain était donc bien préparé, lorsque Bentinck se présenta. Le pape accueillit le général anglais avec une extrême bienveillance, et, loin de lui faire mystère de son entretien avec Gallo, il lui déclara que, non seulement il était décidé à ne reconnaître Murat que lorsqu'il serait rentré à Rome, et lorsqu'il aurait repris possession de ses États, mais qu'il subordonnerait cette déclaration à une reconnaissance préalable de Murat

par tous les princes faisant partie de la coalition. Puis, comme le pape n'avait pu s'empêcher de lui laisser voir qu'il craignait d'être enlevé en route par ordre de Murat, Bentinck commença par le rassurer, et il lui conseilla ensuite de persister dans sa résolution de rentrer de suite à Rome et d'envoyer aux souverains alliés une protestation officielle, dans le cas où Murat voudrait s'y opposer. Insistant enfin sur la question de la sécurité personnelle du Saint-Père, il lui démontra qu'il ne courait aucun danger, tant qu'il se trouvait dans les lignes autrichiennes et il alla même jusqu'à lui offrir, le cas échéant, de venir se mettre en route au milieu de ses troupes[1].

Quelques heures plus tard, pendant qu'on chantait à Padoue un *Te Deum* pour célébrer son retour en Italie, le pape faisait son entrée triomphale à Bologne au son des cloches qui battaient à toute volée et au bruit des salves d'artillerie. A peine installé au palais archiépiscopal, il y recevait à deux heures la visite de Murat qui lui déclara en termes catégoriques que le Saint-Père devait non seulement le reconnaître comme roi des Deux-Siciles, mais consentir à lui céder une bonne partie du territoire des anciens Etats pontificaux. Le pape se borna à faire à Joachim une réponse en tous points semblable à celle qu'il avait chargé Gallo de lui transmettre[2].

Pendant ce temps, Gallo apportait à sir Robert Wilson la

1. *Record Office, Foreign Office, Sicily.* Dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Bologne, 2 avril 1814. Cf. *Storia di Modena* (A. N.), p^ce 669. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* P. S., 2, ad 13. Comte de Mier au prince de Metternich ; Bologne, 6 avril 1814. Il l'informe que, après avoir mandé Bentinck auprès de lui, le pape l'a fait également appeler à Modène. Tout en reconnaissant la justesse des arguments de Mier, qui lui conseilla de s'entendre avec Murat, Pie VII resta inébranlable et lui déclara qu'il ne traiterait avec lui qu'après être rentré à Rome.

Cf. Rinieri, *Il Congresso di Vienna e la Santa Sede*, et *Pio VII e Gioacchino Murat.*

Le quartier-général de Bellegarde avait été tenu exactement au courant des détails de la rencontre de Pie VII avec Murat.

« Le Pape est arrivé à Bologne le 31. Il a été reçu du peuple avec enthousiasme; les chevaux ont été dételés et la ville a été illuminée toutes les nuits qu'il est resté dans cette ville. Le roi de Naples en a été très jaloux. De sa part, le pape a été traité assez froidement. Il a demandé d'abord à être reconnu delui. Le pape doit avoir répondu qu'il le ferait aussitôt que toutes les autres puissances l'auraient fait, quoique le roi de Naples avait déclaré que cette reconnaissance pourrait frayer au Saint-Père la route de Rome. Il s'est pourtant vu forcé de lui permettre de partir pour cette métropole le 3. » (*Journal du baron von Hügel*, 4 avril).

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* P. S. 2, ad 13. Comte de Mier au prince de Metternich ; Bologne, 6 avril 1814. *Regio Archivio di Stato, Bologne*, Podestat de Bologne. Ordres et dispositions pour l'entrée de Pie VII, 29 et 31 mars 1814.

réponse du roi de Naples aux propositions de la veille. Le roi était d'autant moins disposé à évacuer Livourne que cette cession lui paraissait inutile, puisque lord William Bentinck ne pouvait tarder à se rendre maître de Gênes. Il déclarait, en revanche, qu'il s'engageait à fournir aux troupes britanniques tous les vivres dont elles auraient besoin et demandait, en outre, à connaître l'effectif des forces qu'il était tout prêt à mettre à la disposition de lord William Bentinck pour l'opération projetée contre Gênes. Afin de mieux montrer son bon vouloir, il faisait toutefois proposer à sir Robert Wilson de lui céder, si Bentinck l'exigeait, Viareggio, Pise et Lucques. Enfin, pour bien fixer l'état de la question, il demandait à sir Robert Wilson de remettre une lettre au duc de Gallo[1].

Au sortir de cette conférence, qui n'avait guère modifié la situation, Wilson s'était rendu chez le général de Livron, qui ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il s'était, en effet, rendu à Mantoue auprès du vice-roi. Mais il ajouta que sa mission avait été décidée à la suite d'une dépêche par laquelle le vice-roi faisait part à Murat de négociations entamées en France entre l'Autriche et Napoléon. Il affirma en outre que les relations avaient entièrement cessé depuis lors et que le roi n'attendait plus pour agir résolument que la ratification de la convention avec l'Angleterre[1].

L'arrivée du pape[2] et les conférences de Bologne n'étaient pas les seuls sujets de préoccupation de Murat. En même temps que ses généraux avaient demandé et obtenu, par une lettre signée de deux d'entre eux, à être entendus par le roi et à donner leur avis sur les opérations militaires et les affaires relatives à cette guerre, et tandis que Joachim n'osait réprimer et punir, comme il l'aurait dû, cette grave atteinte portée à la

2. *Record Office, Foreign Office, Sicily. Annexe B* à la dépêche 15. Sir Robert Wilson à lord William Bentinck; Bologne, 1er avril 1814. Cf. *Storia di Modena*. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 13. Le comte de Mier au prince de Metternich ; Bologne, 6 avril 1814. D'après Mier, Murat aurait offert de céder Livourne, mais en continuant à occuper les forts, et Bentinck aurait refusé d'adhérer à cet arrangement.

3. L'arrivée du pape en Italie donna lieu à des manifestations de toute nature. A Prato, près de Florence, cette nouvelle avait provoqué un mouvement populaire tellement grave que Lechi demanda au roi, pour parvenir à maintenir l'ordre, l'autorisation d'avoir recours à des mesures de répression sévère (*Regio Archivio di Stato. Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général Lechi au roi de Naples; Florence, 31 mars 1814). A Velletri, la population s'était soulevée à cette nouvelle, reçue le 1er avril, et avait violemment protesté contre la restauration du pouvoir temporel (Cf. Comandini, l'*Italia nei Cento Anni del Secolo XIX. Dispensa* 12).

discipline, un mouvement révolutionnaire, isolé heureusement, et à la tête duquel se trouvaient les *Carbonari* des Abruzzes, avait éclaté dans la province de Teramo. Bien qu'elle ait été réprimée et étouffée presque aussitôt, cette tentative n'en était pas moins l'indice d'une situation inquiétante, d'un danger sérieux. Il fallait y parer de suite en prenant des mesures énergiques et l'on crut pour le moment avoir fait le nécessaire en proclamant la dissolution des Carbonari, en déclarant que leurs réunions seraient considérées et jugées comme des actes de conspiration et que les adhérents anciens ou nouveaux de cette secte seraient à l'avenir punis de mort, enfin en envoyant dans les Abruzzes quelques bataillons dont on se croyait sûr et que l'on fit partir de Naples avec le général Florestan Pepe, chargé par Murat de rétablir l'ordre et la tranquillité dans cette province[1].

Dans la nuit du 30 au 31 mars, le général Villatta avait, sur l'ordre du vice-roi, poussé de Borgoforte une reconnaissance qui, composée de quelques compagnies du 2e léger italien et de quelques pelotons du 3e régiment de chasseurs à cheval italien, prit pied sur la rive droite du Pô, enleva et surprit Suzzara et Gonzaga, mit en déroute les troupes qui gardaient ces deux postes et revint à Borgoforte en ramenant 1 major, 2 officiers et environ 40 prisonniers[2].

Pour bien se faire une idée du peu d'entente qui régnait entre les Napolitains et les Autrichiens, il suffira d'extraire le passage suivant d'une dépêche que le général d'Ambrosio envoya à Millet le lendemain :

« L'ennemi, lui dit-il, est resté à Borgoforte et le général d'Aquino a repris ses cantonnements à Carpi et à Novi; mais l'ennemi semble vouloir exécuter d'autres mouvements. Vous sentirez comme moi que le manque d'accord entrave la marche des opérations. *J'étais hier à trois heures de l'après-midi à Carpi, ignorant ce qui se passait entre Borgoforte et Guastalla*[3].

1. Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX. Dispensa* 12.
2. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Général Vignolle. Ordre du jour; Mantoue, 31 mars Colonel du 2e léger italien au général Fontanelli; Borgoforte, 31 mars 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 1er avril, neuf heures et demie soir, IV, 3.
3. *Regio Archivio di Stato. Naples*, 1037. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Modène, 1er avril 1814 (en français).

La journée du 31 avait d'ailleurs été moins calme que les précédentes. Deux reconnaissances autrichiennes, sorties de Castelbelforte et se dirigeant vers Casa Carpanetta (nord de la route de Mantoue à Susano), avaient donné contre un assez gros parti français qui les avait attaquées et assez malmenées. Les reconnaissances autrichiennes étaient sur le point de succomber, lorsque des renforts amenés en toute hâte, réussirent à les dégager et à les recueillir. Presque au même moment les avant-postes s'étaient engagés et avaient échangé pendant quelque temps des coups de fusil sur le Mincio à hauteur de Ferri (un peu en aval de Pozzolo)[1].

Les Français continuaient à pousser activement leurs travaux de défense à Peschiera, à Ponti, et aux têtes de pont de Monzambano et de Goïto. Sur l'ordre du vice-roi, on avait procédé à quelques mutations dans l'état-major de l'armée d'Italie. Le général de Conchy, qui, depuis le commencement de la campagne, commandait une des brigades de la 4e division (général Marcognet) passait à la 2e lieutenance et y prenait le commandement de la 2e brigade de la 3e division (général Fressinet) placée jusque-là sous les ordres du général Pégot, qui recevait une autre destination. Le vice-roi envoyait cet officier général remplacer sur la rivière de Gênes le général Rouyer Saint-Victor, auquel son âge ne permettait plus de déployer l'énergie et l'activité indispensables dans des circonstances aussi difficiles, et qui n'avait plus la vigueur et l'entrain nécessaires pour entraîner, par son exemple, de jeunes troupes, auxquelles l'instruction, la discipline et la cohésion faisaient entièrement défaut. La brigade du général de Conchy était, par le même ordre, donnée au général Larroque qui devait prendre immédiatement possession de son commandement et se présenter au général Marcognet le 3 avril[2].

Malheureusement ces dispositions dictées par la sagesse ne pouvaient plus rien contre le fléau des désertions. Elles étaient devenues si considérables, surtout dans les 27e et 28e divisions militaires, et depuis le commencement des opérations des Anglais dans la rivière de Gênes, que le prince Camille, dans l'espoir que quelques exemples de sévérité enrayeraient les

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 31 mars 1814, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 31 mars, III, 283.

2. *Archives de la Guerre*. Général Grenier au général Marcognet, 31 mars 1814.

désertions « inouïes éprouvées par les corps de son gouvernement » avait dû se résoudre à prendre des mesures extraordinaires de rigueur pour les réprimer[1].

Partout, le découragement grandissait de jour en jour; et, pendant qu'en Piémont le prince Camille s'inquiétait de l'esprit des troupes de son gouvernement, le duc de Lodi signalait de son côté au vice-roi l'effet déplorable qu'avaient produit en Lombardie et à Milan bien plus que la nouvelle du débarquement des Anglais en Italie et de leur marche sur la Spezia, l'absence totale et le manque absolu des nouvelles de France[2].

1er AVRIL 1814. — **Sir Robert Wilson remet au duc de Gallo la note de Lord William Bentinck. — Sa conférence avec Murat. — Pie VII rend à Murat la visite qu'il lui a faite. — Lord William Bentinck et le duc de Gallo chez le Pape. — Combat naval de Lazise. — État sanitaire de l'armée de Bellegarde. — Les réponses du Métropolite monténégrin et la situation à Cattaro. — Positions et effectifs de l'armée du vice-roi.** — Le 1er avril au matin, ce fut, non pas avec Gallo, mais avec le roi de Naples lui-même que sir Robert Wilson eut à discuter les termes possibles, les conditions éventuelles d'une entente. Dans cette conférence qui ne dura pas moins de plusieurs heures, Murat, s'appuyant sur les arguments que Gallo avait déjà fait valoir, commença par refuser de vouloir entendre parler de la cession de Livourne. Il en avait besoin, affirmait-il, non seulement pour en tirer les ressources nécessaires à son armée, mais pour être en mesure de tenir tête aux insurrections qui pourraient être la conséquence de la proclamation de Bentinck. Dès que lord Bentinck se portera décidément en avant sur la rivière de Gênes, le roi secondera son mouvement en marchant sur Plaisance, pendant que Bellegarde établira un de ses corps à Borgoforte pour couvrir la droite de son armée. Enfin, *il consentira même à évacuer de suite la Toscane, à la condition toutefois que lord William Bentinck signe avec lui un traité de paix.*

Sir Robert Wilson, craignant de s'engager sur un terrain dangereux pour lui, fit prendre à ce moment, un autre tour à la conversation. Il essaya de prouver au roi que, malgré toutes les dénégations qu'il avait fait opposer à ce propos, il semblait

1. *Archives de la Guerre.* Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 31 mars 1814.

2. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Melzi, duc de Lodi, au vice-roi; Milan, 31 mars 1814.

bien que ce fût lui qui avait fait des ouvertures au vice-roi. Le soin qu'on avait mis à éloigner à la fois le comte de Mier et le général Eckhardt permettait au moins de le supposer.

Murat, évitant à son tour de se compromettre par une réponse directe, se borna à reconnaître qu'on lui avait fait des ouvertures relatives à l'indépendance de l'Italie, ouvertures que le général de Livron était précisément en train de communiquer dans toute leur teneur et dans toute leur étendue au feld-maréchal comte de Bellegarde. En résumé, il affirma avec une rare insistance et une extrême énergie qu'il n'avait cessé d'agir loyalement et honnêtement. Il déclara formellement qu'il aurait même déjà passé le Pô s'il avait reçu la ratification de l'Angleterre[1].

Le roi en était arrivé à ce point de ses déclarations et de ses explications lorsque Gallo pénétra dans son cabinet, tenant à la main la note de lord Bentinck, que sir Robert Wilson lui avait remise avant le commencement de l'audience. Les dispositions conciliantes, dont Murat avait fait preuve en lui offrant de lui céder Viareggio, Lucques et Pise, ou même toute la Toscane, en échange d'un traité de paix définitif, avaient exaspéré lord William Bentinck. Ces concessions du roi bouleversaient de fond en comble ses projets. Ce qu'il voulait, ce qu'il lui fallait à tout prix, c'était une querelle, une rupture éclatante, définitive et irréparable, brutale même, qui rendît l'alliance impossible. Et c'était cette rupture qu'il comptait provoquer, rendre inévitable en faisant suivre la communication des résolutions de son gouvernement et l'exposé de ces déclarations rassurantes, dont, de sa propre autorité, il était bien décidé à ne pas faire usage, de commentaires personnels si menaçants, de considérations si arrogantes et si insolentes qu'en raison même de l'orgueil et de la violence de Murat, leur seule lecture devait suffire pour amener, d'après ses calculs, l'éclat qu'il attendait depuis si longtemps. La note officielle du gouvernement anglais et plus encore les considérations personnelles dont lord William Bentinck fit suivre le document sont, la première, trop importante et les secondes trop extraordinaires pour qu'il soit possible d'analyser cette pièce. Il importe, au contraire, de la reproduire textuellement :

1. *Record Office. Foreign Office, Sicily*, V° 97. *Annexe B* à la dépêche 15. Sir Robert Wilson à lord William Bentinck ; Bologne, 1er avril 1814.

Bologne, 1er avril 1814[1].

Lord William Bentinck au duc de Gallo

« Dans le cas que le gouvernement napolitain exigerait quelque confirmation par écrit des sentiments que mylord Castlereagh a déjà verbalement énoncés, confirmation qu'on n'a pas demandée, la jugeant non nécessaire, le soussigné est autorisé de déclarer officiellement :

Que le gouvernement anglais approuve entièrement le traité conclu entre le gouvernement autrichien et le gouvernement napolitain, qu'il consentit à l'addition de territoires qu'on y spécifie sous la même condition faite par l'Autriche d'une active et immédiate coopération de l'armée napolitaine, et que, si le gouvernement anglais se refuse à signer un traité *in limine*, cela provient uniquement des sentiments de délicatesse et d'honneur qui s'opposent à ce que des Etats héréditaires d'un ancien allié soient sacrifiés sans une indemnité, et le soussigné a des ordres en conséquence desquels il doit inviter le gouvernement napolitain de faire ses plus grands efforts pour le même objet. »

Tout autre diplomate que Bentinck aurait assurément considéré que son devoir lui imposait l'obligation de transmettre purement et simplement une note qu'il aurait depuis longtemps dû faire parvenir à la cour de Naples et qui, en donnant entièrement satisfaction à Murat, en constituant un engagement vis-à-vis de lui, aurait probablement coupé court à ses hésitations et aurait, de toute façon, suffi, au moment où elle lui fut remise, pour le décider à consentir aux concessions qu'on lui demandait. L'extraordinaire et singulier diplomate qu'était Bentinck ne craignit pas de faire suivre cette note de commentaires d'une insolence inouïe.

« Tels étaient, ajoutait Bentinck, les sentiments du gouvernement britannique.

« Il serait sans doute en opposition avec la *franchise* du soussigné s'il n'exprimait pas *son opinion individuelle*, que *les espérances que fit naître le traité n'ont été malheureusement que trop démenties*.

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 27. *Annexe C* à la dépêche 15. Lord William Bentinck au duc de Gallo : Bologne, 1er avril 1814 (en français dans l'original).

« L'objet principal pour lequel cette alliance et ces sacrifices ont été faits, la prompte et active coopération de l'armée napolitaine, n'a nullement été obtenue. L'armée autrichienne se trouve encore paralysée sur l'Adige, quand, par la marche de l'armée napolitaine sur le Haut-Pô, elle aurait depuis longtemps atteint les Alpes. Les négociations les plus *suspectes* ont lieu directement avec l'ennemi, et en même temps la coopération britannique, que le gouvernement napolitain, s'il était *sincère*, souhaiterait plus que tout autre parmi les alliés, est rendue impossible par le refus qu'on lui fait des moyens de sûreté et de subsistance.

« Si telle est la conduite militaire suivie par le gouvernement napolitain, sa conduite politique n'est pas moins inexplicable. Le gouvernement napolitain engage son consentement à tous les arrangements des alliés en Italie. Il commence par déclarer que différents Etats seraient immédiatement cédés à leurs souverains légitimes ; mais il déclare officiellement que ces Etats seront gardés jusqu'à la paix et en même temps l'organisation administrative de ces contrées se présente partout sous l'aspect d'une occupation permanente, et partout les agents et les fonctionnaires napolitains décèlent des vues d'ambition et d'agrandissement entièrement opposées aux intentions des alliés et qui ne seraient pas sans objection, *si même une telle addition de pouvoir prenait une direction loyale, mais qui sont certainement bien dangereuses, quand il n'est pas encore décidé de quel côté ce pouvoir se rangera.*

« Le soussigné est bien loin de présenter ces remarques dans un sens *hostile et de reproche;* elles sont dictées par un esprit amical et par son désir de voir réaliser les intentions des alliés. La guerre continue encore et il est encore temps d'éloigner les doutes et la désatisfaction (*sic*) qui pourraient exister.

« C'est ainsi que le soussigné recommande bien sérieusement au gouvernement napolitain :

« D'effectuer sa prompte et cordiale coopération avec l'armée autrichienne ; de permettre, par le sacrifice d'une partie de la Toscane à l'expédition britannique les moyens qui lui sont indispensables pour une coopération et qui sont dûs à la dignité du gouvernement britannique ; si l'on peut appeler sacrifice la cession d'un pays qui est le droit d'un autre, il sera hautement indemnisé par une assistance et une confiance mutuelle ;

« De renoncer à toute tendance à une politique isolée et à part.

« Et surtout de remettre sans délai sur son siège le Souverain Pontife. Les cruels traitements que ce personnage vénérable a soufferts, relevés par ses édifiantes vertus et son extraordinaire fermeté, ont excité, comme nous venons de le voir, le plus grand enthousiasme.

« Si la conduite de celui qui gouverne présentement la France, à cet égard lui a attiré, plus que tout autre acte de sa vie, la haine du monde entier, ce serait sans doute une bien mauvaise politique de se refuser à une mesure reconnue de la plus haute nécessité par tous ceux qui voudraient voir rétablir les grandes bases de l'ordre social, la religion et la morale.

« Le soussigné a l'honneur de réitérer les sentiments de sa plus haute considération,

« L. WILLIAM BENTINCK[1]. »

Murat lut la lettre à voix basse et sans qu'on pût rien remarquer sur sa physionomie. Mais, arrivé au passage où Bentinck lui reprochait sa déloyauté, il s'arrêta, fixa Wilson, répéta la phrase, lut et relut attentivement la note, la tendit à Gallo sans mot dire et se leva, en annonçant à son ministre et à sir Robert Wilson que l'audience avait pris fin.

La crise, en somme latente jusqu'ici, était arrivée à l'état aigu, bien que l'éclat violent sur lequel Bentinck avait compté pour brouiller irrémédiablement les cartes ne se fût pas produit. La situation était grave, mais le calme inattendu avec lequel Murat avait reçu cette grossière et insolente communication, la dignité hautaine avec laquelle il avait mis fin à l'audience n'enlevaient pas à sir Robert Wilson, qui ne partageait en aucune façon les idées de Bentinck, qui condamnait même l'attitude et les brutalités de ce personnage placé au-dessus de lui et qu'il avait vainement tenté de rappeler à l'observation des convenances, au respect des usages diplomatiques, l'espoir et la possibilité de faire aboutir malgré tout des négociations que lord William Bentinck s'était juré de faire échouer.

Il convient, d'ailleurs, de rendre justice à sir Robert Wilson ; il eut le courage de faire une fois encore entendre le langage de la raison, et la note par laquelle il rendit compte

1. Voir *Annexe LV*.

à lord William Bentinck de sa conférence avec Gallo, de son audience chez le roi, se termine par des avis pleins d'une rare sagesse. Il conseille à Bentinck d'en rabattre de ses exigences exagérées, de renoncer à ses sentiments de haine et d'hostilité contre Murat. Il lui affirme que le roi de Naples sera touché par ce changement d'attitude et reprendra aussitôt l'offensive[1].

Sir Robert Wilson avait compris qu'il n'avait plus rien à faire à Bologne à partir de ce moment et s'il conservait encore l'espoir de revoir le roi de Naples le lendemain, afin de régler les conditions de sa coopération avec les Autrichiens et de fixer la date d'une entrevue indispensable du roi et de Bellegarde, il était d'ores et déjà fermement décidé à retourner aussitôt après à Vérone[1].

Quelques instants après la fin de cette audience, le Pape arrivait à son tour en carrosse de gala rendre la visite que le roi de Naples lui avait faite la veille. Encore sous l'impression de l'injure qu'il venait de recevoir, Murat, qui s'était porté à la rencontre du Saint-Père jusqu'au haut de l'escalier, avait essayé d'éviter toute conversation d'affaires. Le Souverain Pontife, au contraire, après l'avoir remercié des sentiments qu'il lui avait exprimés, avait uniquement tenu à faire connaître à Murat qu'il était décidé à partir dès le lendemain, à rentrer à Rome, et à y confier l'administration de ses Etats à des personnages choisis et nommés par lui et jouissant de sa confiance. Il fallait bien, bon gré mal gré, répondre à cette déclaration faite par Pie VII avec autant de calme que de fermeté. Ne voulant ni opposer un refus formel trop dangereux en un pareil moment, ni se compromettre par des con-

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, Vᵉ 97. *Annexe B* à la dépêche 15. Sir Robert Wilson à lord William Bentinck ; Bologne, 1ᵉʳ avril 1814. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 13. Comte de Mier au prince de Metternich ; Bologne, 6 avril 1814.

« Sir Robert Wilson a tout fait pour concilier les esprits et a rassuré le roi sur les intentions de l'Angleterre. Etant au fait des instructions données par lord Castlereagh à lord Bentinck, il a déclaré au roi que lord William Bentinck agissait entièrement en sens contraire et qu'il ne pourra qu'être désapprouvé par le gouvernement britannique. »

Cf. *Journal du baron von Hügel*.

« *Le 4*. — Wilson est retourné à Bologne, il est très content du séjour qu'il a fait et de ses suites. Les négociations de Bentinck paraissent avoir échoué.

« Le roi de Naples a envoyé une partie de sa garde en Toscane pour soutenir ses vues politiques et militaires sur ce pays. Pourtant l'armistic de Naples reste en vigueur et la stipulation d'un terme de dénonciation de trois mois doit donner aux deux partis la faculté d'agir contre l'ennemi commun. Wilson a fait des arrangements avec le roi de Naples relativement aux opérations... »

cessions, Murat avait cru pouvoir tourner la difficulté en offrant à Pie VII de lui céder les deux départements qui faisaient partie de l'Empire français, à la condition toutefois que le Pape signerait un traité avec lui et que les troupes napolitaines continueraient à occuper les Etats Romains, à y maintenir l'ordre et la tranquillité, et seraient chargées de veiller sur la sécurité du Saint-Père [1]. Tout semble donc indiquer que Murat espérait de cette façon retarder la rentrée du Pape à Rome et le forcer à attendre la décision des souverains alliés. Mais Pie VII, inébranlable dans ses résolutions, rejeta purement et simplement ces propositions, revendiqua une fois de plus la totalité des Etats qui formaient son patrimoine et se retira après avoir ajouté qu'il ne s'opposerait pas au passage des troupes napolitaines sans leur permettre toutefois de prolonger au-delà du temps strictement nécessaire les séjours qu'elles feraient sur les territoires lui appartenant.

Quelques heures plus tard, chargé par Murat de lui demander s'il comptait toujours se remettre en route, et de prendre dans ce cas, d'accord avec lui, les dispositions nécessaires, Gallo se présentait chez le Saint-Père. Ce fut en vain qu'il essaya de le décider à prendre le chemin de Florence; le pape refusa de rien changer à l'itinéraire qu'il avait fixé et notifia à Gallo qu'il partirait le lendemain, à huit heures du matin pour Imola.

Dans l'intervalle, lord William Bentinck s'était, lui aussi, rendu chez le pape. « Il le trouva, dit-il [2], très inquiet de

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. P. S., 2, ad 13. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril. Enregistrant le refus opposé par le pape aux propositions de Murat, Mier ajoute : « Je crains que Pie VII ait recours à quelque expédient qui compromette la tranquillité de l'Italie. »

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*. V° 97, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Bologne, 2 avril 1814. Dans une dépêche ultérieure (*Ibidem*, dépêche 17, de Livourne, 7 avril). Bentinck envoie à lord Castlereagh le reçu, signé par l'un des prélats de la cour pontificale, de cette avance s'élevant en monnaie anglaise à 1.252 livres, 12 shillings et 9 pences.

On trouve, au sujet de cette entrevue de Pie VII et de Bentinck, quelques détails assez curieux que Nicola a consignés dans son ***Diario Napoletano*** (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

« Saint-Père, souverain de Rome et des légations, aurait dit Bentinck, je suis chargé par mon roi de vous exprimer ses félicitations et de vous remettre en son nom cette lettre de change sur laquelle il vous prie d'inscrire la somme dont vous jugez avoir besoin pour réparer les pertes subies et reprendre votre ancienne splendeur. »

Le pape, ému et étouffé par les sanglots, ne put lui répondre et lui-même se mit à pleurer.

Le pape partit en effet le lendemain pour Imola. Le jour même de son

l'attitude de Murat et de Gallo à son égard. » Bentinck n'avait naturellement pas manqué de lui offrir ses bons offices auprès de Gallo. C'était encore là pour lui une occasion d'élever la voix et d'imposer ses volontés. Informé de plus par l'entourage du pape du dénuement et de la détresse du Saint-Père « qui n'avait que quatre chemises », il avait profité de son audience pour lui faire une avance de 4.000 couronnes, qu'il laissa sur un meuble avant de quitter les appartements du Saint-Père.

Pendant que d'aussi graves événements se déroulaient à Bologne, les flottilles du lac de Garde s'étaient heurtées l'une contre l'autre à hauteur de Lazise. Bien que, de part et d'autre, on se soit attribué l'avantage, assez peu important, du reste, la flottille française semble cependant avoir eu le dessus. Elle rentra tranquillement le soir à Sermione (à l'extrémité nord d'une étroite langue de terre qui s'avance dans le lac à 6 kilomètres est de Desenzano), d'où elle était sortie le matin, dès qu'elle eut été informée de l'apparition de la flottille autrichienne dans la partie sud du lac. Après une canonnade qui avait duré jusqu'à la nuit, la flottille autrichienne s'était retirée de son côté, mais elle avait dû se rendre à Riva (à l'extrémité du lac), pour y réparer ses avaries [1].

Malgré la tranquillité absolue dont l'armée de Bellegarde

entrevue avec le pape, Murat s'était occupé des détails du voyage de Pie VII et avait adressé à ce sujet une lettre bien curieuse, et de plus absolument inédite, à Zurlo.

« Bologne, 1er avril 1814.

« Monsieur le Ministre,

« Informez-vous auprès de M. le marquis de Montrone du nombre de chevaux nécessaires et des dispositions qu'il conviendrait de faire pour le voyage du pape d'ici jusqu'à Rome.

« Vous donnerez ensuite des ordres aux diverses autorités constituées des départements que j'occupe et que le Saint-Père doit traverser pour que les relais se trouvent placés et que Sa Sainteté puisse voyager le plus commodément possible. »

Au bas de cette lettre se trouve le *Post-Scriptum* suivant de la main de Murat :

« Ce voyage doit avoir lieu par la Toscane. »

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 1er avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. Neipperg; Villafranca, 1er avril, neuf heures soir. F.-M.-L. marquis Sommariva; Sandra, 1er avril et 2 avril, au F.-M. comte Bellegarde, IV, 2; IV, 3; IV, 14. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 1er avril, IV, 2 (Feld-Acten Sommariva).

n'avait cessé de jouir, bien qu'elle fût presque tout entière établie dans des cantonnements relativement assez bons, son état sanitaire ne s'était nullement amélioré. Les généraux eux-mêmes continuaient à payer leur tribut à la fièvre ; et, cette fois, c'était le général Watlet qui s'était vu obligé de demander à être relevé de son commandement[1]. L'armée autrichienne d Italie, composée de 111 bataillons et 79 escadrons, représentant un effectif total de 90.526 hommes, n'avait pas moins de 240 officiers et 37.419 hommes, la plupart malades, soignés aux hôpitaux[2].

En revanche, la détresse augmentait de jour en jour à Venise, et il avait suffi d'une démonstration faite par 300 hommes pour obliger les deux canonnières du canal delle Tresse à abandonner leur mouillage et à se retirer plus en arrière dans la lagune.

Enfin, du côté de la Dalmatie, où, en attendant la décision relative à l'autorisation que sir John Gore avait demandée à son gouvernement, le feld-maréchal-lieutenant Lespine avait envoyé au général Milutinovich une goëlette autrichienne, la *Nina*, qui devait coopérer à ses opérations ultérieures contre Cattaro[3], le Métropolite monténégrin, avec lequel Milutinovich était entré en négociations, et qui, fort de la protection que la Russie semblait lui accorder à lui, ainsi qu'au gouvernement provisoire des bouches de Cattaro[4], avait fait savoir qu'il entendait se conformer aux décisions des souverains alliés, décisions qu'il avait sollicitées et qui ne lui étaient pas encore parvenues. Il lui mandait que, en conséquence, en raison même de l'impossibilité pour lui de suivre ces négociations, il lui semblait que les Autrichiens devaient, eux aussi, s'abstenir de rien entreprendre pour le moment contre les Bouches. Malgré le vif désir de Tomasich et de Milutinovich de mettre le plus tôt

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 1er avril, IV, 9.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Situation de l'armée impériale et royale d'Italie du 1er au 10 avril, IV, 247. La situation du 21 au 31 mars accusait un effectif total de 81.674 hommes et le chiffre de 252 officiers et 35.520 hommes aux hôpitaux.

3. Cf. plus loin, les opérations de Milutinovich contre Cattaro.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Lespine au F.-M. comte Bellegarde ; Trieste, 1er avril, IV, 11 (Cf. Lettre du colonel cosaque Nickitch au consul de Russie à Trieste).

possible un terme à l'anarchie qui régnait à Cattaro, ces deux généraux durent se conformer à un ordre du Conseil aulique de la guerre, reçu à Raguse le 9 avril, et leur enjoignant de surseoir, jusqu'à nouvel ordre ou du moins jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable, à l'expédition projetée sur Cattaro. Ils devaient se borner jusque-là à bloquer le plus étroitement possible les Bouches et attendre, si faire se pouvait, l'arrivée des canons de montagnes envoyés à Milutinovich, qui avait, d'ailleurs, trop peu de monde avec lui pour pouvoir agir contre les Monténégrins avec la certitude d'en venir à bout[1].

Dans les premiers jours d'avril, quelque temps après le départ du général Maucune, envoyé à Plaisance pour y prendre le commandement du corps détaché de droite, l'armée du vice-roi occupait les positions et présentait les effectifs indiqués par la situation[2]. Bien qu'elle se composât encore de 39.012 hommes présents, elle n'aurait cependant pu mettre en ligne sur les deux rives du Pô que 33.187 combattants, dont 6.000 seulement sur le Taro, où le général Maucune allait, avec cette poignée d'hommes, conscrits à peine dégrossis pour la plupart, essayer de tenir tête aux Autrichiens de Nugent et aux Napolitains de Murat et tirer les derniers coups de fusil de la campagne.

2 AVRIL 1814. — **Note de Gallo à Bentinck. — Démarches couronnées de succès des plénipotentiaires auprès de Murat. — L'intervention de Caroline. — Plans d'opérations proposés par Murat à Bellegarde. — Escarmouches de Guastalla et de Due Castelli. —** L'issue de l'audience accordée par Murat à sir Robert Wilson n'avait pas été sans faire naître de graves préoccupations dans l'esprit de tous les personnages présents à Bologne. Sir Robert Wilson, Mier, Eckhardt et jusqu'au général Balachoff ne s'illusionnaient pas sur la gravité de la situation créée par l'inconvenance et l'inqualifiable procédé de Bentinck. Mais le général en chef des forces britanniques se souciait fort peu de voir que son langage et sa conduite lui avaient valu la désapprobation de tous les représentants de la coalition réunis à

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des Kriegs in Dalmatien*, XIII, ad IV, 86 et 87 et *Skizze des Feldzuges in Dalmatien*, XIII, 2 (Feld-Acten Tomasich).
2. Armée d'Italie. Ordre de bataille. Positions et effectifs. Commencement d'avril 1814. Voir *Annexe LVI.*

Bologne[1]. Il regrettait seulement ne ne pas se trouver en présence du fait accompli qu'il désirait; il craignait de voir lui échapper cette rupture définitive, qui aurait dû être, d'après ses calculs, le résultat des instructions données à Wilson, tandis qu'au contraire les diplomates autrichiens, anglais et russes, travaillaient de toutes leurs forces à rétablir un *modus vivendi* dont ils avaient besoin, et à retenir par tous les moyens en leur pouvoir le roi de Naples dans la coalition. Leurs efforts, malheureusement peut-être pour Murat, devaient être couronnés de succès.

Dès le 2 août au matin, le roi de Naples, décidé à opposer la correction la plus irréprochable aux remarques déplacées et grossières de lord William Bentinck, avait répondu à son tour par une note à l'inadmissible communication de la veille. Il avait fait connaître par Gallo au singulier représentant de la Grande-Bretagne que, son langage et sa conduite ne répondant pas aux instructions de lord Castlereagh, il ne correspondrait plus désormais avec lui et traiterait directement avec Londres.

« Le soussigné, ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté le roi de Naples, écrivait Gallo à Bentinck[2], s'est empressé de rendre compte à son souverain des déclarations que Son Excellence Mylord Bentinck lui a fait l'honneur de lui adresser officiellement et par ordre de sa cour, par sa lettre d'hier, 1er de ce mois.

« Ces déclarations sont d'une telle importance qu'elles n'ont pu manquer d'exciter le plus vif intérêt de Sa Majesté, et Elle aurait sans doute invité d'abord Mylord Bentinck à les lui exprimer si Sa Majesté avait pu savoir que Son Excellence était autorisée par le gouvernement à les lui faire.

« Cependant Sa Majesté a vu avec beaucoup de peine, et le soussigné ne peut le dissimuler à lord Bentinck, que ces déclarations, bien loin de confirmer celles que lord Castlereagh a faites à M. le duc de Campochiaro et à M. le prince Cariati, plénipotentiaires de Sa Majesté, affaiblissent, au contraire, les sentiments que ce ministre leur a exprimés en faveur de Sa Majesté et de l'union politique entre les deux gouvernements.

« Sa Majesté se propose, en conséquence, de faire parvenir

1. « Balachoff et les Russes sont encore à Bologne pour conclure un traité. » (*Journal da baron von Hügel*, 4 avril 1814.)

2. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97. *Annexe D* à la dépêche 15 (en français). Le duc de Gallo à lord William Bentinck; Bologne, 2 avril 1814.

incessamment au gouvernement britannique par le canal de ses plénipotentiaires l'expression franche de ses sentiments, ainsi que les explications correspondantes aux déclarations officielles contenues dans la lettre de Son Excellence Mylord Bentinck.

« Le soussigné prie Son Excellence d'agréer ses remerciements pour cette communication et lui réitère l'assurance de sa plus haute considération.

GALLO. »

Dès le lendemain, en effet, Gallo remettait à Bologne même, aux Ministres des Puissances alliées, un *Mémoire en réponse aux imputations contenues dans la note de lord William Bentinck du 1er avril*[1].

Quant à Bentinck l'échec de ses machinations ne lui avait rien fait perdre de son assurance, de sa sérénité et de son audace. Sans plus tarder, il faisait l'envoi à Castlereagh des deux rapports de Wilson, de sa note et de la réponse de Gallo et il ne trouvait rien de mieux que de l'informer en même temps, « qu'il a décidé de ne pas soutenir plus longtemps une politique de faiblesse et de timidité, dont pour le présent il n'attend pour l'Angleterre aucun avantage matériel capable de contrebalancer les conséquencs, dangereuses dans l'avenir, de la puissance et de l'ambition de Murat[2] ». Mais, comme le fait remarquer Walter Frewen Lord[3], tout cela ne l'empêche pas de rester le représentant en titre de cette politique, et de toucher de ce fait la bagatelle de 14.000 livres par an.

Bentinck se borne toutefois à ajouter purement et simplement : « Les négociations n'ayant pu aboutir, je retourne à Livourne. »

1. Cf. *Annexes LVII* et *LVIII*.

Cf. *Journal du baron von Hügel*.

« *Le* 5. — La déclaration du roi de Naples à lord Bentinck est l'écrit le plus impertinent qui ait paru depuis longtemps. Lui, le rénégat, lui qui vient d'avoir été agréé, lui qui a reçu d'avance la récompense a tout ce qu'il pourra jamais faire, parle comme égal aux puissances alliées, parle de droit de conquête et d'occupation et prétend vouloir jouer un rôle dans les grands événements qui seuls ont maintenant de l'influence sur notre existence politique. »

2. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 97. Dépêche 15. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Bologne, 2 avril 1814.

« I have resolved to be no party to a system of weak and timid policy, which, in my judgment, promises no material present advantage and certainly none to counterbalance the dangerous effects of Murat's power and ambition. »

3. Cf. Walter Frewen Lord, *The Story of Murat and Bentinck* (*Nineteenth Century*, octobre 1898).

Cette dernière assertion était loin d'être exacte [1], car lorsque Bentinck reprit le chemin de Livourne, si les négociations n'avaient pas encore définitivement abouti, elles étaient en tout cas sur le point d'amener un résultat tout autre que celui qu'il avait prévu et désiré [2].

Pour arracher à Murat la promesse de se rendre à une conférence que les ministres lui demandaient d'avoir avec Bellegarde, il n'avait pas fallu moins que les efforts désespérés, les démarches pressantes de Mier et de Balachoff. Peut-être même auraient-ils échoué dans leur entreprise, si Mier n'avait eu depuis longtemps la prudence et l'habileté de s'assurer le concours et l'appui de Caroline Murat, toute puissante sur l'esprit de son faible mari, et désormais entièrement gagnée à la cause de la coalition. Caroline avait eu un moment l'idée de se rendre en personne à Bologne, en présence des appels que, inquiet des hésitations de Murat et des conséquences de sa correspondance avec le vice-roi, Mier lui avait adressés depuis quelques temps déjà. Une indisposition assez grave et l'impossibilité de quitter Naples où sa présence était indispensable l'avaient contrainte à renoncer à ce projet. Mais Mier est là pour nous fournir le témoignage consigné tout au long dans sa dépêche du 6 avril à Metternich de la part qui lui revient dans la résolution prise par le roi. La reine avait en effet envoyé à Murat le comte de Mosbourg, ministre des finances et le duc de San Teodoro Caracciolo avec des lettres et des déclarations verbales, d'une extrême énergie. Elle allait jusqu'à le menacer *de le quitter, de séparer son sort entièrement du sien et de faire prendre au gouvernement napolitain le parti que lui prescrivaient ses véritables intérêts, si jamais il osait se déshonorer en manquant à ses engagements avec l'Autriche, ce qui attirerait sur son royaume des malheurs inévitables.* Il n'en fallait pas tant pour faire faire produire à ces lettres tout l'effet qu'on pouvait en espérer.

« Le roi reconnut ses torts, en fut honteux, coupa court à toutes les communications avec le vice-roi et se prononça fermement ne plus vouloir en entendre parler. »

Et Mier ajoute : « Dès ce moment les choses ont pris ici

1. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* P. S. ad 15. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 11 avril. Voir *Annexe LIX.*

2. « Ici tout est tranquille, écrivait... à la date du 3 avril, le baron von Hügel dans son *Journal.* Il n'y a jusqu'à ce moment pas la moindre nouvelle de tous nos négociateurs qui sont à Bologne pour démarrer le roi de Naples. »

une autre tournure et il faut espérer que tout ici ira bien[1]. »

S'il est hors de doute que l'influence de Caroline ne fut pas étrangère aux résolutions de Murat, il serait injuste cependant de passer sous silence les services signalés que le comte de Mier rendit au cours de ces négociations à la cause de la coalition, la remarquable habileté dont il fit preuve, l'esprit de suite et le tact qui lui permirent de triompher de toutes les difficultés.

Pendant cette période si confuse et si troublée, rien n'avait échappé à l'attention du ministre d'Autriche. Il avait été informé, « d'une source sûre », des négociations entamées, des communications échangées entre le roi de Naples et le vice-roi. Il avait eu connaissance des projets caressés par ceux des généraux napolitains, qui « s'étaient mis en tête de réunir l'Italie et de placer Murat à la tête des Italiens » et travaillaient pour cette raison à l'établissement d'une entente avec le vice-roi. Il s'était contenté d'observer ces intrigues, de surveiller ces machinations qui ne l'inquiétaient pas sérieusement et auxquelles il attachait d'autant moins d'importance qu'il se refusait à croire à la possibilité de leur réalisation. L'arrivée de Bentinck au moment même « où tout un concours de circonstances inspirait à Murat une grande méfiance sur les vues des alliés », au moment où il se voyait forcé de demander à Bellegarde « le rappel et le remplacement du général Nugent dans le commandement de la division autrichienne pour mettre fin aux commérages, propos et tracasseries continuelles », et, par-dessus tout, la conduite de Bentinck avaient poussé Murat à bout, telle était du moins l'opinion que Mier émettait dans sa dépêche du 6 avril à Metternich. Se croyant sacrifié, le roi avait, malgré la résistance de Gallo, résolu pour cette raison d'entrer en pourparlers avec le vice-roi. Loin d'accuser et de charger le roi de Naples, Mier, on le voit, s'applique au contraire, si ce n'est à excuser, du moins à expliquer sa conduite.

Du reste, avec une modestie rare chez un diplomate, et d'autant plus méritoire qu'au moment où il adresse sa dépêche à

1. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril 1814. Il faut croire cependant que les communications n'avaient pas entièrement cessé, puisque le F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld mandait de Buttapietra le 3 avril à Bellegarde (*K. und K. Kriegs-Archiv*, IV, 21) qu'un parlementaire français était allé, le 1er avril, de San Benedetto à Moglia (sur la Secchia, 12 kilomètres sud de San Benedetto) que, le 2 avril, un parlementaire napolitain était arrivé à Borgoforte dans l'après-midi, et que, le 2 au soir, un autre parlementaire français avait encore été recu à Moglia.

Metternich ses efforts ont été couronnés de succès, Mier évite soigneusement de parler du rôle qu'il a joué personnellement, et c'est à Bellegarde[1] qu'il attribue tout le mérite d'avoir prévenu une crise dont les conséquences politiques et militaires auraient eu une extrême gravité.

« Dans ce temps, écrit-il à Metternich, je m'étais rendu auprès du maréchal de Bellegarde. Nous n'ignorions pas tout ce qui se passait. *Lord Bentinck appuyait par les données positives de la mauvaise foi du roi de Naples la nécessité de le traiter en ennemi. Mais M. le maréchal comte de Bellegarde, connaissant la position et l'état de notre armée, prévoyant les suites fâcheuses qui résulteraient si nous avions les Napolitains contre nous, et ne voulant pas prendre sur lui la décision d'une affaire aussi importante, s'y opposa fermement et nous décidâmes qu'il fallait empêcher par tous les moyens possibles que le roi ne se jette du côté français.* »

Et, pour terminer cet exposé si complet et si impartial de la situation[1], Mier ajoute encore ces derniers mots :

« L'arrivée du général Balachoff pour signer un traité d'alliance, me fit espérer de voir rentrer Sa Majesté en elle-même, retourner à ses engagements et devoirs, et que *tout s'arrangerait à l'amiable.* »

Et, en effet, la journée du 2 avril ne s'écoula pas sans que sir Robert Wilson eût envoyé à Bentinck une nouvelle, aussi inattendue que désagréable pour lui, la nouvelle que « le souverain napolitain avait accepté, le matin, la proposition d'avoir une entrevue avec le maréchal de Bellegarde le 7 à Revere[1] ».

Mais la nouvelle en elle-même n'était encore rien en comparaison du renoncement subit de Murat et des concessions inespérés qu'il consentait à faire, il est vrai, à Bellegarde.

« Ce souverain m'a autorisé, ajoutait sir Robert Wilson[2],

1. Voir *Annexe LX*.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Cabinets-Acten*). Major-général sir Robert Wilson à lord William Bentinck (en français); Bologne, 2 avril, IV, 53 1/2 *b*. — Il est, à ce propos, curieux d'emprunter les passages suivants à la dépêche si importante de Mier à Metternich : Bologne, 6 avril :

« Le 7 du courant, le roi aura une entrevue avec le maréchal de Bellegarde à Revere où sera discuté et arrêté le plan d'opérations. Il est dans les meilleures dispositions. J'espère que cette fois-ci nous en tirerons un parti.

« *Depuis plus d'un mois* je travaillais à le décider à *remettre le commande-*

d'assurer le maréchal qu'il *se donnait entièrement à la disposition de son Excellence et même sous ses ordres*, si Son Excellence le croirait à propos de surveiller lui-même les opérations sur la droite du Pô. Le souverain se prête encore à l'exécution d'un des trois plans suivants *en laissant le choix à Son Excellence*, SANS CONSULTATION PRÉALABLE.

« *Le premier des plans proposés* est: Qu'après avoir établi un corps d'observation sur la rive gauche du Mincio et chargé le corps du général Nugent avec quelques renforts de bloquer Borgoforte, le maréchal comte de Bellegarde devrait passer le Mincio, quand les Napolitains se seraient approchés de Plaisance ou qu'ils auraient fait mine de passer le Pô dans le voisinage de Guastalla, de manière que l'ennemi aurait été forcé à détacher une partie de ses forces.

Le *deuxième* propose qu'un pont soit établi à Ostiglia, que le corps du général Nugent et une partie des forces napolitaines devront le passer pour être employées à bloquer Mantoue par la rive gauche du Mincio, pendant que le reste des troupes napolitaines, après avoir manœuvré pour attirer l'ennemi, passera sur la rive gauche du Pô, quand le maréchal de Bellegarde sera en marche sur l'Oglio, ou bien ils tâcheront de forcer le passage du Pô pendant l'action, si une occasion favorable se présente.

« *Troisième proposition.* — Le maréchal comte de Bellegarde laissera 2.000 hommes sur la gauche du Mincio, passera avec le reste le Pô près d'Ostiglia et marchera, après s'être réuni avec le corps de Nugent joint à l'armée napolitaine, directement sur Alexandrie, pour favoriser de cette manière les mouvements des Anglais; ou Son Excellence passera le Pô à cet objet à quelque autre point qu'il jugera encore plus convenable. »

ment de ses troupes au maréchal de Bellegarde et pour sa personne de retourner à Naples. C'était le seul moyen de faire cesser toutes les méfiances, toutes les cabales, de nous assurer de lui, de donner un ensemble aux opérations des deux armées.

« *J'avais fait prier la reine de me seconder à cet égard. Elle a entièrement approuvé mon projet et l'a fait agréer au roi qui est décidé de remettre le commandement de ses troupes au maréchal de Bellegarde, dès que le vice-roi sera forcé dans sa position sur le Mincio.*

« *Le roi, une fois à Naples sous la surveillance de la reine, nous pouvons être tranquilles sur sa conduite...* »

Cf. *Journal du baron von Hügel.* « Le 5 avril, le maréchal s'est déterminé d'avoir une entrevue avec le roi de Naples. Elle aura lieu le 7, à midi, à Revere... »

Aucun de ces trois projets d'opérations ne devait, il est vrai, être intégralement agréé par Bellegarde, lors de l'entrevue de Revere. Mais il importait cependant de faire connaître leur existence, n'eût-ce été que pour signaler ce fait significatif qu'on y fait à peine fait mention du corps britannique, qu'il n'est plus question d'une coopération quelconque avec lord William Bentinck, et que c'est incidemment, et seulement à propos du mouvement éventuel sur Alexandrie, qu'on songe à la possibilité de favoriser de cette manière les progrès des Anglo-Siciliens.

Quant à ce qui était de la Toscane, de ce brandon de discorde sur lequel Bentinck avait compté pour mettre le feu aux poudres, il allait falloir y renoncer définitivement. Bien que la question ne dût être définitivement et officiellement résolue que plus tard à la suite de l'entrevue de Revere, les ministres réunis à Bologne étaient tombés d'accord pour n'attribuer aux Anglais que Livourne, Pise et Viareggio pour consentir à laisser les Napolitains, continuer à occuper provisoirement tout le reste du grand-duché.

Il restait à Bentinck la consolation d'opérer seul et pour son compte sur la rivière de Gênes, et la satisfaction d'avoir pu, en donnant libre cours à sa violence manifester à Murat, en termes d'une rare insolence, le peu de cas qu'il faisait de sa personne, le peu de valeur qu'il attachait à son alliance. Mais, en dépit de toutes ses machinations, de toute sa brutalité, force lui était de reconnaître que les difficultés qu'il avait fait naître, étaient aplanies, et, que le conflit se terminait en somme, à l'avantage du roi de Naples.

Pour le reste, il n'y avait eu, dans tout le cours de cette journée, que deux escarmouches, ausssi insignifiantes l'une que l'autre : l'une, aux avant-postes de la brigade Gober du côté de Guastalla ; l'autre, au corps de blocus de Mantoue aux environs de Due Castelli et de Nogara [1].

A Turin, s'il faut s'en tenir aux lettres du prince Camille, on était, sans qu'il y eût de raison sérieuse à cette placidité, un peu moins inquiet et moins préoccupé des événements de la

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 2 avril, XIII, 38. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde: Parme, 3 avril, IV, 23 1/4. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Buttapietra, 2 avril, IV, 13.

rivière de Gênes. En réponse à une question que lui avait posée l'intendant du Trésor relative aux mesures qu'il conviendrait d'adopter pour garantir les intérêts du Trésor impérial à Gênes le prince Camille[1] lui avait fait savoir *confidentiellement* « que la défense de cette ville n'était pas un objet principal des opérations militaires en Italie... que Fresia disposait de 4.500 hommes qui suffisaient pour tenir longtemps, que ses avant-postes étaient en avant de Sestri et qu'il lui semblait peu probable qu'ils pussent en être délogés de si tôt. »

3 AVRIL 1834. — **Conséquences de l'escarmouche de Guastalla. — Griefs et réclamations de Nugent. — Immobilité des Anglais en avant de la Spezia. — Sortie de la garnison de Peschiera. — Ordre donné aux canonnières anglaises de remonter le Pô jusqu'à Ostiglia. — Le fort Malghera canonne Mestre.** — S'il faut en croire les rapports des généraux napolitains, la petite escarmouche de Guastalla avait causé une espèce d'alerte provoquée par « les rapports exagérés du général Gober[2] », puisque, bien que les Français se fussent immédiatement repliés, on avait jugé à propos de réunir, dès le 3 au matin, à Reggiolo les têtes de colonne des deux divisions Carascosa et d'Ambrosio et la brigade autrichienne du général Gober[2]. Ces troupes y restèrent même pendant toute la journée du 3 et une partie de celle du 4. La 1re brigade de la division d'Ambrosio ne retourna à Carpi et à Novi que le 4 au soir seulement et ce fut dans la nuit du 4 au 5, que ce général se décida à renvoyer 4 compagnies à San Benedetto. Il semble, de plus, d'après une deuxième dépêche de cet officier général[3], que les Autrichiens n'avaient laissé personne à Gonzaga, puisqu'il appelait l'attention de Millet sur les dangers que pourrait faire courir à la route, si importante pour les Austro-Napolitains, de San Benedetto à Moglia, l'apparition toujours à craindre d'un gros parti fran-

1. *Regio Archivio di Stato, Turin.* Sez. III. *Archivio Camerale. Registro e lettere del Governatore Generale della* 27e *divisione militare dal 4 Marzo al* 27 *aprile.* Prince Camille à l'intendant du Trésor impérial; Turin, 1er avril 1814.

2. *Regio Archivio di Stato, Naples,* 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet (en français); Modène, 4 avril. Cf. *Regio Archivio di Stato, Modene. Prefettura del Panaro. Archivio Segreto,* 1814. Filza 9, fasc. 11. *Bolletini Politici.* L'alarme causée par l'escarmouche de Guastalla avait été si vive qu'on avait donné à Modène, aux 6e et 9e régiments de ligne, l'ordre de se tenir prêts à marcher au premier signal.

3. *Regio Archivio di Stato, Naples,* 1056. *Amministrizione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Modène, 5 avril.

çais « qui aurait dès lors la possibilité d'en déboucher tout à son aise et de venir s'établir, à l'insu de tout le monde, sur une communication dont on avait si grand besoin pour correspondre avec Bellegarde. »

Tout resta, d'ailleurs, absolûment tranquille. Mais, si Nugent se garde bien de faire allusion aux exagérations et aux craintes de Gober, s'il se borne à dire que les avant-postes de Guastalla avaient été légèrement inquiétés la veille, il insiste au contraire sur de nouveaux griefs, sur une nouvelle perfidie des Napolitains. Il avait remarqué que les Français se gardaient mal sur le Taro, que leur cavalerie d'avant-postes poussait l'imprudence jusqu'à desseller tous ses chevaux, et il avait conçu le projet de les surprendre. « Mais, comme pour cette opération qu'il ne pouvait tenter seul à cause de la faiblesse numérique de ses troupes, il lui fallait le concours des Napolitains, il avait demandé au général Filangieri de le soutenir. » Après lui avoir fait une réponse évasive, ce général avait fini par lui déclarer que, s'il avait l'ordre formel de le dégager et de le soutenir en cas d'attaque, on lui avait, d'autre part, formellement interdit d'envoyer des troupes au-delà du Taro. Pressé par Nugent, Filangieri en avait référé au général Carascosa qui, lui aussi, avait refusé d'assumer la responsabilité d'un mouvement de ce genre. La séparation de ses deux brigades avait, par suite, empêché Nugent de rien entreprendre et l'avait mis dans l'impossibilité de profiter des fautes et des négligences des Français.

Malheureusement pour Nugent, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la répartition des forces en présence sur le Taro pour reconnaître que ses reproches et ses griefs ne reposaient sur aucune base sérieuse, car il disposait, de la brigade de Starhemberg, dont les effectifs étaient plus que suffisants pour surprendre et enlever les quelques piquets de cavalerie qui surveillaient si mal les bords du Taro en avant de Castelguelfo.

En réalité, Nugent supportait avec peine la situation qui lui était faite : il avait hâte de reprendre son indépendance, d'être investi à nouveau d'un commandement en chef, d'échapper avant tout à une subordination qui lui pesait. Il est vrai qu'il n'avait même pas jugé nécessaire de cacher ses véritables désirs à Bellegarde.

« Je demande donc, lui disait-il en terminant, à réunir mes deux brigades. Que Votre Excellence veuille bien exiger du

roi cette solution que le général Eckhardt n'a pu obtenir de lui [1]. »

Entre temps, Nugent avait reçu quelques renforts (150 hommes des Warasdiner Kreuzer et 220 hussards), et il avait envoyé de Gualtieri à San Illario d'Enza 2 compagnies d'infanterie avec le major Mestruzzi qu'il chargea de recevoir et d'incorporer les hommes du corps franc-italien qu'on avait été obligé de dissoudre [2].

Sur la rivière de Gênes, les Anglo-Siciliens n'avaient guère bougé, et, bien que les Français n'eussent tout au plus que 1.600 hommes à Sestri et à Chiavari, le général Roth, lié par les ordres formels que lui avait laissés le général Montrésor, avant de quitter la Spezia pour aller à la rencontre de Bentinck, avait dû s'arrêter et se borner à pousser ses postes avancés jusqu'à hauteur de Levanto (au bord de la mer, 21 kilomètres sud-est de Sestri) et de Borghetto (sur la route de la Spezia, 27 kilomètres est de Sestri).

Sur la rive gauche du Pô, les déserteurs français continuaient à annoncer la mise en route de troupes se dirigeant de Mantoue vers le Piémont. En attendant, pendant que le vice-roi passait ses troupes en revue à Mantoue et que le général Larroque prenait le commandement de la 2e brigade de la division Marcognet (brigade Pégot), la garnison de Peschiera faisait une sortie contre les postes autrichiens de Gaspano (sur les bords du lac de Garde, 2 kilomètres nord de Peschiera), et le fort Mandella continuait à canonner les abords de Cavalcaselle [3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 3 avril, IV, 23 1/4. Nous verrons que, lors de l'entrevue de Revere, le 7 avril, Bellegarde demanda en effet à Murat de réunir de nouveau les deux brigades de Nugent.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 3 et 4 avril, XIII, 38. *Ibidem. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. Cf. *Regio Archivio di Stato, Parme* (Interno 222. *Carte delle Prefetture Francese*). Sous-préfet au préfet du Taro (à Plaisance); Borgo San Donnino, 5 avril 1814.

3. *Archives de la Guerre*. Ordre du jour de la 4e division, 4 avril 1814. — Notes sur les rapports de la garnison de Peschiera avec la défense de la ligne du Mincio, 4 avril 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 3 avril, IV, 16. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 3 avril, IV, 20. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 3 avril, IV, 21 F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 4 avril, IV, 25.

Enfin on venait d'apprendre que le capitaine de vaisseau Campbell avait donné au lieutenant de vaisseau Powell l'ordre de remonter le Pô avec ses canonnières jusqu'à Ostiglia[1].

Et, d'autre part, à Venise, le fort Malghera avait, pour la première fois, tiré sur Mestre, le 4 avril[2].

5 AVRIL 1814. — **Bellegarde confie le commandement intérimaire à Sommariva. — Ordres qu'il donne avant son départ. — Escarmouches de Paradiso, de Ronchi, de Toscolano de Mestre. — Causes de l'arrêt momentané des opérations sur la rivière de Gênes. — Envoi du général d'Anthouard auprès d'Augereau et du général Marchand.** — Pour des raisons qu'il est impossible de s'expliquer, Bellegarde avait cru utile de cacher à ses lieutenants le véritable motif qui l'appelait hors de Vérone. Ce fut en invoquant le prétexte d'une inspection de son aile gauche qu'il confia pour la durée de cette courte absence le commandement intérimaire de son armée au feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva. Celui-ci remit pendant ce temps le commandement de l'aile droite au feld-maréchal-lieutenant Fenner[3]. Mais, avant de se mettre en route, Bellegarde avait pris soin de préparer la réception du roi de Naples et de charger Mayer von Heldenfeld d'envoyer, le 7 au matin, 2 compagnies et 1 demi-escadron de cavalerie à Ostiglia. L'une de ces compagnies devait rester à Ostiglia et y attendre des ordres, tandis que l'autre renforcerait les détachements établis sur la rive droite du Pô, occuperait les abords de Revere et mettrait ce point à l'abri des pointes que les Français, prévenus de la présence de Murat et du feld-maréchal, auraient pu avoir l'intention de tenter[4].

D'autre part, comme la flottille du Pô, mise à sa disposition par sir John Gore, se composait uniquement de barques autrichiennes, il avait décidé d'en donner le commandement au lieutenant de vaisseau autrichien Vittorello au lieu de le laisser

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 4 avril, IX, 28.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Gramont au F.-M. comte Bellegarde; Mestre, 6 avril, IV, 37.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 5 avril, IV, ad 32.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld. Vérone, 5 avril, IV, ad 32.

au lieutenant de vaisseau anglais Powell, désigné pour ces fonctions par Gore[1]. De plus, il avait prescrit à Marschall de rejeter la proposition du général Seras qui, refusant de capituler, offrait de remettre le fort de Brondolo, la redoute de Sotto-Marina (4 kilomètres nord de Brondolo), l'île de Chioggia et 2 frégates, en échange de vivres qu'on aurait laissé arriver ou qu'on aurait fournis à la garnison de Venise[2].

Pour le reste, il ne s'était rien passé d'intéressant ni autour de Mantoue ni sur le Mincio. On avait, bien entendu le canon un peu après le lever du jour dans la direction de Borgoforte ; mais, au bout de quelques minutes, tout était rentré dans le calme habituel.

Du côté de Peschiera, où les Français continuaient à travailler sans désemparer et où ils avaient un parc d'artillerie à Osteria del Papa (1 kilomètre et demi ouest de Peschiera), on avait tiraillé avec les postes de Paradiso et de Ronchi et obligé à rentrer dans leurs lignes, quelques pelotons de cavalerie française, qui faisaient mine de vouloir inquiéter les avant-postes de Salionzo. Enfin, on avait eu connaissance de réquisitions assez considérables faites par les Français à Vestone (Val Sabbia) et à Idro, pendant que, sur le lac de Garde, une reconnaissance autrichienne s'était portée sur Toscolano et en avait délogé un petit poste français[3]. Plus à l'est, le tir de la place de Legnago avait redoublé de vivacité et à Venise, la garnison de Malghera, soutenue par le feu du fort, avait quelque peu harcelé les avant-postes autrichiens de Mestre[4].

Sur la rive droite du Pô, rien n'avait bougé, et, sur la rivière de Gênes, le général Roth, qui se tenait toujours immobile à Levanto et à Borghetto, se préparait à reprendre son mouvement en avant interrompu par l'absence de Montrésor,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au lieutenant de vaisseau Powell ; Vérone, 5 avril, IV, 33 1/2.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall ; Vérone, 5 avril, IV, 33.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Villafranca, 5 avril, IV, 29. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Sandra, 5 avril, IV, 30. Général-major Vlasitz au F.-M.-L. Fenner ; Cavalcaselle, 5 avril, IV, ad 22.

4. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 5 avril, IV, 33 *a*.

dont le retour était imminent, puisque Bentinck, au devant duquel il s'était rendu, devait arriver le lendemain à Livourne. L'arrêt momentané des opérations sur la rivière de Gênes avait eu, d'ailleurs, un autre motif que celui indiqué par Roth dans ses dépêches à Nugent[1].

Lord William Bentinck, avait tenu, il est vrai, à diriger en personne le mouvement sur Gênes; mais, d'autre part, il n'avait pas voulu s'avancer davantage avant l'arrivée des transports qui, partis de la Sicile en deux échelons, le premier le 27 mars, le second le 3 avril, devaient lui amener sa deuxième division (lieutenant-général Mac-Farlane).

Pendant ce temps, le prince Camille approuvait les mesures prises par le préfet de Gênes pour assurer l'approvisionnement de cette place. Enfin, répondant à une dépêche du 31 mars, du général Marchand auquel, obligé de se retirer derrière l'Isère, Augereau avait ordonné d'évacuer Grenoble et de se replier sur Pont-Saint-Esprit, le vice-roi lui annonçait qu'il faisait partir pour se rendre auprès de lui et du duc de Castiglione, son premier aide de camp, le général d'Anthouard, chargé de leur transmettre de vive voix les instructions qu'il venait de lui donner ». Il invitait de plus Marchand à le tenir au courant de ses « mouvements qui ne pouvaient manquer d'influer considérablement sur les opérations de l'armée d'Italie[2] ».

6 AVRIL 1814. — **Le général Callier fait occuper Voltri et Sestri Ponente. — Rentrée à Venise des deux frégates mouillées à Chioggia. — Reprise de Toscolano par les Français. — Augmentation des désertions dans l'armée autrichienne. — La cavalerie de Bellegarde manque de fourrages. — Préparatifs de l'entrevue de Revere. — Nugent envoie à Revere le lieutenant-colonel Werklein.** — L'apparition presque incessante et les croisières répétées des bâtiments légers de la flotte anglaise tant à l'est qu'à l'ouest de Gênes n'avaient pas été sans causer une inquiétude d'autant plus légitime que la côte était insuffisamment gardée et qu'il fallait mettre un terme aux communications trop fréquentes des Anglais avec les insurgés qui tenaient la

1. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 6 avril, IV, 40 1/4

2. *Regio Archivio di Stato. Turin*, Sez III. *Archivio Camerale* (*Registro e lettere del Governatore Generale della 27e divisione militare dal 7 marzo al 27 aprile*). Prince Camille au préfet de Gênes; Turin, 4 avril. *Archives de la Guerre.* Général Marchand au vice-roi; Grenoble, 31 mars. Le vice-roi au général Marchand; Mantoue, 5 avril 1814.

montagne. Le général Callier, commandant le département de Montenotte, reçut, en conséquence, l'ordre de faire partir de Savone le 6 avril pour Voltri (14 kilomètres ouest de Gênes) et Sestri Ponente (6 kilomètres ouest de cette ville) un détachement de 200 hommes du 102e de ligne, chargé de protéger les batteries de côte et de s'opposer aux petits débarquements que les Anglais pourraient vouloir faire pour correspondre avec leurs partisans et leurs agents.

Au même moment, à l'autre extrémité du théâtre de la guerre, à Venise, le général Dupeyroux, craignant que les deux frégates italiennes, *la Princesse de Bologne* et *la Piave*, mouillées en rade de Chioggia, n'y fussent trop compromises, profita de l'éloignement momentané de l'escadre de sir John Gore, pour les faire rentrer à Venise où elles vinrent jeter l'ancre à l'entrée du grand canal, à côté des vaisseaux qui y étaient déjà, *le Castiglione*, *le Régénérateur* et *le Saint-Bernard*.

La reconnaissance autrichienne qui, forte de 150 hommes, avait réussi à chasser la veille le poste français de Toscolano et qu'on avait cru pouvoir y laisser, ne s'y maintint pas longtemps. Attaquée, le 6 au matin, par un détachement de 400 hommes venus de Salo, elle en avait été débusquée à son tour et obligée de se replier en toute hâte sur Gargnano[1].

Si, par des dépêches du général Stanissavlevich, on avait appris au quartier-général de Vérone que les Français n'avaient plus que 6 à 700 hommes dans la Valteline, et une compagnie qui, de Breno (Val Camonica), envoyait des reconnaissances vers Edolo, si l'on y savait que la place de Legnago continuait à canonner vivement les positions et les travaux du général Fölseis, on avait dû constater, d'autre part, que les désertions étaient loin de diminuer surtout parmi les uhlans, et, ce qui était plus grave encore, que, les 72 escadrons, dont se composait la cavalerie de l'armée, manquant absolument de fourrages, il était de toute impossibilité de s'en procurer dans une région absolument épuisée[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 8 avril, IV, 28. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Castelnuovo, 8 avril, IV, 47.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3;

Sur les deux rives du Pô on se préparait, à l'entrevue de Revere, et, tandis que Mayer von Heldenfeld envoyait 4 compagnies et 1 demi-escadron à Ostiglia et à Revere, les Napolitains renforçaient leur poste de San Benedetto et un gros détachement de la garde royale napolitaine venait occuper Revere[1].

D'autre part, Nugent avait cru nécessaire d'envoyer, de son côté, à Revere, le lieutenant-colonel Werklein, « afin, écrivait-il à Bellegarde[2], qu'il puisse fournir au feld-maréchal toutes les explications possibles sur les opérations ultérieures que cet officier connaît à fond et sous tous leurs aspects politiques aussi bien que militaires ».

7 AVRIL 1814. — **La conférence de Revere. — Inquiétudes de Carascosa causées par la nouvelle d'une concentration française à Viadana. — Lord Bentinck à la Spezia. — Sir John Gore devant Venise.** — S'il est une chose qui fit entièrement défaut à l'entrevue de Revere, ce fut assurément la cordialité. Glaciale mais courte, elle eut toutefois pour les alliés le mérite et l'avantage de mettre fin à un état de choses, à une crise, qui menaçait de dégénérer en conflit, et de régler définitivement une situation aussi dangereuse que préjudiciable aux intérêts de la coalition[3].

On a si diversement interprété les origines et les motifs de cette conférence, que, pour remettre les choses au point, nous croyons indispensable de laisser la parole à Bellegarde et de nous en tenir aux termes mêmes du rapport qu'il adressa à ce sujet à l'empereur d'Autriche[4] :

« Le roi de Naples m'avait *demandé* une entrevue pour le 7,

XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde et au F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld ; Villafranca, 6 avril, IV, 34 et IV, 35.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde ; Buttapietra, 6 avril, IV, 36.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 6 avril, IV, 40 1/4.

Cf. *Journal du baron von Hügel :* « Le 6, rien de nouveau. Le Maréchal ira demain chez le roi de Naples. J'ai lu un rapport du comte de Mier ; il est inouï comme il fait mal les affaires.

3. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Rapport n° 14, comte de Mier au prince de Metternich ; Bologne, 9 avril 1814.

L'entrevue n'a pas été longue mais assez froide. »

Cf. *Journal du baron von Hügel :* « Le 7, le Maréchal a été reçu assez froidement par le roi de Naples et *vice-versa*. Le premier a dîné avec les généraux. »

4. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 9 avril, IV, 53 1/2.

à Revere. Je m'y suis rendu ; les généraux russes Balachoff et Thuil et le comte de Mier, venus avec lui de son quartier-général, accompagnaient le roi de Naples. Le comte de Mier m'a dit que Murat ferait tout ce que je désirerais et tout ce qu'il pourrait, et que la venue du roi avait pour unique objet de s'entendre avec moi sur nos opérations.

« Le roi me reçut bien. Il se déclara prêt à faire tout ce qui dépendrait de lui et me parla longuement des opérations. Il me pria de lui remettre un projet de plan de campagne, dont j'envoie la copie à Votre Majesté. Je le lui remis deux heures après notre entrevue. Il le lut en présence des généraux russes, du général anglais Wilson et du comte de Mier, et, après une courte discussion, il promit de l'exécuter sérieusement et entièrement, et partit pour prendre les mesures nécessaires à son exécution.

« Il reste à voir si le roi est sincère ou si, comme il l'a fait jusqu'ici, il ne cherche qu'à gagner du temps par de vaines promesses afin de ménager son armée et de la faire vivre sur les pays qu'elle occupe.

« Le général Wilson doit partir d'ici pour se rendre avec lord Bentinck au quartier-général du roi, avec lequel il a déjà eu plusieurs conférences relatives aux opérations. Sa conviction est que le roi veut réellement y concourir sérieusement et le général a à cet effet communiqué à lord Bentinck les trois plans d'opérations proposés par le roi de Naples. Votre Majesté verra par la traduction d'une lettre du général Wilson à lord Bentinck[1] quels sont ces trois plans de campagne et Elle pourra constater que le roi a déclaré accepter celui que je préférerais.

« Lors de la conférence de Revere, le roi n'y a plus fait allusion et il a promis, comme je l'ai dit à Votre Majesté, de soutenir les opérations que je lui proposai et qui reposent sur la première des dispositions transmises par le général Wilson. Je n'aurais, du reste, en aucun cas, accepté aucun des autres projets. »

A ce rapport Bellegarde joignait naturellement le plan d'opérations présenté à Murat et que le roi avait consenti à accepter.

1. Cf. *Ibidem*, IV, 53 1/2 *b*. Sir Robert Wilson à lord William Bentinck; Bologne, 2 avril (citée plus haut).

« Sire[1],

« Votre Majesté, ayant daigné m'assurer qu'Elle est prête à agir et à seconder par la coopération de ses forces les opérations de mon armée, désire que je lui fasse la proposition du plan d'après lequel elles pourraient se faire.

« J'ai déjà eu l'honneur plusieurs fois de faire connaître à Votre Majesté mes idées générales sur la campagne d'Italie et j'y reste fidèle.

« La situation du vice-roi présente cependant, d'après les mesures qu'il prend, la possibilité d'un point de vue nouveau,

« Il paraît avoir pris la résolution de jeter le gros de son armée dans Mantoue et Peschiera et d'attendre dans cette situation que la question du sort de la guerre et de l'Italie soit décidée par les armes en France.

« Les combinaisons de la campagne reposant essentiellement sur l'intention du vice-roi, il faut l'éclaircir avant de pouvoir baser un calcul positif.

« Si le vice-roi veut, en laissant des garnisons dans les places du Mincio, abandonner ce fleuve, dès qu'il y sera forcé, je rappelle à Votre Majesté l'opération que, pour ce cas, je lui ai toujours projetée, qui consiste dans l'attaque de Plaisance, le passage du Pô et, menaçant ainsi les communications de l'ennemi, le force à s'affaiblir dans la position Mincio et m'en facilite l'attaque de front.

« Si le vice-roi admet, au contraire, l'autre combinaison et qu'il ait pris la résolution de se jeter dans les places, je dois encore proposer à Votre Majesté la même opération sur Plaisance comme la seule qui puisse nous prouver d'une manière positive, et en même temps avantageuse, les projets du vice-roi.

« S'il détache sur Plaisance, au moment où cette place est menacée, c'est une preuve qu'il tient à ses communications. Ce détachement, l'affaiblissant, me facilite l'attaque du Mincio et me donne la possibilité de le forcer à la retraite qu'il hâtera d'autant plus qu'il sera menacé sur ses derrières.

« S'il ne s'oppose pas à une entreprise sur Plaisance, c'est une preuve qu'il abandonne ses communications et qu'il veut attendre le sort de la guerre dans Mantoue. Dans ce cas, il sera d'autant plus facile au corps dirigé sur Plaisance de s'em-

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au roi de Naples; Revere, 7 avril 1814, IV, 53 1/2 *a* (en français).

parer de cette place, de passer le Pô et, d'après les circonstances, de passer l'Oglio et de venir ainsi coopérer à l'investissement total de Mantoue.

« Dans les deux cas voici la manière dont je crois qu'il faut agir :

« Votre Majesté aurait la bonté de faire relever la brigade Gober afin que toute la division Nugent soit réunie sur le Taro. Une division napolitaine de 10.000 hommes au moins lui servirait de réserve et de soutien.

« Le reste de l'armée de Votre Majesté observerait et paralyserait Borgoforte jusqu'à l'investissement total de Mantoue. Le corps du général Nugent passera le Taro qui est dégarni et s'en emparera, ou, s'il ne le peut pas, il l'observera et passera le Pô.

« Si ce mouvement engage le vice-roi à détacher, je l'attaquerai et forcerai le Mincio. S'il ne détache pas, je bornerai d'abord mon opération à resserrer Mantoue très étroitement sur la rive gauche du Mincio, tandis que le corps du général Nugent, qui aura passé alors le Pô avec d'autant plus de facilité qu'il n'aura pas trouvé d'obstacle, s'avancera sur l'Oglio, au moment où je passerai le Mincio que le vice-roi ne pourrait plus s'exposer à défendre, et nous compléterons d'accord l'investissement de Mantoue.

« Je supplie Votre Majesté de prendre sur-le-champ ses dispositions pour le mouvement sur Plaisance qui doit nous donner la clef des intentions du vice-roi.

« Je suis prêt à agir et mon armée est impatiente. »

En résumé, Bellegarde, comme il le disait, restait fidèle à une idée définitivement arrêtée dans son esprit, surtout depuis la bataille du Mincio : il persistait à subordonner la reprise de ses opérations aux progrès des Austro-Napolitains sur la rive droite du Pô, à la prise ou tout au moins à l'observation de Plaisance. En somme il ne faisait autre chose qu'accepter le premier des plans proposés par Murat cinq jours auparavant, avec cette différence toutefois, que, au lieu de charger Nugent de surveiller Borgoforte, comme le voulait Murat, c'était à l'armée napolitaine, moins une seule de ses divisions que devait incomber le soin de paralyser cette tête de pont. Des considérations politiques et personnelles avaient décidé Bellegarde à imposer cette modification, contre laquelle Murat n'essaya même pas de protester. La condescendance du roi de Naples ne devait d'ailleurs pas lui servir à grand'chose. Bien qu'il eût obtenu

gain de cause, Nugent n'en protesta pas moins contre certaines mesures ordonnées par Murat pendant l'exécution des mouvements de concentration. Et, tandis que les panégyristes de Bellegarde[1] ne craignent pas de déclarer que l'idée première de l'entrevue de Revere avait pris naissance dans l'esprit du feld-maréchal, d'autres écrivains ont été plus loin encore jusqu'à conclure de la tristesse et de l'abattement du roi de Naples, des découragements des officiers de sa suite, que Joachim avait déjà à ce moment[2] connaissance de la prise de Paris, dont la première nouvelle ne parvint cependant que le lendemain au quartier-général de Bellegarde.

Les soupçons inspirés par l'attitude équivoque de Murat avaient jeté dans les esprits des racines si profondes que l'on ne pouvait plus, ni se décider à avoir confiance en lui, ni s'empêcher d'attribuer un sens caché, une signification mystérieuse au moindre de ses actes et jusqu'aux plus petits détails des ordres qu'il donna à ce moment[3]. Et cependant, à peine

1. Cf. Smola, *Das Leben der Feldmarschalls Heinrich Grafen von Bellegarde*, p. 269.

2. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Rapport n° 14, comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 9 avril 1814. La fausseté de cette accusation ressort de la dernière phrase de cette dépêche :

« Les opérations doivent commencer de suite. J'espère que les bonnes nouvelles de notre Grande Armée apportées, hier 8, au roi par courrier de Cariati engageront Sa Majesté plus que toute autre chose à les pousser avec vigueur. »

On trouvera dans les *Bollettini Politici*, *Archivio Segreto dell Prefettura del Panaro* (*Regio Archivio di Stato*, *Modène*, Filza 9, fasc. 11) quelques données intéressantes sur la conférence de Revere et sur l'impression qu'en rapportèrent les personnages de l'entourage de Murat.

Dès le 5 avril, on avait fait savoir au Directeur des Postes (*Ibidem*, Tit. 23, Rub. 3. *Lettera del Direttore delle Poste al Consiglio di Prefettura* Modène, 5 avril) d'avoir à tenir, sur la route de Mirandola, des relais tout prêts pour conduire le roi à Revere. Le 6, à dix heures du soir, Murat, venant de Bologne, était en effet arrivé à Modène (Cf. *Ibidem*, *Archivio Camerale*. *Cronaca Rovatti*, p[ces] 270, 367, 370) pour en repartir le lendemain 7, à sept heures et demie du matin, et y revenir le soir même.

« On dit, dans le monde de la cour, lit-on dans le *Bollettino politico* du 8 avril, que le roi est revenu fort mécontent du résultat de cette conférence, qui l'a mis de très mauvaise humeur, de si mauvaise humeur qu'il n'a pu la dissimuler lors de son départ de Modène pour Bologne. On va même jusqu'à parler du départ probable des troupes napolitaines qui quitteraient sous peu le pays, toujours à la suite de cette conférence, et l'on pense qu'on pourrait bien modifier ces jours-ci la ligne de démarcation, enfin qu'il ne resterait plus dans nos parages que deux divisions napolitaines qui opéreraient sous les ordres des généraux alliés. »

3. Cf. Voir plus loin le rapport de Nugent à Bellegarde; Parme, 10 avril (*K. und K. Kriegs-Archiv*, IV, 61) et ses réclamations au sujet d'un ordre donné à la brigade Gober.

rentré à Bologne, Murat s'était empressé de tenir la parole donnée à Bellegarde. Dès le lendemain, il faisait partir les ordres de mouvement. Enfin, bien que la conférence de Revere ait eu pour conséquence de trancher définitivement la question de la Toscane, bien que, à la suite d'un accord intervenu entre Wilson, Balachoff, Mier et Gallo, il eût été convenu que seuls les Napolitains resteraient en Toscane et que les Anglo-Siciliens de Bentinck opéreraient pour leur compte particulier contre Gênes, l'animosité de Nugent contre Murat était si grande et si vivace qu'elle se manifesta plus de six mois après la fin de la campagne par des affirmations devant lesquelles le futur feld-maréchal aurait assurément reculé s'il n'avait été entraîné par la passion jusqu'à donner quelques entorses à la vérité.

Dans le *Mémoire*, remis le 6 septembre 1814 par le duc de Campochiaro et le prince Cariati au vicomte Castlereagh (voir *Annexe L*), le cabinet de Naples déclarait (article 33) que « l'on convint à Revere que lord William Bentinck évacuerait la Toscane et marcherait sur Gênes ». Or, dans les *Observations* non signées, mais rédigées par Nugent (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 5) on constate, non sans surprise, que le général autrichien proteste contre cet article qui contient, d'après lui, une contradiction. Voici, d'ailleurs, ce qu'un homme de la haute valeur de Nugent ne craint pas d'écrire à ce propos :

« Ce général (Bentinck), voyant la conduite de Murat, résolut de ne pas faire dépendre ses opérations des siennes. Il dirigea les troupes qu'il avait à Livourne sur la Spezia qui fut emportée après une brillante affaire, tandis que les 2e et 3e divisions firent voile directement pour ce port. Le 1er *avril* (?), il continua ses opérations sur Gênes avec un succès éclatant. *Les conférences de Revere eurent lieu le 7 et ne pouvaient avoir trait à une opération déjà exécutée.*

« Le maréchal Bellegarde exigea que la division Nugent fût réunie à Parme et autorisa ce *général à pousser en avant en se concertant avec lord Bentinck, quelle que fût la conduite de Murat*[1].

« Le maréchal ne se fiait plus aux promesses de Murat et voulait ainsi s'assurer sans lui les moyens d'agir. »

1. Il n'existe aucune trace écrite de ces ordres. Il faut croire que Nugent se réfère aux instructions verbales que lui rapporta de Revere le lieutenant-colonel Werklein Cf. plus loin *K. und K. Kriegs-Archiv*, IV, 53 1/4. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Parme, 8 avril.

Pendant que Murat reprenait, de fort mauvaise humeur. la route de Bologne et que le lieutenant-colonel Werklein retournait à Parme porteur des instructions que Bellegarde envoyait à Nugent[1], Carascosa appelait l'attention de Millet sur l'arrivée et la présence de 1.500 Français à Viadana (rive gauche du Pô en face de Brescello). Il lui mandait encore que l'on y préparait, en outre, le logement pour une autre colonne de 2.000 hommes et que, grâce à des barques armées venues de Mantoue et mouillées à hauteur du confluent de l'Enza, les Français semblaient se préparer à passer le Pô. Dans la crainte de voir les Français pousser droit de Viadana sur Brescello et prendre à revers toute la ligne de l'Enza, le général napolitain avait cru prudent de renforcer les postes de Coenzo (rive gauche de l'Enza, environ 4 kilomètres et demi ouest de Brescello), de Brescello et de Gualtieri et d'envoyer à Novellara quelques détachements tirés de la brigade du général d'Aquino afin d'être à la fois en mesure de s'opposer à des entreprises éventuelles de l'ennemi du côté de Reggiolo, de renforcer Brescello en cas de besoin et de surveiller le chemin de Santa Vittoria. Ces mesures de précaution paraissaient d'ailleurs insuffisantes à Carascosa qui demandait à Millet l'autorisation de mettre un régiment entier à Santa Vittoria et un autre fourni par la brigade d'Aquino (division d'Ambrosio) à Novellara[2].

De son côté, Bentinck ne s'était pas arrêté longtemps à Livourne. Sa 2e division arrivée de Sicile avait rejoint à la Spezia les troupes de Montrésor. Il n'avait plus rien à faire en Toscane, et, comme il avait donné à Montrésor l'ordre de pousser sur Sestri et sur Chiavari, il avait quitté Livourne à bord de l'*America*. Le jour même il débarquait à la Spezia, après avoir prescrit à l'escadre d'inquiéter les Français en se montrant dans le golfe de Gênes à hauteur de Recco de façon à leur faire croire à la possibilité d'un débarquement dans ces parages et de hâter de la sorte la retraite des troupes encore établies aux environs de Sestri[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.

2. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général Carascosa au général Millet; Reggio, 7 avril 1814 (en français).

3. *Record Office. Admiralty, Sicily*, Ve 48, n° 149. Hamilton, commandant du *Rainbow*, au capitaine Bruce, au large de Recco, 11 avril 1814. *Ibidem*,

de se tenir prêt à marcher et à suivre le détachement du capitaine Zuccheri dans la direction de Bobbio[1].

Les nouvelles qu'il allait recevoir le lendemain du général Roth, qui lui demandait de couvrir sa droite, décidèrent Nugent à donner à ces deux détachements, qui n'avaient pas encore bougé, l'ordre de se réunir à Borgotaro et de continuer ensuite tous deux dans la direction de San Stefano d'Aveto[2].

Entre temps, le général Roth avait repris l'offensive et attaqué les positions occupées par Rouyer Saint-Victor entre Sestri Levante et Chiavari. Ce combat, dans lequel les grenadiers et les voltigeurs du 101e se distinguèrent tout particulièrement, se soutint pendant une partie de la journée jusqu'au moment où craignant d'être tourné par le Val de Fontanabuona soulevé par un homme qu'on avait expulsé du pays, un certain Liveroni, agent de Bentinck et pourvu même par lui d'une commission de major, sachant de plus que le *Rainbow* venait de s'embosser à Recco et menaçait d'inquiéter et de compromettre sa retraite, le général français, donna l'ordre de se replier sur Rapallo. Ne laissant qu'une petite arrière-garde à Rapallo, il prit position avec le reste de sa petite troupe près du mont de Portofino, sa droite au Castello San Giorgio, son centre à Santa Margherita Ligure, sa gauche à Pietra Ritta, après avoir détaché plus à gauche encore une colonne mobile chargée d'observer le Val de Fontanabuona[3].

Le 8 au matin, l'intérim exercé par Sommariva avait cessé, et Bellegarde, de retour à Vérone, y avait repris le commandement de son armée. On avait infructueusement tenté de faire tomber une reconnaissance française allant vers Marengo dans une embuscade tendue par le bataillon franc serbe,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 8 avril, neuf heures soir, IV, 53 1/4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4, et général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 10 avril, IV, 61.

3. *Record Office, War Office, Sicily*, Ve 182, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814 (*Ibidem, Admiralty*, Ve 48, pce 149). Hamilton, commandant du *Rainbow* au capitaine Bruce, au large de Recco, 11 avril 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 10 avril, IV, 61. D'après les rapports anglais et autrichiens, le général Roth aurait fait 400 prisonniers dans cette affaire. Ces chiffres sont évidemment fort exagérés puisque Rouyer Saint-Victor avait tout au plus 15 à 1.600 hommes avec lui, lorsqu'il évacua la Spezia.

remplacée le lendemain à Guastalla par les troupes du général d'Ambrosio, que le roi désirait trouver en arrivant à Parme, où il avait décidé de mettre son quartier-général le 10 au soir[1], les rapports détaillés des reconnaissances et des espions envoyés sur le Taro et à Plaisance, et que le général Colletta avait été chargé « de la construction du pont et des têtes de pont nécessaire ».

En conséquence, on avait donné au général Gober l'ordre de faire remonter vers Sacca les barques rassemblées à l'embouchure de l'Enza, barques sur lesquelles on voulait placer de l'artillerie, de l'infanterie et les marins de la Garde, de les faire escorter, autant que le terrain le permettrait, de jour par du canon, enfin d'avoir surtout soin de les faire passer « de nuit, d'après le cours de la lune, devant Casalmaggiore afin d'éviter qu'elles ne soient trop inquiétées pendant le trajet ».

Cette direction donnée à la brigade Gober, le détour qu'on lui faisait faire pour se rendre de Guastalla à Parme, la mission qu'on lui confiait et dont on aurait pu, il est vrai, charger des troupes napolitaines suffirent pour aviver les soupçons encore mal éteints de Nugent et pour amener une nouvelle tension dans ses rapports avec le roi.

Le lieutenant-colonel Werklein, porteur des instructions verbales de Bellegarde, était revenu à Parme dans l'intervalle qui s'écoula entre l'expédition et la réception de cet ordre, et Nugent avait aussitôt disposé ses troupes de façon à pouvoir les mettre facilement en mouvement. Il avait d'autant plus hâte de rentrer en opérations, qu'un courrier envoyé par lui à lord William Bentinck lui avait rapporté, comme nous l'avons dit, la nouvelle de l'arrivée de la 2e division anglaise, forte de 8.000 hommes, que Bentinck avait aussitôt dirigée sur la Spezia où il l'avait d'ailleurs précédée. Nugent en avait conclu que le général anglais était décidé à imprimer, sans perdre une minute, une vigoureuse impulsion à ses opérations, et, en attendant la confirmation officielle de l'arrivée de cette 2e division, il avait envoyé au colonel Robertson, posté à Pontremoli depuis le 2 avril avec le bataillon anglais, l'ordre

1. *Cf. Journal du baron von Hügel.* « Le 9 *avril*, Je suis arrivé à 11 heures à Bologne ; j'ai cherché longtemps le quartier du comte de Mier, auquel j'ai remis les dépêches à son adresse. Le roi doit partir le 10 pour transférer son quartier-général à Parme. Nugent a reçu l'ordre de passer le Taro. »

de se tenir prêt à marcher et à suivre le détachement du capitaine Zuccheri dans la direction de Bobbio[1].

Les nouvelles qu'il allait recevoir le lendemain du général Roth, qui lui demandait de couvrir sa droite, décidèrent Nugent à donner à ces deux détachements, qui n'avaient pas encore bougé, l'ordre de se réunir à Borgotaro et de continuer ensuite tous deux dans la direction de San Stefano d'Aveto[2].

Entre temps, le général Roth avait repris l'offensive et attaqué les positions occupées par Rouyer Saint-Victor entre Sestri Levante et Chiavari. Ce combat, dans lequel les grenadiers et les voltigeurs du 101e se distinguèrent tout particulièrement, se soutint pendant une partie de la journée jusqu'au moment où craignant d'être tourné par le Val de Fontanabuona soulevé par un homme qu'on avait expulsé du pays, un certain Liveroni, agent de Bentinck et pourvu même par lui d'une commission de major, sachant de plus que le *Rainbow* venait de s'embosser à Recco et menaçait d'inquiéter et de compromettre sa retraite, le général français, donna l'ordre de se replier sur Rapallo. Ne laissant qu'une petite arrière-garde à Rapallo, il prit position avec le reste de sa petite troupe près du mont de Portofino, sa droite au Castello San Giorgio, son centre à Santa Margherita Ligure, sa gauche à Pietra Ritta, après avoir détaché plus à gauche encore une colonne mobile chargée d'observer le Val de Fontanabuona[3].

Le 8 au matin, l'intérim exercé par Sommariva avait cessé, et Bellegarde, de retour à Vérone, y avait repris le commandement de son armée. On avait infructueusement tenté de faire tomber une reconnaissance française allant vers Marengo dans une embuscade tendue par le bataillon franc serbe,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 8 avril, neuf heures soir, IV, 53 1/4.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4, et général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 10 avril, IV, 61.

3. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, Ve 182, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814 (*Ibidem*, *Admiralty*, Ve 48, pce 149). Hamilton, commandant du *Rainbow* au capitaine Bruce, au large de Recco, 11 avril 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 10 avril, IV, 61. D'après les rapports anglais et autrichiens, le général Roth aurait fait 400 prisonniers dans cette affaire. Ces chiffres sont évidemment fort exagérés puisque Rouyer Saint-Victor avait tout au plus 15 à 1.600 hommes avec lui, lorsqu'il évacua la Spezia.

arrivé depuis quelques jours à l'armée, et l'on n'avait guère échangé de coups de fusil qu'aux avant-postes devant Legnago[1].

A Venise, où la flotte anglaise partie de Volano était venue mouiller devant Chioggia, et où le tir des ouvrages augmentait d'intensité, Marschall, malgré l'insuccès de ses démarches antérieures, continuait à traiter avec un confident du général Seras, pendant que Bellegarde lui envoyait l'ordre de répandre dans la ville qu'il assiégeait la nouvelle des événements de France et de la victoire définitive des alliés[2].

Au même moment, le vice-roi[3] alarmé « par les dernières nouvelles de France et leur influence », expédiait à Paris le général Gifflenga, porteur de la dernière lettre[4] que le commandant de l'armée française d'Italie allait écrire à l'empereur. Il chargeait son aide de camp de faire connaître verbalement à Napoleon[4] la position actuelle de son armée, ainsi que les mouvements et les opérations qu'il se proposait de lui faire exécuter. Bien que le vice-roi ne pût pas ignorer à cette date la capitulation de Paris, il y a tout lieu de croire que, pas plus que le duc de Lodi, il ne s'attendait à l'abdication forcée de Napoléon, puisque le principal objet de l'envoi de Gifflenga consistait à « rapporter les instructions que l'empereur aurait à lui donner[5].

En tout cas, et surtout si l'on admet que le vice-roi avait entrevu et deviné dès ce moment les conséquences de l'entrée des alliés à Paris, il est impossible de refuser son admiration à l'homme honnête, loyal et désintéressé, qui, au lieu de songer à lui-même, à ses intérêts, au sort des siens, sacrifie tout sans effort, sans bruit, sans ostentation pour bien établir par ses actes que rien, pas même les revers les plus extraordinaires, ne peut le

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 8 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde et général-major Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; Villafranca, 8 avril, IV, 44 et ad 44. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 10 avril, IV, 66.

2. Cf. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. au comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Vérone, 8 avril, IV, 53, et F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 9 avril, IV, 62 *c*.

3. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le duc de Lodi écrivant de Milan le 8 avril au vice-roi lui dit en effet :

« L'horizon s'assombrit.[L'opinion publique ici est très abattue. »

4. Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 8 avril 1814.

Cette lettre arriva à Paris après l'abdication de l'empereur.

5. Le vice-roi à l'empereur; Mantoue, 8 avril 1814..

faire dévier de sa voie, ne peut ébranler sa fidélité envers son souverain, le délier de ses serments, lui faire oublier ce qu'il doit à son père adoptif, à son souverain, à sa patrie.

9 AVRIL 1814. — **La brigade d'Aquino à Guastalla. — Le général Pégot remplace le général Rouyer Saint-Victor et se replie sur le Monte-Fascia. — Mise en route de renforts destinés à l'armée de Bellegarde. — Renseignements sur l'armée napolitaine réclamés à Nugent.** — Pendant que la brigade du général d'Aquino relevait à Guastalla la brigade Gober[1], que la désertion prenait des proportions de plus en plus inquiétantes dans la plupart des régiments napolitains[2], et pendant que Nugent recevait du général Roth l'avis officiel et du débarquement de la 2e division venant de Sicile et de l'arrivée prochaine de troupes attendues de Catalogne, le général Pégot, envoyé par le vice-roi, remplaçait, à la tête des troupes postées à Rapallo, le général Rouyer Saint-Victor auquel son âge avancé ne permettait plus de déployer assez d'activité et de vigueur pour électriser de jeunes troupes et conduire une guerre de chicane. Il avait suffi au général Pégot d'un rapide coup d'œil jeté sur la situation pour se convaincre de l'impossibilité de se maintenir plus longtemps sur la position de Rapallo. Il y courait le double danger, et d'être débordé sur sa gauche par les insurgés du Val de Fontanabuona, et de voir sa retraite sérieusement compromise par les feux de la flottille anglaise. Hamilton avait, en effet, pendant toute la journée vivement bombardé Recco qu'on aurait été obligé d'abandonner immédiatement si l'on n'avait pu réussir à mettre en batterie, sur les hauteurs entre Camogli et Recco, un mortier et un obusier qui empêchèrent le *Rainbow* et les quelques bâtiments légers qui l'accompagnaient de se rapprocher de terre. Pégot se décida, par suite, à évacuer Santa Margherita Ligure vers le soir, à se replier en bon ordre et sans être inquiété sur Recco et Sori et à venir s'établir le 10 au matin sur la position du Monte-Fascia (3 kilomètres nord-ouest de Nervi)[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 9 avril, XIII, 38.
2. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Modène, 9 avril. Ce général constate que, rien que dans un seul régiment, le 9e, 20 hommes ont déserté, le 7, et 30, le 9, tous avec armes et bagages.
3. *Record Office, Admiralty, Sicily*, Ve 48. Hamilton, commandant du *Rainbow*, au capitaine Bruce, au large de Recco, 11 avril 1814.

Sur le Mincio, il n'y avait eu qu'une escarmouche insignifiante du côté de Marengo; mais on avait reçu au quartier-général de Vérone l'annonce de la mise en route sur l'Italie des troisièmes bataillons des régiments Saint-Julien, Johann Liechtenstein, Vaquant, Beaulieu et Bianchi.

S'il est parfois permis de faire découler d'un fait particulier des considérations générales, — et tel est, croyons-nous, le cas ici, — on ne pourra s'empêcher de constater que l'on avait, dans l'armée du feld-maréchal, une singulière façon de comprendre la subordination et que l'on s'y conformait d'une manière toute spéciale aux ordres reçus, même quand ils émanaient du général en chef. Le fait sur lequel nous basons cette remarque est d'autant plus caractéristique et plus frappant que les personnages que Bellegarde se voit dans la nécessité de rappeler à l'observation des principes les plus élémentaires et les plus essentiels du service des états-majors sont précisément deux officiers d'élite, les deux officiers généraux les plus en vue de son armée, Nugent, son meilleur lieutenant, et Eckhardt, auquel le feld-maréchal n'a pas confié sans motif la difficile mission de le représenter auprès de Murat, Eckhardt, dont il a fait, auprès du roi de Naples, une espèce de *missus dominicus* chargé de le renseigner sur tout ce qui se passe au quartier-général napolitain et d'être son porte-paroles auprès de Joachim. Il n'en est donc que plus étonnant de voir qu'aucun d'eux ne jugea à propos de se conformer aux instructions qu'il leur avait données, que ni l'un ni l'autre de ces généraux n'aurait même pu invoquer, dans le cas qui nous occupe, un semblant d'excuse pour expliquer une négligence qui serait presque impardonnable même au cours des opérations les plus actives. Ce fut en vain que Bellegarde leur avait donné à tous deux l'ordre de lui fournir les états indiquant la force exacte et la composition de l'armée napolitaine, de lui faire connaître les positions occupées par les brigades et divisions de cette armée. Aucune pièce, aucun rapport ne lui fut adressé, et ce fut pour mettre fin à un pareil état de choses qu'il fut obligé de faire renouveler cet ordre dans les termes les plus pressants et les plus impératifs, par une note que son chef d'état-major, le général-major Richter, fit tenir au lieutenant-colonel Werklein[1].

1. *K. und. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 9 avril, soir, IV, 55. Ordre du Hof-Kriegs-Rath signé par

10 AVRIL 1814. — **La brigade Gober et la garde royale napolitaine à Parme. — Plaintes et réclamations de Nugent. — Effet produit par la dépêche de Millet à Eckhardt relative à l'occupation de San Benedetto. — Bellegarde songe à envoyer par le Tonal une colonne légère sur Brescia et le Milanais. — Le général Senitzer appelé au quartier-général de Bellegarde.** — Le 10 avril, les mouvements de concentration commencèrent à s'exécuter sur la rive droite du Pô. La brigade Gober était attendue dans le courant de la journée à Parme ainsi que la garde royale napolitaine, tandis que le bataillon de Warasdiner Kreuzer allait prendre position à Collecchio (9 kilomètres sud-ouest de Parme). Le quartier-général devait s'établir le lendemain à Parme avec Murat, désormais bien décidé à pousser sur Plaisance[1].

Mais l'arrivée de la brigade Gober à Parme avait d'autant moins réussi à calmer et à satisfaire Nugent que le général Colletta, chargé de jeter un pont sur le Pô à Sacca, avait réclamé la coopération d'une partie de cette brigade pour protéger les travaux qu'il devait faire exécuter. Nugent avait d'ailleurs nettement refusé de faire droit à cette demande, d'abord parce qu'il prétendait se conformer aux instructions de Bellegarde en tenant toute sa division réunie, et qu'il s'appuyait à cet effet sur le plan même d'opérations qui prévoyait la réunion de toutes les troupes lui appartenant, enfin parce que, d'après lui, il y avait à Brescello, Colorno et Coenzo, des troupes napolitaines en nombre suffisant pour se charger, sans compromettre la garde de ces points, de l'occupation de Sacca et de la surveillance des travaux.

Bien que l'on ait certainement dû lui donner avis de la venue de Murat et de l'établissement de son quartier-général à Parme, puisqu'il annonce lui-même à Bellegarde que le roi de Naples arrivera le lendemain, il ne put néanmoins s'empêcher de protester une fois de plus contre les arrière-pensées qu'il attribue à Joachim.

Colloredo; Vienne, 31 mars, IV, 57 *b*, et F.-M. comte Bellegarde au Hof-Kriegs-Rath; Vérone, 9 avril, IV, 57. Général-major Richter au lieutenant-colonel Werklein; Vérone, 9 avril, IV, 58.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 10 avril, XIII, 38. Général Millet au général Eckhardt; Bologne. 10 avril, IV, 126 1/2 (en français).

« Votre Excellence, mande-t-il au feld-maréchal[1], verra que le retard apporté à mes opérations par des dispositions insuffisantes et par l'éloignement du quartier-général du roi qui est encore à Bologne, ne peut guère être réparé de suite et me sera probablement attribué. Je tiens à m'en justifier à l'avance. »

Mais cette précaution ne lui suffit pas. Il veut mettre sa responsabilité encore plus complètement à l'abri, en faisant connaître que le général Colletta a reconnu, lui aussi, l'insuffisance des dispositions et déclaré « qu'il ne pouvait pas se servir de troupes qui ne seraient pas destinées à passer ensuite le Pô ».

Emporté par son désir de blâmer toutes les mesures de Murat, Nugent se contredit lui-même quelques lignes plus loin. Oubliant, semble-t-il, qu'il vient de se plaindre du trop grand éloignement du quartier-général, il s'élève maintenant contre la translation de ce quartier-général à Parme, contre la concentration du gros de l'armée autour de cette ville.

« Je me demande, écrit-il, s'il est rationnel de rassembler tant de monde aux avant-postes quelques jours avant la reprise des opérations et de rapprocher tellement le quartier-général. »

Il est juste, toutefois, de reconnaître que cette contradiction apparente est préméditée. Nugent va, en effet, se servir de cet argument pour motiver et justifier sa façon d'agir, pour expliquer son besoin d'échapper à l'action directe du roi de Naples, et les mobiles qui le poussent à s'éloigner au plus vite du point même où il se trouvera. Après avoir informé Bellegarde que les Français auraient de 3 à 4.000 hommes et 6 canons devant lui, que c'est avec ces faibles troupes qu'ils tiennent toute la ligne du Taro depuis l'Apennin jusqu'au Pô, après avoir fait remarquer qu'ils disposent au plus de 4.000 hommes de Chiavari à Gênes, qu'ils ont environ 2.000 hommes à Alexandrie, mais qu'ils ne possèdent pas de réserve à Plaisance, il ajoute en terminant, et c'est là le point essentiel de sa dépêche, le but réel de ses plaintes et de ses réclamations :

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde : Parme, 10 avril, IV, 61.

« *Je crois répondre aux intentions de Votre Excellence*[1], *si je commence les opérations sans le concours des Napolitains, chose absolument nécessaire pour encourager le zèle et l'activité des Anglais et surtout pour les empêcher de s'occuper de politique.* Leurs progrès sont, du reste, subordonnés aux événements militaires de la rive droite du Pô et à mes propres progrès. »

Nugent n'a d'ailleurs pas perdu un instant pour les soutenir, et, comme il l'annonce à Bellegarde, la marche du capitaine Zuccheri, qui doit se porter le lendemain sur San Stefano d'Aveto, et dont le détachement est déjà venu de Borgotaro à San Pietro di Vara (6 kilomètres sud de Varese sur la route de Borgotaro à Sestri) avait considérablement facilité le mouvement du général Roth sur Sestri Levante et Chiavari.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la seule réclamation qui allait parvenir à peu près au même moment à Bellegarde. Comme le lui avait fait connaître un rapport du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld[2], en reprenant leur marche en avant et en se portant par Moglia sur Reggio les Napolitains, avaient dû quitter et évacuer San Benedetto, c'est-à-dire le point par lequel Bellegarde faisait passer ses correspondances avec Murat.

Le roi de Naples n'avait jamais, on le sait, cessé d'insister sur l'importance de ce point, sur la nécessité de l'occuper solidement et de façon permanente. Il avait, par suite, chargé Millet de prévenir le général Eckhardt[3] qu'il allait « faire occuper Guastalla et les rives du Pô jusqu'à l'Enza par la division du général d'Ambrosio, afin d'observer et de contenir, d'un côté, Borgoforte et, de l'autre, tout ce qui « pourrait menacer d'un passage vers Brescello ». Mais, d'autre part, Murat, jugeait indispensable que Bellegarde se chargeât « de faire occuper en force, et par 3.000 hommes au moins, San Benedetto qui se lierait avec Guastalla par des postes de manière à se trouver

1. Il est nécessaire de remarquer, à ce propos, qu'il résulte de cette dépêche que Nugent n'avait pas encore à ce moment, comme il l'a cependant prétendu plus tard dans ses *Observations sur le Mémoire historique etc,...* reçu de Bellegarde « l'autorisation de se porter en avant en se concertant avec Bentinck, *quelle que fût la conduite de Murat.* »

2. *K. und. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 10 avril, IV, 66.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Millet au général-major Eckhardt; Bologne, 10 avril, IV, 126 1/2 (en français).

toujours à même de menacer l'ennemi sur ses flancs s'il voulait tenter quelque sortie ». Millet ajoutait que, dans le cas où il paraîtrait nécessaire à Bellegarde d'ordonner la construction d'un pont non seulement sur le Pô, mais aussi sur la Secchia, afin d'assurer les communications avec les troupes de San Benedetto, il priait Eckhardt, par ordre du roi, d'insister auprès du feld-maréchal pour qu'il voulût « bien donner des ordres prompts pour les objets ci-dessus indiqués ».

Enfin, de même que Bellegarde avait tenu à rester fidèle à ses idées lorsqu'il fit, en fin de cause, accepter son plan d'opérations, Murat avait à cœur, lui aussi, d'insister une fois de plus sur les inconvénients de l'opération à laquelle il avait dû se résigner à donner son approbation, et la dépêche de Millet se terminait pour cette raison par cette phrase :

« Déterminée à agir, vous concevez que Sa Majesté ne pourra le faire qu'avec la certitude d'avoir ses derrières couverts. »

Non content de répondre par un refus aux demandes peut-être exagérées de Murat, de déclarer, comme nous le verrons, que l'occupation de San Benedetto était désormais inutile, Bellegarde allait prendre acte de cette dernière phrase de la lettre de Millet pour montrer à l'empereur d'Autriche « combien peu on avait le droit de compter sur le roi de Naples[1] ».

La défiance dont Bellegarde et Nugent faisaient preuve à l'égard de Murat était cette fois d'autant moins justifiée que Joachim venait de recevoir, en même temps que la copie du traité signé entre les puissances le 1er mars et l'invitation à y accéder, la lettre de Metternich, en date du 30 mars, que nous avons citée plus haut. « Le roi a considéré cette note comme un traité[2] », et, pour être agréable à l'Autriche, il avait consenti à renoncer à la Toscane en donnant ordre à Gallo de s'entendre à ce sujet avec Rospigliosi dont la venue lui était annoncée[2].

1. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major Eckhardt; Vérone, 12 août, IV, 126 1/2, *b* (en français) et F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 17 avril, IV, 126 1/4.

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Le prince de Metternich au duc de Gallo; Troyes, 18 mars 1814. Duc de Gallo au prince de Metternich; Bologne, 10 avril 1814. Répondant à l'envoi de la copie du traité du 1er mars, il lui transmet les remerciements du roi.

« Sa Majesté regrette cependant que, dans l'article 2 secret de ce traité, il n'ait pas été fait mention de lui. Le roi a considéré la lettre de Votre Altesse

En tout état de cause, Bellegarde aurait pu d'autant plus facilement consentir à l'envoi de quelques compagnies à San-Benedetto que tout était absolument tranquille sur le Mincio. Ce n'étaient ni les sorties de la garnison de Legnago, ni le fait que les Français mettaient du canon dans leurs ouvrages de Monzambano, et qu'ils élevaient sur le Monte Croce une petite redoute destinée à couvrir la route de Ponti à Peschiera, qui pouvaient donner des inquiétudes à Bellegarde[1]. Ce n'était pas non plus la résolution de ne plus faire de détachement qui allait motiver ce refus, puisque, précisément à ce moment, Bellegarde songeait à profiter du retour du beau temps et de la venue du printemps, pour renforcer son extrême aile droite et, pour imprimer une activité nouvelle aux opérations contre Brescia, opérations qu'il songeait à confier à la brigade du général Suden, établie dans la vallée de l'Adige en amont de Vérone. Il voulait à cet effet renforcer de 2 canons et 2 bataillons cette brigade qui ne se composait que de 3.247 hommes, 364 chevaux et 2 canons, la faire déboucher par le Tonal et la pousser de là sur Brescia. Il se proposait même, dans le cas où, au lieu de lui faire battre simplement l'estrade dans le Milanais, il se déciderait à l'y établir et à se relier ainsi avec le général Nugent vers Plaisance, de la renforcer encore par l'adjonction de 2 bataillons, 2 escadrons et 2 canons et de la porter de la sorte à un total de 5.887 hommes, 609 chevaux et 6 canons. Bien que les Français n'eussent que 600 hommes et 2 canons dans la Valteline, 400 hommes à Breno, 300 hommes à Rocca d'Anfo et 1 bataillon à Brescia, bien qu'il y eût depuis

comme un traité et attend avec empressement le moment où Sa Majesté sera invitée à accéder personnellement à cette ligue que les Augustes Souverains Alliés ont formée pour assurer l'équilibre et le repos de l'Europe. »

Cf. *Ibidem*. Rapport n° 15. Le comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 11 avril 1814. En accusant réception du courrier du 30 mars, il l'informe qu'il a annoncé au roi la nomination du prince Rospigliosi, chargé de prendre possession de la Toscane au nom du grand-duc, et que, avant de partir pour Parme, où il va prendre la direction du mouvement de son armée sur Plaisance, « le roi, pour être agréable à l'empereur d'Autriche, a consenti à cet arrangement et a donné à cet effet des ordres au duc de Gallo ».

Malgré cette déclaration de Mier, il importe de signaler les faits bien extraordinaires que le baron von Hügel, envoyé à ce moment à Florence, enregistre dans son *Journal* :

« Le maire (de Florence) a reçu le 11 l'ordre de publier que tous les bruits d'une prochaine remise de la Toscane au grand-duc étaient faux et que le roi de Naples garderait ce pays jusqu'à ce que la paix générale en réglerait le sort... »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 10 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 10 avril, IV, 67 et ad 67.

longtemps dans ces parages la brigade Stanissavlevich, avant même de songer à la réalisation éventuelle de cette pointe dans le Milanais, Bellegarde avait, sans plus tarder, renforcé les postes du Tonal et de Vezza où, d'après les renseignements recueillis par le colonel Neri, les Autrichiens avaient déjà de 4 à 500 hommes qui devaient être rejoints d'un instant à l'autre par une autre colonne d'effectif au moins égal[1]. Il aurait donc pu, s'il l'avait voulu, se rendre aisément au désir de Murat, vu qu'il ne manquait ni d'hommes ni de généraux disponibles et qu'il venait d'envoyer au général-major Senitzer l'ordre de se rendre immédiatement au quartier-général pour y recevoir une destination[2].

11-12 AVRIL 1814. — **Marches de concentration des corps de la rive droite du Pô. — Mouvements des troupes et de l'escadre anglaises. — Vignolle informé par Neipperg de la prise de Paris. — Reconnaissance de Governolo et escarmouche de Roncoferraro. — Détachement projeté de la division Fenner. — Le général Seras rejette les propositions de Marschall. — La dépêche du duc de Lodi au vice-roi. — Instructions du vice-roi en cas de tentative de passage du Mincio.** — Le 11 avril, le quartier-général de Murat alla, comme le roi l'avait annoncé à Nugent, s'installer à Parme où il avait été précédé pendant le courant de la journée par le 1er bataillon italien venant de San Illario d'Enza. On avait envoyé à Colorno (sur la Parma, un peu plus de 3 kilomètres sud de Sacca) une section de pionniers et 2 canons de 3 livres mis à la disposition du lieutenant-colonel napolitain Podesta. En même temps, le général d'Ambrosio rendait compte à Millet de l'arrivée à l'embouchure de l'Enza d'un parlementaire français qui s'était présenté sous le prétexte de remettre des lettres destinées au quartier-général de Vérone, mais en réalité pour essayer de voir ce qui s'y passait[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Mémoire établi sur l'ordre de Bellegarde sur la composition d'une colonne légère qui opérerait au-delà du Tonal; Vérone, 10 août, IV, 60. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 11 avril, IV, 39 (Feld-Acten Sommariva). *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Colonel Neri au général Fontanelli; Tirano; 12 avril 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major Senitzer; Vérone, 10 avril, IV, 64.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc. 11 avril, XIII, 38. *Regio Archivio di Stato, Naples. Amministrazione delle Marche*, 1056. Général d'Ambrosio au général Millet; Reggio, 12 avril.

Sur la rivière de Gênes, la tête de colonne du général Montrésor, appuyée et soutenue dans sa marche par la flottille du capitaine Dundas, l'*Edinburgh*, le *Rainbow* et quelques bâtiments légers, avait suivi de loin les Français en retraite. Cette tête de colonne s'établit à Recco le 10 au soir, après le départ des dernières troupes françaises, que Pégot rappela à lui au dernier moment[1]. En même temps, les vaisseaux de ligne qui croisaient devant Gênes avaient fait mine de se diriger sur Savone, probablement afin de détourner l'attention du général Fresia de ce qui se préparait sur la rivière du Levant et de lui faire craindre un débarquement à l'ouest de Gênes, sur cette partie de la côte facilement abordable et insuffisamment gardée par les faibles et mauvaises troupes du général Callier. De plus, le commandant de l'*Aboukir* avait envoyé à Fresia un parlementaire porteur d'une lettre contenant, en même temps que des propositions d'arrangement, des plaintes sur ce qu'on s'était permis de faire feu sur ses embarcations.

Sur toute la ligne du Mincio, et devant Mantoue, on avait employé la journée à célébrer par de bruyantes et joyeuses manifestations et à saluer par des salves la nouvelle de la prise de Paris, et Bellegarde avait eu naturellement le soin d'en faire donner l'avis officiel au général Vignolle, auquel Neipperg écrivit sur son ordre pour l'informer que « les alliés allaient célébrer leur victoire en faisant chanter un *Te Deum*[2] ». Mais, pendant que cette désastreuse nouvelle arrivait à Mantoue, le vice-roi, qui n'y rentra que le soir, avait fait exécuter sous ses yeux et sous sa direction une reconnaissance offensive qui poussa jusqu'à Governolo[3] et inquiéta sur la rive gauche du Mincio les postes autrichiens du côté de Roncoferraro.

A ce moment, malgré l'importance capitale des nouvelles de France, et bien que quarante-huit heures plus tard il dût renoncer définitivement à ce projet, Bellegarde avait si peu abandonné l'idée de faire le gros détachement qu'il voulait

1. *Record office*, *Admiralty*, *Sicily*, V° 48, p^re^ n° 149 Hamilton, commandant du *Rainbow* au capitaine Bruce au large de Recco, 11 avril 1814. — Sir Josias Rowley à Sir Edouard Pellew, à bord de l'*America;* Gênes, 18 avril (V° 48, p^re^ n° 15, — *Ibidem*, *War Office*, *Sicily*, V° 182, Dépêche 13. Lord William Bentick à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 11 avril, XIII, 3, XIII, 4. F.M.L. comte Neipperg au général Vignolle; Villafranca, 11 avril, IV ad 68.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. comte Bellegarde; Buttapietra, 12 avril, IV, 71 et 11 avril, IV, 77.

envoyer sur son extrême droite et qui devait commencer par opérer dans la montagne, qu'il en avait arrêté la composition, en faisant savoir à ses généraux qu'il fallait à tout prix tenir secrète la destination de ce détachement qu'il voulait réunir, le 26, à Rovereto. Cette colonne mobile devait, d'après les dispositions arrêtées par le feld-maréchal, se composer de la division du feld-maréchal-lieutenant Fenner (brigades des généraux-majors Vlasitz, Paumgarten et Abele) forte de 11 bataillons, 6 escadrons et 2 batteries[1].

Bellegarde avait cru, d'autre part, que le moment était venu d'en finir avec Venise. Considérant que la cause de Napoléon était irrémissiblement perdue, il avait pensé qu'il lui serait désormais plus facile de triompher des scrupules du général Seras. En conséquence, il avait ordonné à Marschall « d'offrir 500.000 francs au général à condition qu'il consentît à rendre de suite Venise aux Autrichiens[2]. » Mais, pendant qu'on transmettait à Marschall les instructions de Bellegarde, Seras faisait parvenir au feld-maréchal-lieutenant un refus catégorique aux propositions que celui-ci avait communiquées à un confident. Seras l'informait[3] que les habitants de Venise avaient des vivres jusqu'au 10 ou 15 mai et la garnison jusqu'à la fin de l'année.

« Quant à moi, ajoutait-il, je ne traiterai que si l'on m'autorise à faire connaître ma situation au vice-roi par l'intermédiaire du Préfet et du Podestat de Venise pour lesquels je demanderai des sauf-conduits et qui emporteront une lettre ouverte au vice-roi. »

On a souvent reproché au duc de Lodi d'avoir éte le principal ennemi d'un gouvernement dont il était un des plus hauts dignitaires, et ce n'est assurément pas ici, dans un travail essentiellement consacré à l'histoire militaire que nous entreprendrons l'examen et l'étude du rôle joué par ce grand et puissant personnage, pas plus que nous ne songerons à rechercher les

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. marquis Sommariva, comte Neipperg, Radivojevich et Mayer von Heldenfeld; Vérone, 11 avril, IV, 72 *a*, *b*. *c*. F.-M. comte Belegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 13 avril, IV ad 88.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Vérone, 11 avril, IV, 74 1/2.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général Seras au F.-M.-L. Marschall; Venise, 11 avril, IV, 75, *b* (en français).

causes et à établir les responsabilités des troubles de Milan et du massacre du comte Prina [1]. Nous abstenant de tout commentaire, nous nous bornerons à constater purement et simplement que, dans la dépêche que le duc de Lodi adressa, le 15 avril, de Milan au vice-roi, il ne faisait même pas allusion à la catastrophe dans laquelle l'empire venait de sombrer. Dans cette pièce, il se contentait de proposer au vice-roi de réunir à Milan les trois collèges et de proclamer l'indépendance du royaume d'Italie, dont la couronne ne pouvait manquer de lui être réservée et attribuée par acclamation, et il le priait d'autoriser sans retard cette convocation « puisqu'il faudra pour le moins trois semaines pour réunir les collèges[2] ». Le silence du duc de Lodi est néanmoins d'autant plus surprenant qu'on connaissait à cette date à Milan la prise de Paris[3], et que, le même jour, le prince Camille, en informant les préfets que l'impératrice et le gouvernement s'établissaient sur la Loire, leur donnait l'ordre d'adresser à Orléans la correspondance des ministres[4].

Quoi qu'il en soit, fidèle jusqu'au bout à la cause qu'il servait avec une inébranlable loyauté, dévoué corps et âme à l'empereur, ce fut le jour même où les communications officielles de son adversaire ne lui permirent plus de douter de l'effondrement de la puissance de Napoléon, d'un événement qui allait changer la face du monde et livrer son sort et l'avenir des siens aux hasards d'une destinée inconnue que le vice-roi envoya à ses généraux ses *Instructions sur les mesures à prendre dans le cas où l'ennemi tenterait un passage du Mincio*[5], ces instructions qui suffiraient à elles seules pour faire justice des odieuses accusations par lesquelles on a vainement essayé de ternir la gloire sans tache et la mémoire du prince Eugène.

1. Pour tout ce qui a trait aux troubles de Milan, voir le beau travail que vient de publier Francesco Lemmi : *La Restaurazione Austriaca a Milano nel* 1814.

2. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 11 avril. Voir *Annexe LXI.*

3. *Bibliothèque ambroisienne*, M. S., IV, 5. Mantovani, *Diario Politico e Ecclesiastico di Milano*, I, V, 1811-1815, 11 avril 1814.

« On a reçu à Milan la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris. »

4. *Regio Archivio di Stato, Turin*, Sez. III. *Archivio Camerale. Registro e Lettere del Governatore Generale della* 27° *Divisione Militare dal* 4 *Marzo al* 27 *Aprile. Materie Militare.* Prince Camille aux préfets ; Turin, 11 avril 1814. Le même jour, le prince informait le vice-roi que, le préfet du Mont-Blanc lui ayant signalé des démonstrations de l'ennemi sur la Maurienne, il avait porté de 200 à 800 hommes la garnison du Mont-Cenis.

5. Voir *Annexe LXII.*

12 AVRIL 1814. — **Combat du Monte-Fascia. — Le général Pégot se replie sur la Sturla. — Le corps austro-napolitain concentré à Parme. — Nouvelle tension des rapports entre Bellegarde et Murat. — Mutations et modifications apportées à la composition des divisions de l'armée de Bellegarde. — Les flottilles du lac de Garde. — Pertes subies par la garnison de Legnago du 9 février au 12 avril.** — Soutenu par la flottille de sir Josias Rowley qui avait jeté l'ancre, le 11 au soir, en rade de Recco, le général Montrésor attaqua, le 12, dans la matinée, la forte position du général Pégot, position qui aurait été parfaite et sur laquelle le général aurait pu tenir bien plus longtemps s'il avait disposé de plus de monde, de soldats de qualité plus réelle et dont l'effectif eût été plus en rapport avec son étendue. Il n'en fit pas moins si bonne contenance, pendant toute la journée, que les Anglo-Siciliens ne purent malgré tous leurs efforts réussir à entamer ses lignes. Mais il avait, d'autre part, reconnu l'impossibilité de prolonger davantage une résistance qui aurait pu devenir dangereuse pour sa troupe. Force lui fut donc de se décider à battre en retraite pendant la nuit et de venir occuper sur les hauteurs d'Albaro la belle position de la Sturla à environ 7 kilomètres est de Gênes, sa droite à la mer couverte par une batterie de quatre pièces, sa gauche appuyée au fort Richelieu[1].

Pendant la nuit, les Anglais avaient esquissé du côté d'Arenzano (11 kilomètres ouest de Gênes) une timide tentative de débarquement, si peu sérieuse d'ailleurs, qu'on peut à peine la considérer comme une simple démonstration.

Si la concentration des Austro-Napolitains à Parme, où la division du généra Carascosa arriva pendant le courant de la journée, s'était achevée sans encombre, elle s'était effectuée avec une certaine lenteur qui, jointe au désir exprimé par Murat de voir Bellegarde détacher sur San Benedetto quelques milliers d'hommes, avait une fois de plus provoqué la mauvaise humeur du feld-maréchal. Cette mauvaise humeur se traduisit par cette réponse d'un ton assez aigre que le général en chef autrichien chargea le général Eckhardt de transmettre au roi de Naples et au général Millet[2] :

1. *Record office*, *Admiralty*, *Sicily*, V° 48, p[ce] 151. Sir Josias Rowley au vice-amiral Sir Edward Pellew à bord de l'*America* en rade de Gênes, 17 avril 1814. *Ibidem*. *War Office*, V° 182. Dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au général-major Eckhardt; Vérone, 12 avril 1814, IV, 126 1/2, *b* (en français.)

« J'ai vu par votre rapport du 10 avec satisfaction que Sa Majesté prenait ses dispositions pour exécuter son mouvement sur Plaisance et s'est portée hier 11 à Parme. Je ne puis cependant condescendre au désir du roi, que vous a manifesté le général Millet, que j'établisse 3 ou 4.000 hommes à San Benedetto. L'ennemi a si peu de forces sur le Taro et à Plaisance que Sa Majesté le roi est assez fort pour soutenir d'une division le mouvement de Nugent et observer avec le reste Borgoforte, de manière à n'avoir rien à craindre. Tel est le projet que j'ai proposé à Sa Majesté dans l'entretien que j'ai eu avec Elle et qu'Elle a approuvé et adopté.

« Veuillez représenter au général Millet que placer 3 ou 4.000 hommes à San Benedetto serait superflu; *que l'objet que le roi a en vue serait une diminution inutile de mes forces.* Il y a tant de bâtiments à Ostiglia, outre le pont volant, et vu la facilité d'y passer à la fois un si grand nombre de troupes, que je regarde l'établissement d'un pont comme superflu, d'autant plus que le mouvement des armées rendra cette communication inutile et que c'est plus haut qu'il faudra l'établir. »

Le refus de Bellegarde était d'autant plus justifié que le général d'Ambrosio, dont l'une des brigades était à Reggio avec l'artillerie de la division, avait sa 1re brigade tout entière à Guastalla, qu'on ne signalait aucun mouvement inquiétant des Français du côté de Borgoforte et qu'on avait seulement connaissance de la présence à Viadana (vis-à-vis de Brescello) du colonel San Fermo, qui gardait avec un détachement les redoutes élevées et les barques réunies sur ce point[1].

Bellegarde n'en avait pas moins attaché une importance considérable, attribué une grande portée à un simple désir que Murat aurait mieux fait, il est vrai, de ne pas manifester. Aussi éprouvait-il quelques jours plus tard, après le passage du Taro et la marche sur Plaisance, le besoin de se plaindre encore à l'empereur François et de le mettre une fois de plus en garde contre la sincérité de Murat[2].

Entre temps, Bellegarde n'avait pas encore abandonné l'idée de détacher une partie des troupes de son aile droite et de les

1. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche* Général d'Ambrosio au général Millet; Reggio, 12 avril 1814.

2. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 17 avril, IV, 126 1/4 (voir plus loin.)

faire passer par la montagne pour se porter sur Brescia et pénétrer ensuite plus avant dans le Milanais. Bien qu'il dût renoncer vingt-quatre heures plus tard à ce projet qui n'avait plus de raison d'être dans les circonstances du moment, il n'en prit pas moins une série de mesures qui ne furent même pas rapportées lorsqu'il envoya son contre-ordre. C'est ainsi que le général Steffanini remplaça le général Suden à la tête de sa brigade et que ce dernier officier général, désigné par le feld-maréchal pour opérer dans la montagne, fut appelé au commandement d'une brigade forte de 5 bataillons d'infanterie (2 du régiment Würtemberg, 2 de Lindenau et 1 de Szluiner), de 7 escadrons (5 de hussards de Stipsich et 2 de chevau-légers de Hohenzollern) et d'une batterie. En même temps que Neipperg envoyait le 2e bataillon de Szluiner à Sommariva, afin de relever les troupes employées précédemment au service des avant-postes, on affectait à l'aile droite 2 bataillons du régiment Saint-Julien et le reste du régiment des chevau-légers Hohenzollern, qu'on remplaçait dans le corps du feld-maréchal-lieutenant Radivojeich par 2 bataillons du régiment Lusignan empruntés au corps de blocus et auxquels on substitua 2 bataillons du régiment Coburg tirés de la brigade, dont le général Suden venait de quitter le commandement.

La flottille autrichienne croisait tout à son aise sur le lac de Garde, depuis que la flottille française était rentrée à Peschiera après n'avoir laissé à Salo que deux petits bateaux.

Enfin par une dépêche interceptée par les avant-postes du général-major Fölseis, dépêche dans laquelle le général Rougier rendait compte au vice-roi des différents incidents du siège de Legnago, on avait eu connaissance des pertes éprouvées par la garnison du 9 février au 12 avril. Pendant ce laps de temps elle avait perdu 96 hommes tués à l'ennemi. Il y avait dans les hôpitaux et ambulances 149 malades et blessés, et le chiffre des désertions s'élevait, pour un effectif relativement restreint, au total effrayant de 202 hommes[1].

13 AVRIL 1814. — **Passage du Taro. — Combats sur la rive**

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 12 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 12 avril, IV, 76. Capitaine d'état-major de Myrbach au général-major Richter; Nogara, 12 avril, IV, 79. Général Rougier au vice-roi; Legnago, 12 avril, IV, 83 1/4.

gauche du Taro. — Le général Maucune se replie le 13 au soir sur la Nure. — Le marquis de Montrone chargé de remettre au pape une lettre de Murat relative à la restitution d'une partie de ses Etats. — Mesures préparatoires prises par le général Fresia. — Lord William Bentinck à Nervi. — Combat d'artillerie de la Sturla. — Marche des détachements de Zuccheri et de Robertson par Bobbio sur Voghera, Tortone et Novi. — Naissance de la fille du vice-roi. — Envoi d'un parlementaire chargé par Bellegarde de faire des propositions d'armistice au vice-roi. — Mouvements de la garde royale sur Pozzolo et Casalmaggiore et de la division Rouyer sur Guidizzole. — Positions assignées à la cavalerie et à la division du général Marcognet. — Si le Taro est, comme le dit fort justement dans ses *Mémoires* le général baron de Dedem, un torrent fort incommode parce qu'il devient difficile à passer pour peu qu'il y ait du dégel en hiver dans la montagne ou des pluies en été, il n'en est pas moins guéable presque partout en temps ordinaire, et, à bien considérer, la ligne du Taro est une mauvaise position militaire. Les troupes françaises n'avaient pu s'y maintenir si longtemps, du 9 mars au 13 avril, que parce que, pour les considérations essentiellement logiques et purement militaires que Murat avait exposées à Bellegarde, et dont, pour d'autres raisons, on ne manqua pas de lui faire un crime, elles n'y avaient pas été inquiétées pendant cinq semaines. Mais il était bien évident que, dès la première attaque sérieuse, on serait obligé de renoncer à cette ligne et de se rapprocher de Plaisance. Le général Maucune avait prévu cette éventualité, et, s'il était bien décidé à essayer de retarder par tous les moyens en son pouvoir la marche offensive des Austro-Napolitains, il avait d'autre part résolu de n'opposer qu'une résistance momentanée sur les bords mêmes du Taro, et de disputer pied à pied les positions successives qu'il avait reconnues avec soin en tenant bon, d'abord en avant de Borgo San Donnino, puis au passage du ruisseau de Parola, à Borgo San Donnino même, ensuite derrière le Stirone et sur l'Argone près d'Alseno, et enfin à Fiorenzuola.

Conformément aux ordres donnés la veille par Murat, la division Nugent, à laquelle on avait adjoint, d'après les rapports de ce général, 3 bataillons et 1 escadron de chevau-légers napolitains, se porta dès l'aube vers le Taro sur trois colonnes :

La 1re colonne, celle de gauche, sous les ordres du général Gober (3 compagnies de Warasdiner Kreuzer, 2 bataillons du régiment Archiduc François-Charles, 2 escadrons de hussards,

Radetzky et 3 pièces d'artillerie légère) devait passer le Taro à hauteur de Medesano (9 kilomètres sud de Ponte di Taro et de la route de Parme à Plaisance) et remonter aussitôt vers le Nord sur Noceto (6 kilomètres nord-est de Medesano) pour déboucher de là sur la face sud du village de Castelguelfo.

La colonne de droite, confiée au lieutenant-colonel Bourguignon [1] (un bataillon du régiment Lusignan, un escadron de hussards Radetzky et 2 canons) après avoir passé le Taro à Grugno, avait ordre de se rabattre à gauche avant d'arriver à Fontanellato pour prendre Castelguelfo à revers.

La colonne du centre, conduite par Nugent en personne, et avec laquelle marchaient les généraux-majors comte Starhemberg et Senitzer, se composait de 3 bataillons d'infanterie autrichienne, de 12 canons, plus 2 bataillons du 2e régiment d'infanterie légère napolitaine et d'un bataillon du 1er de ligne. Elle devait se porter de front sur Castelguelfo, suivie par la division napolitaine du général Carascosa.

Après une canonnade de courte durée, cette colonne, qui s'était préalablement divisée en deux, commença à traverser à gué le Taro, dont les eaux grossies par les pluies arrivaient presque jusqu'aux épaules des soldats. Plusieurs hommes, pour la plupart des fantassins napolitains, furent emportés par le courant. Le détachement de gauche de cette colonne, qui, sous les ordres du général Starhemberg, exécuta son passage de rivière à environ un kilomètre en aval de Ponte di Taro, réussit le premier à prendre pied sur la rive gauche ; il se porta sans plus tarder sur Castelguelfo et, menaçant la ligne de retraite des troupes qui défendaient ce village, contribua puissamment à mettre fin à leur résistance et à les obliger à se retirer. Bien qu'il n'eût duré que peu de temps, le combat qui se livra à ce moment aux abords de Castelguelfo avait été si vif et si acharné qu'une partie des troupes qui avaient si vaillamment défendu ce village, ne put plus en sortir, et que 2 petites compagnies de voltigeurs du 1er de ligne italien, cernées de tous côtés, restèrent entre les mains des Autrichiens [2].

Le lieutenant-colonel Bourguignon avait, lui aussi, rencontré

1. Voir *Annexe LXIII.*

2. *Regio Archivio di Stato*, *Milan. Appendice Storia*, 48. Colonel commandant le 1er régiment de ligne italien au général Fontanelli ; Plaisance, 16 avril 1814. Rapport du major Sercognani, commandant le 1er bataillon du 1er de ligne au général Rambourg, commandant l'avant-garde de la division Maucune ; Plaisance, 16 avril 1814.

une certaine résistance à Grugno. Il avait eu assez de mal pour en déloger un bataillon de 106e qui se replia sur Borgo San Donnino après avoir perdu 3 officiers et une centaine d'hommes.

Le général Gober, en revanche, avait à peine échangé du côté de Medesano quelques coups de fusil avec des vedettes et de faibles piquets de cavalerie.

Après s'être reformées et rejointes à la sortie de Castelguelfo, les deux subdivisions de la colonne du centre, reprirent leur marche en avant en se tenant à peu près à égale hauteur des deux colonnes qui les flanquaient, et en se faisant précéder par leur cavalerie, qui suivait sur la grande route la retraite bien ordonnée et méthodique des Français. Malgré la supériorité numérique des troupes austro-napolitaines, malgré les services signalés rendus par la cavalerie autrichienne brillamment conduite par le colonel Prochaska, et bien que l'infanterie du général Senitzer ait constamment cherché à tourner les positions successives des Français, il fallut, pour les obliger à se replier sur Fiorenzuola, enlever de haute lutte, d'abord Parola, puis Borgo San Donnino et le passage du Stirone, et enfin Alseno. Les Austro-Napolitains n'avaient pu toutefois réussir à jeter le désordre dans les rangs de ces troupes qui, s'accrochant désespérément au terrain, n'abandonnaient une position que pour recommencer un peu plus loin la lutte avec une rare et indomptable énergie.

Nugent avait, il est vrai, commis une grosse faute en faisant partir ses trois colonnes de points trop éloignés les uns des autres, puisqu'il n'y a pas moins de 16 kilomètres à vol d'oiseau de Medesano à Grugno. Il en résulta, que la colonne du centre eut à supporter presque à elle seule tout le poids de ces actions successives. La colonne de gauche, celle du général Gober, retardée dans sa marche par les mauvais chemins qu'elle devait suivre, employa beaucoup plus de temps qu'on ne l'avait prévu à l'exécution de son mouvement, et, loin de prendre les devants sur les autres colonnes, loin de déboucher avant elles sur les derrières des Français par Borgo San Donnino et Fiorenzuola, elle n'opéra sa jonction avec elles que lorsque tout était terminé.

Quant à la colonne de droite, heureusement pour Nugent, elle arriva juste à temps à Fiorenzuola, au moment où, après avoir repoussé la colonne principale, les Français établis en avant de cette petite localité étaient sur le point de la débor-

der. L'entrée en ligne de la colonne de Bourguignon dégagea Senitzer[1] et Starhemberg dont les troupes harassées de fatigue commençaient à lâcher pied; elle rétablit la situation, obligea les Français à s'enfermer dans Fiorenzuola et mit fin à une série de combats qui duraient depuis près de quinze heures.

Prévenu par le bataillon du 35e, qu'il avait établi à Noceto avec 150 chasseurs à cheval du 3e italien de l'approche de la colonne de Gober qui, après les avoir chassés de ce point et les avoir forcés à se replier sur Borgo San Donnino, avait continué sa marche le long des montagnes, craignant avec raison d'être débordé de toutes parts à Fiorenzuola, le général Maucune évacua une position où il était désormais trop en l'air et se replia en bon ordre sans être inquiété ni suivi derrière la Nure.

Ces différentes affaires avaient coûté, d'après les rapports de Nugent, 300 hommes aux Austro-Napolitains et 900 hommes, dont plus de 400 prisonniers, à la division Maucune, tandis que, d'après les rapports français, nous n'aurions perdu que 3 ou 400 hommes et mis au contraire 8 à 900 Austro-Napolitains hors de combat.

Le 13 au soir, les divisions Nugent et Carascosa occupèrent Fiorenzuola après le départ des Français. La garde royale napolitaine resta avec le quartier-général de Murat à Borgo San Donnino et les avant-postes poussèrent jusqu'à l'Arda[2].

Bien que, cette fois, Murat eût tenu parole, bien que ses troupes eussent été engagées sérieusement, bien que ce fût même un bataillon du 2e léger napolitain qui, sur l'ordre de Carascosa, eût brisé la résistance des Français en avant de Borgo San Donnino[3], bien que, afin de faciliter le mouvement offensif sur Plaisance, Murat eût fait entreprendre sur Sacca une démonstration qui coûta cher aux troupes qu'il en avait chargées, bien qu'il eût pris lui-même le commandement du corps qui passa le Taro, Nugent, tout en rendant hommage à la valeur déployée par les officiers et les soldats napolitains, n'en continua pas moins à accuser Murat d'être mou. Après avoir jugé à propos de remarquer dans son *Journal d'opéra-*

1. Voir *Annexe LXIV*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, 14 avril, IV, 96.
3. *Regio Archivio di Stato. Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Le général Carascosa au général Millet; San Lazzaro, 16 avril. Il n'est pas inutile de constater que le rapport du général napolitain, que nous reproduisons *in extenso*, diffère en plus d'un point de celui de Nugent. Voir *Annexe LXV*.

tions (*K. und K. Kriegs-Archiv*, XIII, 38) que « les Napolitains ne se gênaient pas pour exprimer le mécontentement que leur causait la conduite du roi de Naples et de son entourage », il ne craignit pas d'aller plus loin encore dans ses *Observations* et d'y affirmer que « *Le roi ne se battit ni deux jours, ni deux heures*[1]. »

Cette déclaration, faite par Nugent plus de 6 mois après les événements, dans le but de répondre au *Mémoire* que Murat avait fait rédiger pour se justifier des accusations portées contre lui, il est, on l'avouera, difficile de la concilier avec ce billet que le général-major Eckhardt *envoya pendant le cours du combat de Borgo San Donnino à Bellegarde :*

« Nos troupes sont entrées à Borgo San Donnino.

« L'attaque a commencé à cinq heures du matin.

« *Le roi de Naples a dirigé en personne les opérations. Les généraux Balachoff et Thuyl ont été témoins de la conduite et de l'activité du roi*[2]. »

Pendant qu'on se battait entre le Taro et l'Arda, Murat auquel les nouvelles venues de France avaient démontré la nécessité de se rapprocher du pape et d'essayer par tous les moyens en son pouvoir de s'assurer, à défaut, de son appui, tout au moins sa neutralité bienveillante, avait reconnu qu'il lui fallait modifier du tout au tout la ligne de conduite qu'il avait tenue jusque-là. Il avait déjà commencé à s'engager dans cette

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Nugent, XIII, 6). Voir à l'*Appendice Annexe L.* La réponse faite par Nugent à l'article 34 du *Mémoire historique, sur la conduite politique et militaire de Sa Majesté le roi de Naples*, etc.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Borgo San Donnino, 13 avril, 11 heure matin, IV, 101, *c. Haus, Hof und Staats-Archiv.* Rapport n° 16. Comte de Mier au prince de Metternich; Parme, 14 avril 1814.

« Les bonnes dispositions ordonnées par Sa Majesté et les troupes *commandées par lui en personne* ont surmonté toutes le difficultés. »

Après avoir rendu compte que Murat avait pris position sur l'Arda, à trois postes en avant de Parme, que la fatigue des troupes avait empêché de pousser plus loin, enfin qu'on aurait fait beaucoup de prisonniers si la colonne du général Gober avait pu arriver à temps, Mier ajoute :

« Le 15, on marchera sur Plaisance. Que fera le vice-roi? *Si le feld-maréchal seconde les opérations du roi comme il l'a promis, on peut compter sur un succès complet.* Lord Bentinck est sous Gênes.

« Si le vice-roi s'enferme à Mantoue, le roi passera le Pô et manœuvrera sur les derrières du vice-roi. Si le vice-roi se retire de ce côté du Pô, la position de l'armée napolitaine sera critique. Le roi a tout prévu et risquera son armée pour prouver sa bonne volonté d'agir. »

voie trois jours auparavant en lançant, avant de quitter Bologne, une proclamation adressée aux Romains auxquels il annonçait le retour du pape dans ses Etats et dans laquelle il avait tenu à proclamer ses sentiments de respect et de dévouement pour la personne du Saint-Père[1]. Il lui était désormais impossible de s'en tenir à ces manifestations platoniques. Il lui fallait consacrer ses paroles par des actes. A cet effet il se décida à faire remettre à Pie VII par son chambellan, le marquis de Montrone une lettre écrite dès le 4 avril, lettre qu'il avait hésité jusque-là à expédier et dans laquelle s'il s'engageait à restituer au Pape les deux départements de Rome et du Trasimène, mais en se gardant bien, il est vrai de rien dire de ses intentions relatives au reste des États que le pape possédait avant son départ forcé de Rome[2].

On ne s'illusionnait pas sur la gravité de la situation sur la rivière de Gênes : on pressait avec une activité étonnante les préparatifs de défense et l'on avait envoyé au général Callier l'ordre de partir immédiatement de Savone avec tout ce qui y restait encore et sa batterie mobile pour se rendre à Sestri Ponente. Il devait protéger la batterie de Sestri, empêcher un débarquement à San Pier d'Arena et se replier sur Cornigliano s'il était forcé à Sestri. Quelques compagnies du 1er régiment de gardes nationales de Toulon, venant de Porto-Maurizio et d'Alassio, avaient ordre de remplacer à Savone les troupes amenées par le général Callier.

Pendant ce temps, l'escadre de la Méditerranée faisait voile de Toulon vers Gênes sur la demande de lord William Bentinck qui venait d'établir son quartier-général à Nervi. Il y trouva des émissaires envoyés par les différents partis, qui, désirant s'assurer la suprématie à Gênes, s'y étaient rendus pour prendre ses ordres et solliciter son appui.

Afin d'épargner à une partie de ses troupes les fatigues d'une marche pénible à travers un pays « qui, disait-il, était le plus mauvais et le plus difficile qu'il eût jamais vu », et, sachant depuis son arrivée à Sestri, que, l'ennemi ayant reçu des renforts à Gênes, la garnison de cette place s'élevait désormais à 5 ou 6.000 hommes, Bentinck avait renoncé à faire passer

1. Voir *Annexe LXVI.*
2. Voir *Annexe LXVII.*
Cette lettre fut remise au Pape à Imola le 13 avril. Cf. Lettre de Monseigneur Bertazzoli au comte Magauly, citée par Rinieri, *Pio VII e Gioacchino Murat.*

la totalité de ses troupes par les détestables routes de la montagne, mais en raison de l'insuffisance des moyens de transport par mer et par terre, il avait dû se résigner à n'achever la concentration de son corps sur la Sturla que le 14.

L'arrivée des transports venant de Sicile facilita cette opération. On put, dès le 13, débarquer de l'infanterie, de l'artillerie et quelque cavalerie à Nervi et employer les vaisseaux et les canonnières à appuyer et à suivre le mouvement de l'armée[1].

On n'en avait pas moins attaqué les positions du général Pégot sur la Sturla. Dès le commencement de l'action, les canonniers garde-côtes de la batterie de la Sturla abandonnèrent leur poste après avoir encloué les pièces. Le général Pégot les ramena l'épée à la main, fit remettre les pièces en état et recommencer le feu. Quelques minutes après, il recevait une blessure qui l'obligeait à quitter le théâtre de la lutte et à remettre le commandement au général Piat qui se trouvait près de là.

Le duel d'artillerie dura toute la journée, et ce fut seulement vers le soir que les obusiers anglais parvinrent à réduire au silence et à démolir la batterie de la Sturla. Pendant la nuit on rectifia la position en la liant à la batterie de la tour d'Amour et on remplaça par des artilleurs, les canonniers garde-côtes de cette batterie et de celle de Lavagno qui avaient, eux aussi, abandonné leur poste.

En raison même des progrès des Anglo-Siciliens, qui n'avaient plus besoin d'être flanqués sur leur droite du côté du Val de Fontanabuona, des services qu'ils pouvaient rendre en facilitant l'offensive sur Plaisance, on avait envoyé au détachement du capitaine Zuccheri et au bataillon du colonel Robertson l'ordre de se rejeter dans la montagne vers Bobbio et de se porter à marches forcées sur Voghera, Tortone et Novi[2].

Sur le Mincio, on avait remarqué quelques mouvements des Français du côté de Monzambano où ils avaient détruit les abatis établis sur le pont, tandis que, plus en aval, ils avaient rasé les quelques ouvrages qu'ils avaient élevés au pont de

1. *Record Office*, *War Office*, *Sicily*, V° 182, Dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril. *Ibidem* (*Admiralty*, V° 48, n° 151. Vice-amiral Sir Edward Pellew à John Wilson Croker, *Secretary of the Admiralty* à bord du *Caledonia;* Gênes, 19 avril. *Ibidem*, Sir Josias Rowley à Sir Edward Pellew, à bord de l'*America;* Gênes, 18 avril.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.

Massimbona[1]. On avait, il est vrai, entendu le canon à Mantoue; mais le vice-roi avait fait connaître en temps utile par un parlementaire qu'on allait saluer par ces salves la naissance de la princesse que la vice-reine venait de mettre au monde[2].

Presqu'au même moment, Bellegarde chargeait un de ses officiers de transmettre au vice-roi une dépêche ainsi conçue :

J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse Impériale des pièces officielles qui Lui feront voir l'état des choses en France et Lui prouveront qu'il ne dépend que d'Elle de Se trouver en état de paix avec l'armée que je commande.

Je L'invite à me déclarer le parti qu'Elle veut prendre, me flattant que Sa réponse sera conforme aux vœux de la France et aux ordres des autorités qui la gouvernent[3].

Mais le lieutenant-colonel Batthyany envoyé en parlementaire vers Mantoue par le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld[4], arrêté aux avant-postes de Stradella (6 kilomètres ouest de Mantoue), n'avait pu parvenir jusqu'auprès du vice-roi et avait été obligé de remettre à un de ses aides de camp la dépêche qui contenait ces graves communications et les ouvertures que Bellegarde faisait au prince Eugène.

Entre temps, malgré l'inquiétude que lui causaient les bruits et les nouvelles répandus par les alliés, mais plus encore l'absence complète de renseignements précis venant de France, et bien qu'il ne lui fût presque plus permis de douter de l'immensité de la catastrophe qui avait été la conséquence de la capitulation de Paris et de la défection d'Essonnes, à la première nouvelle reprise de l'offensive sur la rive droite du Pô, le vice-roi avait néanmoins jugé nécessaire de prendre toutes ses dispositions comme si les hostilités devaient continuer. Sans parler des opérations qu'on allait exécuter sur son ordre dans la nuit du 13 au 14 du côté de Sacca, et de l'expédition sur

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 13 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 13 avril, IV, 86.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Spiegel au F.-M.-L. comte Neipperg; Roverbella, 13 avril, IV, 84. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le vice-roi au duc de Lodi; Mantoue, 13 avril (Dépêche télégraphique).

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au vice-roi; Vérone, 13 avril, IV, 97 1/2*a* (en français).

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 14 avril 1814, XIII, 3; XIII, 4.

Guastalla, il avait prescrit à la garde royale d'aller s'établir à Pozzolo et à Casalmaggiore, tandis qu'il rappelait la division Rouyer à Guidizzolo où elle devait être réunie tout entière le 15, à l'exception de 2 compagnies laissées à Crémone à la disposition du général Fontana. Les trois autres divisions restaient provisoirement en place. Le quartier-général de la division de cavalerie avait ordre de s'établir à Cerlungo, et la 4e division (général Marcognet) de se placer en bataille sur le Mincio, sa droite à Sacca (3 kilomètres en aval de Goito), son centre à Goïto et d'étendre sa gauche jusqu'à Falzoni (4 kilomètres et demi en amont de Goïto) dans le cas où ce point ne serait pas occupé déjà par la 2e lieutenance[1].

14 AVRIL 1814.— **Affairesdenuit de Sacca. — Positions de la division d'Ambrosio. — Combat de Gustalla et de Reggiollo. — Combat de Ponte-Nure. — Maucune se replie sur Plaisance.— Bentinck canonne la position de la Sturla. — Le général Balachoff refuse de signer un traité avec Murat. — Note de Gallo à Metternich.** — Afin de faciliter le mouvement offensif sur Plaisance, le roi de Naples avait décidé de détourner l'attention du vice-roi à l'aide d'une démonstration sur Sacca. Il avait à cet effet mis en route, dans l'après-midi du 13, une colonne à laquelle il avait donné l'ordre de passer sur la rive gauche du Pô. Les Français n'avaient à ce moment dans ces parages que 3 compagnies du 52e. Le reste du bataillon était en réserve entre le point où les Napolitains achevaient d'établir un pont et Casalmaggiore. Malgré le feu bien dirigé de l'artillerie napolitaine, le commandant Bladinières réussit non seulement à faire échouer la tentative des Napolitains et à mettre une bonne partie de leur monde hors de combat, mais à leur prendre 220 hommes, dont 7 officiers qu'il dirigea le 14 au matin sur Crémone[2]. Cette brillante affaire

1. *Archives de la Guerre.* Général Grenier, ordre de mouvement; Mantoue, 13 avril 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, XIII, 38. Général Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, IV, 111. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia*, 48. Préfet du Haut Pô au ministre de l'Intérieur; Crémone, 14 avril. Vice-préfet de Casalmaggiore au préfet du Haut-Pô; Casalmaggiore, 14 avril, matin. Adjudant-commandant Mazzucchelli, commandant le département du Haut-Pô au général Fontanelli; Crémone, 15 avril. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Guastalla, 15 avril (en français).

« J'avais appris *le désastre de Sacca* au moment où nous combattions à Suzzara et Reggiolo... »

Cf. Bladinières, *Chacun ses actions, surtout à la guerre*, p. 10-11 et 13-20.

de nuit avait coûté 10 morts et 38 blessés au bataillon du 52e; mais le 14, dans la matinée, dès qu'on eut reçu la nouvelle que le général Maucune s'était mis en retraite sur Plaisance, on n'en donna pas moins l'ordre de replier la section de droite du pont du Pô.

Mais, en même temps, le vice-roi avait, lui aussi, décidé d'arrêter le mouvement des Austro-Napolitains sur Plaisance en donnant à Murat des craintes pour les derrières de son armée. L'opération qu'il avait chargé le général Paolucci d'exécuter en débouchant de la tête de pont de Borgoforte était de nature à justifier les inquiétudes qu'avait causées à Murat l'abandon de San Benedetto, ces inquétudes qui, non seulement lui avaient valu la réponse assez sèche de Bellegarde, mais encore avaient fourni un aliment nouveau aux insinuations malveillantes de l'état-major autrichien et aux soupçons du feld-maréchal.

Le 14 avril au matin, les troupes de la division d'Ambrosio occupaient les positions suivantes : la 1re brigade de cette division (général d'Aquino) avait mis 8 compagnies du 3e léger à Suzzara (5 kilomètres au sud de la tête de pont de Borgoforte) et les 4 autres compagnies de ce régiment à Guastalla, où se trouvaient également 6 compagnies du 2e de ligne. Une compagnie de ce régiment occupait Gualtieri (3 kilomètres au sud-ouest de Guastalla), une autre Boretto (environ 6 kilomètres à l'ouest de Gualtieri), et trois autres, Brescello. La 2e brigade établie en 2e ligne avait 1 bataillon du 6e de ligne à Reggiolo où le général de Majo avait installé son quartier-général et l'autre bataillon de ce régiment, à Moglia. Enfin, le 9e de ligne, dont 4 compagnies étaient encore à Reggio, avait un bataillon entier à Santa Vittoria et ses deux dernières compagnies à Brescello, où se trouvait le quartier-général du général d'Ambrosio.

Le 1er régiment de chevau-légers qui venait d'arriver à Reggio y avait relevé le 3e régiment qui rejoignit la division Carascosa, et le général Begani était chargé de garder plus en arrière la tête de pont du Panaro avec un bataillon du 4e de ligne[1].

Malgré ces dispositions et d'aussi minutieuses précautions

1. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Guastalla, 14 avril (en français). D'Ambrosio ajoutait : « San Benedetto n'est pas observé, Sa Majesté m'ayant dit à Modène que les Autrichiens s'en chargeraient. J'y envoie cependant des patrouilles. »

les 11 compagnies du 4[e] de ligne italien, que le général Paolucci avait chargées d'exécuter sur Guastalla une reconnaissance qui avait pour but unique de détourner l'attention des Napolitains et de les empêcher de porter la totalité de leurs forces sur Plaisance, n'en réussirent pas moins à se glisser *en plein jour* à travers les mailles serrées du réseau de leurs postes, et à s'acquitter brillamment d'une mission, peu aisée en tout état de cause, et dont les circonstances du moment augmentaient encore les difficultés.

A une heure de l'après-midi, trois petites colonnes françaises débouchaient de Borgoforte, la première allant sur Suzzara où il y avait, nous l'avons dit, 8 compagnies du 3[e] léger napolitain, la 2[e] sur Reggiolo et la 3[e] sur Brugneto (3 kilomètres à l'ouest de Reggiolo), avec l'ordre de couper les communications entre Reggiolo et Guastalla.

Sans donner l'éveil aux Napolitains, les Français réussirent à surprendre et à enlever Suzzara. Prenant de là par Begossi (4 kilomètres environ au sud-est de Suzzara), Casoni (3 kilomètres sud-ouest de Begossi), ils poussèrent droit sur Villa di Capello (Villa-Rotta, un peu moins de 2 kilomètres sud-est de Casoni et à plus de 13 kilomètres au sud de la rive droite du Pô). Aux environs de ce point, ils tombèrent sur 6 compagnies napolitaines qui s'y croyaient en pleine sécurité et les poursuivirent jusqu'à 2 kilomètres de Guastalla, où les fuyards furent recueillis par le bataillon établi à Guastalla. Le but de l'opération était atteint, et le soir même, conformément aux instructions données par le général Paolucci, les trois colonnes revinrent, sans être suivies ou inquiétées, à Borgoforte. Ce brillant coup de main avait coûté aux 11 compagnies 32 tués, 43 blessés et 8 disparus[1].

Le général d'Ambrosio modifia à la suite de cette affaire la répartition de ses troupes. Un bataillon du 3[e] léger s'établit à Brugneto, afin d'assurer plus complètement les communications entre Reggiolo et Guastalla, et l'on renforça d'un bataillon le poste de Santa Vittoria (un peu plus de 7 kilomètres sud de Guastalla[2]).

1. *Regio Archivio di Stato*, *Milan. Appendice Storia*, 48. Colonel du 4[e] régiment de ligne italien au général Fontanelli; Borgoforte, 16 avril. *Regio Archivio di Stato*, *Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général d'Ambrosio au général Millet; Guastalla, 14 avril. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent;* 13-14 avril, XIII, 38. Général Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, 16 avril, IV, 111.

2. *Regio Archivio di Stato*, *Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.*

Pendant qu'on se battait à Sacca et aux environs de Guastalla, la division Pignatelli-Cerchiara s'avançait sur Fiorenzuola en soutien de Carascosa et de Nugent, la brigade Filangieri s'arrêtait à hauteur de la brigade Pepe, aux environs de Fiorenzuola. Le roi avait d'ailleurs dès le matin donné l'ordre de continuer la marche sur Plaisance[1].

A midi, la division Nugent reprit sa marche sur Plaisance dans la même formation que la veille.

La première colonne (3 compagnies et 1 escadron et demi), sous les ordres du colonel Gavenda, se porta à gauche sur San Giorgio Piacentino (6 kilomètres en amont de Ponte Nure). A droite, le lieutenant-colonel Bourguignon se dirigea sur Muradello afin d'occuper le pont sur lequel passe la route de Crémone à Plaisance.

Le reste des troupes formait la colonne du centre, sous les ordres personnels de Nugent, et marchait par la chaussée sur Ponte Nure, la brigade Starhemberg en tête, suivie à une petite distance par la brigade Gober qui lui servait de soutien. Le général Maucune avait replié ses avant-postes sur Cadeo, et pris une bonne position sur la rive gauche de la Nure, en ne laissant à Ponte Nure qu'un petit poste, et à Cadeo que quelques vedettes fournies par de faibles piquets.

Vers quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde de la colonne du centre (1 escadron et 1 bataillon) arrivait à hauteur de Ponte-Nure, que les Français évacuaient presque sans combat. Mais, dès que l'avant-garde autrichienne déboucha de Ponte-Nure, elle fut accueillie par les feux d'une batterie de six pièces en position sur la rive gauche de la Nure, et des tirailleurs postés à couvert, les uns derrière des murs crénelés, les autres dans des tranchées. La position, que les Français se disposaient à défendre, était d'ailleurs bien choisie, habilement préparée, difficile à aborder et à enlever. Starhemberg fit aussitôt soutenir son avant-garde, qui avait été obligée de s'arrêter et de chercher à s'abriter, par deux bataillons, dont l'un se déploya de suite, pendant que l'autre restait un peu

Général d'Ambrosio au général Millet; Guastalla, 14 avril, neuf heures soir. Cf. *Regio Archivio di Stato, Milan.* Colonel commandant le 4e léger au général Fontanelli; Borgoforte, 16 avril 1814.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Borgo San Donnino, 14 avril, huit heures matin, IV, 97. *Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général Carascosa au général Millet; Fiorenzuola, 14 avril.

plus en arrière, en soutien, un peu au sud de la chaussée. Après une heure d'une fusillade des plus vives, les Français prirent tout à coup l'offensive. Un assez gros détachement, traversant la Nure en amont de Ponte Nure, attaqua résolument l'avant-garde et les 2 bataillons qu'on avait déployés en avant de Ponte Nure. Ces bataillons vivement pressés commençaient même à plier lorsqu'ils furent soutenus et dégagés par le bataillon de réserve qui obligea à son tour les Français à se retirer et à repasser sur la rive gauche de la Nure.

Pendant ce temps, une colonne détachée par Nugent et conduite par le lieutenant-colonel Werklein, avait réussi à passer la Nure en aval du pont de pierre et obligé les Français d'abord à abandonner le pont de pierre, puis à se replier sur Borghetto (2 kilomètres en aval de Ponte Nure. Profitant, sans tarder, de ce mouvement rétrograde, Werklein avait aussitôt fait attaquer et rejeter assez loin en arrière un bataillon français fort d'environ 400 hommes postés près du Palazzo Tedeschi et chargé de couvrir l'extrême gauche des lignes françaises. Les deux colonnes autrichiennes des ailes, qui n'avaient rien trouvé devant elles, étaient sur le point d'achever leur mouvement, lorsque la nuit mit fin au combat, et lorsque, en présence du mouvement débordant dont il était menacé, le général Maucune donna l'ordre de se replier sur Plaisance et de prendre position à San Lazzaro[1].

Entre temps, le bataillon anglais du colonel Robertson avait poussé jusqu'à Bobbio d'où il allait, dès le lendemain, détacher sur Tortone et Voghera[2].

Devant Gênes, les Anglais avaient renouvelé, sans plus de succès que la veille et, cette fois en présence de lord William Bentinck, leurs attaques contre les positions de la Sturla. Le général anglais espérait que le bruit de son canon, l'annonce de son arrivée devant Gênes et les nouvelles qu'il avait chargé

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. Rapport du général Nugent au F.-M. comte Bellegarde. *Annexe* XXXIV, *a*, XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc.; 14 avril, XIII, 38. Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, 16 avril, IV, 111. *Regio Archivio di Stato, Milan.* Rapports de la division Maucune; Plaisance, 16 avril 1804. *Ibidem.* Major Sercognani, du 1[er] régiment de ligne italien au général Rambourg; Plaisance, 16 avril 1814. *Regio Archivio di Stato, Bologne.* Général Millet au ministre de la Guerre; Fiorenzuola, 15 avril.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Rapport du général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde. *Annexe* 34, à XIII, 4.

ses émissaires de répandre dans la ville y provoqueraient des troubles qui forceraient Fresia à capituler. Mais, tout se borna ce jour-là à quelques rassemblements qu'on dispersa sans peine. Fresia n'en crut pas moins devoir inviter la municipalité à appeler à l'activité la garde nationale malgré l'état d'esprit assez inquiétant qu'il savait régner dans ce corps. Ne connaissant encore les événements de France que par les rumeurs que Bentinck avait eu soin de faire propager par ses agents, il se proposait, en outre, après avoir tenu le plus longtemps possible sur la Sturla et à Gênes, de faire occuper les débouchés des Apennins dans les plaines du Piémont afin de ne pas compromettre la marche que l'armée d'Italie pourrait être obligée d'exécuter lorsqu'elle battrait en retraite [1].

Au quartier-général de Bellegarde, on ne s'occupait plus que des nouvelles reçues de France, que de l'armistice prochain et de la cessation imminente des hostilités. On ne ménageait aucun moyen pour y arriver le plus promptement possible, et, dans la crainte de voir le vice-roi cacher ces graves événements à ses troupes et à ses lieutenants, Bellegarde avait prescrit à Neipperg [2] de transmettre aux généraux Verdier et Fressinet, avec pièces officielles à l'appui, la nouvelle des événements de Paris, « qui sont, disait-il, *d'une telle importance pour tous les Français* [2] ».

Malgré l'activité que depuis quelques jours, Murat avait imprimée aux opérations malgré le soin qu'il mettait à exécuter le plan d'opérations auquel il avait dû se rallier à Revere, les négociations entamées avec le général Balachoff, ces négociations, qui avaient commencé par se traîner péniblement, avaient pris tout d'un coup une tournure aussi inattendue qu'inquiétante.

Les différentes dépêches que Mier adressa à ce propos à Metternich du 6 au 14 avril permettent heureusement de suivre presque pas à pas la marche des négociations et le développement de cette nouvelle crise.

Dès le 6 avril, le diplomate autrichien ne cache pas à Met-

1. *Archives de la Guerre*. Général Porson au ministre de le Guerre; Turin, 14 avril 1814.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. comte Neipperg; Vérone, 14 avril, IV, 91.

ternich que « la Russie ne lui paraît pas intentionnée de conclure pour le moment une alliance avec le roi de Naples ».

Les propos et démarches de Balachoff et surtout le projet de traité d'alliance qu'il a présenté à Gallo sont pour Mier des preuves évidentes des dispositions peu rassurantes et peu bienveillantes de l'envoyé du tzar. Balachoff laisse entendre qu'il n'existe aucune raison de presser la solution, qu'il croit sage et ration nel d'attendre la tournure que prendront les affaires en France et de régler sa conduite d'après les circonstances.

« Cette manière d'agir, écrit Mier à ce propos[1], produit le plus mauvais effet sur l'esprit du roi, le décourage et ne l'engage nullement à pousser avec vigueur les opérations. Je crains même que cela ne lui serve de nouveau prétexte pour ne rien faire. »

Mier était d'autant plus en mesure de renseigner exactement Metternich qu'il avait, pendant tout ce temps, été tenu au courant de toutes les péripéties de ces négociations, et que, de plus, il avait été appelé par la force même des choses à intervenir directement, comme le prouvent les notes échangées dans la journée du 3 avril[2].

Grâce à cette intervention de Mier, on avait pu croire un moment que tout avait chance de s'arranger.

« Après de longues discussions et pourparlers pour la conclusion d'un traité entre la Russie et Naples[3], écrivait Mier le 11 avril, on est finalement convenu de signer deux traités, l'un comme le comte Balachoff le propose, et l'autre avec les modifications et changements demandés par la cour de Naples, que le plénipotentiaire russe a trouvés justes et raisonnables, mais auxquels il n'ose consentir sans les ordres positifs de son gouvernement.

« L'article principal de ce traité, et qui, au fond, est la base de tout traité d'alliance offensive, *la garantie des possessions*

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* P. S. 4 ad Rapport n° 13. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 6 avril 1814.

2. Note du duc de Gallo au comte de Mier, réponse du comte de Mier au duc de Gallo et note du général Balachoff au comte de Mier; Bologne, 3 avril *Haus, Hof und Staats-Archiv.*

3. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Rapport n° 15. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 11 avril 1814.

réciproques, a trouvé le plus de difficultés de la part de Balachoff, comme entièrement contraire à ses instructions.

« Le roi m'a chargé de réclamer en son nom la réalisation de la promesse de Sa Majesté l'empereur de faire garantir par ses alliés les possessions actuelles de Sa Majesté Napolitaine et les bons offices de Votre Altesse près Sa Majesté l'empereur Alexandre pour la ratification du traité proposé par le duc de Gallo, qui contient l'article de la garantie. Le comte Balachoff a déclaré, en outre, ne vouloir signer ces deux projets de traité que quand l'armée napolitaine se sera mesurée avec l'armée du vice-roi, ce qui, j'espère, aura lieu dans deux ou trois jours ».

Mais l'entrée en ligne de l'armée napolitaine et la part qu'elle prit aux combats livrés sur le Taro ne suffirent pas pour triompher des résistances du plénipotentiaire russe. Quelques jours plus tard, tout était de nouveau plus gravement remis en question ; l'entente qui avait été un moment sur le point de se faire paraissait même, cette fois, définitivement compromise.

Malgré les efforts et les démarches du ministre d'Autriche, Balachoff, après avoir déclaré qu'il signerait les projets de traité dès que le roi aurait agi, venait de faire savoir à Gallo et à Mier que « les derniers événements de Paris l'obligeaient de différer sa signature et d'attendre les ordres de sa cour. »

En présence de ce changement subit, de ce revirement inattendu, Mier avait immédiatement rendu compte à Metternich, en le priant d'intervenir auprès du tzar et essayé de rassurer Murat « en lui affirmant que l'empereur d'Autriche remplirait ses engagements vis-à-vis de lui[1] ».

Du reste, Mier ne s'était pas laissé aller à l'illusion de croire que ses paroles et ses déclarations dissiperaient les légitimes inquiétudes du roi de Naples. Justement alarmé par l'attitude et les atermoiements de Balachoff, Murat avait, en effet, ordonné à Gallo d'adresser à Metternich, une note qui partit de Parme, le 14 avril[2].

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. P. S. ad Rapport n° 16. Comte de Mier au prince de Metternich ; Parme, 14 avril 1814.

Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« *Le* 15... Balachoff n'a pas voulu signer un traité avec Joachim après la réception de nos nouvelles brillantes. En revanche, notre empereur lui écrit du 8 de ce mois de Dijon et lui donne l'assurance que les derniers événements ne l'ont pas fait changer d'opinion politique à son égard. »

2. Le duc de Gallo au prince de Metternich ; Parme, 14 avril (*Archivio del*

« MONSIEUR LE PRINCE,

« M. le duc de Campochiaro aura l'honneur d'informer Votre Altesse de la peine ainsi que de la surprise qu'a causées au roi la nouvelle difficulté faite par M. le général de Balachoff de signer le traité d'alliance qui avait été conclu entre les deux puissances. Cette difficulté n'a été présentée que comme un effet de ne pas signer le traité avant de s'assurer si les événements qui ont accompagné la prise de Paris par les alliés n'auraient pas occasionné de nouvelles instructions de Sa Majesté l'empereur de Russie à Ses plénipotentiaires.

« Sa Majesté ne saurait cependant croire que les souverains magnanimes qui ont contracté cette grande alliance pour garantir leur propre existence et pour donner la paix au monde voulussent faire tourner contre un des alliés les succès mêmes de la confédération.

« Dans l'état de graves inquiétudes que doivent causer au roi les doutes auxquels cette dilation (*sic*) donne lieu, Sa Majesté ne peut s'adresser qu'à Sa Majesté l'empereur François, en qui Elle a mis toute sa confiance, afin que, par Son intervention, Elle fasse cesser toutes les difficultés de la part des alliés à l'accession convenue. Sa Majesté Impériale et Royale mettra ainsi la dernière main à un ouvrage que le roi reconnaît devoir à Son amitié et être le résultat des liens et engagements que Sa Majesté Impériale et Royale a bien voulu contracter avec lui.

« Le roi se proposait d'écrire lui-même dans cette circonstance à Sa Majesté Impériale et Royale; mais les opérations dans lesquelles Sa Majesté est engagée dans ce moment contre l'ennemi commun, ayant obligé Sa Majesté à partir d'ici à quatre heures du matin, pour diriger le mouvement de Ses troupes sur Plaisance et appuyer les opérations concertées avec M. le maréchal de Bellegarde, Elle n'a pu écrire et m'a laissé l'ordre de prier Votre Altesse en Son nom de vouloir bien être auprès de Sa Majesté Impériale et Royale l'interprète de ses vœux.

« Le roi est bien loin d'attribuer la conduite de M. le lieutenant-général de Balachoff à un changement quelconque dans les intentions de ses alliés envers lui. Il est surtout trop per-

la Societa Napoletana di Storia Patria. Dossier Pignatelli-Strongoli) (en français). Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*.

suadé du caractère généreux et loyal de Sa Majesté l'empereur Alexandre pour appréhender que les sentiments, qu'Il bien voulu Lui manifester par Sa lettre de cabinet du 25 février aient éprouvé quelque altération, et cela au moment où Sa Majesté fait les plus grands, efforts de Sa personne et de Ses moyens pour contribuer au succès de la cause commune.

« Sa Majesté le roi se plaît donc à croire qu'Il peut continuer à compter sur les sentiments des Souverains alliés et surtout sur la ferme et constante amitié de Sa Majesté l'Empereur Alexandre. Et comme Sa Majesté Impériale et Royale ne doit jamais douter de l'inaltérable attachement du roi à Son auguste personne et à l'alliance qui unit heureusement les deux couronnes les grands événements qui viennent de se passer à Paris, bien loin d'affaiblir les sentiments des alliés à l'égard du roi, doivent, au contraire, les affermir et les rendre plus durables.

« C'est donc avec une entière confiance que le roi s'attend à voir que Sa Majesté Impériale et Royale voudra bien employer son influence auprès de Sa Majesté l'empereur Alexandre pour l'engager à autoriser Son Ministre à terminer le traité d'alliance qui se trouve suspendu et à y faire insérer l'article IV du traité du 11 janvier touchant la garantie qui forme la base du traité d'alliance et qui est une des principales stipulations de ce traité.

« Je prie Votre Altesse de vouloir employer tous ses bons offices pour compléter un système politique auquel le roi attache justement le plus grand intérêt[1]... »

Les craintes de Murat n'étaient que trop justifiées. L'hostilité manifeste de Bentinck, la tiédeur et les atermoiements du général Balachoff, la défiance et les soupçons de Bellegarde n'étaient assurément pas des symptômes de bon augure et devaient suffire pour lui faire entrevoir les déceptions et les épreuves que l'avenir, un avenir prochain, lui réservait. Ses derniers doutes se seraient dissipés s'il avait eu connaissance des instructions[2] que l'empereur François avait fait tenir à Bellegarde et du désir exprimé par l'empereur d'Autriche de le voir rentrer au plus tôt dans ses Etats.

1. Les dernières lignes de la dépêche ne sont que le compte rendu des opérations du passage du Taro.

2. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 15 avril, IV, 97 1/2.

15 AVRIL 1814. — **Envoi de parlementaires et combat de San Lazzaro. — Canonnade des positions de la Sturla et préparatifs d'attaque de Gênes. — Ordre de mouvement de la division Rouyer pour le 16. — Les Autrichiens réoccupent San Benedetto. — Mouvement général de l'armée de Bellegarde vers le Mincio. — Négociations préparatoires en vue de la conclusion d'un armistice.** — Le 15 avril au matin, le général Nugent, exécutant les ordres du feld-maréchal, avait parlementé avec les généraux Rambourg et Dedem et leur avait fait parvenir les proclamations signées et lancées par les membres du gouvernement provisoire français.

Peu de temps après, le roi de Naples, en route pour rejoindre l'avant-garde de Nugent, avait envoyé un nouveau parlementaire chargé de faire connaître à ces deux généraux qu'il désirait avoir une entrevue personnelle avec eux. Mais ce parlementaire revint au bout d'un certain temps, apportant pour toute réponse qu'il avait été impossible de trouver et de rejoindre ces généraux partis tous deux en reconnaissance. C'était là la preuve évidente que ces généraux ne désiraient pas entamer des négociations, ou, tout au moins, qu'ils ne croyaient pas avoir qualité pour le faire. D'autre part, on savait que, si les Français s'étaient efforcés de mettre Plaisance à l'abri d'un coup de main, ils n'avaient eu ni le temps ni les moyens d'en faire une place forte. La citadelle même n'offrait que peu de ressources, d'après le dire du général de Dedem, et ce n'était à bien prendre qu'une simple tête de pont que l'on cherchait à conserver afin de garder les communications avec le vice-roi.

Tous ces envois, toutes ces allées et venues de parlementaires avaient fait perdre tant de temps, que ce fut seulement vers quatre heures de l'après-midi que Murat donna l'ordre d'attaquer le couvent de San Lazzaro, fortement et solidement retranché par les Français. Les trois colonnes de la division Nugent se portèrent aussitôt et simultanément en avant.

La colonne du centre enleva, après un combat assez vif, mais de courte durée, et par une attaque brusquée le village de San Lazzaro, poussa aussitôt les hussards Radetzky sur sa droite, obligea les Français à abandonner les plaines qui séparent San Lazzaro du Pô, les poursuivit jusque sous les murs de Plaisance et s'arrêta à une centaine de mètres de la ville.

La colonne de gauche donna près de Podenzano (environ 10 kilomètres sud de Plaisance) contre une colonne de près d'un

millier d'hommes que le colonel Gavenda attaqua et contraignit à évacuer le village. Mais les Français, s'accrochant au terrain, le lui disputèrent pied à pied et lui opposèrent une résistance tellement opiniâtre au passage du pont près de la Sorda (5 kilomètres et demi nord de Podenzano) que ce fut le soir seulement que Gavenda put s'établir à Calliano et pousser ses postes jusque vers la porte San-Raimondo.

Bien que les divisions Carascosa et Pignatelli-Cerchiara n'eussent fait que suivre le mouvement de Nugent en s'avançant derrière lui en échelons, bien que Nugent eût cette fois encore reproché à Murat de n'avoir pas voulu déployer toute l'énergie dont il était capable, il n'en est pas moins certain, et le général Eckhardt lui-même l'établit dans ses rapports adressés à Bellegarde, que le roi de Naples et son chef d'état-major avaient marché avec l'avant-garde, avaient dirigé les opérations et s'étaient établis à San Lazzaro où ils passèrent la nuit du 15 au 16.

« Les Français, écrit Eckhardt, étaient manifestement hors d'état de pouvoir défendre sérieusement Plaisance, et, comme le général d'Ambrosio avait fait savoir au roi que le vice-roi était en train de traiter avec Bellegarde et que les hostilités avaient cessé sur le Mincio, Murat, avant de suspendre les opérations, donna l'ordre de couper les communications entre Plaisance et Alexandrie et de détruire le pont du Pô. Pour assurer l'exécution efficace de ces ordres, le roi se rendit à San Lazzaro ».

Les affaires absolument inutiles d'ailleurs des 13, 14 et 15 avril avaient coûté aux Autrichiens, au dire de Nugent, plus de 400 hommes hors de combat, dont 17 officiers. Il évaluait à 800 hommes les pertes des Français pendant la seule journée du 13 et à un chiffre sensiblement plus élevé celles qu'ils avaient éprouvées le 14 et le 15[1].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 14-15 avril. *Annexe* XXXIV, XIII, 3, XIII, 4 et *Ibidem* XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 15 avril. XIII, 38. Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, 16 avril, IV, 111. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; San Lazzaro, 17 avril, IV, 121 et IV, 122. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1056. *Amministrazione delle Marche*. Général d'Ambrosio au général Millet; Guastalla, 15 avril. Le général d'Ambrosio signalait, en outre, un mouvement exécuté le 14 au soir, par des troupes

Pendant toute la journée du 15, tout en s'occupant des préparatifs de l'attaque des positions de la Sturla, Bentinck avait fait entretenir un feu assez vif contre les batteries françaises d'Albaro. Il avait, en même temps, lancé de Nervi une proclamation par laquelle il réglait l'administration provisoire de la Ligurie, diminuait les droits sur le sel, abaissait le taux des charges les plus lourdes, abolissait la conscription, et qui, répandue à profusion dans Gênes par ses agents, contribua puissamment à provoquer le renouvellement des troubles des jours précédents, à augmenter le nombre des manifestants qui se rassemblèrent dans une attitude plus menaçante que la veille et parcoururent les rues principales en arborant l'ancien drapeau de la république gênoise aux cris de : *Vive la paix*[1] !

Bien qu'il fût intimement convaincu de la nécessité de trancher par un armistice une situation qu'il était impossible de prolonger, le vice-roi n'en avait pas moins envoyé à la division Rouyer l'ordre d'exécuter le lendemain un mouvement qui la rapprocherait à la fois de Plaisance et de Milan. La brigade Darnaud devait partir de très bonne heure de Crémone pour se rendre à Codogno (12 kilomètres nord de Plaisance et 22 kilomètres sud-est de Lodi), pendant que la brigade Schmitz se réunirait et se concentrerait à San Giovanni in Croce (28 kilomètres est de Crémone) et enverrait à Crémone un de ses bataillons, dans le cas où, jusqu'à sept heures du matin, les Austro-Napolitains n'auraient pas fait mine de passer le Pô. Le quartier-général du général Rouyer restait jusqu'à nouvel ordre à Bozzolo[2].

Au quartier-général de Vérone, on avait également pris toute une série de mesures de précaution. Après la réception d'une dépêche du général Eckhardt, annonçant que le roi de Naples

françaises qui, remontant le Pô, s'étaient portées de Viadana à Casalmaggiore.

Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia, 48. D'après le rapport adressé par le général Rambourg au général Fontanelli; Plaisance, 17 avril. les pertes de sa brigade s'élevaient, pour les journées du 13 au 16 avril, à 33 tués, 73 blessés, 131 prisonniers, 10 déserteurs et 7 disparus. L'effectif total des troupes italiennes de la division Maucune était, d'après l'état de situation du 16 avril, de 94 officiers, 930 hommes et 654 chevaux.

1. *Record Office, War Office, Sicily*, V° 182. Dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814. Cf. Comandini. *L'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX.*

2. *Archives de la Guerre.* Adjudant-commandant Bazin de Fontenelle au général Marcognet; Mantoue, 15 avril 1814.

avait repris l'offensive, on s'était tout d'abord décidé à donner l'ordre à Mayer von Heldenfeld de réoccuper San Benedetto et d'y envoyer un détachement de 1.200 hommes sous les ordres d'un colonel et d'établir un pont sur la Secchia.

D'autre part, afin d'empêcher le vice-roi de détacher du monde vers le Pô, Bellegarde avait fait exécuter à son armée un mouvement général vers le Mincio. L'aile droite, dont la concentration s'acheva le jour même, restait momentanément sur ses positions, ainsi que l'avant-garde de Neipperg. Elle devait toutefois se tenir prête à venir s'établir au premier signal le long de la route de Valeggio. Le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich massait ses troupes autour de Villafranca, tandis que le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld devait donner à la brigade du général Winzian l'ordre de se réunir à Castel d'Azzano (7 kilomètres et demi est de Villafranca et 3 kilomètres ouest de Buttapietra) et laisser provisoirement en place la division Merville [1].

Dans le courant de la journée, on avait remarqué quelques mouvements des Français tant entre Monzambano et Valeggio, qu'entre Peschiera et Valeggio, et l'on savait que la flottille française était sortie de Peschiera pour se rendre à Sermione. Enfin, l'officier qui commandait les avants-postes français de Peschiera, recevant le parlementaire autrichien chargé de transmettre les nouvelles officielles de Paris au général Bertoletti, lui avait dit : « Nous avons encore des baïonnettes [2]. »

En somme l'armée de Bellegarde occupait dans l'après-midi du 15 avril les positions suivantes :

L'aile droite (Sommariva) et l'avant-garde (Neipperg) restaient en place jusqu'à l'arrivée de la réserve de l'aile droite à cause de l'agitation et de l'inquiétude qu'on avait remarquées

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 15 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. marquis Sommariva, Neipperg, Radivojevich et Mayer von Heldenfeld; Vérone, 15 avril après-midi, IV, 101. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 15 avril (Feld-Acten Sommariva), IV, 64. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 15 avril (Feld-Acten Sommariva), IV, 64 *c*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte de Bellegarde; Paselle, 15 avril, onze heures trente soir, IV, 107.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 15 avril, IV, 103. D'après l'*Operations Journal de Sommariva* (*Ibidem*, XIII, 1), et l'état de situation, en date du 15 avril, l'aile droite, se composait de 21 bataillons et 14 escadrons, avec un effectif total de 15.295 hommes et 1.743 chevaux. Le chiffre des malades de cette aile droite s'élevait, à ce moment, à 36 officiers et 9.101 hommes.

dans les corps français établis en face de cette aile droite.

Le centre (Radivojevich) se concentrait en arrière de Villafranca sur la grande route, la brigade de Best à hauteur de Caluri (nord de la grande route), la brigade Rebrovich à hauteur de Ca del Oro (sud de cette chaussée).

L'aile gauche (Mayer von Heldenfeld) et le corps de réserve (Merville) ne bougeaient pas à l'exception de la brigade Winzian.

Telle était, de part et d'autre, la situation, lorque le vice-roi crut le moment venu d'examiner et de discuter les propositions d'armistice et de rechercher les moyens d'arriver à la conclusion d'une convention honorable pour une armée dont depuis deux mois, Bellegarde n'avait osé attaquer les positions, pour la seule armée intacte qui restât encore à la France, pour la seule armée qui fit encore fièrement flotter en face des armées alliées le drapeau tricolore, devant lequel elles tremblaient depuis un quart de siècle. Le doute n'était plus permis. Il fallait s'incliner devant le fait accompli. Le vice-roi connaissait désormais de façon certaine et presque jusqu'aux moindres détails au grand drame dont les dernières scènes s'étaient déroulées à Fontainebleau.

Accompagné par Neipperg, le général lieutenant von Wartenberg, aide de camp du roi de Bavière, s'était présenté aux avant-postes et il avait fait parvenir au vice-roi une lettre que, dans sa sollicitude pour sa fille, dans son admiration pour la noble et loyale conduite du vice-roi, Maximilien-Joseph avait écrite le 11 avril[1]. Sans se décider pour cela à suivre à la lettre les conseils du roi, sans se reconnaître le droit de profiter de la bonne volonté des alliés, puisqu'il ne connaissait pas encore les stipulations de l'acte de Fontainebleau, le vice-roi, ne pouvant se considérer comme délié de son mandat, se borna à consentir à entamer des pourparlers avec Bellegarde et à prêter l'oreille à ses propositions. Répondant sur son ordre à la lettre que Neipperg lui avait écrite, le chef d'état-major général de l'armée d'Italie faisait en conséquence savoir à ce général que le vice-roi se rendrait à quatre heures de l'après-midi aux avant-postes de Bancole pour y conférer avec lui[2].

1. Voir *Annexe LXVIII*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 15 avril, six heures soir, n° 99. Envoi au feld-maréchal de la lettre ci-dessous (*Ibidem*, IV, 99) :

En raison même de la gravité de cette conférence, de la portée considérable des questions qui allaient s'y discuter, des conséquences qu'elle devait avoir, nous croyons bien faire en substituant à un exposé des faits les documents officiels qui permettront de reconstituer entièrement et d'un bout à l'autre les deux entrevues que le vice-roi eut avec Neipperg. Nous mettrons donc successivement sous les yeux du lecteur, les instructions données par Bellegarde à Neipperg et destinées à lui servir lors de la discussion des différents articles de la convention, puis une dépêche adressée par le vice-roi au duc de Lodi, et enfin la lettre que Bellegarde écrivit le 15 à l'empereur d'Autriche pour lui rendre compte des événements de la journée.

Le programme militaire de l'Autriche est contenu tout au long dans la première de ces pièces, tandis que la dernière est plus particulièrement et presque exclusivement consacrée aux questions politiques, aux mesures de précautions que, dès ce moment, la cour de Vienne est décidée à prendre à l'égard de Murat.

« Il s'agit, recommande Bellegarde à Nugent[1], d'exiger et d'obtenir la rentrée en France des troupes françaises, le licenciement des troupes italiennes, la remise entre les mains des Autrichiens des territoires compris entre le Mincio et les anciennes frontières de la France, territoires que les Autrichiens occcuperont au nom des puissances alliées.

« Le vice-roi paraît être disposé à négocier une convention ; mais, comme le royaume d'Italie doit son existenceà des traités, en sa qualité de chef de cet Etat, il ne peut l'abandonner sans avoir rien stipulé en faveur des membres du Gouvernement, des employés et de l'armée. Il a, du reste, déclaré qu'il ne consentirait à quoi que ce soit avant de connaître le sort réservé à ces catégories d'individus.

« *Le général Vignolle au F.-M.-L. comte Neipperg*

Mantoue, 15 avril 1814, 3 heures après midi.

« Monsieur le Comte,

« Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date de ce jour, et, venant de la mettre sous les yeux de Son Altesse Impériale, le prince vice-roi, Elle m'a ordonné de vous faire part que, dans une heure, Elle sera rendue aux avant-postes de Bancole, où Elle vous invite, en conséquence, à vous trouver. »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. comte Neipperg ; Vérone, 15 avril 1814, IV, 97 1/2 *b* (en français).

« Sur cette base le vice-roi a fait les propositions suivantes :

« 1° Il remettra les troupes françaises au général Grenier qui les ramènera en France après la signature de la convention.

« 2° Il remettra aux Autrichiens les places d'Osoppo, de Palmanova et de Legnago.

« 3° Il enverra à l'empereur d'Autriche une députation composée de sénateurs, de généraux et de notabilités du pays pour obtenir de lui une déclaration sur le sort de l'Italie, des fonctionnaires et de l'armée. Quant à lui, il remet son sort personnel à la décision et à la générosité de l'empereur ;

« 4° En attendant le retour de cette députation, le vice-roi demande à conserver Mantoue, Peschiera et Venise. Il réclame un armistice pour les deux armées, armistice pendant lequel les Autrichiens pourront se porter sur le Piémont par la rive droite du Pô, sans pénétrer sur le territoire du royaume d'Italie.

« En cas de refus le vice-roi compte sur l'attachement des troupes françaises qui resteront auprès de lui et défendront ses positions.

Le vice-roi ne peut consentir au licenciement de l'armée italienne, licenciement dangereux d'ailleurs pour la tranquillité du pays.

« Vous proposerez au vice-roi de consentir :

« 1° A la remise d'Osoppo, Palmanova, Legnago et *Venise*. Si le vice-roi refuse d'accéder à la reddition de Venise, vous pourrez lui proposer d'en faire sortir la moitié de la garnison française que remplacerait un nombre égal de troupes autrichiennes qui occuperaient la ville en commun avec le reste de la garnison française ;

« 2° Les troupes françaises sortiront d'Italie ;

« 3° Le vice-roi évacuera Goïto et Monzambano et les Autrichiens, maîtres du Mincio entre ces deux points, pourront traverser le territoire du royaume pour aller en Piémont.

« 4° Les autorités italiennes resteront en fonctions dans toute la partie du royaume qui n'est pas occupée jusqu'à ce jour.

« Un pareil arrangement ménagerait la délicatesse et l'honneur du vice-roi. »

Au sortir de cette entrevue le vice-roi expédia à Melzi deux depêches télégraphiques[1]. Dans la première, il lui

1. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le vice-roi au duc de Lodi ; Mantoue, 15 avril (dépêches télégraphiques).

lui mandait qu'il signerait le lendemain 16 une suspension d'armes qui serait suivie d'une convention militaire dont il ne pouvait lui indiquer que les bases et qu'on enverrait aux alliés deux délégués italiens chargés d'assurer l'indépendance du pays. Le vice-roi songeait à confier cette mission au comte Prina et au général Fontanelli ou, à défaut de l'un d'eux à Testi. Dans la deuxième, il envoyait au général Fontanelli l'ordre d'être, le 16 au matin, à Mantoue et de prendre discrètement les mesures nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre dans le royaume et plus particulièrement à Milan. Il l'informait que, de son côté, il se proposait de concentrer des forces respectables à Crémone.

Quoique d'un caractère tout autre que la première, la dernière des pièces qui ont trait aux événements de ce jour n'est assurément pas la moins intéressante :

« J'ai tenu, à informer le vice-roi des événements de France, écrit Bellegarde à l'empereur d'Autriche[1], et je lui ai demandé d'évacuer l'Italie et les places fortes et de licencier les troupes italiennes. Je lui ai fait envoyer les pièces par le général comte de Neipperg. Le vice-roi lui a déclaré qu'il ne voulait pas rentrer en France et qu'il resterait en Italie.

« Je ferai remarquer à Votre Majesté que le vice-roi peut tenir longtemps à Mantoue. D'autre part, les craintes, que m'inspiraient les projets du roi de Naples, me décident à signer avec le vice-roi une convention aux termes de laquelle Mantoue, Venise, Legnago et Peschiera me seront remis après le départ des troupes françaises qui se retireront par le Piémont, Le vice-roi n'a donc plus rien à faire ici.

« Le roi de Bavière a envoyé au vice-roi un aide de camp, le général-lieutenant von Wartenberg pour l'inviter à passer une convention.

« Les généraux français auraient voulu attendre, pour traiter, les ordres du Gouvernement de Paris. Le vice-roi n'acceptera d'ailleurs la convention que pour le royaume d'Italie, en excluant le Piémont, Gênes et Alexandrie qui, d'après lui, font partie du territoire français et relèvent du prince Borghese. L'armistice avec le vice-roi ne s'applique pas, par suite, aux troupes françaises de ces régions.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 15 avril 1814, IV, 97 1/2.

« J'envoie, en conséquence, de gros renforts au général comte Nugent et l'ordre de se porter sur Alexandrie. J'envoie également un officier, le lieutenant-colonel Neumann, au prince Borghese pour lui demander d'évacuer Gênes et le Piémont et de signer une convention.

« Je n'ai pas encore notifié au roi de Naples votre désir de le voir rentrer dans ses États avec son armée[1]. Je préfère attendre pour cela que je sois en possesion des places fortes et que les troupes françaises soient déjà à plusieurs journées de marche du Mincio. Alors j'exigerai énergiquement l'exécution immédiate de vos ordres.

« De plus, si le roi de Naples connaissait vos ordres, il en profiterait pour pressurer encore plus le pays qu'il occupe.

« Je vais nommer commandant militaire de la Toscane le général comte Starhemberg et l'envoyer au quartier-général du roi de Naples, où va arriver le prince Rospigliosi, plénipotentaire du grand-duc, qui prendra possession du pays après que le comte de Mier aura obtenu du roi le retrait des troupes napolitaines. »

Dans ces conditions l'accord était presque complet dès le 15 au soir : il ne restait plus en somme qu'à fixer certains points de détail et à désigner de part et d'autre les plénipotentiaires qui allaient se réunir le lendemain, au château de Schiarino-Rizzino, à peu de distance de Mantoue, un peu en avant de La Favorite, pour y convertir en armistice la suspension d'armes dont on venait de convenir.

16 AVRIL 1814. — **La convention de Schiarino-Rizzino. — Cessation des hostilités sur les deux rives du Pô. — Positions et ordre de bataille de l'armée napolitaine. — Préparatifs d'attaque de la ligne de la Sturla. — Recrudescence des troubles à Gênes. — Pie VII à Ravenne. — Hostilité croissante des Monténégrins du côté des Bouches de Cattaro.** — Jusqu'à la dernière minute, jusqu'au moment où l'on fut tombé d'accord sur les conditions de l'armistice, le vice-roi continua à prendre les mesures de précaution les

1. Il importe de remarquer que, quelques jours plus tard, aussitôt après la signature de l'armistice, Murat manifesta de lui-même le désir de rentrer dans ses Etats.

Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 19. Le comte de Mier au prince de Metternich; Parme, 19 avril 1814.

plus minutieuses, et, le 16 au matin, ses troupes travaillaient encore activement à renforcer les ouvrages de Peschiera et les tranchées de Monzambano[1].

D'autre part, tandis qu'on s'était obstinément refusé à se rendre aux désirs de Murat, aux considérations militaires qu'il invoquait en faveur de l'occupation de San Benedetto qu'il avait dû dégarnir de troupes au moment où l'on s'était reporté en avant, on avait jugé cette fois, mais en s'inspirant uniquement de considérations politiques, qu'il importait de prendre au plus vite possession de ce point. Le mouvement prescrit la veille s'était opéré sans perdre une minute, et, avant même que l'armistice fût signé, le colonel Odelka, entré à la tête de 1.200 hommes à San Benedetto, se reliait d'un côté par Moglia avec les deux bataillons napolitains que le général de Majo avait à Reggiolo de l'autre avec le général d'Aquino établi à Gonzaga[2]. C'était, on ne saurait en douter, une précaution contre les agissements possibles de Murat, un avertissement indirect qu'on lui donnait avant de lui faire connaître les volontés de la cour de Vienne, c'était une mesure préparatoire, insignifiante en apparence, mais qui jalonnait nettement la voie dans laquelle l'Autriche avait décidé de s'engager.

Pendant ce temps les généraux Dode et Zucchi rédigeaient et signaient avec le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg les dix-huit articles de la convention de Schiarino Rizzino qui mettait fin aux hostilités entre les troupes autrichiennes du feld-maréchal de Bellegarde, les troupes napolitaines du roi de Naples, les Anglo-Siciliens de lord William Bentinck et les troupes italiennes et françaises du vice-roi.

Aux termes de cette convention que Bellegarde et le prince Eugène ratifièrent le lendemain, les troupes françaises se retiraient au-delà des Alpes; les troupes italiennes du vice-roi continuaient à tenir la partie du royaume d'Italie et les places que n'occupaient pas encore les troupes alliées, auxquelles on ne remettait qu'Osoppo, Palmanova, Venise et Legnago. Enfin

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Sandra, 16 avril matin, IV ad 109.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv, Operations Journal der K. K. Armee*, 16 avril, XIII, 3; XIII, 4. *Regio Archivio di Stato, Naples*, 1058, *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Brescello, 16 avril, onze heures soir et 17 avril.

« Malgré ce que l'on dit de l'armistice, les Autrichiens ont occupé San Benedetto avec 2 bataillons allemands, 2 compagnies du corps franc et 2 escadrons. »

cette convention autorisait l'envoi au quartier-général des alliés d'une députation du royaume d'Italie [1].

La tâche de l'armée française en Italie et la vie militaire du vice-roi étaient terminées; mais, en informant par télégraphe le duc de Lodi de la signature de cette convention qui n'était et ne pouvait être qu'une convention purement militaire, le vice-roi insistait sur le fait même qu'une députation du royaume était autorisée à se rendre au quartier-général des alliés.

Ignorant encore la teneur de l'acte d'abdication, ne se reconnaissant pas le droit d'abandonner l'Italie avant d'avoir été officiellement et complètement mis au courant des événements, le vice-roi avait cru de son devoir d'expliquer sa conduite et de faire connaître ses intentions et ses désirs à ses ministres, aux collèges électoraux qu'on se proposait de réunir, enfin aux peuples du royaume d'Italie. Comme il allait le redire le lendemain, dans les adieux qu'il adressa à ses soldats, il ne s'attendait guère à voir l'envie et la jalousie, la médisance et la calomnie dénaturer le sens bien clair, bien simple cependant, de ses paroles, les sentiments bien naturels qu'il exprimait en déclarant « qu'il a voulu assurer le bonheur et la tranquillité du pays bon et généreux auquel il s'est promis dès à présent d'attacher ses destinées [2]. » Sans trahir aucun de ses devoirs, sans manquer à aucun de ses serments, ne pouvait-il pas, à son tour, songer à la possibilité de se voir offrir un trône qu'il avait refusé, lorsqu'on lui proposait de l'acheter au prix d'une trahison?

Dans la nuit du 15 au 16 avril, un courrier envoyé par Bellegarde au général Eckhardt avait apporté à Nugent avec la nouvelle des négociations entamées avec le vice-roi l'ordre de suspendre les opérations, nouvelle qui empêcha ce général de donner suite au projet, qu'il avait conçu, de tenter une attaque sur Plaisance. Nugent avait donc, lui aussi, parlementé avec les Français et discuté avec eux les conditions d'une suspension d'armes qui ne fut conclue et signée que le lendemain à midi. Il est, du reste, plus que probable qu'en tout état de cause Nugent aurait renoncé à tenter une nouvelle attaque. Il avait appris, en effet, presque au même moment que les Français

1. *Archives de la Guerre*, Mantoue, 16 avril 1514. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Château de Schiarino-Rizzino; 16 avril, IV, 124. Voir *Annexe LXIX*.

2. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril*. Le vice-roi au duc de Lodi; Mantoue, 16 avril (dépêche télégraphique).

avaient reçu à Plaisance un renfort de 3 bataillons, et que Murat venait de retourner à Parme en laissant à ses troupes l'ordre de rester sur leurs positions[1] : à savoir, la division Carascosa (brigade Pepe) : 4 bataillons et 4 escadrons, 2.800 hommes et 400 chevaux; (brigade Filangieri) : 4 escadrons, 3.000 hommes, entre Plaisance et Ponte-Nure, la division Pignatelli-Cerchiara (brigade Campana) : 3 bataillons, 2.500 hommes plus un escadron de la garde royale (120 chevaux) à Fiorenzuola; la division d'Ambrosio (brigade Majo) : 4 bataillons, 2 escadrons, 3.100 hommes et 180 chevaux; (brigade d'Aquino) : 4 bataillons, 3.000 hommes autour de Guastalla surveillant Borgoforte. Il convient toutefois d'ajouter à ce total 3 bataillons (2.000 hommes) et 4 escadrons (480 chevaux) en marche de Bologne sur Modène et l'artillerie composée de 28 canons, de 6 livres et de 12 obusiers[2].

Bellegarde avait à son tour employé à l'égard de Murat des procédés dignes de lord William Bentinck. Dans une circonstance aussi grave que la conclusion d'un armistice, il n'avait pas hésité à ignorer complètement le roi de Naples. C'était de propos délibéré, et pour mieux lui marquer la situation qui allait lui être faite, qu'il avait eu soin de le tenir à l'écart des négociations dont Murat avait eu connaissance d'autre part. Une dépêche du duc de Campochiaro, en date du 7 avril, lui avait annoncé que le *feld-maréchal avait reçu l'ordre de traiter avec le vice-roi d'un commun accord avec lui et avec Bentinck pour l'évacuation de l'Italie*[3]. Et Gallo avait, sur son ordre, écrit à Mier pour l'inviter à faire savoir à Bellegarde « qu'*en sa qualité* d'allié, le roi désirait être consulté sur les négociations d'armistice avec le vice-roi et participer aux conférences[4] ».

Mais cette dépêche s'était croisée en route avec celle par laquelle Bellegarde chargeait Mier de communiquer au roi la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. — Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Fiorenzuola, 16 avril, IV, 111. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; San Lazzaro, 17 avril, IV, 121.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Ordre de bataille de l'armée napolitaine, 16 avril, IV, 111, *a*.

3. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Le comte de Mier au F.-M. comte Bellegarde; Parme, 17 avril 1814.

4. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au comte de Mier; Vérone, 16 avril, 1814.

convention militaire de Schiarino Rizzino, l'informait qu'il avait donné *directement* à Nugent l'ordre de suspendre les opérations et de se porter ensuite sur Alexandrie et le priait de détourner le roi, dans le cas où il en aurait eu l'intention « de seconder ce mouvement, « ses troupes n'ayant pas à entrer en Piémont[1] ».

Obligé de se conformer aux instructions de Bellegarde et de s'acquitter de cette mission, Mier avait aussitôt rendu compte au feld-maréchal du mécontentement du roi « qui se plaignait d'être traité en sous-ordre bien que l'empereur François n'eût jamais eu l'intention de l'humilier ». Aussi Mier n'avait-il pu s'empêcher de faire remarquer à Bellegarde « qu'il eût été sage, *tant par decorum que pour sauver les apparences*, *de proposer au moins au roi d'accéder à cette convention* ». Il lui signalait, en outre, l'arrivée de Corner, porteur de la convention que le vice-roi faisait parvenir de cette façon à Murat. Celui-ci n'avait pas manqué d'appeler l'attention de Mier sur la différence des procédés dont le vice-roi et Bellegarde se servaient à son égard. Aussi, comme Murat avait chargé Mier de s'adresser au feld-maréchal pour savoir au plus vite ce qu'il devait faire de ses troupes, le ministre d'Autriche avait-il conseillé à Bellegarde de profiter de cette occasion pour écrire sans plus tarder au roi et dissiper ainsi la mauvaise impression causée par ce dernier incident[1].

Sur la Sturla, lord William Bentinck continuait à prendre ses dispositions pour attaquer les lignes françaises d'Albaro. Il se pressait d'autant moins qu'il avait connaissance des difficultés croissantes contre lesquelles le général Fresia luttait péniblement à Gênes[2].

L'arrivée du *Moniteur* venu de Turin avait augmenté une

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Comte de Mier au F.-M. comte Bellegarde Parme, 19 avril..

Murat ayant, à la suite de ces incidents, quitté Parme pour se rendre à Bologne, Mier avait cru nécessaire d'aller à Vérone conférer avec Bellegarde. Ce fut de cette ville qu'il envoya à Metternich à la date du 24 avril, un nouveau rapport dans lequel il lui rendait compte « qu'il va engager le roi de Naples à faire rentrer son armée dans son royaume, mais qu'il ne croit pas pouvoir amener Murat à retirer ses troupes de la partie du pays qui doit lui revenir par son traité avec l'Autriche ». *Cf. Annexe LXX.*

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3; XIII, 4. *Record Office*, *Admiralty*, *Sicily*, V° 48, n° 151. Sir Josias Rowley à Sir Edward Pellew à bord de l'*America*, Gênes, 18 août. *Ibidem. War Office.* V° 182, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814.

fermentation soigneusement et habilement entretenue par les agents de lord William Bentinck. Le général anglais ne cessait de faire promettre à la population le rétablissement de l'ancien gouvernement, la reconstitution de l'ancienne république, et la reconnaissance de l'indépendance de Gênes. Aussi les troubles avaient-ils été plus sérieux et plus violents encore que la veille, et la populace avait abattu et détruit une statue en marbre de Napoléon, insulté et menacé les fonctionnaires français.

Enfin, après avoir achevé de passer en revue les événements de cette journée, il ne nous reste plus qu'à enregistrer l'arrivée à Ravenne, où il ne s'arrêta que trente-six heures, de Pie VII[1], venant d'Imola et de Forli, ainsi que celle du prince Rospigliosi à Parme, suivie presque aussitôt du règlement définitif de la question relative à la Toscane[2], et à signaler la gravité de la situation du côté de Raguse et des bouches de Cattaro. La proclamation de l'empereur d'Autriche répandue dans les Bouches, l'envoi d'un bataillon de troupes des Confins militaires qu'on avait établi sur la frontière même, enfin le resserrement du blocus, avaient redoublé les alarmes et avivé l'hostilité des Monténégrins qui se massaient de plus en plus nombreux aux environs de Cattaro, et dont l'attitude devenait de jour en jour plus menaçante.

Un semblable état de choses ne pouvait se prolonger sans danger. Il devait fatalement amener dans un délai plus ou moins éloigné des conflits que, surtout dans ces contrées, on ne pouvait réprimer que par la force, et par l'expédition qui, deux mois plus tard, allait aboutir à l'occupation définitive de Cattaro[3] et à l'annexion des Bouches à l'Autriche.

17 AVRIL 1814. — **Combat de la Sturla. — Bentinck reçoit une députation des habitants de Gênes et la nouvelle du soulèvement de la Corse. — Négociations d'armistice entre les généraux Rambourg et Starhemberg. — Gavenda occupe Stadella et Voghera. — Ordres aux généraux Pölseis et Csivich d'entrer le 20 à Legnago,**

1. Cf. *Annexe LXXI.*
2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* — P.-S. ad rapport nº 16. Le comte de Mier au prince de Metternich; Parme, 17 avril 1814.
« Le prince Rospigliosi est arrivé le 16. Tout sera terminé demain. Le roi proclamera le grand-duc, et son commissaire remettra directement le pays à Rospigliosi. »
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten-Tomasich). *Journal des Kriegs in Dalmatien.* Général Milutinovich, 16-17 avril, XIII, ad IV, 89.

Palmanova et Osoppo. — Le vice-roi remet le commandement à Grenier. — Ordres à la garde royale. — Ordre du jour à l'armée d'Italie. — Délibération du Sénat du royaume d'Italie. — Situation précaire de Murat. — Ce fut devant Gênes que se tirèrent les derniers coups de canon de la campagne. Le 17 avril, à deux heures du matin, la flotte de l'amiral Pellew (*Caledonia*, *Boyne*, *Union*, *Prince of Wales*, *Pembroke*, etc.), venant de Toulon, avait commencé par annoncer son arrivée en canonnant vivement Sestri Ponente et San Pier d'Arena. Le gros de l'escadre s'embossa devant Gênes, tandis que l'amiral continuait sa route sur le *Caledonia* et allait rejoindre vers l'embouchure de la Sturla, où il arrivait encore à temps pour assister à la dernière phase de l'action, l'escadrille de sir Josias Rowley, composée de l'*America*, de l'*Aboukir*, de l'*Iphigénie*, de la *Furieuse*, du *Swallow* et du *Cephalus*.

Le 17 au matin, comme les Français persistaient à se maintenir sur les positions qu'ils occupaient depuis quatre jours en avant de Gênes, leur gauche appuyée aux forts Santa Tecla, et Richelieu, leur centre au village de San Martino d'Albaro et s'étendant de là jusqu'à la mer à travers un terrain presque impraticable, parsemé de maisons de campagne faciles à défendre et dans lequel on ne pouvait s'avancer que par d'étroits sentiers, encaissés pour la plupart et tous bordés de hautes murailles, la batterie anglaise élevée sur la rive gauche de la Sturla, presque en face de celle détruite le 13, ouvrit le feu à cinq heures du matin. En même temps, les vaisseaux de sir Josias Rowley et ses embarcations armées de caronnades serraient vers la terre et bombardaient les batteries de la côte, tandis que les compagnies de débarquement se tenaient prêtes à débarquer au premier signal, et dès qu'on aurait réduit au silence les batteries de San Francisco et de San Martino d'Albaro.

Du côté de la terre, le combat n'avait pas tardé à s'engager. Le 3e régiment italien, sous les ordres du lieutenant-colonel Ceravigna, attaqua vivement une hauteur en avant du fort Santa Tecla, en chassa les quelques troupes qui l'occupaient et leur enleva trois canons de montagne.

Une partie de ce même régiment avait, au même moment, escaladé les flancs de la colline qui s'élève des bords de la Sturla jusqu'au fort Richelieu, pendant que le lieutenant-colonel Travers, descendant du Monte Fascia avec les Calabrais et les Grecs, s'établissait sur le sommet d'une colline qui domine

ce fort. Quelques hommes poussèrent même jusqu'au pied des remparts, et la garnison, craignant d'être trop faible pour pouvoir résister à un assaut, arbora le drapeau blanc et demanda à capituler.

Entre temps, le fort Santa Tecla avait été évacué à la hâte, mais pas assez vite cependant pour permettre à la garnison, dont la plus grande partie fut faite prisonnière par les soldats du lieutenant-colonel Ceravigna, de se replier sur Gênes.

La prise de ces forts et de ces hauteurs découvrait complètement la gauche de la position française, déjà entamée à l'extrême droite du côté de la mer où sir Josias Rowley avait débarqué les marins et les fusiliers. Ils n'eurent même pas besoin de donner l'assaut aux batteries de côte abandonnées par les canonniers et les quelques troupes qui leur servaient de soutien. Les compagnies de débarquement prirent presque sans coup férir possession de la ligne de mer dont elles retournèrent aussitôt les pièces contre le centre de la position encore occupée et défendue par les Français.

Les attaques contre la droite et le centre de la position avaient été exécutées par trois colonnes formées par les troupes de la division Montrésor, soutenues par celle du lieutenant-général Mac-Farlane. Malgré la difficulté du terrain et les nombreux obstacles qu'il présentait à chaque pas, l'infanterie anglaise se porta résolument en avant, mais sans parvenir toutefois à débusquer les Français, qui ne se décidèrent à se mettre en retraite que lorsque leur gauche fut entièrement découverte et sur le point d'être débordée. L'impossibilité de se servir de l'artillerie et le terrain couvert qui, s'il favorisait la défense, permettait aussi en revanche aux troupes de l'attaque de s'abriter, réduisirent sensiblement les pertes des deux côtés.

A midi, les Français s'étaient repliés derrière le Bisagno, torrent qui se jette dans la mer à l'est de Gênes, et les Anglais abrités et cachés par les maisons s'établirent en avant de San Martino d'Albaro, à 5 ou 600 mètres de la partie la plus basse et la plus faible de l'enceinte, sur des points d'où l'on découvrait le pied des remparts qu'il était facile de démolir.

La flotte de sir Edward Pellew s'était formée en ligne de bataille depuis Nervi et l'embouchure de la Sturla jusqu'en face de Gênes et de San Pier d'Arena, pendant que lord William Bentinck faisait commencer la construction des batteries de brèche, lançait quelques bombes dans la ville qu'il comptait enlever

d'assaut le lendemain, dans le cas, peu probable d'ailleurs, où le général Fresia n'aurait pas consenti à capituler, ou n'y aurait pas été contraint d'ici là.

Les pertes totales des troupes anglo-siciliennes pendant les journées des 13 au 17 s'étaient élevées à 1 officier et 36 hommes tués, à 7 officiers et 167 hommes blessés. Celles de la flottille de sir Josias Rowley à 1 officier et 2 hommes tués, 10 blessés et 1 disparu[1].

En présence de la fermentation et de l'agitation qui prenaient des proportions de plus en plus inquiétantes dans la ville, le maire et l'évêque se rendirent auprès du général Fresia pour l'engager à capituler. Celui-ci, qui venait de recevoir du général Vignolle avis de la suspension des hostilités, autorisa la municipalité à envoyer à lord William Bentinck une députation pour le prier de cesser le feu.

« Vers le soir, en effet, une députation de notables, accompagnée par un officier français, vint me demander de ne pas bombarder et me prier d'accorder une suspension d'armes de quelques jours, en attendant les nouvelles de France et la conclusion de la paix. Je rejetai ces propositions et répondis aux délégués qu'il leur fallait s'adresser au commandant français et non à moi ; que c'était à lui de quitter ou de rendre une ville qu'il lui était impossible de défendre et à moi de profiter des avantages que m'offrait la fortune des armes[2]. »

Ce n'était pas, au moment où la fortune le comblait de caresses, que lord Bentinck était homme à se montrer généreux, à renoncer à la réalisation de son programme et de ses idées. Il lui fallait la capitulation de Gênes, afin de pouvoir

1. *Record Office. War Office, Sicily.* V° 182, dépêche 23. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814. *Ibidem. Admiralty*, V° 48, n° 151. Vice-amiral Sir Edward Pellew à John Wilson Croker, Secretary of the Admiralty, à bord du *Caledonia;* Gênes, 19 avril. — Sir Josias Rowley à Sir Edward Pellew, à bord de l'*America;* Gênes, 18 avril. — *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. — Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; San Lazzaro, 20 avril, IV, 152. Cf. *Regio-Archivio di Stato;* Gênes, et *Gazetta di Genova*, n° 31, 20 avril 1814.

2. *Record Office, War Office, Sicily*, V° 122, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Capitaine baron Sardagna à l'archiduc Ferdinand d'Este; Vérone, 2 mai, V, 5 1/2 (Relation sommaire de la prise de Gênes.) Cf. *Regio Archivio di Stato;* Gênes et *Gazetta di Genova*, n° 31, 20 avril. La députation envoyée à Bentinck se composait de l'ancien maire de Gênes, Agostino Pareto, et de l'un des adjoints, Emmanuel Balbi.

s'occuper du rétablissement de la République Ligure. Il y tenait d'autant plus que, privé de Livourne, qu'il allait falloir restituer au grand-duc, Gênes allait pouvoir lui servir de base d'opérations, si, comme il l'espérait bien, comme il l'avait proposé à son gouvernement, le Cabinet de Saint-James l'autorisait à envoyer des troupes en Corse comme il en avait eu l'intention. Ainsi qu'il le mandait à lord Bathurst et à Nugent, il avait reçu, à Novi, avis du soulèvement de la Corse contre la France, du désarmement des petites garnisons de Bastia et de San Fiorenzo, de la marche sur Ajaccio des insurgés, déjà maîtres, lui affirmait-on, de Corte. Il savait qu'il n'y avait en Corse, avec le général César Berthier, que 1.500 hommes de mauvaises troupes. Il avait donc repris à nouveau ses anciens projets et insisté, dans une dépêche à lord Castlereagh, sur l'immense intérêt militaire et maritime qu'avait la Grande-Bretagne à mettre la main sur une île dont la possession lui assurerait grâce à une station navale incomparable la prépondérance incontestée dans la Méditerranée[1].

A Plaisance, le général Rambourg s'était empressé d'envoyer l'avis officiel de la signature de l'armistice au général Starhemberg, en l'invitant à venir conférer avec lui. L'entretien qu'eurent à ce moment les deux généraux porta d'ailleurs presque exclusivement sur la question de l'échange des prisonniers faits dans les derniers combats, et Starhemberg, ne voulant ni ne pouvant s'engager, se contenta de répondre au général français qu'il fallait avant tout prendre l'avis du roi de Naples. Quant à l'armistice même, il avait été conclu et signé à midi. On y avait toutefois, par prudence, inséré une clause stipulant qu'il pourrait être dénoncé à tout instant et que, dans ce cas, les hostilités recommenceraient six heures après la remise de cette notification. Tout mouvement de troupes avait aussitôt cessé. Cet armistice livrait la route d'Alexandrie aux Autrichiens, Nugent le faisait remarquer à Bellegarde et obligeait les Français à se retirer par la rive gauche du Pô. Les communications de Nugent avec Gênes et avec les Anglais étaient ouvertes tant par la grande route que par Bobbio. Enfin, avant l'arrivée du courrier français, porteur

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 97, dépêche 18. Lord William Bentinck au vicomte Castlereagh; Nervi, 17 avril 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. Comte Bellegarde; San Lazzaro, 20 avril 1814, IV, 152.

de la convention d'armistice, le colonel Gavenda avait réussi à occuper Stradella et à pousser son avant-garde jusqu'à Voghera[1].

Sur le Mincio, aussitôt après la signature et la ratification de la convention militaire, l'armée autrichienne, qu'il avait été inutile de rapprocher du Mincio, avait continué à rester dans les cantonnements resserrés dans lesquels elle se tenait depuis deux mois, et comme, aux termes de la convention, les Français devaient évacuer Palmanova, Legnago, Venise et Osoppo le 20 avril, on avait envoyé l'ordre au général Fölseis d'occuper Legnago, et au général Csivich, de mettre des garnisons à Palmanova et Osoppo[2].

Quant au vice-roi, en même temps qu'il télégraphiait au duc de Lodi pour l'informer de la signature de la convention et lui faire savoir qu'il remettait le commandement des troupes françaises au général Grenier[3], il prescrivait au général Lechi, au cas où les troupes austro-napolitaines auraient déjà connaissance de l'armistice, de renvoyer à Mantoue les grenadiers et les vélites de la garde royale, et, quarante-huit heures plus tard, les chasseurs, d'établir à Sabbioneta et Casal Maggiore les dragons Napoléon, qui tiendraient 2 ou 3 postes de cavalerie sur le Pô et de laisser l'artillerie de la Garde à Castelluccio (10 kilom. ouest de Mantoue)[4]. Esclave de la parole qu'il venait de donner, aussitôt après avoir ratifié la convention de Schiarino-Rizzino il avait tenu à faire ses adieux à cette armée française dont il allait se séparer pour toujours, et il lui avait adressé une proclamation[5], dont la malveillance ne manqua pas de se faire une arme contre lui.

Il ne saurait rentrer dans le cadre d'un travail essentiellement et exclusivement militaire, d'un travail, dans lequel

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 16-17 avril, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3; XIII, 4. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; San Lazzaro, 17 et 18 avril, IV, 121 et IV, 129. Général baron Rambourg au général-major comte Starhemberg; Plaisance, 17 avril, IV, 129 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4.

3. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le vice-roi au duc de Lodi; Mantoue, 17 avril 1814 (dépêche télégraphique.)

4. Dernier ordre envoyé par le vice-roi au général Lechi; Mantoue, 17 avril. Cité par Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX* (d'après l'original appartenant à la collection du Dr L. Ratti).

5. Voir *Annexe LXXII.*

nous avons dû cependant laisser une certaine place aux négociations et au rôle de la diplomatie, ne serait-ce que parce que les nombreux pourparlers, les conférences de tout genre et les traités conclus par le roi de Naples ont exercé une influence capitale sur les opérations des armées et sur l'issue même de la campagne d'Italie, de rechercher quels ont pu être à ce moment les projets, les visées, les arrière-pensées même du vice-roi. Comme nous avons toujours cherché à le faire au cours de cette longue étude, en raison même de l'importance du sujet, nous substituerons cette fois encore aux appréciations personnelles auxquelles nous aurions pu être tenté de nous laisser entraîner l'exposé brutal et incontestable des faits tels qu'ils résultent des documents authentiques que seul l'histoire a intérêt à connaître et à enregistrer.

Le jour même où le vice-roi faisait ses adieux aux soldats français de l'armée de l'Italie, le Sénat du royaume, après avoir repoussé toutes les propositions favorables à la proclamation du vice-roi comme roi d'Italie, décidait de demander aux puissances alliées la cessation des hostilités, et le maintien de l'indépendance du royaume. En même temps, il votait au vice-roi une adresse que devait lui remettre à Mantoue une commission composée des sénateurs Castiglioni et Guicciardi, chargés de se rendre ensuite à Paris pour y exposer et défendre les vœux de l'assemblée.

Malgré l'opposition faite à la candidature du vice-roi par les partisans de Murat, tels que le général Pino, de l'Autriche, tels que Gambarana, Traversi, Fagnani et Guicciardi, ou de l'indépendance italienne, tels que Confalioneri et Porro, on n'avait pu cependant arriver à s'entendre complètement au cours de cette première délibération[1].

Si le Sénat du royaume d'Italie paraissait ainsi, dès le premier jour, décidé à écarter la candidature du vice-roi, candidature à laquelle avaient surtout songé un certain nombre de généraux à la tête desquels se trouvait Fontanelli et un groupe d'hommes éminents qui avaient eu l'occasion et la possibilité d'apprécier à leur juste valeur les rares et belles qualités du prince Eugène, les affaires du roi de Naples prenaient, elles aussi, une tournure de plus en plus grave, un aspect de nature à justifier ses

1. Comandini, l'*Italia nei Cento Anni del Secolo XIX*. Disp. XIII, 694. Cf. F. Lemmi, *La Restaurazione Austriaca a Milano*.

craintes et ses alarmes. Murat aurait cependant dû se convaincre, au cours des entretiens orageux qu'il avait eus avec lord William Bentinck, qu'il avait affaire à un caractère de bronze, à une volonté de fer et que l'hostilité avérée de lord Bentinck était précisément de celles que rien ne désarme. Les événements des derniers jours n'étaient certes pas faits pour modifier les sentiments d'un homme plus résolu que jamais à considérer comme lettre morte les ordres venus de son gouvernement. Cette animosité, dont Murat avait eu la preuve manifeste à Reggio, venait, d'ailleurs de se manifester une fois de plus avec une brutalité inouïe dans une dépêche que le général anglais écrivait le lendemain même de la capitulation de Gênes. Invité par lord Castlereagh à ménager au moins la suceptibilité du roi de Naples, Bentinck, lui répondant le 19 avril de Gênes, n'avait trouvé rien de mieux pour le rassurer et pour lui prouver que son attitude et sa raideur n'avaient pu blesser Murat que de lui dire :

« Il ressemble plus que personne au monde à la vieille reine de Naples » (Marie-Caroline des Deux-Siciles à laquelle comme à Murat, Bentinck avait fait une guerre à mort). « Il sont tous deux le besoin d'une activité stérile, dangereuse pour tous ceux auxquels elle s'applique, mais surtout pour eux-mêmes... Le roi (c'est par extraordinaire que Bentinck désigne ainsi Murat) est absolument impossible à manier. Il est trop faible pour se diriger lui-même et trop méfiant pour se laisser guider[1]. »

Les plaintes et les réclamations de Nugent, les sentiments de tout temps hostiles de son entourage avaient fini par influencer Bellegarde lui-même. Et la dépêche qu'il adressa à l'empereur d'Autriche, au moment même où les hostilités venaient de cesser, prouve bien que sa manière de voir n'avait été en aucune façon modifiée par la part prise par Murat aux opérations des derniers jours de la campagne.

1. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Gênes, 19 avril.

« *He resembles more the Old Queen of Naples than any other person I ever saw. The result of both their characters amounts to a uselesness activity pernicious to all with whom they are concerned and above all with themselves... The king is perfectly immanageable. He is too weak to direct himself and too distrustful to be guided by another.* »

Dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Gênes, 19 avril 1814 ; et lettres du maréchal de camp Minutolo à lord Bentinck, Levanto, 13 avril, neuf heures soir, et du roi de Naples au général Minutolo sans date. Voir *Annexe LXXIII.*

« Par une lettre du 10, que le général Millet à écrite sur l'ordre du roi au général Eckhardt[1], mandait-il à l'empereur[2], le roi faisait connaître les motifs et les raisons ainsi que les conditions de sa coopération, et Votre Majesté verra combien peu on avait le droit de compter sur lui[3].

« La nouvelle que m'a envoyée, le 14, le général Eckhardt, et par laquelle il m'annonçait que le roi avait pris l'offensive, m'aurait infiniment surpris si je n'avais pas reçu par Votre Majesté la nouvelle des événements de France, nouvelle que le roi de Naples avait dû recevoir de son côté. Il a compris alors qu'il lui fallait se hâter de faire quelque chose pour prouver ses bonnes intentions. Du reste, je ferai remarquer à Votre Majesté que, cette fois encore, ce sont les troupes autrichiennes qui ont le plus donné. »

Si les dernières lignes de cette dépêche suffisent à elles seules pour bien établir la trace de l'impression laissée dans l'esprit du feld-maréchal par les rapports de Nugent, d'autre part, le dernier paragraphe de la lettre adressée vingt-quatre heures plus tard par le général de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este, lettre que nous citons presque *in extenso* à cause du jour qu'elle jette sur la conduite de Bellegarde pendant la campagne, ne permet plus de conserver le moindre doute sur l'attitude que l'on va tenir à l'égard du roi de Naples, sur les humiliations qu'on est bien décidé à lui faire subir.

« L'armistice conclu avec les troupes françaises du Mincio qui retournent en France ne s'étend pas à celles de la rive droite du Pô. Aussi Nugent, renforcé par 6.000 hommes qui vont passer le Pô, a l'ordre de s'avancer sur Alexandrie et lord Bentinck a été invité à seconder ses mouvements.

« Le public aura certainement beaucoup critiqué la conduite du maréchal. Il le savait et il le sentait; mais il est resté inébranlable dans ses résolutions et ses calculs. La base en était que la guerre en Italie ne pouvait avoir aucune influence sur le sort des opérations en France. Car, en arrivant aux Alpes,

1. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, général Millet au général Eckhardt IV, 126 1/2, cité plus haut.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vérone, 17 avril, IV, 126 1/4.

3. *Journal du baron von Hügel :*

« *Le* 18... Il (le feld-maréchal) est aigri de tout ce qui se fait du roi, des Anglais, du comte de Mier. *Il espère qu'on fasse sauter le roi.* »

toute l'armée autrichienne se dispersait en blocus et en sièges. (Ficquelmont en fait le calcul et l'exposé à l'Archiduc).

« Mais, à l'appui de la conduite du maréchal, vient encore le personnage douteux du roi de Naples. Il est certain que, dans le cas d'un revers, il serait devenu notre ennemi.

« Le maréchal s'occupe de faire rentrer Murat dans ses États et de délivrer l'Italie des exactions de ses troupes. Il a nommé Starhemberg commandant militaire de la Toscane et le grand-duc a chargé le comte Rospigliosi de la régence[1]. »

Pour se défendre contre les soupçons de Bellegarde, pour essayer d'atténuer la rigueur des mesures qu'on allait prendre contre lui et d'obtenir l'exécution des clauses du traité du 11 janvier, Murat n'avait qu'un seul avocat, le comte de Mier[2], qui, appréciant plus impartialement la conduite du roi de Naples, adressait le même jour cette curieuse et instructive dépêche à Metternich :

« *Le comte de Mier au prince de Metternich*

Parme, 17 avril 1814.

« MON PRINCE,

« Le maréchal comte de Bellegarde m'a fait remettre la dépêche dont Votre Altesse m'a honoré en date du 5 courant. Les nouvelles qu'elle contenait nous étaient déjà parvenues ici depuis plusieurs jours, et Sa Majesté le roi en connaissait tous les détails. C'est moi le *premier* qui les Lui ai annoncées et qui, par conséquent, ai été témoin de la première impression qu'elles ont produite sur son esprit.

« Il en a été extrêmement affecté, comme c'était bien à prévoir, mais plus par la crainte que ces changements n'attirent des maux sur la France en donnant lieu à une guerre civile que par la détronisation (*sic*) de Napoléon.

« Il a pleuré en parlant du danger auquel pourront être exposés ses parents à lui, si jamais ils tombaient entre les mains des partisans de Napoléon qui se vengeraient sur eux du parti qu'il a embrassé en faveur des alliés.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major, comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este; Vérone, 18 avril 1814, XIII, 94 (en français).

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Le comte de Mier au prince de Metternich. Parme, 17 avril 1814. N° 18 (en français dans l'original).

« Il a été frappé à la première lecture de la déclaration des puissances alliées du 31 mars, où il est dit *qu'on ne traitera plus avec Napoléon Bonaparte ni aucun membre de sa famille*, croyant que cet article devait aussi le regarder; mais après avoir relu avec attention toute cette pièce et discuté avec moi son contenu, il se persuada que cet article ne pouvait pas le concerner, étant partie intégrante de la coalition et s'étant battu pour la même cause.

« Napoléon n'ayant pas voulu se prêter à aucun arrange-« ment raisonnable, s'obstinant de continuer une guerre qui fait « le malheur de la France, son ambition démesurée ne laissant « pas espérer une paix durable aussi longtemps qu'il se trou-« verait à la tête de la nation française, il n'est que trop juste, « dit le roi, qu'il soit rayé de la liste des souverains, enfermé « et réduit à ne plus être en état de faire le malheur du monde « entier. Mais pourquoi sacrifier l'impératrice Marie-Louise et « le roi de Rome? Pourquoi ne pas la nommer régente? Toute « la France applaudirait à ce parti, tandis que le retour des « Bourbons prépare, dès à présent, des discussions et malheurs « qui sous peu vont fondre sur la France.

« Croyez-moi, continua le roi, que si l'on s'obstine à les re-« mettre sur le trône, ils ne règneront pas longtemps. Je con-« nais la nation et le parti dominant composé d'hommes de carac-« tère et de moyens. Ils se plieront pour le moment aux circons-« tances; mais la France, une fois évacuée par les troupes alliées, « va redevenir le théâtre de massacres et d'horreurs. Les Bour-« bons et leurs partisans pardonneront-ils jamais à ceux qui « ont voté la mort de Louis XVI? Les émigrés ne voudront-ils « pas rentrer en possession de leurs biens vendus ou donnés? « Tant et tant d'autres raisons ne prouvent que trop clairement « que la rentrée des Bourbons en France aménera des malheurs « sur ce pays et facilitera peut-être à Napoléon les moyens « d'y conserver un parti et de se rendre encore redoutable ».

« Il s'étendit très longuement sur cette matière. Il me fit observer que tout ce qui se faisait et se publiait à Paris était au nom de l'empereur Alexandre; qu'il n'y est pas question de l'empereur François et des autres alliés ; que la Russie petit à petit commence à se démasquer et qu'il viendra un temps où il pourra être utile à l'Autriche personnellement et que ce sera pour lui un moment très heureux de pouvoir donner à l'empereur François des preuves de sa reconnaissance et de son attachement; qu'il voit que ce n'est que l'Autriche qui lui

témoigne un intérêt sincère ; qu'elle est dans ce moment son unique appui ; que sans sa protection il n'aurait sûrement pas pu conserver son royaume. Que de motifs donc pour lui être entièrement devoué ! Les raisons, qui auraient pu faire supposer qu'un jour il retournerait à son alliance avec la France ont disparu, car comment pourrait-il être l'allié des Bourbons? etc... L'Autriche peut donc compter en toute occasion sur lui, etc...

« *Tous ces raisonnements et protestations me paraissent être sincères*, car ils ressortent de la position actuelle des choses. Le roi isolé de toute les autres puissances, tant par la position de son royaume que par ses relations de famille, doit nécessairement s'attacher à la politique de la puissance prépondérante en Italie à qui il doit son existence et qui est bien disposée à son égard. Le roi m'a répété à plusieurs reprises que, si jamais nous avons la guerre contre la Russie, il demanderait à l'empereur François comme une grâce de l'employer dans notre armée, que contre cette puissance il se battrait avec acharnement.

« L'armée du roi de Naples est sur Plaisance, et nous serions sûrement déjà maîtres de cette ville sans l'annonce du maréchal Bellegarde qu'il était en pourparlers avec le vice-roi pour la conclusion d'un armistice. Le roi continue ses préparatifs pour pousser vigoureusement ses opérations militaires, si l'on ne parvient pas à concilier un arrangement avec l'ennemi. *Les troupes napolitaine se sont très bien battues dans ces dernières affaires, et le roi s'est beaucoup exposé.*

« Que Votre Altesse daigne agréer l'assurance de ma plus haute considération. »

Metternich ne partageait pas encore à ce moment les préventions de l'entourage de Bellegarde. Il n'avait pas de parti pris contre Murat et, comme le général de Dedem le constate dans ses *Mémoires*, à la suite d'une conversation qu'il eut un peu plus tard avec le chancelier de l'empire d'Autriche, « Metternich, on doit le reconnaître, soutint Murat, lutta contre l'Angleterre qui ne voulait pas entendre parler de lui et essaya de défendre des traités qui devenaient nuls aux yeux des restaurateurs de la légitimité ».

18-19 AVRIL 1814. — **Capitulation de Gênes. — La situation en Piémont. — Embarras et inquiétudes du prince Camille Borghese. — Ordres de mouvement et positions de la division Nugent. —**

Corner envoyé auprès de Murat par le vice-roi. — Murat fait partir pour Paris Bauffremont et Livron. — Sir John Gore et le général Seras. — Les derniers jours du siège de Venise. — Mutations des généraux autrichiens. — Commencement de l'évacuation. — Adresse de l'armée française au vice-roi. — Mazzuchelli, chef d'état-major général de l'armée italienne.— Nouvelle organisation de cette armée.

— Sauf à Gênes et en Piémont, on avait réglé partout les conditions de la cessation des hostilités. La signature de la capitulation de Gênes n'était plus du reste qu'une question d'heures. Depuis la veille, lord William Bentinck n'avait rien négligé pour forcer Fresia à accepter les conditions qu'il était bien décidé à lui imposer et qui allaient lui permettre de mettre la main sur Gênes, quitte à abuser ensuite, ce qui lui coûtait peu, de la bonne foi et de la crédulité des Génois.

Pour mettre le comble à l'agitation qui règnait dans la ville, il n'avait pas hésité à faire arborer le drapeau Génois sur le Monte Fascia, à faire distribuer par ses émissaires de l'argent et des exemplaires de sa proclamation de Livourne, de cette proclamation dans laquelle il faisait miroiter, aux yeux d'un peuple crédule et facile à tromper à l'aide de belles paroles, l'indépendance de l'Italie, cette indépendance si désirée par les Italiens, cette indépendance qu'il n'avait peut-être jamais songé sérieusement à leur donner et qu'il n'avait, en tout cas, pas qualité pour leur promettre.

Pendant toute la matinée du 18, Bentinck échangea des communications avec le général Fresia qui, grâce aux arrangements intervenus autre part, espérait réussir à éviter une capitulation. Ce fut en vain, Bentinck le dit lui-même dans une dépêche adressée à Bellegarde, que Fresia fit passer sous ses yeux une lettre du 16 avril, par laquelle le général Vignolle lui annonçait « qu'une suspension d'armes avait été suivie d'un armistice, dont copie lui serait envoyée le jour suivant. »

« J'ai cru cependant de mon devoir, ajoute Bentinck, de ne pas exposer à l'incertitude l'assurance que j'avais de me rendre maître de la ville et je ne me suis pas prêté à cette démarche. On fait monter la garnison à 4.000 hommes. J'ai requis qu'ils se rendissent en France par la rivière de Gênes afin qu'ils ne puissent pas être de quelque obstacle au succès de Votre Excellence...

« On ne peut plus mettre en doute, dit-il enfin en terminant, la certitude de la paix et du repos de l'Europe[1].

Non seulement Bentinck refusa d'écouter les propositions de Fresia et de prendre connaissance des pièces que le général essaya en vain de faire passer sous ses yeux, mais, pressé d'en finir, il envoya vers midi à Gênes le lieutenant-général Mac-Farlane pour hâter la reddition de la place, menaçant en cas de refus de recommencer l'attaque et de bombarder la ville. Il ne restait plus à Fresia qu'à céder et à désigner les plénipotentiaires. Ils signèrent le jour même la capitulation aux termes de laquelle les Anglais prenaient dès le lendemain possession des portes situées à l'Est de la ville, que la garnison française, emmenant avec elle 6 pièces de campagne, s'engagea à évacuer le 21 à huit heures du matin. Trois vaisseaux de guerre anglais entrèrent en outre dans le port de Gênes dès le 19 à huit heures du matin[2].

Il ne restait plus qu'à régler la question du Piémont, La situation faite à ce pays et au prince Camille Borghèse rendant une solution immédiate d'autant plus indispensable que les avant-gardes de Nugent occupaient déjà certains points de ce royaume. L'embarras du prince Camille grandissait de minute en minute, et c'était avec une impatience et une inquiétude, d'ailleurs assez naturelles, qu'il attendait les instructions du gouvernement provisoire, et des indications plus détaillées que celles que lui avait remises l'aide de camp du vice-roi qui venait de lui apporter avec une lettre du prince Eugène la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Lord William Bentinck au F.-M. comte Bellegarde; San Martino d'Albaro ; 19 avril 1814, IV, 142 (en français).

2. *Record Office, War Office, Sicily.* V° 182, dépêche 13. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Gênes, 20 avril 1814. *Ibidem. Foreign Office, Sicily,* V° 97. *Annexe* à la dépêche du 18 de lord William Bentinck à lord Castlereagh. Capitulation de Gênes signée à San Francisco d'Albaro, le 18 avril. Cf. *Annexe LXXIV.*

Lors de son entrée à Gênes, Bentinck s'installa Via Balbi dans le palais du marquis Marcello Durazzo où il eut presque aussitôt une première entrevue avec Benedetto Perasso, Giuseppe Fravega et Giambattista Carrega, délégués auprès de lui pour obtenir son appui en vue de la reconstitution de la république génoise.

Il ne sera pas inutile de citer à propos des événements de Gênes le passage suivant d'une lettre que le consul Cornetti écrivait, à la date du 13 avril, au Sénateur Carlo Testi.

« L'ennemi (le corps d'armée anglo-sicilien) prend possession des points qu'il occupe au nom du roi Georges d'Angleterre. Il y hisse l'ancien drapeau de Gênes et observe partout la discipline la plus exemplaire. Il en résulte que partout il est reçu par les populations avec les démonstrations de la joie la plus vive... »

Regio Archivio di Stato, Milan. Corrispondenza, Genova, 272. — Cité par F. Lemmi, *La Restaurazione Austriaca a Milano.*

copie de la convention de Schiarino Rizzino. Il aurait peut-être été moins perplexe et moins craintif s'il avait su que le lieutenant-colonel Neumann l'officier autrichien que Bellegarde envoyait auprès de lui, était déjà en route pour Turin.

En attendant il avait annoncé, dès le 18, aux préfets des départements au-delà des Alpes qu'un armistice avait été conclu quant à la ligne du Saint-Bernard et à la Maurienne, que le général Fresia traitait à Gênes avec les Anglais et qu'une dépêche télégraphique du vice-roi l'avait informé de la signature d'un armistice avec les alliés [1]. Malgré tous ces renseignements, le prince Camille savait si peu quel parti prendre qu'il se décida en désespoir de cause à avoir recours aux conseils du vice-roi.

« Vous n'avez rien stipulé, lui écrivait-il le 19 [2], pour les départements français au-delà des Alpes. Aussi je dois croire que les alliés demandent à s'y établir, puisqu'ils ne peuvent pas rester en Italie. Cependant, comme il n'est plus question d'hostilités, je n'attendrai que le première proposition pour entrer en accommodement en sorte d'éviter toute contestation. Je suis impatient de recevoir des ordres du gouvernement français et il me semble qu'avant que les alliés se mettent en marche les puissances auront fixé le sort de ce pays. Il pourrait arriver cependant que, vu la multiplicité des affaires, leur décision fût retardée. C'est pourquoi, dans l'intention de me conformer à ce que les circonstances exigent, je prie Votre Altesse Impériale de me faire savoir si, par Ses relations avec les alliés, Elle est à même de les porter à se mettre en rapport avec moi afin de me permettre de garantir les intérêts des Français et la tranquillité du pays. »

Le pauvre prince avait si grande hâte d'échapper à des responsabilités qu'il ne tenait en aucune façon à assumer, de retourner surtout dans ses foyers, de rentrer dans son beau palais de Rome, et d'y vivre tranquillement loin des affaires pour lesquelles il se sentait aussi peu de goût que d'aptitudes, qu'il avait perdu complètement de vue la situation que la chute de l'empire avait forcément dû faire au vice-roi. Il ne devait d'ai-

1. *Regio Archivio di Stato, Turin. Sez. III. Archivio Camerale (Registro e lettere del Governatore Generale della 27° divisione militare dal 4. Marzo al 27 Aprile. Materie Militare).* Le prince Camille aux préfets; Turin, 18 avril 1814.
2. *Ibidem.* Le prince Camille au vice-roi; Turin, 19 avril 1814.

leurs pas tarder à être fixé sur les intentions des alliés, puisque le lieutenant-colonel Neumann allait arriver vingt-quatre heures plus tard à Turin et lui notifier les volontés de Bellegarde.

Les inquiétudes du prince Camille étaient cependant loin de manquer de fondement. Nugent avait, entre temps, reçu ses ordres de mouvement, et, en accusant réception à Bellegarde des instructions que le feld-maréchal lui avait fait parvenir, il lui avait rendu compte des positions occupées par sa division [1].

Le lieutenant-colonel Bourguignon était avec un bataillon et un escadron à Le Mose (sur la route de Crémone, environ 4 kilomètres et demi sud-est de Plaisance); le général-major comte Starhemberg, avec 3 bataillons et demi et 4 escadrons, à San Lazzaro; le général-major Gober, avec 3 bataillons et un escadron à San Bonico (3 kilomètres sud de Plaisance sur la route de cette ville à San Giorgio), avec un poste d'observation à San Antonio (près de la rive droite de la Trebbia, 3 kilomètres ouest de Plaisance); le colonel Gavenda, avec un demi-bataillon et 2 escadrons, à Castel San Giovanni (19 kilomètres ouest de Plaisance, et 10 kilomètres est de Stradella). Ses patrouilles allaient jusqu'à Voghera, prêtes à y entrer aussitôt après le départ des gendarmes français. Enfin le capitaine Zuccheri et le colonel Robertson occupaient Tortone.

« On peut donc, ajoutait Nugent, pousser sur Alexandrie, mais sans occuper Plaisance, dont la possession serait cependant utile et désirable à tous égards et qu'on pourrait réclamer en se basant sur l'article 6 de la convention [1]. »

La veille, en raison de l'armistice et sur la demande du général Rambourg, Nugent avait cru pouvoir autoriser le passage « du chef d'escadron Corner, attaché à la personne du vice-roi et se rendant auprès du roi de Naples [2] ».

Quant à Murat, auquel le général d'Ambrosio, dont la 2e brigade était à Fiorenzuola et qui lui faisait réclamer, par l'intermédiaire de Millet des ordres pour les 4 pièces et le bataillon du 3e de ligne laissés encore à Sacca [3], il n'attendait pour quitter Bologne où il allait arriver le 20 et pour se rendre de là à Naples que la réception des courriers de Paris. Entre temps, d'après ce que

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde San Lazzaro, 19 avril 1814, IV, 141.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; San Lazzaro, 18 avril 1814, IV, 129 *b*.

3. *Regio Archivio di Stato, Naples* 1056. *Amministrazione delle Marche.* Général d'Ambrosio au général Millet; Badia di San Lazzaro, 18 avril 1814.

le général Eckhardt mandait à Bellegarde, il venait d'y envoyer le jour même, 19 avril, son aide de camp, le colonel de Bauffremont, que le général de Livron allait suivre le lendemain[1].

Les démarches tentées par sir John Gore auprès du général Seras, démarches restées infructueuses, puisque Seras avait nettement déclaré qu'en cas de capitulation il entendait n'avoir affaire qu'aux seuls Autrichiens, ces démarches dont l'insuccès avait tellement déçu l'amiral anglais qu'il ne put s'empêcher de protester aussitôt contre la résolution du gouverneur de Venise[2], avaient décidé Marschall à prendre sur-le-champ toutes ses mesures pour occuper le plus rapidement possible quelques-uns des forts de cette place[3].

De toute façon, Marschall aurait été obligé de presser la solution de cette question qui tenait doublement à cœur à Bellegarde, d'abord parce qu'il lui importait de couper court aux exigences et à la cupidité des Anglais en les mettant en présence d'un fait accompli, ensuite parce que, afin d'être plus complètement à même de parer à tout événement, il venait précisément de prescrire au feld-maréchal-lieutenant l'ordre de diriger sur Vérone et de lui renvoyer, aussitôt après son entrée à Venise et l'occupation des principaux ouvrages, une bonne partie des forces rendues disponibles par la cessation du blocus et la fin des hostilités[4].

Dès le 12 avril, des salves d'artillerie tirées sur tous les points de la ligne d'investissement et à bord des vaisseaux de sir John Gore avaient célébré la nouvelle de la bataille d'Arcis-sur-Aube qu'on avait fait répandre dans la ville. Le 13, à la suite d'une nouvelle sommation, adressée au général Seras, le conseil de défense s'était réuni et avait décidé d'envoyer au vice-roi un officier que Marschall refusa de laisser passer. Le 16, un parlementaire, porteur des propositions que sir John Gore avait jugé urgent de faire à Seras pour la reddition de la place, y avait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Bologne, 22 avril, IV, 190, *b*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 18 avril 1814, IV, 127.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 19 avril 1814, IV, 136.

Cf. Journal du baron von Hügel. « Le 20 *avril...* Il paraît que Seras fait des dificultés pour la remise de Venise : ou c'est pour avoir de l'argent ou pour avoir eu des liaisons avec les Anglais

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 19 avril, XIII, 3, XIII, 4.

annoncé l'entrée des alliés à Paris et le retour du Pape en Italie. Enfin le 19 à sept heures, du matin, le colonel San Fermo, aide de camp du vice-roi, accompagné d'un major et d'un lieutenant autrichien auxquels la population fit une réception enthousiaste, apportait à Seras la convention de Schiarino Rizzinot avec l'ordre de remettre la ville et les forts aux alliés [1].

Pendant ce temps, on se préparait au quartier-général de Vérone à occuper les territoires que les Français se disposaient à abandonner et l'on avait, par suite, procédé à certaines mutations motivées par les destinations nouvelles attribuées à quelques généraux. C'est ainsi que Bellegarde [2] désigna à la date du 19 le général Vlasitz pour remplacer à la tête de l'avant-garde Starhemberg qu'il envoyait en Toscane, et le général Rebrovich, dont la brigade passait sous les ordres du général Senitzer, pour prendre le commandement de la brigade Vlasitz.

L'armée française avait, en effet, commencé, dès le 19, à évacuer Mantoue et Legnago, à dégarnir la rive droite du Mincio et à dessiner son mouvement en quatre colonnes vers Crémone et Brescia [3]. Mais les généraux, les officiers et les soldats n'avaient pu se décider à se séparer de leur général en chef sans lui exprimer leur reconnaissance et la douleur qu'ils éprouvaient au moment de le quitter et on rédigea, en conséquence, cette adresse que les généraux et officiers supérieurs présents à Mantoue tinrent à honneur de remettre au vice-roi.

« Avant de se mettre en marche pour rentrer au sein de la Patrie, l'armée française se fait un devoir de déposer aux pieds de Votre Altesse Impériale les sentiments de reconnais-

1. *Archives del Museo Civico e del Municipio*, Venise. *Giornale che contiene quanto e accaduto de militare e politico in Venezia e circondiaro durante l'assedio.*

« A partir du 2 avril, le pain même était devenu rare à Venise. Les vivres manquaient totalement à Chioggia depuis le 3. Le 9 avril, le bœuf se payait 6 lires la livre; le veau et le mouton, 5; le porc, 4. Un poulet valait 14 lires et le riz avait atteint le prix d'une lire la livre. »

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 19 avril, XIII, 3; XIII, 4.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 19 avril, XIII, 3, XIII, 4. Lieutenant-colonel Welden au général-major Richter; Mantoue, 18 avril, IV, 134. F.-M.-L. comte Neipperg; Villafranca, 19 avril. et F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld; Buttapietra, 19 avril, au F.-M. comte Bellegarde; IV, 135, et IV, 137. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 18 avril (Feld-Acten Sommariva), IV, 78 *c*.

sance et de vénération dont elle est pénétrée envers son Auguste Personne.

« L'armée d'Italie se glorifiera toujours de son chef. Avoir servi sous Votre Altesse Impériale est devenu un titre d'honneur.

« Puisse-t-elle jouir du bonheur et de la gloire qu'Elle mérite par ses belles et nobles qualités! C'est le vœu de l'armée entière, qui a su les apprécier dans tant d'occasions et qui en conservera à jamais le souvenir[1].

« Mantoue, le 18 avril. »

Pendant ce temps, loin de s'occuper des événements qui se préparaient à Milan, de l'opposition irréductible faite par le Sénat aux motions qui lui avaient été présentées par ceux qui désiraient voir les alliés confier à ses mains les destinées du royaume d'Italie, et des rapports par lesquels Melzi lui rendait compte des deux dernières séances du Sénat[2], loin de s'inquiéter des agissements de ses adversaires politiques ou de l'hostilité croissante des principaux chefs de la noblesse milanaise qui avait fait afficher ces deux vers :

Non Re chi Vice Re
L'Italia sprezza e spoglia[3].

tout en redoutant les troubles que pouvaient faire éclater et les démonstrations populaires soudoyées par les agents étrangers et l'arrivée à Milan d'individus recrutés dans le but d'y fomenter le désordre, le vice-roi consacrait tous ses soins, toute son attention à l'armée italienne, dont il restait le chef, au moins jusqu'à nouvel ordre. Après avoir, dans la nuit du 17 au 18, remercié le général Rougier des services qu'il avait rendus à Legnago[4], bien qu'il sût que le général Mazzucchelli n'avait

1. Parmi les 11 généraux de division qui signèrent cette adresse figure aussi le général d'Anthouard, qui devait payer par une si noire ingratitude la bienveillance que le vice-roi n'avait cessé de lui témoigner, et les bienfaits dont il le combla, même au moment où cet officier général, pressé de rentrer en France, impatient d'offrir et de faire accepter ses services à la Restauration, le quitta brusquement, sans même attendre que le sort du vice-roi fût décidé. D'Anthouard aurait peut-être agi différemment s'il avait pu avoir connaissance de la lettre que le général Dupont, devenu ministre de la Guerre, écrivit au vice-roi à la date du 17 avril.

2. Cf. Cantu, *Collana di Storie e Memorie Contemporanee*, Vᵉ XLI, 127 et 129. Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 18 et 19 avril 1814. Voir *Annexe LXXV*.

3. Cf. Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX*, 694.

4. Cf. Cantu, *Collana*, etc., Vᵉ XL, 195-200.

jamais pu être compté au nombre de ses partisans, le vice-roi n'avait pas hésité à ne tenir compte que de ses longs et brillants services, de son intelligence et de ses qualités militaires, à lui confier les fonctions de chef d'état-major de l'armée italienne et à télégraphier au duc de Lodi de lui communiquer l'ordre de se rendre immédiatement à Mantoue [1].

Dès le lendemain, par un ordre du jour en date de Mantoue, 19 avril, le vice-roi réorganisait en effet l'armée italienne qui devait se composer de 3 divisions d'infanterie, la 1re sous les ordres du général Zucchi, la 2e sous le général Bonfanti, la 3e sous le général Fontana, d'une division de cavalerie confiée au général Palombini et de la garde royale à la tête de laquelle restait le général Théodore Lechi [2].

20-21-22 AVRIL 1814. — **Remise aux Autrichiens de Legnago, d'Osoppo et de Palmanova. — Différend entre Bellegarde et sir John Gore au sujet de la marine de Venise. — Remise aux Autrichiens des forts, de la flotte et des arsenaux. — Mise en route de renforts destinés à Nugent. — Bentinck à Gênes. — Départ de la garnison française pour Savone et Pignerol. — Déclaration du Prince Camille. — Murat à Bologne. — Les troubles de Milan. — La Régence provisoire de Milan.** — Le 20 au matin, conformément aux stipulations de la convention de Schiarino Rizzino, les Autrichiens entrèrent sans conteste, sans discussion et sans difficulté à Legnago, Palmanova et Osoppo. La remise de Venise allait, au contraire, faire naître des difficultés dues aux prétentions des Anglais qui, cette fois encore. essayèrent de faire valoir des réclamations dans le genre de celles qu'ils avaient élevées au moment de la reddition de Trieste.

Les discussions qui se produisirent à ce sujet entre Bellegarde et sir John Gore sont si caractéristiques et si curieuses qu'il ne sera pas inutile d'en suivre le développement, en ayant recours à la correspondance échangée tant entre ces deux personnages qu'entre sir John Gore et Wilson Croker, le secrétaire de l'amirauté. Bellegarde, il est juste de le reconnaître,

1. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le vice-roi au duc de Lodi; Mantoue, 18 avril 1814 (dépêche télégraphique).

Cf. Zucchi, *Memorie.* L'appel inattendu de Mazzucchelli à Mantoue, l'ordre qu'il reçut de s'y rendre immédiatement, causèrent une telle frayeur à deux de ses amis avec lesquels il conspirait contre le gouvernement du vice-roi, le marquis Fagnani et l'avocat Reina, qu'ils quittèrent immédiatement Milan et se réfugièrent en Suisse.

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Organisazione Corpi*, 384.

avait cependant tout mis en œuvre pour éviter ce conflit. Dès le 20 au matin, quelques heures après que la populace eût arraché de son piédestal et foulé aux pieds la statue de l'empereur érigée depuis 1811 sur la Piazzetta, pendant que les troupes autrichiennes, qui ne commencèrent à occuper les forts que pendant les journées des 21 et 22 avril, prenaient possession des postes de la lagune, le feld-maréchal-lieutenant Marschall, accompagné du général-major Meyer et rejoint peu de temps après par le général Pulsky, était arrivé à Venise, salué par les acclamations populaires, afin de régler avec le général Seras les détails de la remise de la place[1]. Il semblait presque impossible après la convention de Schiarino-Rizzino, que l'exécution même de cette convention pût donner lieu à des contestations, surtout entre les alliés. Mais on avait compté sans la duplicité et l'avidité du gouvernement britannique, sans les instructions données à sir John Gore, auquel on avait laissé entendre qu'il ferait bien d'essayer de mettre la main sur la marine de Venise, comme son prédécesseur Fremantle l'avait fait à Trieste, comme Bentinck était en train de le faire à Gênes.

Le gouvernement anglais devait assurément attacher une bien grande importance à la possession des vaisseaux que la convention de Schiarino Rizzino faisait tomber entre les mains de Bellegarde, seul signataire de cette convention, puisque, le 21 avril, pendant que sir John Gore faisait valoir ses prétentions à Vérone, son capitaine de pavillon essayait de trancher la question sur place et d'obtenir de l'amiral Duperré la remise de l'escadre et des arsenaux, en feignant d'ignorer l'existence de l'acte du 16 avril. L'amiral français ne tomba pas dans le piège qu'on lui tendait, et, comme la convention n'avait peut-être pas réglé le sort de la marine de Venise avec toute la netteté désirable en pareil cas, il demanda des instructions.

Pendant ce temps, sir John Gore, après avoir commencé par envoyer le capitaine Carroll (du *Revenge*) à Padoue auprès du feld-maréchal-lieutenant Marschall, « pour protester contre ce qui s'était passé à Venise en dehors de son intervention[2], »

1. Venise, *Museo Civico et Archivio del Municipio. Giornale che contiene quanto e accaduto de politico e militare in Venezia e circondario durante l'Assedio*. Cf. Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX*, 700.

2. *Record Office, Admiralty, Sicily*, V^e 48, n° 155. Contre-amiral Sir John Gore à John Wilson Croker; Vérone, 20 avril 1814.

s'était rendu à Vérone et avait formulé ses réclamations dans une lettre adressée à Bellegarde.

« J'apprends que Venise est sur le point de se rendre à Votre Excellence. En ma qualité de commandant des forces navales britanniques dans l'Adriatique, il est de mon devoir de réclamer à Votre Excellence la remise des vaisseaux français ancrés à Venise.

« Ce sont mes bâtiments qui ont bloqué Venise, et, sans ce blocus, ces vaisseaux ennemis se seraient certainement échappés. Mon escadre a, du premier au dernier jour du siège de Venise, prêté un concours ininterrompu à vos troupes.

« Je réclame donc tout ce qui à Venise appartenait à la marine française, matériel, bateaux et agrès [1]. »

La question soulevée par sir John Gore, sa réclamation basée sur des faits incontestables se produisaient dans des conditions d'autant plus gênantes pour Bellegarde que, en présence des doutes que la convention avait laissé subsister sur le sort de la marine française, à la nouvelle que la marine française elle-même prétendait que cette convention ne pouvait la concerner puisqu'il n'y était pas question d'elle, le feld-maréchal avait dû prescrire à Neipperg de se rendre auprès du vice-roi et de le mettre au courant de la situation [2].

Sans attendre le résultat de la mission confiée à Neipperg, Bellegarde avait, presque sur l'heure même, répondu à Gore par une note rédigée avec une sécheresse et une raideur qui contrastent singulièrement avec les formes qu'il avait l'habitude d'employer.

« Venise, lui disait-il textuellement [3], n'a pas capitulé, mais s'est rendue en vertu d'une convention passée avec le vice-roi. Il m'est par suite, impossible de discuter les droits de l'amiral. J'en ferai rapport à mon gouvernement et le sort de la marine de Venise sera traité par les ministres de nos gouvernements respectifs. »

1. *Record Office, Admiralty, Sicily*, V° 48, n° 155, et *K. und K. Kriegs-Archiv*, IV, 161. Contre-amiral Sir John Gore au F.-M. comte Bellegarde; Vérone, 20 avril (en français).
2. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M. comte Neipperg; Vérone, 20 avril 1814, IV, 164.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au contre-amiral Sir John Gore; Vérone, 21 avril IV, ad 161 (en français).

Le différend qui venait de se produire ne devait d'ailleurs pas être porté si loin puisqu'il allait être définitivement tranché en faveur de Bellegarde, quelques heures après l'expédition de cette note. Sir John Gore s'est d'ailleurs chargé lui-même d'enregistrer tout ce qui se passa à ce propos. Le 21 avril, au moment où il se disposait à quitter Vérone pour retourner à son bord et faire ensuite voile pour Corfou, un aide de camp du général Seras était arrivé au quartier-général autrichien, porteur d'une lettre par laquelle ce général déclarait ne pouvoir continuer à opérer la remise de Venise avant d'avoir reçu des instructions spéciales relatives à l'arsenal et à la flotte. Neipperg était déjà en route pour Mantoue, et, dans le courant de la même journée, il y avait signé avec le général Zucchi un article additionnel à la convention du 16. Aux termes de cet article, « les forts, bâtiments de guerre de tout genre et les arsenaux faisant partie de la place et du port de Venise seront remis à l'armée autrichienne[1]. Les troupes de la garnison seront conduites par le Pô jusqu'à Borgoforte. »

L'incident était définitivement clos. Dès le 23, les Autrichiens occupèrent le fort Malghera et le feld-maréchal-lieutenant Lespine, arrivé de Trieste à Venise, prenait possession des vaisseaux et des arsenaux, en laissant à Marschall le soin de se faire remettre les magasins militaires et les ouvrages du front de terre[2].

Sur le Mincio, les troupes françaises se disposaient à évacuer Goïto, et, sur l'ordre de Bellegarde, Neipperg nommait des commandants d'avant-postes chargés d'interdire l'entrée des lignes autrichiennes aux officiers de l'armée italienne qui ne produisaient pas de papiers absolument en règle.

En même temps, en prévision d'opérations éventuelles en Piémont, dans le cas où l'on n'arriverait pas à s'entendre avec le prince Camille, afin de renforcer la division de Nugent qui allait se trouver affaiblie par le départ de 3 bataillons que le général Starhemberg devait emmener à Florence, Bellegarde avait décidé de diriger sur Plaisance, par San Benedetto, Carpi,

1. *Record Office, Admiralty, Sicily*, V° 48, n° 158. Contre-amiral Sir John Gore à John Wilson Croker, à bord du *Revenge;* Malamocco, 23 avril 1814. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall: Vérone, 22 avril 1814, IV, 165.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Lespine au F.-M. comte Bellegarde; Venise, 23 avril 1814, IV, 175.

Reggio, Parme et Fiorenzuola, 6 bataillons, 4 escadrons et 1 batterie sous les ordres de général-major Steffanini.

En réalité, Bellegarde était bien loin de penser qu'il lui faudrait avoir recours aux armes pour imposer ses volontés au prince Camille et l'envoi de renforts à Nugent répondait à un tout autre ordre d'idées[1]. On voulait en tout état de cause être en mesure de s'opposer, partout et à tout instant, aux fantaisies possibles de Murat, et surtout avoir assez de monde sous la main pour occuper en force les points sur lesquels les troupes autrichiennes devaient s'établir ou se montrer. Bien que le lieutenant-colonel Neumann n'eût pas réussi à s'entendre de prime abord avec le prince Camille, il était hors de doute que ce n'était pas de son côté qu'on devait s'attendre à des difficultés quelque peu sérieuses. Eût-il voulu résister, eût-il même été un homme d'une autre trempe, les circonstances seules se seraient chargées de démontrer au prince Camille l'inutilité, l'impossibilité de retarder la signature d'un arrangement. Bentinck était établi à Gênes, la garnison française, après avoir évacué la ville, se rendait par Savone à Pignerol, et, d'un autre côté les avant-gardes de Nugent avaient déjà pénétré en Piémont. Il suffit, du reste, pour se convaincre des dispositions et de l'état d'esprit de Camille Borghese, de prendre connaissance des dépêches qu'il adressait à ce moment au général Dupont et à Talleyrand[2].

Il les informait de l'arrivée à Turin, le 20 avril, d'un officier supérieur autrichien qui, muni des pleins pouvoirs de Bellegarde, l'avait sommé d'évacuer les places fortes au-delà des Alpes, le menaçant, en cas de refus, de la reprise immédiate des hostilités. Cet officier, devant se rendre de Turin à Gênes auprès de lord William Bentinck et repasser ensuite par Turin le prince Camille, certain qu'on n'entreprendrait rien contre lui pendant la durée de sa mission, lui avait remis en double expédition l'une, pour Bellegarde, l'autre pour Bentinck, une déclaration contenant les propositions auxquelles le lieutenant-colonel Neuman n'avait pas cru devoir adhérer[2].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 20-22 avril, XIII, 3; XIII, 4. *Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., 20-22 avril, XIII, 38. F.-M. comte Bellegarde au général comte Nugent; Vérone, 20 avril, IV, 153.

2. *Regio Archivio di Stato, Turin*, Seg. III. *Archivio Camerale. Registro e lettere del Governatore Generale delle 27a Divisione Militare dal 11 Marzo al 27 Aprile. Materie Militare.* Le prince Camille Borghese au général Dupont et au prince de Bénévent; Turin, 21 avril 1814.

Dans cette déclaration, dans laquelle Borghese faisait valoir qu'il avait déjà donné à ses troupes l'ordre de *reprendre la cocarde blanche*, il offrait d'évacuer les territoires situés hors des limites de l'ancienne France, en exécution de la convention signée par le vice-roi, aussitôt après le mouvement et le passage de l'armée du général Grenier. Il ajoutait d'ailleurs qu'il ne se croyait pas autorisé à disposer des places fortes avant d'avoir reçu les ordres du gouvernement français, et il terminait en déclarant qu'il se regardait « d'ores et déjà comme dégagé de toute responsabilité ». Ce n'était assurément pas le langage d'un homme décidé à brûler ses vaisseaux, à résister envers et contre tout, mais bien celui d'un personnage qui n'attendait qu'une injonction quelque peu catégorique pour avoir l'air de céder à la force et pour remettre en d'autres mains des pouvoirs et des fonctions qu'il ne se souciait nullement de conserver.

S'il était sûr de venir aisément à bout du prince Camille, Bellegarde n'en continuait pas moins à se préoccuper de l'attitude et des projets de Murat, bien que le roi de Naples, jugeant désormais sa présence inutile du côté de Plaisance eût quitté Parme pour aller s'établir à Bologne et bien que le comte de Mier eût jugé inutile de se rendre à Vérone, tant pour se renseigner et rassurer le feld-maréchal que pour s'entendre avec lui sur la ligne de conduite qu'il y avait lieu de tenir dans les rapports ultérieurs avec le roi et le cabinet de Naples. Pour le moment, on se contentait de s'observer de part et d'autre, et, pendant que Bellegarde prescrivait à Eckhardt de porter à la connaissance de Murat et de Millet la marche de la brigade Steffanini sur Plaisance, ainsi que la destination nouvelle donnée à Starhemberg qui devait être rendu à Florence le 3 mai pour y remplir les fonctions de commandant militaire de la Toscane, le roi de Naples de son côté chargeait Eckhardt de poser au feld-maréchal toute une série de questions.

Murat demandait à savoir si la présence de ses troupes était nécessaire à Bellegarde sur les points qu'elles occupaient, si on comptait les employer lors des mouvements ultérieurs, et si, — c'était là la question sur laquelle il tenait surtout à être fixé, — Nugent continuait à être placé sous ses ordres[1].

1. *Regio Archivio di Stato, Reggio. Diario del Conte Rocca.* **Regio Archivio**

Pendant que le vice-roi délivrait à Mantoue les pouvoirs qui devaient accréditer auprès des souverains alliés les généraux Fontanelli et Bertoletti[1], désignés par lui pour représenter l'armée italienne dans la députation que, par sa délibération du 17 avril, le Sénat avait décidé d'envoyer à Paris, un mouvement révolutionnaire avait ensanglanté et déshonoré Milan presque entièrement dégarni de troupes sûres et fidèles, mais qui, si elles avaient eu à leur tête un chef énergique aussi décidé à maintenir l'ordre qu'étranger aux intrigues et aux machinations des différents partis, auraient aisément réussi à venir à bout des perturbateurs et à rétablir le calme dans la capitale.

Dès le 20 au matin, des groupes de manifestants dont le nombre et l'hostilité s'accroissaient de minute en minute, des attroupements formés pour la plupart de gens sans aveu, de la lie de la population et d'un ramassis d'individus attirés à Milan par d'alléchantes promesses et par les appels faits aux plus basses passions, des rassemblements houleux auxquels s'étaient mêlés quelques-uns des membres de l'aristocratie milanaise et les chefs des mécontents, s'étaient formés devant le Sénat qu'ils envahirent aussitôt après l'ouverture de la séance et qu'ils obligèrent à se dissoudre. Dictant leurs ordres, imposant leurs volontés, ils avaient, par leurs menaces, contraint les sénateurs à leur donner satisfaction en chargeant le Podestat de convoquer les collèges électoraux pour le surlendemain et en leur arrachant la nomination du général Pino au commandement des quelques bataillons qui se trouvaient à Milan.

Il ne saurait entrer dans le cadre de notre travail[2] d'insister sur les causes des scènes répugnantes d'horreur de la journée du 20 avril, sur la férocité et la barbarie des assassins du ministre Prina. Nous nous contenterons de prouver en deux mots que la révolution de Milan avait été soigneusement préparée et organisée, puisque, le même jour et à la même heure, l'ordre était troublé à Bergame, où le préfet Cornalia tombait, lui aussi,

di Stato, Modène. *Prefettura del Panaro. Archivio Segreto*, 1814, Filza 9, fasc. 11. *Bollettini politici.*

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général Eckhardt; Vérone, 20 avril, IV, 153, *a*, et général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde; Bologne, 22 avril, IV, 190 *b*. Ordre du vice-roi d'Italie; Mantoue, 20 avril 1814.

2. Voir pour les documents de Milan le travail si complet et si remarquable que vient de publier M. Francesco Lemmi, *La Restaurazione Austriaca a Milano nel* 1814.

Cf. *Annexe LXXV.*

sous les coups de la populace, et à Brescia, où le préfet Somenzari, plus heureux que son collègue du département du Serio, réussissait à se dérober par la fuite au sort que lui réservait une multitude avide de sang et de pillage.

Dès le lendemain, le conseil communal de Milan, continuant l'œuvre abominable et criminelle des perturbateurs qui avaient, eux, au moins, l'excuse de leur misère et de leur ignorance, confiait la direction politique des affaires du royaume à une régence provisoire composée de 7 membres, les comtes Verri, Borromeo, Litta, Giulini, Mellerio, le conseiller Bazzetta et le général Pino, mais dont le nombre devait s'accroître, vingt-quatre heures plus tard, lors de la première réunion des collèges électoraux. Sans se rendre compte de la gravité de la responsabilité qu'ils assumaient, ou peut-être parce qu'ils étaient pour la plupart des partisans avérés de l'Autriche, les membres de cette régence, tous gravement compromis dans ce mouvement insurrectionnel, avaient porté eux-mêmes le coup mortel à l'existence du royaume d'Italie.

Quant aux instruments aveugles de politiciens sans scrupules, d'ambitieux sans patrie, quant aux féroces massacreurs de Prina, à ces misérables grisés par les grands mots d'indépendance et de liberté, qui sait s'ils n'auraient pas reculé devant leur sinistre besogne, s'ils avaient pu se douter que leur crime servirait uniquement à river les chaînes qu'ils croyaient avoir brisées pour toujours, à faire retomber leur pays sous le joug de leurs anciens maitres et à consacrer le rétablissement d'une domination exécrée?

23-24 AVRIL 1814. — **La Convention de Mantoue. — Décisions et vœux des collèges électoraux de Milan. — Mouvements des troupes autrichiennes. — Fenner occupe Peschiera. — Sommariva nommé commissaire général des alliés à Milan. — Venise. — Correspondance entre Bellegarde et le prince de Reuss au sujet du général Seras et de plusieurs fonctionnaires français. — Le prince Camille, le lieutenant-colonel Neumann et lord William Bentinck. — L'épée de Murat et les lettres de Bentinck. — Renonciation officielle de Murat à la Toscane. — Lettre de Murat à Fouché.** — Les graves et suprêmes résolutions auxquelles le vice-roi reconnut la nécessité de s'arrêter à ce moment lui furent inspirées et dictées, bien moins par les lamentables événements de Milan où la tranquilité avait pu se rétablir sans l'intervention de la colonne de troupes françaises qui, se trouvant à Pavie, avait reçu l'ordre

de marcher sur la capitale[1], que par la communication officielle de l'acte d'abdication de Fontainebleau, de cet acte par lequel l'empereur renonçait pour lui, ses successeurs et ses héritiers, et pour tous les membres de sa famille, au trône de France et à la couronne d'Italie. Point n'était même besoin pour lui d'apprendre que le sort de l'Italie était décidé, que le royaume allait être occupé, au nom des alliés, par les troupes autrichiennes. Le sentiment si profond et si vif chez lui du devoir lui traçait la ligne de conduite dont il n'était pas homme à s'écarter.

Sans hésiter un seul instant, sans songer à satisfaire des ressentiments auxquels tout autre que lui aurait été tenté de céder, sans un regret pour le pouvoir qu'il avait si loyalement exercé, pour un trône auquel il avait pu espérer se voir appelé par le vœu libre d'un peuple qu'il aimait, sans l'ombre d'une arrière-pensée d'ambition personnelle, se préoccupant uniquement d'obtenir pour la nation sur laquelle il avait régné pendant neuf ans les garanties qu'il désirait lui assurer et lui léguer comme un dernier adieu, il accepta, dès le 23, une convention[2] que Bellegarde lui avait fait proposer par Fiquelmont et qui, ratifiée le lendemain, consacrait la remise de la Lombardie à l'Autriche et sauvegardait les intérêts et les droits de l'armée italienne.

Pendant que le vice-roi donnait à l'Italie cette preuve suprême d'affection et de magnanimité, la régence provisoire dont les pouvoirs venaient d'être confirmés par les collèges électoraux, faisait abattre les armes du royaume, abaissait les droits sur le sel, le tabac, l'enregistrement, le timbre, etc., et envoyait une délégation prise dans leur sein auprès des souverains alliés à Paris. Poussés et travaillés par les membres de la

1. *Archives des Affaires étrangères*, Milan, V° 63, p^re 340, f° 438. Régence provisoire de Milan, 22 avril. La régence donnait en même temps aux Milanais avis de l'arrivée, le 24, d'un corps français qui devait y faire séjour le 25 avant de prendre la route de France, et « l'ordre de recevoir amicalement les troupes appartenant à Louis XVIII, qui est heureusement remonté sur le trône de France ».

2. Voir *Annexe LXXVI*.

Cf. *Journal du baron von Hügel.*

« Le 23... Fiquelmont a été envoyé chez le vice-roi pour lui représenter la nécessité que nos troupes occupent tout le royaume d'Italie pour faire cesser les troubles. Le vice-roi y a accédé. Mantoue et Peschiera nous seront rendus au premier jour. L'armée italienne sera sous les ordres du maréchal. Le vice-roi s'arrêtera à Vérone jusqu'à ce que la princesse pourra entreprendre le voyage de la Bavière. »

régence provisoire, les collèges électoraux chargeaient cette députation de demander pour l'Italie des institutions politiques libérales, *un chef indépendant qui, nouveau et jusque alors inconnu au pays, devienne italien et accueille les vœux de la nation*[1].

La révolution était finie, le calme était rétabli dans la rue, mais le sort de l'Italie était décidé du même coup. Dans la crainte de voir se renouveler les scènes tumultueuses et sanglantes de la journée du 20, la régence provisoire et le conseil municipal avaient non seulement fait appel à l'intervention armée de l'Autriche, mais envoyé les comtes Porro et Serbelloni auprès de Murat et le baron Trechi auprès de Bentinck pour les prier de se rendre sans retard à Milan[2].

Ce langage, tenu par le président des collèges électoraux, répondait si peu aux vœux de la nation que, le jour même, les généraux Palombini, Paolucci et Lechi s'étaient rendus à Milan, et y avaient vainement supplié le général Pino de les écouter, de se laisser convaincre et de les aider à sauver l'Italie de la domination autrichienne. Sourd à leurs prières, après leur avoir vanté les félicités que le rétablissement du gouvernement autrichien assurait à l'Italie, Pino leur avait pour toute réponse communiqué l'ordre, envoyé au général Zucchi, de remettre Mantoue aux troupes de Bellegarde.

Entre temps, les différents corps de l'armée française continuaient leur mouvement d'évacuation commencé le 19, mais retardé, d'une part, par les troubles de Milan, de l'autre, par la rupture du pont de Plaisance détruit le 21 par un orage. Le même jour, le général Grenier avait dirigé la division Rouyer, comme nous l'avons vu, de Pavie sur Milan. Arrêtée en route par les ordres de la régence provisoire, cette division ne devait quitter Milan après un séjour de vingt-quatre heures, que le 25 au lieu du 24. Derrière elle, la division Quesnel devait y passer le 26 et celle de Fressinet le 27.

1. *Archives des Affaires étrangères*, Milan, V° 63, p^re 341, f° 440. Discours du président des Collèges électoraux. Séance du 24 avril. On avait appelé à la présidence de ces Collèges le conseiller d'Etat Ludovic Giorio qui, peu de jours avant les troubles de Milan, remplissait les fonctions de commissaire du Gouvernement dans le département du Lario, et que, y haranguait à tout instant les habitants pour les décider à s'enrôler et à défendre jusqu'à leur dernier soupir la cause de l'empereur, de la France et de l'Italie.

2. Le baron Trechi, arrivé à Gênes le 24 avril, y fut immédiatement reçu par Bentinck qui s'empressa d'acquiescer à sa demande et de désigner le général Mac-Farlane pour l'accompagner à Milan où ces deux personnages arrivèrent le 27 (F. Lemmi, *La Restaurazione Austriaca a Milano nel* 1814).

Prévoyant dès ce moment que Bellegarde aurait hâte de prendre possession de l'ancienne capitale du royaume d'Italie, et d'y envoyer des troupes dès le lendemain du départ de la dernière colonne française, désireux d'éviter les difficultés et les conflits, Grenier pria le vice-roi d'obtenir du feld-maréchal l'assurance que ses soldats, avant de se transporter à Lodi, ne dépasseraient Milan que lorsqu'il aurait reçu avis du départ de ses troupes, et surtout que Nugent ne passerait pas sur la rive gauche du Pô, où la présence de sa division compromettrait la marche des régiments du général Maucune[1].

En effet, l'armée autrichienne de Bellegarde avait, elle aussi, commencé son mouvement au moment même, où en tenant compte de la situation nouvelle, le feld-maréchal avait pris une série de mesures, modifiant le commandement des différentes unités de cette armée. Aussitôt après la signature de la convention de Mantoue, Bellegarde s'était réservé le commandement des troupes italiennes et donné à Sommariva, que le feld-maréchal-lieutenant Fenner remplaçait à la tête des troupes de l'aile droite, l'ordre de se rendre sans retard à Vérone, puis à Milan, où, en sa qualité de commissaire général des puissances alliées, il devait prendre au plus vite possession du pays[2]. Neipperg avait, entre temps, mis ses troupes en marche. Avec les brigades Bogdan et Vecsey, il s'était porté des rives du Mincio sur Milan, en laissant momentanément la brigade du général Spiegel à Villafranca. Les troupes de Fenner étaient entrées le 24 à Peschiera, pendant que le général Stanissavlevich recevait l'ordre d'occuper Rocca d'Anfo, et de réunir les détachements du Tonal au débouché du Val Camonica, à Darfo[3].

A Venise, la remise était presque complète, et le 24, dans l'après-midi, un détachement autrichien avait pris la garde au palais ducal. La veille, répondant à une lettre que lui avait

1. *Archives de la Guerre.* Le général Grenier au vice-roi; Crémone, 23 avril 1814, quatre heures du matin.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 23-24 avril, XIII, 3, XIII, 4. *Operations Journal Sommariva*, XIII, 1. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vérone, 24 avril, IV, 183, 3 *a*. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Sandra, 24 avril (Feld-Acten Sommariva), IV, 98. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. comte Neipperg; Roverbella, 24 avril, six heures soir (Feld-Acten Bellegarde), IV, 182. Il lui mande qu'il se rend à Mantoue, qu'il sera le 25 à Crémone et le 26 à Milan.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 23-24 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde; Villafranca, 24 avril, IV, 181.

adressée de Padoue, le feld-maréchal-lieutenant prince Henri XV de Reuss, qui allait reprendre à Venise ses anciennes fonctionctions de gouverneur général civil et militaire, et par laquelle celui-ci demandait à être autorisé à donner à titre de cadeau 200.000 francs au général Seras et à différents fonctionnaires, Bellegarde lui avait fait savoir qu'il l'autorisait « mais seulement à la dernière extrémité, et pour en finir avec Venise, à disposer en faveur de ces personnages d'une somme de 100.000 francs[1]. »

A Turin, le prince Camille n'était encore que médiocrement rassuré. Le départ du lieutenant-colonel Neumann, qui avait quitté cette ville pour se rendre à Gênes sans avoir voulu accepter les propositions du gouverneur général des départements au-delà des Alpes, l'avait, bien que l'officier autrichien lui eût promis de revenir au plus vite, plongé dans de nouvelles inquiétudes, assez vives pour qu'il ait cru devoir en faire part à Talleyrand[2].

Dans l'intervalle, Neumann avait rejoint lord William Bentinck à Gênes et lui avait fait part du semblant de résistance qu'il avait rencontré à Turin. N'ayant pu décider le gouverneur général à signer une convention analogue à celle de Schiarino Rizzino, avait-il demandé au général anglais, s'il faut en croire Bentinck[3], d'écrire de son côté à Borghese. C'était là une de ces occasions de manifester son autorité, de signifier ses volontés, que Bentinck n'était pas homme à laisser échapper. Il se rendit donc avec joie au désir de l'officier autrichien, et lorsque, accompagné du brigadiercomte de La Tour, revenu d'Espagne avec la brigade italienne, Neumann se présenta de nouveau, le 27 avril au prince Camille, il lui remit une lettre qui, le dégageant des responsabilités qu'il craignait tellement d'assumer, aurait à elle seule suffi pour mettre fin à ses hésitations.

« Votre Altesse, ainsi s'exprimait lord William Bentinck,

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. prince de Reuss; Vérone, 23 avril 1814, IV, 169 1/2.

2. *Regio Archivio di Stato, Turin*, Sez. III. *Archivio Camerale. Registro e lettere del Governatore Generale della 27a Division e Militare dal 4 Marzo al 27 Aprile (Materie Militare)*. Prince Camille Borghese au prince de Bénévent; Turin, 24 avril 1814.

3. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 98, dépêche n° 22. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Gênes, 27 avril 1814.

dans cette lettre datée du 23 avril[1], ne peut méconnaître que la convention du 16 avril, conclue entre Son Excellence le maréchal comte de Bellegarde et Son Altesse Impériale le prince vice-roi d'Italie, doit avoir pour conséquence immédiate l'évacuation de l'Italie par les troupes françaises et leur rentrée sur le territoire de l'ancienne France.

« Votre Altesse peut encore moins méconnaître que les stipulations qui ont eu lieu entre les puissances alliées et le Gouvernement provisoire de France, agissant au nom de Sa Majesté le roi de France, rappellent les troupes françaises dans les limites de l'ancienne France.

« Les délais que Votre Altesse semble vouloir malheureusement apporter à l'évacuation du Piémont et de la Savoie par les troupes françaises sont évidemment en opposition des stipulations et conventions conclues entre les puissances alliées, le Gouvernement provisoire de France et le vice-roi d'Italie, et ils auraient pour résultat la prolongation d'une guerre dont Votre Altesse aurait seule à supporter le poids et la responsabilité, et où, selon les apparences, elle n'a aucun espoir de vaincre.

« Dans l'attente que Votre Altesse ne voudra pas prolonger un état de choses aussi regrettable, j'ai muni M. le comte de La Tour, général au service de Sa Majesté Britannique, des pouvoirs nécessaires, pour, de concert avec M. le chevalier de Neumann, chargé d'une semblable mission de la part de Son Excellence M. le maréchal comte de Bellegarde, conclure avec Votre Altesse, ou les personnes qu'il lui plaira de nommer à cet effet, les stipulations nécessaires au prompt retour de l'ordre et de la paix dans les provinces actuellement sous son commandement.

1. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 98. *Annexe* à la dépêche n° 22. Lord William Bentinck au prince Camille Borghese; Gênes, 23 avril 1814 (en français).

Notons en passant que Savone capitula le 24 avril et que la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, ses armes et ses bagages pour se rendre par terre à Antibes. Cf. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 98, *Annexe* 2 à la dépêche 25 de lord William Bentinck à lord Castlereagh. Capitulation de Savone, signée le 24 avril à bord de l'*Armada*, par le capitaine Tower, commandant la frégate *Curacoa*, le major della Rocca, de l'armée anglo-sicilienne, et le major Rubin, du 103° de ligne.

Cf. lord William Bentinck à lord Castlereagh; Gênes, 23 avril 1814 (Castlereagh, *Correspondence, Despatches and other Papers*, IX, 490-91).

Le lieutenant-colonel Neumann avait, de plus, demandé à Bentinck, qui s'empressa naturellement de se rendre à ses désirs, d'envoyer des troupes à Savone.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération de Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur,

« WILLIAM BENTINCK. »

Si le pardon des injures est une vertu royale, nul, pas même Louis XII, n'a possédé cette qualité, ce don si rare, à un aussi haut degré que Murat. Cinq jours après la capitulation de Gênes, Murat, oubliant tout le mal que Bentinck lui a fait, les allures cavalières, presque grossières, que le général anglais a affecté d'employer lors de l'orageuse entrevue de Reggio, Murat eut le triste courage de lui écrire la lettre de félicitations, presque d'excuses, que l'on va lire, le priant de l'autoriser à agir, non en roi, mais en soldat, et lui demandant d'accepter, en souvenir de cette conquête, *sa propre épée.*

« MYLORD[1],

« Le général Millet m'a donné connaissance de la lettre que vous lui avez écrite de Gênes.

« Je vous fais mon compliment sincère de la prise de cette place importante. Cette conquête vous a acquis, Mylord, de nouveaux droits à l'estime de vos concitoyens, de votre roi, à celle des souverains alliés.

« Vous avez bien voulu accepter, à Reggio, une épée. Celle que j'attendais n'étant pas arrivée, je m'empresse de vous envoyer la mienne. Recevez-la, Mylord, comme un gage de mon estime et du cas particulier que je fais de vous.

« S'il en était autrement, si je n'étais pas pénétré des sentiments que j'ai eu l'occasion de vous exprimer, croyez-moi, Mylord, je suis trop fier et trop indépendant pour vous tenir un langage qui ne serait pas celui de mon cœur. Les observations particulières, qui accompagnèrent votre note, m'affligèrent, parce que je crus entrevoir que vous pouviez encore conserver quelque doute sur le pacte que j'avais fait. Mais si ma marche sur Plaisance, si les actions qui en furent la suite pouvaient encore laisser quelques doutes sur mes véritables sentiments, les événements qui viennent d'avoir lieu en France

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 98, *Annexe* 9 à la dépêche n° 26. Le roi de Naples à Mylord Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée; Bologne, 23 avril 1814.

ne devraient plus en laisser aucun. *Je désire être l'ami sincère, l'allié sûr de l'Angleterre. Je crois sans orgueil que je suis la personne qui lui convient le mieux à la tête de la nation napolitaine. Je veux être surtout votre ami, Mylord. Je crois avoir des droits à l'estime de tous les militaires; j'en veux avoir à la vôtre.*

« Recevez l'assurance de tous mes sentiments.

« *Signé :* Joachim NAPOLÉON. »

Obligé d'adresser à son corps défendant à celui que, cette fois, il lui fallait traiter de roi, une lettre officielle de remerciements, lettre dont chaque mot avait dû lui arracher des cris de fureur, lord William Bentinck, comme on le verra par les deux curieuses dépêches qu'il nous a paru indispensable et intéressant de reproduire, s'empressa de rendre compte immédiatement à lord Castlereagh de la gracieuseté imméritée dont il venait d'être l'objet et de lui faire connaître l'idée assurément bizarre et originale qui avait germé dans son cerveau, le moyen qu'il avait trouvé pour se débarrasser du présent de celui auquel il avait voué une haine mortelle.

« Sire, écrit-il à Murat[1], l'épée d'un grand capitaine est le

1. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 98, *Annexe* 2 à la dépêche 26. Lord William Bentinck au roi de Naples; Gênes, 1er mai 1814 (en français).

Le pauvre roi de Naples ne devait guère être plus heureux avec Bellegarde, auquel il voulait conférer le grand-cordon de son ordre. Mais le feld-maréchal autrichien, tout en se croyant obligé de refuser cette distinction, qu'il croyait n'avoir pas méritée, eut recours à des procédés bien différents de ceux employés par Bentinck.

« Par votre lettre en date de Bologne le 29 avril, écrivait-il au comte de Mier (*Haus, Hof und Staats-Archiv*. Bellegarde à Mier; Milan, 15 mai 1814), vous avez eu la bonté de me faire part de l'intention où était S. M. le roi de Naples de me conférer le grand cordon de son ordre, et vous me demandez s'il pourrait me convenir de l'accepter.

« Je ne puis vous cacher, Monsieur le comte, qu'il ne me semble pas que le roi ait été assez satisfait de moi dans le cours de la campagne pour que je puisse attribuer la faveur qu'il veut bien me faire proposer par vous à un motif qui me serait personnel et que cette distinction, ne me rappelant aucune époque où j'eusse pu être agréable à Sa Majesté, ne me causerait pas le plaisir que j'aurais éprouvé à la recevoir, la devant à d'autres circonstances.

« Je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien faire usage de ces considérations de la manière que vous jugerez la plus à propos. Elles ne me sont dictées que par le respect que je porte à Sa Majesté.

« Veuillez agréer, etc. BELLEGARDE. »

Comme il l'écrivait à Metternich (*Ibidem*, Naples, 2 juin), Mier prit le seul parti possible :

présent le plus flatteur que puisse recevoir un militaire. C'est donc avec une très haute reconnaissance que j'accepte le don de la vôtre, Sire, que vous me faites l'honneur de m'envoyer à l'occasion de la prise de Gênes.

« Votre Majesté veut bien donner ainsi à cette entreprise une valeur qu'elle n'a point. Je reste, par conséquent, dans l'espoir que l'avenir me fournira quelque occasion de me montrer digne de l'honneur qu'Elle m'a fait en cette circonstance.

« Je *m'empresse de transmettre à mon gouvernement* ce qu'Elle m'a fait l'honneur de me dire dans sa lettre relativement à ses sentiments envers l'Angleterre et aux intérêts des deux nations.

« J'ai l'honneur d'être, Sire, avec les plus hautes considérations et le plus profond respect, de Votre Majesté

Le très humble et très obéissant serviteur,

« WILLIAM C. BENTINCK. »

Bentinck avait dû s'imposer un effort surhumain pour tracer ces lignes. S'il avait été son maître, s'il avait pu donner libre cours à ses sentiments, s'il n'avait pas craint d'encourir les reproches de Castlereagh, de s'exposer à un rappel, à une disgrâce qui lui auraient enlevé les moyens de satisfaire sa haine, il n'aurait assurément pas hésité à renvoyer à Murat l'épée grâce à laquelle le pauvre prince espérait parvenir à calmer ses ressentiments et à se concilier peut-être, ou tout au moins à s'assurer, une neutralité plutôt bienveillante. C'était, inutilement, hélas! que Murat s'était humilié devant un irréconciliable et mortel ennemi. Aussitôt après avoir écrit au roi de Naples cette lettre que le respect des convenances lui imposait, en même temps qu'il adressait au vicomte Castlereagh la copie de l'autographe du roi qui avait accompagné l'envoi de l'épée; Bentinck avait éprouvé le besoin de s'épancher et de faire valoir le sacrifice auquel il avait eu tant de peine à se résigner :

« Il m'a fallu faire, disait-il[1], une cruelle violence à mes sen-

« Je suis très embarrassé comment m'acquitter de cette commission désagréable, et je crois que je passerai toute cette affaire sous silence, si on a le bon esprit de ne pas m'en reparler ici. »

1. *Record Office, Foreign Office, Sicily*, V° 98, dépêche 26. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Gênes, 1er mai 1814.

« *It is a severe violence to my feelings to incur any degree of obligation to*

timents pour me décider à devoir à un degré quelconque une obligation à un individu que je méprise d'une façon aussi absolue. Mais, ayant jusqu'ici adopté à l'égard de ce personnage, en me laissant guider par mon humble jugement, une ligne de conduite que Votre Excellence n'a pas approuvée, je crois de mon devoir de ne pas laisser paraître un esprit d'animosité qui pourrait m'être reproché et desservir les intérêts supérieurs du gouvernement.

« Si cet officier, ajoute-t-il en parlant de Murat, peut oublier les graves accusations (*aspersions*) que j'ai portées sur son honneur, il m'est, à moi, infiniment plus facile de me contenter d'opposer le mépris et le dédain à la fausseté et à la duplicité dont il s'est servi pour se laver de mes accusations. »

Et il termine sa dépêche en exprimant l'espoir que Son Altesse Royale le prince régent daignera l'autoriser à déposer « entre ses mains, *à titre de curiosité*, ce présent que j'ai dû, dit-il, accepter malgré moi afin de pouvoir le mieux servir. »

On devra reconnaître après cela que le comte de Mier ne se trompait pas en disant dans la dépêche qu'il adressait à Metternich, à la date du 20 mai, à la suite, il est vrai, de nouvelles menées ourdies par Bentinck[1] :

« Je crois que, pour la tranquillité de toute l'Italie, il est indispensablement nécessaire que l'Angleterre rappelle ce général (Bentinck) et le mette dans l'impossibilité de s'immiscer dans les affaires de ce pays. Cet homme turbulent se conformera difficilement aux ordres les plus positifs de sa cour et cabalera toujours sourdement, s'il reste dans le voisinage de ce pays. »

L heure des épreuves douloureuses et des sacrifices avait d'ailleurs sonné pour Murat. La lettre qu'il avait écrite à Bentinck n'avait, au moins, causé de blessure qu'à son orgueil et à son amour-propre. Celle qu'il lui fallut adresser le même jour

an individual whom I so entirely despise. But having hitherto adopted according to the best of my humble judgment a line of conduct towards that personage which your Lordship hasnot approved, I feel it to be my duty not to betray any appearance of a spirit of animosity, which can do no good and may perhaps be interpreted by so suspicious a mind to higher authority. »

1. Bentinck avait profité du passage à Gênes du général de La Vauguyon se rendant à Paris avec des instructions de Murat, pour le dissuader de continuer son voyage, le gagner à ses idées et le décider à désobéir aux ordres du roi. La Vauguyon revint en effet, à la surprise générale, à Naples, le 18 mai, après avoir été, non pas à Paris, mais à Milan.

à l'empereur d'Autriche, peut-être parce qu'il jugea politique, sage et prudent de le faire, avait dû lui couter un effort autrement pénible et sérieux. Après s'être vu sur le chemin de la toute-puissance, après avoir cru à la possibilité de devenir le maître, le roi de l'Italie libre et unie[1], force lui était de songer plus que jamais à sa propre couronne, d'essayer de l'assurer sur sa tête en donnant satisfaction à l'Autriche par une renonciation officielle et irrévocable à cette Toscane qu'il avait non seulement convoitée, mais même fait occuper par ses troupes depuis trois mois.

« Monsieur mon frère, écrivait-il de Bologne à l'empereur d'Autriche, c'est avec une vive satisfaction que Nous Nous empressons de donner part à Votre Majesté Impériale et Royale que Notre ministre des Affaires étrangères vient de signer par Notre ordre et conjointement avec le ministre de Votre Majesté et le Commissaire de Son Altesse Impériale et Royale, Monseigneur le grand-duc de Würzburg, une convention moyennant laquelle ce prince est à même de prendre possession du grand-duché de Toscane[2]. »

Deux jours plus tard, le 26 avril, il donnait en effet ce nouveau gage de sa soumission aux volontés des alliés en adressant, de Bologne, aux Toscans la proclamation par laquelle il leur annonçait le retour du grand-duc.

L'horizon s'assombrissait de plus en plus autour de Murat. Il avait échoué dans ses tentatives de rapprochement avec Pie VII[3]. Les négociations avec le général Balachoff n'avançaient pas. Ferdinant IV allait deux jours plus tard, le 28[4], déclarer une fois de plus qu'il n'avait jamais renoncé et ne renoncerait jamais à ses droits légitimes, incontestables et imprescriptibles sur le royaume de Naples.

C'est vraisemblablement vers cette époque, quoique un peu plus tard cependant, et probablement peu de temps avant sa rentrée à Naples, à un moment où les déceptions succédaient aux humiliations, que, ne sachant plus à qui se vouer, se sentant

1. Voir *Annexe LXXVII*.
2. *Archives de la Societa Napoletana di Storia Patria* (dossier Pignatelli-Strongoli). Le roi de Naples à l'empereur d'Autriche; Bologne, 23 avril 1814. Voir *Annexe LXXVIII*.
3. Voir *Annexe LXXV*.
4. *Archives des Affaires étrangères;* Naples, V° 140, p. 67, f° 128.

sur la pente qui devait le mener à sa perte, se voyant seul, sans conseils, sans appui, en proie au découragement, et peut-être aux remords, Murat adressa à Fouché l'appel désespéré, mais plein d'aigreur et d'amertume, contenu dans une lettre, sans date, retrouvée par un infatigable et savant chercheur, le baron Albert Lumbroso.

« MONSIEUR LE DUC[1],

Le duc de Campochiaro[2] m'annonçait une de vos lettres : je ne l'ai pas reçue. J'imagine qu'il a voulu parler d'une de celles que j'ai reçues par Monsieur le comte de M..b.... (Mosbourg). Combien je suis touché de votre tendre sollicitude! Je ne saurais jamais vous exprimer assez combien je sais apprécier vos nobles et généreux procédés. Ils ne m'ont pas étonné. Je vous avais toujours regardé comme homme d'honneur, comme un ami loyal et courageux; recevez mes remerciements sincères.

« Le comte de M..b.... vous a écrit et vous dira tout ce que je désire ; il vous mettra à même de paralyser les perfides démarches du vice-roi, quel ingrat ! quel fils! quelle mère!

« Je suis tranquille, vous ayant pour défenseur; les résultats parlent pour moi. J'attaquai, je pris Reggio; j'attaquai l'ennemi sur le Taro et le suivis sous les murs de Plaisance que la *nouvelle de l'armistice*[3] m'empêcha de prendre. Cependant, ainsi que je l'avais prévu, le comte de Bellegarde n'attaquait pas le vice-roi, quand il s'était engagé à le faire, et, sans la *cessation des hostilités*, j'étais compromis.

« Est-il étonnant aujourd'hui que le vice-roi soit contre moi, quand il me considère et m'a toujours considéré comme un obstacle à ses projets en Italie et en France et quand sa mère me reproche le *divorse* (sic) ?

« Comment Bellegarde serait-il bien pour moi, quand il est prouvé qu'il n'a jamais voulu agir, parce qu'il me croyait d'accord avec le vice-roi et que ma conduite a prouvé le con-

1. Cf. *Revue de Paris*, 15 octobre 1898. Murat à Fouché, duc d'Otrante.
2. Le duc de Campochiaro avait été, depuis quelque temps déjà, chargé par Murat de le représenter auprès des Souverains alliés.
3. Les mots: nouvelle de l'armistice, cessation des hostilités, et l'allusion aux troubles des Abruzzes et à la présence de Fouché à Paris suffisent pour établir que cette lettre a dû être écrite vers la fin d'avril ou au plus tard, dans les premiers jours de mai, probablement avant le retour de Murat à Naples, et en tout cas, avant la signature du traité de Paris.

traire, et quand je suis parvenu à lui prouver qu'il n'avait pas le sens commun ?

« Quant à Bentinck, il a été de bonne foi. Il avait promis à Ferdinand de le ramener à Naples et assuré à son gouvernement que j'étais d'accord avec les Français. Il a échoué dans son projet ; il a menti à l'Angleterre... Il est bien aujourd'hui parce que son Gouvernement le veut. Mais je ne dois pas compter sur lui. Il saisirait avec plaisir toute occasion de me nuire.

« Vous serait-il possible de retirer des mains du vice-roi votre lettre ? Pourriez-vous l'engager à la générosité ?

« Adieu, mon cher duc, je suis tranquille depuis que je vous sais à Paris ; on vous parlera à Paris des troubles de Naples, soyez sans inquiétude. La tranquillité n'y sera pas troublée. Je suis aimé de mes bons Napolitains. J'ai une bonne armée et de bonnes montagnes. Conservez-moi l'amitié de l'Autriche ; assurez-moi celle de l'Angleterre ; j'attendrai celle des autres. Je compte sur la vôtre. Je vous embrasse de tout cœur.

« Joachim NAPOLÉON. »

25-27 AVRIL 1814. — **Arrivée de Sommariva à Milan. — Sa proclamation. — Ordres de marche de l'armée de Bellegarde sur le Piémont. — Plaintes et réclamations de Grenier. — La convention de Turin. — La proclamation de Bentinck à Gênes. — Bellegarde invite Murat à rentrer dans ses Etats. — Le vice-roi à Vérone. —** Malgré le soin qu'on avait apporté à régler le mouvement d'évacuation du royaume de façon à prévenir toute cause de conflit ou de différend, bien qu'on eût formellement stipulé que les troupes autrichiennes, après avoir passé le Mincio, ne continueraient leur marche sur Milan qu'en laissant un jour d'intervalle entre elles et les colonnes françaises, ce mouvement était à peine commencé que la hâte et la précipitation des Autrichiens obligeaient déjà Grenier à se plaindre à Bellegarde, et à réclamer l'intervention du vice-roi. Si l'arrivée de Sommariva à Milan, le 25 au soir, et la proclamation qu'il lança aussitôt après[1], avaient

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Milan, 25 et 27 avril, III, 4 *e* et *d*.

Sommariva annonçait dans sa proclamation qu'il prenait possession, au nom des hautes puissances alliées, des départements, districts, villes et lieux du royaume d'Italie ; il invitait « les peuples de l'Italie à attendre avec calme et confiance le sort plus heureux, que la paix allait répandre sur l'Europe ». Enfin il confirmait la régence provisoire de Milan.

leur raison d'être au double point de vue des intérêts politiques de l'Autriche et de la nécessité de veiller au maintien de l'ordre qui venait d'être si profondément troublé dans cette capitale, rien, au contraire, ne justifiait les procédés que l'on employa pour accélérer sans motif plausible et sans raison valable la retraite des divisions de Grenier.

Dès le 25, le feld-maréchal ne s'était pas borné à prendre certaines mesures d'organisation, à mettre les divisions Fenner, Marziani et Radivojevich sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Klenau, à faire savoir à Nugent que ses troupes étaient placées de nouveau sous son commandement immédiat et qu'elles cessaient de relever de Murat dont l'armée devait reprendre presque au même moment le chemin de Naples[1], il avait en même temps arrêté ses dispositions relatives à l'occupation de la Lombardie et du Piémont. Le gros de son armée avait reçu l'ordre de marcher sur deux colonnes par la rive gauche du Pô; Klenau, avec les divisions Fenner et Marziani, réunies à Castelnuovo et Sandra, par la route de Peschiera à Brescia; Radivojevich, de Villafranca par Goïto et Crémone sur Pavie. Seule, la division Merville restait pour le moment à Vérone, tandis que Nugent devait continuer son mouvement par la rive droite du Pô[2]. Il avait en même temps prescrit au feld-maréchal-lieutenant Marschall d'occuper Venise dont l'évacuation devait être achevée le 1er mai et que le général Seras quitta en effet dans la matinée de ce jour[3].

Bien qu'une partie des têtes de colonnes de Bellegarde eût devancé ses ordres, il n'y aurait cependant rien eu à redire à ces mesures, si, sans attendre même l'évacuation de Plaisance et contrairement aux instructions qui attribuaient la rive droite du Pô comme ligne de marche aux troupes de cette division, l'avant-garde de Nugent n'était entrée dès le 26 à Pizzighettone (sur la rive gauche du Pô, 16 kilomètres au nord de Plaisance à une journée de marche de Lodi), pendant que Stanissavlevich était en marche sur Brescia, et Fenner sur Treviglio.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 25 avril 1814, XIII, 3; XIII, 4.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 25 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Fenner, Mayer von Heldenfeld, Marziani, Radivojevich, aux généraux-majors Suden et Spiegel; Vérone, 25 avril 1814, IV, 189.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 26 avril, XIII, 3; XIII, 4; Venise, *Museo Civico* et *Archivio del Municipio*.

La précipitation avec laquelle s'exécutaient ces différents mouvements justifiait pleinement les observations que Grenier présenta à Bellegarde. Dans une dépêche datée de Pavie, il se plaignait au feld-maréchald « de la marche des Autrichiens qui sont littéralement sur les talons de l'armée française », et de ce que, « Nugent obligeait la division de Plaisance à marcher par la rive gauche du Pô ». Il lui rappelait enfin, en lui adressant des réclamations relatives à la date fixée pour l'entrée des Autrichiens en Piémont, que « d'après la convention additionnelle de Mantoue, les troupes autrichiennes ne devaient en tout cas paraître sur les points qu'il occupait que vingt-quatre heures après le départ de ses colonnes[1]. » De toute façon ce différent était d'autant moins de nature à donner naissance à des difficultés sérieuses, que, vingt-quatre heures plus tard, l'évacuation de Plaisance, où il ne restait plus d'ailleurs qu'un bataillon français laissé momentanément dans la citadelle, pouvait être considérée comme achevée[2].

La seule question quelque peu délicate qui restât à trancher était celle du Piémont. La solution en était néanmoins, d'autant plus certaine et d'autant plus imminente que Bentinck avait tenu à s'en mêler, et que le prince Camille avait hâte d'en finir. En joignant à sa dépêche du 1er mai le rapport du lieutenant-colonel Neumann sur sa mission à Turin, Bellegarde expose en effet à l'empereur que ce fut grâce à l'intervention de lord William Bentinck, et surtout en présence de la marche d'une colonne anglaise sur Novi, que le prince Camille se décida à signer, le 27 avril à sept heures du soir, une convention contenant 17 articles. Aux termes de cette convention, les troupes françaises des départements situés au-delà des Alpes devaient évacuer le Piémont le même jour, 8 mai, et par la même route que les troupes du général Grenier et être remplacées le lendemain par les troupes autrichiennes. Une ligne de démarcation tracée

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général Grenier au F.-M. comte Bellegarde; Pavie, 26 avril 1814, 14 ad 204. Cf. Général Grenier au vice-roi; Vigevano, 26 avril. Général Vignolle au vice-roi; Milan, 25 avril, et général Dupont au vice-roi; Paris, 26 avril 1814.

Grenier avait, dès le 25, fait arborer la cocarde blanche à l'armée d'Italie, forte au tout de 24.079 hommes, formant 4 divisions d'infanterie et une de cavalerie, et qui ramenait en France 71 bouches à feu. Le nombre des malades aux hôpitaux s'élevait à ce moment au total de 14.977 hommes.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 27 avril 1814, XIII, 3; XIII, 4. *Ibidem. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 27 avril, XIII, 38.

par les commissaires devait séparer les deux armées pendant la durée de cet armistice [1].

Aussitôt après la signature de cette convention, le prince Camille avait apporté un empressement d'autant plus grand à rendre compte de ses actes au général Dupont qu'il avait immédiatement remis le commandement militaire du Piémont au général Clément de la Roncière. La cause de cet empressement est d'ailleurs bien facile à découvrir.

Convaincu que sa présence était désormais inutile dans ce pays qu'il avait hâte de quitter, il espérait surtout que, grâce à l'expédition immédiate de cette dépêche, il recevrait plus rapidement « les passeports dont il avait besoin pour se retirer chez lui à Rome », passeports qu'il avait également demandés sans perdre une minute « au général commandant en chef les troupes alliées en Italie [2] ».

Lord William Bentinck n'avait pas, dans l'intervalle, perdu son temps à Gênes. Il lui était d'autant plus aisé de s'y rendre momentanément populaire qu'il savait bien que, si la proclamation, par laquelle il rétablissait la République Ligure, rendait à Gênes la constitution de 1797 légèrement modifiée et y installait un gouvernement provisoire elle ne liait en aucune façon ni son propre gouvernement ni les puissances continentales. Il n'ignorait pas non plus à ce moment que le vaisseau anglais *Boyne* avait jeté le 25 avril l'ancre à Cagliari, où il devait prendre à son bord et ramener dans ses États le roi Victor-Emmanuel Ier [3].

De son côté, Bellegarde continuait à déblayer le terrain

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 98. *Annexe I* à la dépêche 25 de lord William Bentinck à lord Castlereagh; Gênes, 1er mai. Convention militaire de Turin signée le 27 avril par le général comte de La Tour, le lieutenant-colonel Neumann, le général baron Clément de la Roncière et le lieutenant-colonel Delmot. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 1er mai, V, 51. Général comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Voghera, 30 avril, IV, 241. *Regio Archivio di Stato. Turin.* Sez. III. *Archivio Camerale. Registro e lettere del Governatore Generale*, etc. Le prince Camille à lord W. Bentinck ; Turin, 27 avril 1814. Le prince Camille à tous les préfets; Turin, 27 avril 1814. Voir *Annexe LXXIX.*

2. *Regio Archivio di Stato, Turin.* Sez. III. *Archivio Camerale. Registro e lettere del Governatore Generale della 27° divisione militare dal 4 marzo al 27 aprile* (*Materie Militare*). Prince Camille Borghese au général Dupont ; Turin, 27 avril 1814.

3. Cf. Lord Castlereagh à lord William Bentinck; Paris, 6 mai 1814 (Castlereagh. *Correspondence, Despatches and others Papers*, X, 14). Castlereagh désapprouve la proclamation de Bentinck aux Génois. Voir *Annexe LXXX.*

autour de lui, et, dès le 25 avril, il écrivait au général Eckhardt pour le charger « d'inviter le roi de Naples, auquel, disait-il[1], le comte de Mier avait déjà dû parler dans ce sens, à rentrer dans ses Etats avec ses troupes ». Il lui prescrivait, bien entendu, d'informer le roi de Naples que les troupes de Nugent cessaient d'être placées sous ses ordres.

Les soins et les ménagements que nécessitait encore l'état de santé de la vice-reine avaient seuls obligé le vice-roi à prolonger de quelques jours après les événements de Milan son séjour à Mantoue et en Italie.

Il lui fallait cependant, tout en continuant à ménager d'autre part les forces de la princesse encore trop incomplètement remise pour supporter les fatigues d'un long voyage, quitter cette place avant le départ des derniers bataillons français et surtout avant l'arrivée des troupes de Mayer von Heldenfeld qui devaient prendre possession de la place le 27 avril[2]. Dans l'impossibilité de se mettre directement en route pour Munich, le vice-roi décida de s'arrêter à Vérone[3] où il savait que Bellegarde ne manquerait pas de le recevoir, ainsi que sa famille, avec les égards et le respect dus à son rang et plus encore à son caractère.

Mais, avant de partir de Mantoue, il avait eu à cœur d'expliquer aux peuples d'Italie les causes de son départ, de leur adresser à eux et à ses soldats de l'armée italienne des adieux aussi pleins de tristesse que de dignité.

Sa vie politique et militaire était désormais terminée, et ce n'était déjà plus en sa qualité de vice-roi qu'il écrivait de Vérone, le 27 avril, au général Fontanelli, la belle lettre par laquelle il tenait à la fois à lui faire connaître les motifs de

1. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au général-major Eckhardt ; Vérone, 25 avril 1814 ; IV, 190.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3 ; XIII, 4.

3. *K. und K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 21 avril 1814, IV, 229 1/2. Cf. *Journal du baron von Hügel*.

« *Le* 27. — Le maréchal accompagné de toute sa suite est allé faire une visite au vice-roi qui, dans cette occasion, avait l'air calme ; ses créatures conservaient toujours encore leur petit air d'impertinence.

« *Le* 28. — Le vice-roi a rendu au maréchal sa visite. On dit qu'il partira le 30 pour se rendre à Munich. A nous voir vis-à-vis de la suite du vice-roi, personne ne pourrait hésiter un instant de nous prendre pour les battus. Nous ne savons pas profiter de nos avantages et je nommerai notre Etat actuel l'impassibilité politique. Voilà ce que c'est d'être vieux et cassé ; on devient le jouet des polissons. »

sa résolution et à le remercier des services que le général lui avait rendus[1] :

« M. LE GÉNÉRAL COMTE FONTANELLI,

« A peine étiez-vous parti de Mantoue[2] et les députés s'étaient-ils rendus auprès de moi, que la nouvelle de l'abdication du royaume d'Italie faite par l'empereur Napoléon pour lui et pour ses héritiers a fait éclater dans Milan des troubles excités par le réveil de toutes les passions et les prétentions de tous les partis. Le Sénat a été outragé et ensuite dissous. La députation a été rappelée. Les auteurs de ce mouvement, s'imaginant qu'ils pourraient se justifier en imitant ce qui avait été fait à Paris, ont établi précipitamment une régence de gouvernement provisoire et ont dépêché à Paris une autre députation chargée de porter aux souverains alliés ce qu'ils appellent les vœux du royaume, lorsque déjà d'autres villes parlent d'envoyer aussi de leur côté des députations. On avait rassemblé dans Milan beaucoup de gens soudoyés, et, comme on avait désigné Prina à leur fureur, le pauvre Prina a été leur victime. *Le général Pino a été investi du commandement de l'armée.*

« J'ai profondément gémi de voir que Milan se soit livré à des excès dont il ne pouvait retirer aucun fruit et qui ne pouvaient qu'influer désavantageusement sur les intentions des alliés à son égard. Je ne devais pas, après des scènes aussi tristes, rester plus longtemps dans le royaume, et, quelque faible que soit encore la santé de la princesse, je me suis mis en route pour Munich avec toute ma famille.

« En quittant le sol de l'Italie, j'ai publié une proclamation[3] dont je vous adresse des exemplaires pour vous et le général Bertoletti. Ne voulant être dans un pays que j'aime et que je plains le sujet d'aucune discussion, je désire que vous ne donniez plus aucune suite à l'objet de votre mission et que vous vous borniez à remettre aux souverains les lettres dont je vous avais chargé.

« Je fais encore un autre vœu : c'est que Milan trouve son

1. Le prince Eugène au général Fontanelli ; Vérone, 87 avril 1814.
2. Fontanelli avait quitté Mantoue le 17 avril, aussitôt après avoir procédé avec le vice-roi à la réorganisation de l armée italienne.
3. Il s'agit ici de la proclamation de Mantoue, en date du 26 avril.

compte dans les arrangements qui doivent fixer le sort des diverses parties de l'Italie, mais je vois avec peine qu'il n'a pas pour cela suivi la voie la plus sûre, ni la voie la plus honorable.

« Je vous prie de me donner de vos nouvelles à Munich.

« Je vous renouvelle, M. le général Fontanelli, ainsi qu'à votre collègue, l'assurance des sentiments d'estime et d'attachement que je vous ai voués et que je vous conserverai toute ma vie.

Vérone, 27 avril 1814.

« Le Prince EUGÈNE ».

Une consolation était toutefois réservée au vice-roi au milieu de ses tristesses et de ses soucis. Le jour même de son arrivée à Vérone, les vélites et les grenadiers de la garde royale, refusant de se séparer du drapeau sous lequel ils avaient combattu, en brûlaient la hampe et la soie à Vimercate, où on les avait concentrés, et ils confiaient leur aigle à leur général. C'est cette aigle qui, donnée par le général Théodore Lechi, en 1848 au roi Charles-Albert, figure actuellement dans la merveilleuse collection de l'*Armeria Reale* de Turin.

Par une de ces curieuses bizarreries si fréquentes dans l'histoire, le vice-roi, redoutant pour la vice-reine les fatigues de cette première journée de voyage, ne voulut pas la transporter d'une seule traite de Mantoue à Vérone et il s'arrêta, pour y passer la nuit, à Villafranca, peut-être dans la même maison où quarante-cinq ans plus tard, un des successeurs de l'empereur François devait remettre entre les mains d'un autre Napoléon les territoires que le vice-roi avait su conserver et défendre jusqu'à la convention de Schiarino-Rizzino.

28 AVRIL AU 30 AVRIL 1814. — **Entrée des Autrichiens à Mantoue, Brescia, Treviglio et Milan. — Mouvement de la division Nugent sur Voghera et Tortone. — Convention de démarcation de Bologne. — Départ de Murat pour Naples. — Grenier arrête ses troupes à Novare et derrière le Tessin et refuse de continuer sa marche. — Départ du vice-roi pour Munich.**— Bien que les conventions de Mantoue et de Turin, en consacrant en Italie un état de choses nouveau, conséquence inévitable de la chute de l'Empire et de la restauration des Bourbons, aient mis irrévocablement fin aux opérations militaires ainsi qu'aux difficultés de tout genre qui auraient pu être la conséquence d'une secousse aussi profonde, nous croyons utile d'exposer sommai-

rement les dernières étapes de l'armée française sur le sol italien, les incidents qui accompagnèrent la prise de possession de la Lombardie et l'occupation du Piémont par les troupes autrichiennes, de consacrer enfin pour terminer quelques lignes aux personnages les plus marquants de cette longue campagne de près de neuf mois.

Le 28 avril, pendant que l'empereur s'embarquait à Fréjus à bord de l'*Undaunted*, pendant que le vice-roi faisait à Vérone ses préparatifs de départ pour la Bavière, l'avant-garde de l'armée de Bellegarde, sous les ordres de Neipperg, entrait à quatre heures de l'après-midi à Milan par la Porta Romana, saluée par les acclamations d'une population qui ne devait pas tarder à se repentir de cet enthousiasme factice et irréfléchi. Le même jour, Mayer von Heldenfeld occupait les ouvrages de Mantoue et Fenner s'établissait avec sa division à Brescia[1].

Le 29, Marziani se portait sur Treviglio avec ordre d'être, ainsi que Radivojevich, rendu le 3 et le 4 mai à Pavie.

Vingt-quatre heures plus tard, Klenau prenait le commandement des 4 divisions qu'il devait conduire en Piémont[2].

Sur la rive droite du Pô, le général Gober se portait avec 2 bataillons d'infanterie et 1 escadron et demi de hussards le 28 sur Castel San Giovanni, le 29 sur Casteggio, le 30 sur Voghera, où le général Senitzer venant de Stradella était arrivé vingt-quatre heures avant lui à la tête de 4 bataillons et de 2 escadrons.

Le 30, le colonel Gavenda entrait avec 4 escadrons de hussards et 2 bataillons (dont l'un tiré de la colonne du général Senitzer) à Tortone, où le rejoignait presque aussitôt le général Vlasitz, qui remplaçait à la division Nugent le général Starhemberg, envoyé, comme l'on sait, en Toscane. Le général Steffanini était arrivé à la même date avec sa brigade à Plaisance où il laissa deux bataillons chargés d'y tenir garnison[3]. Enfin de Voghera, où il avait mis son quartier-général le 30, Nugent avait aussitôt envoyé à Alexandrie des officiers chargés de s'opposer à l'enlèvement de l'artillerie[3].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Sommariva ; Milan, 29 avril, III, 3, *a*. Cf. Comandini, *l'Italia nei Cento Anni del Secolo XIX*.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 28-30 avril, XIII, 3 ; XIII, 4.
3. *K und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38. Général Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Voghera, 30 avril, IV, 241.

On avait également réussi à trouver le moyen de régler, au moins provisoirement, les questions encore pendantes entre Pie VII et le roi de Naples. Grâce à l'habileté, au tact du comte de Mier, à l'influence qu'il exerçait sur Murat, au prix que celui-ci mettait à le gagner à sa cause, on avait profité de la présence à Bologne du chevalier de Lebzeltern, chargé d'affaires d'Autriche auprès du Saint-Siège, pour éviter un éclat, une rupture entre le Saint-Père et la cour de Naples. On avait, d'une part, décidé le pape qui s'était arrêté à Cesena, sa patrie, à rentrer sans plus tarder à Rome, et, d'autre part, Gallo et Mier avaient, d'un commun accord, déterminé la ligne de démarcation, qui, passant au nord de Fermo et d'Ancône, devait séparer les troupes de Bellegarde de celles de Murat[1]. Les Autrichiens allaient, aux termes de cette convention, occuper les Légations, tandis que les Napolitains s'établiraient dans les anciens départements du Musone, du Metaure et du Tronto (chefs-lieux, Macerata, Ancône et Fermo). On avait eu quelque peine à s'entendre sur la date de la mise en vigueur de cette convention; mais en fin de compte on avait amené Murat à consentir à laisser les Autrichiens entrer le 10 mai dans les Légations, et à s'engager à ce que, le 15 mai, jour fixé pour la cessation de l'administration civile napolitaine dans ces provinces, ses troupes auraient, elles aussi, achevé leur mouvement d'évacuation.

Le 29, à quatre heures du matin, après avoir ordonné aux fonctionnaires napolitains employés en Toscane, à Poerio et à Winspeare de rentrer immédiatement à Naples, Murat quittait

1. Cf. Ordre du jour du général d'Ambrosio d'Ancône, 10 mai 1814, complété par une notification du préfet Catalani, en date du 16 mai. La ligne de démarcation va sur la droite du Métaure jusqu'à l'embouchure du Capitano, longe la droite de ce cours d'eau jusqu'à hauteur d'Acqualagna, puis, de là, la droite d'un cours d'eau qui passe par Cagli, suit à partir de ce point la crête des Apennins, et rejoint ensuite la route du défilé de Furlo. Cf. *Haus, Hof und Staats- Archiv.* Rapport n° 21. Comte de Mier au prince de Metternich; Bologne, 29 avril 1814. Comte de Mier au duc de Gallo, et duc de Gallo au comte de Mier; Bologne, 28 avril 1814.

Dans un *post-scriptum* à ce même rapport du 29 avril, Mier annonce à Metternich l'arrivée à Bologne, dans la nuit du 26 au 27, de la princesse Elisa, accompagné de M. Lucchesini fils, d'une femme de chambre et d'un domestique. La princesse, voulant rester à Bologne jusqu'à l'arrivée du grand-duc, a fait demander par Gallo une autorisation de séjour à Mier, qui lui a conseillé de s'adresser à Bellegarde. Mier a, du reste, rendu visite à Elisa, qui lui a fait part de son intention de s'établir dans ses terres pour y finir tranquillement ses jours.

Bologne pour se rendre à Ancône en passant par Cesena, où il eut une entrevue avec Pie VII[1].

Avant de se séparer du comte de Mier qui restait encore à Bologne, il avait obtenu de ce diplomate la promesse qu'il ne tarderait pas à le rejoindre à Naples[2] où, grâce à la présence du représentant de l'Autriche, il tenait à prouver à son peuple qu'il n'y avait rien de fondé dans les bruits répandus par ses adversaires et que rien n'était changé à ses rapports d'amitié, à son alliance avec la cour de Vienne[3].

Mais pendant que, grâce à l'intervention de Mier, on arrivait à un semblant d'entente, à un accord momentané entre les cours de Rome et de Naples[4], de nouvelles difficultés avaient surgi entre les Autrichiens et Grenier. En raison des troubles de Milan, cet officier général avait consenti à accélérer la marche de ses colonnes, mais à condition que les Autrichiens ne dépasseraient pas les frontières du Piémont. Se basant sur les premières instructions du gouvernement provisoire en date du 17 avril[5], et, de plus en plus alarmé par la marche rapide des troupes de Nugent et par leur entrée en Piémont, il avait fait halte en avant de Novare, disposé ses troupes sur la rive droite du Tessin et informé Neipperg de son intention de conserver ces positions jusqu'à nouvel ordre. Comme il l'avait exposé au vice-roi dans sa dépêche du 26 avril[5], afin de se con-

1. Voir *Annexe LXXXI.*

2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Général-major Eckhardt au F.-M. comte Bellegarde ; Bologne, 29 avril 1814, IV, 236. Après avoir rendu compte du départ du roi pour Ancône, Eckhardt ajoutait :

« Les troupes napolitaines sont en marche. La division Carascosa est arrivée ici, et, le 14 mai, les départements du Reno et du Rubicon (Bologne et Forli) seront entièrement évacués. *Dans les villes, on regrette le roi de Naples, et on dit tout haut qu'on ne veut pas du gouvernement pontifical.* »

Cf. *Regio Archivio di Stato, Naples,* 1056. *Amministrazione delle Marche.* 30 avril. Ordre de marche de la division d'Ambrosio de Bologne à Macerata, où la 1re brigade arrivera le 10 mai, et à Loreto, où la 2e brigade sera rendue le 11. Cf. Murat à Zurlo ; Bologne, 28 avril 1814.

3. « Je crois, écrivait Mier à Metternich (dépêche 21 du 29 avril P. S. 3), que mon arrivée dans cette ville (Naples) tranquillisera les esprits effrayés du retour des Bourbons en France, et *qui craignent leur rentrée à Naples.* On fait courir à ce sujet les bruits les plus absurdes dans la capitale du royaume. »

4. *Regio Archivio di Stato, Modene. Archivio Estense Tassoni.* Testi avait bien jugé la situation de Murat, lorsque, écrivant à Tassoni, le 4 mai, de Milan, il lui disait :

« Pour ce qui est du roi de Naples, je ne crois pas qu'il y ait lieu de voir l'avenir en rose. Malgré son *fameux traité d'alliance*, je crains fort pour lui que les alliés peu satisfaits de sa conduite ne tiennent pas la parole donnée. D'ailleurs, il est déjà rentré à Naples, et n'a laissé qu'une division dans la Romagne. »

5. Cf. Général Grenier au prince Eugène; Vigevano, 26 avril. D'après ces

former aux ordres du gouvernement de Paris, il désirait conclure un nouvel armistice avec Bellegarde et proposait de prendre pour ligne de l'armée française, qu'il aurait cantonnée sur les deux rives du Pô et qui aurait ainsi occupé le Piémont, la rive droite du Tessin jusqu'à son embouchure dans le Pô, sur la rive gauche de ce fleuve, et sur la rive droite, en avant d'Alexandrie, la rive gauche de la Scrivia[1].

Malgré la demande que Grenier lui avait adressée quatre jours auparavant, malgré tout son désir de témoigner à son ancienne armée son attachement et sa reconnaissance, le vice-roi, redevenu simple particulier, n'ayant plus aucun caractère officiel, n'avait pas cru possible de se rendre au vœu exprimé par Grenier et d'intervenir entre lui et Bellegarde. Dès le 30 au matin, il s'était d'ailleurs éloigné à tout jamais de ce pays qu'il aimait tant, de ce pays sur lequel il avait régné pendant neuf ans. Quittant Vérone en compagnie de la vice-reine, il avait pris avec elle la route de Munich, le chemin du calme exil dont la tendresse de la princesse Auguste, l'amitié touchante et dévouée de son beau-père, le respect et la vénération des populations, l'admiration et l'estime de tous les Souverains de l'Europe, allaient s'efforcer d'adoucir la tristesse et l'amertume.

MAI-JUIN 1814. — **Modification à l'ordre de bataille du corps de Klenau. — Bubna commandant militaire du Piémont. — Rentrée de Murat à Naples, le 2 mai. — Convention d'Ajaccio, 5 mai. — Evacuation du Piémont, 9 mai. — Bellegarde commissaire plénipotentiaire de l'Autriche. — Le traité de Paris et la proclamation d'annexion du 12 juin 1814. — Dissolution de l'armée italienne (18 juin). — Licenciement de l'armée française d'Italie (20 juin).** — En présence des réclamations de Grenier, Bellegarde avait cru utile de modifier, non pas le tableau de marche, mais l'ordre de bataille du corps de Klenau. Afin de donner plus d'indépendance à chacune des divisions, on décida d'attribuer à chacune d'elles une brigade de ligne et une brigade légère. D'autre part, en même temps qu'on prescrivait à Klenau d'entrer en Piémont

instructions adressées au vice-roi et ouvertes par Grenier, l'armée d'Italie aurait dû rester en Italie jusqu'à la paix définitive. Voir *Annexes LXXXII* et *LXXXIII*.

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 30 avril, XIII, 3; XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Milan, 29 avril, IV, 230. Général Grenier au F.-M.-L. comte Neipperg; Novare, 29 avril 1814, IV ad 230. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur d'Autriche; Vérone, 1er mai, V, 1 *b* et *c*.

le 4 mai, on avait déterminé les points vers lesquels devaient se diriger les différentes divisions. Celle de Neipperg allait à Turin, celle de Marziani à Verceil et celle de Fenner à Novare; mais cette dernière devait attendre à Milan l'arrivée du corps de réserve. Radivojevich, qui suivait les autres divisions, restait à Lodi et à Pavie jusqu'à ce que la route devînt libre [1]. Enfin, deux jours plus tard, le 3 mai, Bellegarde mandait à Klenau que le feld-maréchal-lieutenant comte Bubna était nommé gouverneur militaire du Piémont [2].

Dans l'intervalle, Bentinck, mis au courant des événements de Milan, avait envoyé le lieutenant-général Mac-Farlane avec l'ordre d'employer, comme nous l'avons dit, tous les moyens de persuasion et de conciliation afin de calmer l'effervescence des esprits, d'engager tous les partis à attendre avec calme et tranquillité la décision des puissances alliées sur le sort futur du pays et de rester en permanence auprès de la régence provisoire jusqu'à la réception de la réponse des puissances [3].

Les événements se précipitaient du reste. Les Napolitains évacuaient la Toscane; Napoléon arrivait le 3 mai au soir en vue de l'île d'Elbe et débarquait le lendemain à Porto-Ferrajo pendant que Victor-Emmanuel faisait voile de Cagliari à Gênes et que Murat rentrait le 2 mai à Naples où les acclamations enthousiastes de la foule, satisfaite momentanément par quelques mesures qu'il venait de prendre, lui faisaient un instant oublier sa tristesse et ses préoccupations, ses remords et ses soucis [4].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 3; XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. comte Klenau; Vérone, 1er mai, V, 2.
2. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. comte Klenau; Vérone, 3 mai, V, 14.
Le Piémont devait être occupé par des divisions tirées de l'armée autrichienne du sud de la France, chargées de relever dans ce pays les divisions de Bellegarde qu'on ne croyait pas pouvoir immobiliser, et dont on avait besoin dans le reste de l'Italie.
3. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Lord William Bentinck au F.-M. comte Bellegarde; Gênes, 1er mai 1814 (Feld-Acten Sommariva), III, 3 *f.*
Cf. *Journal du baron von Hügel :*

« *Le* 9 *mai*... Le lieutenant-général Mac-Farlane se trouve ici (à Milan); lui, de concert avec Wilson, travaille l'esprit public et fait croire aux membres du gouvernement provisoire qu'ils sont une espèce de souverains. »

4. *Archives della Societa Napoleatana di Storia Patria. Diario de Nicola.*
« Le roi fait son entrée à Naples à midi, en voiture découverte avec la reine et le prince Achille au milieu de l'enthousiasme général. »

Au moment même où on abolissait le Code Napoléon en Toscane et à Gênes, pendant qu'on remettait le 4 mai la citadelle de Plaisance aux Autrichiens [1], il avait fallu prendre d'urgentes mesures de précaution indispensables pour étouffer dans le germe des manifestations dont l'explosion aurait pu compromettre le réalisation des projets, auxquels les puissances avaient donné la préférence, ou retarder tout au moins la reconstitution d'un état de choses auquel l'Autriche attachait tant de prix et qui devait l'indemniser, croyait-elle, de tous ses sacrifices. C'est ainsi que, en raison de l'attitude, manifestement hostile au rétablissement du pouvoir temporel et du gouvernement pontifical, des habitants de Bologne qui ne cachaient en aucune façon les regrets que leur causait la disparition de l'administration napolitaine, Bellegarde avait jugé indispensable de diriger au plus vite sur cette ville 4 bataillons et 2 escadrons placés sous les ordres du général Eckhardt [2].

On était d'ailleurs si peu sûr des troupes de l'armée italienne, on sentait si bien qu'il eût été imprudent de compter sur leur fidélité et leur dévouement au régime que l'on se proposait de rétablir, que, à la veille d'occuper le Piémont, au moment où la résistance et les scrupules de Grenier devaient s'incliner devant les ordres du gouvernement français [3] et où l'avant-garde de Neipperg se disposait à entrer à Novare le 7 mai [4], Bellegarde avait cru prudent de défendre au général Mazzucchelli de mettre des troupes italiennes en Piémont [5].

Le 7 mai, le jour même où le prince Eugène appelé en France par les dépêches de l'Impératrice Joséphine arrivait à Paris quelques jours avant la mort de sa mère, Pie VII partait de Cesena pour se rendre à petites journées par Ancône, Loreto et Macerata à Rome, où il faisait son entrée triomphale le 24 [6].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 3 mai, XIII, 3 ; XIII, 4.

3. Cf. Dépêches du général Dupont au prince Eugène ; Paris, 26 avril 1814.

4. *Regio Archivio di Stato, Milan Appendice Storia*, 48. Préfet du département de l'Agogne au président du gouvernement provisoire ; Novarre, 7 mai 1814.

5. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général Mazzucchelli ; Vérone, 5 mai 1814, V, 27.

6. Cf. *Regio Archivio di Stato, Modene. Archivio Estense Tassoni. Busta*, n° 2. *Lettere private del Senatore Carlo Testi incaricato della divisione delle Relazioni estere del Regno d'Italia al barone Giulio Cesare Tassonni, incaricato d'affari Italiano presso la Confederazione Svizzera ;* Milan, 2 juin 1814.

Dès le 8 mai, Bellegarde et Bubna avaient installé leurs quartiers-généraux, le premier à Milan, le second à Turin.

Vingt-quatre heures plus tard, les troupes françaises évacuaient Alexandrie, la citadelle de Casal et le fort de Bard[1], et l'armée d'Italie se mettait en marche pour rentrer en France en quatre colonnes et passer les Alpes sur quatre points : le col de Tende et le comté de Nice, le Val de Stura et le col de la Madeleine, la route de Fenestrelle et le mont Genèvre et enfin le mont Cenis. Le parc d'artillerie de l'armée se rendant à Valence suivit cette dernière route[1].

Quelques jours auparavant, le 5 mai, le major-général Montrésor envoyé en Corse par Bentinck avait conclu avec le général César Berthier une convention aux termes de laquelle la Corse était remise en dépôt entre les mains des Anglais[2].

Le sort de l'Italie était bien près d'être tranché au moment où, vingt-quatre heures après son arrivée à Milan, Bellegarde recevait le 9 mai[3] la visite d'une députation des collèges électoraux, où le président de ces collèges, le comte Giorio, le priait dans son allocution de transmettre à l'empereur d'Autriche le vœu unanime des Italiens qui suppliaient les puissances alliées de reconnaître l'indépendance politique de leur pays. La réponse de Bellegarde n'avait dû laisser que peu

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, etc., XIII, 38.
Voir *Annexe LXXXIV*.

2. *Record Office*, *Foreign Office*, *Sicily*, V° 98. Dépêche 27. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Gênes, 10 mai 1814.

3. Cf. *Journal du baron von Hügel :*

« Le 9 mai... Toute la population de Milan a pris une cocarde blanche et rouge et forme le parti de l'indépendance du Milanais et veut qu'il ne soit pas réuni à un grand Etat. En leur donnant un prince de notre maison, toutes les difficultés s'aplaniraient et en y réunissant la Savoie et le Piémont qui ne veulent pas de leur roi actuel, on formerait un état intermédiaire qui pourrait nous être de la plus grande utilité. »

Et il ajoute :

« *Le* 10... Tout ce que je vois se faire ici me prouve dans quel état de faiblesse et d'impuissance se trouve notre Etat. Nous ne savons ce que nous voulons ou plutôt nous ne voulons rien. La vieillesse est une maladie à laquelle on n'échappe pas ; mais comme il y a des belles vieillesses, il y en a aussi de bien laides. »

Le lendemain 11, il renchérit encore par ce qu'il vient d'écrire :

« Tous les partis travaillent. On nous fait le reproche que le nôtre est inactif. On a bien tort de le dire. *Le nôtre est le parti de la destruction par la vieillesse* et tout le monde est à même de voir avec quelle rapidité il fait des progrès. »

d'espoir aux Milanais. Il s'était borné à déclarer au comte Giorio que, « bien que leurs désirs fussent déjà connus, il se ferait un devoir d'en informer à nouveau l'empereur. Il était certain, du reste, que les souverains alliés qui avaient déjà tant fait pour le bonheur de tant de peuples tiendraient largement compte des mérites et des vertus des Italiens et s'efforceraient de faire oublier à l'Italie les malheurs immérités, les rudes épreuves qu'elle avait si courageusement supportées ». Il leur conseillait toutefois d'attendre avec calme et dignité la décision des puissances.

Leur attente ne devait pas être de longue durée.

Dès le 13 mai, en effet, l'empereur d'Autriche faisait connaître au comte Ugarte que, « à la suite d'un accord intervenu avec les puissances alliées, l'incorporation de la Lombardie tout entière et des anciens Etats de Venise avait été décidée en principe ».

Le 25 mai, Bellegarde, qu'un autre rescrit de l'empereur François, également en date du 14 mai, venait de nommer commissaire plénipotentiaire autrichien dans ces mêmes provinces, lançait une proclamation, la première qui ait paru surmontée de l'aigle à deux têtes, et qui, n'ayant d'autre but que de préparer le pays à l'acte définitif de son annexion, laissait encore un semblant d'existence à la régence provisoire dont Bellegarde prenait la présidence, mais qui prononçait la dissolution immédiate du Sénat, du Conseil d'Etat et des collèges électoraux.

Cinq jours après cette proclamation, le traité de Paris attribuait à l'Autriche, la Lombardie, les Etats de terre fermé de la République de Venise et les Légations pontificales de Bologne et de Ferrare.

Douze jours plus tard, une proclamation de Bellegarde faisait connaître aux Lombards « l'heureuse destinée qui les attendait », l'annexion définitive de leur pays à l'empire d'Autriche.

Enfin, le 18 juin, l'armée italienne avait cessé, elle aussi, d'exister. Bellegarde envoyait à Sommariva l'ordre de supprimer le ministère de la Guerre et de former avec les troupes italiennes 4 régiments d'infanterie, 4 bataillons d'infanterie légère (chasseurs) et 1 régiment de chevau-légers[1].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Milan, 18 juin 1814 (Feld-Acten Sommariva), III, 3 *r*.

Les généraux Villatta et Mazzucchelli furent désignés pour faire partie de la

L'armée française d'Italie ne devait survivre que quarante-huit heures aux régiments, qui avaient si longtemps et si glorieusement combattu à côté d'elle. Elle fut, à son tour, dissoute le 20 juin 1814.

C'en était fait des rêves d'indépendance de l'Italie, des promesses de reconstitution de l'ancienne république de Gênes, de ces promesses que Bentinck n'avait pas craint de renouveler; c'en était fait des grandes espérances et des vastes projets de Murat.

1er AU 11 JUIN 1814. — **L'expédition du général Milutinovich et l'annexion de Cattaro à l'Autriche.** — En jetant un coup d'œil sur la carte d'Europe remaniée par le traité de Paris, Metternich avait le droit d'être fier de son œuvre, de s'enorgueillir des résolutions qu'il avait, en réalité, imposées à son souverain. Moins d'un an lui avait suffi pour restituer à l'Autriche son ancien rang parmi les nations, pour reconstituer le vieil Empire. Grâce à sa merveilleuse habileté bien plus qu'aux talents militaires de Schwarzenberg et de Bellegarde, la monarchie autrichienne sortait plus grande et plus puissante d'une crise qui avait failli compromettre son existence. Le traité de Paris venait de régler momentanément les questions qui tenaient à cœur à la cour de Vienne, à l'exception d'une seule, secondaire il est vrai, presque insignifiante même si l'on ne considère que la faible étendue du territoire qui aurait pu devenir plus tard l'objet du litige, mais qu'il importait de ne pas laisser en suspens, afin d'empêcher que, malgré ses proportions restreintes, elle ne provoquât quelque nouveau conflit et ne servît de prétexte à la rupture d'un équilibre d'autant plus instable qu'on avait dû l'établir avec quelque précipitation et que le temps n'avait pu encore en consolider les assises. Il fallait, par conséquent, en finir au plus vite avec les Monténégrins, et parachever la conquête ou l'incorporation de la Dalmatie par la prise de possession violente ou l'occupation pacifique des bouches de Cattaro.

Le tact et l'énergie du général Milutinovich allaient d'ailleurs

commission de réorganisation dont les travaux étaient achevés fin juillet 1814 et l'on procéda aussitôt à la constitution des quatre régiments de ligne, nos 13, 23, 38 et 43 dont les feld-maréchaux-lieutenants Wimpffen, Mauroy de Merville et Prohaska et le général-major Paar devinrent les propriétaires. Ces régiments devaient se former : un à Côme, deux à Brescia et le quatrième à Montechiari. Les centres de formation des quatre bataillons d'infanterie légère étaient Bergame pour deux d'entre eux, Varese pour le troisième, et Casalmaggiore pour le quatrième.

dissiper en quelques jours le petit nuage noir qui menaçait d'obscurcir un coin de l'horizon politique que le chancelier d'Autriche se flattait d'avoir rasséréné pour longtemps.

La solution de cette question des bouches de Cattaro était d'autant plus nécessaire et plus urgente que, comme nous avons eu le soin de le faire remarquer, une première tentative entreprise vers la mi-mars par le général Milutinovich avait échoué par suite de l'insuffisance des moyens dont il disposait et de l'absence des concours qu'on lui avait fait espérer.

Depuis cette époque, l'anarchie n'avait fait que croître en Albanie, et l'animosité des Monténégrins contre les partisans de l'Autriche avait pris, à partir de ce moment, un caractère qui ne laissait pas d'être sérieusement inquiétant. En raison même de la surexcitation générale des esprits, il eût été dangereux de s'exposer à un insuccès dont les conséquences auraient gravement compromis la situation et le prestige de l'Autriche. On s'était, par suite, décidé à temporiser tant dans l'espoir d'arriver à une entente amiable qu'afin de réunir à Raguse les forces nécessaires pour obliger les Monténégrins à renoncer à leurs projets et à leurs prétentions. Dans le courant du mois d'avril et de mai, Milutinovich avait été à cet effet rejoint à Raguse par deux bataillons des Confins militaires (1er Ottochaner et 2e Banal) par quelques petites embarcations armées en guerre et par la goëlette autrichienne la *Nina*. Vers la fin de mai, les persécutions auxquelles étaient en butte les partisans de l'Autriche, les violences que les Monténégrins exerçaient plus particulièrement contre les trois communes soumises à l'Autriche, de Perasto, de Dobrota et de Perzagno (dans le golfe même de Cattaro) avaient augmenté à un tel point qu'il était désormais impossible de tolérer la continuation d'un semblable état de choses. Pour sauvegarder aux yeux des populations le prestige de l'Autriche[1], il fallait intervenir vigoureusement et agir sans plus tarder. On ne pouvait plus se contenter d'une simple protection accordée à ces trois communes. Il importait d'autant plus d'activer la conquête des bouches du Cattaro que des symptômes des plus graves commençaient

1. *K. und K. Kriegs-Archiv.* Capitaine Wolter. *Journal vom 1ten bis 11ten Juni über die Expedition und Besetzung der Bocche di Cattaro.* Relation du capitaine Wolter, en date du 6 juillet 1814 (Feld-Acten Tomasich), XIII, 1.

« Plusieurs notables de ces communes arrivés auprès du général Milutinovich lui avaient déclaré que, si on ne les secourait pas de suite, comme on le leur avait promis, ils feraient appel à la Turquie. » Cf. *Ibidem*, *Dalmatien*, VI, 27 *d*.

à se manifester même dans les territoires occupés par l'Autriche et que deux des compagnies de Szluiner, qui avaient quitté le service de la France avec armes et bagages, venaient même de se mutiner à Ragusa Vecchia.

Le 3 juin 1814 après avoir immédiatement réprimé cette dangereuse tentative des Szluiner, Milutinovich informé, qu'il y avait eu la veille des conflits sanglants entre les Monténégrins et les Boccheses fidèles à l'Autriche, concentra à Ragusa Vecchia un peu plus de 4 bataillons d'infanterie des Confins militaires, représentant un effectif total de 3.600 hommes[1], embarqua son artillerie, ses munitions, son troupeau et ses vivres, auxquels il ne pouvait, faute de moyens de transport, faire suivre la route de terre. Pour ne pas laisser aux Monténégrins le temps de se reconnaître et de se préparer à la résistance, il résolut de se porter au plus vite sur Castelnuovo, petite ville située en face de l'entrée même des Bouches.

Afin de de pas être arrêté à hauteur des Catene (étroit canal qui fait communiquer le golfe de Cattaro avec la baie de Teodo), il plaça à bord de la flottille un petit détachement de 5 compagnies du 1er régiment Banal. Après avoir réussi à pénétrer dans les bouches et à doubler la batterie de Porto Rose (en face de Castelnuovo, sur la pointe ouest de la presqu'île qui forme l'une des rives des Bouches et sépare la baie de Téodo de la mer) cette flottille devait envoyer sous escorte de quelques embarcations armées les transports de vivres à Castelnuovo. Pendant ce temps, le reste de l'escadrille avait ordre de naviguer, de conserve avec les petits bâtiments sur lesquels se trouvaient les 5 compagnies, vers les Catene, d'enlever la batterie élevée à l'entrée de ce canal, de bloquer le golfe de Risano (partie nord-ouest des Bouches), d'y rassembler les barques dont les troupes avaient besoin pour traverser les Catene, et de débarquer enfin dans le golfe même de Cattaro les 5 compagnies que Milutinovich désirait voir occuper au plus vite Perasto et le fortin élevé près de cette localité, Dobrota et Perzagno. En même temps, il avait ordonné au major Dabovich, originaire des Bouches de Cattaro, de s'embarquer avec 2 compagnies du régiment Banal et 2 canons de montagne, de prendre possession de Budua et de San Stefano (Budua à environ 20 kilomètres sud de Cattaro,

1. 26 compagnies d'infanterie : 6 de Liccaner, 6 d'Ottocaner, 8 du régiment Banal, 4 du régiment Bandérial et 2 de Szluiner. Il laissait à Raguse 4 compagnies du régiment Banal.

San Stefano 6 kilomètres sud de Budna) et de se relier avec Cattaro par Gorovic (dans la montagne au nord de Budua à mi-chemin entre Budua et Cattaro[1]).

Malgré les vents contraires qui retardèrent le départ de la flottille et l'empêchèrent de prendre la mer avant le 6 au soir[2], le service des avant-postes avait été si bien fait par les deux compagnies du régiment Banderial, chargées de priver les Monténégrins de la faculté de correspondre avec Raguse, que, malgré les intelligences qu'ils avaient dans le pays, ils ne purent avoir connaissance ni de la concentration qui s'était opérée à Ragusa-Vecchia, ni des projets de Milutinovich.

Le 7 au matin, le général autrichien, à la tête des 19 compagnies qui lui restaient, commença son mouvement sur Castelnuovo, et, passant par le couvent de Priedvoje (11 kilomètres est de Ragusa-Vecchia), pénétra sur le territoire turc à hauteur de Debeli-Brigh. Après une marche forcée des plus pénibles de treize heures, il s'établissait sur les hauteurs qui dominent Castelnuovo[3]. Son avant-garde avait enlevé, chemin faisant, et sans brûler une amorce, les petits postes des Boccheses et des Monténégrins.

Dans la nuit du 7 au 8, à deux heures du matin, la tête de colonne arrivait à hauteur de l'avant-garde et campait sur les hauteurs qui dominent Castelnuovo, couverte par 2 compagnies

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal vom 1ten bis 11ten Juni über die Expedition und Besetzung der Bocche di Cattaro*, Capitaine Wolter (Feld-Acten Tomasich), XIII, 1, 3 juin 1814.

« Le major (en retraite) Dabovich, ayant affirmé qu'il lui suffirait de se montrer à Budua (sud de Cattaro) avec quelques soldats autrichiens pour que toute la population se joignît à lui, et qu'il arriverait sans obstacle à Gorovic et à la Trinita, se rendra par mer à San Stefano (sud de Budua), dès que le vent sera favorable, avec ordre d'occuper d'abord San Stefano, puis Budua, d'y laisser des garnisons suffisantes, et de se porter avec le reste de son monde et les habitants armés sur la Trinita, mais de ne pas renvoyer les bateaux avant d'avoir pris solidement pied et d'avoir sa retraite assurée.

« Une autre colonne de 5 compagnies du régiment Banal partira dix heures plus tard avec la flottille, l'artillerie et les transports de vivres et entrera dans le canal de Cattaro jusqu'aux Catene. Si cette colonne est inquiétée en route par la batterie de Porto-Rose (entrée est des *Bocche*), elle devra l'enlever, continuer ensuite sa route, prendre la batterie de Catene, mettre 2 canonnières devant Risano (nord des *Bocche*) pour surveiller les habitants et occuper Perasto, Dobrota et Perzagno.

« Les autres troupes se porteront sur Cattaro par la voie de terre. »

2. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal vom 1ten bis 11ten Juni über die Expedition und Besetzung der Bocche di Cattaro* (capitaine Wolter). Feld-Acten Tomasich), 6 juin, XIII, 1.

3. *Ibidem*, 7 juin, XIII, 1.

de Liccaner sous la conduite du lieutenant-colonel Marevich qui descendirent vers les murs de la ville.

Précédée par la *Nina*, la flottille avait réussi à franchir sans encombre le canal de Porto Rose. Elle avait enlevé les batteries qui défendaient la passe et était venue presque au même moment s'embosser devant Castelnuovo, face à la maison du capitaine du district avec lequel le colonel était précisément en train de conférer en vue d'obtenir la reddition de Castelnuovo et des forts Mare et Spagnuolo. Wasso Giurassovich essaya vainement de gagner du temps. Le colonel refusa d'écouter ses doléances et donna en sa présence l'ordre de faire sauter les portes. Cette menace suffit pour triompher des scrupules de Giurassovich qui s'empressa de laisser pénétrer les Liccaner dans la ville. Sans se laisser arrêter par quelques coups de fusil tirés par des Monténégrins embusqués dans les premières maisons, une demi-compagnie occupa sans coup férir le fort Mare pendant qu'une autre demi-compagnie, qui avait forcé Giurassovich à marcher avec elle, faisait capituler le fort Spagnuolo (ou Spaniola).

Après avoir laissé à Castelnuovo et dans les forts les 4 compagnies du régiment Banderial, chargées de couvrir ses derrières, Milutinovich donna l'ordre de se remettre en marche. Il commença par envoyer sur les hauteurs deux compagnies de Szluiner qu'il chargea de flanquer la colonne principale et de se relier avec elle du côté de Bianca, et à six heures du matin, on reprenait la marche dans l'ordre suivant : A l'avant-garde, trois compagnies du régiment Banal, puis le bataillon d'Ottocaner ; à l'arrière-garde le bataillon Liccaner. Trois compagnies du régiment Banal bordaient le canal en se tenant à la même hauteur que la flottille. On avait à peine marché pendant un quart d'heure que l'avant-garde reçut des coups de fusil. Se déployant en tirailleurs, elle détacha une compagnie à gauche sur les hauteurs pour se relier plus à gauche avec les deux compagnies qu'on avait fait passer par la montagne et à droite avec les trois compagnies qui flanquaient la flottille.

On déborda de la sorte la position des Monténégrins et des Risanotes qu'on attaqua de front et que la flottille canonna.

Grâce aux feux que celle-ci dirigea sur leur gauche et, à la valeur des troupes de Milutinovich, les Monténégrins, débusqués de position en position finirent par céder, et par se replier, suivis de près par les Autrichiens, jusqu'aux Catene où Milutinovich arrêta ses troupes très éprouvées par les fatigues de la marche et les efforts que leur avait coûtés le combat

qu'elles venaient de livrer. Pendant ce temps, la flottille ouvrait le feu contre la batterie que les Monténégrins avaient élevée sur la rive opposée des Catene, la réduisait bientôt au silence et rassemblait aussitôt toutes les barques qu'on put trouver[1].

Le 9 au matin, la colonne autrichienne traversait le canal. Pendant qu'une compagnie allait occuper le fort de Perasto, pendant qu'on transportait en bateau le bataillon d'Ottocaner à Dobrota, et qu'on détachait le bataillon de Liccaner sur Cattaro, le reste de la colonne poussait sur Perzagno, y arrivait à dix heures et reprenait peu après sa marche, après avoir laissé en réserve 2 demi-compagnies du bataillon Banal et 2 des Szluiner que devait rejoindre dans l'après-midi un dernier échelon formé de 3 compagnies du bataillon Banal. Lorsque les 2 bataillons de Liccaner et d'Ottocaner, débouchant l'un du côté de Perzagno, l'autre du côté de Dobrota, parurent à proximité de Cattaro, les Monténégrins essayèrent de les arrêter d'abord par leurs feux, puis par une attaque générale exécutée avec tant d'énergie qu'il ne fallut pas moins de deux heures pour les rejeter dans la ville.

Cet échec n'était cependant pas encore assez significatif pour décider les Monténégrins à renoncer à la lutte. Quelques heures plus tard, un peu après quatre heures de l'après-midi, ils ressortaient de nouveau de Cattaro pendant que d'autres bandes garnissant les hauteurs faisaient pleuvoir sur les flancs des troupes autrichiennes une grêle de balles et de rochers. L'épuisement de ses troupes ne permettait pas à Milutinovich de s'engager à fond. Obligé de les ménager et de donner à sa réserve, composée des compagnies qui avaient été le plus fortement éprouvées au cours des journées précédentes, le temps de le rejoindre, Milutinovich se contenta, dans le principe, de tenir bon sur les positions qu'il avait choisies, jusqu'au moment où, à la tombée de la nuit, ses réserves débouchant sur les hauteurs en délogèrent les Monténégrins et les obligèrent vers dix heures du soir à se retirer sur Cattaro après avoir laissé environ 200 des leurs sur le terrain[2].

Le métropolite monténégrin n'avait pas attendu la fin de cet engagement pour essayer d'entamer des négociations et

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal vom 1ten bis 11ten Juni über die Expedition und Besetzung der Bocche di Cattaro* (Capitaine Wolter; Feld-Acten Tomasich), 8 juin, XIII, 1.
2. *Ibidem*, 7 juin, XIII, 1.

proposer, dans le seul but de gagner du temps, un armistice que Milutinovich se garda d'accepter. Pour mieux faire comprendre aux Monténégrins qu'il se refusait à tout arrangement, il fit, au contraire, débarquer les 4 mortiers qu'il possédait, procéda à leur mise en batterie et commença le bombardement vers trois heures du matin (nuit du 9 au 10 juin). Quelques coups de canon suffirent pour décider le métropolite à céder et à s'engager à remettre aux Autrichiens Cattaro et toute la partie de la province encore occupée par ses bandes. Il ne lui fallut cependant pas moins de près de vingt-quatre heures pour obliger ses hommes à respecter l'engagement qu'il venait de prendre.

Ce fut seulement le 11 juin que le Métropolite évacua Cattaro dont les Autrichiens prirent immédiatement possession.

La capitulation de Cattaro arrivait à point nommé pour dégager les 2 compagnies avec lesquelles le major Dabovich avait espéré pouvoir s'emparer de Budua. Trompé par de faux rapports, obligé de s'enfermer dans le fort aussitot après son débarquement à San Stefano, cerné de tous côtés, manquant de vivres et de munitions, il était sur le point de succomber lorsque le Métropolite, forcé de repasser la frontière, rappela à lui les bandes de Monténégrins qui le bloquaient[1].

Sir John Gore avait reçu, entre temps, le 8 juin, l'ordre de son gouvernement, de remettre à l'Autriche toutes les îles dalmates occupées par les Anglais depuis le 3 octobre 1813[1].

La conquête de la Dalmatie était achevée. La capitulation de Cattaro avait mis fin aux hostilités, et l'Autriche était désormais maîtresse de tous les territoires qui, sur la rive orientale de l'Adriatique, avaient pendant quelques années appartenu à la France.

Si, avant de terminer cette étude dans laquelle, à l'aide de tous les moyens en notre pouvoir et des recherches les plus minutieuses faites dans les archives de France, d'Autriche, d'Angleterre et d'Italie, nous nous sommes efforcé d'arriver

1. *K. und K. Kriegs-Archiv. Journal des Kriegs in Dalmatien.* Généraux Tomasich et Milutinovich, 1er, 2, 8, 10, 12 juin, XIII, ad IV, 94 et 95. Major Tursky, *Skizze des Feldzuges in Dalmatien* (Feld-Acten Tomasich), XIII, 2. *Journal vom 1ten bis 11ten Juni über die Expedition und Besetzung der Bocche di Cattaro* **(capitaine Wolter), XIII, 1.**

[illegible]

[illegible] difficultés augmentées encore par l'état sanitaire et moral assez précaire de ses troupes, par les tiraillements, les rivalités, les jalousies des chefs des deux autres armées alliées, par la suspicion dans laquelle son entourage immédiat tenait le roi de Naples, par la nécessité d'éviter des conflits dont l'acuité croissante aurait amené une rupture préjudiciable aux intérêts que l'Europe poursuivait, au but final qu'elle ne pouvait atteindre que par une action commune, enfin et par-dessus tout par l'absence de pouvoirs lui permettant d'imposer ses volontés à ceux qui auraient dû lui être subordonnés, et d'exercer réellement et virtuellement le commandement en chef des armées alliées opérant en Italie.

Nous ne reviendrons pas ici sur la bataille du Mincio, sur laquelle nous croyons avoir suffisamment insisté précédemment. Nous n'examinerons pas davantage la question de savoir s'il était sage ou dangereux, nécessaire ou inutile d'employer tant de monde au blocus de places qui toutes résistaient encore au

moment de la signature de l'armistice. Nous nous bornerons à dire, en passant, que, même si l'on laisse de côté les considérations politiques, on peut à bon droit reprocher à Bellegarde l'inaction absolue de son armée depuis la bataille du Mincio, cette immobilité, cette passivité complète dans laquelle il se complut, alors que lui-même reprochait si vivement à Murat de ne pas faire preuve de plus d'activité, alors qu'il se refusait péremptoirement à appuyer, à faciliter par de simples manœuvres les opérations qu'il aurait voulu voir le roi de Naples entreprendre sur la rive droite du Pô.

Bellegarde était un homme de guerre trop expérimenté pour ne pas savoir que, comme Napoléon l'avait dit et démontré si souvent, « *les tâtonnements, les mezzo-termini perdent tout à la guerre.* » Il n'ignorait pas non plus que, « quand on ne fait que se défendre, on court des chances sans rien obtenir ».

Et cependant, il resta sur la défensive la plus stricte et la plus passive pendant les deux derniers mois de la campagne. En d'autres circonstances, Bellegarde n'aurait jamais pris une pareille résolution, une résolution qui ne pouvait qu'enhardir son adversaire, un parti qui est généralement le propre des généraux médiocres et irrésolus agissant sans principes et sans plans. Il était, il est vrai, encore imbu de l'esprit du fameux conseil aulique de la guerre, de ce conseil dont il n'avait abandonné la présidence que pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Mais, en réalité, son inaction était la conséquence d'instructions qu'il avait dû recevoir avant de quitter Vienne, instructions dans le genre de celles données en 1812 au corps auxiliaire de Schwarzenberg, de considérations politiques qui primaient tout à ce moment, du fait que le sort de l'Europe ne pouvait se décider sur le théâtre secondaire de guerre qu'était l'Italie, du fait que, en prévision d'événements qu'il était sage de prévoir, la cour de Vienne tenait à ménager une armée qu'elle attachait un grand prix à voir rester assez forte et assez nombreuse pour être en mesure de faire face à toutes les éventualités, et de suffire à la tâche que pouvaient lui imposer la reconstitution et la restauration de la domination autrichienne dans le nord de la péninsule italienne.

Bellegarde avait, dès le premier jour, envisagé avec calme, avec résignation, les difficultés d'un commandement que son dévouement à son souverain et son patriotisme lui avaient fait un devoir d'accepter. Il était, et c'est là ce qu'il importe de reconnaître et de proclamer, du petit nombre de ces fidèles et

loyaux serviteurs qui n'hésitent pas à faire à leur patrie et à leur souverain le sacrifice de leur personne et de leur gloire et qui ne tiennent aucun compte de leur intérêt particulier, lorsqu'il s'agit de la grandeur et du salut de leur pays. Rien, du reste, ne peint mieux la noblesse de caractère de Bellegarde et l'élévation de ses sentiments que ses quelques lignes extraites d'une lettre qu'il écrivait peu de temps après la signature du traité de Paris :

« Par le fait, les tergiversations du roi de Naples ne nous ont pas fait de mal, puisque les résultats ont été complets sans coûter de sacrifices. *Il n'a fait de mal qu'à moi en me privant peut-être d'un peu de gloire ; mais l'armée, les pays ont été conservés et, en bon citoyen, c'est un grand motif de consolation.* »

Tout autre était le caractère de l'extraordinaire diplomate qui représentait l'Angleterre en Sicile, en même temps qu'il commandait en chef les forces britanniques de la Méditerranée.

Sans vouloir en rien diminuer la valeur réelle du général anglais, la rare intelligence dont il était doué, les remarquables qualités d'administrateur qu'il déploya un peu plus tard pendant la durée de son séjour aux Indes, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il ne possédait en aucune façon ni la souplesse nécessaire aux hautes et délicates fonctions qu'il cumulait, ni le calme et le sang-froid, qui font si rarement défaut à ses compatriotes, qu'il n'avait rien de cette exquise urbanité, de ce tact remarquable qui marquaient tous les actes du gentilhomme accompli qu'était Bellegarde, rien surtout de cette abnégation si simple, de ces sentiments si élevés d'obéissance et de discipline qu'on ne saurait trop admirer chez le feld-maréchal autrichien. Cassant et autoritaire, opiniâtre et ambitieux, hautain et violent, l'homme qui n'hésitait pas à se servir des instructions qu'on lui faisait tenir pour faire échouer les vues et les projets de son gouvernement, qui ne craignait pas de menacer d'un *ultimatum* le souverain qui « s'était mis en coquetterie pour lui plaire » et avec lequel on lui avait enjoint de signer un traité d'amitié, l'homme qui se faisait une si singulière idée des devoirs d'un diplomate, n'a jamais été et n'aurait jamais pu être pour Bellegarde qu'un lieutenant gênant, dangereux même, par l'indiscipline dont il aurait donné un exemple d'autant plus pernicieux qu'il partait de plus haut.

Bentinck avait, d'ailleurs, une excuse : on l'avait appelé trop jeune à des fonctions trop élevées et surtout trop complexes pour un homme d'un tempérament aussi bouillant, d'un caractère aussi vif. Il n'avait alors que trente-huit ans, et les années n'avaient pas encore pu faire leur œuvre. L'âge n'avait pas exercé son action bienfaisante sur son humeur fantasque et sur la haute opinion qu'il se faisait de lui-même.

L'arrivée forcément tardive des renforts amenés par Bentinck, leur débarquement à Livourne, loin du théâtre principal de la guerre en Italie et à une époque fort rapprochée de la fin de la campagne, causèrent d'autant moins de regrets à Bellegarde que, au lieu de faciliter une action combinée, immédiate et simultanée de toutes les forces des alliés, la présence du général anglais amena de nouvelles complications et faillit même tout compromettre en menançant de rompre le semblant d'accord qu'on avait eu tant de peine à établir, et qu'on avait tant d'intérêt à maintenir. Bentinck n'en resta pas moins, comme par le passé, intraitable dans son entêtement, inébranlable dans ses résolutions, irréductible dans ses prétentions, sourd aux prières et aux représentations. Il fallut en passer par où il voulait, s'incliner devant sa volonté, satisfaire ses exigences, consentir à le laisser débarquer à Livourne et lui attribuer un théâtre d'opérations sur lequel, militairement et politiquement, il entendait agir seul, à son gré et à sa guise.

Si son rôle militaire a été absolument insignifiant, en raison même de la courte durée de sa facile campagne, il n'en a pas été de même de l'influence que son action personnelle et politique exerça sur les destinées de l'Italie. Quant à sa politique, elle était contenue tout entière dans la haine implacable qu'il avait vouée à Murat, dans l'appui illimité qu'il prêta à Ferdinand IV, moins parce qu'il reconnaissait en lui un souverain de droit divin, un roi légitime, que parce qu'il comptait se servir de la faiblesse et de la timidité de ce prince pour satisfaire sa propre ambition. Il n'avait conçu et il ne poursuivit le projet de lui rendre le trône de Naples que parce qu'il voulait lui enlever la Sicile où il rêvait de régner lui-même au nom de l'Angleterre.

La disparition, le renversement de Murat, de ce Murat auquel il ne ménagea aucune mortification, qu'il traitait dédaigneusement de Monseigneur au lieu de l'appeler Sire, en présence duquel, même après la signature de l'armistice, il portait, lui général anglais, la cocarde violette des Bourbons de

Sicile, tel était le premier et presque l'unique article du programme dont il ne cessa de poursuivre la réalisation, avec une violence, une opiniâtreté, une dureté, une âpreté et une absence de scrupules sans précédent. C'est lui seul qui retarda, qui empêcha la signature du traité d'alliance entre sa cour et celle de Naples, lui seul qui s'opposa à la reconaissance de Murat par l'Angleterre. Sans lui, et, un peu plus tard, sans les démarches de Louis-Philippe, jamais Ferdinand IV ne serait rentré à Naples.

Depuis le premier jour jusqu'au dernier, lord William Bentinck a été, on ne saurait y contredire, le mauvais génie de Murat et c'est surtout lui, on pourrait presque dire, lui seul, qui a fait échouer son rêve, son projet d'indépendance et d'unification de l'Italie.

Malheureusement pour Murat l'œuvre que Bentinck poursuivait avec tant d'acharnement devait lui être singulièrement facilitée par deux personnages, la reine Caroline et Fouché qui, poussés tous deux par des mobiles essentiellement différents ont été, eux aussi, chacun dans sa sphère, les instruments dont la Providence se servit pour conduire Joachim à sa perte.

C'est à l'influence de la reine, autant qu'au désir de se concilier les bonnes grâces du général anglais qu'est due l'attitude lamentable, à tous égards, de Murat. C'est surtout pressé par l'une, et par crainte de l'autre, que, dans ses proclamations, il se répandit contre Napoléon en accusations, que, moins que personne, il avait le droit de formuler. Et pourtant, sans qu'il eût malheureusement assez de force pour triompher de sa faiblesse de caractère, les sentiments inconscients de remords et de repentir, qui torturaient son cœur généreux, son cœur de Français, l'incitaient à faire ce que, dans sa conscience, il considérait comme juste et honnête. Ce sont ces sentiments qui le poussaient à rompre les liens qu'il venait de contracter, à revenir sur une résolution qu'il déplora presque aussitôt après qu'il l'eût prise, et qu'il regretta d'autant plus amèrement que, dès le premier jour, il lui fut impossible de se défendre du pressentiment presque certain de la catastrophe au devant de laquelle il courait.

Pendant les longues et cruelles hésitations qui firent longtemps balancer Murat entre la France et la coalition, entre la fidélité à ses serments et ce qu'il croyait son intérêt, les lettres de l'infortuné roi de Naples montrent par quelles incertitudes,

par quelles angoisses il passa avant d'en arriver à se joindre définitivement aux ennemis de son pays. Cette seule phrase, d'une de ces lettres, datée de Naples, le 12 avril 1813, dès le début de la crise morale dans laquelle il devait succomber, caractérise à elle seule l'inconscience et l'aveuglement du roi de Naples. S'adressant à l'empereur, il s'écriait à cette époque :

« Je me suis fait Napolitain autant que je le pouvais en restant très bon Français. »

Il le disait de bonne foi; il n'avait même pas entrevu les difficultés insurmontables que présentait un programme qui lui paraissait simple, naturel, et qui lui suffisait à ce moment pour s'expliquer à lui-même ses singulières évolutions. Sa chute seule devait lui faire comprendre ce qu'un pareil programme avait d'irréalisable.

C'est bien à Murat qu'on peut appliquer les observations si profondes et si justes que l'archiduc Charles a formulées d'une façon générale dans ses *Principes de stratégie* [1] :

« Il est rare que l'homme sonde les replis de son cœur pour y découvrir les mobiles de ses mouvements. Il n'appartient qu'aux âmes fortes de démêler le principe secret des causes apparentes de leurs actions et d'agir pour le mieux d'après leur intime conviction. On croit avoir de bonnes intentions, des principes épurés, tandis qu'on est poussé par tout autre motif, tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions ».

Au lieu de l'inquiétude, de la méfiance, de ce besoin continuel d'activité et de mouvement, de l'insouciance, et de la légèreté qui faisaient le fond du caractère de Murat, il lui aurait fallu quelques-uns au moins de ces dons naturels qu'on trouve rarément réunis chez un homme d'Etat et dont il aurait eu grand besoin pour se guider au milieu des écueils d'une situation politique aussi difficile, aussi compliquée, aussi mystérieuse que celle qu'il s'était faite et dont il se croyait capable de se tirer. Il n'avait pas compris que c'était avant de se lier par un traité avec l'Autriche qu'il aurait peut-être eu une chance de réaliser son rêve d'unité italienne. Il n'avait pas assez de jugement et de suite dans les idées pour s'apercevoir que, dans le combat

1. Archiduc Charles, *Principes de Stratégie*, t. II, 265.

que se livraient en lui les liens de la reconnaissance et les serments qu'il avait prêtés en montant sur le trône de Naples, l'intérêt de son royaume, l'opinion de son peuple, les vœux de ses généraux, et enfin son ambition personnelle, une neutralité armée pouvait seule le sauver, lui et son pays, lui valoir les avances et lui assurer la protection des deux partis également intéressés à s'assurer son concours.

Coalisé incertain ou forcé sur le Pô, il perdait du même coup tous ces avantages. Sa position équivoque avait fait espérer à l'empereur qu'il réussirait à le ramener à lui, et, plus cet espoir s'affirma par des négociations tortueuses et secrètes, plus on devait voir forcément s'accroître les défiances que les alliés, ou tout au moins certains des membres de la coalition, n'avaient cessé de conserver à son égard.

Et cependant, en bonne justice, les coalisés ne pouvaient imputer qu'à eux-mêmes les fluctuations de la politique du roi de Naples. S'ils lui avaient beaucoup promis, ils avaient mis si peu d'empressement à tenir la moindre de leurs promesses que, au moment même de la chute et du renversement de l'Empire, le roi de Naples était seul engagé vis-à-vis de la coalition qui avait trouvé le moyen de ne pas se lier envers lui. Sa situation eût été assurément tout autre, s'il avait eu assez d'esprit politique pour conserver sa neutralité jusqu'au moment où ses troupes, reçues encore en amies et traitées en alliées par ordre de l'empereur, arrivèrent dans le courant de janvier jusqu'à peu de distance du Pô, du côté de Ferrare. C'était à ce moment, à ce moment seulement, qu'il eût pu exiger un prix élevé d'un concours qui, prêté au vice-roi, lui donnait de grandes chances de parvenir à rejeter l'armée autrichienne hors de la Vénétie, à l'acculer et à l'écraser à l'entrée des défilés des Alpes, à peu près impraticables au cœur d'un hiver aussi rigoureux, de ce concours qui, sollicité, d'autre part par l'Autriche tremblante à la pensée des dangers que courait son armée d'Italie, par la coalition tout entière intéressée à priver l'empereur de l'appoint considérable qui aurait peut-être suffi pour faire pencher la balance de son côté, de cet appoint qu'aurait pu lui donner le retour en France d'une armée, désormais inutile de l'autre côté des Alpes, dans un royaume, que les troupes italiennes, unies à l'armée du roi de Naples auraient été assez fortes pour défendre et pour protéger. Neutre et libre de tout engagement formel, Murat, sans parler des devoirs que lui imposaient ses obligations envers sa patrie, aurait pu à ce moment

servir les intérêts de la France, tout en sauvegardant à la fois son honneur et sa couronne.

Fidèle à ses engagements, mais à coup sûr incertain dans son alliance avec l'Autriche, Murat, poussé par Caroline, est, au contraire, devenu un des plus puissants instruments de la ruine de Napoléon[1]. Il l'est devenu par un fait imputable du reste à l'empereur peut-être autant qu'à lui. A partir de ce moment, sa chute était certaine et inévitable. Metternich, qui connaissait à fond le caractère de Murat, savait si bien à quoi il s'engageait en attirant le roi de Naples dans la coalition que l'habileté et les insinuations de Talleyrand lui-même ne parvinrent pas à le décider à brusquer une solution qu'il avait prévue dès le premier jour et qu'il avait fait entrer en ligne de compte dans ses calculs. Il tint à honneur de vouloir se donner l'air de respecter jusqu'au bout le traité qu'il avait recherché à un moment critique, à une heure où le concours de Murat était non seulement précieux, mais presque indispensable. A toutes les objurgations de Talleyrand il se contentait de répondre :

« Vous connaissez le caractère de Murat. Il s'est contenu jusqu'ici. Mais patience ! Tôt ou tard, il fera un faux pas et ce sera alors le moment d'en profiter. »

Ce faux pas prévu par Metternich devait être si terrible, la chute si effrayante, que, désarmé par le drame sanglant du Pizzo, par l'horreur d'un dénouement aussi tragique, on ose à peine porter un jugement sur les actes de Murat. Mais la justice immanente de l'histoire ne s'est pas laissé attendrir. Malgré sa fin lamentable Murat n'a pu échapper à ses rigueurs, à sa sévérité. Elle l'a puni en ne laissant dans ses fastes qu'une place si insignifiante à tout ce qu'il fit ou tenta dans l'intérêt et pour le bien-être de ses sujets qu'on a peine à en retrouver la trace, et, si l'on se souvient encore vaguement des réformes utiles qu'il introduisit dans son royaume, on a totalement oublié, que l'un des premiers, si ce n'est même le premier de tous, il conçut le vaste projet de donner à l'Italie l'indépendance et l'unité, cette indépendance et cette unité que, sans Bentinck, il aurait peut-être réussi à lui assurer un demi-siècle avant le moment où elle a été appelée à en jouir.

La pression exercée par Caroline sur un esprit anssi faible, aussi indécis que celui de Murat, et les menées de lord William

1. Cf. Pasquier, *Mémoires*, t. II, 137.

Bentinck n'auraient probablement pas suffi pour décider Joachim à renier tout un passé de gloire, si l'on n'avait pu se servir pour triompher de ses suprêmes hésitations d'un troisième facteur, bien autrement puissant à ses yeux que tous les arguments invoqués par la reine, que l'attitude dédaigneuse et menaçante du général anglais, et que les avantages problématiques d'une alliance dont la Grande-Bretagne lui faisait l'aumône à son corps défendant. C'est en ravivant sa défiance et a vieille jalousie à l'égard du prince Eugène, en insistant habilement et insidieusement sur les faveurs dont l'empereur comblait le vice-roi, sur le silence méprisant et injurieux qu'il opposait à ses lettres et à ses demandes, sur la probabilité, sur la presque certitude des représailles[1] « que l'empereur vainqueur ne manquerait pas d'exercer contre celui auquel il ne pardonnait pas d'avoir abandonné le commandement des débris de l'armée de Russie », c'est en exaspérant son ambition, c'est en faisant miroiter à ses yeux les récompenses qui grandiraient encore la situation du prince Eugène, qui feraient de ce rival exécré le maitre de l'Italie, le roi du pays, que seul Joachim se croyait en droit de posséder et de gouverner, que l'on jeta Murat dans les bras que lui tendait perfidement la coalition, bien décidée, dès ce moment peut-être, à l'exception de l'Autriche, à se débarrasser d'un collaborateur gênant, à payer par la plus noire ingratitude les services qu'on espérait de lui.

Rarement les intérêts purement personnels ont exercé autant d'influence sur les questions les plus graves qu'au cours de cette campagne d'Italie, où les considérations politiques occupèrent si souvent la première place et nuisirent tant de fois aux opérations militaires qu'elles reléguèrent au second plan.

C'est au milieu de cette lutte de tous les intérêts, lutte qui devait aboutir une fois de plus au partage et à l'asservis-

1. « L'empereur, lit-on dans les *Souvenirs et Anecdotes* de Pons de l'Hérault, jugea les hommes par ceux qui l'entouraient. Dès lors, il ne crut plus à la vertu, à la probité, au désintéressement. Il ne vit l'espèce humaine qu'à travers le prisme trompeur des cours. De là son incrédulité pour la pureté des existences les plus noblement remplies, de là un abandon inouï dans la confiance qu'il accordait à des hommes qu'il ne lui était guère possible d'estimer. Il ne pouvait guère se figurer être trahi ou trompé par ceux qu'un calcul d'intérêt devait porter à le bien servir. *Il menaçait toujours et ne punissait jamais, il ne savait pas punir.* »

« L'impunité notoire de Fouché et de Talleyrand, fait remarquer à ce propos M. Henri Welschinger, est là, entre autres, pour justifier cette observation. »

sement de la Péninsule que le fils adoptif de l'empereur et son beau-frère allaient paraître, dans ces derniers grands jours de l'empire et de l'Italie, dans des situations politiques essentiellement différentes.

Sourd aux offres tentantes de la coalition, le vice-roi n'hésita pas à rejeter et les ouvertures séduisantes de l'Autriche et les propositions plus avantageuses encore que le tzar lui offrit en janvier 1814. Sans arrière-pensée personnelle, sa lettre à Alexandre, sa correspondance intime avec la vice-reine en fournissent les preuves aussi incontestables que nombreuses, le prince Eugène ne voulait devoir sa gloire et sa situation qu'à son obéissance, qu'à son patriotisme, qu'à sa fidélité envers son souverain et envers son pays, qu'à son inébranlable attachement à ses frères d'armes. Il était bien décidé à partager jusqu'au dernier jour leur sort et celui de son bienfaiteur, à porter haut et ferme jusqu'à la dernière extrémité le drapeau sous les plis et à l'ombre duquel il avait toujours combattu, le drapeau que la France et l'empereur lui avaient confié.

Un seul fait suffira d'ailleurs pour établir que, quoi qu'aient pu vouloir prétendre ses détracteurs et ses ennemis, le vice-roi n'eut jamais d'arrière-pensées personnelles. S'il avait réellement songé à pêcher en eau trouble, à profiter du bouleversement universel pour essayer de placer sur sa tête la couronne de Fer, il n'aurait pas manqué, ce qu'il ne fit jamais, quoiqu'on le lui ait conseillé bien souvent, de s'entourer d'Italiens.

Si l'attitude politique du vice-roi brave et défie toute critique, il convient également de reconnaître que, malgré les quelques fautes qu'il a commises, surtout au début de la campagne, et pour peu que l'on veuille bien faire entrer en ligne de compte les conditions dans lesquelles il se trouvait, avec des corps faibles, désorganisés ou en formation, avec une armée de soldats jeunes, inexpérimentés, mal ou tout au moins insuffisamment encadrés, avec des généraux pour la plupart peu capables, à l'exception de Grenier, fatigués, usés par l'âge, découragés et aspirant à un repos qu'ils croyaient avoir bien gagné par leurs services antérieurs, il eût été difficile de conduire les opérations autrement et mieux qu'il ne le fit.

Le prince Eugène n'était assurément ni le meilleur ni le plus brillant des lieutenants de l'empereur; mais on ne saurait contester qu'il fût, sans aucun doute, le plus sûr, le plus fidèle

et le plus dévoué de ses serviteurs. L'empereur s'est, du reste, chargé lui-même de formuler dans le *Mémorial* la haute opinion qu'il avait des qualités militaires du vice-roi :

« Il est rare et difficile de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus désirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne, c'est que chez lui l'esprit ou le talent fût en équilibre avec le caractère ou le courage. C'est ce que Napoléon appelait être carré autant de base que de hauteur.

« Si le courage était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au-delà de ses conceptions, et, au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère et son courage demeuraient au-dessous de son esprit. *Napoléon citait alors le vice-roi, chez lequel l'équilibre était le seul mérite et suffisait néanmoins pour en faire un homme et un chef distingué* ».

Au cours de cette dernière campagne, si difficile à conduire, si pleine de pièges et d'embûches, au milieu de cette crise dans laquelle devaient sombrer tant de gloires, il nous semble que le vice-roi s'inspira à la fois et du conseil que l'empereur lui avait donné jadis dans sa lettre de Burghausen, du 30 avril 1809 :

« La guerre est un jeu sérieux dans lequel on peut compromettre sa réputation et son pays. »

Ainsi que de cette belle et profonde parole de Guillaume d'Orange :

Pas n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Entouré et protégé par sa réputation universelle si justement méritée de droiture et de loyauté, le vice-roi surnagea seul au milieu du naufrage de l'épopée napoléonienne. Si grande était l'estime toute particulière, que lui avaient vouée les souverains de l'Europe, que, malgré la réserve absolue qu'il garda dans la calme et modeste retraite où il se voua entièrement à sa famille, le prestige qui s'attachait à son nom avait suffi à lui seul pour inquiéter et préoccuper les ministres de Louis XVIII. C'est ainsi que, lors du congrès d'Aix-la-Chapelle, le duc de Richelieu, annonçant au roi le 8 novembre 1818 la terminaison du différend de Bade avec la Bavière au sujet du Palatinat et du Brisgau, ajoutait :

« Nous n'aurons pas l'inquiétude de voir un jour l'Autriche en contact avec la Prusse, comme nous éviterons ce que pouvait avoir de fâcheux la continuité du territoire de la Bavière, qui *recèle dans son sein l'homme qui, dans la disposition actuelle des esprits, pourrait nous devenir le plus dangereux, le prince Eugène*[1]... »

Cette terreur qu'il inspirait à un homme aussi remarquable que le représentant de la France au congrès d'Aix-la-Chapelle n'est-elle pas la plus belle récompense du désintéressement, de la loyauté du vice-roi, du bon citoyen, de l'homme foncièrement honnête et droit, dont toute la vie, dont tous les actes n'ont cessé à aucun moment d'être inspirés par la devise que, dans sa proclamation de Vérone, il donnait aux soldats de son armée d'Italie : *Honneur et Fidélité!*

1. Cf. Cisternes, *Le duc de Richelieu*, p. 128. Ces préoccupations étaient si sérieuses que, huit jours plus tard, revenant sur le même sujet à propos d'une pièce présentée à la conférence par Pozzo di Borgo, Richelieu ajoutait le 16 novembre 1818 :

« Elle sera publique et, en manifestant l'opinion invariable au sujet de Buonaparte et de sa famille, dans laquelle est compris *le prince Eugène*, elle ôtera des espérances aux incorrigibles partisans de cet homme et donnera au général anglais (sir Hudson Lowe) des motifs de redoubler de surveillance... »

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IV

CHAPITRE VII

La Bataille du Mincio.
La Déclaration de Guerre du roi de Naples

(5 *février*-15 *février* 1814)

CHAPITRE VIII

La dernière phase de la campagne
Les opérations sur la rive droite du Pô

